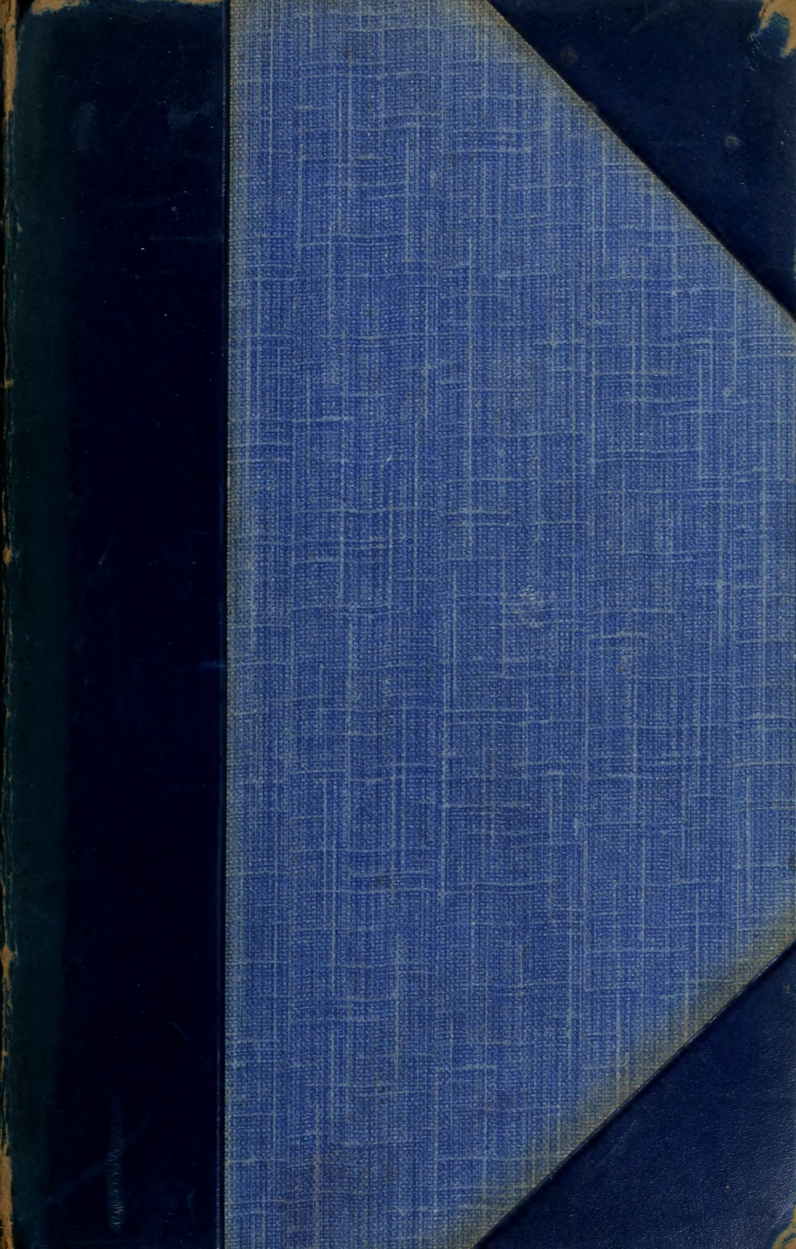
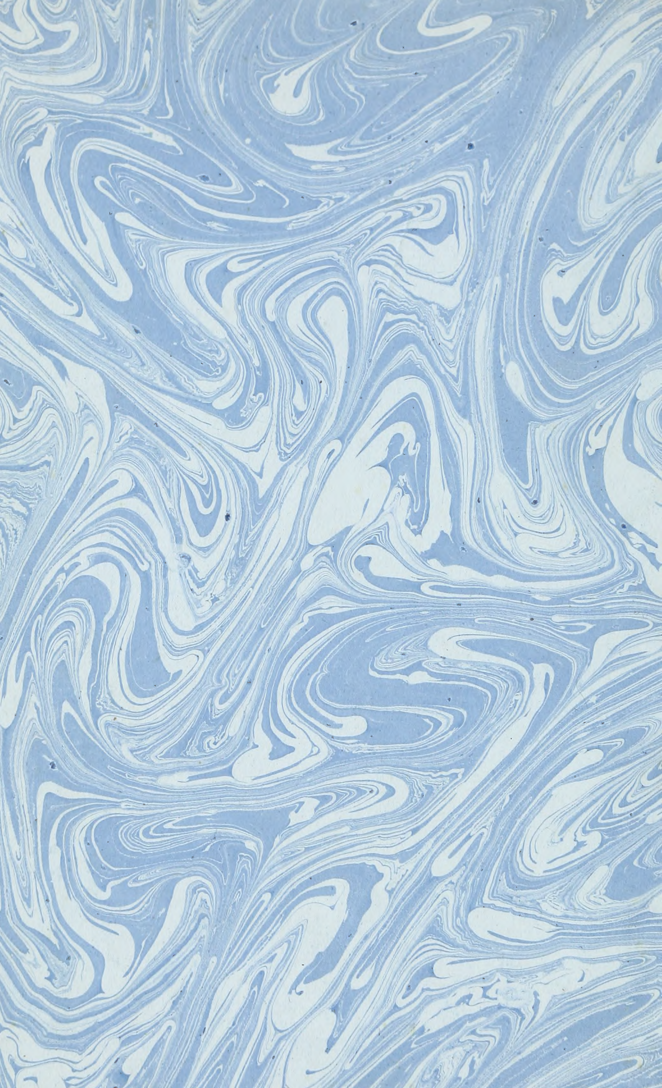
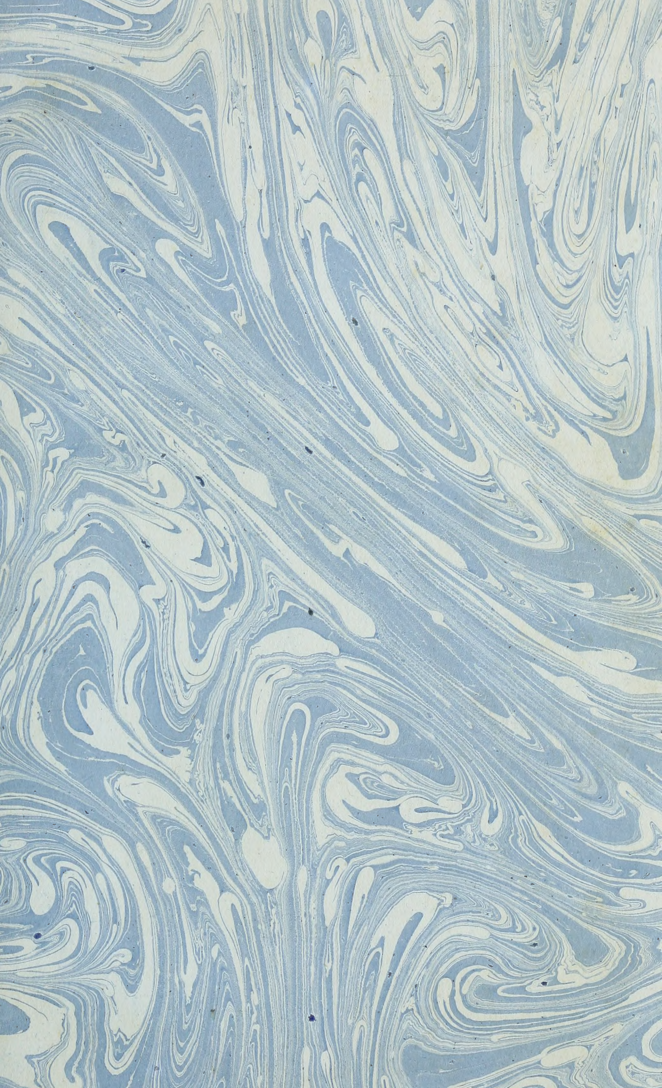
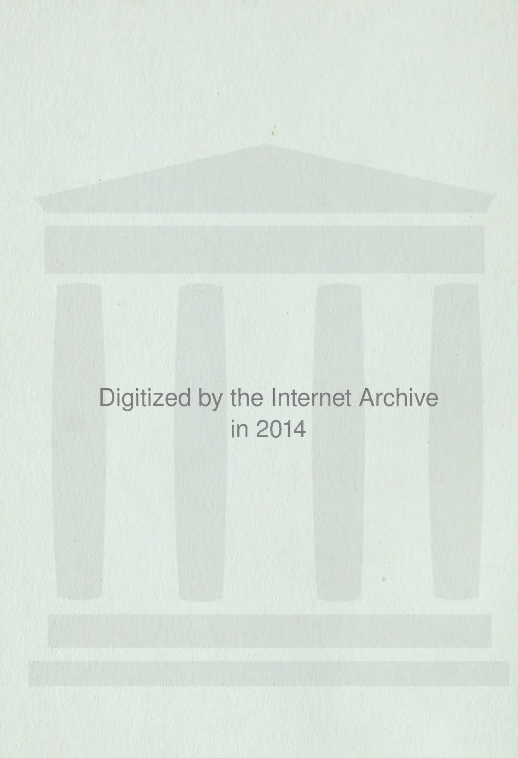








VIE

DE LA

TRÈS-SAINTE VIERGE

D'après les méditations

DE LA SOEUR

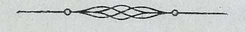
ANNE-CATHERINE EMMERICH

RELIGIEUSE AUGUSTINE DU COUVENT DE DULMEN

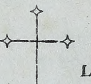
RECUEILLIES PAR CLÉMENT BRENTANO

TRADUCTION NOUVELLE

Mise en harmonie avec la *Vie de Notre-Seigneur*



PARIS
Librairie de P. Lethielleux,
RUE BONAPARTE, 66.



TOURNAI
Librairie de H. Casterman
RUE AUX RATS, 11.

H. CASTERMAN

ÉDITEUR.

1860

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR [1].

La plupart des lecteurs de la *Douloureuse Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après les méditations de la sœur Emmerich*, savent que ce livre ne renferme qu'une partie des contemplations de la pieuse fille. Pendant le séjour de plusieurs années qu'il fit à Dulmen, Clément Brentano s'appliqua avec un soin extraordinaire à recueillir ce qu'elle lui communiquait tantôt

(1) Le Traducteur croit devoir reproduire textuellement la préface de *la Vie de la sainte Vierge*, en faisant observer que l'on a enfin publié *la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après la sœur Emmerich*, Ratisbonne, Pustet, 3 vol. in-8, 1858-1860, avec approbation de Mgr Blum, évêque de Limbourg. — Voir la traduction de cet ouvrage, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après les visions d'Anne-Catherine Emmerich*, 6 vol. grand in-18. Casterman, Paris et Tournai, 1860.

par fragments et tantôt d'une manière plus suivie. Ce fut ainsi que se forma son *Journal*, immense recueil qui commence en janvier 1820 avec des contemplations de caractères très-différents, relatives les unes à la vie des saints et aux fêtes dont se compose le cycle de l'année ecclésiastique, et les autres aux événements contemporains, mais qui, en 1820 et 1821, se renferme presque exclusivement dans le cercle de la vie de Notre-Seigneur et des saints personnages mêlés à ses travaux. De ces notes recueillies pour ainsi dire avec l'exactitude minutieuse d'un procès-verbal, Clément Brentano a extrait lui-même tout ce qui se rattache à la vie de Notre-Seigneur, et il a été assez heureux pour reconstituer presque jour par jour toute la vie publique du divin Sauveur d'après les méditations de la sœur Emmerich. De cette vie de Notre-Seigneur formant vingt-deux cahiers, il n'a publié que la dernière partie, sous le titre de la *Douloureuse Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. L'autre portion, beaucoup plus considérable, attend un éditeur.

Indépendamment de ce recueil, Clément en

fit un second, moins volumineux, touchant la vie de la très-sainte Vierge. Il mit en ordre les morceaux qui devaient en faire partie, surveilla l'exécution des gravures sur bois destinées à en faciliter l'intelligence et commença l'impression en 1841. Il l'avait conduite jusqu'à la quatorzième feuille quand il se vit interrompu dans son travail par une maladie longue et douloureuse qui l'enleva le 28 juillet 1841.

Après ce triste événement, Christian, son frère, recueillit à Aschaffenbourg, avec le reste de sa succession, les notes recueillies à Dulmen. Malgré le dévoûment avec lequel il se consacra à la tâche de les revoir et de les mettre en ordre, il ne put arriver, au bout de dix ans, qu'à la résolution de continuer l'impression depuis si longtemps arrêtée de la *Vie de la sainte Vierge*. Mais à peine l'avait-il reprise qu'il plut à Dieu d'arracher de ce monde le continuateur de cette œuvre depuis si longtemps abandonnée : Christian Brentano mourut le 27 octobre 1851.

Heureusement Clément avait achevé presque entièrement la rédaction du manuscrit, et

Christian avait rempli les vides avec beaucoup de soin par des emprunts faits au *Journal ;* aussi la veuve de Christian a-t-elle pu conduire l'entreprise à bonne fin avec le concours de quelques savants amis.

Pour ce qui est du fond de ces Méditations, nous ne pouvons mieux faire que de répéter ici la déclaration que Clément avait cru devoir placer en tête de la première édition de la *Douloureuse Passion :* « Quel que soit le sort réservé à ces Méditations, et dussent-elles un jour figurer honorablement parmi tant d'œuvres analogues, également inspirées par l'amour contemplatif du Seigneur Jésus, on croit devoir protester ici hautement contre toute prétention qui leur attribuerait un caractère de vérité historique. On aspire uniquement à les voir occuper une place modeste dans la galerie des tableaux de la Douloureuse Passion du Sauveur, que l'on doit au pinceau d'artistes habiles ou à la plume d'écrivains religieux ; tout au plus doit-on les considérer comme les Méditations de carême d'une pieuse fille consacrée à Dieu, — Méditations racontées sans

art et simplement reproduites d'après ses récits, — auxquelles elle n'a jamais voulu attribuer d'autre valeur qu'une valeur purement humaine, et qu'elle s'est enfin décidée à communiquer moins pour suivre une inspiration intérieure dont elle s'était longtemps défiée, que pour obéir aux ordres réitérés des respectables directeurs de sa conscience (1). » Ces réflexions peuvent très-bien s'appliquer à la *Vie de la très-sainte Vierge*, mais toutefois avec une différence.

Lors de la publication de la *Douloureuse Passion,* les contemplations de la sœur Emmerich ne reçurent l'assentiment que d'un petit nombre d'hommes, dont le suffrage, il est vrai, avait un prix tout particulier. Mais depuis lors la voix d'un nombre infini de lecteurs est venue confirmer des sympathies timides à leur origine ; et, en quelque sens qu'on se soit prononcé sur la valeur historique et dogmatique du livre, on a dû reconnaître qu'il présente un fonds abondant de pensées salutaires et de

(1) *La douloureuse Passion de Notre-Seigneur*, Casterman, 1859, p. xxxv.

tableaux propres à développer et à nourrir la piété.

Sous ce rapport, il nous semble que la *Vie de la très-sainte Vierge* peut se placer, sans trop de désavantage, à côté de la *Douloureuse Passion.* Observons cependant qu'elle ne forme pas un tout complet comme les récits du précédent recueil. Les lacunes que l'on trouvera dans cet ouvrage s'expliquent naturellement par sa liaison intime avec la *Vie de Notre-Seigneur* que Clément Brentano avait l'intention formelle de publier. Comme nécessairement il y est souvent question de la sainte Vierge, on a dû, pour éviter des répétitions inutiles, supprimer ici des périodes entières de sa vie.

La *Vie de la très-sainte Vierge* a donc pour complément nécessaire la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Cette publication aura-t-elle lieu ? A quelle époque se fera-t-elle ? Ce double point est subordonné à bien des circonstances (1). Tous les matériaux nécessaires ont été confiés par Christian Brentano à une communauté religieuse qui en fera l'usage qui lui paraîtra le meilleur.

(1) Voir la note placée en tête de cette préface.

Sans la distance qui la sépare de la ville où l'impression s'est faite, le même ami, qui, il y a onze ans, sous les yeux de Clément lui-même, ajouta quelques notes aux pages des quatorze premières feuilles, se serait également efforcé d'élucider un certain nombre de questions se rattachant à l'archéologie et à la topographie ; cela eût été nécessaire en particulier pour les chapitres qui racontent le voyage de Marie et de Joseph à Bethléem, avant la naissance du Sauveur. — On n'a pas retrouvé quatre notes auxquelles le texte renvoyait et qui devaient être placées à la fin du volume.

L'ÉDITEUR.

VIE

DE LA

TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE.

CHAPITRE PREMIER.

ANCÊTRES DE LA SAINTE VIERGE. — DÉTAILS SUR LES ESSÉNIENS. — SAINTE ANNE ET SAINT JOACHIM.

I.

GÉNÉRALITÉS SUR LES ANCÊTRES DE LA SAINTE VIERGE.

(Communiqué le 27 juin 1819.)

La nuit dernière, tout ce que j'avais vu souvent dans mon enfance touchant la vie des ancêtres de la sainte Vierge, m'a été de nouveau présenté à l'esprit de la même manière dans une suite de tableaux. Si j'étais capable de redire tout ce que je sais et que j'ai devant les yeux, cela ferait assurément grand plaisir au Pèlerin (1); ces contemplations m'ont procuré à

(1) La sœur Emmerich désigne sous ce nom l'écrivain qu'elle voyait toujours, dans ses visions, sous les traits d'un pèlerin qui, suivant qu'il se montrait fidèle ou négligent dans le cours de son voyage vers la patrie, était béni, aidé, protégé et sauvé, ou bien rencontrait des obstacles, éprouvait des tentations, s'éloignait de la route véritable, courait des dangers et même était retenu en captivité. Aussi lui donnait-elle ordinairement, dans ses communications, le nom de Pèlerin; il faut encore observer que les prières et les bonnes œuvres qu'elle offrait à Dieu à son intention lui étaient toujours représentées symboliquement par les œuvres de miséricorde les plus utiles à des pèlerins, des prisonniers ou des esclaves. L'une

moi-même de grandes consolations au milieu de mes souffrances. Dans mon enfance j'étais si certaine de tout cela, que, quand on me racontait les mêmes histoires d'une façon différente, je disais aussitôt : « Non, les choses se sont passées de telle et de telle facon, » et je me serais volontiers exposée à la mort pour affirmer qu'elles étaient ainsi et non autrement. Plus tard le monde m'enleva de mon assurance, et je me condamnai au silence; mais intérieurement j'ai conservé la même certitude, et la nuit dernière j'ai revu les mêmes scènes avec leurs circonstances les plus minutieuses.

Dans mon enfance, j'étais toujours occupée de la crèche, du petit Jésus, et de la mère de Dieu, et je m'étonnais souvent de ce qu'on me parlât si peu de la famille de la Vierge; je ne pouvais comprendre comment on avait si peu écrit sur ses ancêtres et ses parents; ma pieuse curiosité fut satisfaite, et j'eus sous les yeux de nombreux tableaux relatifs aux ancêtres de Marie. Je les ai vus jusqu'à la quatrième ou la cinquième génération en remontant, et j'ai toujours vu en eux des gens extrêmement simples et pieux qui, dans le secret de leur cœur, ne cessaient de soupirer avec une ardeur extrême après l'avénement du Libérateur promis. Je les ai toujours vus établis au milieu d'autres hommes qui, comparés à eux, me parurent singulièrement grossiers et presque barbares; pour

des particularités les plus remarquables de ses voies spirituelles, c'était qu'elle offrait toujours ses prières, non pour elle seule ou pour telle ou telle personne en particulier, mais pour la catégorie d'infortunés à laquelle se rattachait symboliquement l'objet premier de sa prière. Aussi, nous sommes convaincu que quand elle priait pour le Pèlerin, des pèlerins, des prisonniers, des esclaves ont senti les effets de sa charité. Comme il y a dans cette pratique quelque chose qui peut toucher un cœur aimant et pieux, nous croyons pouvoir, sans indiscrétion, la recommander ici au lecteur bienveillant.

eux, ils étaient tellement doux, paisibles, bienfaisants, que je pensais sans cesse à eux avec inquiétude, je me disais à moi-même : « Pourquoi donc ces bonnes gens restent-ils ici ? Pourquoi ne pas fuir bien loin de ces méchants ? Ah ! je me mettrais à les chercher, je les trouverais, je les servirais, je fuirais avec eux dans les bois où ils trouveront un asile assuré, je ne serais pas gênée de les trouver ! » Ainsi je les voyais dans le détail de leur vie, et je croyais si bien à la réalité de leur existence que j'étais pleine de crainte et de sollicitude sur leur compte.

Je les ai toujours vus mener une vie très-mortifiée. Souvent je voyais les époux se promettre l'un à l'autre la continence pour un temps plus ou moins long, ce qui me faisait beaucoup de plaisir, bien que je ne pusse pas en dire la raison. Je remarquai qu'ils s'imposaient surtout ces privations quand ils devaient vaquer à certains actes du culte, à des encensements, à des prières, et je conclus de ces pratiques qu'il y avait des prêtres parmi eux. Je les vis souvent aller d'un endroit à un autre, parce que, pour ne plus être dérangés par les méchants qui les contrariaient, ils leur abandonnaient des emplacements plus avantageux et se retiraient en d'autres. Ils étaient extrêmement pieux et ardents ; souvent, durant le jour ou même pendant la nuit, ils parcouraient les champs, poussant des cris d'amour et adressant à Dieu de ferventes prières ; parfois même je les ai vus déchirer les vêtements qui couvraient leur poitrine, comme si Dieu eût dû descendre dans leur cœur avec les rayons embrasés du soleil, ou apaiser, avec la lumière de la lune et des étoiles, la soif qu'ils avaient de voir les promesses se réaliser.

Ces visions s'offraient à moi dans mon enfance ou mon adolescence, alors que je soignais les troupeaux dans les pâturages, que je priais Dieu à genoux dans

les hautes plaines de nos champs, ou que, durant l'Avent, je faisais à minuit trois quarts de lieue dans la neige pour assister à la messe du *Rorate* dans l'église de Saint-Jacques de Coesfeld. La veille au soir et même dans la nuit, je priais de tout mon cœur pour les pauvres âmes qui, pour n'avoir pas eu peut-être durant leur vie assez de zèle pour leur salut et être restées trop attachées aux créatures et aux biens du monde, étaient tombées en de grandes imperfections et souffraient maintenant dans l'attente de la rédemption ; j'offrais donc pour elles mes prières et l'amour avec lequel je soupirais après le Sauveur, et je me présentais pour payer leurs dettes. Au reste je n'étais pas en cela tout à fait desintéressée, car je savais que, par reconnaissance et aussi par suite de leur grand désir de nos prières fraternelles, elles ne manqueraient pas de me réveiller. Elles venaient donc, sous la forme de petites lumières presque immobiles et imperceptibles, planer à côté de mon lit et me réveillaient si ponctuellement que je pouvais encore dire pour elles mes prières du matin; puis je jetais sur elles et sur moi un peu d'eau bénite, je m'habillais, je me mettais en route, et je voyais les petites lumières m'accompagner en suivant à peu près l'ordre d'une belle procession. Sur le chemin je chantais avec toute la ferveur dont j'étais capable le cantique :

Cieux, envoyez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur.

Dans les landes et à travers les champs je voyais donc les ancêtres de la Vierge courir çà et là avec une ardeur extrême et appeler le Messie de leurs vœux; je faisais comme eux, et j'arrivais toujours à temps à Coesfeld pour la messe du *Rorate*, bien que les chères âmes du purgatoire m'eussent souvent fait

faire de longs détours par toutes les stations du chemin de la Croix.

Quand je voyais ces chers parents de la Vierge soupirer ainsi ardemment après le salut, ils m'apparaissaient toujours avec des traits et sous un costume étrangers, et cependant ils étaient si près de moi et tout en eux était si distinct, que je me rappelle même maintenant, que j'ai encore sous les yeux chacun de leurs traits et tout le détail de leur physionomie. Je me disais toujours : « Qui sont donc ces gens-là ? Tout cela n'est pas comme maintenant, et cependant ces gens sont bien là, et tout cela existe réellement, » et j'avais toujours l'espérance de les revoir encore. Ils étaient extrêmement exacts et précis dans toutes leurs actions, dans toutes leurs paroles et surtout dans leurs pratiques de dévotion, et l'unique chose dont ils se plaignissent c'étaient les souffrances de leurs semblables.

II.

FAMILLE DE SAINTE ANNE. — LES ESSÉNIENS.

(Juillet et août 1821.)

J'ai eu une vision très-circonstanciée relative aux ancêtres de sainte Anne, la mère de la sainte Vierge. Ils demeuraient à Mara, non loin du mont Horeb, et avaient des rapports spirituels avec une classe d'Israélites singulièrement pieux, sur le compte desquels j'ai vu bien des choses ; je vais reproduire ce que j'en sais encore. J'ai passé avec eux presque toute la journée d'hier, et si je n'avais pas été dérangée par tant de visites, je n'en aurais certainement pas oublié une grande partie.

Les pieux Israélites avec lesquels étaient liés les ancêtres de sainte Anne, s'appelaient Esséniens ou

Esséens. Ils ont reçu successivement trois noms différents, celui d'Escaréniens, celui de Casidéens, enfin celui d'Esséniens ou Esséens. Le premier de ces noms venait du mot *escara* ou *ascara*, lequel désignait la partie de la victime que l'on réservait à Dieu ou la fumée qui s'élevait vers le ciel dans le sacrifice non sanglant (1). Le mot casidéens veut dire les

(1) En relisant en juillet 1840, au moment de l'impression, ces notes recueillies dans le courant d'août 1821, l'écrivain demanda à un théologien versé dans l'étude des langues orientales l'explication du mot *ascara* et reçut de lui les détails intéressants qui suivent. Le mot *ascara* veut dire souvenir (*commemoratio*), et désigne la partie du sacrifice non sanglant que le prêtre brûlait sur l'autel pour honorer Dieu et lui rappeler ses promesses miséricordieuses. Les sacrifices non sanglants, ou oblations d'aliments, consistaient d'ordinaire dans l'offrande d'une certaine quantité de farine de froment pétrie avec de l'huile, et où l'on déposait de l'encens. Le prêtre brûlait tout l'encens et une poignée de la farine présentée avec l'huile ou du gâteau fait avec cette farine; c'était l'*ascara* (*Lévitiq.* II, 2, 9, 16). Dans l'offrande des pains de proposition, l'encens seul servait d'*ascara* (*Lévitiq.*, XXIV, 7). Dans le sacrifice pour le péché, sacrifice dans lequel on offrait seulement de la farine, sans huile ni encens, on se contentait de brûler comme *ascara* une poignée de farine (*Lévitiq.* V, 12). Il en était de même pour le sacrifice d'une femme soupçonnée d'adultère, dans lequel on ne présentait d'ailleurs que de la farine d'orge (*Num.*, V, 16, 25, 26). Dans ce dernier passage (*Num.* V, 15), la Vulgate ne traduit pas le mot *ascara;* dans les autres elle le traduit successivement par *memoriale*, *memoria* et *monumentum*. La narratrice n'a pas fait connaître les motifs qui ont fait donner d'abord aux esséniens une dénomination tirée de ce mot *ascara;* mais quand on se rappelle qu'ils n'offraient pas au temple de sacrifices sanglants, se contentant d'y envoyer des présents, et que d'ailleurs, par la continence et la mortification dont ils faisaient profession, ils s'immolaient, en quelque sorte, par un sacrifice de tous les instants, on peut supposer que si l'on avait donné à ces hommes, devenus étrangers à la vie charnelle, un nom dérivé de l'*ascara*, c'est-à-dire de la partie de la *mincha*, ou sacrifice non sanglant, qui était attribuée à Dieu, c'était ou parce qu'ils offraient des sacrifices de ce genre, ce que l'on ne peut cependant pas affirmer d'une manière positive, ou parce que, par leur vie sainte, ils étaient aux autres Israélites ce qu'était l'*ascara*, comparé au reste du sacrifice.

miséricordieux ; quant à la dénomination d'Esséniens, j'en ai oublié l'origine. Les esséniens remontaient au temps de Moïse et d'Aaron et se rattachaient aux prêtres qui avaient porté l'arche d'alliance, mais ils n'avaient reçu une règle particulière qu'au temps qui s'est écoulé entre les prophètes Isaïe et Jérémie. Dans le principe ils n'étaient guère nombreux, plus tard ils furent disséminés en Palestine dans une contrée qui avait quarante-huit lieues de long sur trente-six de large. Ce ne fut qu'assez tard qu'ils s'établirent sur les bords du Jourdain ; ils habitaient surtout le mont Horeb et le mont Carmel sur lequel vécut le prophète Elie.

Au temps des ancêtres de sainte Anne, les esséniens avaient sur le mont Horeb un chef spirituel, un vieux prophète qui s'appelait Arcos ou Arcas. Leur organisation ressemblait beaucoup à celle d'un ordre religieux. Les aspirants devaient faire une année d'épreuve, après laquelle ils étaient admis pour un temps plus ou moins long, conformément aux inspirations prophétiques que recevaient les chefs. Les membres de l'ordre proprement dit demeuraient ensemble et ne se mariaient pas : ils vivaient dans la continence ; mais il y avait de plus des personnes, sorties de l'ordre ou se rattachant à lui par des liens intimes, qui se mariaient et menaient dans le monde, avec leurs femmes et leurs enfants, une vie analogue, du moins sous plusieurs rapports, à celle des esséniens proprement dits. Il y avait entre les uns et les autres à peu près les mêmes relations qui existent maintenant entre les ordres religieux et les tertiaires vivant dans le monde ; ainsi dans toutes les circonstances importantes de la vie et surtout à l'occasion du mariage de leurs enfants, les esséniens mariés demandaient des conseils et des instructions au chef des esséniens, au vieux

prophète du mont Horeb. Les grands parents de sainte Anne appartenaient à cette catégorie des esséniens mariés. Plus tard il y eut une troisième catégorie d'esséniens qui poussèrent les choses à l'extrême, et tombèrent ainsi dans des erreurs grossières ; j'ai vu que les autres ne les souffraient point parmi eux.

Les esséniens proprement dits exerçaient un ministère prophétique, et leur chef du mont Horeb y recevait souvent, dans la grotte d'Elie, des communications divines relatives à l'avénement du Messie. Il avait des lumières particulières sur la famille de laquelle devait naître la mère du Messie, et quand il répondait aux consultations des ancêtres de sainte Anne, il voyait toujours son avénement prochain. Mais il ne savait pas dans quelle mesure la naissance de la mère du Sauveur était empêchée ou retardée par la malice des hommes, aussi il les exhortait toujours à la pénitence, à la mortification, à la prière, au sacrifice spirituel, œuvres saintes dont les esséniens donnaient toujours l'exemple à leurs contemporains.

Avant que le prophète Isaïe les réunît en corps et leur donnât une règle, ils vivaient comme de pieux Israélites, spécialement voués à la mortification. Ils portaient toujours les mêmes vêtements et ne les quittaient point jusqu'à ce qu'ils tombassent en lambeaux. Ils luttaient surtout contre la sensualité, et souvent les époux, se séparant par consentement mutuel, et habitant des cabanes très-éloignées, observaient la continence durant un temps plus ou moins long. Dans le mariage même, ils ne se proposaient pas d'autre but que d'avoir une postérité sainte qui contribuât à donner le salut à la terre. J'ai vu que chez eux l'homme et la femme mangeaient à part, et l'épouse ne venait prendre son

repas que quand le mari avait quitté la table. Dès ces temps reculés, les ancêtres d'Anne et d'autres pieux personnages étaient au nombre des esséniens mariés. Jérémie aussi était en rapport avec eux, et ceux que l'on appelait les enfants des prophètes leur appartenaient également. Ils demeuraient presque tous dans le désert aux alentours de l'Horeb et du Carmel; plus tard, j'en ai vu aussi un grand nombre en Egypte. J'ai encore su qu'une guerre les chassa pour quelque temps du mont Horeb et que d'autres chefs les rassemblèrent ensuite; les Machabées leur étaient également affiliés. Ils avaient un respect tout particulier pour Moïse et conservaient l'un de ses vêtements sacrés, donné par lui à Aaron duquel ils l'avaient reçu. Ils le considéraient comme leur plus précieux trésor, et j'ai vu que quinze d'entre eux se firent tuer en le défendant. Leurs chefs inspirés avaient connaissance des mystères sacrés de l'arche d'Alliance.

Les esséniens voués à la continence étaient d'une piété et d'une pureté au-dessus de tout éloge; ils recevaient chez eux des enfants qu'ils formaient à toutes les vertus. Pour entrer dans l'ordre proprement dit, il fallait être âgé de quatorze ans au moins. Ceux que l'on connaissait antérieurement ne faisaient qu'une seule année de noviciat, tandis que les autres en faisaient deux. Ils s'interdisaient le commerce et se bornaient à échanger les produits de leurs champs contre les objets dont ils avaient besoin. Quand l'un d'entre eux avait commis une faute grave, le supérieur le rejetait du corps en prononçant sur lui une sentence d'excommunication. Elle avait une vertu analogue à celle que saint Pierre prononça contre Ananie et qui causa sa mort. Le supérieur connaissait par révélation les fautes commises par les autres. D'autres esséniens subissaient

des châtiments corporels ; ainsi parfois le coupabl était condamné à rester debout après s'être revêtu d'une tunique extrêmement roide dont les manches étendues et immobiles étaient garnies d'aiguillons à l'intérieur.

Le mont Horeb renfermait un grand nombre de petites grottes qui formaient les cellules dans lesquelles ils demeuraient. Une grotte plus grande que les autres, à cloisons de clayonnage, servait de salle de réunion. C'étaient là qu'ils s'assemblaient vers onze heures du matin pour prendre leur repas ; chacun avait devant soi un petit pain et une coupe. Le supérieur allait de rang en rang et bénissait chaque portion. Le repas terminé, ils retournaient tous dans leurs cellules. Il y avait dans cette salle un autel sur lequel étaient rangés des petits pains bénits, recouverts d'un tapis ; ils étaient considérés comme sacrés, et, si je ne me trompe, distribués aux pauvres. Les esséniens nourrissaient en grand nombre des pigeons apprivoisés qui venaient chercher leur nourriture dans leurs mains. Ils mangeaient ces oiseaux, dont ils se servaient d'ailleurs dans des cérémonies pieuses ; ils prononçaient quelques mots sur eux et les laissaient voler. J'ai vu aussi qu'ils chassaient dans le désert des agneaux, sur lesquels ils prononçaient certaines formules comme pour les charger de leurs péchés.

Je les ai vus aller trois fois l'année au temple de Jérusalem. Ils avaient parmi eux des prêtres chargés spécialement de prendre soin des ornements sacrés qu'ils purifiaient ; les autres leur payaient un impôt et devaient leur donner de nouveaux vêtements quand les leurs étaient usés. Ils élevaient des troupeaux et s'occupaient de la culture des champs, mais surtout de jardinage. On voyait sur le mont Horeb entre leurs cabanes un nombre considérable de jardins et

de vergers. Plusieurs d'entre eux tissaient, faisaient des nattes et brodaient même des ornements sacerdotaux. Quant à la soie, ils ne l'obtenaient pas eux-mêmes, ils la recevaient par paquets et l'échangeaient contre d'autres produits. Ils occupaient à Jérusalem un quartier spécial, et au temple un endroit à part. Les autres Juifs ne les aimaient guère à cause de l'austérité de leur vie. Je vis qu'ils envoyaient au temple des offrandes, ainsi, par exemple, d'énormes grappes de raisin que deux hommes portaient au moyen d'un bâton. Ils y envoyaient aussi des agneaux, seulement on ne les immolait pas, je crois qu'on les laissait courir en liberté dans un jardin ; je ne crois pas que, dans ces derniers temps du moins, les esséniens proprement dits offrissent des sacrifices sanglants. Avant de faire ces voyages au temple, ils s'y préparaient toujours par la prière, le jeûne, la pénitence et même par la discipline. Si l'un d'entre eux s'était rendu coupable d'une faute grave et qu'il s'approchât du saint, du temple sans l'avoir expiée par la pénitence, il était d'ordinaire frappé de mort subite. Quand, en se rendant à Jérusalem ou en quelque autre lieu, ils trouvaient sur le chemin un malade ou un pauvre, ils ne pouvaient poursuivre leur route avant d'avoir donné au malheureux tous les secours dont il avait besoin. J'ai vu qu'en général ils s'occupaient de médecine, ils recueillaient des simples et préparaient des breuvages. Je viens aussi d'apprendre que ceux que j'ai vus dernièrement étendre des malades sur des couches d'herbes médicinales (1), étaient des esséniens.

(1) Dans l'hiver de l'année 1820, la petite nièce de la sœur Emmerich vint du hameau de Flamské, près Coesfeld, à Dulmen chez sa tante ; cette pauvre enfant était sujette à des convulsions violentes ; chaque jour, pendant un certain temps et toujours à la même heure de la soirée, elle avait des accès affreux qui se prolongeaient sou-

J'ai su encore qu'ils guérissaient parfois des malades en leur imposant les mains ou en se plaçant sur eux les bras étendus. Ils guérissaient aussi à distance d'une façon prodigieuse des malades qui, ne pouvant se rendre en personne auprès d'eux, se substituaient un remplaçant sur lequel on faisait tout ce que l'on aurait dû faire sur le malade. On remarquait l'heure de l'opération, c'était précisément celle de la guérison du malade.

J'ai vu que les esséniens du mont Horeb avaient dans les parois de leurs grottes de petites armoires grillées dans lesquelles ils conservaient des osse-

vent jusqu'à minuit et qui troublaient d'autant plus la malade, qu'elle connaissait la cause et le caractère du mal, comme il lui arrivait d'ordinaire en pareil cas. Après avoir longtemps prié Dieu de vouloir bien lui faire connaître un remède, elle finit par indiquer une petite fleur qu'elle connaissait et qu'elle avait vu, disait-elle, saint Luc cueillir et employer contre l'épilepsie. Comme elle l'avait décrite très-minutieusement et qu'elle avait indiqué l'endroit où elle croissait, son ami, le docteur Wésener, médecin régional de Dulmen, put la trouver sans trop de peine; elle reconnut dans la plante qu'il lui apporta celle qu'elle avait indiquée et qu'elle appelait la *petite fleur de l'étoile*, c'était le *Cerastium arvense* de Linné, l'*Holosteum caryophylleum* des anciens. Il est à remarquer que le vieux livre de botanique de Tabernamontanus mentionne également l'usage de cette plante pour combattre l'épilepsie. Le 22 mai 1821, elle dit, étant endormie, un peu après midi : « Arroser d'eau » bénite de la rue (elle l'avait déjà employée), et la petite fleur de » l'étoile, en exprimer le jus et le donner à l'enfant, est-ce que cela » pourrait lui faire mal ? Trois fois déjà, il m'a été dit intérieure- » ment que je dois l'exprimer moi-même et le lui donner. » L'écrivain, désirant avoir d'elle quelques indications plus précises sur cette plante, avait à son insu mis dans un morceau de papier, comme si cela eût été des reliques, quelques fleurs de cette plante; le soir venu, il attacha le petit paquet avec une épingle à la camisole de la malade. S'étant éveillée, elle dit aussitôt : « Ce n'est pas une reli- » que, c'est la petite fleur de l'étoile. » Elle conserva le papier ainsi attaché à sa camisole durant toute la nuit, et le lendemain (23 mai 1821), elle dit à son ami : «Je ne sais comment il s'est fait que toute la nuit dernière je me suis crue couchée dans un champ tout couvert de ces petites étoiles. J'ai vu différentes façons d'employer cette

ments anciens, parfaitement enveloppés dans le coton et la soie : c'étaient des reliques des prophètes qui avaient habité dans ce pays, ainsi que des enfants d'Israël, morts dans les environs ; j'y ai remarqué également de petits vases avec des plantes verdoyantes. Ils allumaient des lampes devant les armoires, rendaient hommage aux reliques et priaient devant elles.

III.

LES ESSÉNIENS (suite).

Les esséniens non-mariés qui vivaient en com-

plante, et il m'a été dit que si l'on savait combien elle est salutaire, on ne la laisserait pas là en si grande quantité. Je l'ai vue employée dans des tableaux qui représentaient des époques très-reculées. J'ai vu saint Luc cueillir de ces fleurs en se promenant. J'ai vu encore en un pays semblable à celui où le Sauveur a miraculeusement rassasié cinq mille personnes, un grand nombre de malades étendus en plein air sur ces fleurs, protégés seulement par une tente légère, on leur en avait fait pour ainsi dire des couchettes ; de part et d'autre, les fleurs étaient tournées vers le milieu, tandis que les tiges et les feuilles étaient en dehors. Ces malades avaient des rhumatismes, des convulsions ou des tumeurs, je leur ai vu sous la tête des oreillers remplis de ces mêmes fleurs. J'ai vu qu'on en enveloppait leurs pieds malades ; ils mangeaient encore de ces fleurs ou en faisaient de la tisane ; là, les fleurs étaient relativement très-grandes. C'était un tableau d'une époque reculée, car les malades et les médecins portaient de longues robes de laine blanche avec des ceintures. J'ai remarqué qu'on bénissait toujours la plante avant de s'en servir. J'ai encore vu une plante du même genre, mais plus grasse, avec des feuilles rondes, juteuses et douces au toucher, et des fleurs d'un bleu pâle, ayant absolument la même forme ; elle est employée très-avantageusement dans les convulsions des enfants ; elle vient dans des terrains meilleurs et n'est pas si commune. Je crois qu'on l'appelle aussi le salut des yeux (l'euphraise); je l'ai trouvée une fois dans les environs de Dernekamp, elle a plus de vertu. » Là-dessus, elle donna à l'enfant trois fleurs seulement pour la première fois ; la seconde, elle devait lui en donner cinq. Elle dit encore : « Je vois l'état de l'enfant, mais je ne puis en rendre un compte exact ; son intérieur est comme un vêtement lacéré, il faudrait mettre partout des pièces. »

munauté, soit sur le mont Horeb, soit ailleurs, observaient une grande propreté. Ils portaient de longs vêtements blancs. Le supérieur de ceux du mont Horeb portait dans les solennités un bel ornement sacerdotal analogue à celui du grand-prêtre de Jérusalem, mais moins long et moins riche. Quand il priait et prophétisait dans la grotte d'Elie sur la montagne, il portait toujours cet ornement lequel, si je ne me trompe, se composait de huit pièces distinctes. Il y avait dans ce nombre un objet singulièrement respectable, c'était une espèce de surtout on scapulaire (1), recouvrant en même temps le dos et la poitrine, que Moïse avait porté sur la chair nue et qui était passé de lui à Aaron et ensuite aux esséniens. Le prophète Arcos, le chef des esséniens du mont Horeb, portait toujours ce scapulaire sur la chair nue quand il se revêtait de l'ornement complet, avant de demander au ciel des lumières prophétiques. Il avait une ceinture autour du corps et le dos ainsi que la poitrine couverts de ce scapulaire, que je vais essayer de décrire aussi complétement que mes souvenirs me le permettent. Mais pour plus de clarté, je vais d'abord en découper un modèle avec du papier.

Alors, ayant pris une feuille de papier, elle découpa, avec une rapidité remarquable, un patron qu'elle présenta au Pèlerin, en lui disant :

Le scapulaire déployé avait à peu près cette forme. Il était très-roide et semblait fait de crins entrelacés. Il y avait au milieu, et par devant aussi bien que par derrière, une partie triangulaire, doublée et pi-

(1) On ne doit pas s'étonner de rencontrer ici ce mot moderne de scapulaire; elle avait l'habitude de désigner de la sorte un vêtement sans manches, rattaché sur les épaules, ouvert sur les côtés et couvrant en même temps le dos et la poitrine.

quée; je ne saurais pas bien dire actuellement à quel usage elle servait. Contre l'ouverture laissée pour le passage du cou, on remarquait sur la partie antérieure une découpure triangulaire dont les deux angles supérieurs étaient réunis par un cordon. Ce triangle qui tenait au scapulaire par sa partie inférieure pouvait être rabattu sur une autre découpure placée plus bas et qui se trouvait alors tout à fait recouverte. Cette autre découpure également triangulaire était précisément la partie doublée et piquée qu'on a mentionnée plus haut. Elle était à côtes, et des lettres y étaient figurées au moyen de petites pointes qui ressortaient de l'autre côté et déchiraient la poitrine. Le triangle supérieur, également doublé, avait reçu des lettres analogues ; je ne saurais plus dire maintenant ce qui était renfermé dans ces parties triangulaires. Quand le prêtre était revêtu, le triangle d'en haut recouvrait entièrement celui d'en bas. On voyait aussi, dans la partie correspondante du côté qui recouvrait le dos, un triangle doublé et piqué avec des lettres et des aiguillons. Au-dessus de ce scapulaire, le chef des esséniens portait une tunique de laine grise, puis une longue et large tunique de soie blanche torse, serrée au milieu du corps par une large ceinture garnie d'un certain nombre de lettres. Il avait autour du cou une sorte d'étole qui se croisait sur la poitrine, et qui, serrée par la ceinture, retombait à peu près jusqu'aux mollets ; elle était retenue par trois cordons au-dessus et au-dessous de l'endroit où elle croisait. La pièce qui venait ensuite, faite de soie blanche torse, présentait quelque analogie avec nos chasubles. La partie postérieure était étroite et pendait jusqu'à terre, elle avait à la bordure inférieure deux sonnettes qui appelaient le peuple à la prière quand le prêtre était en marche ; la partie antérieure était

plus large et plus courte et ouverte depuis l'ouverture du cou jusqu'en bas ; c'était plutôt une suite de larges trous rattachés ensemble par des pattes ornées de lettres et de perles et qui laissaient voir l'étole et la seconde tunique. Sous les bras les deux côtés étaient reliés ensemble par des pièces transversales. L'ouverture du cou était fermée par une agrafe solide, composée de deux parties ; la barbe du prêtre qui se divisait au menton retombait sur cette agrafe. La dernière partie de l'ornement était une sorte de petit manteau (1) de soie blanche torse, qui présentait de très-beaux reflets ; il était attaché sur le devant au moyen de trois fermoirs ornés de pierres précieuses, sur lesquelles on avait gravé soit des lettres, soit quelque dessin. De chaque partie de ce petit manteau retombaient des galons, des franges et des glands, enfin il portait à l'un des bras un manipule extrêmement court. Il avait sur la tête une coiffure faite aussi, si je ne me trompe, de soie blanche; elle était ronde, présentait plusieurs renflements et tenait en même temps d'un turban et de la barrette de nos prêtres ; car elle avait plusieurs appendices dans sa partie supérieure et au milieu une houpette de soie. La partie antérieure était garnie d'une plaque d'or, ornée elle-même de pierres précieuses.

Les esséniens menaient une vie sobre et sévère ; ils ne se nourrissaient guère que de fruits, qu'ils cultivaient en grand dans leurs jardins. J'ai vu

(1) Bien qu'elle ait donné à cette partie de l'ornement de l'essénien le nom de petit manteau, le modèle qu'elle découpa semblait se rapporter plutôt à un surtout ou à un scapulaire, assez semblable aux deux premiers. Cela provenait peut-être de la difficulté qu'elle trouvait à découper le modèle d'un manteau. Si à cause du nom qu'elle lui donna et des boutons qui le ferment sur la poitrine, on veut réellement y voir un manteau, on devra se représenter un objet analogue pour la forme au pallium de nos évêques.

Arcos manger le plus souvent des fruits jaunes et amers. Un siècle environ avant Notre-Seigneur, j'ai vu aux environs de Jéricho un essénien d'une piété remarquable, qui s'appelait Chariote.

Arcos ou Arcas, le vieux prophète du mont Horeb, à régi les esséniens quatre-vingt-dix ans. J'ai vu la grand'mère de sainte Anne conférer avec lui à l'occasion de son mariage. Il est à remarquer que ces chefs des esséniens prophétisaient exclusivement sur les filles et que les ancêtres de sainte Anne et elle-même n'ont guère eu que des filles. Il semble que le but spécial de tant de saintes pratiques, de tant de vies mortifiées ait été d'obtenir de Dieu une bénédiction en faveur de ces femmes pieuses, dont la postérité devait donner au monde la sainte Vierge, la mère du Sauveur et les familles de son précurseur, de ses serviteurs et de ses principaux disciples. La partie du mont Horeb où priait, où prophétisait le chef des esséniens, était la grotte dans laquelle avait demeuré le prophète Elie. Il fallait, pour y arriver, gravir un certain nombre de degrés pratiqués dans la montagne; puis on trouvait une entrée basse et incommode, on descendait deux marches et on se trouvait dans la grotte. Le prophète Arcos y allait toujours seul. Cette grotte était pour lui ce que le saint des saints à Jérusalem était pour le grand-prêtre, c'était réellement leur saint des saints. Elle renfermait plusieurs objets mystérieux dont il est difficile de faire bien connaître la nature, je vais en dire cependant ce que je me rappelle encore. Je l'ai vu au moment où la grand'mère de sainte Anne allait interroger le prophète Arcos.

IV.

FAMILLE DE SAINTE ANNE.

La grand'mère d'Anne était de Mara dans le désert ; sa famille, qui appartenait aux esséniens mariés, y possédait quelque bien. Son nom me semble avoir été Moruni ou Emorun, et il m'a été dit qu'il signifiait la bonne mère ou la mère sublime (1). Au temps où elle devait se marier, elle eut plusieurs prétendants ; je la vis donc se rendre sur le mont Horeb auprès du prophète Arcos, afin qu'il la fixât sur le choix qu'elle avait à faire. On la conduisit en un compartiment de la salle des réunions, isolé du reste, et Arcos, qui se trouvait dans la salle même, lui parla à travers un grillage, comme si elle se fût confessée à lui. Ce n'était qu'ainsi qu'ils conversaient avec les femmes. Bientôt je vis le prophète mettre ses ornements sacerdotaux, gravir la montagne, arriver à l'entrée de la grotte, descendre les degrés et parvenir enfin à la grotte d'Elie. Il ferma derrière lui la petite porte de la grotte et ouvrit un trou pratiqué dans la voûte pour laisser passer la lumière. A l'intérieur elle était très-bien disposée et tenue fort proprement, il n'y pénétrait qu'une demi-lumière. Je vis contre la paroi un petit autel taillé dans le roc, et j'y remarquai, mais pas très-distinctement, plusieurs objets sacrés. Il y avait sur cet autel quelques vases avec des plantes dont la tige était assez basse ; c'étaient de ces plantes qui s'élevèrent jusqu'à la hauteur du bord

(1) Voilà ce que dit la pieuse fille, le 16 août 1821. Les noms ont été fidèlement reproduits par l'écrivain tels qu'ils sont sortis de sa bouche, de même que cette explication : la mère sublime. L'écrivain consulta à ce sujet, en mai 1840, un orientaliste qui lui dit qu'*Emromo* signifie réellement mère sublime.

de la robe du Sauveur (1). Je connais cette plante, nous l'avons ici, mais elle a moins de vertu; la manière dont elle se flétrissait ou reverdissait contribuait à faire connaître au prophète la volonté divine touchant les points qu'il lui soumettait. Au milieu de ces plantes, j'ai vu un autre objet, c'était, si je ne me trompe, un arbuste plus élevé; les feuilles me semblèrent jaunâtres et contournées comme des coquilles de limaçon. J'ai vu sur cet arbuste de jolies petites figures. Je ne saurais plus dire s'il était naturel ou si c'était un objet artificiel, comme la racine de Jessé (2).

Elle ajouta le lendemain :

Sur cet arbuste aux feuilles contournées, on voyait comme en une racine de Jessé ou en un arbre généalogique, de combien on s'était déjà rapproché de la naissance de la Vierge. Il me parut être un arbuste naturel et cependant une sorte de vase; car j'y vis conservée une branche fleurie; c'était, si je ne me trompe, la verge d'Aaron qui avait autrefois été dans l'arche d'alliance. Quand Arcos allait prier dans la grotte d'Elie pour demander à Dieu des lumières relativement à tel ou tel mariage de la famille de la Vierge, il avait toujours à la main cette verge d'Aaron. Lorsqu'un de ces mariages devait contribuer à donner la Vierge au monde, la

(1) Elle voulait certainement dire par là que ces plantes étaient de la même espèce que celles dont Eusèbe dit, dans son *Histoire ecclésiastique* (liv. VII, chap. 18), qu'on les sema autour de la statue du Sauveur élevée à Césarée de Philippes par l'hémorrhoïsse miraculeusement guérie, et que quand elles arrivèrent à la hauteur du bord de sa robe, elles furent douées d'une vertu salutaire qui s'étendait à toutes les maladies. Eusèbe n'indique ni le nom ni l'espèce de la plante. La sœur avait parlé antérieurement et de la statue et de la plante.

(2) Il est probable qu'elle veut désigner par là les représentations de l'arbre généalogique du Sauveur auxquelles on a donné ce nom (*Isaïe*, XI, 10).

verge produisait toujours un nouveau rameau, et ce rameau une ou plusieurs fleurs : ces fleurs portaient parfois le signe de l'élection. Tels de ces rameaux désignaient telle ou telle des femmes de la famille de sainte Anne, et quand l'une d'elles venait le consulter sur son mariage, Arcos, après avoir examiné le rameau qui la concernait, commençait, avant de lui répondre, par étudier le développement du rameau.

Les esséniens du mont Horeb avaient encore en leur possession dans la grotte d'Elie un autre objet singulièrement précieux, c'était une partie du saint mystère de l'arche d'alliance, laquelle avait été recueillie par les esséniens, un jour que l'arche était tombée entre les mains des ennemis (1). Ce mystère, caché dans l'arche même par la présence du Dieu trois fois saint, n'était connu que des plus saints des grands-prêtres et de quelques prophètes, je crois cependant avoir entendu dire qu'il y est fait allusion dans quelques livres mystérieux et peu connus, écrits il y a longtemps par des philosophes juifs (2). Il ne se trouvait plus en entier dans la nouvelle arche du temple relevé par Hérode. Ce n'était pas l'œuvre de la main des hommes; c'était un mystère, le mystère saint de la bénédiction divine qui devait donner à la terre la Vierge pleine de grâce, dans le sein de laquelle, grâce à l'opération du Saint-Esprit, le Verbe s'est fait chair et est devenu l'Homme-Dieu. J'ai vu qu'une partie de ce mystère, lequel, avant la captivité de Babylone, se trouvait tout entier dans l'arche d'alliance, était maintenant gardée par les esséniens

(1) A ce propos elle parla assez vaguement d'une querelle, d'une division entre les lévites.

(2) Au mois de juillet 1840, c'est-à-dire vingt ans environ après cette communication et au moment où il s'occupait de l'impression, l'écrivain apprit d'un orientaliste que le livre cabalistique intitulé *Sohar* renferme des détails analogues.

dans un calice foncé et brillant qui me sembla fait d'une pierre précieuse. Ils se servaient aussi de cet objet saint pour prophétiser, de temps à autre il semblait en sortir de petites fleurs.

Une fois entré dans la grotte, Arcos ferma la porte, s'agenouilla et pria ; il leva les yeux vers l'ouverture pratiquée dans le toit, et se jeta la face contre terre. Je le vis recevoir alors des lumières prophétiques. Il lui sembla voir grandir sous le cœur de la jeune fille qui le consultait un rosier à trois branches, et une rose à chacune de ces branches. La rose du second portait une lettre, je crois que c'était la lettre M (1). Il vit encore d'autres objets. Un ange écrivit quelque chose sur la muraille ; je vis alors le prophète se lever comme s'il sortait d'un profond sommeil et lire ces caractères, mais j'ai oublié les détails. Là-dessus il sortit de la grotte, et, répondant à la jeune fille qui l'avait interrogé, il lui dit de se marier et de préférer aux autres son sixième prétendant ; elle donnerait le jour à une enfant choisie, marquée d'un signe d'élection et qui devait contribuer d'une façon immédiate à donner au monde son Sauveur.

Emorun épousa donc son sixième prétendant, lequel était un essénien du nom de Stolanus : il n'était pas du pays de Mara et reçut, à l'occasion de son mariage et des biens que sa femme lui transmit, un autre nom que je ne puis reproduire exactement ; il se prononçait de différentes façons et ressemblait à Garescha ou à Sarzirius (2).

(1) Dans l'écriture hébraïque primitive dont nous retrouvons des vestiges dans l'alphabet samaritain, les médailles des Machabées et ailleurs encore, la lettre M présente quelque analogie avec le caractère N de l'alphabet latin.

(2) La sœur Emmerich prononçait d'ordinaire les noms propres et a prononcé ceux-ci en particulier dans le dialecte bas-allemand, et elle le faisait presque toujours avec une certaine hésitation. Elle

Stolanus et Emorun eurent trois filles; les deux aînées reçurent les noms d'Isméria et d'Emérentia : quant à la plus jeune, elle s'appela, si je ne me trompe, Enué. Ils ne demeurèrent pas longtemps à Mara et allèrent bientôt s'établir à Ephron. Cependant j'ai vu leurs filles Isméria et Emérentia consulter encore

ne les donnait jamais que comme correspondant approximativement à ceux qu'elle avait entendus, et par conséquent il est d'ordinaire impossible de se prononcer sur le plus ou moins de correction de leur orthographe. Il n'en est que plus étonnant qu'on ait parfois rencontré les mêmes noms donnés ailleurs aux mêmes personnages. Voici un exemple de ces coïncidences remarquables. Plusieurs années après la mort de la pieuse fille, l'écrivain lut dans l'*Eloge des trois Marie* de Berthaud, de Périgueux, Paris, 1529, ou plutôt dans le traité *sur la Parenté de saint Jean-Baptiste avec les filles et les petits-enfants de sainte Anne* (liv. III, fol. LII), que saint Cyrille, troisième général des Carmes, mort en 1224, parle dans un écrit sur les ancêtres de sainte Anne, de rameaux, de rejetons et de fleurs qui auraient également apparu au prophète au moment où on l'aurait interrogé, et de plus que Stolanus s'appelait aussi Agarim ou Garizi, noms dans lesquels on retrouve les mêmes éléments que dans ceux de Garescho ou de Sarziri ; seulement le prophète interrogé par la jeune fille est d'un côté un carme, vivant sur le Carmel, et de l'autre un essénien du mont Horeb. — Dix-sept ans après la mort de la Sœur, le jour de la fête du Saint-Sacrement de l'année 1840, le Pèlerin lut, dans la Vie de sainte Anne, de la collection des Bollandistes, que Jean Eck dit, dans son sermon sur sainte Anne, que Stolanus est appelé Stolan par la tradition, et que le Bréviaire romain de 1536 et d'autres bréviaires antérieurs à saint Pie V, donnent à sainte Anne une fille que les uns appellent Gaziri et les autres Garzim. — Un ami de l'écrivain, philologue habile, qui a eu la bonté de relire les épreuves de ces feuilles, a ainsi complété la note : « Il est à remarquer que ces formes Gaziri, Garzim (la lettre *m* est euphonique) Garscha ou Garescha, qui sont toutes bonnes et régulières, bien qu'elles se rattachent à des verbes différents, ont toutes la signification commune de banni et qu'en arabe le mot Agari ou Agarim veut dire fuite ou exil. Le mot grec Stolanus renferme l'idée de voyage, d'éloignement et par conséquent présente sous une forme adoucie le même sens que la dénomination sémitique. On sait que les Juifs, après Alexandre, ont souvent habillé ou même traduit complétement leurs noms en grec. — Sarzir veut dire passereau, oiseau de passage.

avant leur mariage le prophète du mont Horeb. Je ne puis comprendre comment on m'a dit si souvent que la mère de sainte Anne s'appelait Emérentia, alors que j'ai toujours vu que c'était Isméria. Je vais dire avec la grâce de Dieu ce que je me rappelle encore maintenant de ces filles de Stolanus et d'Emorun (1).

Emérentia épousa un lévite du nom d'Aphras ou Ophras, de ce mariage naquit Elisabeth, mère de saint Jean-Baptiste; leur seconde fille fut appelée Enué comme la sœur de leur mère, elle était déjà veuve lors de la naissance de la Vierge; enfin ils en eurent une troisième appelée Rhodé, qui eut pour

(1) Les écrivains qui suivent la tradition, font ordinairement d'Emérentia la mère de sainte Anne; mais d'autre part ils font de cette Emérentia l'épouse de Stolanus, que la sœur Emmerich appelle Emorun. Suivant la tradition, Emérentia, femme de Stolanus, enfanta Isméria, mère d'Elisabeth, et Anne, mère de la très-sainte Vierge. D'après la sœur Emmerich, au contraire, Anne est non la fille, mais la petite-fille de Stolanus. L'erreur, si elle existe, doit peut-être s'expliquer par ce fait que l'humble fille aurait confondu avec ses visions ce que, dans son jeune âge, elle aurait entendu dire, conformément à la tradition, sur l'origine de sainte Anne. Peut-être le mot Emerentia n'est-il pas autre chose qu'une forme latine du mot Emorun qu'elle entendit prononcer. On peut supposer qu'ignorant ou ayant oublié cette particularité, et, d'autre part, sachant que, d'après la tradition, les noms d'Emérentia et d'Isméria étaient toujours, avec celui de Stolanus, associés à sainte Anne avant l'époque de son mariage, elle a pu faire à tort de l'une et de l'autre les filles de Stolanus. Il faut remarquer d'ailleurs que sur un si grand nombre de noms qu'elle a donnés, il n'y en a eu qu'un fort petit nombre qu'elle ait altérés, et cela malgré des souffrances extrêmes de corps et d'esprit. Nous inclinons cependant à voir ici une erreur, parce que la tradition s'accorde généralement à faire d'Elisabeth la nièce de sainte Anne, tandis que, d'après la sœur Emmerich, elle ne serait que la nièce de la mère de sainte Anne: car Anne n'ayant été donnée à ses parents qu'après de longues années de mariage, Elisabeth devrait être plus âgée que sa cousine. L'écrivain, se trouvant hors d'état d'expliquer la difficulté, prie le lecteur de vouloir bien prendre le mal en patience, et d'offrir à Dieu cet acte de vertu en expiation des nombreuses impatiences qui lui sont souvent échappées à lui-même dans le cours de sa tâche ingrate et laborieuse.

fille cette Mara que j'ai vue assister à la mort de la Vierge.

Isméria s'unit à un nommé Eliud; ils se fixèrent aux environs de Nazareth et y vécurent à la façon des esséniens mariés; ils avaient reçu de leurs parents l'amour de la mortification et de la continence. Ils eurent plusieurs enfants, entre autres sainte Anne. Enué, la troisième fille de Stolanus, se maria également et s'établit entre Bethléem et Jéricho; l'un de ses descendants fut au nombre des disciples du Sauveur.

La première fille d'Isméria et d'Eliud fut nommée Sobé. Voyant qu'elle n'avait pas sur elle le signe de la promesse, ils furent extrêmement contristés et retournèrent auprès du prophète du mont Horeb, afin de recevoir encore ses conseils. Arcos leur conseilla la prière et les pratiques de la mortification et leur promit qu'ils seraient consolés. — Cependant Isméria fut stérile pendant dix-huit ans. Enfin Dieu ayant de nouveau béni son sein, je vis qu'elle eut pendant la nuit une révélation. Elle vit un ange figurer une lettre sur la paroi voisine de sa couche, je crois que c'était encore la lettre M : Isméria le dit à son mari, mais il avait eu la même vision, et, quand ils se furent levés, ils virent l'un et l'autre le signe sur la muraille. Trois mois après, elle donna le jour à sainte Anne, laquelle portait ce signe imprimé sur la région de l'estomac.

A l'âge de cinq ans, Anne fut conduite au temple comme Marie devait l'être plus tard. Elle y passa douze ans et revint dans sa dix-septième année à la maison paternelle, où elle trouva deux jeunes enfants, sa sœur Maraha, née depuis son départ, et un jeune enfant de sa sœur aînée Sobé, lequel s'appelait Eliud. L'année suivante, Isméria fut atteinte d'une maladie mortelle. En donnant de sa couche

funèbre ses derniers conseils à tous les siens, elle leur dit que désormais ils devraient considérer Anne comme la mère de la famille. Puis, la prenant à part, elle lui dit qu'elle était un vase choisi, un vase béni, qu'elle devait se marier et prendre pour cela conseil du prophète du mont Horeb : bientôt après, elle mourut.

Sobé, la sœur aînée de sainte Anne, s'était mariée à un nommé Salomon. Outre son fils Eliud déjà nommé, elle en eut encore Marie Salomé, qui eut de Zébédée les apôtres Jacques le Majeur et Jean ; Sobé eut encore une autre fille qui fut la tante du jeune époux des noces de Cana et la mère de trois disciples. Eliud, fils de Sobé et de Salomon, fut le second époux de Maroni, la veuve de Naïm, et le père du jeune Martial ressuscité par Notre-Seigneur. Maraha, la plus jeune des sœurs de sainte Anne, reçut en partage la propriété de Séphoris à l'époque où son père Eliud alla s'établir dans la vallée de Zabulon. Elle se maria et eut une fille et deux fils, Arastaria et Claïa, qui furent disciples du Sauveur. Anne eut encore une troisième sœur qui était très-pauvre et épousa un berger avec lequel elle s'établit sur le bien de sainte Anne ; elle était souvent avec sa sœur.

L'arrière-grand-père de sainte Anne était prophète. Eliud son père appartenait à la tribu de Lévi, et Isméria sa mère à celle de Benjamin. Anne naquit à Bethléem ; mais ensuite ses parents allèrent s'établir à Séphoris, à quatre lieues de Nazareth, où ils avaient une maison avec des terres dans le voisinage ; ils avaient aussi du bien dans la charmante vallée de Zabulon, à une lieue et demie de Séphoris et à une lieue de Nazareth. Durant la belle saison, le père d'Anne était souvent avec sa famille dans la vallée de Zabulon, il s'y établit même complétement

après la mort de sa femme, et ce fut ainsi que commencèrent ses rapports avec la famille de saint Joachim, lequel devait épouser sainte Anne. Le père de Joachim s'appelait Mattha, c'était le frère cadet de Jacob, père de saint Joseph; l'autre frère s'appelait Joseph. Mattha s'était établi dans la vallée de Zabulon.

J'ai vu les ancêtres de sainte Anne porter l'arche d'alliance avec beaucoup de piété et de recueillement ; j'ai même remarqué qu'ils recevaient de l'objet saint qu'elle renfermait des rayonnements destinés à sanctifier leur descendance, sainte Anne et Marie elle-même. Les parents d'Anne étaient riches; je les ai vus élever de nombreux troupeaux, ils possédaient un grand nombre de bœufs, mais ils ne gardaient rien pour eux-mêmes, ils abandonnaient aux pauvres tout ce qu'ils avaient.

V.

ANNE ET JOACHIM. — PREMIÈRES ANNÉES DE LEUR UNION.

J'ai vu sainte Anne dans les années de son enfance, sa beauté n'était pas extraordinaire, bien que supérieure à celle des autres femmes; elle était incomparablement moins belle que la Vierge, mais elle était extraordinairement simple et d'une piété naïve. Je l'ai vue dans les différentes phases de sa vie, jeune fille, mère et veuve, si bien que quand je voyais une bonne paysanne bien simple et bien pieuse, je me disais : Elle ressemble à sainte Anne. Elle avait plusieurs frères et sœurs qui s'étaient mariés, mais pour elle elle ne voulait pas entendre parler de mariage. Ses parents l'aimaient extrêmement ; elle avait jusqu'à six prétendants, mais elle les repoussait tous. Enfin étant allée, comme les autres men-

bres de sa famille, consulter le supérieur de la communauté essénienne, il lui fut dit de se marier à Joachim qu'elle ne connaissait pas encore, mais qui sollicita sa main lorsque son père Eliud se fut fixé dans la vallé de Zabulon, où demeurait Mattha, père de Joachim.

Joachim n'avait guère d'avantages physiques. Saint Joseph, quoiqu'il ne fût plus jeune à l'époque de son mariage, était beaucoup plus beau que lui. Joachim était petit, large et cependant maigre ; et je ne puis m'empêcher de rire quand je me le représente ; mais c'était un saint homme, d'une piété exceptionnelle. Joachim était pauvre. Il était parent de saint Joseph, voici comment. Le grand-père de saint Joseph descendait de David par Salomon et s'appelait Nathan. Il eut deux fils qui s'appelaient l'un Jacob et l'autre Joseph ; Jacob fut le père de saint Joseph. Mathan étant mort, sa veuve épousa en secondes noces un nommé Lévi qui descendait de David par Mathan ; de ce Lévi naquit Matthat, père d'Héli, autre forme du mot Joachim.

A cette époque, quand on songeait à se marier, on faisait les choses très-simplement ; les jeunes gens étaient très-timides et très-réservés, on causait ensemble et on ne songeait pas à autre chose qu'à se marier si cela devait se faire. Si la jeune fille disait oui, les parents étaient contents ; si elle disait non et qu'elle eût pour cela de bonnes raisons, ils l'étaient également. Quand la chose avait été ratifiée par les parents, la promesse de mariage se faisait dans la synagogue de la localité. Le prêtre priait à l'endroit saint où l'on conservait les rouleaux des écritures, et les parents à leur place ordinaire. Les fiancés allaient ensemble à un endroit déterminé et s'entendaient sur leurs projets d'avenir et les conditions du contrat ; quand ils s'étaient mis d'accord,

ils le disaient à leurs parents, et ceux-ci au prêtre qui s'approchait d'eux et recevait la déclaration. Le lendemain se célébrait le mariage ; la cérémonie était très-solennelle et se faisait à ciel ouvert.

Anne et Joachim se marièrent dans une petite localité qui n'avait qu'une école sans importance ; un seul prêtre y assista, Anne pouvait avoir alors environ dix-neuf ans. Ils demeurèrent chez Eliud, père de sainte Anne. La maison dépendait de la ville de Séphoris, bien qu'elle en fût à une certaine distance, elle faisait partie du groupe des maisons dont elle était la principale ; ils y passèrent un certain nombre d'années. Ils avaient l'un et l'autre quelque chose de très-distingué dans leur personne ; bien que conformes extérieurement aux autres Juifs, ils avaient quelque chose dont eux-mêmes ne se rendaient pas bien compte, une gravité exceptionnelle ; je les ai rarement vus rire, bien qu'au commencement de leur union, ils ne fussent pas positivement tristes. Ils avaient l'un et l'autre l'humeur égale et sérieuse, et même dans la jeunesse on remarquait en eux quelque chose des personnes âgées et posées. J'ai vu parfois dans ma jeunesse de ces jeunes couples graves et posés, et je me disais en les voyant : Ils sont absolument comme Anne et Joachim.

Leurs parents étaient fort riches ; ils avaient de nombreux troupeaux, de beaux tapis, de beaux meubles, un grand nombre de serviteurs et de servantes; je ne les ai pas vus cultiver les champs, mais plutôt élever les troupeaux dans les pâturages. Ils étaient pieux, recueillis, bienfaisants et parfaitement droits. Souvent ils faisaient trois parts de leurs troupeaux et de tout ce qu'ils possédaient, en attribuant un tiers au temple où ils le conduisaient eux-mêmes, et le remettaient entre les mains des officiers du temple. Ils attribuaient le second tiers aux indigents ou à leurs pa-

rents pauvres qui étaient présents au partage et emmenaient eux-mêmes ce qu'on leur donnait. Enfin ils conservaient pour eux le dernier tiers, c'est-à-dire ordinairement ce qu'il y avait de moindre. Ils vivaient très-économiquement et abandonnaient tout ce qu'on leur demandait. Souvent, dans mon enfance, je me disais en les voyant : « On s'enrichit à donner, on donne et on retrouve en double ce que l'on a donné; » car je voyais que leur dernier tiers ne tardait pas à s'accroître, si bien qu'au bout de peu de temps ils étaient tout aussi riches qu'avant leurs libéralités. Ils avaient un grand nombre de parents qui se réunissaient chez eux dans toutes les circonstances solennelles; mais je ne voyais pas alors de grands festins: de temps à autre ils donnaient à manger à un pauvre, mais je ne les voyais point donner de repas proprement dits. Quand ils étaient ensemble, je les voyais ordinairement assis par terre en cercle et parlant de Dieu avec une grande ferveur. Souvent aussi je voyais de méchantes gens de leur parenté qui se contrariaient et se fâchaient de les voir ainsi dans leurs entretiens porter vers le ciel des regards saintement impatients. Malgré cela ils voulaient du bien à ces malheureux, ils profitaient de toutes les occasions pour les inviter chez eux et leur donnaient même le double de ce qu'ils donnaient aux autres. J'ai vu souvent ces insolents leur demander avec bruit et mauvaise humeur ce que ces bonnes gens étaient le plus disposés à leur accorder amoureusement. Il y avait des pauvres dans leur famille, et je les ai vus souvent leur donner une ou plusieurs brebis.

Le premier enfant auquel sainte Anne donna le jour dans la maison de son père fut une fille, mais ce n'était point l'enfant de la promesse. Les signes annoncés ne parurent pas à sa naissance, laquelle d'ailleurs fut accompagnée de circonstances fâcheu-

ses. Anne, au moment où elle la portait, eut beaucoup de chagrin au sujet d'une fille de sa maison. Cette infortunée avait été séduite par un parent de saint Joachim. Anne, affligée de voir la discipline sévère de sa maison compromise par un tel scandale, lui reprocha vivement sa faute, et la pauvre fille prit tellement ces remontrances à cœur qu'elle accoucha prématurément d'un enfant mort. Anne, inconsolable de cet accident, craignit d'avoir à en rendre compte à Dieu et accoucha elle-même avant terme, cependant son enfant vécut. Comme la jeune fille ne portait point sur elle le signe de la promesse et que sa naissance avait été prématurée, Anne vit un châtiment du Ciel dans cette double circonstance et s'inquiéta beaucoup à ce sujet, car elle croyait avoir offensé Dieu. Malgré cela ils accueillirent très-bien leur enfant qui reçut aussi le nom de Marie. C'était une petite créature douce, bonne et portée à la piété, que je vis se développer très-rapidement. Anne et Joachim l'aimaient beaucoup, cependant ils conservaient toujours un fond de tristesse et d'inquiétude, parce qu'ils ne pouvaient voir en elle le fruit saint qu'on leur avait fait espérer de leur union. Ils se condamnèrent donc à une longue pénitence et vécurent quelque temps dans la continence. Anne devint même stérile, ce qu'ils considérèrent encore comme une conséquence de son péché; ils firent donc deux fois autant de bonnes œuvres que par le passé. Je les ai vus souvent se tenir à l'écart pour adresser à Dieu de ferventes prières, puis vivre assez longtemps séparés l'un de l'autre, faire d'abondantes aumônes et envoyer au temple des offrandes.

Ils vivaient donc ainsi chez Eliud leur père depuis sept ans, ce que je supposai d'après l'âge de leur enfant, lorsqu'ils se décidèrent à s'éloigner de leurs parents et à s'établir aux environs de Nazareth dans un

modeste manoir qui provenait de la famille de Joachim ; ils voulaient recommencer là dans la solitude leur vie conjugale et attirer la bénédiction céleste sur leur union par une conduite encore plus agréable à Dieu. Je vis prendre cette résolution en famille et les parents d'Anne tout disposer pour l'établissement de leurs enfants. Ils trièrent leurs troupeaux et mirent à part pour le jeune ménage des bœufs, des ânes et des moutons, bien plus grands que les nôtres. Les ânes et les bœufs ayant été amenés à la porte, on les chargea de meubles, d'ustensiles de ménage et de linge; ils n'étaient pas moins adroits à disposer tout cela que les animaux à les recevoir et à les porter ; nous serions certainement beaucoup plus embarrassés à mettre tout cela sur des voitures, qu'ils ne l'étaient à en charger leurs bêtes de somme. Ils avaient un fort beau mobilier ; les objets du ménage étaient bien plus élégants que les nôtres, on aurait cru que l'ouvrier avait mis une complaisance toute particulière à fabriquer chacun de ces objets et l'avait fait avec une intention particulière. Des vases fragiles et chargés de fort beaux dessins, furent remplis et entourés de mousse, attachés aux deux extrémités d'une courroie et chargés ainsi sur le dos des animaux ; ils reçurent aussi des paquets de tapis et de vêtements de différentes couleurs. Je vis encore qu'on mit sur le dos des animaux des tapis précieux avec des fils d'or, et qu'au moment du départ les deux époux reçurent de leurs parents une bourse renfermant un objet assez lourd que je pris pour un lingot d'un métal précieux.

Quand tout fut prêt, les serviteurs et les servantes, formant une petite caravane, poussèrent devant eux les troupeaux et les bêtes de somme jusqu'au nouveau domicile qui se trouvait à cinq ou six lieues de là ; je crois que la maison provenait des parents de

Joachim. Bientôt Joachim et Anne, ayant adressé à tous leurs parents et serviteurs des paroles d'amitié et de reconnaissance, quittèrent leur ancien domicile avec attendrissement et l'esprit plein des meilleures résolutions. La mère de sainte Anne ne vivait plus ; j'ai vu cependant que les parents des deux époux les accompagnèrent à leur nouveau domicile. Peut-être Eliud s'était-il remarié, ou peut-être y avait-il des parents de Joachim en plus. Marie d'Héli, la fille aînée de sainte Anne, pour lors âgée de six à sept ans, faisait également partie de la petite troupe.

La nouvelle maison, très-agréablement située dans un pays couvert de collines et entourée d'arbres et de pâturages, se trouvait à une lieue et demie ou du moins à une forte lieue de Nazareth, au couchant, sur une éminence entre la vallée de Nazareth et celle de Zabulon. Une gorge plantée de térébinthes conduisait de la maison à la ville. En avant de la maison on trouvait une cour fermée, dont le sol me sembla être la roche nue. Elle était entourée d'une muraille assez basse, faite d'une roche ou de pierres grossièrement taillées ; derrière la muraille ou au-dessus était une haie vive. On apercevait de l'un des côtés de cette cour des bâtiments bas et légers destinés à loger les serviteurs ou à recevoir les ustensiles du ménage, il s'y trouvait aussi un hangar ouvert servant aux troupeaux et aux bêtes de somme. Je remarquai plusieurs jardins aux alentours et, dans l'un de ces jardins, proche de la maison, un grand arbre d'une nature toute particulière. Ses branches descendaient jusqu'à terre, et y poussaient des racines desquelles sortaient de nouveaux arbres qui s'étendaient comme le premier et formaient avec lui un cercle de jolis berceaux.

La porte qui occupait le centre de la vaste maison tournait sur des gonds. L'intérieur, qui avait à peu

près l'étendue d'une église ordinaire de village, était divisé par un certain nombre de cloisons plus ou moins mobiles qui n'atteignaient pas la toiture. Quand on avait franchi le seuil, on se trouvait dans la première partie de la maison, un grand vestibule qui occupait toute la largeur; il servait pour les réunions des fêtes, ou bien, quand le grand nombre des étrangers l'exigeait, il était partagé en un certain nombre de petites cellules ou chambres à coucher, au moyen de cloisons légères et mobiles. Une porte légère, placée en face de la principale et pratiquée dans la partie centrale du fond de ce vestibule, faisait pénétrer dans la partie moyenne de la maison, ou plutôt dans un corridor présentant de chaque côté quatre chambres à coucher; elles étaient séparées par des cloisons en clayonnage, hautes de six à huit pieds et surmontées d'un grillage. Enfin, après le corridor, on trouvait le fond de la maison; cette dernière partie n'était pas carrée, elle affectait la même forme que la maison à l'extérieur, c'est-à-dire qu'elle se terminait, comme un chœur d'église, par une demi-circonférence ou un angle. Au milieu de cette dernière partie et en face de l'entrée, un foyer en maçonnerie s'élevait jusqu'à l'ouverture pratiquée dans le toit pour le passage de la fumée; au pied de la maçonnerie se trouvait le foyer proprement dit qui servait à faire la cuisine. Non loin de là une lampe à cinq branches était suspendue à la toiture. Les côtés du foyer et le fond de la place étaient partagés en plusieurs grandes salles par des cloisons légères. Derrière le foyer, des tapisseries suspendues formaient les chambres à coucher, l'oratoire, la salle à manger et l'ouvroir de la famille. Derrière les beaux vergers adossés à la maison, on trouvait des champs, un bois et encore au delà une colline.

A leur arrivée à la maison, les voyageurs trouvè-

rent toutes choses en leur lieu et place, parfaitement rangées, car les vieillards avaient pris les devants et fait disposer tout l'ameublement. Les serviteurs et les servantes avaient tout déchargé et mis en place avec le bel ordre et la rapidité que j'avais admirés au moment du départ; ils étaient extrêmement empressés à rendre service, on les trouvait toujours également entendus et calmes, et il ne fallait pas, comme il arrive souvent maintenant en pareil cas, leur dire jusqu'aux moindres choses. Chaque objet donc étant à sa place, les parents établirent le jeune ménage dans sa nouvelle maison, se séparèrent d'Anne et de Joachim en les bénissant, en les pressant dans leurs bras, et se remirent en route, emmenant avec eux la fille d'Anne qui demeure chez ses grands-parents. Dans ces visites et dans toutes les occasions analogues, je ne voyais jamais ces bonnes gens se livrer à la bonne chère. Je les voyais bien de temps à autre assis en cercle par terre, ayant sur un tapis quelques plats avec de petites cruches, mais le plus souvent ils s'entretenaient des choses de Dieu et de leurs saintes espérances.

Ici donc Anne et Joachim résolurent de commencer une vie nouvelle. Abandonnant le passé à Dieu, et agissant comme s'ils venaient seulement de s'unir par le mariage, ils s'efforcèrent d'attirer sur eux par une vie sainte la bénédiction qui était depuis si longtemps l'objet unique de toutes leurs aspirations. Je les vis visiter ensemble leurs troupeaux et en faire, à l'exemple de leurs parents, trois parts dont les deux premières étaient destinées au temple et aux indigents. La meilleure part fut attribuée au temple, un bon tiers fut donné aux pauvres; enfin ils conservèrent pour eux ce qu'il y avait de moindre, et ils firent de même pour tout ce qu'ils avaient. Leur maison étant très-spacieuse, ils occupaient des chambres dif-

férentes, et je les voyais souvent prier solitaires avec une ferveur remarquable. Longtemps je les vis vivre de la sorte, ils faisaient des aumônes considérables, et toutes les fois qu'ils avaient partagé leurs troupeaux et le reste de ce qu'ils possédaient, je voyais leur fortune s'accroître rapidement. Ils pratiquaient la mortification et la continence. Souvent encore, pour prier, ils prenaient des habits de pénitence ; et quand Joachim était aux champs avec ses troupeaux, il ne passait jamais un long temps sans adresser à Dieu d'ardentes prières.

Ils vécurent ainsi dix-neuf ans après la naissance de leur premier enfant, pratiquant toutes les vertus et demandant instamment à Dieu la bénédiction de la fécondité ; cependant leur épreuve devenait de jour en jour plus pénible. De méchantes gens du voisinage venaient leur insulter en face : il fallait qu'ils fussent bien désagréables à Dieu pour n'avoir pas d'enfants ; la petite fille qu'élevaient les parents d'Anne n'était certainement pas issue de leur mariage ; Anne était stérile, c'était une enfant supposée, autrement elle demeurerait avec eux. Ces propos indignes renouvelaient continuellement leur douleur.

Cependant Anne était inébranlable dans sa foi, elle était assurée que l'avénement du Messie était proche et qu'elle devait contribuer directement à le donner à la terre. Elle demandait donc instamment à Dieu la réalisation de la promesse et ne cessait de tendre, ainsi que son époux, à une pureté encore plus parfaite. L'ignominie de sa stérilité lui pesait extrêmement. A peine pouvait-elle paraître à la synagogue sans avoir à subir quelque affront. — Joachim, bien que petit et maigre, était pourtant solide, et je l'ai vu souvent aller à Jérusalem avec des animaux destinés à être immolés. Anne n'était pas grande, de plus elle était extrêmement délicate ; le chagrin

l'amaigrissait tellement que ses joues se creusaient de plus en plus, bien qu'elles fussent toujours assez colorées. De temps à autre ils partageaient encore ce qu'ils possédaient avec le temple et les pauvres, et la part qu'ils se réservaient était toujours la moindre.

CHAPITRE DEUXIÈME.

SAINTE ANNE ET SAINT JOACHIM (suite). — CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

I.

AFFRONT QUE JOACHIM REÇOIT AU TEMPLE.

Après avoir, durant un si grand nombre d'années, inutilement appelé la bénédiction de Dieu sur leur union, je vis que Joachim se décida à faire au temple un nouveau sacrifice. Ils s'y préparèrent l'un et l'autre par les exercices de la pénitence. Je les vis, couverts de cilices et de vêtements étroits, prier durant la nuit étendus sur la terre nue ; au point du jour, Joachim alla visiter ses troupeaux dispersés dans les pâturages, tandis que sainte Anne restait seule au logis. Bientôt je vis qu'elle lui envoya par des serviteurs, dans des corbeilles et des cages, des colombes, d'autres oiseaux et des objets de différente nature qu'il se proposait d'offrir au temple. Prenant alors deux ânes de ses pâturages, il les chargea de ces objets et d'autres corbeilles dans lesquelles je crois lui avoir vu mettre trois jolis petits animaux blan-

châtres avec de longs cous ; je ne saurais plus dire si c'étaient des agneaux ou des chevreaux. Il avait avec lui une lumière suspendue à un bâton et qui brillait comme une chandelle dans une calebase que l'on aurait vidée. Je le vis bientôt arriver avec ses serviteurs et ses bêtes de somme à un beau champ verdoyant, entre Béthanie et Jérusalem, sur lequel, dans la suite, j'ai souvent vu Notre-Seigneur. De là, ils se dirigèrent vers le temple et conduisirent leurs ânes à cette même hôtellerie du temple, voisine du marché aux bêtes, où ils logèrent plus tard lors de la présentation de la Vierge au temple. Bientôt ils gravirent l'escalier pour offrir leurs dons au temple, ils passèrent aussi cette fois par le quartier des officiers du temple (1). Après que les offrandes eurent été reçues, les serviteurs se retirèrent.

Pour Joachim, il se rendit à l'endroit où étaient les fontaines et où on lavait toutes les victimes. Puis traversant un long corridor, il arriva à une salle, à gauche de l'endroit où se trouvaient l'autel des parfums, la table des pains de proposition et le chandelier aux sept branches. Plusieurs Juifs, venus également dans le but de sacrifier, étaient réunis en cet endroit, et Joachim y fut soumis à une épreuve extrêmement pénible. Un prêtre, nommé Ruben, dédaigna ses offrandes, et, au lieu de les exposer avec les autres derrière la grille à droite de la salle, il les laissa sur

(1) Le lecteur ne doit pas s'étonner de voir, ici et ailleurs, la sœur Emmerich faire allusion à des faits qui chronologiquement se placent après ceux dont elle parle. Il doit se rappeler que les visions dont se compose *la Vie de la sainte Vierge* ont été communiquées par elle chaque année au jour des fêtes auxquelles elles se rattachaient. Ainsi, racontant en juillet et en août 1821, vers la fête de sainte Anne et de saint Joachim, ses visions sur les ancêtres de la Vierge, elle a très-bien pu, pour se faire mieux comprendre, rappeler quelque chose de ce qu'elle avait vu les années précédentes, au mois de novembre, à l'occasion de la fête de la Présentation.

le côté. Non content de cela, il humilia publiquement le pauvre Joachim à cause de la stérilité de sa femme, ne lui permit pas d'avancer et lui dit de se placer dans un coin obscur et fermé par un grillage.

Bientôt je vis Joachim quitter le temple en proie à une grande agitation, traverser Béthanie et se rendre aux environs de Machéronte en une communauté essénienne, où il espérait trouver des conseils et des consolations. C'était dans cette maison que demeura, après avoir quitté celle voisine de Bethléem, le prophète Manahem qui prédit à Hérode, jeune encore, son avénement au trône et ses forfaits. De là il alla visiter les pâturages les plus éloignés qu'il eût, c'était sur le mont Hermon ; il dut pour cela passer le Jourdain et traverser le désert d'Engaddi. L'Hermon est une chaîne longue et étroite dont le côté exposé au soleil est couvert de verdure et d'arbres chargés de fruits magnifiques, tandis que le côté opposé est tout couvert de neige.

II.

PROMESSE FAITE PAR L'ANGE A SAINTE ANNE.

Joachim était si triste et si honteux de l'affront qu'il avait reçu au temple qu'il ne fit même pas savoir à sainte Anne le lieu où il se trouvait. Elle apprit par des étrangers qui avaient été présents à cette scène l'épreuve qu'il avait dû subir, et cela ajouta considérablement à sa douleur. Je l'ai vue souvent pleurer la face contre terre, parce qu'elle ne savait pas où était son époux, lequel demeura durant cinq mois caché dans ses pâturages du mont Hermon.

Vers la même époque, elle eut aussi beaucoup à souffrir de la grossièreté d'une de ses servantes qui

se faisait un plaisir de la torturer. Une fois, c'était au commencement de la fête des Tabernacles, la servante demandant à sortir pour se rendre à la fête, sainte Anne, avertie par la faiblesse de l'autre, s'y refusa, ainsi que devait le faire une bonne mère de famille; la servante vivement irritée lui reprocha sa stérilité et l'abandon de son mari comme un double châtiment mérité par sa dureté, et elle le fit avec tant de violence que la sainte ne crut pas pouvoir la conserver plus longtemps chez elle. Elle la fit accompagner par deux serviteurs et reconduire ainsi avec des présents à ses parents, en leur disant qu'ils devaient reprendre leur fille ainsi qu'ils la lui avaient donnée, car il lui était impossible de la garder plus longtemps.

Après l'avoir renvoyée, elle se retira tristement dans sa chambre et pria. Le soir étant venu, elle jeta un grand voile sur sa tête, s'en enveloppa tout entière et se dirigea, une lanterne sourde à la main, vers le grand arbre de la cour dont on a parlé plus haut et qui formait une espèce de berceau; elle alluma une lampe suspendue à cet arbre dans une sorte de niche et récita des prières qu'elle lisait sur un rouleau. Cet arbre était très-gros, on y avait établi des siéges et des berceaux; il étendait au-dessus de la muraille ses branches qui, retombant jusqu'à terre, y faisaient pénétrer leurs extrémités qui, pénétrant dans le sol, produisaient de nouveaux arbres et formaient ainsi une suite de fort jolis berceaux. Cet arbre ressemble beaucoup à l'arbre du fruit défendu du paradis terrestre. Les fruits, groupés cinq par cinq, sont attachés à l'extrémité des branches; ils ont la forme de la poire, sont charnus à l'intérieur et veinés de rouge, et présentent dans leur partie centrale un espace creux tapissé par les pépins qui s'enfoncent dans la chair. Les feuilles

sont très-larges, je crois que ce sont les feuilles de cet arbre qui ont servi à couvrir Adam et Eve. Les Juifs employaient surtout ces feuilles dans la fête des Tabernacles pour orner les murailles, parce que, superposées en guise d'écailles, elles faisaient un très-bel effet.

Longtemps Anne pria sous cet arbre, demandant à Dieu que, s'il n'accordait pas la fécondité à son sein, du moins il ne permît pas qu'elle fût plus longtemps séparée de son pieux époux, Joachim. Tout à coup un ange du Seigneur lui apparut, il semblait descendre du sommet de l'arbre; il lui dit qu'elle devait se tranquilliser, car le Seigneur avait exaucé sa prière; elle devait le lendemain même se rendre au temple avec deux de ses servantes et prendre avec elle des colombes pour les offrir. Il ajouta que la prière de Joachim avait également été exaucée, qu'il allait aussi se rendre au temple avec ses offrandes et qu'elle le rencontrerait sous la porte dorée. Le sacrifice de Joachim serait agréable à Dieu, ils seraient bénis l'un et l'autre et connaîtraient bientôt le nom de leur enfant. Il lui dit enfin qu'il venait de porter à son mari un message semblable, et disparut.

Anne, pleine de joie, remercia le Dieu de toute miséricorde. Retournée à sa maison, elle ordonna à ses servantes de faire les préparatifs nécessaires pour se rendre au temple le jour suivant. Je la vis ensuite se mettre au lit après avoir fait sa prière. Sa couche était formée d'une couverture étroite avec un coussin pour le chevet, le matin on roulait la couverture et on l'enlevait. Ayant ôté ses vêtements de dessus, elle s'enveloppa de la tête aux pieds dans une large pièce d'étoffe, et s'étendit sur le flanc droit, la tête tournée du côté de la cloison de la petite chambre, le long de laquelle le lit était étendu.

Après qu'elle eut dormi quelques instants, je vis

descendre du ciel une masse de lumière qui prit, en se rapprochant de sa couche, la forme d'un jeune homme tout brillant de lumière. C'était l'ange du Seigneur qui lui dit qu'elle concevrait un enfant saint; puis, étendant la main sur elle, il écrivit sur la cloison de grandes lettres lumineuses, c'était le nom de Marie. Bientôt l'ange disparut de nouveau, en se perdant dans une masse de lumière. Pendant ce temps-là, sainte Anne fut comme dans l'agitation d'un songe profond et joyeux; elle se leva sur sa couche à demi éveillée, pria avec une grande ferveur et se rendormit, sans avoir pleinement conscience de ce qui s'était passé. Après minuit, elle se releva pleine de joie, comme obéissant à une inspiration céleste, et vit avec surprise et bonheur en même temps les mots écrits sur la muraille. C'étaient comme des lettres rouges, dorées, lumineuses, grandes et peu nombreuses; elle les considéra avec une joie et une componction inexprimables, jusqu'à ce que, le jour étant venu, elles disparurent. Elle vit tout cela très-net et très-distinct, et sa joie s'accrut tellement qu'au moment où elle sortit, elle parut toute rajeunie.

A l'instant où la lumière de l'ange était descendue sur Anne avec la grâce qu'elle annonçait, je vis sous son cœur une lumière céleste, et je reconnus dans sa personne la mère choisie entre toutes, le vase de lumière qui devait contribuer à donner la grâce au monde. Je ne puis rendre compte de ce que j'ai vu qu'en disant que je reconnus en elle une mère bénie, pour laquelle on orne un berceau, on prépare un lit, on dispose un tabernacle pour recevoir et garder dignement un objet saint et sacré. Ce que j'ai vu est tout à fait inexprimable, car j'ai vu en sainte Anne le berceau du salut de tous les hommes, et, en même temps, un tabernacle saint et caché dont le rideau

avait été tiré, et toute cette connaissance était en même temps naturelle et céleste. — Je vis qu'à cette époque Anne était âgée d'environ quarante-trois ans.

Quand elle se fut levée, elle alluma la lampe, se mit en prières, et ne tarda pas à partir pour Jérusalem avec ses dons. Ce même jour, tous les habitants de la maison se sentirent pénétrés d'une joie extraordinaire, bien qu'ils ne sussent rien de l'apparition de l'ange.

III.

JOACHIM CONSOLÉ PAR L'ANGE.

Vers le même temps, je vis Joachim, au milieu de ses troupeaux sur le mont Hermon, au delà du Jourdain, adresser à Dieu des prières ardentes et continuelles. Il ne pouvait voir les petits agneaux bondir en bêlant autour de leurs mères, sans penser avec douleur qu'il n'avait pas d'enfant; cependant il ne fit jamais connaître à ses bergers la cause de sa douleur. Comme on allait arriver à la fête des Tabernacles, il dressa avec eux les tentes ou cabanes de feuillage. Tandis qu'il priait, hésitant à se rendre comme d'ordinaire à Jérusalem pour la fête, à cause de l'affront qui lui avait été fait lors de son dernier sacrifice, je vis un ange du Seigneur lui apparaître et lui dire d'aller au temple sans s'inquiéter davantage; car son offrande serait reçue et sa prière exaucée, il rencontrerait sa femme sous la porte dorée. Je le vis retourner joyeux à ses troupeaux, — oh! comme ils étaient beaux et nombreux! — et en faire de nouveau trois parts. Conservant la moindre pour lui, il envoya la seconde aux esséniens, et conduisit lui-même avec ses serviteurs la troisième à Jérusalem.

Il y arriva le quatrième jour de la fête et logea, comme auparavant, dans le voisinage du temple. Anne arriva aussi à la ville sainte le quatrième jour de la fête, et descendit chez les parents de Zacharie, au marché aux poissons, mais elle ne rencontra son époux que vers la fin de la fête.

J'ai vu que, bien que le sacrifice de Joachim n'eût été rejeté qu'en vertu d'une inspiration céleste, le prêtre qui, au lieu de le consoler, l'avait traité si durement, avait reçu de Dieu je ne sais plus quel châtiment. Aujourd'hui les prêtres avaient reçu du Ciel l'ordre d'agréer ses dons, et je vis qu'au moment où l'on annonça son arrivée avec les animaux, plusieurs d'entre eux sortirent du temple pour recevoir son offrande. Ces animaux, offerts en dons au temple et aux prêtres, ne devaient pas être sacrifiés; son sacrifice consistait en deux agneaux et trois jolis petites bêtes qui me parurent être des chevreaux. Je vis encore que, quand son offrande eut été agréée, il reçut les félicitations d'un certain nombre de personnes qui le connaissaient.

Au temple, à cause de la fête, tout était ouvert et garni de feuillage et de guirlandes de fruits; en un endroit même une tente avait été dressée sur huit colonnes isolées. Joachim parcourut les mêmes passages que la première fois. Ses victimes furent immolées et brûlées à l'endroit ordinaire. Quelque chose cependant fut brûlé en un autre endroit, et, si je ne me trompe, à droite du parvis où se trouvait la grande chaire (1). Je vis cependant les prêtres of-

(1) Voici quelques détails qui viennent à l'appui de cette explication. D'après les traditions juives, dans l'holocauste lui-même plusieurs parties de la victime, entre autres le *nervus femoris*, le nerf de la hanche (on sait que l'ange dans sa lutte contre Jacob toucha ce nerf, qui perdit aussitôt sa sensibilité, *statim emarcuit*, dit la Genèse, XXXII, 25), étaient brûlées non sur l'autel, mais près

frir dans le saint le sacrifice de l'encens. On alluma aussi plusieurs lampes; je vis de la lumière sur le chandelier à sept branches, mais pas à toutes les branches en même temps. J'ai souvent vu que telle ou telle branche était allumée pour telle ou telle occasion particulière. Au moment où la fumée de l'encens s'éleva dans les airs, je vis une sorte de rayon lumineux descendre en même temps sur le sacrificateur dans le saint et sur Joachim qui se trouvait en dehors, dans le parvis. La cérémonie fut suspendue, soit étonnement, soit désir de jouir des communications divines. Bientôt deux prêtres, conformément à un avertissement céleste, allèrent trouver Joachim dans le parvis et l'amenèrent par une suite de petites chambres dans le saint, auprès de l'autel d'or des parfums. Le prêtre mit alors quelque chose sur l'autel; ce n'étaient pas des grains isolés d'encens, mais plutôt une masse compacte, dont il me serait impossible de bien déterminer la nature (1). En brûlant, elle fit monter des nuages de fumée d'une délicieuse odeur sur l'autel d'or, devant le voile du saint des saints. Bientôt le prêtre quitta le saint et Joachim y demeura seul.

Tandis que les parfums se consumaient, je vis Joachim, à genoux et les bras étendus, dans une sorte d'extase. Je vis une figure lumineuse, un ange, s'approcher de lui, comme plus tard de Zacharie, avant la naissance de Jean-Baptiste. Il lui adressa quelques mots et lui présenta une banderole sur

de là, à l'est, sur ce qu'on appelait le monceau de cendres. (Voir aussi la Genèse, XXXII, 32.)

(1) Il s'agit, sans doute, du mélange dans lequel consistait, suivant les traditions juives, le sacrifice des parfums que l'on offrait tous les jours. Dans ce mélange entraient la myrrhe, la casse, le nard, le safran, l'acore aromatique, la cannelle, le costus, le stacté, la caryophyllie, le bubon galbanifère, l'encens et le sel purifié.

laquelle je vis, écrits en caractères lumineux, les trois noms d'Héli, d'Anna et de Miriam (1), et à côté de ce dernier, je vis l'image d'une petite arche d'alliance ou d'un tabernacle. Il lui attacha cette banderole sous le vêtement contre la poitrine. Il ajouta que sa stérilité n'était pas une honte, mais une gloire; car ce que sa femme allait concevoir était le fruit immaculé de la bénédiction de Dieu en lui, le développement le plus parfait de la bénédiction d'Abraham.

Comme Joachim ne comprenait rien à ce mystère, l'ange le conduisit derrière le voile qui était assez éloigné de la grille du Saint des saints pour qu'on pût se placer entre l'un et l'autre, et je vis l'ange s'approcher de l'arche d'ailliance, et il me sembla qu'il y prit quelque chose. Je le vis présenter à Joachim une sphère lumineuse ou un cercle lumineux et lui ordonner d'y souffler et de regarder ensuite (2). Sous le souffle de Joachim, des images de toute nature se développèrent dans le cercle lumineux; il regarda, son souffle n'avait pas altéré la pureté de la sphère, et l'ange lui dit que l'enfant que sainte Anne allait concevoir serait aussi pure que cette sphère que son souffle n'avait pu ternir.

Là-dessus l'ange ayant soulevé la sphère lumineuse, elle se tint en équilibre dans les airs, et j'y vis, comme par une ouverture, une merveilleuse suite de tableaux depuis la chute de l'homme jusqu'à sa rédemption. Un monde entier sembla s'y

(1) L'écrivain ignorait d'abord que ces trois mots fussent des variantes des noms de Joachim, d'Anne et de Marie. Quand il fut informé de ce détail, il y vit une preuve frappante de la vérité des récits de la pieuse fille.

(2) Elle ajouta : Au moment où je le vis lui approcher du visage le cercle lumineux, je pensai à un usage que l'on observe chez nous dans les noces; le sacristain présente à baiser une figure peinte sur un morceau de bois, et on lui donne pour cela quelques pièces de monnaie.

développer successivement; j'ai vu et distingué tous les détails, mais actuellement je ne saurais plus les reproduire exactement. Au plus haut sommet je vis la sainte Trinité et au-dessous d'un côté le paradis, Adam et Eve, la chute originelle, la promesse de la rédemption et tous ses symboles, Noé, le déluge, l'arche, la bénédiction reçue par Abraham et transmise au premier-né d'Abraham, à Isaac, et d'Isaac à Jacob, comment elle fut reprise à celui-ci par l'ange avec lequel il lutta, comment elle fut rendue à Joseph en Egypte et reçut une dignité nouvelle en lui et en sa femme, comment Moïse emporta de l'Egypte, avec les reliques de Joseph et de son épouse Aséneth, le mystère de la bénédiction qui devint le saint des saints de l'arche, le trône du Dieu vivant au milieu de son peuple; ensuite l'histoire d'Israël dans ses rapports avec le mystère, les miséricordes de Dieu dans les unions destinées à hâter la formation d'une lignée sainte, du trône béni de la Vierge, enfin toutes les figures, tous les symboles de Marie, tous les symboles et toutes les figures de son divin Fils dans l'histoire et dans les prophètes. Je vis toutes ces choses admirables dans une suite de tableaux qui remplissaient les différentes parties de la sphère; je vis de grandes villes, des tours, des palais, des trônes, des portes, des jardins, des fleurs, et ces différents objets admirablement liés entre eux par des ponts lumineux; et partout il y avait des bêtes furieuses et d'autres apparitions épouvantables qui y portaient la confusion et la guerre. Toutes ces images me montrèrent la famille de la Vierge dans laquelle le Fils de Dieu voulait prendre une chair et se faire homme, passer, comme tout ce qui est saint, tout ce qui procède de la grâce de Dieu, par l'épreuve et la lutte. Je me rappelle avoir vu, en différentes parties de ces tableaux, un jardin entouré d'une

affreuse haie d'épines que des troupes de serpents et d'autres reptiles affreux essayaient en vain de franchir, et plus loin une tour inexpugnable attaquée par des gens de guerre qui s'épuisaient en d'inutiles efforts. J'ai vu un très-grand nombre de tableaux de ce genre relatifs à l'histoire de la Vierge dans ses aïeux; les passages lumineux, les ponts qui liaient toutes choses entre elles marquaient la victoire sur les difficultés, les obstacles, en un mot sur tout ce qui devait empêcher ou retarder le salut.

Il me sembla qu'une chair pure, un sang pur, avaient été jetés par la miséricorde divine en l'humanité comme au milieu des flots d'une mer impure, qu'elle avait des peines incroyables à rapprocher ses éléments dispersés, que les flots infects s'efforçaient d'attirer à eux et de souiller; et qu'enfin, après des grâces innombrables de Dieu et la fidèle coopération de l'homme, elle s'était, à travers bien des épreuves et des purifications, laborieusement reconstituée au milieu du fleuve qui se renouvelait sans cesse, dans le couple destiné à donner au monde la Vierge sainte dans laquelle le Verbe s'est fait chair afin d'habiter au milieu de nous.

Parmi les images qui me furent présentées dans la sphère lumineuse, j'en vis un certain nombre qui correspondent à des invocations des litanies de la Vierge, et que je vois toujours, que je reconnais, que j'entoure de mes hommages toutes les fois que je récite ces litanies. Les tableaux de la sphère se développèrent encore jusqu'à la réalisation parfaite de toutes les miséricordes de Dieu à l'égard de l'humanité perdue dans la division et le fractionnement jusqu'à l'infini, et ils allèrent se terminer à l'autre extrémité, en face du Paradis terrestre, avec la Jérusalem céleste (1) au pied du trône de Dieu. Quand

(1) La vénérable Marie de Jésus, supérieure des franciscaines

toutes ces images se furent déroulées devant mes yeux, je vis disparaître la sphère lumineuse qui n'était pas autre chose que la suite des tableaux se déroulant successivement l'un après l'autre. Elles me présentaient d'une manière très-vive les lumières que les anges donnèrent à Joachim dans une vision et que j'eus également. Toujours, quand j'ai des communications de ce genre, elles me sont données dans un cercle lumineux, dans une sorte de sphère.

IV.

JOACHIM REÇOIT AU TEMPLE LA BÉNÉDICTION DE L'ARCHE D'ALLIANCE.

Ensuite l'ange, ayant touché ou oint le front de Joachim avec l'extrémité du pouce et de l'index, lui donna à manger un aliment lumineux et à boire d'une liqueur également lumineuse au moyen d'une coupe brillante qu'il tenait avec deux doigts; ce vase avait la forme du calice de la cène, sauf qu'il n'avait pas de pied. En voyant cela, il me sembla aussi qu'il

d'Agréda, raconte dans ses visions relatives à la vie de la très-sainte Vierge qu'il lui fut dit que la Jérusalem nouvelle ou la Jérusalem céleste, dont il fait mention dans l'Apocalypse (XXI, 2-9) n'est pas autre que la Vierge (Voir *la Cité mystique de Dieu*, 1re partie, chap. XVII, n. 248, et chap. XVIII, n. 263, etc.). Saint Jean Chrysostome, dans son sermon sur la fête de l'Annonciation, suppose que Dieu dit à l'archange Gabriel : « Va trouver la cité vivante de laquelle le prophète a dit : Des choses magnifiques ont été dites de vous, cité de Dieu (*Ps.* 86, 3). » George, évêque de Nicomédie, qui vivait au VIIe siècle, désigne la sainte Vierge sous le nom de cité vivante de Dieu, dans son sermon sur la Purification de Marie au temple. Enfin, dans le petit office de la Vierge, le psaume 86e a pour antienne le passage : Tous nous sommes heureux d'avoir en vous notre demeure (*sicut lætantium omnium nostrum habitatio est in te, sancta Dei Genitrix*), qui se rapporte littéralement à Jérusalem.

lui mit dans la bouche un petit épi lumineux et une grappe de raisin également lumineuse, et il me fut dit que par là Joachim avait été affranchi de toute concupiscence charnelle.

Je vis ensuite que l'ange donna à Joachim le dernier développement et comme la fleur de la bénédiction que Dieu avait accordée à Abraham et qui était devenue, après Joseph, l'objet trois fois saint de l'arche d'alliance, le trône de Dieu au milieu de son peuple; il lui donna cette bénédiction de la même façon qu'elle avait été transmise à Abraham, avec cette différence toutefois que, pour Abraham, l'ange tira la bénédiction de lui-même, de son sein, tandis que pour Joachim il parut la tirer du saint des saints (1). Lors de la bénédiction d'Abraham, ce fut comme si Dieu instituait la grâce de cette bénédiction et bénissait de cette bénédiction le père de son peuple à venir, pour faire sortir de lui les pierres destinées à la construction de son temple. Au contraire, lors de la bénédiction de Joachim, ce fut comme si l'ange retirait du tabernacle de ce temple le mystère de la bénédiction et le transmettait à un prêtre, pour former de lui le vase saint dans lequel le Verbe devait prendre une chair humaine. Mais tout cela est inexprimable, parce qu'il s'agit de la sainteté sans tache que l'homme a souillée par la chute.

(1) La narratrice, qui, dans ses nombreuses communications relatives à l'ancien Testament, a donné souvent des détails très-circonstanciés sur l'arche d'alliance, n'a jamais dit avoir vu l'ancienne arche, avec tout ce qu'elle renfermait, dans le temple relevé au retour de la captivité de Babylone, ou dans le dernier temple restauré par Hérode; mais elle parlait d'une nouvelle arche, placée dans le saint des saints du dernier temple, et qui renfermait encore quelques parties des objets précieux de la première arche d'alliance, d'autres de ces objets étaient entre les mains des esséniens qui les honoraient d'un culte particulier.

Dès mes plus tendres années j'ai souvent vu l'arche d'alliance dans mes nombreuses contemplations de l'ancien Testament, et j'ai toujours vu que tout y était comme dans une église parfaite, seulement avec un caractère extraordinaire de gravité et de terreur. J'y voyais non-seulement les tables de la loi, c'est-à-dire une parole gravée par le doigt de Dieu lui-même, mais même une présence sacramentelle du Dieu vivant (1), et cette présence était comme la racine du vin et du froment, de la chair et du sang de la grande victime de la Rédemption. C'était la bénédiction dont la grâce a produit, avec la coopération de personnages saints et craignant Dieu, la tige sur laquelle devait paraître enfin la fleur infiniment pure dans laquelle le Verbe est devenu chair, dans laquelle s'est fait homme le Dieu qui nous a donné sa chair et son sang, qui a voulu s'établir avec son humanité et sa divinité dans le sacrement

(1) On ne doit point se scandaliser de ce mot : la présence sacramentelle de Dieu; car que Dieu ait voulu résider d'une façon mystérieuse et sensible dans l'arche d'alliance, c'est une chose dont la sainte Ecriture ne nous permet pas de douter. Un reflet de la majesté divine, enveloppé d'un nuage, se montrait en effet, sinon toujours, du moins à de certains intervalles, entre les deux chérubins placés au-dessus du propitiatoir de l'arche d'alliance. Ainsi Dieu dit à Moïse dans le Lévitique : « Recommande à ton frère Aaron de ne pas entrer en tout temps dans le sanctuaire, afin qu'il ne meure point, car j'apparaîtrai dans un nuage au-dessus du propitiatoire (*Levit.*, XVI, 2). » Ailleurs Dieu veut s'entretenir avec Moïse entre les deux chérubins (*Exod.* XXV, 22). Quand l'arche d'alliance fut transportée dans le temple nouvellement bâti de Salomon, Dieu vint se placer sur elle au milieu d'un nuage, de façon à ce que les prêtres ne purent y rester. Salomon dit alors : « Le Seigneur a dit qu'il voulait habiter au milieu des nuages (*Paralip.* VI, 1, *et III Reg.* VIII, 10-13). » Cette présence mystérieuse de Dieu au-dessus de l'ancienne arche d'alliance porte en hébreu le nom de *schéchinah ;* d'après les visions de la sœur Emmerich, elle n'aurait pas été autre chose que le rayonnement lumineux de l'objet saint et précieux renfermé dans l'arche.

de la nouvelle alliance, sacrement sans la participation duquel l'homme ne pourrait arriver à la vie éternelle. Toujours j'ai vu la présence sacramentelle de Dieu dans l'arche d'alliance, excepté quand elle était entre les mains des ennemis, car alors le précieux mystère était toujours retiré par le grand-prêtre ou par quelque prophète. Alors l'arche d'alliance privée du mystère et réduite aux seules tables de la loi, me faisait absolument le même effet que le temple des Samaritains sur le mont Garizim, ou, dans les temps modernes, ces temples où, pour remplacer les anciennes tables de la loi écrites de la main de Dieu lui-même, on trouve, non la sainte Eucharistie, mais l'Ecriture abandonnée aux interprétations capricieuses de l'homme.

Dans l'arche d'alliance de Moïse, placée successivement dans la tente portative et le temple de Salomon, j'ai vu le saint mystère de l'ancien Testament sous la forme de deux petits corps lumineux se pénétrant l'un l'autre dans une sphère lumineuse; mais maintenant que l'ange a donné cette bénédiction à Joachim, j'ai vu cette bénédiction, comme si l'ange mettait dans le vêtement de Joachim entr'ouvert sur la poitrine un objet lumineux, une sorte de germe lumineux, ayant à peu près la forme d'une fève. Lors de la transmission de la bénédiction à Abraham, j'a vu également la grâce passer en lui de la même façon et y demeurer avec l'efficacité que Dieu lui avait assignée, jusqu'à ce qu'il transmît cette bénédiction à Isaac son premier-né, duquel elle passa à Jacob. Ce fut sous cette même forme qu'elle fut enlevée par l'ange et transmise par lui à Joseph, pour être ensuite déposée dans l'arche d'alliance avec une efficacité beaucoup plus grande. Il m'a été dit que l'ange ordonna à Joachim de garder le secret, et j'ai appris alors la raison pour laquelle Zacharie, le

père de Jean-Baptiste, devint subitement muet lorsqu'il eut reçu de l'ange Gabriel, auprès de l'autel des parfums, la bénédiction et la promesse de la fécondité d'Elisabeth (1). Il me fut dit que Joachim reçut par cette bénédiction le fruit suprême et la réalisation complète de la bénédiction d'Abraham, la bénédiction destinée à produire la conception immaculée de la très-sainte Vierge, qui écrasa la tête du serpent.

Bientôt l'ange ramena Joachim dans le saint et disparut. Joachim tomba à terre sans mouvement, dans une sorte de ravissement, et bientôt les prêtres, étant rentrés, le trouvèrent en cet état, le visage rayonnant de bonheur. Ils le relevèrent avec respect et le firent asseoir sur un siége qui d'ordinaire ne servait qu'aux prêtres. On lui lava le visage, on lui fit respirer quelque chose de très-fort, on lui donna à boire, enfin on lui prodigua tous les soins propres à faire sortir d'un évanouissement. Quand il revint à lui, il parut lumineux, brillant et considérablement rajeuni.

V.

JOACHIM ET ANNE SE RENCONTRENT AU TEMPLE SOUS LA PORTE DORÉE.

Ce fut conformément à l'ordre du Ciel que Joachim avait été introduit dans le saint, ce fut en vertu d'une communication semblable qu'on le conduisit par un corridor secret, qui allait sous le pavé du temple et la porte dorée. J'ai vu bien des choses relatives à la signification de ce corridor, à son établissement lors de la construction du temple, ainsi qu'à sa destruction; mais je ne suis plus en état de les reproduire

(1) Luc, I, 9-22.

exactement. Je crois qu'il s'y rattachait des pratiques religieuses concernant la réconciliation des époux et la bénédiction des femmes stériles; on y descendait en certains cas pour être purifié, pour se réconcilier, pour recevoir le pardon.

Non loin de l'endroit où l'on immolait les victimes, les prêtres firent passer à Joachim une petite porte qui conduisait à ce corridor. Ils s'éloignèrent, et Joachim descendit seul le corridor, dont la pente était assez sensible. Anne venait d'arriver aussi au temple avec sa servante qui portait dans une cage les colombes qu'elle offrait en sacrifice. Elle avait présenté son offrande et dit à un prêtre qu'un ange lui avait prescrit de chercher son mari vers la porte dorée. Je vis aussi que des prêtres la conduisirent, en la compagnie de femmes respectables au nombre desquelles était Anne la prophétesse, par une entrée située de l'autre côté, jusqu'au corridor sacré où on la laissa. Je vis parfaitement bien toute la disposition des lieux. Joachim arriva par une petite porte, le chemin présentait une pente assez sensible; le corridor, d'abord étroit, allait en s'élargissant. Les parois avaient de très-beaux reflets d'un vert marié à l'or, une lumière rougeâtre descendait de la partie supérieure, j'y vis aussi de fort belles colonnes qui semblaient faites d'arbres et de ceps de vigne entrelacés.

Après avoir parcouru encore le tiers du corridor, Joachim arriva à un endroit au milieu duquel on trouvait une colonne de laquelle des fleurs et des feuilles se détachaient en parasol comme d'un palmier; là il aperçut sainte Anne qui venait à lui le visage tout brillant d'une sainte joie. Ils s'embrassèrent avec une douce émotion et se firent mutuellement part de leur bonheur. Bientôt ils furent comme ravis et enveloppés d'un nuage lumineux. J'ai vu ces flots de lumière venir d'une troupe considérable d'anges qui vinrent

planer au-dessus des deux époux, tenant dans les mains l'image d'une haute tour lumineuse. Elle ressemblait aux représentations figurées de certaines invocations des litanies de la Vierge que j'aperçois en les récitant, ainsi la tour de David, la tour d'ivoire. Il me sembla bientôt que cette tour disparut entre Anne et Joachim et qu'une gloire lumineuse les enveloppa complétement.

Il me fut dit ensuite que, par suite d'une grâce particulière communiquée en cette circonstance, la conception de Marie fut aussi pure que l'aurait été sans le péché originel celle de tous les hommes. J'eus en même temps une vision dont il est impossible de faire comprendre la grandeur. Le ciel s'ouvrit sur eux, je vis la joie de la sainte Trinité et des anges et la part qu'ils prirent à la bénédiction mystérieuse ainsi communiquée aux parents de la Vierge.

Anne et Joachim se dirigèrent, en louant Dieu, vers la sortie placée sous la porte dorée ; à l'extrémité, le chemin allait en montant. Ils passèrent sous une fort belle arcade, et arrivèrent à une espèce de chapelle, où il y avait un grand nombre de flambeaux ; ils y furent reçus par les prêtres qui les conduisirent jusqu'à la porte. La partie du temple en face de laquelle était la salle du conseil était un peu au delà du milieu du corridor souterrain ; au-dessus de la partie la plus reculée se trouvaient, si je ne me trompe, les habitations des prêtres chargés des ornements sacrés.

Arrivés à l'extrémité de la montagne du temple, les deux époux pénétrèrent dans une espèce de défilé du côté de la vallée de Josaphat ; il n'avait pas d'issue en ligne directe, il fallait nécessairement tourner à droite ou à gauche. Après qu'ils eurent passé quelque temps dans une maison sacerdotale, je les vis se mettre en route avec leurs gens pour retourner dans leur patrie. De retour à Nazareth, Joachim fit

un grand festin, donna à manger à beaucoup de pauvres et distribua d'abondantes aumônes. Je vis les deux époux pénétrés de joie, de ferveur et d'une ardente reconnaissance, toutes les fois qu'ils considéraient la miséricorde dont Dieu avait usé à leur égard ; souvent aussi je les vis prier ensemble en répandant des larmes en abondance.

Il me fut dit encore en cette occasion que la Vierge fut conçue dans la pureté parfaite et l'obéissance sainte de ses parents qui avaient toujours vécu ensemble dans une grande réserve, la crainte de Dieu et les pratiques de la piété la plus ardente. Il me fut montré en même temps comment la pureté, la chasteté, la sage tempérance des parents et leur fidélité à lutter contre la concupiscence, exercent une influence immense sur la sainteté des enfants auxquels ils donnent le jour, et comment la continence absolue après la conception écarte du fruit de leur union la plupart des germes du péché. L'excès et la sensualité m'ont toujours paru avoir pour conséquence la difformité physique et le péché.

CHAPITRE TROISIÈME.

VISIONS SUPPLÉMENTAIRES RELATIVES A L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

On croit devoir ajouter ici quelques visions de la sœur Emmerich qu'elle a eues à différentes époques dans l'octave de la fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Bien qu'elles ne se rattachent pas immédiatement à la vie de la Vierge, elles ont cependant l'avantage de jeter beaucoup de jour sur le mystère de l'élection, de la prédestination et du culte de ce vase éminent de grâce. Comme elles ont été communiquées au milieu de souffrances et de

dérangements de toute nature, elles ont nécessairement dû conserver la forme de fragments plus ou moins imparfaits.

I.

LA RÉHABILITATION DE L'HUMANITÉ EST MONTRÉE AUX ANGES.

J'ai vu un tableau admirable : Dieu, après la chute de l'homme, montrant aux anges la manière dont il se proposait de réhabiliter l'humanité; au premier aspect je ne compris pas le tableau, mais il ne tarda pas à me devenir complétement intelligible.

Je vis le trône de Dieu, la très-sainte Trinité et dans son sein une sorte de mouvement. Je vis les neuf chœurs des anges et Dieu leur faisant connaître les moyens qu'il voulait employer pour relever l'humanité déchue; j'ai vu à ce sujet une joie inexprimable parmi les anges. Je contemplai ensuite dans une longue suite de symboles le développement des desseins miséricordieux du Seigneur à l'égard des hommes. Je vis ces tableaux apparaître au milieu des neuf chœurs des anges et se succéder dans un ordre parfaitement régulier. Je vis les anges jouer un rôle dans ces tableaux, les entourer, les protéger. Il m'est malheureusement impossible de reproduire leur ordre exact avec quelque certitude, cependant je vais essayer de dire avec la grâce de Dieu ce que je puis encore me rappeler (1).

Je vis au pied du trône du Seigneur une montagne qui me parut faite de pierres précieuses, elle sembla

(1) Dans les nuits du 2 et du 3 septembre 1821, la sœur Emmerich, en proie à des souffrances inimaginables, eut des visions très-développées touchant la fête des anges gardiens, la nature et les chœurs des anges. Mais, dépourvue des encouragements de son directeur spirituel, tourmentée par des souffrances, des dérangements et des occupations de toute nature, elle n'en put communiquer que quelques fragments isolés qu'on a essayé de réunir après les avoir plusieurs fois recueillis de sa bouche.

grandir et se développer sous mes yeux. On y montait par des degrés, elle ressemblait à un trône, se terminait par une haute tour et renfermait tous les trésors spirituels, tous les dons de la grâce; les neuf chœurs des anges l'entouraient. De l'un des côtés de cette tour, je vis, sur une sorte de frange formée de nuages dorés, des grappes de raisin et des épis de froment qui se mêlaient comme les doigts de deux mains entrelacées. Mais je ne saurais déterminer l'endroit précis du tableau où cet objet s'est montré à moi.

Ensuite j'ai vu apparaître dans le ciel une forme humaine, une vierge qui pénétra dans la tour et sembla se fondre avec elle; la tour était large et terminée par une plate-forme; elle me parut ouverte du côté par lequel la Vierge y entra. Ce n'était point la Vierge Marie dans le temps, mais dans l'éternité, en Dieu (1). J'ai vu son image apparaître devant la sainte Trinite sous la forme d'une vapeur légère, comme l'haleine se condense devant la bouche d'où elle sort (2). J'ai vu encore une figure sortir de la sainte Trinité et se diriger vers la tour. Au même moment apparut au milieu des chœurs des anges une arche renfermant le saint des saints. Les anges travaillèrent tous à cet objet qui avait la forme d'une tour environnée d'un grand nombre de symboles mystérieux; il y avait de part et d'autre deux personnages qui se donnaient la main derrière elle. Ce vase spirituel se développait sans cesse et devenait de plus en plus riche et magnifique. Je vis donc un objet sortir de Dieu et tra-

(1) Voir le capitule des vêpres de l'office de la Vierge pour le samedi : *Ab initio et ante sæcula creata sum, et usque ad futura sæcula non desinam.* (Eccl. XXIV.)

(2) Voir le passage suivant, que l'Eglise, depuis si longtemps, applique à la Vierge dans ses offices : *Ego ex ore Altissimi prodivi, primogenita ante omnem creaturam, ego feci in cœlis, ut oriretur lumen indeficiens. Thronus meus in columna nubis*, etc. (Eccles. XXIV, 5.)

verser les neuf chœurs des anges; cela me sembla être un nuage saint et lumineux qui me parut d'autant plus net qu'il se rapprochait davantage de l'arche dans laquelle il finit par entrer. Afin que je pusse comprendre que c'était une bénédiction substantielle de Dieu annonçant la grâce d'une famille pure et sans péché, le développement d'une plante sainte et sans tache, je la vis enfin, sous la forme d'une fève lumineuse, entrer dans l'arche qui ne tarda pas à se réunir à la tour (1).

Je vis les anges travailler activement de l'un des côtés de ces apparitions; une suite d'images, semblables à des fantômes trompeurs, sortirent de l'abîme, les anges luttèrent contre eux et les contraignirent à prendre la fuite; j'ai vu et oublié un grand nombre de scènes du même genre. Voici ce que je

(1) Dans le cours de ses visions tant historiques que symboliques, relatives, soit à l'ancien, soit au nouveau Testament, la pieuse narratrice a donné, touchant cette bénédiction, un grand nombre d'indications différentes que nous allons résumer ici, en suivant l'ordre chronologique. Cette bénédiction était celle par laquelle et avec laquelle Ève fut tirée du flanc droit de son époux. Cette bénédiction, Dieu, par un dessein miséricordieux de sa providence, la retira à Adam au moment où il allait consentir au péché; Abraham la reçut de l'ange, avec la promesse d'Isaac, au moment de l'institution de la circoncision, et la transmit ensuite, dans une cérémonie mystérieuse et sacramentelle, à Isaac, son premier-né, duquel elle passa à Jacob. Enlevée à celui-ci par l'ange qui lutta contre lui, elle fut rendue à Joseph, en Egypte. Enfin, dans la nuit qui précéda la sortie de l'Egypte, Moïse l'emporta avec les ossements du patriarche, et elle devint dès lors le palladium du peuple juif, déposé dans l'arche d'alliance. — Nous avions transcrit pour l'impression avec beaucoup d'hésitation et d'anxiété ces communications si neuves de la pieuse fille, lorsqu'il nous fut dit que le Sohar (il ne fut rédigé qu'au second siècle de l'ère chrétienne, mais il renferme des fragments d'une époque antérieure) reproduit presque dans les mêmes termes ces indications et d'autres que l'on trouvera dans la suite de ces visions. Le lecteur, versé dans la connaissance de la littérature chaldaïque, peut s'en convaincre, en consultant les passages suivants : *Par. Tol'doth*, p. 340 et 335; *B'reschith*, p. 135; *T'rumah*, p. 251; etc., etc.

me rappelle encore de ces fantômes impurs. Je vis sortir de l'abîme une église presque semblable à la représentation qui m'est offerte de la sainte Eglise catholique, quand je la vois non comme un édifice particulier, mais comme la sainte Eglise catholique en général; seulement celle-ci a au-dessus de la porte une tour qui manque à l'église sortie du fond de l'abîme. Cette église était vaste, mais elle était fausse; les anges dirigèrent leurs efforts contre elle, et elle fut presque complétement renversée. Je vis ensuite une grande coupe aver une nervure sur le bord; elle voulut pénétrer dans l'église du mensonge, mais elle fut également rejetée.

Bientôt je vis les anges préparer un calice; il avait la forme du saint calice de la cène, et finit par se confondre avec la tour dans laquelle la Vierge était entrée. Je vis aussi paraître une tour ou édifice massif, avec plusieurs portes. J'y vis entrer un grand nombre de personnages, parmi lesquels je reconnus Abraham et les enfants d'Israël; je crois qu'il désignait les Juifs captifs et opprimés sous les Pharaons. Je vis ensuite monter une tour ronde à degrés qui se rattachait aussi à l'Egypte; elle fut ébranlée et presque renversée. Je vis paraître encore un temple égyptien semblable à celui au sommet duquel je vis les prêtres suspendre l'image d'une vierge ailée, quand le messager d'Elie leur eut fait connaître le symbole de la Vierge que le prophète avait vu sur le Carmel; j'en parlerai plus tard. Quant au temple, il fut ébranlé et demeura incliné.

Presque aussitôt après, je vis fleurir, entre les chœurs des anges et à droite de la tour sainte, un rameau, ou plutôt un arbre généalogique sur lequel étaient un certain nombre de personnages des deux sexes se donnant la main. Cet arbre généalogique se terminait par une petite crèche avec un enfant, sem-

blable à celle que j'ai vue au pays des rois mages (1).

(1) Dans ses visions suivies sur la vie publique du Sauveur, qu'elle eut pour ainsi dire sans interruption durant un espace de trois années entières, la sœur Emmerich vit, après la résurrection de Lazare qui eut lieu, suivant elle, le 7 octobre de la troisième année, Notre-Seigneur se soustraire aux persécutions des pharisiens, et se retirer au delà du Jourdain où il renvoya chez eux les disciples et les apôtres. Pour lui, partant avec trois jeunes gens, Eliud, Silas et Erémenzéar, lesquels descendaient de compagnons des mages qui, au moment de leur départ, étaient restés en Palestine et s'étaient unis aux familles des bergers de Bethléem, il se dirigea vers la localité alors habitée par les mages, d'où il revint dans la Judée, en passant par l'Egypte. Le 1er janvier avant sa mort, il revient en Judée, le 8 au soir il retrouve les apôtres au puits de Jacob, puis il prêche et guérit les malades à Sichar, à Ephron, auprès de Jéricho, à Capharnaüm et à Nazareth. Vers le mois de février, il retourne à Béthanie et aux environs, il prêche et guérit à Béthabara, à Ephraïm et auprès de Jéricho; enfin, de la mi-février au 30 mars, jour de sa Passion, il est alternativement à Béthanie et à Jérusalem. Les évangélistes gardent le silence le plus complet sur le temps qui s'écoula entre la résurrection de Lazare et le jour des Rameaux, et saint Jean se borne à dire : « A partir de ce jour-là, ils songèrent à le faire mourir. Jésus donc ne se montra plus en public au milieu des Juifs, mais il se rendit dans une région voisine du désert, dans la ville appelée Ephrem, et il y séjourna avec ses disciples (*Joan.*, XI, 53, 54). » La sœur Emmerich nous montre le Sauveur à Ephraïm, auprès de Jéricho, le 14, le 15 et le 16 janvier, puis de nouveau du 6 au 12 février, mais sans pouvoir déterminer le jour.—Mais il est temps d'arriver à l'objet premier de cette note. Du 1er au 15 décembre de la troisième année, elle vit et raconta jour par jour les particularités du séjour de Notre-Seigneur et de ses trois jeunes disciples dans une ville de tentes, située en Arabie, et où les mages s'étaient fixés à leur retour de Jérusalem; deux d'entre eux vivaient encore à cette époque. Elle décrivit avec des détails aussi circonstanciés qu'intéressants leur genre de vie, leurs pratiques religieuses et les cérémonies avec lesquelles ils reçurent le Sauveur. Ainsi, du 4 au 6 décembre, elle montra les adorateurs des astres conduisant le divin Maître dans leur temple, c'est-à-dire dans une pyramide de bois, quadrangulaire et tronquée par le haut, garnie de degrés et d'escaliers; de l'extérieur du temple, ils observaient les astres, tandis que l'intérieur servait pour leurs cérémonies religieuses. Ils lui firent voir l'image de l'enfant Jésus dans la crèche qu'ils avaient fait faire aussitôt après leur retour de Bethléem, conformément au modèle qu'ils avaient vu dans l'étoile avant leur départ. Voici comment elle la décrivit : « Elle était en or et entourée d'une plaque de

Alors parut une Eglise vaste et magnifique. Il y avait entre toutes ces images un ordre, une liaison admirable. Tout, dans cette vision, était extraordinairement riche et profond. Même les apparitions ennemies, fausses, perverses, tours, calices et églises qui furent rejetés ou renversés, devaient contribuer au développement du salut.

En reproduisant ces fragments, la narratrice revint à différentes reprises sur l'allégresse que les anges manifestèrent. Cette vision, telle qu'elle l'a communiquée n'a point de dénouement, elle paraît avoir appartenu à une suite de symboles de l'histoire du salut. Elle ajouta en finissant :

J'ai vu d'abord les symboles de la rédemption présentés aux anges, puis une suite de tableaux allant d'Adam à la captivité de Babylone.

II.

FIGURE DE MARIE EN ÉGYPTE AVANT LE PROPHÈTE ÉLIE.

J'ai vu, à une époque très-reculée, quelque chose qui se passa en Egypte et qui se rapportait figurativement à la sainte Vierge. Cela a dû avoir lieu bien avant Elie, à l'époque duquel il est arrivé là quelque chose dont je parlerai plus tard.

J'ai vu, dans une partie de l'Egypte bien plus éloignée de la Palestine que ne l'est Héliopolis, une

même métal, figurant une étoile. L'enfant, également en or, était couché dans une crèche, semblable à celle de Bethléem et sur une couverture rouge; ses petits bras étaient croisés sur sa poitrine, et il était emmaillotté depuis les pieds jusqu'à la poitrine. La paille n'avait pas été oubliée; on voyait encore derrière la tête de l'enfant une petite couronne blanche, mais je ne saurais dire de quoi elle était faite. Ils firent voir au Sauveur cette représentation de sa crèche. C'était d'ailleurs la seule image qu'ils eussent dans le temple. » Tels étaient l'enfant et la crèche dont il est question dans le texte. Voir sur cet épisode *la Vie de Notre-Seigneur*, tom. V, 365-461, et tom. VI, p. 1-45.

localité ayant dans son voisinage une idole dans une île, au milieu du fleuve. La tête de l'idole n'était complétement ni une tête d'homme ni une tête de bœuf, elle portait trois cornes dont une au milieu sur le front. La statue était creuse et avait dans le corps des ouvertures où l'on brûlait les victimes comme sur un brasier; ses pieds étaient garnis de griffes. Elle avait dans l'une de ses mains une fleur semblable au lis, qui vient dans l'eau et qui s'ouvre et se ferme avec le lever et le coucher du soleil; elle avait dans l'autre une plante que je ne puis guère mieux comparer qu'à un épi avec des grains extrêmement gros; je crois qu'elle venait également dans l'eau, mais je ne puis l'affirmer positivement. Les Egyptiens avaient élevé un temple à cette idole à la suite d'une victoire, ils voulaient le lui consacrer, et tout était prêt pour le sacrifice. Mais au moment où ils étaient sur l'eau, s'approchant de l'idole, il arriva un fait extraordinaire : j'aperçus auprès de l'idole une apparition sombre et affreuse et au-dessus un ange à la taille gigantesque, semblable à celui que l'apôtre saint Jean vit dans l'Apocalypse. Cet ange lutta avec son bâton contre le monstre et le renversa sur le dos. Le démon se courba et fut obligé de leur dire par la bouche de l'idole qu'ils devaient consacrer ce temple non en son honneur, mais en l'honneur d'une vierge qui paraîtrait sur la terre et à laquelle ils devaient la victoire, mais je ne me rappelle pas bien les détails. Bientôt après ils placèrent dans le nouveau temple l'image d'une vierge ailée : cette image était fixée à la muraille. La vierge, les ailes déployées, se baissait au-dessus d'une petite nacelle où était couché un jeune enfant. La nacelle reposait sur une colonne dont la partie supérieure présentait à peu près l'aspect d'un arbre. Ses deux mains étaient étendues, elle avait dans l'une une balance, et je remarquai

auprès d'elle sur la muraille deux personnages qui mettaient quelque chose dans les deux plateaux de la balance. La petite nacelle où était l'enfant ressemblait à la corbeille dans laquelle Moïse fut exposé sur le Nil; seulement elle était complétement ouverte dans la partie supérieure, tandis que celle de Moïse était fermée, sauf une étroite ouverture.

II.

SYMBOLE DE LA VIERGE MONTRÉ A ÉLIE. — EXPLICATION DE CE SYMBOLE.

J'ai vu la Palestine entière desséchée et privée d'eau, et comment Elie se rendit sur le Carmel avec deux serviteurs pour demander à Dieu le bienfait de la pluie. Ils gravirent d'abord une cime élevée, puis des degrés grossièrement taillés dans le roc et conduisant à une terrasse, ensuite d'autres degrés du même genre, et arrivèrent ainsi à une plate-forme assez vaste, dominée par une colline pierreuse dans laquelle était une grotte. Elie monta encore quelques degrés, pour arriver au sommet de la colline. Il laissa les serviteurs sur le bord de la plate-forme et dit à l'un d'eux de porter les yeux sur le lac de Galilée. Son aspect était affreux; il était en partie desséché et ne présentait à l'œil que des trous, des cavernes, des bourbiers impurs et des animaux en putréfaction.

Elie, s'étant accroupi, mit la tête entre les genoux, s'enveloppa de son vêtement, adressa à Dieu de ferventes prières et demanda à sept reprises différentes à son serviteur s'il ne voyait pas des nuages s'élever de dessus la mer. La septième fois je vis les nuages se lever, et le serviteur annonça la bonne nouvelle au prophète, qui l'envoya aussitôt vers le roi Achab.

Cependant je vis se former au milieu de la mer un tourbillon blanchâtre du sein duquel s'éleva un petit nuage noir, en forme de poing, lequel s'ouvrit et se développa. Je vis d'abord dans ce nuage une petite forme lumineuse, semblable à une vierge. Je vis aussi qu'Elie l'aperçut au moment où le nuage se développa. La tête de la vierge était entourée de rayons, elle avait les bras en croix et tenait à la main une couronne, symbole de la victoire. Son long vêtement était comme attaché sous ses pieds. Elle parut dans le nuage, au moment où il se développa, comme planant au-dessus de la Palestine et la couvrant tout entière. Je vis ensuite ce même nuage se diviser et retomber, sous la forme de tourbillons de rosée, en un certain nombre de lieux saints et consacrés, là où demeuraient des hommes pieux qui soupiraient après le salut. Ces tourbillons se terminaient par des bordures aux couleurs de l'arc en ciel, et la bénédiction s'y concentrait comme une perle dans son écaille. Il me fut expliqué que c'était un symbole, et que de ces lieux bénis sur lesquels le nuage était descendu en tourbillons blanchâtres, on avait coopéré réellement à donner la Vierge à la terre (1).

(1) L'humanité, avant Notre-Seigneur Jésus-Christ, ressemblait à une terre desséchée, à laquelle la pluie était nécessaire pour qu'elle pût porter des fruits. Elle implorait le terme de cet état désastreux, non-seulement par les grâces spirituelles, mais encore par la justice personnelle. Jésus-Christ n'était pas seulement le fruit et le rejeton de Dieu et de la terre (*Is.*, IV, 2; *Jerem.*, XXIII, 5 et XXXIII, 15; *Zachar.*, III, 8 et VI, 12); il était encore la pluie, la rosée qui devait produire des fruits semblables à lui-même. Ainsi David avait dit : « Il descendra comme la pluie sur l'herbe fraîchement coupée, comme les gouttes de la rosée sur la terre. Le juste fleurira sous son règne, et il y aura une grande abondance sur la terre; sur le sommet des montagnes (c'est-à-dire, suivant l'interprétation de la paraphrase chaldaïque, dans l'Eglise) ils se multiplieront du sein des villes comme l'herbe de la prairie (*Ps.* LXXI). C'est pour

Je vis un songe prophétique dans lequel Elie reconnut, tandis que le nuage s'élevait, quatre mystères qui se rapportaient à la sainte Vierge. Malheureusement tant de dérangements que j'ai eus m'ont fait oublier ces détails ainsi que beaucoup d'autres. Elie reconnut entre autres choses que Marie devait naître au septième âge du monde, ce fut pour cela qu'il appela son serviteur à sept reprises différentes. Il vit aussi de quelle famille elle devait sortir. Il aperçut dans une partie de la Palestine un rameau très-bas, mais extrêmement large, et, du côté opposé, un autre rameau, large à la racine et effilé par le haut, dont le sommet se confondait dans celui du premier. Il comprit tous ces symboles et reconnut ainsi quatre mystères de la future mère du Sauveur.

Je vis ensuite comment Elie agrandit la grotte au-

cela que le prophète Isaïe a chanté : « Cieux, envoyez votre rosée, et que les nuées fassent pleuvoir le juste (XL, 8). » En tant qu'elle ne cesse pas de se donner aux hommes, cette pluie fécondante est la sainte Eucharistie, figurée par la manne; aussi l'ancien commentaire hébraïque Breschithrabba, sur le passage où Isaac promet à Jacob comme bénédiction la rosée du ciel (*Parascha* 65, de l'édition donnée à Constantinople, sous Soliman), dit-il qu'il faut entendre par cette rosée la manne et par le froment et le vin (qui se nourrissent de la rosée) une postérité de jeunes garçons et de jeunes filles (sur la Genèse, XXVII, 28. Voir aussi *Zachar.*, IX, 17). Il ne faut donc pas s'étonner de voir dans des monuments postérieurs de la littérature juive le Messie représenté par ce symbole de la rosée : ainsi, dans le Talmud (*Taanith. dist. Maimathi maskirin*), le rabbin Bérachia dit : « Le peuple d'Israël demanda à Dieu (*Os.*, VI, 3) de venir comme la pluie du matin et comme celle du soir, qui féconde la terre. Alors Dieu lui dit : Mon enfant, tu demandes de moi une chose qui tantôt sera et tantôt ne sera pas; je veux être pour toi une chose qui te sera toujours accordée : je serai la rosée d'Israël, et Israël sera pour moi un lys éclatant de beauté (*Os.*, XIV, 10). » Mais un passage qui se rapporte plus clairement encore au Messie, c'est le passage du Talmud de Jérusalem (traité *B'rachoth,* chap. 5), dans lequel le sacerdoce du Messie est ramené à cette idée. Il explique ce passage : « Du sein de l'aurore vient la rosée de ta naissance (Dans la Vulgate : *Ex utero ante luciferum genui te* (*Ps.* CIX, 3),

près de laquelle il avait prié, comment il établit un bel ordre parmi les enfants des prophètes, comment à partir de son époque il y en eut toujours plusieurs dans cette grotte occupés à demander à Dieu la naissance de la Vierge et à l'honorer même avant qu'elle fût donnée au monde. — Je vis que ces hommages furent rendus ici à la sainte Vierge sans interruption, que ce ministère appartenait aux esséniens à l'époque où Marie vécut, et qu'il passa ensuite à des solitaires, puis enfin aux carmes qui s'en acquittent encore actuellement.

Plus tard à une époque où elle communiquait des visions du temps de Jean-Baptiste, la pieuse fille vit la même scène d'une façon moins symbolique et avec plus de particularités historiques et topographiques. Nous reproduisons ces nouveaux détails qui complètent les précédents.

J'ai vu une grande agitation dans le temple de

par le passage suivant du prophète Michée (v, 7) : « Comme la rosée du Seigneur, comme la goutte de pluie sur le gazon, qui n'attend pas l'homme, qui n'est pas à la disposition des enfants des hommes. » Si la nuée mystérieuse d'Elie, la figure de celle qui a porté et donné à la terre la pluie mystérieuse qui a coulé sur le calvaire et qui maintenant encore coule tous les jours dans le sacrement pour rafraîchir la terre desséchée, monte de la mer de Galilée, cela s'accorde très-bien avec cette circonstance, que c'est de cette mer et de ses rivages que la rosée des prédications et des guérisons miraculeuses du Sauveur s'est répandue sur les pauvres mortels avec tant d'abondance et de générosité. Chose plus remarquable encore : quand le Sauveur enseigna à Capharnaüm qu'il était la vraie rosée céleste, la manne véritable, le pain de vie dans le saint sacrement, il venait de passer miraculeusement comme une nuée au-dessus de la mer de Galilée et il répandait dans le cœur de ses auditeurs la bénédiction de la plus grande de ses promesses. L'écrivain se rappelle avoir lu dans un vieux livre rabbinique que le Messie devait se lever de la mer de Galilée; il lui est impossible d'indiquer actuellement le texte, mais il espère le retrouver avec de nouvelles recherches. Actuellement il se borne à reproduire ce passage d'un ancien commentaire rabbinique sur les Psaumes : « J'ai créé sept mers, dit le Seigneur, mais de ces sept mers je n'en ai choisi aucune comme la mer de Génésareth. » (Midrasch Thillim, f. 4, 1, cité par Lightfoot, Centur, chronogr., cap. LXX.)

Jérusalem : on délibérait, on écrivait avec des roseaux, on envoyait des messagers dans tout le pays. On priait, on adressait d'ardentes prières àDieu pour obtenir de la pluie, on faisait chercher partout le prophète Elie. — J'ai vu aussi le prophète miraculeusement nourri et rafraîchi dans le désert d'Engaddi, un ange lui présenta un vase, semblable à un petit tonneau brillant, rouge et blanc, et traversé d'un certain nombre de lignes. J'ai vu tous ses rapports avec Achab, le sacrifice sur le Carmel, la mort des prêtres idolâtres, la prière qu'il adressa à Dieu pour obtenir de la pluie, enfin le mouvement des nuages.

Outre le desséchement de la terre, je vis à la même époque la stérilité dans l'espèce humaine et surtout l'appauvrissement des races supérieures. Je vis que, par ses prières, le prophète appela la bénédiction de laquelle sortit la nuée, qu'il dirigea les nuages et les distribua conformément à des lumières surnaturelles; autrement la terre aurait pu être ravagée par un déluge destructeur. Sept fois différentes il demanda à son serviteur s'il voyait le nuage s'élever; cela désignait sept âges ou sept générations qui devaient s'écouler avant que la bénédiction produisit en Israël une racine solide dont la nuée de bénédiction n'était qu'une image. Il vit lui-même, dans la nuée s'élevant au-dessus de la mer, une figure de la Vierge, et il y reconnut plusieurs mystères qui se rattachaient à sa naissance et à sa généalogie (1).

J'ai vu d'abord, grâce à la prière d'Elie, la bénédiction appelée sur la terre sous la forme de la rosée. La nuée s'abaissa par flocons blanchâtres, ils formèrent des tourbillons bordés par les feux de l'arc-en-ciel, et

(1) On trouve dans l'office de l'Immaculée Conception et dans un grand nombre d'auteurs de traités spirituels, le verset : *Sicut nebula texi omnem terram* (*Eccli.*, XXIV, 6) appliqué à la sainte Vierge avec le même sens que dans cette vision.

finirent par se résoudre en gouttes de rosée. J'y reconnus aussi un rapport avec la manne du désert; mais le matin la manne était à terre par gros morceaux compactes que l'on pouvait ramasser. J'ai vu ce tourbillon de rosée fécondante longer le Jourdain et tomber non également partout, mais çà et là aux endroits les plus remarquables. Je vis surtout de ces tourbillons lumineux tomber à Ennon, en face de Salem et dans les autres localités où l'on devait ensuite administrer le baptême. Je demandai ce que voulait dire la bordure aux teintes variées de ces tourbillons; et il me fut répondu par l'exemple du coquillage qui a aussi des bords à teintes variées et qui, en s'exposant au soleil, pompe la lumière, et la purifie de ses teintes diverses jusqu'à ce qu'enfin la perle blanche et pure se forme en son milieu. Il me fut encore montré que cette rosée et la pluie qui la suivit étaient bien autre chose que ce qu'on entend d'ordinaire par le rafraîchissement de la terre. Je vis très-clairement que, sans cette rosée, la naissance de la Vierge aurait été retardée de cent ans au moins, parce que, grâce à cet amollissement et à cette bénédiction de la terre, les hommes, vivant de ses fruits, furent rafraîchis et vivifiés dans la même mesure qu'elle, et que la chair s'ennoblit en participant à cette bénédiction.

Je vis, relativement à l'avénement prochain du Messie, les rayons de cette rosée vivifiante passer de génération en génération jusque dans la substance de la sainte Vierge; mais ce sont des choses que l'on peut à peine indiquer. J'ai vu plusieurs fois une ou plusieurs perles se former après la disparition des teintes de l'arc-en-ciel; sur ces perles apparaissait une figure humaine qui semblait exhaler l'esprit et en produire d'autres ensuite. Le symbole du coquillage et de la perle se rattachait à Marie et à Jésus.

Je vis encore que de même que la terre et la chair, épuisées, altérées, soupiraient alors après la pluie, ainsi les hommes et l'esprit soupirèrent plus tard après le baptême de Jean. Ainsi ce tableau était en même temps une figure de la Vierge et un symbole de la situation du peuple au temps de Jean-Baptiste. L'angoisse des Israélites, leur épuisement, leurs démarches pour obtenir de la pluie et pour trouver Elie, enfin les persécutions qu'ils dirigèrent contre ce dernier, me rappelèrent d'une manière sensible les aspirations du peuple après le baptême et la pénitence, puis l'obstination de la synagogue et ses démarches auprès de Jean-Baptiste.

IV.

FIGURE DE MARIE EN ÉGYPTE. — MARIE ANNONCÉE A DE BONS PAÏENS.

Voici comment je vis la bonne nouvelle annoncée en Egypte. Je vis que, suivant l'ordre de Dieu, Elie devait réunir des familles vertueuses dispersées dans tout le monde à l'orient, au nord et au midi, et qu'il choisit pour cette mission trois jeunes gens de l'école des prophètes; avant de les faire partir, il reconnut à un signe que Dieu lui avait fait connaître, qu'ils étaient ceux qu'il devait choisir ; car c'était une mission extrêmement dangereuse, et il fallait choisir des agents intelligents pour qu'ils ne fussent pas exposés à être mis à mort. Un d'eux alla au nord, le second à l'orient et le troisième au midi ; celui-ci devait traverser une partie considérable de l'Egypte, où les Israélites étaient surtout exposés au danger d'être mis à mort. Le messager suivit la même route que la sainte famille lors de la fuite en Egypte. Je crois même qu'il passa à peu de distance d'On, où

l'enfant Jésus trouva un refuge. Je le vis dans une grande plaine,[1] non loin d'un temple ayant aux alentours une prairie et plusieurs bâtiments. On adorait en cet endroit un bœuf vivant, de plus il y avait dans ce temple l'image d'un bœuf et plusieurs autres idoles. Le culte était affreux, on immolait au Dieu les enfants mal conformés. Les habitants saisirent l'envoyé et le menèrent aux prêtres; heureusement ils étaient extrêmement curieux, sans cela ils n'auraient pas manqué de le faire mourir. Ils lui demandèrent donc d'où il était et quel motif l'amenait dans le pays. Il leur dit tout ce qu'il savait, et en particulier qu'il devait naître une Vierge de laquelle viendrait le salut du monde, et qu'alors toutes leurs idoles seraient renversées (1).

Malgré l'étonnement que leur causa cette prédiction, ils parurent extrêmement touchés et laissèrent aller le messager sans lui faire aucun mal. Là-dessus je les vis délibérer et faire exécuter l'image d'une vierge qu'ils placèrent au centre du temple, suspendue au sommet et planant au-dessus des spectateurs. L'image (2) avait une coiffure analogue à celle de ces idoles figurant en partie une femme et en

(1) Dans son livre sur la vie des prophètes, saint Epiphane dit au sujet de Jérémie : « Ce prophète donna un signe aux prêtres égyptiens et leur annonça que toutes leurs idoles seraient brisées quand une Vierge mère viendrait en Egypte avec son divin enfant. Et la chose arriva comme il l'avait prédite. C'est pourquoi ils adorent encore aujourd'hui une Vierge mère et un enfant couché dans une crèche. Le roi Ptolémée leur ayant demandé la raison de cet usage, ils lui répondirent : « C'est un secret que nous avons reçu de nos pères: cela nous a été annoncé par un saint prophète, et nous en attendons la réalisation. » *Epiphan.*, t. II, p. 240. Faisons seulement observer que Jérémie n'a pu être le disciple envoyé par Elie en Egypte, puisqu'il a vécu trois cents ans après lui.

(2) Ces indications ont rappelé à un archéologue une soi-disant statue d'Isis dont le type se rapporte parfaitement à celui dont la Sœur a indiqué les traits les plus saillants.

partie une lionne dont je vois ici de longues rangées. Sur sa tête reposait un vase à mesurer les fruits, étroit et profond. La partie supérieure du bras jusqu'au coude était serrée contre le corps, tandis que le reste du bras s'en écartait également de part et d'autre ; chaque main tenait quelques épis. Elle avait trois mamelles, celle du milieu était plus élevée que les autres et plus forte, les deux autres plus petites étaient à égale distance de la première. La partie inférieure du corps était couverte d'un long vêtement, les pieds étaient singulièrement petits et gracieux, des espèces de franges y étaient suspendues. Aux deux bras se rattachaient, en haut comme en bas, des ailes, desquelles semblaient se détacher des rayons, on eût dit deux crêtes de plumes se confondant l'une avec l'autre. Des plumes croisées entouraient aussi les reins et la partie inférieure du corps jusqu'aux pieds ; la tunique qu'elle portait n'avait point de plis. Ils honorèrent cette image et lui offrirent des sacrifices, en la conjurant de ne pas détruire leur bœuf Apis et leurs autres dieux. Au reste, ils maintinrent les abominations de leur culte; seulement ils commençaient toujours par invoquer cette image qu'ils avaient fait exécuter, si je ne me trompe, d'après les indications données par le prophète et la vision qui avait été présentée à Elie.

Je vis aussi comment, à la même époque, Dieu, dans sa grande miséricorde, fit annoncer à de bons idolâtres que le Messie naîtrait en Judée et qu'il naîtrait d'une vierge. Les ancêtres des mages et les Chaldéens adorateurs des astres apprirent cette bonne nouvelle grâce à un tableau qui leur fut présenté dans une constellation ou dans le ciel, ils prophétisèrent en les interprétant. J'ai retrouvé dans les figures qui ornaient leurs temples ces traces des symboles de la Vierge, et j'en ai parlé lorsque j'ai

rendu compte du voyage que le Sauveur fit chez eux après la résurrection de Lazare, dans le cours de la troisième année de sa vie publique (1).

V.

EXPLICATION SYMBOLIQUE DE L'HISTOIRE DE TOBIE.

A l'occasion de la fête de l'Archange saint Michel (septembre 1821), Anne-Catherine raconta, avec d'autres choses d'une vision relative aux saints anges gardiens, les fragments suivants de l'histoire de Tobie qu'elle avait vu conduit dans son voyage par l'ange Raphael.

J'ai vu un grand nombre de particularités relatives à la vie de Tobie, laquelle est un symbole du développement du salut dans Israël ; non pas cependant qu'elle soit une œuvre d'imagination, elle est tout à la fois réalité et figure.

J'ai vu dans Sara, l'épouse du jeune Tobie, la figure de sainte Anne. Je vais reproduire ce que je me rappelle encore de tant de détails, seulement je ne puis affirmer que la suite des faits soit scrupuleusement conservée. Le vieux Tobie figure la partie du peuple restée fidèle et qui a conservé la foi au Messie. L'hirondelle, la messagère du printemps, indique aussi la venue prochaine du salut. La cécité dont le bon vieillard fut frappé, voulait dire qu'il ne devait plus avoir d'enfant et qu'il devait désormais se consacrer tout entier à la prière et à la mortification ; elle figurait aussi l'attente fidèle, malgré les difficultés et les ténèbres, de la lumière du salut et l'ignorance où l'on était de l'époque à laquelle il devait arriver. L'épouse acariâtre du vieillard représente les mauvaises dispositions des pharisiens, leur attachement à des formes inanimées et leur interpré-

(1) *Vie de Notre-Seigneur*, tom. V, ch. XVII, p. 349 et suiv.

tation grossière de la loi. Le chevreau qu'elle rapporta au lieu du salaire qu'elle aurait gagné par son travail, avait réellement été volé, ainsi que Tobie le savait, et lui avait été donné pour peu de chose. Tobie connaissait les vendeurs et en parla à sa femme, ce qui la contraria beaucoup, comme le montre son langage. Tout cela figurait aussi le mépris que les pharisiens témoignèrent aux juifs pieux et aux esséniens, en particulier, leurs formes vides de sens et différentes choses analogues que je ne me rappelle pas très-bien. — L'Ange Raphaël n'offensa point la vérité en disant qu'il était Azarias, fils d'Ananias; car ces deux mots ne signifient pas autre chose que le secours du Seigneur sortant de la nuée du Seigneur (1). — Raphaël dirigeant le jeune Tobie rappelle les précautions admirables de la Providence pour conserver la bénédiction, la diriger et la faire arriver jusqu'à Anne et Joachim. — Dans la prière du vieux Tobie et celle de Sara, fille de Raguel, que je vis portées en même temps par les anges devant le trône de Dieu et exaucées, je vis les soupirs par lesquels la partie pieuse d'Israël et la fille de Sion demandaient à Dieu l'avénement du Messie, et les pleurs que Joachim et Anne répandirent en même temps, en deux endroits différents, pour obtenir du ciel l'enfant de la promesse. — La cécité du vieux père et les reproches que sa femme lui adressa à ce sujet me rappelèrent la stérilité de Joachim et l'affront qui lui fut fait au temple le jour où il y apporta ses présents. — Les sept époux de Sara, fille de Raguel, successivement étouffés par Satan, furent victimes de leur sensualité, car la jeune fille avait fait

(1) Cette explication, à laquelle d'anciens commentateurs touchent sans s'y arrêter, est parfaitement exacte, ainsi que le démontre la philologie biblique.

vœu de n'appartenir qu'à un époux chaste et craignant Dieu. Ils figuraient en même temps et ceux qui, en prenant place parmi les ancêtres du Sauveur selon la chair, ont retardé l'apparition de la Vierge sur la terre et par conséquent celle du Rédempteur, et les époques vides et ingrates de l'histoire du salut, et les prétendants que sainte Anne dut écarter pour épouser Joachim, qui devint le père de la Vierge. — Les paroles injurieuses que Sara s'entendit adresser par sa servante (1) figurent le mépris insolent que les païens et les juifs impies et incrédules témoignaient au peuple fidèle qui, de même que Sara, adressait au ciel des prières ardentes et continuelles. Elles me rappelèrent aussi l'insolence de cette servante qu'Anne venait de renvoyer au moment où elle adressa à Dieu la prière qui fut enfin exaucée. — Le poisson qui faillit dévorer le jeune Tobie figure les attaques dirigées contre l'avénement du salut par les enfers, l'idolâtrie, le péché, ainsi que la longue stérilité de sainte Anne. — Le monstre mis à mort, son cœur, son foie, son fiel mis à part, ce dernier brûlé et s'évanouissant en fumée par les soins du jeune Tobie et de Sara, marquent très-bien la défaite du démon de la sensualité qui avait étouffé ses premiers époux, ainsi que les bonnes œuvres et la continence qui valurent à Anne et à Joachim la grâce d'une heureuse fécondité. Je vis aussi que ces objets avaient avec la sainte Eucharistie un rapport mystérieux qu'il m'est actuellement impossible de déterminer. — Le fiel du poisson qui rend la vue au vieux Tobie représente les souffrances amères qui valurent aux Juifs prédestinés la grâce de reconnaître le salut et d'y participer, ainsi que la lumière pénétrant dans la région des ténèbres, grâce aux douleurs amères auxquelles le

(1) Tob., III, 7.

Sauveur se condamna dès le moment de sa naissance.

J'ai reçu beaucoup d'indications de ce genre, et vu de nombreuses particularités relatives à l'histoire de Tobie. Je crois que les descendants du jeune Tobie se rattachèrent à la famille de laquelle devaient sortir Anne et Joachim. Le vieux Tobie avait encore d'autres enfants qui n'étaient point vertueux. — Sara eut trois filles et quatre garçons. Le premier de ses enfants fut une fille. Quant au vieux Tobie, il eut la consolation de voir, avant de mourir, les enfants de son cher fils.

VI.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DU MESSIE.

A partir de David, j'ai vu l'arbre généalogique du Sauveur se séparer en deux rameaux distincts. Le rameau de droite commençait à Salomon et finissait à Jacob, père de Joseph, époux de Marie, j'ai vu les figures de tous les parents de saint Joseph, nommés dans l'évangile sur ce rameau de droite ; ainsi ils descendaient de David par Salomon. Ce rameau avait une signification plus élevée que l'autre ; il sortait presque en entier de la bouche du roi-prophète et était complétement blanc, sans mélange d'aucune couleur. Les figures placées à côté de ce rameau s'élevaient toutes au-dessus des figures correspondantes de l'autre rameau. Toutes avaient à la main une tige longue comme le bras, avec des fleurs palmées à l'entour ; la tige se terminait par une clochette blanche avec cinq étamines jaunâtres, desquelles tombait une poussière singulièrement fine. Trois membres de ce rameau, avant le milieu en commençant par le haut, étaient détachés, noircis et semblaient complétement morts. Les fleurs variaient pour la grandeur, la force

et la grâce; celle de saint Joseph était sans une seule tache, et ses feuilles étaient parfaitement fraîches ; il avait la plus belle de toutes les fleurs. En plus d'un endroit de ce rameau les rejetons se trouvaient très-écartés. J'ai vu que ces rameaux se touchaient quelquefois et qu'ils se croisaient vers leur extrémité. J'ai eu des lumières sur la signification haute et mystérieuse de ce rameau ; il était plus spirituel et moins charnel que l'autre, il tenait plus de Salomon ; mais ce sont des choses qu'il est difficile d'expliquer.

Le rameau de gauche allait de Nathan, fils de David, à Héli ; Héli était le véritable nom de saint Joachim ; il ne reçut qu'assez tard le nom de Joachim, de même qu'Abraham porta d'abord le nom d'Abram ; j'ai vu la raison de ce changement de nom et peut-être pourrai-je la retrouver. Souvent dans mes visions j'ai vu Notre-Seigneur appelé le fils d'Héli (1). Tout ce rameau est plus bas que l'autre ; il est coloré, il a çà et là des taches, puis il retrouve son éclat ; j'y ai vu du rouge, du jaune, du blanc, mais jamais du bleu. Les figures étaient plus petites que celles de l'autre rameau ; elles avaient à côté d'elles des branches d'arbuste avec des feuilles dentelées, d'un vert jaunâtre, et au sommet un bouton rouge de la cou-

(1) Plusieurs commentateurs tant anciens (ainsi par exemple le diacre Hilaire, *Quæstiones vet. et nov.*, I, 56 et II, 6) que modernes, se fondant surtout sur le texte grec, entendent ainsi le passage de saint Luc (III, 23) : « Jésus était considéré comme le fils de Joseph, mais en réalité il était fils d'Héli. » Si saint Luc ne nomme pas Marie dont il donne cependant la généalogie, c'est en vertu du principe des généalogistes juifs : *Genus patris vocatur genus, genus matris non vocatur genus* (Talmud, *Baba-bathra*, fol. 110). Conformément à cette règle, le père de Marie devait être nommé le premier dans la généalogie du Sauveur suivant la chair. Jésus-Christ, qui n'a pas eu de père sur la terre, est plus justement appelé, suivant la chair, le fils d'Héli que Laban n'est appelé le fils de Nachor (*Genes.*, XXIX, 5) et Zacharie le fils d'Addo (*I Esdr.*, V, 1), alors qu'ils n'en étaient que les petits-fils.

leur de celui de l'églantine. De ces boutons, les uns étaient encore frais, et les autres étaient fanés. Le bouton n'était pas un bouton à fleur, mais un bouton à fruit, un ovaire, et il était toujours fermé. Aux branches se rattachait un double rang de petits rameaux du côté où pendaient des feuilles dentelées.

Les deux lignes se croisaient trois ou quatre générations avant Héli ou Joachim, et aboutissaient l'une et l'autre à la sainte Vierge (1). Je crois que c'est à l'endroit où elles se croisaient que j'ai vu le sang de Marie commencer à briller dans le rayon. Sainte Anne descendait par son père de la tribu de Lévi, et de celle de Benjamin par sa mère. J'ai vu de ses ancêtres porter pieusement l'arche d'alliance, et il m'a été dit qu'ils reçurent des rayonnements du mystère à cause d'Anne et de Marie, qui devaient naître de leur sang, J'ai toujours vu un grand nombre de prêtres dans la maison paternelle d'Anne et chez Joachim; de là aussi la parenté avec Elisabeth et Zacharie.

VII.

APPARITIONS DE SAINTE ANNE A LA NARRATRICE.

Le 26 juillet, la pieuse fille parla longuement de la vie de sainte Anne. L'écrivain ne pouvait deviner à quelle occasion elle s'occu-

(1) La sœur Emmerich fait sans doute allusion ici à la réunion des deux descendances de David, l'une par Nathan et l'autre par Salomon, dont il a été question plus haut. Trois générations avant Joachim, la grand'mère de saint Joseph, après avoir eu de Nathan, descendant de Salomon, deux fils, dont l'un aurait été Jacob, père de saint Joseph, aurait épousé en secondes noces Lévi descendant de David par Nathan et aurait eu de ce mariage Malthat, père d'Héli ou Joachim; on voit ainsi la parenté de saint Joachim et de saint Joseph. Il est à remarquer que Raymond Martini dans son *Pugio Fidei*, (édit. Carpentr., p. 745) dit également qu'après la mort de Nathan, son premier époux, la grand'mère de saint Joseph épousa un second mari duquel elle eut Joachim.

pait de la sainte, car le calendrier du diocèse de Munster assignait à ce jour-là la fête de saint Hubert, ce ne fut que plus tard qu'il découvrit que le calendrier romain place au 26 juillet la fête de sainte Anne. Chaque année, le 16 août, jour auquel on célèbre la fête de saint Anne dans le diocèse de Munster, elle donnait de longs détails sur la pieuse mère de Marie, et c'est à ces communications qu'on a emprunté ce qui précède. Ce qui suit appartient au 26 juillet 1819.

Après avoir, dans l'après-midi, longuement parlé de sainte Anne, elle se mit en prières et ne tarda pas à s'endormir. Au bout de quelque temps, elle éternua à trois reprises différentes, et dit, sans être pleinement réveillée et avec une certaine impatience : « Quoi! je ne puis donc pas dormir davantage! » Là-dessus elle se réveilla tout à fait et dit en souriant : « J'étais en un lieu bien plus agréable, j'étais là bien mieux que je ne suis ici. Je goûtais d'abondantes consolations. Je me suis réveillée en éternuant, et quelqu'un m'a dit que je devais me réveiller. Je ne le voulais là, car je me trouvais là fort bien. J'étais fort impatiente d'être ainsi dérangée. Enfin j'ai dû éternuer de nouveau et me réveiller. » — Voici ce qu'elle dit le lendemain.

Hier je venais de dire mes prières du soir; à peine endormie je vis une personne s'approcher de mon lit je reconnus en elle une jeune fille que j'avais souvent vue précédemment. Elle se borna à me dire : « Tu as beaucoup parlé de moi aujourd'hui, il faut que tu me voies, afin de ne pas être exposée à te tromper sur mon compte. » Je lui demandai si j'avais trop parlé, elle me répondit simplement que non, et disparut aussitôt. C'était sainte Anne avant son mariage; elle était maigre, svelte et charmante à voir ; elle avait la tête enveloppée dans une étoffe blanche qui formait au sommet une sorte de chignon, comme si ses cheveux s'y trouvaient relevés et retenus. La longue tunique qui la couvrait tout entière était faite de laine blanche ; ses manches collantes sur toute la longuèur bouffaient seulement un peu à la hauteur des coudes. Enfin elle portait un long manteau de laine brunâtre ou plutôt de poil de chameau.

A peine avais-je eu le temps de me réjouir de cette visite touchante que j'aperçus au pied de mon lit une femme assez âgée, mais habillée absolument de la

même façon, la tête un peu courbée et les joues défaites; elle était belle malgré sa maigreur et me parut avoir environ cinquante ans; son extérieur était celui d'une Juive. Je me dis alors : « Que me veut donc cette vieille Juive ? » Elle me dit : « Tu ne dois pas t'effrayer, ma fille, j'ai voulu me montrer à toi telle que j'étais quand j'ai donné le jour à la Mère de Dieu, afin que tu ne sois pas exposée à te tromper. » Je lui dis aussitôt : « Qu'est donc devenue la chère petite Marie? » Elle me répondit qu'elle ne l'avait pas avec elle. Je lui demandai quel âge elle avait alors, et elle me répondit : « Quatre ans. » Je l'interrogeai de nouveau pour savoir si je n'avais rien dit de trop, et elle me rassura. J'osai encore lui dire : « Faites que je ne parle pas trop. » Elle ne me répondit rien, et disparut. Alors je m'éveillai, je pensai à tout ce que j'avais vu relativement à sainte Anne et à l'enfance de la Vierge; tout me parut très-net, et je me sentis extrêmement heureuse. Le matin, m'étant éveillée, je vis encore d'autres tableaux, parfaitement beaux et très-bien liés entre eux. Il me sembla que je ne pourrais jamais les oublier; mais la journée m'a apporté tant de peines et de dérangements que je n'en sais plus absolument rien.

VIII.

TABLEAUX SYMBOLIQUES DE LA CÉLÉBRATION DE LA FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

(8 décembre 1819.)

Après avoir eu sous les yeux durant toute la nuit et jusqu'au matin des tableaux épouvantables qui me représentaient le règne du péché dans le monde entier, je m'endormis de nouveau, et je fus transportée à Jérusalem, à l'endroit où était autrefois le temple,

et de là aux environs de Nazareth où était la maison d'Anne et de Joachim; je reconnus encore les environs. Là je vis sortir du sein de la terre une belle colonne lumineuse semblable à la tige d'une fleur, et de même que le calice d'une fleur ou la capsule du pavôt repose sur la tige, cette colonne supportait une église octogone toute lumineuse (1). La colonne pénétrait en forme d'arbuste au milieu de l'église, et ses branches, régulièrement disposées, supportaient les images de plusieurs des parents de la Vierge qui étaient en ce jour les objets des hommages de l'Église; on eût dit qu'ils reposaient sur les étamines d'une fleur. C'était sainte Anne, entre saint Joachim et un autre homme, peut-être son père. Je vis sous le cœur de sainte Anne un espace lumineux ayant à peu près la forme d'un calice, et, dans cet espace, l'image d'un enfant tout lumineux qui grandissait et se développait. L'enfant avait ses petites mains croisées sur la poitrine et sa petite tête un peu inclinée; un nombre infini de rayons partaient de lui pour inonder l'une des parties du monde; je fus étonnée de ne pas les voir se répandre dans toutes les direc-

(1) La sœur Emmerich, dans ses visions, voyait les fêtes de l'Eglise célébrées dans l'Eglise triomphante, même quand elles ne l'étaient plus sur la terre. Elle voyait alors la fête célébrée d'une façon symbolique par les saints qui s'y rattachaient de quelque façon et célébrée dans une église lumineuse et à jour qui avait habituellement la forme octogone : cette église lui semblait le plus souvent planer dans les airs. Il faut remarquer que dans les fêtes consacrées à quelque parent du Sauveur selon la chair ou destinées à honorer l'un des mystères de sa vie, elle voyait l'église non point suspendue dans les airs, mais reposant, comme une fleur ou un fruit, sur une sorte de tige ou colonne s'élançant de la terre, et ne cessant pas pour ainsi dire de croître et de se développer. L'écrivain a surtout observé cette particularité à propos de la fête des saints stigmatisés comme saint François d'Assise, sainte Catherine de Sienne, etc. Il semble que ces circonstances auraient eu besoin d'explication, il est probable que l'humilité n'a pas permis à la sœur d'insister sur ce point.

tions. Je vis, sur un grand nombre d'autres rameaux, placés à la circonférence, d'autres personnages tournés vers le centre dans une position respectueuse; puis dans l'église un nombre considérable de saints, divisés par ordres et par chœurs, et occupés à rendre leurs hommages et à adresser leurs prières à cette sainte Mère.—Je ne puis mieux comparer cette fête, avec son charme et son recueillement, qu'à un champ dans lequel un nombre prodigieux de fleurs, agitées par un doux zéphyr, offrent, en s'inclinant devant eux, leurs parfums et le spectacle de leurs mille nuances aux rayons du soleil, auxquels elles doivent leurs agréments et jusqu'à leur existence.

Bientôt l'arbuste lumineux, par un développement nouveau, grandit et s'éleva jusqu'au faîte de ce symbole expressif de la fête de l'Immaculée Conception, et je vis, dans ce second épanouissement de l'arbuste, une seconde période de la même fête. Je vis saint Joseph et la Vierge agenouillés, et plus bas sainte Anne. Ils adoraient l'enfant Jésus assis au-dessus d'eux au sommet de l'arbre, au milieu d'un océan de lumière, ayant dans la main la pomme de justice ou la boule du monde. Autour de l'arbuste je vis en adoration d'abord les chœurs des mages, des pasteurs, des apôtres et des disciples, puis plus loin d'autres saints. A une certaine distance je remarquai encore, dans les régions supérieures, des formes plus vagues, moins précises de forces et de vertus, et plus haut une sorte de demi-soleil qui semblait pénétrer à travers la coupole de l'église. Il me sembla que ce second tableau était destiné à rappeler que la fête de la Noël suit de près celle de l'Immaculée Conception. A la première apparition du tableau, je crus que je me trouvais en dehors de l'église, sous la colonne et aux alentours; puis je fus dans l'église même que j'ai décrite. J'ai vu encore la jeune Marie se dévelop-

per dans l'espace lumineux sous le cœur de sa sainte Mère, et j'ai reçu en même temps l'assurance la plus énergique de sa conception immaculée; je l'ai lue clairement comme en un livre, et j'en ai pénétré le mystère. Il me fut dit qu'on avait autrefois élevé une église en cet endroit pour remercier Dieu de cette grande grâce, mais qu'elle était tombée en ruines à l'occasion de discussions inconvenantes relatives à ce mystère; cependant l'Eglise triomphante continuait toujours à y célébrer cette fête.

IX.

LA SAINTE VIERGE PARLE DES MYSTÈRES DE SA VIE.

Elle dit, le 16 décembre 1822, au milieu de ses contemplations sur la vie publique du Sauveur :

J'entends souvent la sainte Vierge communiquer à de pieuses amies, ainsi à Jeanne Chusa et à Susanne de Jérusalem, des mystères relatifs à la personne du Sauveur et à la sienne qu'elle a appris par révélation ou qu'elle tient de sa mère sainte Anne. Ainsi je lui ai entendu dire aujourd'hui à Susanne et à Marthe que, pendant tout le temps qu'elle avait porté le divin Sauveur dans son sein, elle n'avait jamais éprouvé la moindre fatigue, mais au contraire une joie, une félicité inexprimable. Elle leur dit encore que Joachim et Anne s'étaient rencontrés dans le vestibule sous la porte d'or, et cela à une heure d'or, et que là ils avaient reçu une surabondance de grâce, par suite de laquelle, seule entre toutes les créatures, elle avait reçu l'être sans aucun mélange d'impureté, à cause de la sainte obéissance et de l'amour pur de ses parents pour Dieu. Elle leur fit aussi entendre que sans le péché originel, la conception de tous les hommes aurait été également pure. Elle leur parla encore de sa bien-aimée sœur Marie d'Héli, et

leur dit que ses parents n'avaient pas reconnu en elle l'enfant de la promesse; c'était pour cela que pendant longtemps ils avaient vécu dans la continence et avaient adressé à Dieu d'ardentes prières. Je fus très-aise de voir confirmer par la Vierge même ce que j'avais toujours vu touchant sa sœur aînée.

Je vis alors tout le développement de la grâce reçue par les parents de Marie depuis l'apparition de l'ange à Anne et Joachim jusqu'à leur rencontre sous la porte dorée, ainsi que je le raconte toujours. Sous la porte dorée, ou, pour parler plus exactement, dans le saint portique souterrain qui règne sous la porte dorée, j'ai vu Joachim et Anne entourés d'un grand nombre d'anges avec une lumière toute divine; eux-mêmes étaient lumineux, purs comme des esprits et dans un état tout surnaturel; jamais époux n'avaient approché de cette pureté. Je vis que c'était là même qu'avaient lieu les épreuves et les cérémonies prescrites pour les femmes accusées d'adultère et d'autres pratiques analogues (1). Il y avait sous le temple cinq passages souterrains du même genre, un entre autres sous l'appartement des jeunes filles consacrées à Dieu. Ils servaient dans un certain nombre de cérémonies (2). Je ne saurais dire si celui-là avait servi

(1) La sœur Emmerich s'accorde parfaitement quant à ce point avec les données de l'ancienne littérature hébraïque. Voir, par exemple, *Mischna*, traité *Tamid*, chap. V, et *Sotah*, chap. I.

(2) Ainsi, par une admirable coïncidence, ce serait dans cette partie même du temple où les femmes accusées d'adultère se soumettaient au jugement de Dieu en buvant le breuvage amer appelé l'eau de zélotypie et y trouvaient leur châtiment ou leur justification, à l'endroit où les femmes étaient purifiées de leurs impuretés légales, que le ciel donna à la terre la grâce féconde dont le fruit devait être la conception immaculée de Marie, de la Mère de celui qui par son union avec l'Eglise, a fait du mariage un grand sacrement (*Ephes.*, v, 32), et qui s'est immolé sur l'autel de la croix pour expier les adultères dont l'humanité s'est rendue coupable envers Dieu et devenir le fiancé des âmes régénérées.

à d'autres en cette circonstance; je crois que c'était ici un fait exceptionnel. Peut-être aussi était-ce un accessoire du sacrifice qu'offraient les époux stériles. Quoi qu'il en soit, Dieu avait révélé sa volonté aux prêtres en cette circonstance.

X.

IMMACULÉE CONCEPTION FÊTÉE EN DIFFÉRENTS LIEUX.

Le 8 décembre 1820, jour de la fête de l'immaculée Conception, la sœur Emmerich parcourut une grande partie de la terre dans des visions auxquelles se mêlèrent comme d'ordinaire les œuvres de miséricorde les plus variées. De ses communications relatives à ces voyages spirituels, communications qui seront présentées au lecteur en lieu convenable, nous nous bornons à détacher ce qui suit, afin de donner une idée de ces phénomènes extraordinaires.

Elle alla à Rome, se rendit auprès du saint Père, visita en Sardaigne une religieuse qui lui était chère, toucha à Palerme, aborda en Palestine et fut transportée ensuite aux Indes et de là sur une montagne qu'elle appelait la montagne des Prophètes (1). De là elle

(1) La sœur Emmerich donnait ce nom de montagne des Prophètes à un lieu élevé au-dessus de toutes les montagnes de la terre, où elle fut transportée pour la première fois le 10 décembre 1819, et plusieurs fois après dans ses voyages extatiques. Elle y vit les livres prophétiques, les livres religieux de tous les temps et de tous les pays conservés sous une tente, examinés et gardés par un personnage qui lui rappela saint Jean l'Evangéliste et Elie, mais surtout ce dernier, parce qu'elle vit non loin de la tente, le char sur lequel il fut transporté au ciel, couvert d'une florissante verdure. Le saint lui dit qu'il avait en dépôt tous les livres de révélations qui avaient été donnés ou étaient destinés à l'homme, livres dont plusieurs n'étaient pas exempts d'altérations, qu'il en comparait le contenu à celui d'un livre qu'il avait à côté, enfin qu'il effaçait ou condamnait au feu un grand nombre de passages. Il ajouta que les hommes n'étaient pas encore dignes de recevoir ces dons, il fallait avant tout qu'un homme fût donné au monde. La tente était dressée au milieu d'une île couverte de verdure et baignée par un lac aux eaux limpides; on y voyait plusieurs tours, aux formes les plus variées; et entourées de jardins. Il lui sembla que ces tours étaient les arse-

visita en Abyssinie une colonie juive singulière, établie sur une haute montagne et vit en particulier la reine nommée Judith (1),

---

naux et les réservoirs de la sagesse des différentes nations, et que l'île même renfermait la source des fleuves considérés comme saints par les peuples, du Gange en particulier, lesquels apparaissaient au pied de la montagne; d'après son point de départ, elle devait toujours, pour arriver à la montagne des Prophètes, se diriger vers les hauteurs de l'Asie centrale. Elle observait la position, la température des pays qu'elle, parcourait, les particularités relatives aux trois règnes, puis après avoir traversé un espace complétement solitaire et avoir, pour ainsi dire, pénétré dans la région des nuages, elle était transportée sur la montagne, dont on trouvera la description dans l'histoire complète de la Sœur, avec toutes les particularités de ces voyages extraordinaires. Au retour, après avoir été de nouveau transportée dans la région des nuages, elle traversait encore des pays dont elle admirait la riche végétation et les espèces animales étrangères à nos climàts; puis elle arrivait au Gange et observait, sur les bords de ce fleuve, les pratiques religieuses des Indiens.— La situation géographique de la montagne et cette particularité que tout y était recouvert d'une admirable végétation ont rappelé, à une personne qui lisait ces notes vingt ans après qu'elles avaient été recueillies, les traditions asiatiques touchant une montagne de ce genre, habitée également par un personnage mystérieux. Pour les Musulmans, le prophète Elie qu'ils appellent Chiser, c'est-à-dire le Vert, est un personnage mystérieux, à moitié homme et à moitié ange, qui habite dans les régions du nord le mont Kaf, si célèbre dans leurs livres tant religieux que poétiques, et là, à la source même de la vie, veille sur des choses mystérieuses, confiées à sa garde. Les Indiens et les Chinois placent également dans l'Asie centrale, où est suivant la sœur Emmerich, la montagne des Prophètes, les uns leur montagne sainte Mérou et les autres leur Kuen-loun, dont les habitants n'ont rien perdu de la félicité primitive. — Les anciens Perses avaient aussi une localité du même genre qu'ils appelaient El-bords ou Albordsch. On peut croire, d'après Isaïe (XIV, 13) que les Babyloniens avaient une croyance analogue. Que si, comme les Babyloniens et les Musulmans actuels, ils placent cette montagne au nord, la chose s'explique par leur position géographique relativement à la haute Asie.

(1) A l'époque où il recueillait des détails circonstanciés sur ses rapports avec Judith et la nature du pays habité par celle-ci, l'écrivain n'avait pu que conjecturer par la direction suivie par la Sœur, qu'il s'agissait de l'Abyssinie; plusieurs années après sa mort il a vu dans les voyages de Bruce et de Salt qu'il y a sur la haute montagne de Samen, en Abyssinie, un petit état juif dont le chef s'appelle toujours Gédéon, et, quand c'est une femme, Judith; ce nom est précisément celui qu'indiqua la Sœur.

avec laquelle elle s'entretint du Messie, de la fête de la conception de sa divine Mère qu'on célébrait ce jour-là même, du saint temps de l'Avent et de la fête prochaine de Noël. Elle fit dans ces courses tout ce que les circonstances et le zèle du salut des âmes inspireraient à un zélé missionnaire qui ferait les mêmes voyages; elle pria, elle éclaira, elle distribua des secours spirituels, des consolations, des avis utiles. Pour rendre intelligible au lecteur ce qu'elle dit à cette occasion de la fête de l'immaculée Conception, nous le renvoyons à la note où on a résumé la partie de la vie publique du Sauveur dont elle s'occupait à cette époque.

La nuit dernière, dans mon grand voyage, étant arrivée en Palestine, je vis tout ce que j'ai raconté de la conception de la Vierge. Je passai ensuite à mes visions suivies sur la vie du Sauveur, j'en étais au 8 décembre de la troisième année. Je ne trouvai pas le Sauveur en Palestine, mais je fus transportée par mon guide au delà du Jourdain, à l'est, en Arabie; il était alors avec les trois jeunes gens dans la ville de Tentes, où les mages s'étaient établis depuis leur retour de Bethléem.

XI.

LA CONCEPTION DE LA VIERGE FÊTÉE PAR LES MAGES. — ABOLITION DES SACRIFICES HUMAINS CHEZ LES ADORATEURS DES ASTRES.

J'ai vu que les deux mages qui vivaient encore commençaient aujourd'hui, 8 décembre, à célébrer une fête de trois jours avec toute leur tribu. C'était cette nuit-là même que, quinze ans avant la naissance du Sauveur, ils avaient vu pour la première fois l'étoile promise par Balaam (1) que leurs ancêtres avaient si fidèlement cherchée au ciel dans leurs longues observations; ils y avaient vu l'image d'une vierge, ayant dans l'une de ses mains un sceptre et dans l'autre une balance, dont les plateaux por-

(1) Nombres, XXIV, 17.

taient d'un côté un bel épi et de l'autre une magnifique grappe de raisin, se faisant contre-poids. Depuis leur retour de Bethléem, ils solennisaient chaque année cet anniversaire par une fête de trois jours.

J'ai encore vu que par suite des communications divines, quinze ans avant la naissance du Sauveur et le jour même de la Conception de la Vierge, les adorateurs des astres abolirent une pratique épouvantable qui se conservait depuis longtemps parmi eux sous l'influence de traditions altérées de la façon la plus triste; il s'agissait d'horribles sacrifices d'enfants. A différentes époques et de différentes façons, ils avaient immolé de leurs semblables et surtout des enfants.

Voici comment se pratiquait, au temps de Marie, cet affreux sacrifice. On prenait l'enfant de la mère la plus pure et la plus pieuse, et elle se trouvait heureuse de l'offrir d'elle-même. On l'écorchait et on le recouvrait de farine, afin de recevoir son sang. Cette farine trempée de sang était à leurs yeux un aliment sacré, et on recommençait à le recouvrir de farine que l'on mangeait ensuite, jusqu'à ce que la victime eût perdu tout son sang. Enfin la chair de l'enfant était coupée en petits morceaux, distribuée et dévorée (1). Je les ai vus accomplir cette horrible cé-

(1) On croit devoir rappeler, relativement à ce détail, une calomnie que les païens répandaient aux premiers siècles contre les chrétiens et à laquelle Minutius Félix répond avec d'autres apologistes. Suivant les bruits populaires, les chrétiens présentaient à ceux qui devaient être initiés à leur religion, ces enfants qu'ils avaient eu soin de couvrir de farine, pour cacher le crime qu'ils allaient consommer. Le prosélyte devait à plusieurs reprises frapper l'enfant de son couteau. Alors on suçait le sang avec avidité, on découpait l'enfant en petits morceaux, et on le mangeait sans rien en laisser. Par ce crime commis en commun, les chrétiens se donnaient mutuellement un gage de silence tant sur ce point que touchant d'autres abominations par lesquelles se terminaient leurs réunions. Ne faudrait-il pas chercher l'origine de cette calomnie dans les sacrifi-

rémonie avec beaucoup de ferveur et de simplicité, et il me fut dit qu'ils en étaient arrivés à ces pratiques infâmes pour avoir mal compris et défiguré des symboles prophétiques de la sainte Eucharistie.

Je vis cet affreux sacrifice en Chaldée, dans la tribu de Menzor, l'un des rois mages; mais le jour de la Conception de la Vierge, il reçut dans une vision des lumières, grâce auxquelles il l'abolit. Je l'ai vu encore, au sommet d'une haute pyramide de bois, occupé à observer les astres, ainsi que ses ancêtres le faisaient depuis des siècles, conformément à d'anciennes traditions. Je l'ai vu subitement ravi au moment même où il considérait les astres; il était devenu étranger à tout ce qui l'entourait. Ses compagnons, s'étant approchés, s'efforcèrent de le faire revenir à lui; mais d'abord il sembla ne pas les reconnaître. Il avait vu l'étoile avec la Vierge, la balance, l'épi, la grappe de raisin, et reçu à ce sujet des lumières qui l'avaient déterminé à abolir ces pratiques abominables.

Comme je venais d'avoir à ma droite, dans mon sommeil, l'affreux spectacle de ce sacrifice, je me retournai, épouvantée, sur ma couche, mais je re-

ces d'enfants pratiqués par ces adorateurs des astres qui furent au nombre des premiers convertis à la foi ? Quoi qu'il en soit, des traditions respectables à leur point de départ, mais altérées par la superstition, comme nous le voyons ici chez les mages, ont pu être le motif qui a déterminé souvent des juifs à immoler des enfants chrétiens; et s'il en est ainsi, on doit voir dans ces horreurs, une nouvelle raison, non pas de mépriser ce pauvre peuple, mais d'en avoir pitié, puisqu'on retrouverait au fond de tout cela une secrète aspiration vers le Messie, aspiration étrangement altérée. Ces tristes phénomènes qui apparaissent si souvent dans l'histoire n'ont pas, que nous sachions, été recueillis et approfondis comme ils auraient dû l'être, ni étudiés avec l'impartialité désirable. On a trouvé plus commode de les mettre simplement sur le compte du fanatisme, comme on l'a fait si souvent dans ces derniers temps pour la plupart des énigmes historiques qui se perdent dans la nuit des temps.

trouvai à ma gauche un tableau absolument semblable. Je conjurai instamment Notre-Seigneur de me délivrer de ces objets affreux; je m'éveillai, j'entendis sonner l'heure, et mon céleste époux me dit, en me montrant la terre : « Vois donc des choses bien plus affreuses que plusieurs me font subir chaque jour dans le monde entier. » Comme je portais les yeux de tous les côtés, j'aperçus avec les yeux de l'esprit des choses plus abominables encore que ces sacrifices d'enfants; plusieurs, célébrant indignement et sacrilégement les saints mystères, immolaient cruellement Jésus lui-même sur l'autel. La sainte hostie, ou plutôt l'enfant Jésus plein de vie, était sur l'autel entre les mains de prêtres indignes et corrompus qui le déchiraient avec la patène et le torturaient de la façon la plus horrible. Leur sacrifice, tout en réalisant véritablement les saints mystères, était un cruel déïcide (1).

La même barbarie me fut encore montrée dans les traitements affreux que l'on faisait subir aux membres du Christ, aux confesseurs de son saint nom, à ceux que Dieu a daigné prendre pour ses enfants; car j'ai vu actuellement en différents lieux, tourmenter, poursuivre, persécuter un nombre infini de personnes vertueuses; et toujours c'était Jésus-Christ qui souffrait en elles. Notre époque est une époque affreuse; nulle part il n'y a d'asile pour la vertu, un affreux nuage, celui du péché, est étendu sur le monde entier, et je vois les hommes accomplir avec froideur et indifférence les choses les plus épouvan-

(1) De même que le sacrifice du Calvaire a été accompli par les ordres cruels de prêtres impies et par les mains sanguinaires d'infâmes bourreaux, le sacrifice de l'autel, alors même qu'il est célébré indignement, est toujours un vrai sacrifice; mais le prêtre indigne tient en même temps la place des prêtres juifs qui condamnèrent le Sauveur et des bourreaux qui l'attachèrent à la croix.

tables. Je vis tout cela dans une longue suite de tableaux différents, tandis que mon âme était transportée dans un grand nombre de pays à travers la terre entière. Enfin j'arrivai aux tableaux de la fête de l'immaculée Conception.

XII.

HISTOIRE DE LA FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION. — ÉPOQUE A LAQUELLE EUT LIEU CE MYSTÈRE.

Je ne saurais plus dire la façon merveilleuse dont j'ai voyagé en songe la nuit dernière. Je me suis trouvée dans les contrées du monde les plus distantes et cela aux époques les plus diverses, et j'ai vu la fête de l'immaculée Conception de Marie, célébrée souvent dans les localités les plus éloignées du monde. J'ai été aussi à Ephèse et j'ai vu la solennité célébrée dans la maison de la Mère de Dieu qui était alors transformée en église. Cela devait se passer à une époque très-reculée, car j'ai encore vu en parfait état le chemin de la Croix établi par la Vierge ; le second le fut à Jérusalem et le troisième à Rome.

Les grecs ont célébré cette fête longtemps avant leur séparation d'avec l'Eglise. Je me rappelle encore, mais pas très-distinctement, quelque chose de ce qui y donna occasion. Je vis qu'un saint, je crois que ce fut saint Sabas, avait eu une vision relative à l'immaculée Conception. Il vit la Vierge debout sur le globe terrestre, écrasant la tête du serpent, et reconnut que, seule, Marie n'avait pas été atteinte par lui et qu'elle était immaculée dans sa Conception (1). Je vis encore

(1) L'écrivain a lu, le 5 juillet 1835, que d'après une note du cardinal Baronius sur le Martyrologe romain, 8 décembre, il y a à la bibliothèque Sforza, à Milan, un manuscrit, nº 65, contenant un discours de l'Empereur Léon, qui monta sur le trône en 886, sur

qu'une église grecque, ou plutôt un évêque, ne voulant pas le croire, la même image vint à lui au-dessus de la mer. Je vis l'image traverser les flots, s'agiter au-dessus de l'église, y entrer et se placer au-dessus de l'autel, ce qui détermina les fidèles à célébrer également la fête. On possédait dans cette église un portrait en pied de la Vierge, peint par saint Luc d'après nature; elle portait un voile et une tunique blanche. Je crois qu'on l'avait reçu de Rome, où actuellement on ne possède plus qu'un buste du même saint. Elle était au-dessus de l'autel, à l'endroit même où apparut la Vierge foulant aux pieds le serpent. Je crois qu'elle est encore à Constantinople ou du moins qu'on l'y a vénérée à une époque ancienne.

J'ai été aussi en Angleterre et j'y ai vu la fête introduite et célébrée en un temps déjà bien éloigné de nous. J'ai vu dès avant hier, à l'occasion de la fête de saint Nicolas, un prodige qui s'y rattachait. J'ai vu un abbé d'Angleterre exposé sur la mer à de très-grands dangers. Comme les passagers avaient imploré instamment la protection de la mère de Dieu, je vis saint Nicolas, évêque de Myre, planer au-dessus de la mer, s'approcher du vaisseau et dire à l'abbé que Marie l'avait envoyé lui dire qu'il devait faire célébrer le 8 décembre la fête de l'immaculée Conception, ainsi le vaisseau arriverait au port. L'abbé ayant demandé de quelle façon on devait célébrer la fête, le saint répondit qu'elle devait l'être de la même façon

cette fête célébrée à Constantinople, ce qui autorise à croire qu'elle fut introduite dans l'Eglise beaucoup plus tôt. Suivant Canisius, *de beatissima virgine Maria*, lib. 1, c. 7, et Galatinus, *De arcanis catholicœ veritatis*, lib. VII, c. 5, cette fête est mentionnée dans le Martyrologe de saint Jean Damascène. — L'abbé Sabas, dont parle la Sœur, est connu pour sa dévotion envers la sainte Vierge; il mourut vers l'an 500.

que la Nativité. Le nom d'Anselme (1) fut aussi prononcé à l'occasion de l'introduction de la fête, mais je ne me rappelle plus les détails. J'ai vu encore l'établissement de la fête en France et comment saint Bernard réclama, parce qu'on n'avait pas eu recours à l'autorité du pape (2).

Ce qui précède touchant la bénédiction de Joachim et d'Anne est un résumé des visions que la sœur Emmerich avait chaque année pendant la fête de l'immaculée Conception (8 décembre). Toutefois elle dit en 1821, le jour même de la fête, que la rencontre des deux saints époux sous la porte dorée n'avait pas eu lieu en décembre, mais dans l'automne, à la fin de la fête des Tabernacles (qui durait du 15 au 23 Tisri, fin de septembre et commencement d'octobre.) Ainsi elle vit qu'avant de se rendre au temple, Joachim disposa les tentes de feuillage avec ses bergers (3) et qu'Anne reçut la promesse de la fécondité, au moment même où elle priait sous un arbre disposé de façon à figurer une tente (4). D'autre part elle avait dit l'année précédente qu'elle se rappelait que Joachim avait choisi pour porter son offrande au temple, où il devait retrouver sa femme, l'occasion d'une fête de la Dédicace du temple; or, d'après ce qui précède, il ne peut être ici question de la grande fête de la dédicace du temple, laquelle avait lieu en hiver (25 Casleu), mais bien d'une fête commémorative de la dédicace du temple de Salomon, fête que, suivant les visions de la Sœur sur la seconde année de la vie publique, le divin Sauveur passa à Ruma à quelques lieues de Salem, précisément à la fin de la fête des Tabernacles, et où il prêcha sur la

(1) Il faut observer que la Sœur ne dit point que ce fut Anselme qui eut la vision, tandis que cela est affirmé par Pierre de Natalibus, dans son *Catalogue des Saints* (lib. I, cap. 42), ainsi que l'écrivain l'a vu en juillet 1835. Ainsi elle semble s'accorder plutôt avec le cardinal Baronius qui, dans une note sur le Martyrologe romain, 4 décembre, attribue la vision non pas à saint Anselme, mais à l'abbé bénédictin Elsinus ou Elpinus, en 1070 et par conséquent avant saint Anselme. J. Carthagène, dans ses homélies sur les *Mystères admirables de la Mère de Dieu*, tom. I, lib. I, hom. 19, semble dire la même chose d'après une lettre de saint Anselme aux évêques d'Angleterre. Le saint archevêque de Cantorbéry fut le premier à introduire la fête en Angleterre.

(2) Elle fut établie en l'an 1245 par le chapitre de Lyon, auquel saint Bernard adressa des réclamations.

(3) Chap. II, p. 42.

(4) *Ibid.*, p. 39.

prochaine destruction du temple (1). Malgré le silence que gardent relativement à cette fête les ouvrages les plus estimés traitant des antiquités hébraïques, on ne peut, indépendamment des communications de la Sœur, douter de son existence quand on se rappelle, d'une part, que Salomon célébra, en même temps que la fête des Tabernacles, la dédicace du temple qu'il avait fait bâtir (2), et que la Massore prescrit comme lecture pour le second et le huitième jour de la fête des Tabernacles le récit de la dédicace du temple de Salomon (3). Observons toutefois que, bien que la sœur Emmerich ait vu la rencontre de Joachim et d'Anne au temple à la fin de la fête des Tabernacles et par conséquent deux mois environ avant l'époque à laquelle l'Eglise célèbre ce mystère, cependant c'était toujours dans le mois de décembre qu'elle avait et racontait ses visions touchant l'immaculée Conception de Marie, de même que ce fut en ce même jour, et non dans l'automne, au temps de la fête des Tabernacles, qu'elle vit ce grand mystère célébré par les mages lors du voyage que le Sauveur fit en Arabie après la résurrection de Lazare.

Dans la rencontre des deux époux sous la porte d'or et l'irradiation de la lumière d'en haut, il faut voir une sorte de rénovation immédiate et essentielle, de sanctification, de consécration, d'illumination, de purification de ces deux époux en raison de la mission sublime que Dieu leur avait réservée dans les desseins de sa providence. Par la transmission d'une bénédiction essentielle à Joachim (4) et la promesse faite à sainte Anne (5), ils arrivèrent l'un et l'autre au point de maturité auquel leur union devait porter le plus précieux de ses fruits. Or de même que cette maturité fut produite par une grâce immédiate, essentielle, par une coopération divine qui leur communiqua la vertu dont ils avaient besoin, il convenait, ce semble, qu'après que le Ciel les avait ainsi préparés, le Ciel aussi présidât en quelque sorte à leur union.

Maintenant que nous en avons fini avec les visions destinées à compléter le récit de la Conception de la Vierge, nous allons reprendre le fil de sa vie.

---

(1) *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. III, ch. III, p. 61.
(2) III Rois, VIII, 2-66; II Paralip. VII, 10.
(3) Sur le III[e] livre des Rois, VIII, 2 et 54.
(4) Chap. II, p. 44.
(5) *Ibid.*, p. 41.

CHAPITRE QUATRIÈME.

NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

I.

L'AME DE MARIE EST RÉUNIE A SON CORPS.

J'ai eu une vision de la création de l'âme de Marie et de l'union de cette âme avec son corps très-pur. J'ai vu, dans l'image lumineuse sous laquelle je vois d'ordinaire la sainte Trinité dans mes visions, un mouvement semblable à une grande montagne lumineuse, et cependant quelque chose comme la forme d'un homme, et j'ai vu de cette forme humaine quelque chose se détacher du centre et monter vers la bouche, et une lueur merveilleuse sortir de cette bouche. Puis je l'ai vue se tenir devant la face de Dieu, s'agiter, se former, ou plutôt recevoir sa forme; car, tandis qu'elle prenait une forme humaine, j'ai vu qu'elle devait à la volonté divine la beauté inexprimable dont elle était revêtue. J'ai vu que Dieu montra aux anges la beauté de cette âme, et qu'ils conçurent à cette vue une joie que la parole ne saurait rendre. Non, je ne saurais dire tout ce que j'ai vu et compris à cette occasion (1).

(1) Si l'âme nouvellement créée de la Vierge apparaît ici dans le temps de la même façon qu'on l'a montré plus haut (chap. III, p. 56) apparaissant dans l'éternité, il faut voir en cela la simple expression d'un élection faite à l'avance, la réalisation d'une idée qui a été en Dieu dès le commencement, et non la création même de cette âme avant le temps. On trouve, en un grand nombre d'écrivains ecclésiastiques, des idées analogues sur la présence de Marie en Dieu

Dix-sept semaines et deux jours après la conception de la Vierge, et par conséquent au milieu, moins cinq jours, de la grossesse de sainte Anne, j'ai vu cette sainte mère pendant la nuit étendue sur sa couche dans sa maison voisine de Nazareth. Un nuage lumineux l'ayant environné, il s'en détacha un rayon qui se porta vers le milieu de son côté, et la flamme mystérieuse passa en elle sous la forme d'un petit corps humain tout pénétré de lumière (1). Au même instant, je vis sainte Anne, tout environnée de lumière, se dresser sur sa couche. Elle fut comme ravie, il lui sembla que son cœur s'ouvrait comme un tabernacle et qu'elle y voyait une vierge lumineuse, de laquelle devait sortir le salut du monde entier.

Ce fut alors que le petit corps de l'enfant tressaillit pour la première fois sous son cœur maternel. Anne se leva de sa couche, s'habilla et fit part de sa joie à Joachim, et tous les deux rendirent grâces à Dieu. Je les vis prier dans le jardin sous l'arbre où l'ange avait consolé sainte Anne. Il me fut dit que la Vierge fut animée cinq jours avant les autres enfants, et qu'elle naquit douze jours plus tôt.

avant le temps, entendue de la simple complaisance de Dieu dans lè choix qu'il a fait. Voir par exemple saint Bernardin de Sienne : *Tu ante omnem creaturam; in mente Dei prædestinata fuisti*, *ut Deum ipsum hominem ex tua carne procreares* (Serm. 51, de Virg., artic. II, cap. 4); le bienheureux Albert-le-Grand : *Mater hominum dignitate, quia ipsa primogenita ante omnem creaturam* (Super Missus est, 182); Hugues de Saint-Cher : *Præparavit Deus omnem orbem, id est beatam Virginem quasi exemplar* (In Psalm. XXIII, v. 1 et 3 ; le P. Salazar, jésuite : *Demum mundum producens Deus Mariam sibi contemplandam ideo proposuit, quia ex omnibus pure creatis operibus Dei præstantissimum erat Maria.*

(1) L'opinion suivant laquelle l'âme serait unie au corps, non pas immédiatement après la conception, mais au bout d'un certain temps, a pour elle de bonnes autorités, bien qu'elle ne soit pas la plus commune. Voir saint Grégoire de Nysse, édit. Morel, tom. II, p. 25.

II.

NAISSANCE DE LA SAINTE VIERGE.

Déjà, quelques jours auparavant, Anne avait dit à Joachim que le temps de ses couches approchait. Elle envoya des messagers à Séphoris chez sa jeune sœur Maraha, dans la vallée de Zabulon, chez la veuve Enué, sœur d'Elisabeth, et à Bethsaïda chez sa nièce, Marie Salomé, parce qu'elle désirait avoir auprès d'elle ces trois femmes. Je les ai vues en route; la veuve Enué était accompagnée d'un serviteur, et les deux autres le furent de leurs époux, qui retournèrent sur leurs pas, arrivés à une certaine distance de Nazareth. Le jour qui précéda celui des couches, Joachim envoya aux pâturages ses nombreux troupeaux et ne conserva des nouvelles servantes de sa femme que celles qui étaient nécessaires pour le service de la maison; il se rendit lui-même à son pâturage le plus voisin. La fille aînée d'Anne, Marie d'Héli, prit soin du ménage: elle pouvait alors avoir environ dix-neuf ans; elle s'était mariée à Cléophas, surveillant en chef des bergers de Joachim, duquel elle avait une petite fille, Marie Cléophas, alors âgée d'environ quatre ans. Joachim pria et choisit ses plus beaux agneaux, chevreaux et taureaux, et les fit conduire au temple par ses serviteurs comme sacrifice d'actions de grâces; il ne revint chez lui que dans la nuit. Je vis les trois femmes arriver vers le soir chez sainte Anne. Elles se rendirent tout d'abord à l'endroit même où elle se tenait, derrière le foyer, et elles l'embrassèrent. Après leur avoir annoncé sa délivrance prochaine, elle récita debout avec elles un cantique dont voici un passage : « Loué soit Dieu le

Seigneur : il a eu pitié de son peuple, il a racheté Israël ; il a réalisé la promesse qu'il a faite à Adam, dans le paradis ; l'enfant né de la femme doit écraser la tête du serpent. » Mais je ne saurais en bien indiquer la suite.

Anne était comme ravie hors d'elle-même ; elle parcourut dans ce psaume toutes les figures de la Vierge ; elle dit en particulier : « Le germe que Dieu a donné à Abraham, a mûri dans mon sein. » Elle rappela Isaac promis à Sara, et dit : « C'est en moi qu'a fleuri la verge d'Aaron. » Je la vis ensuite comme toute pénétrée de lumière. Je vis la chambre inondée de clartés, et au-dessus l'échelle de Jacob. Ses parentes étaient toutes saisies d'un étonnement joyeux et comme ravies hors d'elles-mêmes, je crois qu'elles virent aussi l'apparition.

Ce ne fut qu'après cette prière faite en commun que l'on présenta aux nouvelles venues une petite réfection consistant en pain, fruits et eau mêlée à du baume. Elles mangèrent et burent debout, puis elles se couchèrent jusque vers minuit, afin de se reposer un peu des fatigues du voyage. Anne resta levée pour prier ; vers minuit elle éveilla ses parentes pour s'unir à elle. Elles la suivirent derrière un rideau où se trouvait l'oratoire. Anne ouvrit la porte d'une petite armoire qui renfermait dans une boîte un objet mystérieux. Il y avait de part et d'autres des luminaires, je ne saurais dire si c'étaient des lampes. On les tira d'une sorte d'étui, et on mit au-dessous de petits appuis pour les empêcher de tomber. On alluma les flambeaux ou les lampes. Un escabeau rembourré était au pied de cette espèce de petit autel. Il y avait dans cette boîte des cheveux de Sara pour laquelle sainte Anne avait une grande vénération, des ossements de Joseph que Moïse avait apportés de l'Egypte, quelque chose de Tobie (c'était, si

je ne me trompe, un morceau de ses vêtements) enfin la petite coupe blanche et brillante, en forme de poire, dans laquelle Abraham avait bu lors de la bénédiction de l'ange et que Joachim avait reçue de l'arche d'alliance avec la bénédiction. Je vois maintenant que cette bénédiction était du pain et du vin, qu'elle était un aliment, un fortifiant sacramentel.

Anne se mit à genoux devant la petite armoire; de ses trois parentes deux se placèrent à droite et à gauche et la troisième par derrière. Je vis en ce moment une lumière surnaturelle remplir la chambre et se condenser en enveloppant la sainte. Les femmes tombèrent la face contre terre comme hors d'elles-mêmes. La lumière, en entourant sainte Anne, prit tout à fait la forme du buisson ardent qui entoura Moïse sur le mont Horeb, si bien que la sainte disparut complétement à mes yeux. La flamme dirigeait ses rayons à l'intérieur, et je vis tout à coup Anne recevoir sur ses mains son enfant toute resplendissante, l'envelopper dans son manteau, la presser contre son cœur, puis la déposer sur l'escabeau en face du reliquaire et continuer à prier. Bientôt j'entendis l'enfant crier, et je vis que la mère tira de dessous son voile des langes pour l'envelopper. Elle l'enveloppa jusque sous les bras avec des linges rouges et gris, en laissant à nu la poitrine, les bras et la tête. En ce moment l'image du buisson ardent avait disparu.

Les femmes se levèrent et reçurent à leur grande surprise l'enfant dans les bras; elles répandirent des larmes de joie. Elles chantèrent encore un cantique, et Anne souleva l'enfant comme pour l'offrir à Dieu. Je vis encore la chambre remplie d'une grande lumière, et j'aperçus plusieurs anges qui chantaient le *Gloria* et l'*Alleluia*, j'entendis même toutes les paroles; ils annoncèrent que le vingtième jour l'enfant devait recevoir le nom de Marie. La mère alla alors à sa

chambre à coucher et s'étendit sur son lit. Les femmes, ayant déshabillé l'enfant, lui firent prendre un bain, l'enveloppèrent de nouveau et le rendirent à sainte Anne. Il y avait là un petit berceau d'osier entrelacé qu'on pouvait à volonté attacher de l'un des côtés du lit, contre la muraille ou au pied, de façon à ce que l'enfant fût auprès de sa mère, tout en n'étant pas dans le même lit.

Les pieuses femmes appelèrent alors saint Joachim; il s'approcha du lit, s'agenouilla, et arrosa l'enfant d'un torrent de larmes; enfin, le levant dans ses bras, il chanta un cantique comme Zacharie à la naissance de Jean-Baptiste. Il parla dans ce psaume du germe saint que Dieu avait déposé dans Abraham, qui s'était développé dans le peuple de Dieu par l'alliance scellée de la circoncision, qui avait atteint toute sa maturité dans cet enfant et ne devait plus se propager selon la chair. Je lui entendis encore dire dans ce cantique que cette parole du prophète était enfin accomplie : « Un nouveau rameau naîtra sur la racine de Jessé. » Il dit aussi avec beaucoup d'humilité et de piété qu'il était prêt à mourir. Je remarquai que ce fut seulement alors que Marie d'Héli, la fille aînée de sainte Anne, vint voir sa jeune sœur; bien qu'elle fût mère depuis plusieurs années, elle n'avait pas été présente à la naissance de Marie, sans doute parce que, d'après les idées des juifs, il ne convenait pas qu'une fille même mariée assistât aux couches de sa mère. Le matin je vis les serviteurs, les servantes et un grand nombre de gens du voisinage réunis autour de la maison. On les fit entrer par groupes et les femmes montrèrent à tous l'enfant; beaucoup furent touchés et plusieurs se convertirent. Un grand nombre de voisins s'étaient empressés de venir, parce qu'ils avaient vu durant la nuit une grande lumière planer au-dessus de la maison et que la maternité accordée à sainte Anne, après

une longue stérilité, était considérée comme une grâce extraordinaire.

III.

ALLÉGRESSE QUE CAUSE AU CIEL ET DANS LES LIMBES LA NAISSANCE DE LA VIERGE. — MOUVEMENT DANS LA NATURE ENTIÈRE.

Tandis que la jeune enfant reposait sur les bras de sa mère, je la vis en même temps dans le ciel présentée devant la face de la très-sainte Trinité et saluée par les acclamations joyeuses de toutes les armées célestes. Je vis que toutes ses joies, toutes ses douleurs, toutes ses gloires lui furent alors manifestées d'une manière surnaturelle. Marie fut instruite d'un nombre infini de mystères, et cependant elle était et demeura un enfant. Nous ne comprenons rien à sa science, parce que la nôtre s'est développée sur l'arbre fatal du Paradis. Elle savait tout cela de la même façon qu'un enfant connaît le sein de sa mère et sait qu'il doit y puiser. Au moment où je cessai de voir l'enfant ainsi instruite dans le ciel par la grâce, je l'entendis pleurer pour la première fois. Je vois souvent des tableaux analogues ; mais je ne puis bien les rendre, et la plupart des hommes n'y comprennent absolument rien, aussi je m'abstiens ordinairement d'en parler.

Au moment même de la naissance de la Vierge, j'ai vu le mystère annoncé aux patriarches dans les limbes ; je les ai vus tous, et surtout Adam et Eve, pénétrés d'une joie inexprimable, parce que la promesse du paradis était enfin réalisée. Je vis encore que les patriarches avancèrent dans l'état de grâce, que les limbes s'illuminèrent et parurent s'agrandir, et qu'ils agirent eux-mêmes plus efficacement sur la terre. Ce fut comme si les travaux, les pénitences, les efforts,

les soupirs, les cris d'amour de leur vie entière étaient arrivés à leur complément.

En ce même moment de la naissance de la Vierge, je vis un mouvement extraordinaire de joie dans la nature, dans les animaux, ainsi que dans le cœur des gens de bien, et j'entendis des chants d'allégresse. Les pécheurs, au contraire, furent en proie à l'angoisse et au déchirement du cœur. Surtout je vis, aux environs de Nazareth et dans tout le reste de la Palestine, un grand nombre de possédés éprouver en ce moment des accès furieux; ils se précipitaient de côté et d'autre en poussant des cris épouvantables, et les démons s'écrièrent par leur bouche : « Nous sommes obligés de fuir, nous ne pouvons rester ici. »

IV.

ANNE LA PROPHÉTESSE ET LE VIEILLARD SIMÉON. — LA NAISSANCE DE LA VIERGE ANNONCÉE EN CHALDÉE ET EN ÉGYPTE.

Je vis à Jérusalem comment, à l'heure de la naissance de la Vierge, le vieillard Siméon, qui demeurait au temple, fut réveillé par des cris affreux poussés par des fous et des possédés, qui habitaient dans une rue voisine de la montagne du temple un édifice dont il avait du moins en partie la surveillance. Je le vis à minuit, sur la place en face de la maison, demandant à l'un de ces malheureux la raison des cris épouvantables avec lesquels il réveillait tout le voisinage. Pour toute réponse, il cria plus bruyamment encore qu'il devait fuir. Siméon ayant ouvert la porte, le possédé se précipita violemment dehors, et Satan s'écria : « Je dois fuir, nous devons tous fuir : une Vierge est née. Il y a maintenant sur la terre un nombre infini d'anges qui nous tourmen-

tent; et nous qui devons fuir maintenant, nous ne pourrons jamais plus posséder qui que ce soit. » Je vis Siméon prier avec ferveur; l'infortuné fut jeté en tous les sens sur la place, et je vis le démon obligé de le laisser. Je fus très-heureuse de voir le vieillard Siméon.

Je vis encore Anne la prophétesse et Noémi, sœur de la mère de Lazare, qui devait être dans la suite la maîtresse de Marie au temple, réveillées à la même heure et instruites par des visions de la naissance d'une enfant d'élection. Elles se rendirent aussitôt l'une auprès de l'autre, et se communiquèrent ce qu'elles avaient appris; je crois qu'elles connaissaient sainte Anne.

Cette même nuit, j'ai vu, dans une ville de la Chaldée, cinq sibylles ou vierges prophétiques avoir des visions et aller en rendre compte aux prêtres; bientôt ceux-ci annoncèrent de différents côtés qu'ils avaient vu qu'une Vierge était née, qu'un grand nombre de dieux étaient descendus sur la terre pour la saluer, et que d'autres, en proie à un violent désespoir, avaient fui devant elle. Je vis aussi qu'à partir de l'heure de la naissance de la Vierge, les observateurs des astres qui, depuis la conception de Marie, voyaient dans une étoile une vierge tenant dans une balance en équilibre une grappe de raisin et des épis de blé, n'aperçurent plus cette image dans l'étoile; il leur sembla qu'elle en était sortie; ils croyaient voir un vide dans l'étoile, et elle semblait se diriger vers un certain pays. Ce fut alors qu'ils firent fabriquer et qu'ils placèrent dans leur temple la grande figure que j'ai vue chez eux dans mes contemplations de la vie publique du Sauveur, et qui se rapportait à la sainte Vierge (1).

(1) Le 7 décembre de la troisième année de la vie publique de

Plus tard, ils placèrent aussi dans leur temple un autre symbole de la Vierge, un jardin fermé. J'ai vu dans ce temple des animaux vivants, peut-être des chiens, auxquels on prodiguait toute sorte de soins; on leur donnait à manger d'autres animaux. Jusqu'ici j'avais toujours vu durant la nuit, dans le temple des mages, une illumination extraordinaire. En portant les yeux en haut, on voyait une sorte de ciel étoilé, formé d'un certain nombre de constellations fort bien disposées, et ils y opéraient des modifications, conformément aux observations qu'ils faisaient en considérant les astres. Il en fut ainsi en particulier à la naissance de la Vierge, et je les vis faire dès

Notre-Seigneur, elle le vit dans un temple des Chaldéens, et dit à ce sujet : « Ils avaient sur une hauteur voisine une pyramide à degrés, avec une galerie de laquelle ils observaient assidûment les astres. Ils prédisaient l'avenir d'après la course des animaux, et interprétaient les songes et prophétisaient; ils avaient surtout le pressentiment d'une mère de Dieu. Il y avait dans leur temple, de forme ovale, un nombre considérable de statues de métal, travaillées avec un art exquis; mais l'objet le plus vénéré de ce temple était une pyramide triangulaire. De l'un des côtés de cette pyramide était une figure avec un grand nombre de bras et de pieds d'animaux; elle avait dans les mains entre autres objets une boule, un cercle, un bouquet d'herbes, une grosse pomme à côtes, avec sa tige. La face, environnée de rayons, ressemblait à celle que l'on donne au soleil. Elle avait un grand nombre de mamelles et représentait sans doute la nature ou le principe de la production des êtres; on lui donnait le nom de Miter ou de Mitras. Sur un autre côté de la pyramide, on voyait une figure d'animal avec une seule corne; c'était une licorne, on l'appelait du nom d'Asphas ou d'Aspax. Elle luttait avec sa corne contre un monstre qui se trouvait sur la troisième face de la pyramide. Ce dernier avait la tête d'un hibou, un bec crochu, quatre pattes garnies de serres, deux ailes et une queue qui se terminait comme la queue du scorpion. J'ai oublié son nom; car j'ai beaucoup de peine à retenir les noms étrangers; parfois je les confonds, et, quand je me les rappelle, je ne puis les reproduire qu'approximativement. Au-dessus des deux adversaires et au sommet de la pyramide était une statue qui représentait la mère de tous les dieux. Son nom était la Femme ou Alpha. Elle était considérée comme la plus puissante de toutes les divinités, et quiconque voulait obtenir quel-

lors à l'intérieur l'illumination qu'ils faisaient autrefois à l'extérieur.

A peine la sainte Vierge était-elle venue au monde que je vis tomber à la mer l'image d'une femme ailée, tenant à la main une balance et penchée au-dessus d'un enfant, placé lui-même dans une petite nacelle qui reposait sur un arbre; elle était hors du temple, en une île, à l'endroit où, longtemps avant l'époque d'Elie, je l'ai vue dresser, conformément aux ordres d'un oracle. L'arbuste sur lequel reposait la nacelle avec l'enfant ne fut pas renversé. Plus tard, on éleva une église en cet endroit. La femme ailée, avec trois mamelles que j'ai vue placée en Egypte au sommet d'un temple, après qu'un envoyé d'Elie eut fait con-

que chose du Dieu suprême, devait nécessairement s'adresser à elle ; on la nommait aussi le grenier de froment. Une gerbe de beaux épis sortait de son sein fécond ; la tête était ramenée en avant, car elle portait sur ses épaules un vase qui contenait ou qui avait contenu du vin. Ces peuples résumaient toute leur doctrine dans ces mots mystérieux : « Le froment doit se changer en pain et le raisin en vin pour rassasier et rafraîchir les hommes. » Cette statue portait sur la tête une sorte de couronne; et deux lettres assez semblables à nos lettres O et W (peut-être était-ce alpha et oméga) étaient gravées sur la pyramide. Ce qui m'étonna le plus dans ce temple, ce fut de voir sur un autel d'airain un jardin de forme ronde et entouré d'un treillis d'or, au-dessus duquel était l'image d'une vierge. Au milieu du jardin était un puits formé de plusieurs bassins scellés ensemble, et sur le devant une vigne magnifique, avec une belle grappe rouge. Cette grappe était suspendue au-dessus d'un pressoir de couleur sombre, dont la forme me fit penser à la croix de Notre-Seigneur; c'était cependant un pressoir. Un large entonnoir s'enfonçait dans un tronc d'arbre creusé dans toute sa longueur, et un sac de raisin était suspendu à son extrémité la plus étroite; deux bras mobiles, semblables à des leviers et pénétrant de chaque côté dans l'arbre, pressaient le raisin renfermé dans le sac, et le jus découlait du tronc creusé par des trous que l'on avait pratiqués dans sa partie inférieure. — Le jardin, qui avait de cinq à six pieds de diamètre, était rempli d'arbrisseaux, de fleurs et de fruits parfaitement imités, ainsi que les grappes de raisin, et dont chacun avait sa signification mystérieuse (Voir *le Cantique des cantiques*, IV, 12.) — *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. VI, pp. 17-19.

naître dans le pays la prophétie de la Vierge, tomba en partie du toit à l'instant où Marie vint au monde. Le visage, les trois mamelles et toute la partie inférieure du corps se fracassèrent et tombèrent ; il en fut autrement de la couronne, des mains avec les épis de la partie supérieure du corps et des ailes.

V.

VISITES FAITES A MARIE ENFANT.

Le 9 septembre, lendemain de la naissance de la Vierge, je vis encore arriver à la maison un assez grand nombre de parents du voisinage; j'ai entendu prononcer un certain nombre de noms, mais je les ai oubliés. Il est venu aussi des serviteurs de Joachim, attachés à ses pâturages les plus éloignés. On leur montra la jeune enfant, et ils furent tous transportés d'une grande joie. On fit à la maison un repas de réjouissance. — Les 10 et 11 septembre, je vis encore un certain nombre de personnes faire visite à l'enfant; il y avait dans le nombre des parents de Joachim, de la vallée de Zabulon. Pour ces visites, l'enfant était portée avec son berceau dans la pièce antérieure de la maison, et le berceau dressé sur un échafaud, assez semblable à un chevalet de scieur, pour être exposé à tous les regards. Elle était enveloppée jusque sous ses petits bras, qui étaient nus, d'une étoffe rouge et d'une étoffe blanche transparente, et avait autour du cou un petit voile aussi transparent. Le berceau était couvert de rouge et de blanc.

J'ai vu aussi Marie Cléophas, née du mariage de la fille aînée de sainte Anne et de Cléophas, et pour lors âgée de deux à trois ans, jouer avec Marie et la caresser. Marie Cléophas était forte et bien portante; elle avait une petite robe blanche sans manches,

avec une bordure rouge, laquelle était garnie de boutons rougeâtres semblables à de petites pommes. Elle avait autour de ses bras nus des guirlandes blanches, de plumes, de soie, ou de laine.

VI.

L'ENFANT REÇOIT LE NOM DE MARIE.

J'ai vu aujourd'hui une grande fête célébrée chez sainte Anne. Tout avait été débarrassé dans la partie antérieure de la maison, on avait enlevé toutes les cloisons en clayonnage destinées à former des cellules pour la nuit, et on avait eu ainsi une fort belle salle. On avait dressé une table longue et basse, couverte de vaisselle. Il y avait là un certain nombre de vases que je n'ai jamais vus ailleurs; j'y remarquai aussi des vases légers et garnis de trous dans leur partie supérieure, ils étaient destinés sans doute à recevoir des fleurs, je crois que c'étaient des corbeilles; j'ai vu aussi sur une table latérale un grand nombre de petits bâtons qui me parurent être d'ivoire, ainsi que des cuillers de la forme d'une coquille profonde, avec un manche qui se terminait par un anneau, et des chalumeaux recourbés destinés sans doute à aspirer quelque liqueur.

On avait dressé au milieu de la salle une sorte d'autel recouvert de rouge et de blanc, sur lequel on avait placé un berceau tressé des mêmes couleurs, avec une couverture bleu de ciel. Auprès de l'autel était un pupitre couvert avec des rouleaux de parchemin, pour la prière. Bientôt arrivèrent cinq prêtres de Nazareth, revêtus de leurs ornements sacerdotaux; un surtout avait des habits magnifiques, Joachim était avec eux. Je remarquai encore derrière l'autel un certain nombre de parents d'Anne

et de Joachim, hommes et femmes, tous en habits de fête : je me rappelle en particulier une sœur d'Anne, Maraha de Séphoris, ainsi que leur sœur aînée. Pour sainte Anne, elle était levée, cependant elle se tint dans sa chambre, qui se trouvait derrière le foyer, et ne parut pas à la fête.

Enué, la sœur d'Elisabeth, apporta l'enfant enveloppée jusque sous les bras d'une étoffe rouge et d'une étoffe blanche transparente, et la mit sur les bras de Joachim. Les prêtres, s'approchant de l'autel, prirent les rouleaux et prièrent à haute voix ; deux d'entre eux tenaient la queue du plus distingué des cinq. Cependant Joachim donna l'enfant au prêtre supérieur lequel l'éleva en priant, comme pour l'offrir à Dieu, et la remit ensuite dans le berceau sur l'autel. Alors, ayant pris des ciseaux ou pinces qui recevaient, comme nos mouchettes, ce que l'on détachait (1), il coupa à l'enfant trois mèches de cheveux, deux sur les côtés et une troisième au milieu de la tête, et les brûla sur un réchaud. Ensuite ayant pris une petite boîte avec de l'huile, il en oignit avec le pouce les organes des sens de l'enfant, les oreilles, les yeux, le nez, la bouche et le creux de l'estomac ; il écrivit encore le nom de Marie sur un morceau de parchemin qu'il plaça sur la poitrine de l'enfant. La cérémonie terminée, l'enfant fut rendue à Joachim qui la donna à Enué et, celle-ci alla la reporter à la mère. On chanta encore des psaumes, et on commença le repas, auquel je n'assistai point.

(1) Cet instrument, tel qu'elle le décrit, ressemblait moins à nos ciseaux qu'à des pincettes ou à des forceps.

VII.

ÉTABLISSEMENT DE LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA VIERGE.

Dans la soirée du 7 septembre, veille de la fête, Anne-Catherine. bien qu'elle souffrît beaucoup (1), manifestait cependant une joie extraordinaire, et, comme elle le disait elle-même, surnaturelle; elle était très-animée et se sentait singulièrement portée à Dieu. Elle parla de l'allégresse extraordinaire qui se manifestait dans toute la nature à cause de la naissance prochaine de la Vierge, et dit qu'il lui semblait qu'elle devait éprouver le lendemain une grande joie; pourvu, ajouta-t-elle, qu'elle ne se change pas en tristesse. Voici ce qu'elle dit alors :

Il y a dans toute la nature une allégresse incroyable ; j'entends les oiseaux chanter, je vois les agneaux et les chevreaux bondir, et les colombes, comme ivres de joie, se réunir en troupes nombreuses dans le pays où était autrefois la maison de sainte Anne. De la maison et de ce qui l'entourait, il ne reste absolument rien ; c'est maintenant un désert. J'ai vu des pèlerins, la robe relevée, le bâton à la main, des étoffes nouées autour de la tête, parcourir le pays dans la direction du mont Carmel. Il y a ici quelques solitaires de la montagne, les pèlerins leur demandent étonnés ce que signifie cette allégresse de la nature entière : ils répondent qu'il en est toujours ainsi la veille de la Nativité de la Vierge. C'est vraisemblablement dans le voisinage que se trouvait la maison de sainte Anne. Un pèlerin qui avait tra-

(1) La sainte Vierge, lui apparaissant, lui avait promis que le lendemain, le 8 septembre, qui était aussi le jour anniversaire de la naissance de la Sœur, elle recevrait la grâce de pouvoir durant quelques semaines se tenir sur son séant, quitter sa couche et marcher un peu dans sa chambre, ce qu'elle n'avait pu faire depuis une dizaine d'années. Cette faveur lui arriva en effet, avec toutes les souffrances tant du corps que de l'esprit qui lui avaient été annoncées en même temps, ainsi qu'on le verra en son lieu.

versé ce pays avant eux avait fait les mêmes observations, et leur avait dit que ces phénomènes singuliers avaient donné lieu à l'établissement de la fête.

J'ai vu maintenant les circonstances mêmes de cet établissement. Deux cent cinquante ans environ après la mort de la sainte Vierge, j'ai vu un saint homme parcourir le pays, recherchant et honorant tous les lieux signalés par le passage du divin Sauveur sur la terre. J'ai vu que ce saint homme était spécialement guidé par Dieu et que souvent il lui arrivait de passer plusieurs jours de suite dans la prière et la méditation, où il goûtait de grandes douceurs et recevait les communications divines. Pendant plusieurs années, il avait, la nuit du sept au huit septembre, ressenti une grande allégresse dans la nature, et entendu dans les airs des chants joyeux; enfin, sur ses instantes prières, un ange lui avait révélé durant son sommeil que c'était cette nuit-là qu'était née la sainte Vierge Marie. Il eut cette communication dans un voyage qu'il fit au mont Sinaï ou au mont Horeb; on lui dit en même temps qu'il y avait là, dans une grotte autrefois habitée par le prophète Elie, une chapelle murée en l'honneur de la mère du Messie, et qu'il devait faire connaître ces deux circonstances aux solitaires qui demeuraient sur la montagne. Je le vis bientôt arriver au mont Sinaï. L'endroit où est maintenant le couvent était dès lors occupé par quelques solitaires; du côté de la vallée il était aussi escarpé qu'il l'est maintenant que l'on doit se faire monter au moyen d'une poulie; j'ai vu que, par suite de ses communications, la fête de la Nativité de la Vierge y fut célébrée pour la première fois par les solitaires le 8 septembre, environ deux cent cinquante ans après la mort de Marie: ce fut de là qu'elle passa dans le reste de l'Eglise.

Je vis encore que les solitaires se mirent à rechercher avec le pèlerin la grotte d'Elie et la chapelle en l'honneur de la Vierge; il n'était pas facile de les trouver au milieu des nombreuses cavernes des esséniens et d'autres solitaires; je vis çà et là autour de ces grottes des jardins non cultivés, avec de fort beaux arbres à fruits. Le pieux voyageur apprit dans la prière qu'ils devaient conduire un juif avec eux dans les différentes grottes; celle dans laquelle il ne pourrait pénétrer, serait celle d'Elie. Bientôt je vis qu'ils se dirigèrent avec un vieux juif vers les grottes et que, quelques efforts qu'il fit, il fut toujours repoussé d'une de ces grottes, remarquable par son entrée étroite; ils reconnurent à ce signe la grotte du prophète, ils y trouvèrent une seconde grotte murée, dont ils ouvrirent la porte : c'était précisément le lieu où Elie avait prié en l'honneur de la future mère du Sauveur. Les grosses pierres, aux veines magnifiques, dont elle était fermée, entrèrent plus tard dans la construction de l'église. Ils y trouvèrent des restes précieux des prophètes et des patriarches, ainsi qu'un grand nombre de cloisons d'osier et d'objets ayant autrefois servi au culte; tout cela fut également destiné à l'église. J'ai vu, à cette occasion, un grand nombre de détails relatifs au mont Horeb, mais je ne les ai plus présents à l'esprit, je me rappelle encore que l'endroit où Moïse vit le buisson ardent reçut ensuite un nom qui veut dire l'ombre de Dieu, et qu'on ne pouvait y aller que les pieds nus. J'y ai vu aussi une montagne toute de sable rouge sur laquelle venaient cependant de fort beaux fruits.

VIII.

PRATIQUES POUR HONORER LA NATIVITÉ DE LA VIERGE. — PURIFICATION DE SAINTE ANNE.

J'ai vu un grand nombre de détails relatifs à sainte Brigitte, et reçu communication de différentes choses que Marie lui dit, touchant sa conception et sa nativité. Ainsi je me rappelle que la sainte Vierge lui révéla un jour que quand des femmes enceintes jeûnent la veille du jour de sa naissance, qu'elles récitent ce jour-là neuf *Ave Maria* en l'honneur des neuf mois qu'elle a passés dans le sein de sa mère, qu'elles répètent souvent cette dévotion et en particulier la veille de leurs couches, et que de plus elles reçoivent pieusement les sacrements, elle se charge de présenter elle-même leur prière à Dieu et de demander pour elles une heureuse délivrance, même au milieu des circonstances les plus périlleuses.

Aujourd'hui la Vierge, se présentant à moi, m'a dit entre autres choses que quiconque récite ce soir neuf *Ave Maria* en l'honneur des neuf mois qu'elle a passés dans le sein de sa mère et de sa naissance, et continue durant neuf jours cet exercice de dévotion, donne chaque jour aux anges neuf fleurs pour former un bouquet qu'elle reçoit dans le ciel et qu'elle présente à la sainte Trinité, afin d'obtenir par là au fidèle une grâce particulière. Bientôt je me sentis comme transportée sur une haute montagne entre le ciel et la terre. La terre était sombre et triste; au ciel je vis, entre les chœurs des anges et les ordres des saints, la sainte Vierge devant le trône de Dieu. Je vis qu'on lui éleva, avec les dévotions et les prières de la terre, deux portes d'honneur, deux trônes d'honneur qui finirent par former des palais

et même des villes entières ; ce qui m'étonna le plus, ce fut de voir ces édifices formés de plantes, de fleurs et de guirlandes, dont la couleur et la nature correspondaient au mérite et au caractère des prières de chaque homme, de chaque communauté. Les anges et les saints les recevaient des mains des fidèles et les déposaient au pied du trône de la Vierge.

Quelque temps après la naissance de Marie, je vis Anne et Joachim aller au temple avec l'enfant, pour y offrir un sacrifice. Ils présentèrent leur enfant au temple avec de profonds sentiments de piété et de reconnaissance envers Dieu qui les avait délivrés de leur longue stérilité ; de même que plus tard la Vierge, conformément à la loi, présenta l'enfant Jésus au temple et le racheta (1). Le lendemain de leur arrivée, ils firent leur offrande, promettant dès lors de consacrer plus tard entièrement leur enfant au service du temple. La cérémonie terminée, ils retournèrent à Nazareth avec Marie.

(1) D'après la loi (*Lévit.* XII), la femme qui avait donné le jour à une fille était impure pendant quatre-vingts jours ; durant tout ce temps-là, elle ne pouvait ni toucher un objet saint, ni se montrer au temple, ni sortir de chez elle ; ce temps expiré, elle devait offrir au temple un sacrifice pour sa purification. Une femme de condition aisée devait offrir un agneau d'un an en holocauste et une colombe ou une tourterelle en expiation du péché. Les pauvres se bornaient à offrir deux jeunes colombes ou tourterelles, une en holocauste et l'autre en expiation du péché.

CHAPITRE CINQUIÈME.

PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE AU TEMPLE.

I.

EXAMEN DE L'ENFANT CHEZ SAINTE ANNE ET PRÉPARATIFS DE DÉPART.

Le 28 octobre 1821, Anne-Catherine éveillée et dans l'état de clairvoyance dit à son ami :

On ne va pas tarder à conduire la jeune Marie au temple de Jérusalem (1). Il y a quelques jours j'ai vu sainte Anne se retirer avec l'enfant, alors âgée de trois ans, dans l'une des chambres de sa maison voisine de Nazareth, lui faire réciter des prières et l'instruire, parce que les prêtres doivent bientôt venir l'interroger et voir si elle peut être reçue au temple. — Aujourd'hui on célèbre chez sainte Anne une première fête à l'occasion du prochain départ de l'enfant. On y a réuni des étrangers, des parents, hommes, femmes et enfants ; il s'y trouve aussi trois

(1) La présentation de la Vierge au temple et le séjour qu'elle y fit sont confirmés par l'autorité de l'Eglise. Dans toute l'Eglise, l'office du 21 novembre est consacré à fêter le souvenir de la présentation, et l'on a dans l'évêque Evodius (*Nicephor.*, *Hist.*, *Eccles.*, II, 3) un témoin de cette tradition, appartenant aux temps apostoliques. On peut encore invoquer en sa faveur les témoignages de saint Grégoire de Nysse, de saint Epiphane, de saint George de Nicomédie, de saint Grégoire de Thessalonique, de saint Jean Damascène et de plusieurs autres saints Pères. L'Eglise grecque célèbre cette fête depuis onze siècles au moins. — L'Alcoran (*Soura Imram*, v. 31 et suivants) insiste aussi longuement sur le séjour de la Vierge au temple.

prêtres, un de Séphoris (c'est un neveu du père de sainte Anne), et un de Nazareth; le troisième habite une localité située sur une montagne à quatre lieues environ de Nazareth. Le nom de cette localité commence par la syllabe *Ma*.... Ils sont venus pour interroger l'enfant et voir si elle était en état d'être consacrée au service du temple, puis pour s'occuper de son trousseau; car ses vêtements devaient être coupés d'une façon particulière. On avait disposé trois habillements complets, de couleurs différentes, et comprenant chacun une tunique, un scapulaire et un manteau; j'ai remarqué aussi deux couronnes ouvertes de soie et de laine et une troisième fermée dans sa partie supérieure par un cercle.— Un des prêtres coupa lui-même plusieurs pièces du trousseau et indiqua la manière dont tout le reste devait être disposé.

Quelques jours plus tard, le 2 novembre, elle ajouta:

J'ai vu aujourd'hui une grande fête célébrée chez les parents de la sainte Vierge. Cependant je ne saurais dire si elle a réellement eu lieu à pareil jour, ou si l'on m'a montré de nouveau des tableaux que j'avais vus antérieurement; car j'en ai vu de semblables les trois derniers jours, seulement je les ai oubliés à cause de toutes mes souffrances et des distractions qui m'ont assaillie. — Les trois prêtres étaient encore présents, ainsi que plusieurs personnes de la famille et des jeunes filles, comme Marie d'Héli et sa fille âgée de sept ans, Marie Cléophas laquelle est beaucoup plus forte que la sainte Vierge. Celle-ci est extrêmement délicate; elle a les cheveux très-fins, d'un blond foncé et bouclés à l'extrémité. Elle sait déjà lire, et, par la sagesse de ses réponses, étonne tous ceux qui l'entendent. Maraha, sœur de sainte Anne établie à Séphoris, est aussi accompagnée

d'une jeune fille, ainsi que plusieurs autres femmes de la sainte famille.

Les vêtements destinés à Marie et taillés en partie par les prêtres, avaient été cousus avec soin par les femmes. On les fit prendre successivement à l'enfant durant la fête, et on lui fit subir en même temps plusieurs examens. Tout se fit avec beaucoup de sérieux et de solennité, et bien que les vieux prêtres ne pussent s'empêcher de sourire, ce qui me frappa surtout dans cette scène ce fut l'admiration qu'excitèrent en eux les réponses de l'enfant et les larmes de joie que versèrent ses parents.

La séance eut lieu dans une chambre carrée voisine de la salle à manger; la lumière y pénétrait par une ouverture pratiquée dans le toit.

Un tapis rougeâtre était étendu sur le sol; je remarquai aussi une table d'autel recouverte d'une étoffe blanche et rouge; au-dessus une tapisserie, avec une figure (1) qui semblait brodée, faisait l'office

(1) Cette statue représentait un homme, et je crois que c'était Moïse. Il avait un large manteau de prière, tel que celui qu'il portait quand il allait sur la montagne demander quelque grâce au Seigneur. Il était figuré ayant les tables de la loi, non dans les mains, mais suspendues à son bras ou lui descendant du cou. Moïse avait une haute stature et de larges épaules, ses cheveux étaient roux; sa tête était allongée et terminée en pointe, comme un pain de sucre; son nez était gros et recourbé. On voyait sur son large front deux protubérances semblables à des cornes et tournées l'une vers l'autre. Elles n'étaient pas solides comme des cornes d'animaux, c'étaient plutôt deux excroissances charnues, couvertes d'une peau bronzée et un peu ridée. Elles ne s'élevaient guère au-dessus du front. Il les avait déjà, mais beaucoup moins fortes, dès ses plus tendres années Ces protubérances lui donnaient un air extraordinaire; je ne pouvais en supporter la vue, parce qu'elles me rappelaient involontairement la manière dont on représente Satan. J'ai vu assez souvent des excroissances de ce genre sur le front des prophètes juifs ou des saints solitaires des premiers siècles de l'Église; plusieurs cependant n'en avaient qu'une au milieu du front. — Plus tard, en racontant la fuite en Egypte, la sœur Emmerich parla encore d'une figure de ce genre; seulement elle crut y voir Melchisédech et non Moïse.

de rideau et cachait une sorte de petite armoire, renfermant les livres de la loi et les recueils de prières. Devant cet autel, sur lequel on avait déposé, avec les trois habillements complets de la Vierge, d'autres objets que les parents de l'enfant lui avaient offerts pour compléter son trousseau, on voyait une sorte de petit trône auquel conduisaient quelques degrés. Saint Joachim, sainte Anne et les autres parents étaient réunis; les femmes étaient restées en arrière et les jeunes filles étaient groupées autour de l'enfant. Bientôt les prêtres arrivèrent les pieds nus. J'en comptai jusqu'à cinq, mais trois seulement avaient les habits sacerdotaux et prirent part à la cérémonie. L'un des prêtres prit sur l'autel les différentes pièces de l'habillement, expliqua leur signification symbolique et les présenta à la sœur d'Anne de Séphoris qui en revêtait l'enfant au fur et à mesure qu'elle les recevait. Elle lui mit ainsi une tunique tricotée de couleur jaunâtre, et un scapulaire de diverses couleurs orné de rubans; on le fit passer au-dessus du cou et on le serra autour du corps; enfin elle lui donna un manteau foncé avec des trous pour les bras, recouverts de pièces d'étoffe qui retombaient en les couvrant. Le manteau était découpé par le haut et fermé depuis la ceinture jusqu'en bas. Marie avait des sandales brunâtres avec d'épaisses semelles vertes; ses cheveux d'un blond foncé étaient en bandeaux lisses, mais bouclés à l'extrémité. On lui mit sur la tête une couronne blanche de laine ou de soie à laquelle étaient attachées de distance en distance des plumes rayées, larges d'un doigt et tournées en dedans. J'ai souvent vu en Palestine l'oiseau duquel provenaient ces plumes. Enfin on jeta sur la tête de l'enfant un grand mouchoir carré de couleur cendrée, semblable à un voile grossier. Ses extrémités pouvaient être rame-

nées sous les bras de façon à former deux poches dans lesquelles on mettait les mains. C'était une sorte de manteau servant pour la prière, les exercices de la pénitence ou les voyages.

La toilette de la jeune fille étant terminée, les prêtres lui adressèrent différentes questions, relatives à la vie que menaient au temple les jeunes filles consacrées au Seigneur. Ils lui dirent entre autres choses : « En te consacrant à Dieu, tes parents ont promis par un vœu solennel que tu t'abstiendrais de vin, de vinaigre, de raisin, de figues; quelle promesse veux-tu ajouter librement à ce vœu? Tu pourras y songer pendant le repas. » Il faut savoir que les juifs et en particulier les jeunes filles aimaient beaucoup le vinaigre (1), et Marie l'aimait extrêmement. Après plusieurs questions de ce genre, on ôta à Marie son premier habillement : et on lui fit mettre le second; d'abord une tunique bleu de ciel, un scapulaire plus riche, un manteau d'un bleu pâle, un voile blanc brillant comme de la soie avec des plis au cou comme aux voiles des religieuses; ce voile était fixé par une petite couronne, ornée de boutons de diverses couleurs faits en soie avec des feuilles vertes. Enfin les prêtres lui mirent sur la tête un long voile blanc. On y voyait trois agrafes qui se rattachaient sur la tête et laissaient voir ou cachaient, suivant les circonstances, une partie plus ou moins considérable du visage. On lui indiqua la manière de s'en servir; elle devait le rejeter sur le côté pendant le repas et le ramener devant le visage quand on l'interrogeait et qu'elle avait à parler. On lui fit connaître en même temps différentes particularités à observer pendant le repas, pour lequel

(1) D'après le livre des Nombres (VI, 3), les personnes qui se consacraient à Dieu devaient renoncer à l'usage du vinaigre.

on passa aussitôt dans la salle voisine. — Marie fut placée à table entre deux des prêtres présents ; un troisième s'assit en face. Les femmes et les jeunes filles se placèrent à l'une des extrémités, séparées des hommes. Pendant le repas, on interrogea encore la sainte enfant et on acheva de lui apprendre la manière dont elle devait porter son voile. On lui rappela aussi qu'elle avait encore le droit de manger de toutes sortes d'aliments, et on lui offrit de tout ce qui se trouvait sur la table, afin de mettre sa tempérance à l'épreuve. L'enfant ne prit que peu de chose et d'un petit nombre de plats ; en même temps elle étonna tous les assistants par la sagesse naïve avec laquelle elle répondit aux questions. Pendant le repas et toute la séance, j'ai vu à ses côtés des anges qui la dirigeaient et l'aidaient de leurs conseils.

Le repas terminé, on retourna à la chambre voisine de la salle à manger et on se plaça de nouveau en face de l'autel ; on la déshabilla de nouveau pour la revêtir du plus riche de ses trois costumes. C'était d'abord une tunique d'un bleu violet rehaussée de fleurs jaunâtres, un scapulaire brodé de diverses couleurs, lequel se terminait en pointe et serrait la large tunique au dos de laquelle il se rattachait à droite et à gauche. Vint ensuite un manteau bleu violet, plus ample et plus riche que les précédents ; il était arrondi et traînait un peu par derrière. J'y remarquai de chaque côté trois bandes brodées en argent et placées de haut en bas, et, entre ces bandes, un certain nombre de boutons d'or ; sur la poitrine, il se fermait par une bande qui, pour ne pas gêner, traversait un bouton fixé au scapulaire. Il était ouvert jusque sous la pièce de la poitrine et formait sur les côtés deux poches dans lesquelles les mains pouvaient se placer. Dans sa partie in-

férieure il était fermé par des boutons ou des agrafes et laissait voir à travers cinq rangées de broderies. Le bord du manteau était également brodé : il tombait en formant de larges plis qui commençaient à la hauteur des bras. On lui jeta au-dessus de son manteau un grand voile chatoyant, qui semblait blanc d'un côté et présentait des reflets bleus. La couronne qu'elle porta cette fois consistait en un bandeau large et peu épais, dont le bord supérieur, plus large que celui d'en bas, était dentelé et garni de boutons. lElle était fermée au sommet par cinq arcs qui formaient un bouton en se réunissant. Ces arcs étaient recouverts de soie ; quant au bandeau qui présentait à l'intérieur le reflet de l'or, il était orné de petites roses de soie et de cinq perles ou pierres précieuses.

Quand la jeune enfant eut été parée de ces vêtements magnifiques dont le prêtre lui développa longuement la mystérieuse signification, on la fit monter sur le petit trône, placé devant l'autel ; les jeunes filles se placèrent à ses côtés. Ce fut alors qu'elle indiqua les mortifications qu'elle voulait pratiquer au temple ; elle renoncerait au poisson et à la viande, elle s'interdirait le lait et se contenterait d'eau pure avec la moelle d'une sorte particulière de roseau ; c'est la boisson dont les pauvres gens se servent généralement en terre-sainte, de même que chez nous on se sert d'eau de riz ou d'eau d'orge ; quelquefois seulement elle mettrait dans son eau un peu d'essence de térébinthe. L'essence de térébinthe est une sorte d'huile blanche très-visqueuse, elle est rafraîchissante, mais moins recherchée que le baume. Elle renonçait complétement à l'usage de toute essence aromatique et ne mangerait plus de fruits, excepté de ces baies jaunâtres qui croissent en grappillons ; je les connais bien, elles sont recherchées en Palestine par les enfants et les pauvres. Elle se pro-

posait en outre de coucher sur la dure et de se lever trois fois chaque nuit pour prier; les autres jeunes filles consacrées au service du temple ne se levaient qu'une fois.

Le père et la mère de la Vierge furent extrêmement émus en l'entendant faire ces promesses. Joachim serra l'enfant dans ses bras et lui dit, en l'arrosant de ses larmes : « Ma chère enfant, c'est beaucoup trop; si tu mènes une vie si dure, ton père ne te reverra plus. » Je fus profondément touchée en l'entendant parler de la sorte. Les prêtres l'engagèrent à ne se lever qu'une fois la nuit pour prier ainsi que le faisaient ses compagnes et insistèrent pour qu'elle se permît encore quelques autres adoucissements, ainsi pour qu'elle mangeât du poisson aux principales fêtes de l'année. — Il y avait à Jérusalem un marché aux poissons considérable, situé dans l'un des quartiers les plus bas de la ville. Il recevait ses eaux de la piscine de Béthesda. Une fois que la piscine était à sec, Hérode le Grand songea à faire creuser un puits et construire un aqueduc, en faisant vendre pour subvenir aux frais, une partie des vases sacrés et des ornements du temple. Ce projet excita presque une sédition. Les esséniens des différentes parties de la Palestine vinrent à Jérusalem pour s'opposer au dessein sacrilége du prince; car ils exerçaient une sorte d'inspection sur les vêtements des prêtres, ce que je viens de me rappeler à l'instant même. — Les prêtres dirent encore à Marie : « Les jeunes filles, reçues sans pension et sans trousseau, doivent, aussitôt que leurs forces le leur permettent et en vertu des obligations contractées par leurs parents, laver les vêtements des sacrificateurs tout imprégnés de sang, ainsi que d'autres étoffes grossières. C'est un ouvrage pénible, qui ensanglante souvent les mains; pour vous, vous n'y

êtes pas obligée, parce que vos parents pourvoient à votre entretien au temple. » Mais Marie répondit sans hésiter qu'elle se livrerait volontiers à ce genre d'occupation si on l'en jugeait digne. Telles furent les épreuves et les interrogations que je remarquai dans cette cérémonie de la prise d'habit.

Pendant cette cérémonie sainte, je vis à plusieurs reprises la taille de Marie se développer de telle façon qu'elle semblait être plus grande que les prêtres : ce qui me donna une idée de sa sagesse et des grâces qui la remplissaient. Les prêtres étaient remplis d'étonnement et d'allégresse.

A la fin de la cérémonie, j'ai vu la très-sainte Vierge recevoir la bénédiction de celui des prêtres qui était le plus élevé en dignité. Pour cela elle se plaça sur un siége élevé entre deux prêtres, celui qui devait la bénir était en face d'elle et un autre par derrière. Les prêtres, tenant des rouleaux à la main, récitèrent quelques prières en se répondant l'un à l'autre et le plus digne la bénit en étendant les mains sur elle. En ce moment il me fut donné de pénétrer d'une façon mystérieuse dans l'intérieur de la très-sainte Vierge. Je la vis comme pénétrée et illuminée par la bénédiction du prêtre, et je crus voir sous son cœur au milieu d'une gloire dont la parole ne saurait rendre la splendeur, ce que je vois dans l'objet trois fois saint de l'arche d'alliance. Dans un corps lumineux de la forme du calice de Melchisédech je vis la bénédiction sous des traits admirables et resplendissants de lumière; il me sembla voir du froment et du vin, de la chair et du sang qui tendaient à s'unir de la façon la plus intime. Presque en même temps, son cœur s'ouvrit comme la porte d'un temple, le trésor infiniment précieux de l'arche d'alliance, autour duquel s'était formée une sorte de trône céleste fait d'un grand nombre de pierres symboliques, pé-

nétra dans son cœur entr'ouvert, et je crus voir l'arche d'alliance entrer dans le saint des saints; alors il me sembla que le cœur de Marie renfermait l'objet le plus précieux qui fût alors sur la terre. Bientôt je ne le vis plus, je vis seulement la sainte enfant pénétrée de la splendeur de la flamme qui brûlait en son cœur. Je la vis comme transfigurée et planant au dessus du sol. Il me fut dit en ce moment que l'un des prêtres qui étaient présents (1) sut par une inspiration céleste que Marie était le vase d'élection du mystère de salut : il reçut même un rayon de la bénédiction divine que je vis entrer en lui sous une forme sensible.

Alors les prêtres conduisirent à ses parents visiblement émus la jeune enfant encore revêtue de sa magnifique parure. Sainte Anne la souleva dans ses bras, la pressa contre son sein et l'embrassa avec un pieux attendrissement. Joachim profondément touché lui présenta la main avec une gravité respectueuse. La sœur aînée de la Vierge embrassa sa sœur avec plus de vivacité que sainte Anne laquelle était grave et mesurée dans tout ce qu'elle faisait. — Marie Cléophas, la petite nièce de la Vierge, l'embrassa cordialement, ainsi que les autres enfants. Quand toutes les personnes présentes eurent ainsi rendu hommage à la sainte enfant, on lui ôta ses habits de fête que l'on remplaça par des habits ordinaires.

Vers le soir plusieurs étrangers, entre autres des prêtres, retournèrent chez eux. Avant leur départ je les vis prendre sans s'asseoir un léger repas, une table assez basse était chargée d'assiettes et de plats couverts de fruits et de petits pains. Ils burent tous

(1) En racontant le même événement en 1820, elle dit que ce prêtre n'était autre que Zacharie.

dans la même coupe; les femmes mangèrent séparément.

II.

DÉPART DE MARIE POUR LE TEMPLE.

Je suis entrée pendant la nuit dans la maison qu'habitaient les parents de la très-sainte Vierge. J'ai encore vu plusieurs des étrangers de la veille qui prenaient leur repos. Pour les membres de la famille, ils étaient occupés des préparatifs du départ. La lampe surspendue, à plusieurs branches, brûlait vis-à-vis du foyer. Bientôt je vis se mettre en mouvement toutes les autres personnes qui se trouvaient dans la maison.

Dès la veille, saint Joachim avait envoyé au temple des serviteurs avec des animaux qui devaient être offerts comme victimes, cinq de chaque espèce et les plus beaux qu'il eût chez lui; cela formait un troupeau magnifique. Ce matin je l'ai vu occupé à charger les paquets sur l'âne que l'on avait amené devant la porte. Les vêtements de Marie, formant un certain nombre de paquets arrangés avec soin, furent placés sur la bête, avec des présents destinés aux prêtres. Cela faisait une charge considérable. Un large paquet, placé sur son dos au milieu, formait un siége commode. Tout ce qu'on devait emporter avait été arrangé par sainte Anne et ses compagnes, dans un certain nombre de paquets qui n'étaient pas trop volumineux. J'ai vu aussi des corbeilles de différentes formes attachées à droite et à gauche de l'animal; une de ces corbeilles, bombée comme les soupières des gens riches et fermée par un couvercle rond qui s'ouvrait par le milieu, renfermait des oiseaux gros comme nos coqs de bruyère. D'autres

corbeilles, semblables aux hottes qui servent à transporter le raisin, renfermaient des fruits de toute sorte. Quand l'âne fut complétement chargé, on étendit par-dessus une longue couverture terminée par de grosses franges. — Dans la maison je vis tout en mouvement comme quand on se prépare à un voyage. J'ai vu une jeune femme, la sœur aînée de la Vierge, qui allait et venait une lampe à la main; sa petite fille Marie Cléophas la suivait le plus souvent; j'ai remarqué aussi une autre femme qui semblait être la servante. J'ai encore vu deux prêtres dans la maison. L'un d'eux, qui était très-âgé, avait un capuchon qui se terminait en pointe sur le front et sur les oreilles par deux pièces d'étoffe qui les recouvraient. Son vêtement de dessus était plus court que celui de dessous; des bandes d'étoffe s'en détachaient en formant une sorte d'étole. C'était lui qui la veille avait joué le rôle principal dans l'examen qu'on avait fait subir à la Vierge et qui l'avait bénie. Ce matin je l'ai encore vu adresser quelques instructions à l'enfant. Marie avait alors un peu plus de trois ans; elle était bien faite et délicate, bien qu'elle fût aussi formée que peut l'être chez nous une jeune fille de cinq ans. Ses cheveux, d'un blond assez foncé, longs et fins, se bouclaient à l'extrémité, tandis que ceux de Marie Cléophas qui avait alors sept ans environ étaient courts et frisés. Les enfants, comme les grandes personnes, portaient le plus souvent de longues robes de laine foncée, sans dessins.

Parmi les personnes présentes, je remarquai tout particulièrement deux jeunes garçons qui me parurent n'être pas de la famille et qui effectivement n'eurent de rapports avec aucune des personnes dont elle se composait; on eût dit que personne ne les voyait. Ils étaient cependant bien aimables et bien gentils avec leur chevelure blonde et bouclée. Ils

avaient déjà des livres, sans doute pour leur instruction. La petite Marie n'en avait pas, bien qu'elle sût déjà lire. Ces livres ne ressemblaient pas aux nôtres; c'étaient de lougues bandes de je ne sais quelle étoffe, larges d'une demi-aune et roulées autour d'un morceau de bois lequel se terminait à chacune de ses extrémités par une petite boule. Le plus grand des deux jeunes garçons, ayant ouvert son rouleau, s'approcha de moi, me lut et m'expliqua quelque chose de son rouleau. C'étaient des lettres d'or isolées les unes des autres et qui m'étaient complétement étrangères, elles étaient écrites à l'envers, et chacune d'elles semblait désigner un mot. Les sons correspondant à ces mots m'étaient totalement inconnus, et cependant je les compris sans peine. Malheureusement j'ai entièrement oublié ce qu'il m'a dit, il s'agissait de Moïse; cela me reviendra bientôt. L'autre qui était plus jeune, avait à la main son rouleau dont il se faisait une sorte de jouet, il sautillait comme un enfant et s'amusait à faire flotter au gré du vent son livre déroulé. Je ne saurais dire combien j'aimais ces enfants, ils étaient tout différents des personnes présentes, et celles-ci semblaient ne pas les apercevoir.

La sœur Emmerich parla ainsi longuement et avec une complaisance enfantine de ces deux jeunes garçons, mais sans pouvoir indiquer d'une façon plus précise ce qu'ils étaient en réalité. Après le dîner, ayant pris quelques instants de repos, elle dit en semblant réfléchir :

Ces deux jeunes garçons que j'ai vus avaient un sens spirituel; ils n'étaient pas réellement présents à cette scène; c'étaient des symboles des prophètes. Le plus grand portait son rouleau avec une gravité admirable. Il m'y a montré le passage du troisième chapitre de l'Exode, dans lequel Moïse voit, au milieu du buisson ardent, le Seigneur qui lui dit d'ôter sa chaussure. Il m'expliqua ce passage et me fit voir

que, de même que le buisson ardent brûlait sans être consumé, ainsi le feu du Saint-Esprit brûlait dans la jeune Marie et qu'elle portait en elle cette flamme sainte avec la naïveté d'une enfant qui n'a pas conscience de ce qui se passe en elle. Ce symbole désignait aussi l'union prochaine de la Divinité avec l'humanité, Dieu étant figuré par le feu et l'homme par le buisson. L'enfant m'expliqua aussi la prescription relative à la chaussure; mais je ne me rappelle pas bien son interprétation; je crois que cela marquait que l'enveloppe devait être enlevée pour laisser paraître la réalité, que la loi était remplie, que celui qui allait venir était plus grand que Moïse et les prophètes.

L'autre enfant avait son rouleau attaché comme un étendard à un joli bâton et s'amusait à le faire flotter au gré du vent; cela figurait la Vierge, destinée à être la mère du Sauveur et entrant gaîment dans la carrière qui lui était marquée par les décrets du ciel. Ce jeune garçon jouait avec son rouleau, ce qui paraissait l'amuser beaucoup. Ses jeux marquaient l'innocence naïve de la Vierge sur laquelle reposaient de si magnifiques promesses et qui se jouait comme un enfant dans ses destinées glorieuses. Ils m'expliquèrent particulièrement sept passages de leurs rouleaux; mais au milieu des dérangements que j'éprouve continuellement, j'ai tout oublié excepté le peu que j'ai dit.

« O mon Dieu, s'écria alors la pieuse narratrice, comme tout ce que je vois est beau, profond, simple, étincelant de clarté; cependant je ne puis le raconter avec ordre, et j'en oublie la partie la plus considérable, et cela à cause des misères de ce triste monde (1). »

---

(1) On doit frémir à la pensée de l'empire que la déchéance originelle exerce sur l'homme, quand on considère avec quelle facilité elle ravissait les souvenirs les plus précieux à cette âme favorisée de grâces extraordinaires et si détachée de la terre. — Chaque année

L'année précédente (1820), dans le courant du mois de novembre, la sœur Emmerich, en racontant ses méditations relatives à la présentation de la très-sainte Vierge, parla encore de l'apparition des enfants prophètes avec des circonstances qu'on croit utile de rappeler.

Le 16 novembre dans la soirée, on déposa une ceinture de pénitence à peu de distance du lit de la sœur Emmerich alors endormie. Un homme qui voulait s'exercer à la mortification, mais qui était complétement dépourvu d'une sage direction, se l'était faite lui-même avec de grosses courroies de cuir percées de clous aigus, mais il avait pu à peine la supporter pendant une heure. Comme on l'avait déposée à quelques pas de sa couche, la sœur, sans s'éveiller, retira précipitamment les mains en disant : « C'est une pensée déraisonnable et impraticable ; moi aussi, il y a longtemps, obéissant à une inspiration d'en haut, je me suis fait une ceinture pour me vaincre et me mortifier, mais elle était formée uniquement de pointes de fil de laiton, courtes et rapprochées. Cette ceinture ne saurait être employée sans danger ; cet excellent homme s'est donné beaucoup de peine pour la fabriquer, mais il n'a pu la porter que fort peu de temps. On ne doit rien faire de ce genre sans les conseils d'un directeur éclairé ; mais il ne le savait pas ; car il ne pouvait avoir le guide dont il avait besoin. Ces exagérations sont toujours plus préjudiciables qu'utiles. »

Le lendemain matin, comme elle racontait ses méditations de la nuit sous la forme d'un voyage fait en songe qui s'était mêlé au tableau du départ de la sainte Vierge pour le temple, elle dit avec beaucoup d'autres choses : « Je suis allée ensuite à Jérusalem, je ne sais plus bien à quelle époque ; c'était un tableau de l'époque des anciens rois d'Israël, mais je l'ai oublié. Ensuite j'ai dû retourner à Nazareth chez sainte Anne. A quelque distance de Jérusalem, deux jeunes garçons se sont joints à moi, ils suivaient la même route. L'un

---

vers cette époque, elle avait sous les yeux le tableau du départ de Marie pour le temple, et toujours elle voyait les deux prophètes, sous les traits d'enfants, paraître sur la scène. Elle les voit à l'âge d'enfant et non à celui qu'ils avaient au temps de leur ministère, parce qu'ils n'assistent pas personnellement à l'action et qu'ils n'y figurent que comme symboles. Si l'on se rappelle que des peintres placent souvent dans des tableaux historiques des personnages destinés à faire ressortir telle ou telle vérité, et qu'ils représentent, non avec leur forme naturelle, mais sous les traits d'enfants, de génies, d'anges, on verra que ce moyen ne leur a pas été fourni par l'imagination, mais qu'il est fondé sur la nature même des choses ; ainsi la sœur Emmerich n'a pas imaginé ces figures symboliques, elle n'a fait que constater leur présence dans les tableaux qui lui étaient montrés.

portait avec beaucoup de dignité un rouleau dans la main, le plus jeune avait le sien attaché à un bâton et s'amusait à le faire flotter dans les airs comme si c'eût été un drapeau. Ils s'entretinrent joyeusement avec moi de la plénitude des temps de leurs prophéties, car ils figuraient des prophètes. J'avais non loin de moi l'affreuse ceinture qui m'avait été apportée la veille ; je ne sais pourquoi je la montrai à l'un des jeunes prophètes, à Elie. Il me dit : « Cette ceinture est un instrument de torture qu'il n'est pas permis de porter. Sur le mont Carmel j'ai fait et porté moi-même une ceinture de pénitence que j'ai laissée à tous mes enfants, aux carmes et aux carmélites. Voilà la ceinture qu'il doit porter ; elle lui sera bien plus utile. »

« Là-dessus il me montra une ceinture large comme la main, avec des lettres et des lignes qui désignaient différentes luttes et mortifications, et il me montra chaque partie en disant : Il pourrait porter ceci huit jours, ceci pendant un jour seulement, et ainsi de suite. — Oh si cet excellent homme pouvait savoir cela ! »

« Au moment où nous fûmes arrivés à la maison de sainte Anne, je voulus entrer, mais je ne pus y parvenir ; et mon guide, mon ange gardien, me dit : « Tu dois avant tout te décharger de bien des choses, tu dois revenir à l'âge de neuf ans. » Je ne comprenais pas ce que j'avais à faire, mais il me vint en aide, sans que je puisse dire par quel moyen ; il fallut retrancher trois années de mon existence, les trois années durant lesquelles j'étais si curieuse de ma toilette et je voulais toujours être une belle demoiselle. Tout à coup je revins à l'âge de neuf ans, et il me fut possible d'entrer chez sainte Anne avec les enfants-prophètes. La jeune Marie, âgée de trois ans, vint au-devant de moi, elle se mesura avec moi, elle était aussi grande ; oh comme elle était belle et aimable, et avec tout cela parfaitement grave et sérieuse ! »

« Bientôt je pénétrai plus avant dans la maison et je me plaçai à côté des jeunes prophètes. On semblait ne faire aucunement attention à nous, nous ne gênions personne. Ces illustres prophètes, morts depuis un si grand nombre de siècles, se voyaient sans étonnement sous les traits de ces jeunes enfants, et moi, vieille religieuse de quarante et des années, je ne m'étonnais pas de n'être plus qu'une petite paysanne de neuf ans (1). Quand on est avec ces saints

(1) Si la sœur Emmerich, en apparaissant elle-même sur la scène, s'est vue ramenée à sa neuvième année, cela a pu signifier que sa présence n'était pas plus réelle que celle des prophètes ; c'est à cause de la nature de son rôle qu'elle a pris les traits et l'âge d'un enfant ; si les jeunes garçons figuraient l'accomplissement des prophéties, elle figurait la vue, l'intelligence de leur accomplissement. — Elle sentit d'ailleurs qu'elle avait à retrancher de son existence trois années durant lesquelles elle avait été un peu vaine de sa toi-

personnages, il n'y a plus qu'une chose au monde dont on puisse s'étonner, c'est l'aveuglement des hommes et leur facilité à commettre le péché. »

Ensuite elle raconta les préparatifs du voyage de la Vierge au temple, comme elle le faisait tous les ans à la même époque.

III.

VOYAGE DE NAZARETH A JÉRUSALEM.

Au point du jour je vis les voyageurs se mettre en route pour Jérusalem. Marie était très-désireuse d'arriver au temple; elle sortit de la maison à grands pas et se dirigea vers l'endroit où étaient les bêtes de somme. Les enfants prophètes et moi nous restâmes sur le seuil, examinant tout ce qui se faisait. Les enfants me montrèrent différents endroits sur leurs rouleaux; il était dit dans l'un de ces passages : « Le temple est magnifique, mais celle-ci renferme en elle quelque chose de plus magnifique encore. »

Deux bêtes de somme, deux ânes, accompagnaient la petite troupe. L'un de ces ânes qui était très-chargé et qui était conduit par un serviteur, devança toujours le cortége de quelques pas. Sur l'autre qui était aussi chargé et qui stationnait devant la maison,

lette ; sans doute parce que, dans cette circonstance, Marie paraît revêtue d'habits de fête et que Anne-Catherine devait les considérer avec une humilité semblable à la sienne et ne s'occuper que de leur signification spirituelle. Si la jeune Marie se mesure avec elle, cela veut dire : Ce n'est qu'avec la simplicité et l'innocence de l'enfance que tu peux considérer cette action sainte simplement et dignement, ainsi qu'il le faut ; ou encore : Vois, je n'ai que trois ans et tu en as neuf, cependant je suis aussi grande que toi ; car mon intérieur dépasse de beaucoup le nombre de mes années.

(*Note du Pèlerin.*)

on avait préparé un siége, et on y plaça la sainte Vierge. Elle avait son premier vêtement de couleur jaunâtre, et était enveloppée dans son grand voile ou écharpe de voyage, dont les extrémités étaient attachées autour de la taille, de façon qu'elle pouvait y mettre les mains. Saint Joachim conduisit ce second animal; il avait à la main un bâton terminé par une grosse pomme et semblable à un bâton de pèlerin. Sainte Anne marchait un peu en avant avec la petite Marie Cléophas; une servante l'accompagna pendant tout le voyage. En outre quelques femmes avec des enfants lui firent la conduite une partie de la route. C'étaient des parents qui se separèrent du cortége aux endroits où ils rencontraient des chemins qui conduisaient chez eux. Un prêtre marcha aussi quelque temps avec la petite troupe.

Les voyageurs avaient avec eux une lanterne; mais sa lumière s'effaçait pour moi devant celle que je vois toujours environner, dans les voyages qu'ils font durant la nuit, les membres de la sainte famille et d'autres saints illustres, je ne sais pas cependant s'ils la voient comme moi. D'abord il me sembla que je marchais avec les enfants-prophètes derrière la jeune enfant; puis quand elle eut mis pied à terre, je marchai à côté d'elle. J'entendis les deux petits prophètes chanter à plusieurs reprises les psaumes *Eructavit cor meum verbum bonum* et *Deus deorum Dominus locutus est*, et ils me dirent que ces psaumes seraient chantés à deux chœurs au moment où Marie serait reçue au temple. Il est probable que je les entendrai chanter quand ils arriveront.

D'abord les voyageurs eurent à descendre une colline, ensuite la route allait en montant. Au bout de quelques heures, le grand jour étant arrivé, je vis la petite troupe se reposer auprès d'une source laquelle formait un ruisseau; il y avait là une prairie. Les

voyageurs se reposèrent sous une haie de baumiers.

Sous ces arbustes étaient placés, comme d'ordinaire, des vases en pierre pour recevoir le baume qui en tombait goutte à goutte; ce baume était destiné aux voyageurs qui le recueillaient dans leurs petits flacons pour s'en rafraîchir. Il y avait aussi dans le voisinage, sur d'autres arbustes, des baies qu'ils cueillirent et mangèrent; ils mangèrent encore des petits pains. Les enfants-prophètes avaient déjà disparu. L'un d'eux était Elie et l'autre me pa ru être Moïse. La jeune Marie les voyait bien, mais elle n'en dit absolument rien. Elle le vit de la même façon qu'un enfant voit parfois de saints enfants se montrer à lui, ou que plus tard on voit des apparitions de saints ou de saintes, sans en parler aux autres, parce que dans cet état on est recueilli et on conserve en soi les dons de Dieu.

Plus tard je vis les voyageurs entrer dans une maison isolée où on les accueillit très-bien et où on leur donna à manger. Je crois qu'elle était habitée par des personnes de leur famille, ce fut de là que l'on renvoya la jeune Marie Cléophas. Je les ai aperçus à plusieurs reprises dans ce voyage qui est extrêmement pénible; car ils doivent traverser plusieurs vallées et plusieurs montagnes. Souvent on trouve dans les vallées de la rosée et des brouillards très-froids, tandis qu'en d'autres endroits exposés aux rayons du soleil, on croirait être encore au printemps.

Avant d'arriver à leur gîte, ils eurent à passer une petite rivière. Ils passèrent la nuit dans une hôtellerie au pied d'une montagne, dont le sommet était couronné par une ville. Malheureusement je ne me rappelle pas bien le nom de cette localité. Je l'ai vue aussi à l'occasion de plusieurs autres voyages de la sainte famille, et cette coïncidence pourrait facile-

ment amener quelque erreur (1). Voici ce que je puis en dire, mais avec quelque hésitation. Ils marchèrent dans la direction de la route que Notre-Seigneur suivit, au mois de septembre de sa trentième année, pour aller de Nazareth à Béthanie et de là au baptême de Jean; la sainte famille suivit la même route dans sa fuite de Nazareth en Egypte. Leur première station dans la fuite en Egypte fut Nazara, localité peu importante, située entre Massaloth et une ville fort élevée et plus rapprochée de celle-ci. Je vois toujours dans les environs un grand nombre de localités, dont j'entends prononcer les noms, de façon que je puis facilement les confondre l'une avec l'autre. La ville élevée est située sur le penchant d'une montagne et se divise en plusieurs parties qui ne forment cependant qu'une seule et même ville. On souffre du manque d'eau, et on doit la faire monter avec des cordes. On trouve dans cette ville des tours antiques qui tombent en ruines. Sur le sommet de la montagne est une tour pour observer à distance et un petit édifice avec de grosses poutres et des câbles, pour faire monter quelque chose de la localité qui occupe le fond de la vallée. Le grand nombre de ces câbles fait que l'on croirait voir des mâts de vaisseau. Il faut marcher près d'une heure pour arriver

(1) La situation que la sœur Emmerich donne à cette localité, sa population en partie païenne, cette circonstance que le Sauveur, dans sa trentième année, y passa pour se rendre au lieu du baptême, nous autorisent à supposer qu'il s'agit d'Endor; dans ses méditations quotidiennes sur la Vie de Notre-Seigneur, elle l'a vu, vers le milieu du mois de septembre de la première année de sa vie publique et alors qu'il allait recevoir le baptême, passer le sabbat en une petite localité au-dessous d'Endor et instruire à Endor, ville située dans les montagnes et ruinée à cette époque, des Chananéens descendants des soldats de Sisara, établis en ce pays après la défaite de leur général. Voir *Vie de Notre-Seigneur*, tom. I, chap. III, p. 70 et suivantes.

du bas de la montagne au sommet; les voyageurs s'arrêtèrent au bas, dans une hôtellerie. De la montagne on jouit d'une vue très-étendue. L'un des quartiers de la ville était habité par des païens que les Juifs traitaient presque en esclaves et qui étaient obligés à un certain nombre de corvées; c'est ainsi qu'on les faisait travailler au temple et qu'on les occupait à d'autres travaux du même genre.

Le 4 novembre 1821, elle dit à son ami :

Ce soir, j'ai vu saint Joachim et sainte Anne arriver à une hôtellerie à douze lieues environ de Jérusalem avec la sainte Vierge, une servante et un serviteur qui conduisait l'âne et se tenait le plus souvent en avant. Ce fut là qu'ils rencontrèrent les animaux destinés au sacrifice, qu'on avait fait partir à l'avance et qui devaient encore prendre les devants. Joachim devait être parfaitement connu dans cette localité, il y était comme chez lui. Les animaux qu'il destinait au temple s'arrêtaient toujours en cet endroit. Il y passa lorsqu'il retourna à Nazareth après avoir vécu quelque temps caché avec les bergers. J'ai vu la petite Marie couchée à côté de sa mère. Durant ces jours-ci j'ai eu tant à faire avec les pauvres âmes du purgatoire que j'ai pu facilement oublier des détails relatifs au voyage de Marie au temple.

Le lendemain elle dit encore :

Hier au soir j'ai vu la jeune Marie arriver avec ses parents en une ville, située à six lieues au plus de Jérusalem au nord-ouest. Elle s'appelle Béthoron et se trouve au pied d'une montagne. Dans ce voyage ils ont passé une petite rivière qui se jette dans la mer à l'ouest, dans le pays (*de Joppé*) où Pierre prêcha après la descente du Saint-Esprit. De grandes batailles se sont livrées non loin de Béthoron, je les

ai vues et ensuite oubliées (1). — De là ils avaient encore deux lieues à faire pour arriver à l'endroit de la route duquel on pouvait apercevoir Jérusalem ; j'ai entendu aussi le nom de cette route ou de cet endroit de la route, mais je ne saurais plus l'indiquer d'une manière précise (2). Béthoron est une localité importante, une ville lévitique ; on y voit de fort beaux raisins et des fruits de toute nature. La sainte famille descendit chez des amis, dans une maison fort bien ordonnée. Le maître de la maison était un docteur de la loi. C'était une école lévitique et beaucoup d'enfants étaient encore à la maison. Une chose qui m'a fort étonnée a été d'y voir, avec leurs enfants, plusieurs des parentes de sainte Anne que je croyais avoir pris, en se séparant de la petite troupe, le chemin de leur pays. Comme je viens de le voir, elles avaient suivi des chemins abrégés et avaient pris les devants, sans doute pour annoncer l'arrivée de l'enfant. J'ai donc retrouvé ici les femmes de la sainte famille de Nazareth, de Séphoris, de Zabulon et des environs, qui s'étaient rendues chez Anne avec leurs enfants pour assister à l'examen qu'on devait faire subir à Marie ; je mentionnerai en particulier la sœur aînée de la Vierge et sa fille, Marie Cléophas, la sœur de sainte Anne, fixée à Séphoris et ses filles.

On célébra ici une grande fête à l'occasion de la petite Marie. On la conduisit dans une grande salle en compagnie des autres enfants, et on la plaça sur

(1) La sœur dit qu'elle croyait que ce nom ressemblait à Marion (peut-être Marom, qui veut dire élevé.) On sait d'ailleurs que la route de Jérusalem à Nicopolis et à Lydda passait à peu de distance de Béthoron. Elle indique encore de nombreuses particularités relatives aux vallées et aux montagnes que l'on rencontra sur la route, mais comme elle se borne à indiquer les objets qu'elle a sous les yeux et que le plus souvent on ne connaît pas son point de départ, il est impossible de reproduire ici ces indications.

(2) Jos., X, 11. — I Mach., VII, 39-49.

un siége élevé orné de draperies ; c'était une sorte de petit trône qu'on avait préparé pour elle. Le docteur de la loi et plusieurs des personnes présentes lui posèrent différentes questions et mirent sur sa tête de petites couronnes ; tous admirèrent la sagesse qui éclatait dans ses réponses. J'entendis aussi vanter la sagesse d'une autre jeune fille qui quelque temps auparavant était passée par cet endroit, en revenant de l'école du temple. Elle s'appelait Susanne (1) et a dans la suite fait partie des saintes femmes qui accompagnaient le Sauveur ; c'était elle que Marie devait remplacer, car il y avait un nombre déterminé de places pour les jeunes filles destinées au service du temple. Susanne avait quinze ans à l'époque où elle quitta le temple, elle avait donc environ onze ans plus que la Vierge. Sainte Anne avait également été élevée au temple, mais elle n'y était arrivée que dans sa cinquième année.

La chère petite Marie était extrêmement heureuse d'être si près du temple. J'ai vu que saint Joachim la pressa contre son cœur en pleurant et lui dit : « Ma chère enfant, je ne te verrai plus. » Cependant un repas avait été préparé : tandis que tout le monde était à table, j'ai vu à plusieurs reprises Marie aller toute joyeuse de côté et d'autre, venir auprès de sa mère et la caresser ou s'approcher d'elle par derrière et lui passer ses petits bras autour du cou.

6 NOVEMBRE. — Ce matin, de bonne heure, j'ai vu la petite troupe partir de Béthoron pour prendre la route de Jérusalem. Toutes les personnes présentes, femmes et jeunes enfants de la sainte famille, ainsi que les gens de l'hôtellerie, partirent avec la petite

(1) Le 28 septembre (27 Elul) de la première année de la vie publique de Notre-Seigneur, elle fit connaître la naissance de Susanne et expliqua sa parenté avec la sainte famille. Voir *Vie de Notre-Seigneur*, tom. I, chap. IV, p. 109 et suivantes.

troupe. Elles avaient avec elles des présents pour l'enfant, ils consistaient en fruits et en objets d'habillement. Je crois qu'on doit célébrer une grande fête à Jérusalem. Je viens d'apprendre que Marie n'a que trois ans et trois mois; on lui donnerait cependant de six à sept ans. Dans ce voyage, ils n'ont traversé ni Ussen-Chéerani Gophna, où cependant ils étaient connus, ils sont passés à quelque distance.

IV.

ARRIVÉE A JÉRUSALEM. — LA VILLE. — LE TEMPLE.

Le 6 novembre au soir, la sœur Emmerich dit à son ami :

Ce midi j'ai vu la Vierge arriver à Jérusalem avec la petite troupe qui la conduisait.

Jérusalem est une ville singulière; on ne doit pas s'attendre à y voir autant de monde dans les rues que dans beaucoup d'autres villes, ainsi à Paris. On trouve à Jérusalem un grand nombre de vallées profondes qui serpentent le long des murailles; on n'y voit ni fenêtres ni portes qui s'ouvrent de ce côté, et les hautes maisons qui bordent ces rues sont tournées de l'autre côté; plusieurs quartiers nouveaux sont venus successivement s'ajouter l'un à l'autre, en occupant de nouvelles collines, sans qu'on abattît les murs d'enceinte auxquels se terminait autrefois la ville. Souvent ces vallées sont mises en communication par d'immenses ponts de pierre. Le plus souvent les parties habitées de ces maisons se trouvent à l'intérieur, autour de la cour. Du côté de la rue on n'aperçoit que la porte et une terrasse qui surmonte la muraille; sauf la porte, les maisons sont complétement fermées. Quand les habitants n'ont pas affaire sur les marchés ou qu'ils ne traversent pas les rues

pour aller au temple, ils se tiennent le plus souvent dans leurs appartements ou dans leurs cours intérieures.

En somme les rues de Jérusalem sont extrêmement tranquilles, excepté aux abords des places et des palais où il y a plus d'allées et de venues de soldats et de voyageurs; là on remarque aussi plus de mouvement des maisons dans les rues. Rome est beaucoup plus agréable que Jérusalem; les rues sont moins escarpées, moins étroites et plus animées.

Aux heures où tout le monde se réunit au temple, la ville est comme morte dans la plupart des quartiers. L'habitude que les Juifs ont de vivre renfermés chez eux et la disposition du plus grand nombre des rues expliquent la facilité avec laquelle Jésus et ses disciples pouvaient parcourir la ville sans être remarqués. L'eau n'est guère abondante à Jérusalem. On y rencontre souvent des ouvrages à arcades dans lesquels on conduit l'eau et des tours qui servent à l'élever ou à la faire descendre. Au temple où l'on doit faire une grande consommation d'eau pour laver et purifier les vases, on a grand soin de la ménager. On se sert de pompes énormes pour la porter à la hauteur voulue. Il y a dans la ville un nombre considérable d'artisans. Ils habitent pour la plupart des cabanes légèrement bâties, dans le voisinage des marchés et des places publiques; ainsi on trouve non loin de la porte Probatique un grand nombre de gens qui font le commerce de pierres précieuses, d'or et de métaux en général. Ils occupent des cabanes rondes, légèrement bâties et d'une couleur brunâtre, comme si on les avait enduites de poix ou de bitume. Ces habitations sont légères et cependant très-solides. C'est là qu'ils font leur ménage, entre les cabanes sont des tentes sous lesquelles ils exposent leurs marchandises. Du côté où elle est le moins escarpée, la montagne

sur laquelle le temple est bâti, est entourée de maisons placées derrières d'épaisses murailles et formant différentes rues; elles s'élèvent sur des terrasses superposées. Elles sont habitées soit par des prêtres, soit par des officiers subalternes du temple, ainsi par ceux qui purifient les fossés dans lesquels descendent les immondices provenant des sacrifices.

D'un autre côté (*elle suppose que c'est au nord*), la montagne du temple est extrêmement escarpée, et le fossé paraît complétement noir. Au sommet de la montagne on voit encore une bordure verdâtre, dans laquelle les prêtres ont de petits jardins. Même au temps du Sauveur on ne cessa jamais de travailler en plusieurs parties du temple; ces travaux ne cessèrent jamais. Il y avait dans la montagne du temple une grande quantité de cuivre qui fut extrait lors de sa construction et employé dans l'édifice. Il y a sous le temple un grand nombre d'ateliers voûtés. Je n'ai jamais pu trouver dans le temple de Jérusalem un endroit parfaitement convenable pour la prière. Toutes les murailles sont extraordinairement élevées, solides et épaisses. Les nombreuses cours sont étroites et obscures et remplies d'étables et d'échafaudages, et quand tout le peuple est rassemblé, on se trouve à l'étroit et comme épouvanté entre ces hautes murailles et ces colonnes épaisses. J'étais aussi incommodée de ces immolations continuelles d'animaux et de ces flots de sang qui coulaient, bien qu'on observât dans tous les détails des sacrifices un ordre et une propreté admirables. Je ne me rappelle pas avoir vu depuis longtemps aussi distinctement qu aujourd'hui toutes les parties du temple, les salles, les couloirs; mais l'édifice est tellement étendu que je ne saurais le décrire exactement dans toutes ses parties.

Les pieux voyageurs et l'enfant qu'ils conduisaient arrivèrent à Jérusalem par le côté du nord; mais, au

lieu d'entrer immédiatement dans la ville, par cette partie où se trouvent un grand nombre de jardins et de palais, ils la tournèrent du nord à l'est, en traversant une partie de la vallée de Josaphat; et laissant sur leur gauche le mont des Oliviers et le chemin qui conduisait à Béthanie, ils entrèrent par la porte Probatique qui conduit au marché aux bêtes. Non loin de cette porte est une piscine dans laquelle on lave une première fois les animaux destinés à être immolés; il ne faut pas la confondre avec la piscine de Béthesda.

Au bout de quelque temps, la petite troupe franchit un mur d'enceinte et sembla entrer dans un quartier nouveau; ils traversèrent aussi une longue vallée bordée, de l'un de ses côtés, par de hautes murailles appartenant à un quartier notablement plus élevé, et se rapprochèrent de la partie de la ville située à l'ouest, non loin du marché aux poissons où se trouvait la maison paternelle de Zacharie d'Hébron. Il s'y trouvait un homme fort âgé; c'était, si je ne me trompe, son oncle paternel. Zacharie demeurait toujours en cette maison quand il était de service au temple. Il était alors à Jérusalem; son temps de service était passé, mais il avait prolongé son séjour dans la ville sainte pour assister à la réception de Marie au temple. Cependant il ne fut pas présent à l'arrivée de la petite troupe. — Il y avait alors dans cette maison plusieurs autres parentes des environs de Bethléem et d'Hébron avec leurs enfants, ainsi deux filles d'une sœur d'Elisabeth, mais Elisabeth ne s'y trouvait pas. Toutes ces personnes, accompagnées de jeunes filles qui avaient à la main de petites couronnes et des branches d'arbres, s'avancèrent dans la vallée jusqu'à un quart de lieue environ pour recevoir la petite troupe. En l'apercevant, ils témoignèrent une joie très-vive et la menèrent à la maison

paternelle de Zacharie, où on célébra une grande fête. On offrit des rafraîchissements aux nouveaux venus, et on se disposa à les conduire solennellement à une hôtellerie, voisine du temple, où l'on célébrait souvent des fêtes de ce genre. Les animaux que saint Joachim destinait à être immolés avaient déjà été conduits des environs du marché aux bêtes à des écuries situées non loin de cette hôtellerie. Bientôt Zacharie arriva pour accompagner le cortége de la maison qui l'avait vu naître à l'hôtellerie où la fête devait avoir lieu.

On mit alors à la jeune Marie son second costume et son petit manteau bleu de ciel. On s'organisa aussitôt en procession. Zacharie venait d'abord avec Anne et Joachim, puis on voyait Marie, au milieu de quatre jeunes filles habillées de blanc; la marche était fermée par les autres enfants et les parents. Ils traversèrent plusieurs rues et longèrent le palais d'Hérode et la maison qui devait plus tard être habitée par Pilate. Ils arrivèrent ainsi au côté nord-est de la montagne du temple, ils avaient derrière eux la citadelle Antonia, édifice élevé et massif, situé au nord-ouest du temple. Ils eurent à monter un escalier fort élevé qui conduisait à une sorte de terrasse. La jeune Marie le gravit seule et avec un empressement joyeux; on voulut l'aider, mais elle n'y consentit pas et étonna tous les assistants par la facilité avec laquelle elle le monta.

La maison à laquelle je les vis arriver était une hôtellerie destinée à la célébration des fêtes, elle était située à peu de distance du marché aux bêtes. Il y avait quatre hôtelleries de ce genre à proximité du temple et Zacharie avait loué celle-ci pour la circonstance. C'était un grand bâtiment, formé de quatre larges couloirs entourant une cour spacieuse; dans ces couloirs étaient disposées des salles pour

la nuit et de longues tables peu élevées : il s'y trouvait encore une salle spacieuse et une cuisine avec un foyer. Les écuries oû l'on avait conduit les animaux que Joachim se proposait de faire immoler, n'en étaient pas éloignées. De chaque côté de ce bâtiment demeuraient des officiers du temple, qui avaient à s'occuper des animaux destinés à être immolés. Quand le cortége fut entré dans la maison, on lava les pieds à tous ceux qui le composaient ; chacun reçut ce service de personnes de son sexe. Alors on entra dans une grande salle, au milieu de laquelle une grande lampe à plusieurs branches, suspendue au plafond, projetait sa lumière sur un grand bassin d'airain rempli d'eau et orné de plusieurs anses. Ce fut à ce bassin qu'on se lava les mains et le visage. Quand l'âne de Joachim eut été déchargé, on le conduisit à l'écurie. Joachim, ayant annoncé le sacrifice qu'il se proposait de faire, suivit les employés du temple dans la cour voisine, où ils examinèrent ses animaux.

Bientôt les deux époux se rendirent avec leur chère enfant chez des prêtres dont la maison était située un peu plus haut sur la montagne. Là Marie, obéissant à une inspiration divine, étonna encore par son agilité et gravit la montagne avec une facilité extraordinaire. Les deux prêtres qui habitaient cette maison (l'un était très-âgé, mais l'autre était beaucoup plus jeune) les reçurent avec une grande bienveillance ; ils avaient assisté l'un et l'autre à l'examen qu'on lui avait fait subir à Nazareth, et ils les attendaient. On parla d'abord des particularités du voyage et du sacrifice qui devait avoir lieu ; puis ils firent chercher l'une des femmes attachées au temple, une veuve âgée, qui devait être spécialement chargée de la Vierge. Elle demeurait avec plusieurs compagnes dans le voisinage du temple ; ces femmes se livraient

à différents travaux manuels et élevaient les jeunes filles. Leur habitation était un peu plus éloignée du temple que les appartements bâtis immédiatement contre, dont faisaient partie les cellules des femmes et des jeunes filles consacrées au service du temple; de ces cellules on pouvait, sans être vu, voir dans le sanctuaire. La pieuse femme était tellement enveloppée dans son voile qu'on pouvait à peine distinguer quelques traits de son visage. Les prêtres et les parents de Marie la lui présentèrent en la recommandant à ses bons soins. Elle lui témoigna beauboup d'amitié, et l'enfant se conduisit avec beaucoup d'humilité, de respect et de dignité. Ils lui parlèrent du caractère de l'enfant, et s'entretinrent longtemps avec elle de la vie à laquelle on allait l consacrer. Elle les accompagna à l'hôtellerie, où on lui remit un paquet comprenant une partie du trousseau de l'enfant; bientôt elle revint préparer dans la chambre de Marie tout ce qui était nécessaire.

Les personnes qui avaient accompagné la petite troupe depuis la maison paternelle de Zacharie s'en retournèrent alors. Il ne resta à l'hôtellerie, louée par le saint prêtre, que les parents venus de Nazareth avec la sainte famille. Les femmes, s'étant établies à l'hôtellerie, y préparèrent tout ce qu'il fallait pour le repas solennel qui devait avoir lieu le lendemain.

Le 7 novembre, la sœur Emmerich dit encore :

J'ai passé toute la journée d'hier à voir les préparatifs du sacrifice de Joachim et la réception de Marie au temple.

De bonne heure, au matin, Joachim et plusieurs autres hommes amenèrent au temple les animaux qui devaient être sacrifiés; des prêtres les examinèrent encore à l'entrée, et plusieurs, ayant été rejetés, fu-

rent immédiatement conduits au marché aux bêtes. Ceux qui avaient été trouvés bons furent menés à l'endroit où se faisait l'immolation, et j'ai vu alors différents incidents qu'il me serait difficile de raconter dans leur ordre. Je me rappelle qu'avant l'immolation Joachim mit la main sur le front de chacune des victimes; il devait recevoir dans un vase le sang et plusieurs parties de l'animal; j'ai vu un certain nombre de colonnes, de tables et de vaisseaux pour dépecer, diviser et recevoir chaque objet. On enleva l'écume du sang, et on mit à part la graisse, le foie et la rate. Le tout fut salé. Les entrailles des agneaux furent nettoyées, remplies de je ne sais quelle substance et replacées dans l'animal, de façon qu'il paraissait être entier. Les pattes étaient disposées en forme de croix et attachées ensemble. Une certaine partie de la chair des victimes fut portée, dans une autre cour, aux jeunes filles du temple qui avaient quelque chose à en faire, peut-être à la préparer pour les prêtres ou pour elles-mêmes. Tout se fit avec un ordre admirable. Les prêtres et les lévites allaient toujours deux à deux; je ne pus assez admirer l'ordre parfait avec lequel se firent toutes ces préparations aussi nombreuses que difficiles. Les morceaux destinés au sacrifice, et qui avaient été salés, furent conservés jusqu'au lendemain; c'était seulement le lendemain qu'on devait les offrir.

A l'hôtellerie on a aujourd'hui célébré une fête et fait un festin; il s'y trouvait bien cent personnes invitées, en comprenant les enfants. J'y ai vu jusqu'à vingt-quatre jeunes filles de différents âges, entre autres Séraphia, qui devait recevoir dans la suite le nom de Véronique et qui était déjà grande; elle pou vait avoir de dix à douze ans. Elles tressèrent des couronnes et des guirlandes de fleurs pour Marie et ses compagnes et ornèrent aussi sept cierges ou

flambeaux : c'étaient sept chandeliers en forme de sceptre et sans pied; on y brûlait de l'huile, de la la cire ou quelque autre matière analogue, que je ne saurais pas bien indiquer. Pendant la fête, des prêtres et des lévites vinrent à l'hôtellerie et y passèrent un temps plus ou moins considérable; ils assistèrent même au repas. Comme ils s'étonnaient de la magnificence de Joachim, le saint vieillard leur répondit qu'il n'avait pas oublié, avec l'outrage qu'il avait reçu au temple alors qu'on avait rejeté son offrande, la miséricorde dont il avait plu au Seigneur d'user à son égard; il voulait témoigner sa reconnaissance autant qu'il en était capable. — Aujourd'hui j'ai vu la petite Marie se promener avec ses compagnes aux environs de la maison. J'ai oublié beaucoup d'autres circonstances.

V.

MARIE AU TEMPLE. — SA PRÉSENTATION.

Le 8 novembre 1821, la sœur Emmerich dit à son ami :

Ce matin, de bonne heure, Joachim est allé au temple avec Zacharie et plusieurs autres hommes. La petite Marie y avait été conduite solennellement par sainte Anne. Anne marchait la première avec sa fille aînée, Marie d'Héli, et la jeune fille de celle-ci, Marie Cléophas; puis on voyait la sainte enfant avec son costume bleu de ciel, son manteau de même couleur et des guirlandes autour des bras et du cou; elle avait à la main un cierge garni de fleurs. De chaque côté, à droite et à gauche, marchaient trois jeunes filles, avec des cierges ornés de la même façon, et dont les blancs vêtements étaient relevés de fleurs

d'or. Elles avaient aussi de petits manteaux bleu de ciel; elles étaient toutes chargées de guirlandes de fleurs, et avaient de petites couronnes autour du cou et des bras. Venaient ensuite les autres vierges et jeunes filles, habillées de différentes façons, mais toutes avec beaucoup de distinction; elles portaient de petits manteaux; enfin la marche était fermée par les autres femmes.

De l'hôtellerie des fêtes, on ne pouvait aller directement au temple; il fallait faire un circuit et passer par plusieurs rues. Tous se réjouissaient à la vue du beau cortége; à la porte de plusieurs maisons même on lui rendait des honneurs. Il y avait dans toute la personne de la jeune enfant quelque chose d'extraordinairement saint et touchant.

Au moment où le cortége arriva, je vis plusieurs serviteurs du temple occupés à soulever non sans peine une porte extrêmement haute et pesante et qui avait l'éclat de l'or; elle était couverte de différents ornements, têtes d'animaux, grappes de raisin, épis de blé. C'était la porte dorée; le cortége passa par cette porte. Pour y arriver, il fallait gravir quinze degrés, mais je ne saurais dire s'il y avait plusieurs paliers. On voulut prendre Marie par la main, afin qu'elle pût monter plus facilement, mais elle n'y consentit pas; elle monta les degrés, sans chanceler, avec un joyeux empressement; les spectateurs de cette scène furent tous vivement émus.

Sous la porte, qui formait une arcade prolongée, ils furent reçus par Zacharie, Joachim et plusieurs prêtres à droite; on les fit passer successivement dans plusieurs salles fort hautes, dans l'une desquelles un repas avait été préparé. Ce fut alors que le cortége se sépara. La plupart des femmes et des jeunes filles se rendirent au temple, à l'endroit où les femmes se tenaient pour la prière; Joachim et Zacharie se dis-

posèrent au sacrifice. Les prêtres adressèrent encore différentes questions à la jeune fille dans l'une des salles dont on a parlé; et quand ils se furent retirés pleins d'admiration pour sa sagesse précoce, Anne revêtit la sainte enfant de la troisième, c'est-à-dire de la plus riche de ses parures, avec le manteau, le voile et la petite couronne que j'ai décrits à l'occasion de la fête célébrée chez sainte Anne (1).

Cependant Joachim avait accompagné les prêtres au lieu du sacrifice. Il prit du feu à un endroit particulier et vint se placer entre deux prêtres, à proximité de l'autel. Je suis actuellement trop souffrante et trop troublée pour pouvoir indiquer avec ordre la suite du sacrifice : voici cependant ce que je me rappelle encore. On ne pouvait approcher de l'autel que de trois côtés. Les chairs préparées pour le sacrifice n'étaient pas entassées en un même endroit; elles étaient séparées l'une de l'autre et formaient un rond. Des trois côtés libres de l'autel, on retirait des plaques en métal pour y déposer ce qui devait occuper le milieu; car il était trop large pour qu'il fût possible d'y atteindre avec le bras. Aux quatre angles de l'autel étaient de petites colonnes creuses, en métal, sur lesquelles reposaient des conduits de cheminée, ou plutôt de larges entonnoirs en cuivre; ils se terminaient par des tuyaux, en forme de cornes, disposés de telle façon que la fumée, après s'être élevée dans ces tuyaux, venait passer au-dessus des ministres du sacrifice.

La victime de Joachim était en partie consumée

(1) Il est à remarquer que le tabernacle, outre un revêtement plus grossier, en avait trois pour les jours de fête, et que le plus beau, qu'on mettait à l'intérieur, était également rouge et bleu. Ainsi la sainte Vierge, qui devait être la véritable arche d'alliance, avait un habillement pour les jours ordinaires, outre les trois plus riches. Voir sur les différents revêtements de l'arche d'alliance le livre de l'Exode, XXVI, 1-14.

quand sainte Anne se rendit avec la jeune fille richement parée et ses compagnes au parvis des femmes, qui était la partie du temple où les femmes se plaçaient pour prier. Ce parvis était séparé de l'autel des holocaustes par un petit mur qui se terminait en haut par un grillage ; toutefois il y avait une porte au milieu de la muraille. Le parvis des femmes allait en montant à partir de cette muraille, de façon qu'une partie des femmes, celles qui se trouvaient à l'extrémité, avaient vue sur l'autel ; de plus, quand la porte était ouverte, d'autres femmes encore jouissaient du même avantage. Marie et les autres jeunes filles se placèrent devant sainte Anne, et les autres femmes de la famille à peu de distance de la porte. Dans une salle voisine, des jeunes garçons vêtus de blanc, attachés au service du temple, jouaient de la flûte et de la harpe.

Le sacrifice terminé, on dressa sous cette porte qui conduisait du parvis des femmes à la partie du temple qui comprenait l'autel des holocaustes, un autel mobile et recouvert, ou table de proposition (1), auquel on arrivait par quelques degrés. Zacharie et Joachim s'approchèrent avec un prêtre de cet autel, en avant duquel se tenaient un autre prêtre et des lévites, avec des rouleaux et tout ce qu'il fallait pour écrire. Ce fut alors qu'Anne présenta sa fille, en la tenant par la main ; les enfants qui avaient accompagné Marie restèrent un peu en arrière. Marie s'agenouilla sur les degrés ; Joachim et Anne lui mirent les mains sur la tête. Le prêtre lui coupa quelques cheveux qui furent brûlés sur un foyer. Le père et la mère prononcèrent quelques

(1) La table était placée sous cette porte parce que les femmes ne pouvaient pas aller plus loin. Saint Joachim avait passé sous l'arcade de cette porte avant de rencontrer sainte Anne dans le corridor souterrain, sainte Anne était venue par le côté opposé.

mots pour faire à Dieu la consécration de leur enfant. L'acte de l'offrande fut rédigé par les lévites. Pendant cette cérémonie, les jeunes filles chantèrent le psaume XLIVe : *Eructavit cor meum verbum bonum;* et les prêtres, accompagnés des jeunes musiciens, le psaume XLIXe : *Deus deorum Dominus locutus est.*

Bientôt je vis la jeune fille conduite par deux prêtres, qui la tenaient par la main, à la partie la plus élevée de la muraille qui séparait de la salle voisine le parvis du saint. Ils placèrent l'enfant dans une sorte de petite niche, pratiquée au milieu de la muraille, de telle façon qu'elle pût apercevoir dans le temple un certain nombre d'hommes placés dans un fort bel ordre, et qui me parurent également consacrés au Seigneur. Deux prêtres se tenaient à ses côtés; et plusieurs autres, sur les degrés qui conduisaient à la niche, récitaient à haute voix des prières qu'ils lisaient sur leurs rouleaux. Au delà du mur de séparation, un prêtre âgé et d'un rang supérieur, placé si haut qu'on le voyait à moitié, avait à ses côtés un autel pour l'offrande des parfums; il mit l'encens sur le brasier, et la fumée, s'élevant aussitôt, enveloppa la jeune enfant.

Pendant cette cérémonie, je vis autour de Marie un tableau mystérieux qui finit par remplir entièrement le temple et le faire disparaître à mes yeux. Je vis une gloire sous le cœur de Marie, et je vis que cette gloire enveloppait la promesse, la sainte bénédiction de Dieu. Elle me parut en quelque sorte entourée de l'arche de Noé, que dominait la tête de la Vierge. Bientôt je vis l'arche de Noé se transformer en l'arche d'alliance, puis celle-ci même être remplacée par l'image du temple. Quelque temps après ces formes disparurent; de la gloire sortit un calice, semblable à celui de la cène, qui vint se placer devant la poitrine de la Vierge, et sur ce calice j'a-

perçus un pain avec l'image d'une croix qui s'élevait jusqu'à la hauteur de sa bouche. A droite et à gauche de ces deux objets s'épanouissaient de nombreux rayons qui supportaient des symboles mystérieux de la Vierge, analogues à ceux que renferment ses litanies. Derrière elle, deux branches d'arbres différents, d'olivier et de cyprès, ou peut-être de cèdre et de cyprès, se croisaient au-dessus d'un beau palmier, garni d'un petit bouquet de feuilles, que je vis apparaître derrière elle. A côté de ces branches, vertes et fraîches, j'aperçus tous les instruments de la Passion du Sauveur. Le Saint-Esprit, sous une forme symbolique, qui, malgré les ailes, se rapprochait plus de l'homme que de la colombe, planait au-dessus de cette scène. En même temps, le ciel s'entr'ouvrit; le centre même de la céleste Jérusalem, la cité de Dieu, vint se reposer sur la tête de la Vierge, avec ses palais, ses jardins et les demeures réservées aux saints, et partout il y avait des anges; la gloire qui environnait la Vierge était également remplie de têtes d'anges (1).

Mais qui pourrait exprimer tout cela? Il y avait dans ce tableau un si grand nombre de détails, j'y vis des changements de scènes si rapides et si variés que j'ai dû nécessairement oublier un grand nombre de traits; il était destiné à me donner une idée du rôle de la sainte Vierge dans l'Ancien et le Nouveau Testament, et jusqu'à la fin des siècles. Je ne puis comparer cette apparition qu'à celle que j'ai eue naguère en petit du saint Rosaire et de ses magnificences, du Rosaire que beaucoup de gens qui

(1) L'Eglise, dans l'office de la sainte Vierge, répète souvent : *Omnium nostrum habitatio est in te, sancta Dei Genitrix;* on sait aussi que l'un des types de Marie est l'arche de Noé, Marie est l'arche symbolique qui reçoit tous les hommes sauvés du naufrage du péché.

passent pour savants comprennent bien moins que tant de pauvres gens qui le récitent dans leur simplicité; car ceux-ci du moins le relèvent par l'éclat de l'obéissance et de la piété humble qui se repose sur l'Église, laquelle recommande cette pratique.

Pendant que ces différents objets me passaient sous les yeux, le temple, malgré ses ornements et ses magnificences, et même la belle muraille derrière la Vierge, me parurent obscurs et noircis, ou plutôt le temple lui-même me sembla n'être plus là; Marie et sa gloire remplissaient tout. Tandis que l'idée de la Vierge se déroulait ainsi à mes yeux dans ces apparitions, je ne la vis plus sous les traits d'une jeune enfant, mais sous ceux de la Vierge. Je la vis grande et planant au-dessus de la terre; cependant je vis en même temps les prêtres, l'autel sur lequel fumait l'encens, et tous les autres détails de la scène; et il me sembla que le prêtre qui se trouvait derrière elle prophétisait et invitait le peuple à rendre grâces à Dieu et à prier; car cette enfant était appelée à de grandes choses. Les personnes qui se trouvaient alors au temple ne virent pas l'apparition qui frappa mes regards; cependant elles reçurent toutes de cette scène une impression grave et profonde. Cependant l'apparition disparut un peu à la fois, de la même façon qu'elle s'était formée. Enfin, je ne vis plus que la gloire sous le cœur de Marie, et la bénédiction de sa promesse qui brillait en elle; bientôt cette dernière image disparut elle-même, et je vis seule, au milieu des prêtres, et parée de ses riches vêtements, la jeune fille qui venait d'être consacrée au service du temple.

Les prêtres prirent à l'enfant les guirlandes qui lui enveloppaient les bras, et le flambeau qu'elle tenait à la main; ils remirent ce dernier objet à ses compagnes. Ils lui couvrirent la tête d'un capuchon ou

voile de couleur brunâtre, lui firent descendre les degrés et la conduisirent en une autre salle où elle fut reçue par dix jeunes filles du temple, mais plus âgées, qui jetèrent des fleurs devant elle. Derrière les jeunes filles étaient ses maîtresses : Noémi, tante maternelle de Lazare, Anne la prophétesse, et une troisième; les prêtres leur confièrent la jeune fille et se retirèrent aussitôt. Le père, la mère et les parents les plus proches avaient suivi la jeune fille dans cette salle; les chants ayant cessé, Marie prit congé des siens. Joachim surtout fut extrêmement ému; il prit sa fille dans ses bras, la serra contre son cœur et lui dit en pleurant : « Mon enfant, pense devant Dieu aux besoins de mon âme. » Alors elle se rendit avec ses maîtresses et plusieurs jeunes filles à l'appartement des femmes, au nord du temple proprement dit. Elles habitaient des cellules pratiquées dans les épaisses murailles de l'édifice. De là des corridors et des escaliers tournants conduisaient à des cellules élevées qui avaient vue sur le Saint et le Saint des saints.

Le père et la mère et les autres parents de Marie retournèrent à la salle voisine de la porte dorée où ils s'étaient arrêtés d'abord et prirent un repas avec les prêtres; les femmes mangèrent à part dans une salle contiguë. J'ai oublié beaucoup de ce que j'ai vu et entendu, ainsi en particulier la raison précise pour laquelle la fête a été célébrée avec tant de magnificence et de solennité; cependant je me rappelle encore que ce fut l'effet d'une manifestation de la volonté divine. Les parents de la Vierge étaient opulents, et s'ils vivaient pauvrement, c'était uniquement pour se mortifier et faire des aumônes plus abondantes. Je ne saurais plus dire pendant combien de temps Anne ne prit que des aliments froids; quant à leurs gens, ils vivaient très-largement et ils recevaient d'eux des dots pour s'éta-

blir. J'ai encore vu au temple bien des Juifs qui priaient; beaucoup de personnes avaient accompagné le cortége jusqu'à la porte du temple. Il faut que plusieurs des personnes présentes aient eu le pressentiment de la destinée de la sainte Vierge; car je me rappelle encore quelques mots que sainte Anne adressa à d'autres femmes avec une expression de joie céleste et qui revenait à ceci : « L'arche d'alliance, le vase de la promesse est maintenant dans le temple. »

Le père, la mère et les autres parents de Marie sont retournés aujourd'hui jusqu'à Béthoron.

Je vis encore une fête chez les jeunes filles consacrées au service du temple. Conformément à l'usage établi, Marie dut demander tour à tour aux maîtresses et aux jeunes filles si elles consentaient à l'agréer parmi elles. Ensuite elles prirent ensemble un repas auquel succédèrent des danses. Elles se placèrent par deux en face l'une de l'autre et formèrent ainsi des croix et d'autres figures régulières. Il n'y avait dans cette danse rien de sautillant, c'était plutôt une sorte de menuet; j'y remarquai à plusieurs reprises des balancements du corps analogues aux mouvements que font les Juifs pendant la prière. Plusieurs des jeunes filles jouaient de leurs instruments, c'étaient des flûtes, des triangles et des clochettes. Je remarquai surtout un instrument dont le son, d'ailleurs très-doux, était nouveau pour moi. C'était une petite boîte, dont les côtés disposés obliquement étaient garnis de cordes que l'on pinçait. Au milieu de la boîte étaient de petits soufflets qui, quand on les pressait tantôt par le haut et tantôt par le bas, mettaient en mouvement des tuyaux, les uns droits et les autres recourbés, dont le son se mêlait à celui de la guitare. La jeune musicienne avait l'instrument sur les genoux.

Quand le soir fut venu, je vis Noémi conduire Marie

à sa petite chambre, qui avait vue sur le temple. Elle n'était pas complétement carrée, les murailles étaient ornées de triangles qui différaient pour la disposition et les couleurs. Il y avait dans cette chambre un escabeau, une petite table et dans les coins des dressoirs avec des rayons pour recevoir différents objets. Je remarquai, en avant de la petite chambre, une cellule pour la nuit, une armoire et la chambre de Noémi. Marie parla à cette dernière du désir qu'elle avait de se lever souvent la nuit pour prier, mais elle lui dit que son âge ne le lui permettait pas encore. Les jeunes filles du temple portaient des robes blanches, longues et larges, avec des ceintures et des manches fort amples, qu'elles relevaient pour le travail. Elles étaient habituellement voilées.

Je ne me rappelle pas avoir vu qu'Hérode ait rebâti le temple tout à fait à neuf, je n'y ai vu faire que quelques modifications pendant son règne. Onze ans avant la naissance du Sauveur, c'est-à-dire à l'époque de la présentation de la Vierge au temple, on ne travaillait plus au temple proprement dit, mais seulement aux bâtiments extérieurs; ces travaux-là ne cessèrent jamais.

Elle dit le 21 novembre :

J'ai jeté aujourd'hui un coup d'œil sur la chambre que Marie habitait au temple. Au nord du temple, du côté du Saint, il y avait à l'étage plusieurs chambres qui communiquaient avec l'appartement des femmes. Celle de Marie était l'une des plus reculées du côté du Saint des saints. En sortant du corridor, on soulevait un rideau et on se trouvait ainsi dans une sorte de vestibule, séparé de la chambre proprement dite par une cloison demi-circulaire ou anguleuse; dans les coins de droite et de gauche se trouvaient des armoires pour mettre le linge et différents autres objets.

En face de la porte, dans la cloison même, on trouvait quelques degrés conduisant à une ouverture ou fenêtre ronde, habituellement fermée par une gaze et un tapis et qui avait vue sur le temple. A gauche, contre la paroi de la chambre, on trouvait un tapis roulé qui formait, étant déployé, le lit sur lequel la Vierge passait la nuit. Dans une niche de la muraille était suspendue une lampe à plusieurs branches ; j'ai vu aujourd'hui la Vierge prier sous cette lampe, debout sur un escabeau, elle avait à la main un rouleau de parchemin, dont le bâton se terminait par des boutons rouges, c'était un livre de prières. Cette scène me toucha beaucoup. L'enfant avait une petite robe avec des lignes blanches et bleues et des fleurs jaunâtres. Il y avait encore dans cette chambre une petite table ronde et basse. Je vis Anne entrer dans la chambre et déposer sur la table une petite cruche et une soucoupe avec des fruits qui n'étaient pas plus gros que nos fèves. — Marie était plus avancée que son âge ne le comportait : je l'ai vue travailler dès maintenant à de petits linges blancs pour le service du temple,

C'était d'ordinaire vers le temps de la Présentation que la sœur Emmerich faisait ces communications sur la présentation de la Vierge au temple et le séjour qu'elle y fit durant onze ans; nous ajouterons ici quelques détails qu'elle donna en d'autres circonstances.

VI.

VIE DE LA SAINTE VIERGE AU TEMPLE.

J'ai vu la sainte Vierge au temple, soit dans l'appartement des femmes avec les autres jeunes filles, soit seule dans sa petite chambre ; quand elle ne recevait pas les leçons de ses maîtresses, elle priait ou travaillait ; ainsi elle filait, elle tricotait ; elle faisait

aussi, avec de longnes aiguilles en bois, des bandes étroites d'étoffe pour le temple, ou encore elle lavait les linges et purifiait les vases sacrés. Je l'ai vue souvent occupée à prier et à méditer; je n'ai jamais vu qu'elle se mortifiât ou qu'elle se donnât la discipline, cela ne lui était pas nécessaire. Elle mangeait, comme les plus saints personnages, uniquement pour entretenir son existence, et ne prenait absolument rien de ce qu'elle s'était interdit par vœu. Outre les prières prescrites par la règle, elle ne cessait de soupirer après la rédemption et de faire oraison. En tout cela, elle se dérobait aux regards des hommes et évitait ce qui aurait pu attirer l'attention. Quand tout le monde reposait, elle se levait sur sa couche et se mettait en prière; souvent je l'ai vue, dans la prière, toute baignée de larmes et environnée d'une lumière surnaturelle. Même plus tard, quand elle fut plus grande, je la vis toujours habillée de bleu. Elle était voilée pour la prière; elle l'était encore quand elle parlait aux prêtres et qu'elle descendait dans l'une des salles du temple pour rapporter ou prendre de l'ouvrage. Il y avait de trois côtés différents du temple de ces salles que j'ai toujours prises pour des sacristies; on y conservait différents objets que les jeunes filles, consacrées au service du temple, étaient chargées d'entretenir et de réparer, quand il le fallait.

J'ai vu la sainte Vierge vivre au temple dans un ravissement continu; elle me parut n'être plus sur la terre avec son âme et être souvent inondée de toutes sortes de consolations célestes. Elle soupirait instamment après la réalisation des promesses; mais, dans son humilité, elle osait à peine solliciter l'honneur d'être la dernière des servantes de la mère du Rédempteur.

La maîtresse plus spécialement chargée d'avoir

soin de la Vierge au temple s'appelait Noémi; elle était sœur de la mère de Lazare et pouvait avoir environ cinquante ans. Elle appartenait aux esséniens, ainsi que les autres pieuses femmes attachées au service du temple. Marie apprenait d'elle les ouvrages manuels; elle travaillait sous ses yeux, quand elle purifiait les vases sacrés teints du sang des victimes ou qu'elle dépeçait et préparait certaines parties des animaux immolés pour les femmes du temple ou pour les prêtres; car les uns et les autres se nourrissaient en partie de la chair des victimes. Plus tard, Marie prit une part plus active à ces différents travaux. Quand Zacharie était de service au temple, il la visitait; elle connaissait aussi le vieillard Siméon. Le grand rôle que la Vierge était appelée à jouer ne pouvait échapper complétement aux prêtres. Sa grâce, sa sagesse, toute sa personne avait, dès les premières années qu'elle passa au temple, quelque chose de si remarquable, qu'avec toute son humilité il lui fut impossible de cacher entièrement ces priviléges admirables. Je vis aussi plusieurs prêtres saints et âgés couvrir de gros rouleaux de notes qui la concernaient; ces écrits m'ont même été montrés, je ne sais plus quand, avec d'autres livres de l'antiquité.

Nous interrompons ici ces communications touchant le séjour de la Vierge au temple pour faire connaître au lecteur quelques détails donnés par la Sœur sur la jeunesse de saint Joseph.

CHAPITRE SIXIÈME.

JEUNESSE DE SAINT JOSEPH. — MARIAGE DE LA VIERGE ET DE SAINT JOSEPH.

I.

JEUNESSE DE SAINT JOSEPH.

(18 mars 1820 et 18 mars 1821.)

De beaucoup de choses que j'ai vues touchant les premières années de saint Joseph, je me rappelle encore ce qui suit. Joseph, dont le père s'appelait Jacob, était le troisième de six frères. Ses parents habitaient un vaste édifice en avant de Bethléem; c'était la maison paternelle de David, elle avait appartenu à son père Isaï ou Jessé. Au temps de saint Joseph, il ne restait plus des anciens bâtiments que les murs principaux. Sa position était charmante, surtout à cause des cours d'eau qui l'entouraient; je puis dire que je connais mieux les environs que le bourg de Flamské, où je suis née. On trouvait en avant de la maison, comme en avant de celles de l'ancienne Rome, un vestibule entouré de galeries couvertes comme d'une sorte de berceau. J'ai vu dans ces galeries des figures; c'étaient, si je ne me trompe, des bustes de personnages d'autrefois. De l'un des côtés de la cour était une fontaine jaillissante abritée par un petit édifice en pierre; l'eau jaillissait par des têtes d'animaux. Dans la maison même on ne voyait point de fenêtres à l'étage inférieur, mais seulement

dans le haut des ouvertures rondes; je remarquai une porte à la maison. Autour de la partie supérieure de la maison circulait une large galerie, ayant aux quatre angles de petites tours, semblables à des colonnes basses et massives, lesquelles se terminaient par de grosses boules ou coupoles auxquelles on suspendait des drapeaux. Des jours de ces coupoles, auxquelles on arrivait par de petits escaliers pratiqués dans les tours, on pouvait, sans être vu, observer tout ce qui se passait alentour. Le palais de David à Jérusalem avait de petites tours de ce genre, et ce fut d'une de ces coupoles que le prince vit Bethsabée. A Bethléem, cette galerie couronnait un étage assez bas, terminé par une plate-forme, du milieu de laquelle s'élevait un petit édifice surmonté d'une tourelle analogue. Joseph et ses frères demeuraient à l'étage, et le petit édifice central était le logement d'un vieux Juif qui leur servait de précepteur. Ils couchaient tous autour d'une chambre, au milieu de l'étage que couronnait la galerie. Les couchettes, formées de tapis que, pendant le jour, on roulait contre la muraille, étaient séparées par des nattes qu'on pouvait également enlever. Dans leur enfance, je les ai souvent vus jouer dans leurs chambres; ils avaient des jouets figurant des animaux, comme de petits doguins (1). J'ai vu aussi que leur maître leur donnait de singulières leçons que je n'ai pas bien comprises. Je le vis placer par terre de petits bâtons, de façon à former différentes figures et faire aller ses élèves sur ces figures; puis les enfants allaient sur d'autres figures, retiraient les morceaux de bois, les disposaient autrement, les séparaient et les mesuraient de différentes manières. Je vis aussi le père

(1) Elle appelle de ce nom les figures grimaçantes d'animaux qu'elle ne connaît pas.

et la mère; ils n'étaient guère avec leurs enfants et ne s'en occupaient pas beaucoup; ils me parurent n'être ni bons ni mauvais.

Joseph, qui, à l'époque où je le vis, avait environ huit ans, était tout autre que ses frères. Il avait beaucoup de dispositions et apprenait avec une extrême facilité; mais il était simple, paisible, pieux, et absolument sans ambition; ses frères le tracassaient de toute façon et faisaient de lui leur jouet. Les enfants avaient de petits jardins séparés; je vis à l'entrée, contre des piliers, des figures en partie cachées (1), assez semblables à des enfants emmaillottés. J'ai souvent vu de ces figures, et, en particulier, sur les rideaux qui ornaient l'oratoire de sainte Anne et celui de la sainte Vierge; seulement chez Marie la figure avait à la main un objet dont la forme me fit songer à un calice, et duquel sortait une espèce de serpent. Ici les figures ressemblaient davantage à des poupons dont la grosse et large face était entourée de rayons. J'ai souvent vu, et surtout autrefois, des images de ce genre à Jérusalem; il y en avait aussi dans les ornements du temple; j'en ai vu également en Egypte, où ces mêmes personnages avaient sur la tête des coiffures peu élevées. Parmi les figures que Rachel enleva à Laban, son père, il y en avait de ce genre, mais plus petites; j'en remarquai aussi d'une autre forme. J'ai encore vu chez les Juifs des figures analogues dans de petites boîtes ou des corbeilles. Je suppose qu'elles pouvaient représenter Moïse exposé sur les eaux; les langes ou bandelettes qui l'enveloppaient représentaient les liens nombreux dont la loi entourait le peuple hébreu. Je me suis dit souvent que ces images étaient pour les Juifs ce que sont pour nous celles de l'Enfant Jésus.

(1) Peut-être étaient-elles dans des niches.

J'ai vu dans les jardins de Joseph et de ses frères différentes plantes, des arbustes et de petits bosquets; souvent les frères de Joseph pénétraient en secret dans son jardin et en arrachaient les plantes qu'il préférait. Ils avaient recours à toute sorte de moyens pour lui faire de la peine. Souvent, tandis qu'il était à genoux sous la galerie, et que, tourné du côté de la muraille, il priait les bras en croix, ils s'approchaient de lui par derrière et le faisaient tomber. Un jour qu'il était ainsi à genoux, l'un d'eux lui appuya le pied contre le dos, et, comme le pieux enfant ne semblait rien soupçonner, l'autre continua si violemment son méchant manége, que le pauvre Joseph tomba rudemeut contre le pavé. Je reconnus alors qu'il n'était pas en état de veille et qu'il avait eu un ravissement durant sa prière. Revenu à lui, il ne se fâcha pas, il ne se vengea pas, et se contenta de chercher un coin retiré dans lequel il pût continuer sa prière.

Je remarquai aussi, dans les murailles extérieures de la maison, de petites habitations dans lesquelles demeuraient deux femmes qui n'étaient ni jeunes ni vieilles. Elles allaient toujours voilées, ce que j'ai souvent observé en ce pays touchant les femmes qui demeuraient dans les écoles. Il me semble qu'elles étaient au nombre des gens de la maison, car je les voyais aller et venir et vaquer à différentes occupations. Elles portaient l'eau, lavaient, balayaient, fermaient les fenêtres par les grillages qui les protégeaient, roulaient les lits contre la muraille et mettaient devant des nattes pour les tenir roulés. Souvent j'ai vu les frères de Joseph causer avec ces femmes, les aider dans leur travail ou même rire et plaisanter avec elles. Joseph se conduisait tout autrement; il était toujours grave et solitaire. Je crois qu'il avait aussi des sœurs qui demeuraient dans la maison. La disposition du rez-de-chaussée était tout

analogue à celle de la maison de sainte Anne : seulement ici tout était plus vaste.

Cependant le père et la mère de Joseph se plaignaient de lui ; on aurait voulu qu'il profitât de ses belles qualités pour se faire dans le siècle une position avantageuse, mais il n'en avait aucunement le désir. Il était trop simple et trop désintéressé ; prier et se livrer tranquillement à un travail manuel, telle était son unique ambition. Pour se dérober aux persécutions continuelles de ses frères, je l'ai vu souvent, vers l'âge de douze ans, se retirer de l'autre côté de Bethléem, non loin de la grotte de la Nativité, chez des femmes pieuses qui appartenaient à une communauté essénienne ; elles habitaient, sur l'un des escarpements de la colline sur laquelle Bethléem est bâti, une rangée de petites maisons creusées dans le roc, elles cultivaient des jardins voisins de leur habitation et élevaient des enfants de familles esséniennes. Souvent, tandis qu'elles récitaient chez elles, à la lueur d'une lampe, les prières que renfermait un rouleau suspendu à la muraille, je vis le petit Joseph venir chercher auprès d'elles un refuge contre les tracasseries auxquelles il était en proie, et s'unir à leurs pieux exercices. Je le vis aussi séjourner dans les grottes, dont l'une devait être dans la suite le théâtre de la naissance du Sauveur. Il y priait souvent dans le secret ou exécutait de petits ouvrages en bois ; un vieux charpentier avait son atelier dans le voisinage des esséniennes. Joseph était souvent avec lui, il l'assistait dans son travail, et il arriva ainsi un peu à la fois à connaître son métier ; au reste, la géométrie, que son maître lui avait enseignée, lui servit beaucoup pour cela.

Enfin l'animosité de ses frères lui rendit insupportable le séjour de la maison paternelle ; j'ai vu qu'un ami de Bethléem, dont la maison était séparée par

un simple ruisseau de celle de son père, lui donna un déguisement, grâce auquel il sortit nuitamment de chez lui sans être remarqué; il se proposait de gagner ailleurs sa vie, au moyen du métier qu'il avait appris; il pouvait avoir alors de dix-huit à vingt ans.

D'abord je l'ai vu travailler chez un charpentier de Libona (1); ce fut là qu'il acheva de se former dans son art. Son maître avait une pauvre maison pratiquée dans de vieilles murailles qu'on trouvait, en sortant de la ville, le long d'un chemin étroit et escarpé; on eût dit un sentier conduisant aux ruines d'une citadelle. Plusieurs familles pauvres demeuraient ainsi dans ces murailles. J'ai vu là saint Joseph, entre deux hautes murailles avec des ouvertures dans leur partie supérieure, travailler à de longs morceaux de bois; c'étaient des cadres dans lesquels il ajustait des parois en clayonnage. Son maître était pauvre, il ne faisait guère que des ouvrages de ce genre ou d'autres également modestes. Joseph était bon, simple et pieux, aussi était-il universellement aimé. Je l'ai vu rendre humblement toute sorte de services à son maître, ramasser des copeaux, prendre des pièces de bois et les transporter sur le dos. Plus tard, il est passé ici avec la Vierge, et je crois qu'il lui a fait voir son ancien atelier.

D'abord ses parents avaient supposé qu'il avait été enlevé par des voleurs. Plus tard ses frères, l'ayant

(1) Il résulte de différentes communications de la Sœur sur la vie publique du Sauveur que la ville dans laquelle saint Joseph avait travaillé d'abord n'était pas Libona, dans la tribu de Juda, à quelques lieues de Bethléem au couchant; mais Lébona, sur le versant méridional du mont Garizim. Cette ville est mentionnée au livre des Juges (XXI, 19); il résulte de ce passage qu'on doit la chercher au nord de Silo. Voir *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. I, p. 267 et tom. IV, p. 119.

retrouvé après bien des recherches, le gourmandèrent extrêmement, car ils rougissaient de sa vie obscure. Son humilité ne lui permit cependant pas d'y renoncer; seulement il quitta Libona et alla se fixer à Thanath (1) (*Thanach*), près de Mageddon, sur un cours d'eau qui se jette dans la mer (*le Cison*). Cette localité n'est pas éloignée d'Aphéca, qui fut la patrie de saint Thomas. Là il se plaça chez un maître beaucoup plus riche, et eut à faire des ouvrages plus difficiles et mieux rétribués. Plus tard je l'ai encore vu à Tibériade travaillant pour un maître; il demeurait seul dans une maison auprès de l'eau, il pouvait avoir alors environ trente-trois ans. Depuis longtemps son père et sa mère étaient morts à Bethléem; deux de ses frères y demeuraient encore, les autres étaient dispersés de côté et d'autre; la maison paternelle était passée en d'autres mains, et la famille était complétement déchue.

Joseph était très-pieux et demandait à Dieu avec une ferveur extraordinaire l'avénement du Messie.

(1) Comme Thénath ou Thanath (*Jos.*, XVI, 6) est situé, suivant Eusèbe, à dix milles de Naplouse, à l'est, du côté du Jourdain, et que, d'après les indications données par la narratrice, la localité dont il est ici question doit être placée au nord-ouest de la même ville, il est probable qu'elle a voulu dire ou qu'elle a réellement dit Thanach, au lieu de Thanath. L'écrivain qui ne connaissait guère à cette époque la géographie de la Palestine et qui d'ailleurs n'avait pas sous la main les moyens de suppléer à son ignorance, a pu d'autant plus facilement prendre l'un de ces noms pour l'autre que, durant ses souffrances ou dans l'état extatique, elle se servait habituellement du dialecte bas-allemand, usité dans le pays de Munster, ce qui faisait qu'elle altérait et changeait souvent les noms. Une circonstance qui suffirait à prouver qu'elle a réellement voulu dire Thanach, c'est que dans ses visions sur la troisième année de la vie publique de Notre-Seigneur, elle a dit, en 1823, que le Sauveur avait prêché le 25 et le 26 du mois de siva à Thanach, ville lévitique voisine de Mageddon, et qu'il y avait visité l'atelier de son père nourricier, saint Joseph. Voir *Vie de Notre-Seigneur*, tom. V, chap. VI, p. 179-182.

Un jour, comme il était occupé à faire dans sa maison un cabinet encore plus retiré pour la prière, un ange, lui apparaissant, lui ordonna de n'en rien faire; de même qu'autrefois Dieu avait permis que le patriarche Joseph eût en Egypte l'intendance du froment, ainsi le grenier du salut devait lui être confié. Joseph, dans son humilité, ne comprit rien à cette apparition; il continua à prier avec une ferveur plus grande, jusqu'à ce qu'enfin il reçut l'ordre de se rendre au temple de Jérusalem, où il épousa la Vierge, à la suite d'une révélation divine. Avant cela je ne l'ai pas vu marié; il menait une vie très-retirée et fuyait la société des femmes.

II.

D'UN FRÈRE AÎNÉ DE SAINT JOSEPH.

Nous trouverons encore dans le cours des visions de la sœur Emmerich quelques indications sur la famille et en particulier sur les frères de saint Joseph, mais elles ont été données trop incidemment et sont d'ailleurs trop liées au contexte pour qu'il soit possible de les réunir ici, du moins avec quelque certitude. Cependant nous profiterons de l'occasion qui se présente pour dire ici quelques mots d'un frère de saint Joseph, plus âgé que lui et qui demeurait en Galilée.

Les détails qui ont été donnés plus haut touchant la parenté de saint Joseph et de saint Joachim sont empruntés à une vision très-développée de la vie de saint Barthélemi que la Sœur eut le 24 août 1821, jour de la fête de l'apôtre, à l'occasion d'une de ses reliques qui l'avait mise plus particulièrement en relation avec lui. Il est dit dans cette vision que le père de Barthélemi, qui habitait antérieurement Gessur, avait pris longtemps les bains de Béthulie et fini par se fixer dans ce pays et qu'il y avait été déterminé principalement par son amitié pour un frère de saint Joseph, plus âgé que ce dernier. Voici ce qu'elle dit à ce sujet :

Le père de l'apôtre se fixa dans le voisinage de Dabbeseth, dans une vallée où demeurait un homme pieux du nom de Zadoch; c'était un frère aîné de saint

Joseph, auquel il s'était attaché pendant le séjour qu'il avait fait aux bains. Zadoch avait deux fils et deux filles, ces enfants avaient beaucoup de rapports avec la sainte famille. Quand l'enfant Jésus, à l'âge de douze ans, se sépara de ses parents au retour du temple, on le chercha aussi avec cette famille. Pendant l'enfance du Sauveur, j'ai vu que les fils de Zadoch furent au nombre de ses compagnons de jeux.

III.

JEAN PROMIS A ZACHARIE.

Je vis Elisabeth et Zacharie causer ensemble; il était triste de voir arriver le temps de son service au temple, il lui était toujours pénible d'y aller, parce qu'on le méprisait à cause de la stérilité de sa femme. Deux fois par an il était de service au temple. Il demeurait non pas à Hébron, mais à deux lieues de là, à Jota; il y avait un grand nombre de ruines et de murs entre Jota et Hébron, comme si les deux localités n'en avaient autrefois formé qu'une seule. De l'autre côté d'Hébron, on trouvait aussi des bâtiments isolés et des groupes de maisons, qui pouvaient donner une idée de l'enceinte autrefois très-vaste de cette ville; il fut un temps, en effet, où elle était bien aussi grande que Jérusalem. Les prêtres d'un rang inférieur demeuraient à Hébron et les autres à Jota; Zacharie avait la direction de ces derniers; on l'estimait beaucoup dans le pays à cause de sa vertu et de la pureté des liens qui le rattachaient à Aaron.

Sur ces entrefaites, je vis Zacharie se réunir à d'autres prêtres du pays, en un petit manoir qu'il possédait à proximité de Jota; il comprenait un jardin avec quelques berceaux et un petit logement. Zacha-

rie pria avec les prêtres et leur fit une instruction : c'était une sorte de préparation à son service du temple. Je l'entendis parler de ses peines; cependant il avait le pressentiment de quelque chose d'important qui devait lui arriver. Bientôt je le vis se mettre en route avec eux pour Jérusalem; y étant arrivé, il dut attendre encore quatre jours que son tour fût venu; il passa tout ce temps en prières dans le temple. Quand ce fut à lui d'allumer l'encens, je le vis pénétrer dans le Saint : c'était là que se trouvait l'autel d'or des parfums, en avant de la porte qui conduisait au Saint des saints. La partie correspondante du toit avait été enlevée, de façon que l'on pouvait voir le ciel; on ne pouvait apercevoir de l'extérieur le prêtre à l'autel, mais seulement la fumée de l'encens qui s'élevait vers le ciel. Zacharie ayant pénétré dans le Saint, un prêtre lui dit quelques mots et se retira (1). Zacharie resta seul, je le vis soulever un rideau et entrer dans un endroit obscur. Il en retira quelque chose qu'il mit sur l'autel et alluma l'encens. En ce moment, je vis, à droite de l'autel, une lumière céleste descendre sur lui, puis une forme lumineuse s'en détacher et s'approcher de lui ; à cette vue, vivement effrayé et comme ravi en extase, il tomba sans vie à droite de l'autel; mais l'ange, le relevant, lui parla longuement et Zacharie lui répondit. Je vis le ciel s'entr'ouvrir au-dessus de lui et deux anges monter et descendre tour à tour comme sur une échelle. Sa ceinture était dénouée, et son vêtement ouvert, et je vis que l'un des anges lui prenait quelque chose et que l'autre lui introduisait dans le côté un petit corps lumineux. Cette scène me rappela ce que j'avais vu

(1) Les paroles qui furent alors prononcées étaient sans doute celles-ci : Allumez l'encens. Voir *la Mischna*, traité *Tamid*, VI, 3, édit. Surenh, p. 305.

touchant Joachim, le jour où il reçut la bénédiction de l'ange, avant la conception de la Vierge.

Les prêtres, après avoir allumé l'encens, devaient sortir aussitôt du Saint. Comme Zacharie ne revenait pas, le peuple, resté en dehors, commençait à s'impatienter. Mais il était devenu muet, et je le vis écrire quelque chose sur une tablette, avant de revenir. Au moment où il rentra sous le portique, on se pressa autour de lui, en lui demandant pourquoi il avait tant tardé. Mais il ne pouvait parler et fit signe de la main, montrant sa bouche et ses tablettes; bientôt il envoya ces tablettes à Jota, afin d'informer sa femme de la miséricordieuse promesse du Seigneur et de la cause qui l'avait privé de l'usage de la parole. Bientôt après, il retourna chez lui; Elisabeth aussi avait eu une vision; mais je ne me la rappelle pas.

Telles sont les indications rapides que la Sœur donna, au milieu de ses souffrances. Nous croyons faire plaisir au lecteur en lui mettant sous les yeux, d'après saint Luc, l'entretien de l'ange avec Zacharie et les paroles d'Elisabeth.

« Au temps d'Hérode, roi de Judée, il y avait un prêtre, nommé Zacharie, de la famille d'Abia; et sa femme, qui était de la race d'Aaron, s'appelait Elisabeth. Ils étaient tous deux justes devant Dieu et marchaient d'une manière irrépréhensible dans la voie de tous les commandements et de toutes les ordonnances du Seigneur. Ils n'avaient point d'enfants, parce qu'Elisabeth était stérile, et ils étaient déjà tous deux avancés en âge. Or, Zacharie exerçant ses fonctions de prêtre devant Dieu dans le rang de sa famille, il arriva, selon ce qui s'observait entre les prêtres, que ce fut à lui d'entrer dans le temple du Seigneur pour y offrir les parfums. Cependant toute la multitude du peuple était dehors, faisant sa prière à l'heure où l'on offrait les parfums. Et un ange du Seigneur lui apparut, se tenant debout à droite de l'autel des parfums. Zacharie, le voyant, en fut troublé, et la frayeur le saisit. Mais l'ange lui dit : « Ne craignez point, Zacharie, parce que votre prière a été exaucée : Elisabeth, votre femme, vous enfantera un fils, et vous lui donnerez le nom de Jean, vous en serez dans la joie et le ravissement, et plusieurs se réjouiront aussi de sa naissance. Car il sera grand devant le Seigneur, il ne boira point de vin, ni rien de ce qui peut enivrer, et il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère. Il

convertira plusieurs des enfants d'Israel au Seigneur, leur Dieu; et il marchera devant lui dans l'esprit et la vertu d'Elie, pour réunir les cœurs des pères avec leurs enfants, pour rappeler les incrédules à la prudence des justes, et préparer au Seigneur un peuple parfait. Cependant Zacharie répondit à l'ange : « Comment saurai-je cela ? Car je suis déjà vieux, et ma femme est avancée en âge. » L'ange lui répondit : « Je suis Gabriel qui me tiens devant Dieu; et j'ai été envoyé pour vous parler et vous annoncer cette bonne nouvelle. Et dans ce moment vous allez devenir muet, et vous ne pourrez plus parler, jusqu'au jour où ceci vous arrivera, parce que vous n'avez point cru à mes paroles qui s'accompliront en leur temps : » Cependant le peuple attendait Zacharie et s'étonnait de ce qu'il demeurait si longtemps dans le temple. Mais, étant sorti, il ne pouvait leur parler et ils comprirent qu'il avait eu quelque vision dans le temple, car il ne s'expliquait à eux que par signes, et il demeura muet. Quand les jours de son ministère furent accomplis, il s'en alla en sa maison. Quelque temps après, Elisabeth conçut et elle se tenait cachée durant les premiers mois, en disant : « C'est donc ainsi que le Seigneur en a usé avec moi, quand il m'a regardée pour me tirer de l'opprobre où j'étais devant les hommes. »

IV.

MARIAGE DE LA VIERGE ET DE SAINT JOSEPH.

Cependant la Vierge demeurait au temple avec d'autres jeunes filles, sous la surveillance de femmes pieuses; ces jeunes filles s'occupaient à broder des tapis et des ornements sacerdotaux, à laver les linges et à purifier les vases sacrés. Elles avaient de petites cellules d'où elles avaient vue sur le temple et où elles vaquaient à la prière et à la méditation. Quand ces jeunes filles étaient arrivées à un certain âge, on les mariait. En les présentant au temple, leurs parents les avaient complétement consacrées à Dieu, et depuis longtemps de pieux Israélites avaient le pressentiment que l'une de ces unions devait contribuer à donner au monde le Libérateur promis (1).

(1) Bien que la littérature rabbinique ne parle guère de femmes ou de vierges spécialement consacrées au service du temple, nous

La Vierge étant arrivée à l'âge de quatorze ans et étant sur le point de quitter le temple avec sept de ses compagnes, je vis que sainte Anne vint au temple pour lui faire visite. Joachim était mort, et Anne, pour obéir à une révélation divine, avait pris un second époux. Je vis que, quand on annonça à Marie qu'elle devait quitter le temple et se marier, elle déclara aux prêtres, avec une grande émotion, qu'elle ne songeait pas à quitter le temple, elle s'était consacrée à Dieu seul et ne désirait aucunement se marier; mais on lui répondit qu'elle devait nécessairement se marier (1). Là-dessus je la vis, dans sa cellule, adres-

avons cependant des preuves de leur existence dans l'autorité de l'Eglise qui a établi la fête de la Présentation de Marie au temple, dans la bible et dans plusieurs écrivains de l'antiquité. Au temps de Moïse d'abord (*Exod.*, XXXVIII, 8), puis à la fin de la domination des juges (*I Reg.*, II, 22) on trouve des femmes ou des jeunes filles occupées au service de Dieu. Le psaume 68e mentionne en particulier les jeunes musiciennes jouant des timbales durant la procession, lors de la translation de l'arche d'alliance sur la montagne de Sion. Il est parlé de jeunes filles offertes et élevées au temple dans saint Evodius, disciple des apôtres et successeur de saint Pierre à Antioche; malheureusement la lettre qui renferme ce témoignage n'est rapportée que par un écrivain assez récent, Nicéphore, lequel parle à cette occasion des années que la Vierge passa au temple; dans saint Grégoire de Nysse, saint Jean Damascène, etc. Enfin le rabbin Asazjah, dans son ouvrage : *Imre Binah*, chap. 60, dit que les jeunes filles consacrées au service du temple observaient une continence rigoureuse et menaient la vie commune : on a ainsi un témoignage rabbinique à citer en preuve de l'existence des jeunes filles affectées au service du temple.

(1) Généralement, dans l'ancien Testament, la virginité n'est pas considérée comme un état méritoire, et l'on ne trouve aucune trace du vœu de virginité dans le grand nombre de vœux cités dans la *Mischna*, comme étant en usage chez les Juifs. Aussi longtemps qu'on attendait le Sauveur promis, l'état qui devait naturellement paraître le plus heureux et le plus agréable à Dieu était celui d'une femme entourée d'une nombreuse famille. Il est dit dans le psaume 126e : « Ceux que Dieu aime, il leur donnera en héritage un grand nombre d'enfants; la fécondité est la récompense qu'il donne à ses saints. » Antérieurement déjà Dieu avait dit à son peuple : « Tu

ser à Dieu de ferventes prières. Je me rappelle avoir vu que, au milieu de sa prière, souffrant extrêmement de la soif, elle descendit auprès d'une fontaine avec une petite cruche pour puiser de l'eau, et que là elle entendit, sans aucune apparition extérieure, une voix qui lui fit connaître la volonté du Ciel, la consola et lui donna le courage de consentir au mariage qu'on lui proposait. Ce n'était point l'annonciation, car j'ai vu ce mystère avoir lieu plus tard et à Nazareth. J'ai dit quelquefois sans doute que j'avais vu en cette circonstance l'image d'un ange, parce que, dans ma jeunesse, je confondais cette vision avec l'annonciation et je supposais que celle-ci avait eu lieu au temple (1). Je vis aussi qu'un prêtre fort âgé et qui ne pouvait plus marcher, — je crois que c'était le

seras béni parmi toutes les nations de la terre; il n'y aura pas chez toi de stérile d'un sexe ou de l'autre. » (*Deuter.*, VII, 14). On comprend ainsi comment les prêtres ont pu hésiter à accepter le vœu de la Vierge, bien qu'à cette époque beaucoup de personnes vécussent dans la virginité, surtout chez les esséniens.

(1) Nous croyons devoir attirer l'attention du lecteur sur un passage du *Protévangile de saint Jacques*. On voit dans ce livre apocryphe et rejeté par l'Eglise, que Marie fut conduite à Jérusalem par plusieurs de ses compagnes. Elles avaient emporté du temple des fils de différentes couleurs qu'elles devaient filer, le sort attribua à la Vierge des fils de pourpre et d'écarlate. Ayant pris sa petite cruche, elle sortit pour puiser de l'eau; tout à coup une voix lui dit : « Je vous salue, Marie. » Elle regarda à droite et à gauche pour savoir d'où venait cette voix; puis, étant rentrée tout effrayée, elle déposa sa cruche, prit la pourpre et s'assit pour travailler, lorsque tout à coup l'ange du Seigneur parut devant elle et lui dit : « Ne craignez rien, ô Marie, etc. » On retrouve donc dans l'apocryphe la voix que Marie entend au moment où elle va puiser de l'eau; seulement la scène se passe à Nazareth, et elle est intimement liée au mystère de l'incarnation. — On retrouve à peu près les mêmes détails dans un autre apocryphe publié par Thilo d'après un manuscrit latin de la bibliothèque impériale de Paris et qui est intitulé : *Histoire de saint Joachim et de sainte Anne, de la naissance de la bienheureuse Marie Mère de Dieu toujours vierge et de l'enfant du Sauveur*. Seulement ici il y a un intervalle de trois jours entre la voix auprès du puits et l'apparition de l'ange.

grand-prêtre, — se fit porter par d'autres prêtres sur un siége en avant du Saint des saints, et que, tandis qu'on faisait brûler des parfums sur l'autel, il lut des prières sur un rouleau de parchemin placé devant lui sur un pupitre. Je vis ensuite qu'ayant été ravi en esprit, il eut une vision et qu'une main inconnue vint lui mettre l'index sur ce passage du prophète Isaïe: « Une branche sortira de la racine de Jessé, une fleur s'élèvera sur sa tige (1). » Quand il fut revenu à lui, il lut ce passage et reconnut une prescription divine.

Je vis ensuite qu'on envoya des messagers dans tout le pays d'alentour et qu'on convoqua au temple les hommes non mariés de la tribu de David. Quand ils furent tous réunis au temple en habits de fête, on leur présenta la Vierge; je remarquai parmi eux un pieux jeune homme des environs de Bethléem; il avait toujours demandé au Ciel avec une ferveur extraordinaire l'accomplissement de la promesse, et je vis dans son cœur un vif désir de devenir l'époux de la Vierge. Marie, cependant étant retournée dans sa cellule, se répandit en larmes; elle ne pouvait penser qu'elle dût jamais cesser d'être vierge. Cependant le grand-prêtre, conformément aux avertissements qu'il avait reçus intérieurement, donna un rameau à chacun des jeunes hommes présents; chacun devait y mettre son nom et le tenir à la main pendant la prière et le sacrifice. Quand la cérémonie fut terminée, on réunit les rameaux, on les déposa sur un autel en face du saint des saints, et on annonça aux jeunes hommes que celui d'entre eux dont le rameau fleurirait, était appelé par Dieu à devenir l'époux de la jeune Marie de Nazareth. Tandis que les rameaux étaient ainsi placés devant le Saint des saints, on con-

(1) Isaï., XI, 1.

tinua le sacrifice et la prière : je vis ce même jeune homme, dont j'ai maintenant oublié le nom (1), adresser à Dieu, les bras étendus, une fervente prière dans l'une des salles du temple ; il éclata en sanglots, lorsque, après le temps marqué, on leur rendit leurs rameaux et qu'on leur annonça qu'aucune fleur n'avait paru et que par conséquent aucun d'eux n'était appelé à devenir l'époux de la jeune vierge. Les jeunes hommes retournèrent aussitôt dans leur patrie ; pour lui, il se dirigea vers le mont Carmel, se réunit aux enfants des prophètes qui, depuis l'époque d'Elie, y vivaient de la vie solitaire, et s'occupa presque uniquement à demander à Dieu par de ferventes prières la réalisation de la promesse.

Là-dessus les prêtres, au temple, se mirent de nouveau à parcourir les tables généalogiques pour voir s'ils n'y trouveraient pas quelque descendant de David dont le nom eût échappé à leurs recherches (2). Ayant trouvé indiqués six frères de Bethléem, l'un desquels était oublié et semblait avoir perdu tous ses droits, ils firent des recherches touchant le domicile de saint Joseph, et le trouvèrent enfin non loin de Samarie, dans une localité située sur un petit cours d'eau ; il demeurait seul sur le bord de l'eau et tra-

(1) La tradition lui donne le nom d'Agabus; dans le fameux tableau des noces de la sainte Vierge de Raphaël, connu sous le nom de *Sposalizie*, il est représenté sous les traits d'un jeune homme qui brise son bâton contre son genou.

(2) On croit d'ordinaire que les registres des généalogies étaient conservés par les familles ; mais il est vraisemblable que le sacerdoce veillait à leur conservation et à leur rédaction ; on serait en droit de le conclure du rôle important que ces généalogies jouaient dans l'ordre politique. Au reste, des documents anciens prouvent que, du moins à partir de la captivité de Babylone, on conservait au temple des registres généalogiques. Voir *Lightfoot*, *Horæ hebr.*, tom. I, p. 178, ed. Carpzov., et *Otho, lex Rabbinico-philol.*, 1825, p. 240.

vaillait pour un maître. Sur l'ordre du grand-prêtre, saint Joseph se rendit au temple de Jérusalem, couvert de ses habits les plus beaux. On lui donna un rameau qu'il dut aussi tenir à la main pendant la prière et le sacrifice; au moment où il allait le déposer sur l'autel, en avant du Saint des saints, il y parut une fleur blanche assez semblable à un lis, et une apparition lumineuse, semblable à celle du Saint-Esprit, vint se reposer sur lui. On comprit alors que Joseph était appelé de Dieu à être l'époux de la Vierge, et les prêtres le lui présentèrent devant sa mère. Marie, résignée à la volonté de Dieu, le reçut humblement pour son époux; car elle savait que tout est possible à Dieu qui avait reçu son vœu de lui appartenir à lui seul et la consécration de son âme et de son corps.

V.

DES NOCES DE MARIE ET DE SAINT JOSEPH.

Dans le cours de ses visions sur la vie publique du Sauveur, Anne-Catherine le vit, le 24 septembre 1821, prêcher, quatre jours avant son baptême, dans la synagogue de Gophna et s'arrêter quelque temps chez l'un des chefs de cette synagogue, lequel était parent de saint Joachim (1). Elle entendit, à cette occasion, deux veuves, filles de cet homme, s'entretenir ensemble du mariage de Joseph et de la Vierge auquel elles avaient assisté, dans leur jeunesse, avec les autres membres de leur famille; voici ce qu'elle dit à ce propos :

Tandis que les deux veuves parlaient ensemble du mariage de Marie et de Joseph, j'ai vu, dans un tableau, cette noce et surtout les habits de noce de Marie, dont ces bonnes femmes ne savaient comment décrire la beauté. Je vais reproduire de ce tableau ce que j'ai encore présent à l'esprit.

(1) *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. V, p. 88.

Les noces de Marie et de Joseph, qui durèrent sept ou huit jours, se firent à Jérusalem, sur la montagne de Sion, dans une maison qui était souvent louée pour des fêtes de ce genre. Outre les maîtresses et les amies de Marie à l'école du temple, il s'y trouvait un certain nombre de parents d'Anne et de Joachim, entre autres une famille de Gophna avec deux filles. Les noces se firent avec beaucoup de luxe et de solennité; on immola à cette occasion et on sacrifia un grand nombre d'agneaux. Surtout les vêtements de noces de la Vierge étaient si beaux et de si bon goût, que les deux femmes aimaient encore à en parler si longtemps après. Une vision m'a rendu leur entretien plus intelligible; voici ce que je puis encore en redire.

J'ai vu très-distinctement Marie avec ses habits de fiancée. Elle avait un vêtement de dessous en laine blanche sans manches; les bras étaient enveloppés avec les bandes tombant de cette chemise en laine blanche; car, à cette époque, les chemises avaient, au lieu de manches fermées, des bandes de ce genre. Au-dessus elle avait, de la poitrine jusqu'au cou, une sorte de collerette, ornée de perles et d'ornements d'argent, ayant à peu près la forme de la collerette de dessous que j'ai découpée récemment pour l'essénien Argos (1). Elle mit ensuite une tunique extrêmement large et ouverte sur le devant; elle était de haut en bas aussi large qu'un manteau et avait des manches extrêmement amples. Cette tunique, dont le fond était bleu, était rehaussée de grandes fleurs rouges, blanches, jaunes, brodées ou tissées dans l'étoffe avec des feuilles vertes, comme les magnifiques chasubles du temps passé. J'ai remarqué au bas de la tunique des franges et des galons, et dans sa

(1) Voir plus haut, chap. II, p. .

partie supérieure une garniture qui la rattachait à sa blanche collerette. Au-dessus de cette large tunique, on lui mit, après que les plis eurent été disposés avec grâce, une sorte de scapulaire assez semblable à celui que portent un grand nombre de religieux, ainsi par exemple les Carmes. Ce scapulaire, fait de soie blanche avec des fleurs en or, et qui avait environ une demi-aune de largeur, était orné sur la poitrine de perles et de pierres précieuses et descendait tout d'une pièce jusqu'à la bordure de la tunique, dont il cachait l'ouverture antérieure; il se terminait en bas par des franges et des glands. Elle avait sur le dos une bande d'étoffe semblable et deux autres plus courtes et plus étroites sur les épaules et les bras. Ces quatre pièces d'étoffe se croisaient autour du cou. De chaque côté, sous les bras, la partie antérieure et la partie postérieure du scapulaire étaient réunies par des agrafes ou des chaînettes d'or; ainsi la large tunique était comprimée dans sa partie supérieure, et la pièce de devant du scapulaire était tendue de telle façon que l'on voyait le riche tissu de la tunique bouffer un peu sur les côtés, à l'endroit des agrafes. Les larges manches de la tunique, que recouvraient les pièces latérales du scapulaire, étaient maintenues par des bracelets, d'abord entre la main et le coude, puis entre le coude et l'épaule. Ces bracelets, larges de deux doigts environ et ornés de lettres, se terminaient par des fils de métal tordu et formaient, en serrant les larges manches, des bouffes à l'épaule, au coude et au poignet; les manches se terminaient par des manchettes blanches frisées faites de laine ou de soie. Enfin elle mit un long manteau bleu de ciel, ayant la forme d'un grand voile. Outre ces vêtements, les juives portaient, en certaines cérémonies civiles ou religieuses, une sorte de manteau de deuil avec manches, lequel était

cousu d'une façon particulière. Le manteau ou surtout de la Vierge était maintenu sur la poitrine, en dessous du cou, par un bijou au-dessus duquel elle mit une collerette blanche, faite de plumes ou de soie. Le manteau, qui tombait sur les épaules, était relevé de chaque côté et se terminait en pointe; sur les bords, il était garni de fleurs d'or. La chevelure de Marie était arrangée avec un art extrême. Ses cheveux, partagés au milieu de la tête, étaient ensuite divisés en un grand nombre de jolies tresses, lesquelles, se croisant entre elles et étant rattachées par des perles et des rubans, formaient un magnifique réseau, qui couvrait les épaules, retombait sur le dos jusqu'au milieu du manteau et se terminait en pointe. A l'extrémité des tresses, les cheveux étaient bouclés en dedans; enfin le réseau tout entier était entouré d'une garniture de franges et de perles, dont le poids servait à maintenir le réseau lui-même en bon ordre. Je m'occupai ensuite de la coiffure; elle avait d'abord sur les cheveux un bandeau de laine ou de soie écrue, fermé au-dessus par trois bandes de la même étoffe. Ce bandeau lui-même était surmonté d'une couronne large comme la moitié de la main et enrichie de joyaux, terminée par trois arcs qui se réunissaient au sommet. Je remarquai à cette couronne trois grosses perles groupées ensemble sur le devant et une autre de chaque côté. Marie avait dans la main gauche une petite couronne de fleurs rouges et blanches, dans la main droite elle portait en guise de sceptre un magnifique flambeau doré, sans pied. Le corps du flambeau, renflé au milieu et orné de différent dessins au-dessus et au-dessous de l'endroit par lequel on le tenait, se terminait dans sa partie supérieure par une sorte de soucoupe, dans laquelle brûlait une flamme blanchâtre. Les chaussures de la Vierge avaient des semelles épaisses de deux doigts

environ, appuyées par devant et par derrière sur deux parties saillantes. Les semelles étaient vertes; on eût dit que les pieds reposaient sur le gazon. Deux bandes d'étoffe, l'une blanche et l'autre dorée, les maintenaient sur le cou-de-pied, lequel était nu; quant aux doigts, ainsi que je l'ai toujours remarqué pour les femmes de ce temps, lorsqu'elles étaient en toilette, ils étaient enveloppés d'un morceau d'étoffe qui faisait corps avec la semelle. Ce furent les jeunes filles du temple qui arrangèrent le réseau de la Vierge; elles s'employèrent à plusieurs à ce difficile ouvrage, et en finirent plus tôt qu'on n'aurait pu le croire. Sainte Anne avait apporté elle-même ces magnifiques vêtements; Marie était si humble qu'elle hésita beaucoup avant de les mettre. Après la cérémonie du mariage, ses tresses furent relevées et rattachées autour de la tête, on lui ôta sa couronne, on lui mit un voile aussi blanc que le lait, qui lui retombait jusqu'au milieu des bras, et on replaça la couronne au-dessus du voile.

La Vierge avait des cheveux blonds fort abondants, des sourcils hauts et noirs, le front très-haut, de grands yeux ordinairement baissés avec de longs cils noirs, le nez assez long et bien fait, la bouche élégamment découpée et le menton légèrement pointu; elle était de taille moyenne; quand je la vis avec ses riches atours, je fus frappée de la gravité élégante de sa marche. Dans la cérémonie de ses noces, elle mit encore un autre vêtement à lignes, un peu moins riche, dont je possède un fragment parmi mes reliques. Elle porta ce vêtement rayé à Cana et dans plusieurs autres cérémonies saintes. Quant à sa robe de noces, elle la mit encore plusieurs fois pour aller au temple. Les gens riches, dans les noces, changeaient jusqu'à trois et quatre fois de toilette. Marie, avec ces magnifiques atours, ressemblait singulière-

ment à des femmes illustres qui ont vécu longtemps après elle, comme sainte Hélène et l'impératrice sainte Cunégonde ; la forme de ses vêtements s'éloignait beaucoup de celle des juives de la même époque, lesquelles suivaient de préférence les modes de Rome. — Sur la montagne de Sion, non loin du cénacle, il y avait un grand nombre de tisserands, lesquels fabriquaient de riches étoffes, ainsi que je l'ai vu à cette occasion.

Quant à saint Joseph, il portait pour son mariage une tunique longue et ample, de couleur grise, fermée de haut en bas par des agrafes ou plutôt par des glands; les larges manches de la tunique étaient aussi fermées sur le côté par des agrafes; elles étaient relevées au poignet et garnies de poches à l'intérieur. Autour du cou il avait une fraise brunâtre ou plutôt une large étole; deux morceaux d'étoffe blanche, assez semblables aux rabats de ons prêtres, mais beaucoup plus longs, lui retombaient sur la poitrine.

J'ai vu tous les détails du mariage de la Vierge et de saint Joseph, le festin nuptial et tout le reste de la fête; mais j'ai vu avec cela tant d'autres choses, puis j'étais alors si souffrante et si dérangée que, de peur de manquer d'exactitude, j'aime mieux ne pas en dire davantage.

VI.

L'ANNEAU NUPTIAL DE LA VIERGE.

Le 29 juillet 1821, la pieuse servante du Seigneur eut une vision relative aux suaires du Sauveur et à plusieurs de ses portraits, miraculeusement imprimés sur des linges. Sa contemplation l'ayant conduite en différentes localités où ces objets précieux sont les uns entourés d'hommages et les autres oubliés de la plupart des hommes et honorés seulement par les anges et par quelques personnes

saintes, elle crut avoir vu, dans l'un de ces endroits l'anneau nuptial de la Vierge et dit à ce sujet :

J'ai vu l'anneau nuptial de la sainte Vierge ; il n'est ni d'or ni d'argent, ni de quelque autre métal, mais d'une matière brunâtre et chatoyante ; ce n'est pas un simple petit cercle sans largeur et sans épaisseur, il est assez épais et a environ un doigt en largeur. Il m'a paru uni, bien que j'y aie vu de petits triangles réguliers qui me parurent enchâssés, et qui supportaient des lettres. De l'un de ses côtés, celui que l'on mettait à l'intérieur, il ne présentait aucun dessin. Cet anneau a une signification mystérieuse. Je l'ai vu conservé dans une belle église sous plusieurs serrures. Les personnes pieuses, avant de se marier, lui font toucher leur anneau nuptial.

Elle dit le 3 août 1821 :

J'ai vu ces jours-ci bien des détails touchant l'histoire de l'anneau nuptial de Marie, mais les dérangements et la souffrance ne me permettent pas de les reproduire avec ordre. Aujourd'hui j'ai vu une fête dans une église d'Italie, où se trouve cet anneau. Il me parut être suspendu à une remontrance, qu'on avait placée au-dessus du tabernacle. Il y avait là un autel très-large et richement orné, l'argent y avait été employé jusqu'à la profusion. J'ai vu que l'on fit toucher à la remontrance un grand nombre de bagues. Pendant cette fête, j'ai vu Marie et Joseph, avec leurs vêtements de noces, apparaître à droite et à gauche de l'anneau ; il me sembla voir saint Joseph mettre l'anneau au doigt de la Vierge. Il m'a paru lumineux et j'ai cru le voir remuer (1).

(1) En recueillant ces détails de la bouche de la pieuse narratrice le 4 août 1821, l'écrivain ne pouvait assurément deviner le motif pour lequel elle avait eu cette vision le 3 août plutôt que tout autre jour de l'année. Combien ne fut-il pas étonné de voir, bien des

A droite et à gauche de cet autel, j'en ai vu deux autres qui vraisemblablement n'étaient pas dans la même église, mais qui m'ont été montrés en même temps dans ma vision. J'ai vu à l'autel de droite un *Ecce Homo*, qui fut donné d'un façon miraculeuse à un pieux sénateur romain, ami de saint Pierre ; et à celui de gauche, l'un des suaires qui servirent à envelopper le divin Sauveur.

Les noces terminées, sainte Anne retourna à Nazareth avec différentes personnes.de sa famille ; Marie fut accompagnée de plusieurs des jeunes filles qui avaient quitté le temple en même temps qu'elle. Elles formèrent, en quittant la ville, un fort joli cortége, je ne sais plus jusqu'où elle fut conduite par ses jeunes amies. Elles passèrent la première nuit dans la ville lévitique de Béthoron. Marie fit tout le voyage à pied. Immédiatement après le mariage, Joseph était allé à Béthléem, pour y arranger des affaires de famille ; il n'arriva à Nazareth que quelque temps après.

VII.

INTERVALLE COMPRIS ENTRE LE MARIAGE DE LA VIERGE ET L'ANNONCIATION.

Bien que la sœur Emmerich eût toujours ses visions touchant l'histoire des membres de la sainte famille aux jours mêmes où l'Eglise célébrait leur fête, parfois cependant elle voyait le mystère qui était l'objet de telle de ces fêtes, se passer à un jour tout différent de celui qui était affecté à la fête ; c'est ainsi qu'elle voyait la nativité du

---

années après la mort de la Sœur, en parcourant un livre écrit en latin touchant l'anneau nuptial de la Vierge, conservé à Perouse, qu'on le montre au peuple tous les ans le 3 août (*III noneas augusti*), circonstance que la sœur Emmerich ne soupçonnait assurément pas plus que lui ? On peut consulter à ce sujet la page 59 de l'ouvrage intitulé : *De annulo pronubo Deiparæ Virginis, qui Perusiæ religiosissime asservatur*, *J. B. Lauri perusini Commentarius*, in-12, 1626. Coloniæ Agrippinæ, apud J. Kinckium.

Sauveur un mois plus tôt que la fête qui est destinée à en perpétuer le souvenir, c'est à-dire le 25 novembre. Suivant elle, le 25 novembre coïncida, l'année de la naissance de Notre-Seigneur, avec le 10 du mois de casleu, aussi vit-elle quinze jours après saint Joseph commencer, en allumant des cierges dans la grotte de la nativité, la célébration de la fête de la Dédicace du temple, ou des lumières, laquelle s'ouvrait en effet le 25 du mois de casleu. Il résulte de là qu'elle devait voir la fête de l'Annonciation un mois plus tôt et par conséquent le 25 février. Ce fut en 1821 qu'elle communiqua pour la première fois ses visions qui se rapportaient à cet objet. Elle était alors très-souffrante, de là le manque de détails de ces premiers récits. Elle avait dit antérieurement qu'aussitôt après son mariage, saint Joseph, au lieu de se rendre à Nazareth avec son épouse, était allé directement à Bethléem, pour y arranger quelques affaires de famille. Anne, son second époux, la Vierge et plusieurs de ses jeunes amies partirent pour la Galilée, pour le manoir que la mère de Marie y possédait, à une lieue environ de Nazareth. Anne fit arranger pour la sainte famille la petite maison de Nazareth, qui lui appartenait également, tandis que, pendant l'absence de saint Joseph, la Vierge demeurait encore avec elle. Avant de raconter ses visions de l'annonciation, elle communiqua deux fragments de contemplations antérieures dont la portée ne peut être déterminée que d'une façon un peu hypothétique. Voici ce qu'elle raconta, à peine guérie d'une maladie qui avait compromis son existence, peu de jours après ses récits du mariage de la Vierge et de saint Joseph.

J'ai entrevu une fête chez sainte Anne; j'ai vu son second époux, cinq ou six étrangers et quelques enfants, sans parler des gens de la maison, de Joseph et de Marie, réunis autour d'une table, sur laquelle il y avait des coupes. Marie portait un manteau avec des fleurs rouges, blanches et bleues, assez semblable aux chasubles du temps passé; elle avait un voile transparent et au dessus un voile noir. Je crois que cette fête se rattachait encore à la solennité des noces.

Voilà tout ce qu'elle dit; on peut croire que ce repas eut lieu, aussitôt après le retour de saint Joseph, quand la Vierge quitta sa mère pour aller demeurer à Nazareth avec son époux. Elle dit encore le lendemain :

Dans ma méditation de la nuit dernière, j'ai cherché la très-sainte Vierge, et mon guide m'a conduite

à la maison de sainte Anne, que j'ai vue de nouveau dans toutes ses parties. Je n'y ai plus trouvé Marie ni Joseph. Sainte Anne se préparait à aller à Nazareth, où demeure maintenant la sainte famille; elle avait sous le bras un paquet qu'elle devait porter à sa fille; avant d'arriver à Nazareth, qui est situé au pied d'une colline, elle traversa une plaine et puis un petit bois; je l'ai vue aussi arriver. La maison de Joseph était non loin de la porte, elle était moins grande que celle de sainte Anne. Il y avait dans le voisinage une fontaine de forme carrée, à laquelle on arrivait en descendant quelques degrés; la maison était précédée d'une petite cour carrée. Arrivée à la maison, Anne donna à sa fille ce qu'elle lui avait apporté; je vis aussi que Marie pleura beaucoup et qu'elle accompagna sa mère, quand elle se mit en route pour retourner chez elle. Je vis saint Joseph dans une chambre particulière située à l'entrée de la maison.

Voici quelques explications que nous croyons pouvoir ajouter à ce morceau, pour en faire saisir le sens. Sainte Anne visitait pour la première fois sa fille à Nazareth, elle voulut lui faire un présent qu'elle lui porta elle-même. Marie, qui était seule et éloignée de sa mère bien-aimée, ne put retenir des larmes d'attendrissement au moment de la quitter et voulut lui faire la conduite. Joseph était alors à Nazareth.

J'ai vu la nuit dernière l'Annonciation en tant que fête de l'Eglise, et il m'a été dit de nouveau, de la façon la plus précise, que la Vierge a été bénie quatre semaines avant cette époque. Cela m'a été dit positivement, parce que j'ai vu le mystère de l'Annonciation le 25 février, et qu'au lieu de raconter la vision, je l'ai négligée. Ensuite j'ai revu la scène avec toutes ses circonstances extérieures.

CHAPITRE SEPTIÈME.

L'ANNONCIATION ET LA VISITATION.

I.

ANNONCIATION.

Le 25 mars 1821, la sœur Emmerich dit à son ami :

J'ai vu la Vierge peu de temps après son mariage dans la maison de Joseph à Nazareth, où j'ai été conduite par mon guide. Joseph était allé dans la campagne avec deux ânes pour rapporter quelque chose dont il avait hérité ou ses outils ; je crois qu'il était encore en route. Ce matin, le second mari de sainte Anne était encore à la maison avec d'autres hommes, mais depuis ils étaient partis. Outre la Vierge et deux jeunes filles de son âge, — c'étaient, si je ne me trompe, deux de ses anciennes compagnes du temple, — j'ai vu à la maison sainte Anne et la veuve, sa parente, qui lui était attachée comme servante et qui devait l'accompagner à Bethléem après la naissance du Sauveur. Grâce à sainte Anne, la maison de Nazareth avait été restaurée à neuf. Je vis les quatre femmes aller et venir dans la maison pour vaquer à différents ouvrages, puis se promener ensemble dans la cour. Vers le soir, je les vis rentrer au logis, prier quelque temps debout autour d'une petite table ronde et manger des légumes qu'on venait d'apporter en cet endroit. Là-dessus, elles se séparèrent. Anne, comme une mère de famille pleine d'ac-

tivité, circula encore quelque temps dans la maison. Les deux jeunes filles se retirèrent dans une chambre à l'écart, et Marie dans sa chambre à coucher. La chambre de la Vierge était située dans la partie la plus reculée de la maison, non loin du foyer; car ici le foyer se trouvait, non pas comme chez sainte Anne, au centre, mais à l'une des extrémités de la maison. L'entrée était du côté de la cuisine; pour y arriver, il fallait monter trois degrés, car le sol de cette partie de la maison était plus élevé que le reste et reposait sur un roc escarpé. En face de la porte on voyait une chambre ronde, et dans cet espace de forme ronde, séparé du reste par un écran en clayonnage qui avait au moins six pieds de haut, on trouvait roulé le lit dont se servait la Vierge. Les parois de l'appartement étaient recouvertes jusqu'à une certaine hauteur d'un treillis un peu plus épais que l'écran en clayonnage que j'avais remarqué d'abord; il était fait de bois de différentes couleurs et figurant un très-joli dessin. La toiture était formée par un certain nombre de poutres qui se croisaient, et les intervalles étaient remplis par des treillis réhaussés d'étoiles.

Je fus conduite dans cette chambre par le jeune homme lumineux qui m'accompagne toujours, et j'ai vu ce que je vais essayer de raconter aussi bien que peut l'espérer une pauvre fille comme moi. En entrant dans sa chambre, la Vierge mit, derrière l'écran de son lit, une longue robe de nuit de laine blanche avec une large ceinture et se couvrit la tête d'un voile jaunâtre. Bientôt la servante, étant arrivée avec une petite lampe, alluma une lampe à plusieurs branches suspendue au plafond, et se retira. Alors la Vierge prit une table basse et étroite, qui se trouvait fermée et appuyée contre la muraille et la mit au milieu de la salle; quand elle était ainsi appuyée contre la muraille, elle était uniquement formée d'une planchette mobile

qui retombait le long des deux pieds. Marie, lui ayant donné la position horizontale, avança, pour la soutenir, la moitié de l'un des pieds qui était divisé dans la longueur, et la petite table reposa dès lors sur trois pieds. La partie de la planchette qui s'appuyait sur ce troisième pied était ronde. Je remarquai sur cette table un tapis rouge et bleu, relevé sur la partie carrée de la planchette, il était garni de franges et retombait presque jusqu'à terre. Il y avait au milieu du tapis une figure brodée ou piquée, je ne saurais plus dire si c'étaient des lettres ou des ornements d'une autre nature. Un tapis blanc était roulé sur la partie opposée de la table. J'y vis aussi un rouleau d'écritures.

Après avoir disposé la table vers le milieu de la chambre, un peu à gauche, entre la porte et l'endroit où était son lit, — il y avait en cet endroit un petit tapis sur le plancher, — et avoir mis devant un petit coussin rond pour se mettre à genoux dessus, la Vierge s'agenouilla, les deux mains appuyées sur la table. La porte de la chambre était devant elle à droite, elle tournait le dos à son lit. Elle abaissa son voile sur son visage et croisa les mains, mais non les doigts, devant sa poitrine. Je la vis prier ainsi longtemps et avec ferveur, les yeux levés vers le ciel. Elle demanda à Dieu la rédemption, le roi promis, souhaitant d'avoir, par sa prière, quelque part à son avénement. Elle pria ainsi longtemps à genoux et dans une sorte de ravissement, ensuite je la vis baisser la tête sur la poitrine.

Tout à coup il descendit du plafond, à sa droite, une telle masse de lumière que je me sentis refoulée vers la porte, et je vis dans cette lumière un jeune homme lumineux, aux cheveux blonds et flottants, venir planer devant elle. C'était l'archange Gabriel. En lui parlant, il agita légèrement les bras le long de son corps. Je vis les paroles sortir de sa bouche comme

des lettres lumineuses, je les lus et les entendis en même temps. Marie tourna un peu de ce côté sa tête toujours voilée, cependant par modestie elle ne le regarda pas. Cependant l'ange continua à parler, et Marie, sur son ordre, se tourna un peu de son côté, releva un peu son voile et lui répondit. L'ange parla pour la seconde fois. Marie releva son voile, regarda l'ange et prononça les paroles sacrées : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait suivant votre parole. »

La sainte Vierge était dans un complet ravissement. La lumière céleste remplissait la chambre. Je ne vis plus la lampe allumée, ni le plafond de la chambre. Le ciel me parut ouvert; une voie lumineuse me permit de voir au-dessus de l'ange; je vis dans une effusion de cette lumière une figure de la sainte Trinité, une lumière triangulaire et qui se reflétait elle-même, et je reconnus dans cette lumière ce qu'on peut adorer, mais non exprimer, Dieu tout-puissant, le Père, le Fils et le Saint-Esprit et cependant toujours un seul et même Dieu tout-puissant. Au moment où la sainte Vierge prononça ces mots : « Qu'il me soit fait suivant votre parole, » je vis apparaître le Saint-Esprit sous une forme ailée, mais un peu différente de celle de la colombe qu'on lui donne ordinairement. Sa tête était celle de l'homme, des masses de lumières, semblables à des ailes, se détachaient à droite et à gauche; enfin trois jets abondants de lumière, partant de son sein et de ses mains, se dirigèrent vers le flanc droit de la Vierge, où ils se réunirent. Au moment où cette lumière divine pénétra dans son sein, Marie devint toute lumineuse ou pour mieux dire toute transparente, il sembla que ce qu'elle avait d'opaque, comme une nuit sombre, fuyait devant cette lumière. Elle fut, en ce moment, tellement pénétrée de lumière, qu'il n'y eut

plus en elle rien de ténébreux, rien de caché; elle fut comme lumineuse et transparente dans tout son être. Après cette pénétration mystérieuse, l'ange disparut, la voie lumineuse de laquelle il était sorti remonta au ciel; le courant lumineux me parut être de nouveau comme aspiré par le ciel, et au moment même où il disparut, j'en vis descendre sur la Vierge un grand nombre de roses blanches et fermées, ayant chacune une petite feuille verte.

Tandis que tout cela se passait dans la chambre de la Vierge, j'eus de mon côté beaucoup à souffrir. J'étais dans une angoisse continuelle, comme si l'on me tendait quelque piége, je vis même un affreux serpent parcourir la maison, monter les degrés et arriver ainsi à la porte contre laquelle je me tenais. Jusqu'au moment où la lumière pénétra la sainte Vierge, il resta sur le troisième degré. Cette horrible bête, dont la taille était à peu près celle d'un enfant, avait la tête grosse et plate, elle avait à la poitrine deux pattes courtes et membraneuses avec des griffes assez semblables aux ailes des chauves-souris et dont elle se servait pour avancer. Elle avait sur le corps un grand nombre de taches de couleurs différentes et me rappela le serpent du paradis terrestre, cependant elle était encore plus horrible à voir. Mais au moment où l'archange sortit de la chambre, il foula aux pieds la tête du monstre qui venait de ramper jusqu'à la porte; et celui-ci poussa des cris affreux qui me remplirent d'épouvante. Bientôt je vis paraître trois esprits qui le rejetèrent hors de la maison, en le foulant aux pieds et en le frappant de leurs armes.

Quand l'ange eut disparu, je vis la sainte Vierge plongée dans un profond ravisssement et comme étrangère à tout ce qui l'entourait : je vis et je reconnus en elle le Verbe fait chair sous la forme d'un corps humain infiniment petit, mais lumineux et ad-

mirablement conformé et complet dans toutes ses parties. — O combien Nazareth diffère maintenant de Jérusalem ! A Jérusalem les femmes ne peuvent entrer dans le temple, elles doivent rester dans le parvis, les prêtres seuls ont le droit de pénétrer dans le Saint ; ici au contraire, dans cette église, une vierge est le temple même, et le Saint des saints est en elle, et le grand-prêtre est en elle, et elle est seule avec lui. O combien tout cela est beau et admirable et en même temps simple et naturel ! Alors ont été réalisés ces mots du roi-prophète : « Le Très-Haut a sanctifié son tabernacle, Dieu est au milieu d'elle, elle ne sera pas ébranlée (1). »

Il était environ minuit quand s'accomplit le mystère. Bientôt je vis sainte Anne venir à la chambre de la Vierge avec les autres femmes. Un mouvement extraordinaire dans toute la nature les avait fait sortir de leur sommeil, une nuée lumineuse planait sur toute la maison. Ayant vu la Vierge prier à genoux sous la lampe dans un profond ravissement, elles s'éloignèrent avec respect. Au bout de quelque temps, Marie se releva et s'approcha de son petit autel adossé à la muraille. Elle baisa l'image roulée contre le mur qui représentait un petit corps humain enveloppé, assez semblable à celle que j'avais vue chez sainte Anne, lors des préparatifs de la présentation de la Vierge au temple (2). Elle alluma la lampe attachée à la muraille et pria quelque temps debout devant elle. Des rouleaux écrits étaient devant sur un pupitre élevé. Vers le matin, je la vis aller à son lit.

Alors mon guide m'emmena ; en passant par le ves-

(1) Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus, Deus in medio ejus, non commovebitur. *Ps.* XLV.

(2) Voir plus haut chap. V, p. 115.

tibule de la maison, je fus saisie d'un grand effroi. L'affreux serpent y était encore et se tenait caché, comme pour épier les passants; il se jeta sur moi et voulut se cacher dans les plis de mes vêtements. Mon effroi fut extrême. Mon guide me saisit rapidement, les trois esprits que j'avais vus d'abord reparurent et frappèrent le monstre dont je crois encore entendre maintenant les cris épouvantables. Tout en contemplant le mystère de l'Incarnation, j'ai encore reçu la nuit dernière un assez grand nombre de lumières touchant différents objets. Sainte Anne eut d'abondantes révélations. La sainte Vierge sut aussitôt qu'elle avait conçu le Messie, le Fils du Très-Haut. Tout son intérieur était à découvert pour elle devant les yeux de l'esprit. Mais elle ne savait pas encore que le trône de David, son père, que Dieu lui avait donné, fût un trône surnaturel; elle ne savait pas encore que la maison de Jacob sur laquelle, d'après les paroles de l'ange, il devait régner jusqu'à la fin des siècles, fût l'Eglise, l'humanité régénérée. Elle croyait que le Rédempteur devait être un roi éminent par sa sainteté, qui purifiât son peuple et le rendît victorieux de l'enfer. Elle ne savait pas encore que, pour sauver les hommes, ce roi dût mourir d'une mort douloureuse.

Il me fut dit alors pourquoi le Sauveur voulut passer neuf mois dans le sein de sa mère et naître petit enfant, au lieu d'apparaître au monde dans la plénitude de l'âge et brillant de beauté, comme le premier Adam sortant des mains du Créateur, mais je ne saurais redire tout cela avec la clarté nécessaire. Je me rappelle toutefois qu'il voulut par là sanctifier la conception et la naissance de l'homme que le péché de notre premier père avait rendues infâmes. Marie fut réellement sa mère, et il n'est pas né auparavant parce qu'elle seule, et nulle autre créature, soit avant soit après elle, ne fut ce vase infiniment pur de la grâce,

que Dieu avait promis de donner à l'humanité pour se faire homme en lui, afin de payer par les mérites de sa passion la dette énorme sous laquelle elle était écrasée. La sainte Vierge fut la vraie et unique fleur de la génération humaine qui parut dans la plénitude des temps. Tous les enfants de Dieu, parmi les hommes, depuis l'origine des choses, qui tendirent à la sainteté, contribuèrent à la donner au monde; elle est l'or pur, produit par la terre entière. Elle est seule le sang, la chair pure et sans tache de l'humanité entière, préparée, purifiée, réunie et consacrée par toutes les générations de ses ancêtres, conduite, gardée et fortifiée par la loi, jusqu'à ce qu'enfin elle parût avec la surabondance de la grâce. Prédestinée de toute éternité, elle a paru dans le temps comme mère de l'Eternel.

Aux principaux jours de ses fêtes, la Vierge, dans les offices de l'Eglise, parle ainsi d'elle-même par la bouche de la sagesse divine dans les Proverbes de Salomon :

Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant qu'il eût produit au jour ses ouvrages. Je suis ordonnée de toute éternité et de toute antiquité, avant que la terre fût faite. Les abîmes n'étaient pas, et j'étais déjà conçue; les sources des eaux n'avaient point encore jailli, les montagnes n'étaient point assises encore en leur pesante masse. Dieu m'enfantait avant les collines, avant qu'il eût formé la terre et les fleuves du monde. Quand il préparait les cieux, j'étais là. Quand il fixait une loi et posait des bornes aux abîmes; quand il établissait le firmament et qu'il soutenait les réservoirs des eaux ; quand il renfermait la mer dans ses rivages et commandait aux eaux de ne point franchir leurs limites; quand il jetait les fondement de la terre, j'étais là composant tout avec lui; j'étais tous les jours dans les délices et me jouant incessamment devant lui, me jouant dans le monde; mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. Maintenant donc, mes enfants, écoutez-moi : Heureux ceux qui gardent mes voies. Ecoutez mes enseignements, soyez sages et ne les rejetez pas. Heureux l'homme qui m'écoute et qui veille chaque jour à ma porte et se tient au seuil de ma demeure. Qui m'aura trouvée, trouvera la vie et puisera le salut dans le Seigneur (1).

(1) Prov., VIII.

La sainte Vierge avait un peu plus de quatorze ans lors de l'Incarnation du Verbe. Le Sauveur mourut à l'âge de trente-trois ans et trois fois six semaines : je dis trois fois six, parce que je vois maintenant ce chiffre six répété trois fois.

II.

MARIE VA VISITER SA COUSINE ÉLISABETH.

La sainte Eglise dit, le jour de la Visitation, en empruntant un passage du Cantique des cantiques (II, 8-14) ;

Voici mon bien-aimé qui vient, franchissant les montagnes, passant par-dessus les collines, semblable à un chevreuil et à un faon de cerf. C'est lui, il est tout près de notre demeure, regardant par le treillis. Voici mon bien-aimé, il me parle; levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle et venez. Déjà l'hiver est passé, la pluie s'en va, elle s'est éloignée. Les fleurs ont reparu dans nos champs, c'est le temps de tailler la vigne; la voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre terre; le figuier a produit ses bourgeons, les vignes en fleur répandent leur parfum. Levez-vous, ma bien-aimée, ma toute belle et venez. Vous, ma colombe, cachée dans le creux de la pierre, dans les trous de la muraille, montrez-moi votre visage, que votre voix se fasse entendre à mon oreille; car votre voix est douce et votre visage est beau.

Quelques jours après l'ambassade de l'ange à la Vierge, saint Joseph, étant revenu à Nazareth, fit dans la maison la plupart des arrangements que nécessitait sa profession, car jusqu'alors il n'avait pas résidé à Nazareth et n'y avait passé qu'une couple de jours. Joseph ne savait rien de l'incarnation du Verbe en Marie; elle était la mère du Seigneur, mais en même temps elle en était la servante, et par humilité elle tint le grand mystère caché en elle. Au moment où elle comprit que le Verbe avait pris une chair dans son sein, elle avait conçu un vif désir d'aller visiter à Jota, près d'Hébron, sa cousine Elisabeth de laquelle l'ange lui avait dit qu'elle était bénie de-

puis six mois. Comme le temps approchait où Joseph devait aller à Jérusalem pour la fête de la Pâque, elle manifesta le désir de l'accompagner, afin de rendre à sa cousine les services que nécessitait sa position. Le saint se mit donc en route pour Jota avec la Vierge.

La sœur Emmerich raconta plusieurs scènes détachées du voyage de Joseph et de la Vierge ; mais son état de souffrance et les dérangements fréquents qu'elle éprouva causèrent dans ses communications plusieurs lacunes regrettables. Elle ne parla point du départ, mais les jours suivants elle donna sur le voyage quelques détails que nous reproduisons ici.

Les voyageurs devaient suivre la direction du sud ; ils avaient avec eux un âne que la Vierge monta de temps en temps. L'animal était chargé de plusieurs paquets, ainsi d'un sac rayé et tricoté contenant entre autres objets une longue robe brunâtre de Marie, qui se terminait par une sorte de capuchon ; ce vêtement, ouvert sur le devant, se fermait avec des rubans ; Marie le mettait quand elle allait au temple ou à une synagogue. En voyage elle portait un vêtement de dessous en laine foncée et par-dessus une robe grise avec ceinture ; sa coiffure était aussi jaunâtre.

Ils firent rapidement ce voyage qui était assez long. Après qu'ils eurent traversé au sud la plaine d'Esdrelon, je les vis gravir une hauteur et s'arrêter dans la ville de Dothan, chez un ami du père de Joseph. C'était un homme riche, originaire de Bethléem ; son père donnait le nom de frère au père de Joseph, sans être réellement son frère ; il descendait de la famille de David par un homme qui fut roi, si je ne me trompe, et qui s'appelait Ela, Eldoa ou Eldad (1), je ne me rappelle plus exactement son nom.

(1) Le 2 novembre (12 marcheswan) de la première année de la vie publique du Sauveur, la sœur Emmerich a vu le divin Maître,

Cette localité était très-commerçante. Un jour je les vis passer la nuit sous un hangar ; puis je les vis, à douze lieues environ du but de leur voyage, s'arrêter au milieu d'un bois, dans une cabane faite d'osier tressé ; elle était tapissée de verdure et de belles fleurs blanches, et destinée aux voyageurs. Dans ce pays-là, on rencontre souvent sur les routes de ces berceaux ouverts ou même des bâtiments solides, dans lesquels les voyageurs peuvent passer la nuit, se reposer et préparer les provisions qu'ils ont apportées avec eux. Souvent même une famille du voisinage a la direction de ces hôtelleries, et, pour une faible rétribution, fournit aux voyageurs tout ce qui leur est nécessaire.

Il doit y avoir ici une lacune dans le récit, et il est probable que la Vierge accompagna saint Joseph à Jérusalem pour la fête de la Pâque, et alla ensuite de Jérusalem chez sa cousine ; car il a été dit plus haut que Joseph devait aller à la ville sainte pour la fête, et on verra plus bas que Zacharie revint chez lui, après la Pâque, la veille de l'arrivée de la sainte Vierge.

---

dans cette même maison, guérir de l'hydropisie un nommé Issachar, alors âgé de cinquante ans ; il avait épousé la fille de la maison, laquelle s'appelait Salomé. Issachar parla, à cette occasion, de la visite de Marie et de Joseph. (Voir *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom III, chap. IV, p. 107 et suiv.). — L'Eldoa ou Eldad dont la Sœur parle comme d'un descendant de David et duquel proviendrait la parenté de Salomé avec saint Joseph, peut très-bien être Elioda ou Eliada, fils de David, nommé dans la sainte Ecriture (II Reg. V, 16, et I Paralip., III, 8).

Quelque naturel qu'il soit de supposer que la narratrice a pu altérer dans ses communications plusieurs de ces noms difficiles, on n'est même pas obligé d'avoir recours à cette supposition. Les noms propres en hébreu ont ordinairement une signification précise ; or, comme différents noms correspondent à une seule et même signification, le même personnage a pu avoir plusieurs noms répondant à une même idée. C'est ainsi que nous trouvons un fils de David appelé Elischua (Dieu m'aide) ou Elischama (Dieu m'entend) ; ainsi Eldea ou Eldaa peut signifier Dieu vient aussi bien qu'Elioda.

L'indication vague suivant laquelle ce fils ou descendant de David aurait aussi été roi, ne doit pas surprendre, car il est certain que des fils ou petits-fils de David ont regné dans des villes vassales.

De Jérusalem, au lieu de se rendre à Jota par le chemin le plus court, les voyageurs firent un détour à l'est, afin d'être plus solitaires. Ils tournèrent une petite ville à deux lieues d'Emmaüs et suivirent des chemins sur lesquels j'ai souvent vu Notre-Seigneur dans le cours de sa vie publique. Cependant ils avaient encore deux montagnes à franchir. Entre ces deux montagnes, je les ai vus une fois s'asseoir pour prendre un peu de repos, manger un morceau de pain et mêler à l'eau qu'ils buvaient quelques gouttes de baume qu'ils avaient recueillies en route. Tout le pays était montagneux ; ils longèrent des rochers plus larges par le haut que par le bas ; on trouvait aussi dans ce pays de vastes cavernes et des pierres d'un aspect singulier ; les vallées étaient extrêmement fertiles. Ensuite ils eurent à traverser une forêt, de petits bois, des pâturages et des champs. Lorsqu'ils touchaient au terme de leur voyage, j'ai remarqué tout spécialement sur la route une plante avec de jolies petites feuilles vertes et des grappes de fleurs, dont chacune comprenait neuf clochettes fermées, d'un rouge foncé. Il y avait là quelque chose qui m'a occupée et que j'ai maintenant oublié (1).

(1) Cette fleur, avec ses neuf clochettes, avait peut-être aux yeux de la sœur Emmerich un rapport symbolique avec les neuf mois que le Sauveur passa dans le sein de sa mère, ou bien elle y vit un symbole de quelque pratique de piété se rapportant à la fête de la Visitation. — L'écrivain croit devoir faire connaître quelques observations qu'il a reçues à ce sujet d'un savant ami : « La fleur dont il est ici question est sans doute la petite grappe de cypre (*lawsonia spinosa inermis* de Linnée), mentionnée dans ce passage du Cantique des cantiques (I, 13) : Mon bien-aimé est pour moi une grappe de cypre cueillie dans les vignes d'Engaddi. » Mariti, dans son *Voyage en Syrie et en Palestine*, atteste l'existence de cet arbuste et de ses fruits dans le pays où se trouvait alors la sainte Vierge. D'après lui, les feuilles de cet arbuste sont plus petites et plus délicates que celles du myrte, les fleurs sont d'un rose pâle, enfin le bouquet a la forme d'une grappe de raisin, ce qui s'accorde très-bien avec la description som-

III.

ARRIVÉE DE MARIE ET DE JOSEPH.

Des détails qui suivent, les uns appartiennent aux visions que la Sœur eut en juillet 1820 à l'occasion de la fête de la Visitation de la Vierge, et les autres proviennent des entretiens du vieil Essénien Eliud de Nazareth, qu'il lui fut donné d'entendre. Ce vieillard, ayant reçu la visite du Sauveur dans le mois de septembre de la première année de sa vie publique, alors qu'il se rendait auprès de Jean-Baptiste pour recevoir le baptême, lui fit part d'un grand nombre de détails relatifs à l'histoire de ses parents et à celle de ses premières années, car il avait été très-lié avec la sainte famille (*Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. I, chap. III, p. 59-74.)

L'habitation de Zacharie était située sur une colline isolée, d'autres maisons étaient groupées autour d'elle; non loin de là, un ruisseau assez important descendait de la montagne. C'était précisément le temps où Zacharie revenait chez lui après la Pâque. Elisabeth sentit en elle un vif désir de se porter sur la route de Jérusalem assez loin de chez elle, et Zacharie, en la rencontrant, fut effrayé de la voir, dans sa position, si loin de sa demeure. Elle lui dit qu'elle

mairé de la Sœur. Si elle dit qu'elle a dû faire à l'occasion de cette fleur quelque chose qu'elle a oublié, peut-être s'agit-il d'une méditation sur le passage indiqué du Cantique des cantiques. Comme, à cette époque, son bien-aimé était encore renfermé dans le sein virginal de sa mère, elle honorait peut-être, en considérant le fruit de cet arbuste, le développement auquel était arrivé le Verbe fait chair; et cette méditation pouvait être d'autant plus féconde pour elle que la petite grappe de Cypre dont on connaît le parfum singulièrement agréable s'appelle en hébreu la grappe de Copher, c'est-à-dire la grappe de la réconciliation, ce qui fait que plusieurs commentateurs traduisent ces mots : Mon bien-aimé est pour moi la grappe de Cypre, par ceux-ci : Mon bien-aimé a donné pour moi la liqueur de la grappe de la réconciliation. Comme d'ailleurs les Orientaux estiment singulièrement cet arbuste au doux parfum et l'offrent à ceux auxquels ils veulent se rendre agréables, la Sœur, en voyant la Vierge traverser des bosquets plantés de cet arbuste, a pu très-bien honorer le sang de

était extrêmement émue et qu'elle était toujours persuadée que sa cousine Marie de Nazareth venait la visiter. Zacharie chercha à la faire changer d'avis et s'efforça de lui dire, soit par gestes, soit au moyen de ses tablettes, combien il lui paraissait invraisemblable qu'une jeune femme, récemment mariée, entreprît un si long et si pénible voyage. Cependant ils retournèrent ensemble au logis. Elisabeth n'en restait pas moins attachée à son idée; ayant vu en songe qu'une femme de sa tribu était devenue la mère du Rédempteur promis, elle avait aussitôt pensé à Marie, elle s'était transportée auprès d'elle par un ardent désir et l'avait vue en esprit à distance. Elle avait fait préparer dans sa maison, à droite de la porte, un petit cabinet avec un siége. Le lendemain elle s'y établit pendant de longues heures, les yeux fixés sur la route; enfin elle se leva, se mit en route et alla assez loin sur le chemin de Jérusalem.

Elisabeth était grande et assez âgée; elle avait la figure petite et les traits fort doux; sa tête était enveloppée. Elle ne connaissait sa cousine que de réputation. Marie, l'apercevant à distance, la reconnut sans peine et hâta le pas pour la rencontrer plus tôt, laissant derrière elle saint Joseph qui resta un peu à l'écart par respect. Avant de rencontrer Elisabeth, elle dut côtoyer plusieurs maisons, dont les habitants, frappés de sa merveilleuse beauté et de la dignité

la réconciliation du monde, mûrissant en quelque sorte dans ses chastes entrailles. Elle voyait sans doute dans le passage cité plus haut du Cantique des cantiques ce sens mystérieux : « La vraie grappe de Copher, c'est-à-dire de la réconciliation, mûrit pour nous dans le sein de la Vierge, » de même que, à l'occasion du verset précédent : « Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe, qui repose sur mon sein, » elle a pu contempler Marie portant dans ses bras Jésus enfant ou recevant sur son sein, à la descente de la croix, le Sauveur, embaumé avec de la myrrhe, alors qu'il était lui-même le vrai remède contre la corruption.

extraordinaire qui se manifestait dans toute sa personne, restèrent à une distance respectueuse. Elles se saluèrent amicalement en se présentant la main ; en même temps la Vierge fut comme enveloppée de lumière, et je vis un rayon lumineux aller d'elle à Elisabeth et produire sur celle-ci un effet extraordinaire. Elles ne s'arrêtèrent point devant les hommes ; mais, se tenant par la main, elles traversèrent le jardin dans la direction de la maison ; arrivée à la maison, Elisabeth souhaita de nouveau la bienvenue à sa cousine et l'engagea à entrer.

Joseph, qui venait d'arriver avec l'âne, le laissa à un serviteur et se rendit auprès de Zacharie, dans une salle ouverte, à gauche de la maison. Il salua humblement le vénérable vieillard ; Zacharie l'embrassa cordialement et conversa avec lui au moyen de ses tablettes ; car il était resté muet depuis l'apparition de l'ange. Cependant Marie et Elisabeth, ayant pénétré dans la maison, se trouvèrent dans une chambre qui me parut être la cuisine. Là elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre ; Marie salua très-amicalement sa cousine, et elles se tinrent quelque temps embrassées. En ce moment, je vis de nouveau des flots de lumière passer de la Vierge en Elisabeth ; celle-ci fut toute pénétrée de lumière, elle tressaillit dans son cœur et se sentit intimement unie à Dieu. Elle se retira un peu en arrière, en levant les mains, et s'écria avec une grande expression de joie, d'humilité et d'inspiration céleste : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein est béni ! D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vient à moi ? Au moment où votre salutation est arrivée à mes oreilles, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Vous êtes bienheureuse parce que vous avez cru, et vous verrez s'accomplir ce qui vous a été promis de la part du Seigneur. » En finis-

sant, elle conduisit Marie à la petite chambre qu'elle lui avait fait préparer, afin qu'elle pût s'asseoir et se reposer de ses fatigues. Elles n'en étaient qu'à deux pas. Cependant Marie laissa le bras de sa cousine qu'elle avait pris, croisa les mains sur la poitrine et dit d'un ton inspiré : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille de joie en Dieu, mon Sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante ; car en cela toute la postérité m'appellera bienheureuse. Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint. Sa miséricorde passe d'âge en âge envers ceux qui le craignent. Il a déployé la force de son bras, il a dissipé les superbes avec leurs orgueilleuses pensées. Il a fait descendre les puissants de leurs trônes, et il a élevé les humbles. Il a comblé de biens ceux qui avaient faim, et il a réduit les riches au néant. Il a pris sous sa sauvegarde Israël, son serviteur, se souvenant de sa miséricorde, comme il l'avait promis à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour jamais (1). »

Je vis qu'Elisabeth, grâce à une inspiration divine, put réciter le *Magnificat* en même temps que la Vierge. Quand elles eurent fini, elles s'assirent l'une et l'autre sur des siéges peu élevés ; à côté était une table assez basse, sur laquelle j'ai vu une petite coupe. O combien j'ai été heureuse ! J'ai récité toute la prière avec elles, puis je me suis placée à leurs côtés ; combien j'ai été heureuse !

La Sœur redit cela le matin, comme l'ayant vu le jour précédent ; dans l'après-midi, elle ajouta, étant endormie :

Joseph et Zacharie sont maintenant ensemble et

(1) Elle ajouta : « Pendant l'entretien du vieil Essénien Eliud avec le Sauveur, j'ai entendu le divin Maître expliquer de la façon la plus admirable le cantique d'actions de grâces de la Vierge ; mais je ne me sens pas capable de reproduire cette explication. »

s'entretiennent de l'avénement du Messie, que l'accomplissement des prophéties indique devoir être prochain. Zacharie est un beau vieillard de haute stature; il a d'ordinaire ses habits sacerdotaux; il parle toujours par signes ou en écrivant sur ses tablettes. Ils sont assis en l'une des ailes de la maison, dans une salle ouverte qui donne sur le jardin. Marie et Elisabeth sont assises au jardin sur un tapis, à l'ombre d'un gros arbre touffu; derrière cet arbre est un puits duquel l'eau jaillit quand on tire un ressort. Je vois aux alentours du gazon, des fleurs et des arbres chargés de petites prunes jaunâtres. Elles mangent ensemble des fruits et des petits pains, tirés du sac de voyage de Joseph : oh! la belle, la touchante simplicité! Il y a chez Zacharie deux serviteurs et deux servantes que je vois aller et venir de tous les côtés. Ils disposent une table à l'ombre d'un arbre. Zacharie et Joseph étant venus rejoindre les deux cousines, on prend ensemble un repas. Joseph voulait retourner immédiatement à Nazareth, mais il restera encore huit jours. Il ne sait rien de la bénédiction que Dieu a accordée à la Vierge. Marie et Elisabeth gardent à ce sujet un profond silence; elles avaient entre elles les rapports les plus intimes et les plus mystérieux.

Plusieurs fois le jour, et surtout avant le repas, quand on était réuni les saintes femmes récitaient une sorte de litanies (1); saint Joseph priait aussi avec elles. Parfois je voyais, quand elles priaient, une croix apparaître entre elles; cependant il n'y avait

(1) On ne doit pas s'étonner de trouver ici, dans une scène de l'Ancien Testament, ce mot de litanies si familier à la piété chrétienne. Longtemps avant le Sauveur on trouve des prières d'une forme analogue à celle de nos litanies : ainsi le psaume 137e et une partie du psaume 118 sont réellement des litanies.

pas encore de croix alors, c'était comme si deux croix se visitaient (1).

3 JUILLET. — Hier soir ils ont mangé tous ensemble ; ils sont restés jusqu'à minuit, à la lueur d'une lampe, sous l'arbre du jardin. Quelque temps après j'ai encore vu Joseph et Zacharie seuls dans un oratoire. Marie et Elisabeth s'étaient retirées dans leur chambre. Je les vis, en face l'une de l'autre, dans une sorte de ravissement céleste ; elles récitèrent ensemble le *Magnificat*. Outre ce qui a été indiqué plus haut, Marie avait encore un voile noir transparent qu'elle baissait quand elle se trouvait avec des hommes.

Aujourd'hui j'ai vu Zacharie conduire saint Joseph en un autre jardin assez éloigné de la maison ; Zacharie avait en toutes choses beaucoup d'ordre et de régularité. Ce jardin était planté de beaux arbres et fort bien entretenu ; j'y ai vu des fruits magnifiques. Il est coupé en deux par un berceau fort bien ombragé ; on trouve, à l'extrémité du jardin, une petite habitation à moitié cachée dans les arbres, et dont la porte est sur le côté ; on aperçoit dans le haut des fenêtres fermées par des châssis. On y trouve un lit formé de bois entrelacé et recouvert de mousse ou d'autres jolies herbes. J'y ai vu aussi deux figures blanches de la taille d'un enfant. Je n'ai pas bien su comment

(1) Il n'est pas facile de déterminer d'une façon bien précise ce que la Sœur a voulu dire par ces mots : C'était comme si deux croix se visitaient. Quiconque connaît les usages de la Westphalie, sa catholique patrie, sait que quand plusieurs paroisses se réunissent en procession pour se rendre ensemble à quelque pélerinage ou à quelque fête, elles portent avec elles leurs croix ou leurs images antiques de la Vierge, et on dit alors que les croix, que les Vierges se visitent. Peut-être, en voyant une croix apparaître entre Marie et Elisabeth, occupées l'une et l'autre à prier, a-t-elle voulu dire qu'elle avait cru voir se rencontrer, se visiter le Sauveur destiné à la croix, mais reposant encore à cette époque dans le sein de sa mère, et sa croix, instrument du salut, qui reposait encore dans le sein de l'avenir.

elles se trouvaient là, ni ce qu'elles représentaient; elles me parurent cependant ressembler à Zacharie et à Elisabeth, tels qu'ils étaient longtemps auparavant.

Cet après-midi, j'ai vu Marie et Elisabeth travailler ensemble à la maison. La Vierge prenait part à tous les soins du ménage, elle préparait différents objets pour l'enfant que l'on attendait. Je les ai vues travailler ensemble, elles tricotaient une grande couverture, une sorte de tapis de lit pour les couches d'Elisabeth. Les Juives, dans leurs couches, se servaient de ces tapis, dont le milieu formait une poche telle que la mère pouvait s'y placer avec son enfant et y paraissait en quelque sorte emmaillottée. Grâce aux oreillers qu'on mettait derrière elle, elle pouvait à son choix y être couchée ou assise. On brodait sur le bord de cette couverture des fleurs et des maximes. Marie et Elisabeth préparèrent aussi différents objets qui devaient être distribués aux pauvres pour la naissance de l'enfant. — Pendant l'absence de la sainte famille, je vois souvent sainte Anne envoyer sa servante à la maison de Nazareth, afin de s'assurer que tout y est à sa place; une fois même je l'ai vue y aller en personne.

4 JUILLET. —Zacharie est allé se promener dans la campagne avec saint Joseph. La maison est isolée sur une colline, c'est la plus vaste qui soit dans le pays; il y en a d'autres à quelque distance. Marie est un peu souffrante, elle est restée seule avec Elisabeth.

5 JUILLET. — J'ai vu saint Joseph et Zacharie passer la nuit dernière au jardin éloigné de la maison; ils la passèrent soit à se reposer un peu à la maisonnette, soit à prier au jardin en plein air. Au point du jour ils se mirent en route pour revenir. J'ai vu Elisabeth et la Vierge à la maison. Chaque jour, matin et soir, elles récitaient le *Magnificat* que l'Esprit saint avait inspiré à Marie au moment où elle reçut les salutations de sa cousine.

La salutation de l'ange fit de Marie une église. A ces mots : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait suivant votre parole, » le Verbe, la seconde personne de la sainte Trinité, salué par l'Eglise, par son humble servante, descendit en elle. Dès lors Dieu fut dans son temple, et Marie fut le temple et l'arche d'alliance du nouveau Testament. La salutation d'Elisabeth, le tressaillement de l'enfant sous le cœur de sa mère, fut le premier hommage rendu par les fidèles au nouveau sanctuaire. Quand la Vierge récita le *Magnificat*, l'Eglise du nouveau Testament, de la nouvelle alliance, honora principalement la réalisation des promesses faites par Dieu à l'ancien Testament, à l'ancienne alliance, et lui rendit grâces par une sorte de *Te Deum*. Ah ! qui pourrait dire combien il était touchant de voir ces hommages rendus au Sauveur, même avant sa naissance !

La nuit dernière, tandis que je voyais prier ces saintes femmes, j'ai eu d'abondantes lumières sur le sens du *Magnificat* et le saint Sacrement qui, du sein de la Vierge, se rapproche de plus en plus de l'humanité. Mes souffrances actuelles et de nombreuses distractions ont fait que j'ai oublié presque tout ce que j'ai vu. A l'occasion du passage : « Il a déployé la force de son bras, » j'ai vu plusieurs figures du Saint-Sacrement de l'autel dans l'ancien Testament : ainsi Abraham sacrifiant Isaac, et Isaïe annonçant à un roi impie quelque chose que celui-ci rejette ; mais j'ai oublié de quoi il s'agissait. J'ai vu beaucoup de choses d'Abraham à Isaïe et d'Isaïe à la Vierge, et toujours j'ai vu le Saint-Sacrement s'approchant de plus en plus de l'Eglise de Jésus-Christ, qui reposait encore sous le cœur de sa mère (1).

(1) La mission du prophète Isaïe dont elle a oublié l'objet est sans doute sa prophétie au roi Achaz : « Voici qu'une Vierge concevra, » et le reste : (*Isai.* VII, 3-25).

Ensuite la sœur Emmerich récita les litanies du Saint-Esprit et l'hymne *Veni, Sancte Spiritus*, et s'endormit en souriant. Au bout de quelques instants, elle dit d'un ton tout pénétré :

« Je ne dois plus rien faire aujourd'hui, ni recevoir qui que ce soit, parce que je dois revoir ce que j'ai oublié. Si je peux avoir tant soit peu de tranquillité, je reverrai aussi l'objet trois fois saint renfermé dans l'arche d'alliance, le Saint-Sacrement de l'ancien Testament, et je pourrai en rendre compte. J'ai vu ce temps de repos, c'est un temps délicieux; j'ai vu l'écrivain à mes côtés, je verrai de bien belles choses ! »

Alors son visage devint coloré et brillant comme celui d'un enfant qui dort, elle retira de dessous les couvertures ses mains honorées des stigmates et ajouta :

« Comme il fait chaud en Terre-Sainte, là où est la Vierge. Ils sont tous maintenant au jardin de la maison. D'abord Zacharie et Joseph, puis Elisabeth et Marie. Une toile tendue sous l'arbre fait une sorte de tente; il y a d'un côté des siéges fort bas avec des appuis. »

IV.

DÉTAILS PERSONNELS A LA NARRATRICE.

Là-dessus elle ajouta :

Je dois me reposer et revoir tout ce que j'ai maintenant oublié. La belle prière au Saint-Esprit m'a fait tant de bien : oh ! comme elle est belle, comme est délicieuse !

Le soir vers cinq heures, elle dit encore :

J'ai négligé par condescendance l'ordre qui m'avait été donné de ne recevoir personne. Une de mes connaissances m'a parlé longtemps de choses fort vilaines, je me suis scandalisée, et là-dessus je me

suis endormie. Le bon Dieu a été plus fidèle que moi à tenir sa parole, il m'a fait voir de nouveau tout ce que j'avais oublié : cependant, pour me punir, il a permis que bien des choses m'échappassent encore.

Elle donna alors les détails qui suivent et que nous reproduisons ici, bien qu'ils fassent en partie double emploi avec ce qui précède, parce qu'il nous paraît difficile, sinon impossible, de donner à sa pensée une expression différente de celle qu'elle lui a donnée elle-même. Elle dit donc :

J'ai vu, comme d'ordinaire, les deux pieuses femmes réciter le *Magnificat*, debout en face l'une de l'autre. Au milieu de la prière, je vis Abraham, sacrifiant Isaac ; puis vint une suite de figures me montrant le Saint-Sacrement se rapprochant de plus en plus de l'humanité. Je crois n'avoir jamais vu si distinctement qu'aujourd'hui les saints mystères de l'ancien Testament.

Elle dit le lendemain :

Ainsi qu'il me l'avait été dit, j'ai reconnu de nouveau tout ce que j'avais oublié. J'étais pleine de joie de pouvoir raconter tant de choses extraordinaires touchant les Patriarches et l'arche d'alliance, mais il faut qu'il y ait eu dans ma joie quelque chose contre l'humilité, car Dieu ne m'a pas permis de ranger avec ordre et de raconter de même les détails si nombreux que j'ai vus.

L'occasion du nouveau dérangement qu'elle éprouva fut un incident d'une nature particulière qui eut pour effet de l'occuper davantage des mystères de la Passion et par conséquent de lui rendre encore plus difficiles des communications suivies et régulières. Toutefois comme, depuis qu'elle voyait le *Magnificat* ainsi récité régulièrement par les deux saintes cousines, elle avait communiqué sans ordre et à bâtons rompus plusieurs choses importantes sur la bénédiction mystérieuse de l'ancien Testament et l'arche d'alliance, on a essayé de rapprocher ces différentes données, en les rangeant, autant que possible, selon l'ordre alphabétique ; cependant au lieu de les placer ici, ce qui aurait suspendu trop longtemps le fil de la Vie de la sainte Vierge, on leur réserve une place plus convenable.

VENDREDI 5 et SAMEDI 6 JUILLET. — Hier, dans l'après-midi, vendredi 5 juillet, j'ai vu Elisabeth et la Vierge se rendre ensemble au jardin que Zacharie possédait assez loin de sa maison. Elles portaient avec elles dans des corbeilles des fruits et des petits pains et se proposaient d'y passer la nuit. Plus tard, Joseph et Zacharie y étant aussi arrivés, je vis la Vierge aller au devant d'eux. Zacharie avait avec lui ses tablettes, mais l'obscurité ne lui aurait pas permis d'écrire, et je vis que Marie, obéissant à l'inspiration du Saint-Esprit, lui dit qu'il pourrait parler ce soir-là ; il laissa ses tablettes et put en effet, ce soir-là, prier à haute voix et s'entretenir avec saint Joseph. En voyant ce qui se passait, j'étais tellement étonnée que je branlais la tête et refusais d'y croire ; alors mon ange gardien, mon guide spirituel, qui est toujours à mes côtés, me dit en me montrant une autre scène : « Tu ne veux pas le croire, eh bien, regarde ce qui se passe là-bas. » Et, portant les yeux à l'endroit qu'il m'indiquait, j'y vis une scène appartenant à une époque beaucoup plus rapprochée de nous. Je vis le saint ermite Goar (1) dans un pays où l'on venait de faire la moisson. Il s'entretenait avec des gens envoyés par un évêque mal disposé à son égard et qui eux-mêmes ne lui étaient guère favorables, il se rendit avec eux au palais de l'évêque. A son arrivée, je vis qu'il chercha de tous côtés un crochet pour y suspendre son manteau, il n'en trouva

(1) Sa fête tombait le jour même où la sœur Emmerich fit cette communication, c'est-à-dire le 6 juillet, sans que cette circonstance fût aucunement connue de l'écrivain. L'ayant ensuite appris en jetant par hasard un coup d'œil sur le calendrier, il vit dans cette coïncidence une preuve nouvelle d'un fait qui l'avait si souvent surpris et édifié, c'est-à-dire de la relation intime qui existait entre la vie contemplative de la Sœur et le développement du cycle ecclésiastique. Goar, — c'était un saint prêtre originaire de l'Aquitaine, il vécut dans le milieu du VIe siècle, — s'était consacré à la vie solitaire au confluent

pas; comme un rayon de soleil pénétrait dans l'appartement par une fente de la paroi, dans la simplicité de sa foi il attacha son manteau au rayon, et le manteau resta en effet suspendu en l'air. J'admirai ce prodige opéré par une foi simple, et je ne m'étonnai plus de voir Zacharie parler. Ce prodige était dû à la sainte Vierge, dans laquelle Dieu lui-même résidait. Mon guide me parla alors de ce qu'on appelle prodige; je me rappelle encore distinctement ceci : « La foi vive et filiale en Dieu, jointe à la simplicité, donne à toutes choses l'être et la substance (1). » Ce simple mot m'a donné de grandes lumières intérieures sur les prodiges et les miracles, mais il ne m'est pas possible d'en rendre un compte exact.

V.

SUITE DU SÉJOUR DE LA VIERGE CHEZ ÉLISABETH.

J'ai vu les quatre saints personnages passer la nuit dans le jardin; je les ai vus tour à tour s'asseoir pour

du Rhin et du Mochen, à l'endroit où s'élève maintenant la petite ville de Saint-Goar au diocèse de Trèves; il amena à la foi par ses prédications un grand nombre de païens qui, dans leurs voyages, avaient reçu l'hospitalité dans sa cellule. Faussement accusé d'une faute contre la pureté et traduit devant le tribunal de Rusticus, évêque de Trèves il opéra le miracle qui fut présenté à la sœur Emmerich pour lui faire comprendre les effets de la foi simple et naïve. Rusticus, après l'avoir accusé de sortilége, fut tellement frappé d'un second miracle qu'il avait demandé de lui en preuve de son innocence, que, se jetant aux pieds du saint, il confessa sa faute et le conjura de la lui pardonner. Saint Goar retourna à son ermitage. Vivement pressé par Sigebert, roi d'Austrasie, d'accepter l'évêché de Trèves, il conjura Dieu instamment de le retirer de ce monde et vit sa prière exaucée vers la fin du VIe siècle.

(1) Est autem fides sperandarum substantia rerum. *Paul.*, *ad Hebr.*, XI, 1.

prendre quelque nourriture, ou se promener deux à deux en priant ou en causant; parfois aussi j'ai vu tantôt les hommes et tantôt les femmes dans la maisonnette où ils prenaient un peu de repos. J'ai entendu dire que, après le sabbat, saint Joseph doit se mettre en route pour Nazareth et que Zacharie l'accompagnera jusqu'à une certaine distance. Il faisait clair de lune, et le ciel était rempli d'étoiles.

Pendant la prière des deux saintes femmes, j'ai encore vu une partie des mystères du *Magnificat*; mais je dois encore revoir tout cela dans l'octave de la fête, dans la nuit du samedi au dimanche, et je pourrai alors en dire quelque chose; tout ce qu'il m'est permis de dire maintenant, c'est que le *Magnificat* est un chant d'actions de grâces pour la réalisation de la bénédiction du sacrement de l'ancien Testament. Pendant la prière de la Vierge, j'ai vu toute la suite de ses ancêtres. En parcourant sa généalogie, j'ai vu, dans la suite des temps, trois fois quatorze mariages successifs; dans chaque union le père était né de la précédente, et de chacune se détachait un rayon qui arrivait à Marie que je voyais telle qu'elle était maintenant dans la prière. Sa généalogie se développait devant moi sous la forme d'un arbre mystérieux, dont les rameaux lumineux devenaient de plus en plus brillants; enfin, à un endroit de l'arbre symbolique, je vis commencer, avec une masse de lumière plus vive, la chair sainte et sans tâche, le sang pur de Marie, duquel devait sortir le Dieu-homme, et je lui rendis aussitôt mes hommages avec la joie et l'impatience d'un enfant qui verrait se développer devant lui l'arbre de Noël. Je voyais en même-temps le Verbe de Dieu se rapprocher de plus en plus de la chair qu'il devait prendre, et le Saint-Sacrement franchir la distance qui le séparait de nous. Il me semblait voir le froment mûrir pour le

pain de vie, après lequel je soupire sans cesse. Mais ce sont des mystères inexprimables, je ne puis trouver des mots pour dire comment est devenue chair celle auquel le Verbe a emprunté sa chair. Comment ces grandes choses pourraient-elles être révélées par une pauvre créature qui est encore dans la chair, dont le Fils de Dieu et de Marie a dit qu'elle ne sert de rien et que l'Esprit seul vivifie, lui qui a dit que ceux-là qui mangeraient sa chair et boiraient son son sang, auraient la vie éternelle et seraient ressuscités par lui au dernier jour? Sa chair et son sang, voilà la seule vraie nourriture; ceux qui y participent, demeurent en lui et lui en eux.

Non, je ne saurais rendre ce que j'ai vu, le Dieu fait chair et le Saint-Sacrement de l'autel se rapprochant, dès le principe et de génération en génération, de la pauvre humanité, et une longue suite d'autres patriarches, appelés jusqu'au jour du jugement à produire, comme victime et comme nourriture, le Dieu vivant au milieu des hommes, dans l'institution du sacerdoce que le Dieu-homme, le nouvel Adam, le réparateur a donné à ses apôtres, et que ceux-ci ont transmis par l'imposition des mains à ceux qui les ont suivis, et après eux leurs successeurs, perpétuant ainsi le sacerdoce de génétion en génération. En voyant tout cela, j'ai compris la raison mystérieuse qui a porté l'Eglise à faire chanter l'évangile de la généalogie du Sauveur devant le Saint-Sacrement exposé, le jour de la Fête-Dieu. J'ai vu en même temps que, de même que parmi les ancêtres du Sauveur selon la chair plusieurs, loin d'être des saints, ont été de grands pécheurs, sans cesser pour cela d'être des échelons de l'échelle mystérieuse par laquelle Dieu est venu visiter l'humanité, ainsi des ministres indignes conservent la vertu de consacrer la sainte Eucharistie et de communiquer l'onction

sacerdotale avec tous les dons qui l'accompagnent. Quand on voit tout cela, on comprend sans peine pourquoi, dans de vieux livres de piété écrits en allemand, l'ancien Testament est appelé l'ancienne alliance ou l'ancien mariage et le nouveau, la nouvelle alliance ou le nouveau mariage. La plus belle fleur de l'ancien mariage a été la Vierge des vierges, la fiancée du Saint-Esprit, la chaste mère du Sauveur, le vase spirituel, le vase d'honneur, le vase éminent de piété (1) dans lequel le Verbe s'est fait chair. Avec ce mystère commence le nouveau mariage, la nouvelle alliance. Ce mariage est virginal dans le sacerdoce et dans tous ceux qui suivent l'Agneau, et le mariage est en lui un grand sacrement, en Jésus-Christ et en sa fiancée, qui est l'Eglise (2).

Pour dire aussi clairement qu'il m'est possible comment m'a été expliqué ce mouvement continu de la préparation de l'Incarnation de Notre-Seigneur et par conséquent du Saint-Sacrement, je ne puis que répéter encore ce que j'ai déjà dit, à savoir comment tout cela m'a été présenté devant les yeux dans de vastes et magnifiques tableaux, sans toutefois entrer dans les détails, ce qui me serait impossible. Je ne puis que dire d'une façon générale : d'abord j'ai vu la bénédiction de la promesse que Dieu donna au premier homme dans le Paradis et un rayon qui s'en détachait pour arriver à la Vierge, telle que je la vois maintenant priant avec Elisabeth ; j'ai vu ensuite Abraham recevant de Dieu cette même bénédiction et un rayon arrivant de lui à la Vierge, puis les autres patriarches, possesseurs et dépositaires du mystère, et un rayon partant de chacun d'eux pour arriver à

(1) Ces dénominations sont empruntées en partie aux litanies de la sainte Vierge, qui donnent aussi à la mère de Dieu le nom d'Arche d'alliance, *fœderis arca.*

(2) *Ephes.*, v, 32.

la Vierge; enfin la bénédiction arrivant à Joachim, lequel, après avoir reçu du fond du sanctuaire cette bénédiction suprême, mérita d'être le père de la Vierge conçue sans la tache originelle : c'est en elle enfin que le Verbe, conçu par l'opération du Saint-Esprit, s'est fait chair, et ainsi, après avoir durant neuf mois entiers habité au milieu de nous caché dans l'arche d'alliance du nouveau Testament, né de la sainte Vierge Marie, il nous a montré sa gloire dans la plénitude des temps, la gloire du Fils unique de Dieu, plein de grâce et de vérité.

7 JUILLET. — La nuit dernière, j'ai vu la Vierge chez Elisabeth, dans sa modeste chambre, couchée sur le côté, la tête appuyée sur le bras droit. Elle était enveloppée de la tête aux pieds dans une large pièce d'étoffe blanche. J'ai vu paraître de dessous son cœur une gloire lumineuse de la forme d'une poire, qu'entouraient des flots de lumière d'une vivacité inexprimable. Du sein d'Elisabeth jaillissait une gloire moins lumineuse, elle était d'ailleurs moins subtile et de forme ronde; la lumière qui l'entourait était aussi moins vive.

SAMEDI 8 JUILLET. — Hier vendredi au soir, au moment où commençaient les exercices du sabbat, je vis allumer les lampes et célébrer le sabbat dans une salle de la maison de Zacharie que je ne connaissais pas encore; Zacharie, Joseph et six autres hommes, lesquels étaient sans doute du voisinage, récitaient des prières debout sous la lampe, autour d'un pupitre sur lequel se trouvaient des rouleaux d'écriture. Ils avaient des linges autour de la tête; je ne leur vis pas faire dans la prière de ces mouvements violents ordinaires aux Juifs de ce temps, cependant ils inclinaient souvent la tête et levaient les bras. Marie, Elisabeth et plusieurs autres femmes étaient à quelque distance dans un petit cabinet grillé, d'où

elles avaient vue sur l'oratoire; elles avaient toutes de ces manteaux affectés à la prière et qui enveloppaient la tête.

Après le repas du sabbat, je vis la Vierge debout dans sa chambre, récitant le *Magnificat* avec Elisabeth. Elle avait les bras croisés sur la poitrine, et son voile noir était abaissé sur son visage; elles se tenaient comme en chœur, appuyées contre la muraille et se regardant en face. Je récitai le *Magnificat* avec elles, et, dans la seconde partie de ce cantique, laquelle se rapporte aux promesses de Dieu, j'aperçus, soit à distance, soit tout près, les ancêtres de la Vierge, desquels partaient des fils lumineux qui venaient se reposer sur elle; je la voyais alors sous les traits qu'elle avait actuellement. Ces fils lumineux ou rayons partaient toujours de la bouche des hommes et du cœur des femmes, et se confondaient tous dans la gloire de la Vierge. Il est probable qu'au moment où la bénédiction agit par Abraham sur la Vierge, le patriarche se trouvait assez près du lieu où Marie récite maintenant le *Magnificat*; car le rayon qui partait de sa bouche était extrêmement court, tandis que ceux des personnages qui avaient vécu longtemps après lui venaient de beaucoup plus loin.

Quand elles eurent terminé le cantique que je leur vois réciter chaque jour matin et soir, depuis la visitation, Elisabeth se retira, et je vis la Vierge se disposer à prendre son repos. Elle ôta sa ceinture et son vêtement de dessus, ne conservant que sa longue tunique brûnâtre. Elle prit alors un rouleau d'étoffe qui se trouvait au chevet de son lit et que j'avais pris d'abord pour un oreiller; mais je vis en ce moment que c'était une longue bande d'étoffe de laine, ayant à peu près une aune de largeur, qui servait à s'envelopper pour la nuit. Elle assujettit d'abord sous l'un des bras l'une de ses extrémités et la roula

autour d'elle pour s'en envelopper de la tête aux pieds; ainsi enveloppée, elle pouvait à peine marcher. La partie inférieure des bras demeurait libre, et l'étoffe n'était pas rabattue sur le visage. Elle fit ces préparatifs de nuit tout contre son lit, au chevet duquel je remarquai une petite élévation ; puis, quand tout fut terminé, elle se coucha sur le côté, la joue appuyée sur une des mains. — Je n'ai jamais vu que les hommes s'enveloppassent de la sorte pour la nuit.

DIMANCHE 9 JUILLET. — J'ai vu que Zacharie conserva durant tout le jour du sabbat les habits qu'il avait mis la veille au soir. C'était un long vêtement blanc, avec des manches médiocrement larges; il avait une large ceinture qui lui faisait plusieurs fois le tour du corps, elle était ornée d'un certain nombre de lettres et se terminait par des appendices moins larges qui descendaient assez bas. A cette robe se rattachait par derrière un capuchon qui formait des plis sur le dos, comme pourrait le faire un voile fort large. Quand, la journée terminée, il a quelque ouvrage à faire ou qu'il est obligé de sortir, il rejette cette robe sur l'épaule avec la ceinture, la fait passer sous l'autre bras et la fixe ainsi à la ceinture. Il avait une sorte de pantalon fixé autour des jambes par les bandes de cuir qui lui rattachaient les sandales aux pieds, qu'il avait d'ailleurs complétement nus. — Zacharie a montré aujourd'hui à Joseph son manteau sacerdotal, qui était d'une grande richesse; c'était un manteau ample et lourd, fait de fils blanc et pourpre entrelacés ; il se fermait sur la poitrine par des agrafes de métal. Ce manteau n'avait pas de manches.

Ce soir, quand les exercices du sabbat eurent été terminés[1], je les vis prendre un nouveau repas. Ils mangèrent ensemble sous un arbre dans le jardin de la maison. Je leur vis manger des feuilles verdâtres

qu'ils trempaient dans la sauce; ils suçaient aussi je ne sais quel légume, de forme arrondie, qu'ils trempaient également dans la sauce. Il y avait encore sur la table des assiettes, chargées les unes de fruits délicats et les autres d'une substance que l'on prenait avec des cuillers brunâtres et transparentes. Je crois que c'était du miel, et que les cuillers dont ils se servaient étaient en corne. Je remarquai aussi des piles de petits pains dont ils mangèrent.

La lune brillait au milieu d'un ciel pur et étoilé. Je vis alors saint Joseph se mettre en route, en la compagnie de Zacharie. Avant le départ, chacun avait prié séparément. Joseph avait encore avec lui son modeste paquet, renfermant un peu de pain et une petite cruche, et son bâton de voyage, dont l'extrémité était recourbée. Zacharie tenait à la main un long bâton qui se terminait par une pomme; ils avaient l'un et l'autre un manteau de voyage qui leur retombait sur la tête. Avant de se mettre en route, Joseph embrassa Marie, et Zacharie Elisabeth, en les pressant contre leur cœur; je n'ai jamais remarqué qu'ils se baisassent. La séparation ne fut ni triste ni bruyante; les deux femmes accompagnèrent jusqu'à une certaine distance les voyageurs, qui continuèrent ensuite leur route; la nuit était extraordinairement belle. De retour à la maison, les deux cousines allèrent directement à la chambre de Marie; j'y vis allumée une lampe à une branche suspendue à la muraille; il en était toujours ainsi quand elle vaquait à la prière ou qu'elle se mettait au lit. Ayant abaissé leur voile, elles se placèrent en face l'une de l'autre et récitèrent ainsi le *Magnificat*. — A cette occasion j'ai revu, suivant la promesse qui m'avait été faite, tant de belles choses que j'ai récemment oubliées. Mais j'ai vu, la nuit dernière, un si grand nombre d'objets de tout genre

que je ne pourrai plus en redire que fort peu de chose. J'ai vu seulement la transmission de la bénédiction depuis Abraham jusqu'au patriarche Joseph (1).

MARDI 11 JUILLET. — J'ai eu cette nuit une vision touchant Marie et Elisabeth; l'unique chose que je me rappelle, c'est qu'elles ont passé toute la nuit en prières, je ne saurais plus en indiquer la raison. Dans la journée, j'ai vu Marie se livrer à différentes occupations, ainsi, par exemple, tresser des couvertures. J'ai encore vu Joseph et Zacharie dans le cours de leur voyage; ils ont passé la nuit sous un hangar. Ils avaient fait un détour considérable, et, si je ne me trompe, visité plusieurs personnes. Je crois qu'ils ont employé trois jours à ce voyage; j'ai oublié tout le reste.

JEUDI 13 JUILLET. — Hier mercredi j'ai vu Joseph de retour chez lui à Nazareth. Je crois qu'il n'est pas passé par Jérusalem et qu'il a suivi la route la plus directe. La servante de sainte Anne prend soin de son ménage, bien qu'elle soit le plus souvent chez sa maîtresse; alors saint Joseph était seul chez lui. — J'ai vu aussi Zacharie de retour chez lui. Comme les autres jours, j'ai vu Marie et Elisabeth réciter le *Magnificat* et vaquer à différents travaux. Vers le soir, elles allèrent au jardin, qui renfermait un puits, ce qui est assez rare dans ce pays; ainsi avaient-elles toujours avec elles une petite cruche remplie d'une liqueur rafraîchissante. Presque tous les soirs, quand il faisait frais, elles allaient se promener aux environs; la maison de Zacharie était isolée et entourée de champs. D'ordinaire elles se couchaient vers neuf heures, mais elles étaient toujours sur pied avant le lever du soleil.

(1) Les fragments relatifs à cet objet seront plus tard réunis et publiés.

Voilà tout ce que la sœur Emmerich a raconté de ses visions relatives au séjour que la sainte Vierge a fait chez sa cousine. Il est à remarquer que si elle a eu ces visions à l'occasion de la fête de la Visitation qui se célèbre, comme, chacun le sait, au commencement de juillet, la visite de la Vierge a vraisemblablement eu lieu au mois de mars : il faut se rappeler en effet que l'ambassade de l'archange à la Vierge s'est faite, suivant elle, le 25 février ; et qu'elle voit Marie se mettre en route presque aussitôt après, au moment où saint Joseph va se rendre à Jérusalem pour la Pâque ; or la Pâque se célébrait le 4 du mois de Nisan, qui correspond à notre mois de mars.

VI.

LA VIERGE REVIENT A NAZARETH.

Le 9 juin 1821, la sœur Emmerich, ayant découvert dans son voisinage une relique de saint Parmenas, disciple de Notre-Seigneur (1), fit connaître, entre autres choses relatives à ce saint personnage, les quelques détails qui suivent.

J'ai vu qu'après son retour de Jota, la Vierge passa quelques jours à Nazareth chez les parents du disciple Parménas, lequel n'était pas encore né à cette époque. Je crois avoir vu cette scène précisément à l'époque de l'année où elle a eu lieu ; du moins j'ai eu cette pensée tandis que je la considérais.

Saint Jean-Baptiste serait donc venu au monde à la fin du mois de mai ou au commencement de juin. Marie aurait passé trois mois chez Elisabeth, et l'aurait quittée après sa délivrance, mais avant la circoncision de l'enfant. Des dérangements de différente nature ayant empêché la Sœur de parler de la naissance et de la circoncision de Jean-Baptiste, nous y suppléons par un emprunt fait à l'Evangile.

Le terme d'Elisabeth étant accompli, elle enfanta un fils ; et ses parents et ses voisins apprirent que Dieu avait exercé sa miséricorde envers elle et s'en réjouirent avec elle. Et le huitième jour, on vint circoncire l'enfant, et ils lui donnaient le nom de son père, Zacharie ; mais sa mère répondit : « Non, il s'appellera Jean. » Et ils lui dirent : « Il n'y a personne dans votre parenté qui s'appelle de ce nom. » Et

---

(1) Voir sur ce saint la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. VI, chap. XXXI, p. 394.

en même temps ils demandèrent par signes à son père quel nom il voulait lui donner. Et ayant demandé des tablettes, il écrivit : « Jean est son nom. » Et tout le monde était étonné. Et à l'instant il eut la bouche ouverte et la langue déliée; et il parlait bénissant Dieu ; et ces merveilles se répandirent dans tout le pays des montagnes de Judée. Et tous ceux qui en ouïrent le récit, le mirent dans leur cœur, en disant : « Quel pensez-vous que sera cet enfant? Car la main de Dieu est avec lui. » Et Zacharie, son père, fut rempli du Saint-Esprit, et il prophétisa, disant : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il a visité son peuple et en a opéré la rédemption, qui a suscité un Sauveur tout-puissant dans la maison de David son serviteur ; selon la promesse annoncée dans tous les temps par la bouche de ses saints prophètes de nous sauver de la main de nos ennemis et de nous affranchir de ceux qui nous haïssent, d'étendre sur nous la bénédiction accordée à nos pères et de se souvenir de la sainte alliance faite avec eux, et du serment fait à notre père Abraham, qu'un jour délivrés de toute crainte et du joug de nos ennemis, nous le servirons dans la sainteté et la justice, marchant en sa présence tous les jours de notre vie. Et toi, heureux enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant la face du Seigneur pour préparer ses voies, pour donner à son peuple la science du salut et la rémission de ses péchés, par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, qui a voulu que ce soleil levant vînt d'en haut nous visiter, vînt éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et les ombres de la mort et diriger nos pas dans le chemin de la paix. » Cependant l'enfant croissait, il se fortifiait dans l'esprit, et il demeura dans le désert jusqu'au jour où il se présenta devant Israël (1).

La sainte Vierge se sépara d'Elisabeth après la naissance de Jean-Baptiste, mais avant la circoncision de l'enfant. Joseph vint à mi-route au-devant d'elle.

La Sœur était alors tellement souffrante et si souvent dérangée qu'elle ne put dire qui accompagna Marie dans la première partie de son voyage et en quel endroit elle rencontra son époux; on peut croire qu'il l'attendait à Dothan, où, en allant à Jota, il s'était arrêté chez un ami de son père. Elle fut accompagnée jusqu'à cet endroit ou par des parents de Zacharie ou par des amis de Nazareth qui auraient fait à cette époque le même voyage; la suite semble rendre plus probable cette dernière supposition.

Dans cette seconde partie du voyage de Jota à Nazareth, saint Joseph vit à la taille de la Vierge

(1) Luc, I.

qu'elle avait conçu; ce fut pour lui une source de doutes et d'inquiétudes, car il n'avait rien su de l'ambassade de Gabriel à la Vierge. Aussitôt après son mariage, Joseph s'était rendu à Bethléem pour y arranger quelques affaires de famille, et Marie était allée à Nazareth avec ses parents et plusieurs de ses compagnes. La salutation angélique avait eu lieu avant le retour de Joseph, et Marie, par réserve et par humilité, avait conservé pour elle le secret du grand Roi. Malgré les inquiétudes qui le travaillaient, Joseph ne dit absolument rien et lutta intérieurement contre ses doutes. La Vierge, qui comprenait sa douleur, était grave et pensive, et cela ajoutait encore au trouble de Joseph. — A leur arrivée à Nazareth, je vis que la Vierge, au lieu de s'établir aussi chez son époux, passa quelques jours chez une famille de sa parenté; c'était dans la famille de Parménas, lequel n'était pas encore né à cette époque, et qui fut disciple du Sauveur et plus tard l'un des sept diacres dans l'église primitive de Jérusalem. — Les parents de Parménas étaient alliés à la sainte famille; sa mère était sœur du troisième époux de Marie Cléophas, c'est-à-dire du père de saint Siméon, évêque de Jérusalem. Ils avaient à Nazareth une maison et un jardin où ils cultivaient les plantes aromatiques. Ils étaient aussi alliés à la sainte famille du chef d'Elisabeth. — J'ai donc vu la Vierge passer quelques jours chez eux avant de retourner chez saint Joseph. Les inquiétudes de saint Joseph s'étaient tellement accrues, qu'au moment où elle lui parla de rentrer chez lui, il avait pris la résolution de la laisser et de fuir secrètement. Tandis qu'il était occupé de ces pensées, un ange lui apparut en songe et le consola.

CHAPITRE HUITIÈME.

VISIONS DE L'AVENT. — VOYAGE DE NAZARETH A BETHLÉEM.

I.

PRÉPARATIFS POUR LA NAISSANCE DU SAUVEUR.

Ainsi que je le vois toujours, la naissance du Sauveur a réellement eu lieu quatre semaines environ avant l'époque à laquelle l'Eglise célèbre le mystère, et par conséquent vers la Sainte-Catherine. Je vois toujours l'annonciation vers la fin de février. — Dès la fin d'octobre j'ai vu qu'on s'occupait en Palestine d'un impôt à percevoir et d'un dénombrement du peuple, en vertu des ordres de l'empereur. Depuis lors j'ai vu beaucoup de personnes en voyage dans tout le pays.

DIMANCHE 11 NOVEMBRE 1821. — Depuis un certain nombre de jours, je vois la Vierge chez sa sainte mère, dont la maison est à une lieue environ de Nazareth, dans la vallée de Zabulon. Il n'est resté à la maison de Nazareth que la servante laquelle fait le ménage de saint Joseph, tandis que Marie est chez sainte Anne. Pendant tout le temps que vécut la sainte, Marie et Joseph n'eurent point à proprement parler de train de ménage, c'était elle qui pourvoyait à leur entretien. — Depuis plusieurs semaines déjà, je vois la Vierge, occupée à préparer tout ce qui est nécessaire pour son divin Fils. Elle coud et tricote

des tapis, des bandages et des langes, tout a été préparé avec une sorte de surabondance.

Saint Joachim n'est plus en vie, je vois un autre homme chez sainte Anne, laquelle s'est en effet remariée. Son nouvel époux avait un emploi au temple, et était chargé de l'inspection des victimes. J'ai vu que quand il était aux champs, sainte Anne lui envoyait souvent des provisions, c'est-à-dire des pains et du poisson dans un sac de cuir, à plusieurs compartiments. Il y a encore chez sainte Anne une jolie petite fille, de sept ans environ, qui se trouve habituellement avec la Vierge et reçoit d'elle des leçons ; je crois que c'est la fille de Marie Cléophas, elle porte aussi le nom de Marie. Joseph n'est pas actuellement à Nazareth, mais il doit bientôt y revenir, il revient de Jérusalem où il est allé conduire des animaux destinés à être immolés.

J'ai vu la sainte Vierge à la maison ; son terme était proche. Elle travaillait dans une chambre, en compagnie de plusieurs femmes, elles préparaient des couvertures et différents autres objets pour ses couches. —Sainte Anne était dans l'aisance, elle possédait des troupeaux et des pâturages. Elle fournissait abondamment à tout ce dont la Vierge avait besoin, suivant ce qui s'observait pour les personnes de sa condition. Comme elle croyait que Marie ferait ses couches chez elle et qu'elle s'attendait à recevoir, à cette occasion, la visite de tous les membres de sa famille, elle préparait, sans regarder à la dépense, tout ce que réclamait la naissance de l'enfant de la promesse, mais surtout de belles couvertures et de riches tapis. — J'ai vu une couverture du même genre chez Elisabeth pour la naissance de saint Jean-Baptiste. On y avait brodé des symboles et des maximes, et fixé au centre une sorte de poche dans laquelle la mère pouvait se placer de telle façon que

quand les différentes parties avaient été rattachées par des rubans et fermées par des agrafes, on eût dit un marin dans une petite barquette, ou un enfant dans son berceau; des oreillers qu'on mettait par derrière lui permettaient de rester assise : c'est ainsi qu'une femme, récemment accouchée, recevait les visites de ses amies, lesquelles se plaçaient sur le bord du tapis. — Tels étaient, sans parler des langes, les objets que l'on préparait chez sainte Anne, j'ai vu qu'on y employait des fils d'or et d'argent. Tous ces objets n'étaient pas précisement destinés à la Vierge, un certain nombre devaient être donnés aux pauvres, qu'on ne pouvait oublier dans ces jours d'allegresse. J'ai vu la Vierge et les autres femmes assises par terre, autour d'une sorte de coffret : chacune d'elles, armée de deux petits bâtons auxquels étaient attachés des fils de différentes couleurs, travaillait, en même temps que ses compagnes, à la belle couverture placée dans le coffret. — Sainte Anne était très-occupée, elle était toujours en mouvement : elle allait chercher de la laine, elle la distribuait aux travailleuses, elle indiquait à chacune ce qu'elle avait à faire.

II.

UN ANGE DONNE A JOSEPH L'ORDRE DE PARTIR POUR BETHLÉEM.

LUNDI 12 NOVEMBRE. — Joseph doit arriver aujourd'hui à Nazareth; il revient de Jérusalem, où il est allé conduire des animaux destinés aux sacrifices. Il a logé dans la petite hôtellerie à un quart de lieue de Jérusalem, du côté de Bethléem; elle était tenue par deux vieillards pieux, qui n'avaient point d'enfants; on n'y recevait que des personnes tranquilles.

Joseph est allé à Bethléem, mais sans faire visite à ses parents ; on se proposait uniquement de prendre des renseignements sur l'impôt et le dénombrement au sujet desquels chacun devait se rendre au lieu de sa naissance. Il ne se fit pas inscrire, car il supposait qu'après les jours de la purification de la Vierge, il irait avec elle au temple de Jérusalem et de là à Bethléem, où il avait l'intention de s'établir ; je ne sais plus bien la raison, mais il n'était pas content à Nazareth. Aussi il prit à Bethléem des renseignements de différente nature et s'informa en particulier du prix de la pierre et du bois de charpente, car il avait l'intention de s'y bâtir une maison. Ces renseignements obtenus, il revint à l'hôtellerie de la porte de Bethléem, alla offrir son sacrifice au temple et se remit en route pour Nazareth.

La nuit dernière, vers minuit, comme il traversait le champ de Chimki, à six lieues de Nazareth, un ange lui apparut et lui ordonna de se rendre aussitôt à Bethléem avec Marie, car c'était là que son fils devait naître. Il lui indiqua aussi ce qu'il avait à prendre avec lui pour la mère et l'enfant, c'est-à-dire un fort petit nombre d'objets de peu de valeur, surtout pas de couvertures piquées. Outre l'âne sur lequel la Vierge monterait, il devait prendre une ânesse d'un an, qui n'eût pas encore mis bas. Il devait la laisser courir en liberté et suivre le chemin qu'elle leur indiquerait.

Ce soir, Marie alla à Nazareth avec sainte Anne ; elles étaient informées de l'arrivée de Joseph. Cependant, elles ne savaient pas que Marie dût aller du manoir de sa mère à Bethléem ; elles croyaient que la Vierge mettrait son enfant au monde dans sa maison de Nazareth, car j'y vis porter, enveloppés dans des nattes, une grande partie des objets que l'on avait préparés. Je remarquai en particulier plusieurs en-

veloppes d'étoffe bleue, auxquelles étaient attachés des capuchons. Je crois qu'elles étaient destinées à recevoir l'enfant. Joseph est arrivé à Nazareth dans la soirée.

MARDI 13 NOVEMBRE. — J'ai vu aujourd'hui la Vierge et sainte Anne à la maison de Nazareth, c'est là que saint Joseph leur communiqua ce qui lui avait été révélé la nuit précédente. Elles retournèrent aussitôt à la maison d'Anne, et je les vis faire leurs préparatifs avec beaucoup de rapidité. Anne était extrêmement triste. Marie savait qu'elle devait mettre son enfant au monde à Bethléem, mais elle l'avait tu par humilité. Elle le savait par les passages des prophètes relatifs à la naissance du Messie qu'elle gardait avec soin dans son armoire à Nazareth. Elle les avait reçus de ses maîtresses du temple et se les était fait expliquer par ces pieuses femmes. Elle les relisait souvent et en demandait à Dieu la réalisation. Toujours ses prières les plus ardentes se rapportaient à l'avénement du Messie; toujours elle proclamait bienheureuse celle qui mettrait au monde le saint Enfant, et elle souhaitait d'être la plus humble des servantes de cette femme bénie; son humilité ne lui permettait pas de penser qu'elle dût être la mère du Rédempteur. Sachant donc par ces passages des prophètes que le Messie devait naître à Bethléem, elle souscrivit avec joie à la volonté de Dieu, et se prépara à un voyage qu'elle savait devoir être très-pénible en cette saison, car la température était déjà très-froide dans les gorges étroites entre les montagnes. — Ce soir, j'ai vu Joseph et la sainte Vierge quitter la maison de sainte Anne en la compagnie de celle-ci, de Marie Cléophas et de plusieurs serviteurs. Marie était commodément assise de côté sur un âne, qui était en outre chargé de son bagage. Joseph conduisait l'animal. Ils avaient aussi un second âne dont la mère de la Vierge devait

se servir au retour : son mari était aux champs au moment du départ.

III.

DÉPART DE JOSEPH ET DE MARIE.

MERCREDI 14 NOVEMBRE. — Ce matin, j'ai vu les saints voyageurs dans la plaine de Ginnim (1), à six lieues de Nazareth, où l'ange a apparu avant-hier à saint Joseph. Anne avait des pâturages en cet endroit, et ce fut ici que les serviteurs allèrent chercher l'ânesse d'un an, que Joseph devait emmener avec lui. Je la vis ensuite tantôt en avant et tantôt en arrière de la petite troupe. Anne et Marie Cléophas firent ici aux saints voyageurs des adieux qui me touchèrent beaucoup; elles prirent ensuite avec les serviteurs le chemin de Nazareth. Cependant Joseph et Marie, continuant leur route, montèrent dans la direction des hauteurs de Gelboé. Je les ai vus dans un manoir de Lazare, situé à une hauteur considérable non loin

(1) Suivant la Sœur, la plaine de Ginnim a plusieurs lieues d'étendue, et sa forme est celle d'une poire. On trouve un peu plus près de Nazareth une autre plaine du nom de Chimmi ou Chimki, auprès d'une localité du même nom, très-élevée et habitée par des bergers; c'est là que du 7 au 9 septembre, avant son baptême, le Sauveur prêcha chez des bergers qui avaient caché chez eux des lépreux (*Vie de Notre-Seigneur*, tom. I, chap. III, p. 51). Il y a aussi guéri son hotesse qui était hydropique et a été poursuivi par les moqueries des pharisiens. Un peu plus loin encore, au sud-ouest de Nazareth et au delà du Cison, on trouve un établissement de lépreux, consistant en des cabanes disseminées autour d'une pièce d'eau, formée par une dépendance du Cison, le Sauveur a guéri plusieurs de ces malheureux le 20 septembre de la même année (*ibidem*, chap. IV, p. 82). La plaine de Ginnim que la sainte famille a traversée aujourd'hui est séparée de celle de Chimki par un ruisseau ou le lit desséché d'un torrent. « Au reste, ajoute-t-elle, ces noms se ressemblent tellement que j'ai pu facilement les confondre. »

de la ville de Ginnim (1), dans la direction de Samarie. L'intendant du manoir les reçut très-amicalement. Il les connaissait pour les avoir vus dans d'autres voyages, la sainte famille étant très-liée avec Lazare. Il y a ici de beaux vergers avec de jolies allées. Le manoir est dans une position si élevée que du toit de la maison la vue s'étend très-loin. Lazare l'a reçu en héritage de son père; Notre-Seigneur s'est souvent arrêté en cet endroit dans le cours de sa vie publique et a prêché dans le voisinage. L'intendant et sa femme s'entretinrent très-amicalement avec la Vierge, et s'étonnèrent de ce que, dans sa position, elle avait entrepris ce long voyage, alors que tout aurait pu aller si bien si elle était demeurée chez sainte Anne.

NUIT DU 15 AU 16 NOVEMBRE. — J'ai vu la sainte famille voyager, pendant la nuit, dans une vallée très-froide, qui conduisait à une montagne, ils étaient à quelques lieues de la localité précédente, il me sembla qu'il avait gelé. La sainte Vierge souffrait extrêmement du froid, et dit à saint Joseph : « Il nous faudrait nous reposer, je ne puis aller plus loin. » A peine avait-elle prononcé ces mots que l'ânesse qui les dévançait s'arrêta, non loin de là, sous un térébinthe vieux et touffu, dans le voisinage duquel se trouvait un puits. Ils s'arrêtèrent sous cet arbre, saint Joseph fit avec une couverture une sorte de siége pour Marie; il l'aida à descendre, elle se plaça contre l'arbre, et Joseph suspendit à l'une des branches les

(1) On trouve encore actuellement des vestiges de cette localité dans Giméa, qui a la même position et que nos voyageurs modernes appellent Ginin, Ginnim, Gilin, Génin, Jénin, Schénan, Chilin et même Dschénin. Elle se trouve au pied du mont Gelboé, à quatre milles allemands de Samarie au nord-est, suivant d'autres à une demi-journée de marche de Sichem, enfin suivant Brochart à sept milles allemands du Jourdain.

plus basses une lanterne allumée qu'il portait avec lui; c'est ce qu'on fait souvent dans ce pays quand on voyage la nuit.—Alors la Vierge, adressant à Dieu une fervente prière, le conjura de ne pas permettre que le froid la fit souffrir. Au même instant, elle se sentit pénétrée d'une chaleur telle qu'elle mit les mains dans celles de saint Joseph, afin de les réchauffer. Ils mangèrent des petits pains et des fruits qu'ils avaient avec eux et burent de l'eau de la fontaine, mêlée au baume que saint Joseph portait dans une cruche. Joseph s'efforça de consoler la Vierge; il est si bon, il souffre tant de voir que le voyage lui est pénible à ce point. —Comme elle se plaignait du froid, il lui parla de l'excellent logement qu'il lui procurerait à Bethléem; il connaissait une maison, habitée par d'excellentes gens, il y trouverait pour elle un logement commode à bon marché; il valait bien mieux faire une petite dépense que de souffrir des intempéries de l'air. Il vanta beaucoup Bethléem et s'efforça de la consoler en tout point. — Cela me chagrina singulièrement, parce que je savais que les choses se passeraient d'une façon toute différente. Ainsi un si grand saint comptait aussi sur les hommes.

Jusqu'ici ils ont eu à passer deux cours d'eau ; ils ont franchi le premier sur un petit pont très-élevé, tandis que les deux animaux passaient à gué. La jeune ânesse qu'on laisse courir en liberté est rarement auprès des voyageurs. Dans les chemins fermés, compris entre deux montagnes, où il était impossible de se tromper, elle était tantôt par derrière et tantôt de beaucoup en avant. Mais quand il y avait bifurcation, elle reparaissait toujours et indiquait la route qu'il fallait suivre ; dans les endroits où les voyageurs devaient faire une station, elle s'arrêtait, comme ici sous le térébinthe. — Je ne saurais plus

dire s'ils ont passé la nuit à l'ombre de cet arbre ou s'ils ont atteint un autre logement. — Ce térébinthe, qui était très-vieux et généralement respecté, dépendait du bois de Moré près Sichem ; Abraham, à son arrivée dans la terre de Chanaan, eut en cet endroit une apparition du Seigneur qui lui promit ce pays pour sa postérité ; à la suite de cette vision, il éleva un autel sous le térébinthe. Jacob, avant de se rendre à Béthel pour sacrifier à Dieu, enfouit au pied du même arbre les idoles étrangères de Laban et les joyaux que sa famille portait avec elle. Josué dressa encore sous cet arbre la tente qui renfermait l'arche d'alliance, et engagea le peuple assemblé en ce même endroit à renoncer solennellement aux idoles. Ce fut encore ici qu'Abimélech, fils de Gédéon, fut proclamé roi par les Sichémites.

IV.

SUITE DU VOYAGE. — PRINCIPALES STATIONS.

VENDREDI 16 NOVEMBRE. — J'ai vu aujourd'hui la sainte famille arriver à une métairie considérable, à deux lieues environ au sud du térébinthe. La femme de la maison étant absente, le mari repoussa saint Joseph, il pouvait bien aller plus loin. Ils continuèrent donc leur route ; au bout de quelque temps ils trouvèrent l'ânesse arrêtée auprès d'un hangar inoccupé, qui appartenait à des bergers, ils y entrèrent. Des bergers, alors occupés à le débarrasser, les reçurent avec beaucoup de bienveillance et leur donnèrent de la paille, des roseaux et de petits fagots pour faire du feu. Bientôt les bergers, étant allés à la métairie où on avait refusé de les recevoir, parlèrent à la femme, qui venait de rentrer, de la bonté,

de la piété du voyageur, ainsi que de la beauté noble et pure de sa femme; elle adressa de vifs reproches à son mari d'avoir repoussé des gens si estimables. Je vis encore qu'elle se dirigea aussitôt vers l'asile où reposaient les voyageurs; mais honteuse d'y aller les mains vides, elle revint chercher des provisions. — L'endroit où ils se trouvaient alors, était sur le versant septentrional d'une montagne, presque à égale distance de Samarie et de Thébez. Soccoth est à l'est au délà du Jourdain, Ennon au sud et aussi au delà du fleuve; enfin Salim est aussi au sud, mais de ce côté du Jourdain. D'ici à Nazareth, il y a environ douze lieues. — Bientôt la femme revint avec deux enfants, elle était chargée de provisions; elle s'excusa avec bonté et fut très-émue de ce qu'elle vit; quand les deux époux eurent repris des forces et qu'ils se furent un peu reposés, le mari vint à son tour et demanda à Joseph pardon de la grossièreté dont il avait usé à son égard. Il l'engagea à aller à une lieue de là dans la montagne, il pourrait arriver, avant l'heure marquée, à une bonne hôtellerie où il passerait le sabbat. Sur cet avis, ils se remirent en route. — Après avoir gravi la montagne pendant environ une heure, ils parvinrent en effet à une hôtellerie de fort belle apparence, qui comprenait plusieurs bâtiments, des vergers et des jardins d'agrément. Il y avait là en particulier des baumiers disposés en espaliers, l'hôtellerie proprement dite était un peu au nord. — La Vierge descendit, Joseph prit l'animal par la bride; ils s'approchèrent de la maison et Joseph pria l'hôte qui venait au devant d'eux, de leur accorder l'hospitalité, mais il s'excusa, sa maison étant deja pleine. L'hôtesse arriva sur ces entrefaites; la Vierge allant à elle, lui demanda un asile avec tant d'insistance et en même temps d'humilité que celle à qui elle s'était

adressée fut profondément émue. Son mari n'eut plus rien à dire, il fit disposer un logement convenable dans un magasin voisin et installa l'âne à l'écurie ; pour l'ânesse, elle n'était pas là : elle courait dans la campagne ; quand elle n'avait pas à indiquer la route, elle n'était jamais avec les voyageurs. — Joseph prépara ici sa lampe du sabbat, et, priant auprès avec la Vierge, il fit avec beaucoup de ferveur et de dévotion les exercices ordinaires ; ils mangèrent un peu de pain et prirent leur repos sur des nattes qu'on avait étendues.

SAMEDI 17 NOVEMBRE. — La Vierge et saint Joseph ont passé ici toute la journée ; ils prièrent ensemble. La maîtresse de la maison vint trouver la Vierge avec ses trois enfants ; l'autre femme qui, la veille, s'était montrée si compatissante, la visita aussi avec ses deux enfants. Ces deux femmes, s'étant assises à côté de la sainte Vierge, furent très-touchées de sa sagesse et de sa retenue ; elles furent surtout très-émues en l'entendant adresser la parole aux enfants et les instruire de leurs devoirs. Les enfants avaient avec eux de petits rouleaux de parchemin ; Marie leur en fit lire quelques passages qu'elle leur expliqua avec tant de bonté qu'ils ne pouvaient détourner d'elle leurs regards. Tout cela était bien beau à voir et plus beau encore à entendre. — Dans l'après-midi j'ai vu saint Joseph se promener aux environs avec son hôte ; il visita les champs et les jardins et l'édifia beaucoup par sa piété. Les gens pieux qui habitent les campagnes font toujours de ces promenades le jour du sabbat. Ils ont encore passé ici la nuit suivante.

DIMANCHE 8 NOVEMBRE. — Les excellents hôtes de la Vierge étaient très-heureux de la posséder et avaient pour sa position une compassion des plus délicates ; ils l'engagèrent avec bonté à s'arrêter ici

et à y attendre l'heure de sa délivrance, ils lui montrèrent même une chambre qu'ils auraient fait disposer pour elle, la femme en particulier témoigna beaucoup d'amitié à la Vierge et lui fit différentes offres de service. Malgré cela, ils partirent de très-bonne heure et descendirent le versant sud-est de la montagne; ils s'éloignèrent ainsi de Samarie, vers laquelle ils avaient d'abord semblé se diriger. En descendant la montagne, ils purent apercevoir le temple du mont Garizim, on le voit de fort loin; il y a sur le toit des figures de lions et d'autres animaux monstrueux qui brillent au soleil. Ils ont fait aujourd'hui environ six lieues de chemin; ils se sont arrêtés à une lieue environ de Sichem, au sud-est, en rase campagne, et ont frappé à une maison assez agréable appartenant à des bergers, qui leur ont fait très-bon accueil. Le maître de la maison était chargé de garder des champs et des vergers qui dépendaient d'une ville voisine; la maison n'était pas dans la plaine, mais plutôt sur un côteau. Ce canton était beaucoup plus agréable et plus fertile que celui qu'ils avaient parcouru précédemment; on était ici parfaitement exposé, or l'exposition a une grande influence en Palestine, surtout dans cette saison. D'ici à Bethléem on trouvait un certain nombre de ces maisons de bergers disséminées dans les vallées tortueuses. Les habitants de celle-ci appartenaient à ces bergers dont les filles épousèrent des serviteurs des mages qui se fixèrent en ce pays; de l'une de ces unions naquit un enfant que le Sauveur, peu de temps après son entretien avec la Samaritaine, guérit ici même, à la prière de la Vierge, le 31 juillet, ou septième jour du mois d'Ab, de la seconde année de sa vie publique (1). Notre-Seigneur le prit, avec deux autres

(1) *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. II, chap. XVIII, p. 211.

jeunes gens, pour l'accompagner dans le voyage qu'il fit en Arabie, après la résurrection de Lazare (1); ce même jeune homme fut plus tard au nombre des disciples. Le divin Maître s'est souvent arrêté ici et y a prêché. Il y avait dans cette maison des enfants que Joseph bénit avant son départ.

LUNDI 19 NOVEMBRE. — Aujourd'hui je les ai aperçus dans une plaine, la Vierge va souvent à pied. Ils s'arrêtent plus fréquemment en des endroits convenables et s'y rafraîchissent; ils ont avec eux des petits pains et une liqueur tout à la fois fortifiante et rafraîchissante, renfermée dans de jolies petites cruches à deux anses, qui brillent comme de l'airain. Cette liqueur est du baume, et on la met dans l'eau. Ils cueillent aussi fort souvent des fruits et des baies qui sont encore attachés aux arbres ou aux arbustes dans les endroits exposés au soleil. — La selle de l'âne que Marie montait avait de chaque côté un support, sur lequel elle pouvait appuyer les pieds croisés; car ses pieds ne pendaient pas, ainsi qu'il arrive à nos campagnards quand ils voyagent de la sorte. Sa pose était grave et commode; elle se plaçait alternativement à droite ou à gauche de l'animal. — Le premier soin de Joseph, à chaque station, à chaque hôtellerie, est de trouver un endroit où la Vierge puisse s'asseoir et se reposer convenablement. Il se lave souvent les pieds, la Vierge en fait autant; j'ai remarqué qu'en général ils se lavent très-souvent. — Il était déjà soir quand ils arrivèrent à une maison isolée; Joseph frappa à la porte et demanda l'hospitalité. Le maître refusa de lui ouvrir; le saint homme lui représentant la position de Marie qui ne lui permettait pas d'aller plus loin et lui disant qu'il ne de-

(1) *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. V, chap. XIV, p. 375.

mandait pas à être logé gratuitement, cet homme impitoyable répondit malhonnêtement que sa maison n'était pas une hôtellerie; il ne voulait pas être dérangé et n'aimait pas qu'on frappât à sa porte, l'étranger devait donc passer son chemin. Le malheureux n'entr'ouvrit même pas sa porte et leur tint ce dur langage à travers la porte fermée. Ils allèrent donc un peu plus loin et pénétrèrent dans un magasin auprès duquel l'ânesse s'était arrêtée. Joseph fit du feu et prépara un lit pour la Vierge, avec son assistance. Il fit entrer l'âne, pour lequel il avait trouvé de la paille et du fourrage. Je les ai vus successivement prier, prendre un léger repas et se livrer durant quelques heures au sommeil. — De la dernière station jusqu'ici, il y a environ six heures de marche; ils sont maintenant à vingt-six lieues de Nazareth et à dix de Jérusalem. Jusqu'ici ils n'ont pas suivi les routes principales, mais ils ont traversé plusieurs chemins à l'usage des caravanes qui vont du Jourdain au pays de Samarie et aboutissent aux grandes voies militaires qui joignent la Syrie à l'Egypte. Les sentiers qu'ils suivent n'ont guère de largeur; dans les montagnes surtout ils sont si étroits que les hommes peuvent à peine y marcher sans broncher; quant aux ânes, ils y ont toujours le pied sûr. La dernière station était dans la plaine.

V.

SUITE DU VOYAGE.

MARDI 20 NOVEMBRE. — Ils quittèrent encore leur logement avant le point du jour, ils eurent de nouveau à monter; je crois qu'ils ont touché à la route

qui va de Gabara à Jérusalem, c'était là que se trouvait la séparation de la Judée et de la Samarie. Ils se présentèrent encore en une maison où on les reçut fort mal. Ce jour-là, comme ils étaient à quelques lieues au nord-est de Béthanie, Marie éprouva le besoin de se rafraîchir et de se reposer; Joseph lui proposa donc de se porter à une demi-lieue de la route, en un endroit où il savait qu'il y avait un figuier, lequel était habitullement chargé de fruits. Cet arbre était entouré de bancs de repos, et le saint l'avait vu dans un voyage antérieur. Mais, après avoir fait ce long détour, ils trouvèrent que l'arbre n'avait pas de fruits, ce qui les contrista beaucoup. Je crois me rappeler, quoique vaguement, une particularité de la vie du Sauveur relative à cet arbre. Je vis, à une certaine époque, qu'il ne portait plus de fruit, bien qu'il fût toujours vert; je crois que Notre-Seigneur le maudit dans un de ses voyages, une fois qu'il avait dû fuir de Jérusalem; cette malédiction l'avait frappé de stérilité (1). — Ils arrivèrent ensuite à une maison dont le maître commença par répondre grossièrement à saint Joseph, qui le priait humblement de lui accorder un asile. Il approcha sa lanterne du visage de la Vierge et sembla rire de ce que Joseph menait avec lui une femme si jeune; il avait bien le droit d'être jaloux. Mais la femme, étant survenue, eut compassion de la sainte Vierge, leur indiqua avec bonté un logement dans un bâtiment latéral, et vint même apporter des petits pains pour leur repas. — Enfin le mari lui-même se repentit de sa grossièreté et témoigna beaucoup d'égards aux

(1) La narratrice a été tellement souffrante du 19 au 21, qu'en rendant compte de cet incident le 22, elle n'a pu indiquer que fort vaguement l'endroit où il a eu lieu, elle croit cependant devoir le rapporter approximativement à cette période du voyage. Au reste ce n'est pas le figuier maudit de l'Evangile.

saints voyageurs. — Je les vis ensuite arriver à une troisième maison; elle était habitée par un jeune ménage, j'y vis aussi un vieillard qui marchait avec un bâton. On ne les reçut pas trop mal, mais sans grandes marques de bienveillance, on ne s'occupa guère des étrangers; les maîtres du logis n'étaient pas de simples bergers, mais des fermiers, comme on en voit dans nos villages, qui font le négoce et ont des rapports fréquents avec le monde. — Notre-Seigneur a visité l'une de ces maisons quelque temps après son baptême, le 20 octobre, et a trouvé transformé en oratoire l'endroit où avaient reposé ses parents. Je ne saurais plus dire si ce fut ou non la maison dont le maître avait commencé par plaisanter saint Joseph; je crois me rappeler que les maîtres avaient bâti cet oratoire immédiatement après les prodiges qui avaient accompagé la naissance du Sauveur. — Vers la fin du voyage, saint Joseph fit un grand nombre de stations, parce qu'il devenait de plus en plus pénible pour la Vierge; ils suivirent toujours les chemins que l'ânesse leur indiquait, et firent ainsi un détour d'un jour et demi de marche à l'est de Jérusalem. Le père du saint avait possédé des pâturages en ce pays; aussi Joseph le connaissait-il très-bien. S'ils avaient suivi la direction du sud et traversé le désert qui se trouve derrière Béthanie, ils auraient pu arriver à Bethléem après six heures de marche, mais il fallait gravir des montagnes et suivre des chemins difficiles à cause de la saison; ils suivirent donc l'ânesse dans les vallées, en se rapprochant du Jourdain.

MERCREDI 21 NOVEMBRE. — Aujourd'hui j'ai vu les saints voyageurs s'arrêter en plein jour à une vaste maison, habitée par des bergers et qui peut se trouver à trois lieues de l'endroit où Jean baptisa sur le Jourdain et à sept de Bethléem. C'est la maison où le

divin Sauveur logea le 11 octobre de la première année de sa vie publique, c'est-à-dire la veille du jour où il revit son précurseur (1). Non loin de la maison était une grange isolée, ou l'on renfermait les instruments aratoires et d'autres objets analogues ; il y avait dans la cour de la métairie un puits entouré de bains qui recevaient l'eau par des tuyaux. Le maître de la maison doit avoir des terres considérables, c'est une métairie des plus importantes, j'ai vu aller et venir un grand nombre de serviteurs qui mangeaient dans cette grange. Le maître reçut les voyageurs avec bonté et se montra disposé à leur rendre service. On les conduisit dans une chambre très-convenable et on prit soin de leur monture ; un serviteur fut chargé de laver les pieds de saint Joseph à la fontaine et de lui donner d'autres habits, afin qu'on pût secouer et brosser les siens ; une servante eut les mêmes attentions pour la Vierge ; ils mangèrent dans cette maison et y prirent quelque repos. Cependant la maîtresse de la maison était assez mal disposée à leur égard ; elle se tint à l'écart et leur parla à peine. Elle avait examiné les voyageurs à la dérobée, et, comme elle était jeune et vaine, elle fut jalouse de la beauté de la Vierge ; elle craignait d'ailleurs que Marie n'exprimât le désir d'attendre chez elle sa délivrance ; elle traita donc les saints voyageurs un peu rudement et s'arrangea de telle façon qu'ils dussent partir le lendemain. C'est cette même femme, que, trente ans plus tard, Notre-Seigneur trouva toute courbée et frappée de cécité, et qu'il guérit, après lui avoir reproché sa vanité et son manque de cœur (2). — Il y avait des enfants

(1) Voir la *Vie de Notre-Seigneur Jésus Christ*, tom. I, chap. VIII, p. 194.
(2) *Ibid.*

dans cette maison, Joseph et Marie y ont passé la nuit.

JEUDI 22 NOVEMBRE — Aujourd'hui, vers midi, j'ai vu les deux époux quitter la maison dans laquelle on leur avait hier donné l'hospitalité ; plusieurs de ceux qui l'habitaient, les accompagnèrent jusqu'à une certaine distance. Après avoir fait deux lieues environ dans la direction de l'ouest, ils arrivèrent à une localité formée de deux longues rangées de maisons avec jardins et portiques qui bordent les deux côtés d'une large route. Joseph avait des parents qui demeuraient en cet endroit ; c'étaient, si je ne me trompe, des enfants nés d'un nouveau mariage de son beau-père, ou de sa belle-mère ; j'ai vu leur maison qui est bien bâtie et agréablement située. Cependant ils traversèrent tout le village, et après avoir fait environ une demi-lieue dans la direction de Jérusalem, ils arrivèrent à une grande hôtellerie, dont la cour renfermait une belle fontaine jaillissante avec un grand nombre de tuyaux. Il y avait beaucoup de personnes réunies dans cette maison, on y célébrait des funérailles. On avait enlevé les cloisons basses et légères qui partageaient d'ordinaire le rez-de-chaussée en un certain nombre de chambres, et on avait ainsi une salle de grande dimension, dont le centre était occupé par un foyer avec des tuyaux. Derrière le foyer étaient suspendues des tentures noires, en avant il y avait un objet recouvert de noir et qui me sembla être un cercueil. J'ai vu dans la salle un grand nombre d'hommes qui pleuraient ; ils portaient de longs vêtements noirs et au-dessus d'autres blancs et plus courts, un manipule noir à franges était attaché à l'un de leur bras. Dans une autre chambre, je vis les femmes enveloppées de longs voiles et assises par terre dans des cellules fort basses ; elles pleuraient le mort. — Les maîtres de la

maison, retenus par les funérailles, ne purent que saluer les voyageurs à distance ; mais les serviteurs les reçurent avec une extrême bonté et leur rendirent toute sorte de services. On disposa pour eux une petite chambre isolée par des nattes qui formaient une espèce de tente. Je remarquai dans cette maison un grand nombre de lits roulés contre la muraille ; on y établissait, en cas de besoin, un grand nombre de petites chambres, au moyen de nattes que l'on dressait. Au bout de quelque temps je vis les gens de la maison venir visiter les voyageurs et s'entretenir amicalement avec eux ; ils n'avaient plus leur tunique de lin sur leur robe noire. Après s'être rafraîchis et avoir pris un peu de nourriture, Marie et Joseph prièrent ensemble et se livrèrent au repos.

VI.

ARRIVÉE A BETHLÉEM.

VENDREDI 23 NOVEMBRE. — Aujourd'hui, vers midi, Marie et Joseph se sont mis en route dans la direction de Bethléem, ils sont encore à trois lieues du but de leur voyage. L'hôtesse a engagé Marie à rester, car, ajouta-t-elle, l'heure de sa délivrance semblait ne devoir pas être éloignée ; mais Marie lui répondit, son voile étant baissé, qu'elle avait encore trente-six heures à attendre, je ne saurais même pas dire si elle ne lui dit pas trente-huit. L'hôtesse aurait voulu la conserver, non dans la maison proprement dite, mais dans un bâtiment adjacent. Avant de partir, saint Joseph parla encore avec son hôte de ses ânes qu'il dit être excellents, il ajouta que s'il avait pris la jeune ânesse, c'était afin de la mettre en gage en cas de besoin. Comme on lui parlait de la difficulté

de trouver à se loger à Bethléem, Joseph répondit qu'il y avait des amis et qu'il y serait certainement fort bien reçu. Il me fait toujours peine de l'entendre parler avec tant d'assurance du bon accueil qu'il espère. Sur la route, il a tenu absolument le même langage à la Vierge; ainsi donc de si saints personnages peuvent aussi se tromper.

VENDREDI 23 NOVEMBRE. — De la dernière station jusqu'à Bethléem, il y avait environ trois heures de marche. Ils tournèrent la partie septentrionale de Bethléem et se rapprochèrent de la ville par l'ouest. Ils se reposèrent quelques temps sous un arbre, à une certaine distance de la route. Marie descendit de l'âne et arrangea ses vêtements. De là il se dirigea avec elle vers un grand édifice entouré de plusieurs petits bâtiments et de plusieurs cours, à quelques minutes en avant de Bethléem. Il était en partie caché par de grands arbres, il y avait une foule considérable campée sous des tentes. C'étaient la maison du père de David et celle où Joseph lui-même avait reçu la naissance. Il s'y trouvait encore de ses parents ou de ses connaissances, mais ils se montrèrent froids à son égard et semblèrent ne vouloir même pas le reconnaître. Cette maison était alors occupée par les officiers publics chargés de faire le dénombrement au nom de l'empereur. Joseph, conduisant l'âne par la bride, se dirigea avec la Vierge vers cet édifice ; car chaque étranger, à son arrivée, devait s'y présenter, pour recevoir un billet sans lequel on ne pouvait pénétrer dans la ville.

La narratrice dit ensuite, en s'interrompant de temps à autre, les yeux successivement fixés de différents côtés :

La jeune ânesse n'est plus avec eux, elle fait le tour de la ville du côté du sud, j'aperçois, de ce côté une vallée. Joseph est entré dans la maison. Marie est dans un petit bâtiment sur la cour avec des fem-

mes qui se montrent bonnes pour elles et lui donnent à manger... Ces femmes préparent à manger pour les soldats... Ce sont des soldats romains, je les reconnais aux bandes de cuir qui enveloppent leurs jambes. . Le temps est actuellement très-beau, il ne fait pas trop froid. Le soleil paraît sur la montagne entre Jérusalem et Béthanie, on jouit ici d'une fort belle vue... Joseph est maintenant dans une grande salle qui n'est pas au rez-de-chaussée. On lui demande qui il est, et on se met en devoir de consulter les longs rouleaux, attachés à la muraille ; on les déroule, et on y lit sa généalogie, ainsi que celle de Marie ; Joseph paraissait ne pas savoir qu'elle descendît directement de David par Joachim ; pour lui il était né d'un fils puis-né. On lui demanda où était sa femme.

Depuis sept ans, par suite de différents empêchements, il ne s'est pas fait ici de dénombrement régulier. Je vois V et II, cela fait bien sept (1). Il y a déjà quelques mois que l'on commence à recueillir l'impôt. Durant les sept dernières années, on a payé quelques contributions, mais pas d'une façon régulière. On doit encore payer deux fois, plusieurs doivent passer ici environ trois mois. Joseph était un peu en retard, cependant on l'accueillit convenablement. Il n'a pas encore payé; mais on lui a demandé quels étaient ses moyens d'existence, il a répondu qu'il n'avait pas de biens-fonds et qu'il vivait du travail de ses mains et des secours que lui donnait sa bellemère. Plusieurs des salles de la maison sont remplies d'écrivains et d'employés supérieurs. A l'étage il y a des Romains et même un grand nombre de soldats. Je vois des Pharisiens, des Sadducéens, des prêtres, des anciens, enfin un grand nombre d'écrivains et

(1) En disant cela, elle compte sur ses doigts.

d'employés, tant Juifs que Romains. Il n'y a point de commission de ce genre à Jérusalem, mais bien en plusieurs autres villes de la Palestine, ainsi par exemple à Magdalum, sur la mer de Galilée; c'est là que se font inscrire les habitants de la Galilée et aussi ceux de Sidon, ceux-ci à cause de leur commerce. Ceux qui n'ont pas de résidence fixe et qui ne peuvent êtres taxés d'après leurs biens-fonds sont seuls obligés de se rendre au lieu de leur naissance. L'impôt doit être perçu en trois mois et en trois fois; chaque fraction a une destination particulière. La première est destinée à l'empereur Auguste, à Hérode et à un troisième prince qui demeure non loin de l'Egypte. Il a fait je ne sais quelle guerre et a acquis des droits sur une partie de ce pays-ci, c'est pour cela qu'il doit recevoir une partie de l'impôt. La seconde partie est destinée aux bâtiments du temple et doit servir, si je ne me trompe, à payer d'anciennes dettes. Enfin la troisième est censée être affectée aux pauvres et aux veuves qui depuis longtemps n'ont absolument rien reçu; mais alors comme maintenant, une bien faible partie de cet argent devait arriver à sa destination. Les besoins sont grands, et cependant presque tout reste dans les mains des employés. Que d'écritures et de formalités! on se croirait en pleine occupation française. Enfin Joseph put descendre; quand il fut revenu, on appela Marie dans une galerie devant les écrivains, mais ils ne lui lurent absolument rien. Ils dirent à saint Joseph qu'il aurait pu se dispenser d'amener sa femme avec lui, et ils me parurent le plaisanter à cause de l'extrême jeunesse de la Vierge; Joseph la regarda alors avec anxiété, il semblait craindre qu'elle ne trouvât qu'on avait bien peu d'égards pour lui dans sa ville natale.

VII.

JOSEPH CHERCHE INUTILEMENT UN LOGEMENT.

Ils entrèrent alors dans la ville qui est fort peu agglomérée; l'entrée se trouvait entre deux murailles à moitié renversées, c'était une sorte de vieille porte en ruines. Marie s'arrêta à l'entrée de la rue et resta auprès de l'âne, tandis que Joseph cherchait un logement dans les premières maisons qu'il rencontra, mais ses démarches furent inutiles, il y avait beaucoup d'étrangers à Bethléem et les rues regorgeaient de monde. Joseph revint dire qu'il n'y avait point de logement dans ce quartier, il fallait donc aller plus loin. Il prit l'âne par la bride et marcha devant lui, ayant la Vierge à ses côtés. Bientôt ils arrivèrent à l'entrée d'une autre rue, Marie s'arrêta de nouveau, et Joseph alla encore de porte en porte demander un logement, mais toujours sans résultat, et il revint auprès de la Vierge : il était encore plus triste que la première fois. Il alla et revint ainsi plusieurs fois, et Marie fut obligée d'attendre très-longtemps. Tout était plein de monde, et partout on le renvoyait; il proposa donc à Marie de se diriger vers un autre côté de la ville, là ils trouveraient certainement à se loger. Ils revinrent donc sur leurs pas et se dirigèrent ensuite vers le sud.

Ils parcoururent, les yeux à moitié baissés, les rues de la petite ville qu'on aurait pu prendre pour les chemins d'un village; les maisons étaient dispersées sur les collines. Dans ces rues-là, leurs recherches ne furent pas plus heureuses. De l'autre côté de Bethléem, dans un quartier où les maisons étaient encore plus disséminées, ils trouvèrent un emplace-

ment découvert et fort bas; c'était comme un champ. Là, il y avait beaucoup moins de monde. Ils y aperçurent une sorte de hangar et non loin de là un arbre antique qui étendait au loin comme un tilleul ses larges branches. Le tronc était uni, et les branches étendues formaient un abri pour les voyageurs. Joseph conduisit la Vierge à cet arbre, et lui prépara contre le tronc, avec ses hardes de voyage, un siége commode, où elle pourrait se reposer tandis qu'il irait chercher un asile dans le voisinage. L'âne avait la tête tournée du côté de l'arbre. D'abord Marie resta quelque temps debout, appuyée contre l'arbre. Sa large robe de laine blanche était dénouée et formait de larges plis en flottant, un voile blanc lui couvrait la tête. Bien des personnes passèrent devant elle et la regardèrent, sans penser que leur Sauveur fût si près. Combien je fus touchée de sa patience, de sa résignation, de son humilité! Hélas! elle fut obligée d'attendre bien longtemps; enfin elle se plaça contre l'arbre, les pieds croisés sous elle; elle avait les mains croisées sur la poitrine et tenait la tête baissée. Enfin Joseph revint tout troublé, il n'avait pu trouver de logement. Ses amis, dont il avait parlé à la Vierge, avaient à peine consenti à le reconnaître. Il pleurait, et ce fut Marie qui le consola; il retourna chercher de maison en maison; quand on le repoussait, il faisait valoir, en insistant, la position de sa femme, si propre à inspirer la pitié; c'était une nouvelle raison pour qu'on refusât de le recevoir. Il y avait moins de monde dans cette partie de la ville, cependant les passants finirent par se grouper et par examiner la Vierge à une certaine distance, comme on le fait quand on voit des inconnus stationner quelque temps le soir, en un lieu isolé. Plusieurs même, si je ne me trompe, lui adressèrent la parole et lui demandèrent qui elle était. Enfin Joseph revint, il était tellement

troublé qu'il ne pouvait s'empêcher de trembler. Tout avait été inutile ; cependant il connaissait en dehors de la ville un endroit qui appartenait aux bergers et où ils avaient coutume de s'arrêter quand ils conduisaient leurs animaux à la ville, là du moins ils étaient certains de trouver un abri. Il connaissait ce lieu de jeunesse, car alors que ses frères le persécutaient, il s'y était souvent réfugié pour prier en liberté ou pour se dérober à leurs mauvais traitements. Supposé même que les bergers y fussent, il serait facile de s arranger avec eux; au reste, il était rare qu'ils y séjournassent dans cette partie de l'année. Quand elle serait reposée, il tâcherait de lui procurer un meilleur gîte. Ils se dirigèrent alors du côté oriental de la ville, à l'extérieur, en suivant un sentier solitaire qui tournait à gauche ; ce sentier passait à travers des fossés, des murailles, des remparts ruinés, comme on en trouve aux abords des petites villes qui ont été fortifiées. D'abord le chemin montait, ils franchirent une première colline, puis, à l'est et à quelques minutes de Bethléem, une seconde colline ou d'anciens retranchements précédés d'une jolie esplanade plantée de beaux arbres; j'y remarquai des térébinthes ou des cèdres, et d'autres arbres dont les feuilles, petites et abondantes, ressemblent à celles de notre buis. Tout ce côté de Bethléem ressemblait aux abords d'une petite ville dont les fortifications tombent en ruines.

CHAPITRE NEUVIÈME.

DESCRIPTION DE LA GROTTE DE LA NATIVITÉ. — NAISSANCE DU SAUVEUR.

I.

DESCRIPTION DE LA GROTTE.

Afin de ne pas être obligé d'interrompre continuellement notre récit, nous avons cru devoir réunir ici les différentes indications données par la Sœur relativement à la grotte de la Nativité, à sa disposition intérieure et à la colline de laquelle elle faisait partie.

A l'extrémité méridionale de la colline, autour de laquelle serpentait le petit sentier des Bergers, on trouvait, à proximité d'autres grottes ou celliers, la grotte dans laquelle saint Joseph s'était enfin décidé à chercher un abri pour la Vierge. Une porte, que l'on trouvait au couchant, conduisait d'abord à un corridor court et étroit, puis à un souterrain qui semblait être formé d'une demi-circonférence ajoutée à un triangle, et qui se développait sous la partie orientale de la colline. La roche naturelle formait les parois de la grotte; au sud seulement, du côté du sentier qui conduisait à la vallée des Bergers, il y avait, pour fermer le souterrain, un bout de maçonnerie grossière. La grotte avait de ce côté, au sud, une seconde entrée; seulement elle était habituellement close, et Joseph fut obligé de la rouvrir pour son usage particulier. En tournant le dos à cette porte, on trouvait à gauche un corridor plus large conduisant à un souterrain bas, étroit, incommode,

qui descendait sous la grotte de la Nativité. De l'entrée ordinaire, qui était à l'ouest, on ne pouvait apercevoir que quelques tours et quelques toitures élevées de Bethléem. Quand de cette porte on s'avançait sur la droite, on avait devant soi l'entrée d'une grotte obscure et profonde, dans laquelle la Vierge fut un jour obligée de se cacher. De l'ouest au sud, jusqu'au delà de la porte accessoire, on trouvait une galerie ouverte, formée de nattes de roseaux, qui permettait de se mettre à l'abri en dehors de la grotte. Il y avait dans le haut de la grotte, au sud, trois ouvertures grillées, en maçonnerie, destinées à faire passer l'air et la lumière, et une ouverture semblable dans la partie supérieure du rocher couvert de gazon, auquel se terminait la colline sur laquelle Bethléem était bâti.

Voici à peu près quelle était, d'après les indications souvent répétées de la narratrice, la disposition intérieure de la grotte.

La porte occidentale, faite d'un léger clayonnage, conduisait à un corridor de largeur médiocre, et de là à un souterrain irrégulier, affectant d'un côté des formes anguleuses et de l'autre des formes arrondies; il se développait principalement dans le sens du sud. On peut se faire une idée du plan du souterrain en le comparant à une tête d'homme reposant sur le cou; le cou figurerait le corridor, et la tête le souterrain proprement dit. Quand du corridor, qui était assez bas, on entrait dans la grotte, laquelle était élevée et creusée par la main de la nature, on trouvait que le sol allait en descendant; toutefois il se relevait un peu contre les parois, auxquelles étaient adossés des bancs de pierre plus ou moins larges. Les parois, dans toute la partie où on les avait conservées dans leur état naturel, étaient propres et flattaient l'œil, sans être cependant tout à fait regulières; il y avait là quelque chose qui me plaisait. Je

préférais de beaucoup cette partie à celle où la roche avait été remplacée par une maçonnerie grossière et prétentieuse, ainsi à la partie supérieure de la porte accessoire, où l'on avait pratiqué les trois ouvertures dont il a été parlé plus haut. Il y avait aussi une ouverture au milieu de la grotte, et, si mes souvenirs ne me trompent pas, j'ai encore vu trois ouvertures pratiquées à mi-hauteur du souterrain, entre le sud et l'est, à peu près à égale distance l'une de l'autre.

Au nord du corridor, une allée conduisait à une petite grotte latérale; en la laissant sur la gauche, on arrivait à l'endroit où saint Joseph alluma du feu; c'était à cet endroit, au nord-est, que la grotte s'élevait en s'élargissant; c'était là aussi, contre le large banc de pierre qui longeait les parois, que le saint fit reposer son âne. Derrière cet endroit, au nord, dans un développement irrégulier de la grotte, se trouvait une mangeoire assez grande pour que l'animal pût y être placé, elle était abondamment pourvue de fourrage. De là la paroi de la grotte se dirigeait au sud-est, puis au sud, et venait rejoindre l'entrée accessoire.

Au moment où la Lumière du monde sortit de son sein virginal, Marie se trouvait précisément à l'est de la grotte, en face de l'entrée principale. La crèche dans laquelle l'enfant Jésus fut couché était dans le développement méridional de la grotte, à l'ouest. La crèche comprenait une auge de pierre, posée à terre, et servant à abreuver les animaux, et, au-dessus, un réservoir en forme de carré long, plus étroit par le bas que par le haut; il était fait de pièces de bois rapprochées et reposait sur quatre pieds; ainsi les animaux pouvaient facilement manger la paille ou le foin qu'il contenait, et il leur suffisait de baisser un peu la tête pour boire de l'eau que l'auge leur offrait. La Vierge, ayant l'enfant Jésus dans les bras, était

assise en face de la crèche, à l'est de cette partie de la grotte, quand les mages vinrent lui présenter leurs dons. Si maintenant, laissant derrière soi la crèche, on se dirige à l'ouest vers le corridor, on trouve au sud l'entrée accessoire, habituellement fermée et rouverte par saint Joseph, et la petite chambre qu'il occupa; elle était au sud, il ne tarda pas à l'isoler du reste par un léger clayonnage. Il y avait dans cette partie de la muraille un enfoncement dans lequel il déposa des objets de différente nature.

II.

GROTTE DE MAHARA, NOURRICE D'ABRAHAM.

Le long du côté méridional de la grotte de la Nativité serpentait le chemin qui conduisait à la vallée des Bergers. Il y avait çà et là, sur des éminences, de modestes maisons, et, dans les champs, des hangars recouverts de roseaux, reposant sur quatre, six ou huit poteaux, et fermés par des parois en clayonnage. A l'est de la grotte, la colline aboutissait à un cul-de-sac fermé au nord, et ayant environ un quart de lieue en largeur. Le penchant de la colline était couvert d'arbres, de jardins, de bosquets; quand on traverse le riche et haut gazon des pâturages, arrosés par un joli ruisseau, et qu'on passe sous les arbres régulièrement disposés, on trouve, à l'extrémité de cette route délicieuse et au sud-est de la grotte de la Nativité, dans un mouvement de la colline, la grotte sépulcrale de Mahara, nourrice d'Abraham, qui est appelée encore la grotte du Lait ou de l'Allaitement; la Vierge s'y est plusieurs fois retirée avec l'enfant. Cette caverne était dominée par un bel arbre, dans les branches duquel on avait établi des siéges; de là

on dominait Bethléem beaucoup mieux que de l'autre grotte. J'ai vu beaucoup de faits importants de l'ancien Testament qui se sont passés dans cette grotte; voici tout ce que je me rappelle. C'est dans cette grotte que Seth, l'enfant de la promesse, fut conçu après sept ans de pénitence et qu'il naquit. Ce fut ici même qu'un ange dit à Eve que Dieu lui avait donné ce fils pour lui tenir lieu d'Abel. Seth fut aussi caché et allaité ici et dans la grotte sépulcrale de Mahara, car il fut poursuivi par ses frères, ainsi que Joseph devait plus tard l'être par les siens. Comme je vois souvent que les hommes, dans ces temps lointains où ils habitaient les cavernes, creusaient profondément les parois pour y mettre leurs enfants, des peaux de bêtes ou des provisions, il est possible que le creux du banc de pierre, à l'endroit de la crèche, ait servi à recevoir Seth ou d'autres enfants des patriarches; cependant je ne puis actuellement rien affirmer à cet égard. Je me rappelle aussi, d'après mes visions de la vie de Notre-Seigneur, que quand il célébra le sabbat dans la grotte de la Nativité transformée en oratoire, le 6 octobre de la première année de sa vie publique, il dit aux bergers que son Père céleste avait particulièrement choisi cet endroit bien longtemps avant que sa mère conçût.

Abraham avait une nourrice du nom de Mahara, qu'il honorait extrêmement; elle parvint à un grand âge, et dans ses voyages il la conduisait toujours avec lui, montée sur un chameau. Elle a demeuré assez longtemps à Soccoth avec lui (1), puis, vers la fin de sa vie, ici, dans la vallée des Bergers; il avait même ses tentes à peu de distance de cette grotte.

(1) Ce passage est d'autant plus remarquable qu'on voit dans Pline (*Hist. naturelle*, l. v, chap 18) que Scythopolis (on sait que Soccoth porta aussi ce nom) fut d'abord appelée Nysa, parce que Bacchus y enterra sa nourrice Nysa.

Arrivée à l'âge de cent ans et plus, comme elle sentait la mort arriver, elle pria le patriarche de la faire enterrer dans cette grotte, touchant laquelle elle prophétisa et qu'elle appela la grotte du Lait ou de l'Allaitement. Il se passa ici quelque chose d'extraordinaire que j'ai oublié; la source jaillit même à cette occasion. A cette époque, la grotte était une sorte d'allée haute et étroite, d'une matière blanche et peu compacte; on voyait, de l'un des côtés, une couche de cette matière, laquelle ne s'élevait pas jusqu'au sommet; en se glissant sur cette couche, on arrivait à l'entrée d'autres grottes placées plus haut. Plusieurs galeries profondes régnaient aussi sous la grotte, dans l'épaisseur de la montagne. Abraham élargit la grotte, en faisant creuser le tombeau de Maraha dans la couche blanchâtre dont il a été parlé. Il se composait d'un énorme bloc de pierre surmonté d'une sorte d'auge très-lourde, qui reposait sur des pieds gros et courts; ils se terminaient par des dents en leur partie supérieure. L'œil pouvait pénétrer dans l'espace compris entre le tombeau proprement dit et le bloc inférieur; j'ai été étonnée de voir qu'au temps du Sauveur la tombe était complétement vide.

Cette grotte, avec la tombe de la nourrice, avait un rapport mystérieux avec la Vierge et les persécutions qu'elle eut à subir, tandis qu'elle allaitait le divin Sauveur; on trouve en effet dans l'histoire des premières années d'Abraham des persécutions figuratives, et sa nourrice l'a aussi dérobé à la mort, en le cachant dans une grotte. Voici en gros ce que je me rappelle à ce sujet. Le roi qui gouvernait le pays d'Abraham vit en songe ou apprit par un devin la naissance prochaine d'un enfant qui, devenu grand, devait lui être fatal. Il prit des mesures à ce sujet. La grossesse de la mère d'Abraham fut tenue secrète, et elle l'enfanta mystérieusement dans une grotte.

Mahara, la nourrice, l'allaita en secret. C'était, du moins en apparence, une pauvre esclave qui travaillait dans un désert auprès d'une grotte, dans laquelle elle allaitait le jeune enfant. Bientôt ses parents le reprirent chez eux, et sa taille, extraordinaire pour son âge, permit de supposer qu'il était né avant l'époque de la prophétie. Plus tard, cependant, il fut exposé à de nouveaux dangers, à cause de quelques signes extraordinaires, et sa nourrice fut obligée de le cacher de nouveau. Je l'ai vue cachant l'enfant sous son large manteau. Plusieurs enfants de sa taille furent alors massacrés à son occasion.

Dès l'époque d'Abraham, cette grotte était l'objet d'un culte particulier, surtout de la part des mères et des nourrices; et ce culte avait quelque chose de prophétique, car on honorait symboliquement la sainte Vierge dans la nourrice d'Abraham, de même que le prophète Elie l'avait vue dans la nuée fécondante et qu'il lui avait élevé un oratoire sur le Carmel. Par son lait, Mahara a contribué à l'avènement du Messie, puisqu'elle a allaité le chef même de la famille de laquelle est sortie la Vierge. Il ne m'est pas possible d'expliquer ces mystères admirables, mais il me semble voir un puits profond qui pénètre jusqu'aux derniers abîmes de la vie, et il y a été puisé jusqu'à ce qu'il en jaillit l'eau pure et cristalline, c'est-à-dire Marie (1).

L'arbre qui dominait cette grotte étendait ses branches de toutes parts, comme un immense tilleul, aigu au sommet et large dans sa partie inférieure; c'était un térébinthe; il portait des graines blanches et huileuses que l'on pouvait manger. Abraham s'est rencontré sous cet arbre avec Melchisédech, je ne

(1) La Sœur était en ce moment plongée dans le sommeil extatique.

sais plus à quelle occasion. Joseph a encore élargi la grotte, il a fermé les galeries inférieures.

L'arbre est sur la colline; plus bas une porte placée obliquement conduit à une galerie ou vestibule, et de là à une porte située en face, de laquelle on entre dans la salle même du tombeau; actuellement elle est ronde plutôt que carrée. Les bergers se tenaient fréquemment dans le vestibule. Le vieil arbre étendait au loin ses branches touffues; il était considéré comme saint par les bergers et par les autres habitants du voisinage, et les personnes pieuses s'y rendaient en pélerinage; on avait coutume de s'y reposer et d'y prier. Je ne me rappelle plus l'histoire de l'arbre; il se rattachait à Abraham, peut-être était-ce le patriarche qui l'avait planté. Il y avait là un foyer que l'on pouvait cacher. On trouvait aussi au pied de l'arbre un puits dont l'eau était considérée par les bergers comme ayant des vertus particulières à certaines époques de l'année. On voyait encore à droite et à gauche de l'arbre de petites cabanes dans lesquelles on pouvait passer la nuit; tout cela était renfermé dans une seule et même clôture.

Tandis que la pieuse fille faisait ces communications, elle était en proie à des souffrances extrêmement vives; l'écrivain lui ayant dit : « C'était donc un térébinthe? » elle répondit dans une sorte d'égarement subit : « *Tenebræ*, ténèbres, et non térébinthe .. A l'ombre de vos ailes, ce sont des ailes; *Tenebræ*, à l'ombre de vos ailes je tressaillerai d'allégresse. » L'écrivain ne saisit pas l'à-propos de cette allusion; peut-être voulait-elle appliquer à cet arbre le verset connu du Psalmiste, elle parut trouver elle-même quelque consolation dans ce souvenir. Elle dit ces mots d'un ton singulièrement pénétré.

III.

LA VIERGE ET SAINT JOSEPH CÉLÈBRENT LE SABBAT.

Sainte Hélène a fait bâtir une église en cet endroit,

on y a aussi célébré la messe, je crois que c'était dans une église consacrée à saint Nicolas.

VENDREDI 23 NOVEMBRE. — Le soleil était déjà très-bas quand Joseph et Marie arrivèrent à la grotte. La jeune ânesse qui les avait quittés auprès de la maison paternelle de Joseph pour errer capricieusement autour de la ville, vint au devant d'eux, au moment où ils arrivèrent et manifesta par ses bonds et ses caresses la joie qu'elle éprouvait de les revoir; la Vierge dit alors à Joseph : « Voyez donc, c'est certainement la volonté de Dieu que nous nous arrêtions ici. »

Cependant Joseph était agité intérieurement, il était confus en songeant à ce qu'il avait si souvent dit à Marie du bon accueil qu'on leur ferait à Bethléem; il attacha l'animal sous la galerie à l'entrée de la grotte et prépara pour la Vierge, à cet endroit même, un siége sur lequel elle se reposa aussitôt. Alors il alluma du feu, il ouvrit la clôture faite d'un léger clayonnage et pénétra à l'intérieur. Le passage était fort étroit, parce qu'on avait déposé contre les murailles un grand nombre de bottes de paille ou de roseaux, recouvertes de nattes de couleur foncée: plus loin, dans la grotte proprement dite, il y avait aussi un grand nombre d'objets qui encombraient le passage. Joseph se mit en devoir de le débarrasser, autant du moins qu'il le fallait pour préparer à Marie une couchette convenable, à l'est de la grotte. Enfin il suspendit à la paroi une lampe allumée et fit entrer la Vierge, qui se jeta aussitôt sur la couche, faite de couvertures et de vêtements. Il s'excusa humblement de lui offrir un si misérable gîte. Marie, profondément recueillie en Dieu, était contente et heureuse. Quand elle se fut établie, Joseph, prenant une outre de cuir qu'il avait avec lui, alla à la vallée des pâturages derrière la grotte, et, plongeant dans un petit ruisseau qui s'y trouvait l'outre appesantie par deux

pièces de bois qu'il y avait attachées, il la remplit d'eau et revint aussitôt à la crèche. Puis, il alla à la ville pour y acheter un peu de vaisselle, des fruits et du bois à brûler. Le sabbat était proche, et à cause des nombreux étrangers qui avaient à se procurer des provisions, on avait dressé aux coins des rues des tables chargées des objets les plus indispensables. Le prix était marqué à côté de chaque objet; les marchands me parurent être des esclaves ou des étrangers, mais je ne puis rien affirmer à cet égard. Joseph revint avec des charbons allumés dans une sorte de réchaud fermé et muni d'un manche; il déposa les charbons contre la paroi septentrionale, à l'entrée de la grotte, et fit ainsi un petit feu. Il avait apporté de Nazareth le réchaud avec plusieurs autres ustensiles également nécessaires. Les fagots qu'il apporta étaient formés de petits morceaux de bois rattachés ensemble par des liens d'osier.

Cela fait, le saint prépara un modeste repas. Je remarquai des grains jaunâtres, un gros fruit cuit qui contenait un grand nombre de pepins, et des petits pains. Après le repas qui fut suivi de la prière, Joseph prépara un lit à Marie; pour cela il étendit sur quelques bottes de paille une couverture semblable à celle que j'ai vue et décrite chez sainte Anne, et mit au chevet une grosse couverture roulée. Après avoir attaché l'âne à un endroit où il ne pouvait gêner, il boucha les ouvertures de la grotte pour se mettre à l'abri de l'air et se dressa un lit pour lui-même, à l'entrée de la grotte.

L'heure du sabbat étant arrivée, il se plaça sous la lampe avec la Vierge, et ils récitèrent ensemble les prières ordinaires, après quoi ils prirent modestement leur chétif repas. Bientôt Joseph repartit pour la ville, et Marie s'enveloppa, ainsi qu'elle le faisait pour prendre son repos. Pendant l'absence de

Joseph, je la vìs pour la première fois prier à genoux. Elle s'agenouilla sur son lit, puis elle s'étendit sur son lit; l'un de ses bras, étendu sur l'oreiller, soutenait sa tête. Il était tard quand Joseph revint; il était triste, je crois même qu'il pleurait. il pria encore, puis il se jeta humblement sur son pauvre grabat, à l'entrée de la grotte.

SAMEDI 24 NOVEMBRE.

Aujourd'hui la pauvre Sœur a été extrêmement souffrante, elle n'a pu raconter que le peu qui suit :

La Vierge a pieusement célébré le sabbat dans la grotte, uniquement occupée à prier et à méditer. Joseph est sorti plusieurs fois, sans doute pour se rendre à la synagogue de Bethléem. Je les ai vus manger des aliments préparés la veille et vaquer ensemble à la prière. Vers midi, à l'heure où se faisait d'ordinaire la promenade du sabbat, saint Joseph conduisit la Vierge, par la vallée derrière la grotte, au tombeau de Mahara, la nourrice d'Abraham. Ils passèrent le temps soit dans la grotte même, qui était plus spacieuse que celle de la Nativité, et où il lui avait préparé un siége, soit sous l'arbre révéré qui l'avoisine; leur unique occupation fut la prière et la méditation; quelques instants après la fin des exercices du sabbat, il la reconduisit à la grotte de la crèche.

Marie avait dit à Joseph que c'était la nuit suivante, à minuit, que son enfant devait être mis au monde, car neuf mois s'étaient écoulés depuis la salutation de l'ange; en même temps, elle l'avait prié de ne rien négliger pour que l'enfant, promis de Dieu et conçu par une opération surnaturelle, fût, à son entrée dans le monde, reçu par eux aussi bien que le permettait leur pauvreté : elle l'engageait aussi à prier avec elle pour les cœurs durs qui lui avaient refusé un asile. Joseph offrit à la Vierge d'al-

ler chercher à Bethléem deux femmes pieuses qu'il connaissait et qui se feraient un plaisir de l'assister; elle refusa, en disant qu'elle n'aurait besoin d'aucune assistance humaine.

Joseph s'était rendu à Bethléem un peu avant la clôture des exercices du sabbat; le soleil couché, il avait acheté en toute hâte différents objets dont il avait besoin : un escabeau, une petite table basse, un peu de vaisselle, des fruits secs et en particulier du raisin. Il était revenu sans perdre de temps de la ville à la crèche et de la crèche à la grotte de Mahara. De retour à la grotte, la Vierge se plaça à l'extrémité à l'est, sur le tapis qui faisait sa couchette. Joseph prépara encore quelques aliments; ils mangèrent et prièrent ensemble; puis le saint se mit en devoir d'isoler sa petite chambre du reste de la grotte; pour cela, il enfonça en terre quelques morceaux de bois et y fixa des nattes qu'il avait trouvées dans la grotte même. Il donna à manger à l'âne qui était attaché à gauche de la porte, contre la muraille; puis il remplit la crèche de paille, d'herbes fines et délicates ou de mousse, et étendit dessus une petite couverture dont les extrémités retombaient sur les côtés. Enfin la Vierge lui ayant dit que le moment approchait, et qu'il pouvait se retirer dans sa chambre pour prier, il suspendit encore à la voûte plusieurs lampes allumées; puis, ayant entendu un grand bruit à l'extérieur, il sortit. Il y trouva la jeune ânesse qui, jusqu'alors, avait couru en liberté dans la campagne. Elle faisait des bonds de joie et l'accabla de caresses; il l'attacha sous la galerie extérieure et lui donna du fourrage.

De retour à la grotte, jetant, de l'entrée de sa petite chambre, les yeux sur la sainte Vierge, il la vit, le visage tourné vers l'Orient, prier à genoux sur sa couche; elle était environnée de flammes, et la grotte

entière semblait remplie d'une lumière surnaturelle. On eût dit Moïse en face du buisson ardent. Alors, pénétré d'une sainte terreur, il rentra dans la grotte et se jeta la face contre terre dans l'étonnement et la prière.

IV.

NAISSANCE DU SAUVEUR.

Je vis la lumière qui entourait la Vierge devenir de plus en plus vive, celle de la lampe que Joseph avait allumée n'était plus visible. Couverte d'un ample vêtement sans ceinture qui se développait autour d'elle, le visage tourné vers l'orient, elle était à genoux sur le tapis. — A minuit, elle fut ravie dans la prière. Je la vis élevée au-dessus du sol, de façon qu'il y avait sous elle un espace libre; elle avait les mains croisées sur la poitrine. La lumière qui l'enveloppait augmentait toujours : tout ce qui l'entourait, même les choses inanimées, ressentait un mouvement intime d'allégresse ; la roche des parois, celle de la voûte, le sol même semblaient animés par cette lumière. Enfin je ne vis plus la voûte; une voie lumineuse, descendant du plus haut des cieux, vint se terminer à la Vierge avec des feux de plus en plus étincelants. Il y avait dans cette voie un mouvement extraordinaire de gloires célestes qui se pénétraient mutuellement et prirent plus distinctement, en se rapprochant, les formes des chœurs des anges. La Vierge, de plus en plus complétement ravie, baissa enfin les yeux et adora son Dieu dont elle était devenue la mère et qu'elle voyait devant elle sous les traits d'un faible enfant nouveau-né. Je vis alors Notre-Seigneur sur le tapis devant les genoux de sa mère : il était extraordinairement petit, mais lumi-

neux, et la lumière qu'il répandait effaçait toutes les splendeurs de la lumière environnante. Je crus le voir grandir sous mes yeux. Mais tout cela n'était que le mouvement d'une gloire si grande et si brillante qu'il m'est difficile de rendre compte de ce que j'ai vu. La Vierge resta encore longtemps dans son ravisssement, et je vis qu'elle déposa un linge sur l'enfant, mais elle ne l'enveloppa point, elle ne le prit point dans les bras. Au bout de quelque temps, je vis l'Enfant Jésus se remuer, et je l'entendis pleurer; alors il me sembla que Marie revint à elle, elle prit le petit enfant qu'elle enveloppa du lange qui le recouvrait déjà, le prit dans ses bras et le serra contre sa poitrine. Puis, s'étant mise sur son séant, elle s'enveloppa dans son voile avec l'enfant, et je crois qu'elle allaita le Rédempteur. En ce moment, je vis un grand nombre d'anges, aux formes humaines, se prosterner devant le nouveau-né et l'adorer.

Il y avait une heure environ que le Sauveur était né quand Marie appela saint Joseph qui priait encore, le front contre terre. S'étant approché, il se prosterna avec de grands sentiments de piété, d'allégresse et d'humilité et ne se releva que quand la Vierge l'eut invité à serrer contre son cœur, avec joie et reconnaissance le don saint du Tout-Puissant; alors il reçut dans ses bras le petit Jésus et loua Dieu en répandant des larmes de joie. Ensuite Marie emmaillotta le divin Enfant. Je ne me rappelle plus bien actuellement la direction des langes; je sais seulement qu'elle l'enveloppâ jusque sous ses petits bras d'un lange rouge, puis d'un lange blanc, un troisième enveloppait le reste du corps et recouvrait sa petite tête. Marie n'a maintenant que quatre langes avec elle. Je vis alors Marie et Joseph assis l'un à côté de l'autre sur le sol, les jambes étendues sous eux ; ils ne parlaient pas et semblaient plongés dans une profonde

méditation. En face de Marie sur le tapis était étendu, enveloppé ainsi qu'un petit enfant ordinaire, le nouveau-né, beau et brillant comme un éclair. « Ah! me suis-je dit alors, cette grotte renferme le salut du monde, et personne ne le soupçonne! » Ils mirent alors l'enfant dans la crèche, laquelle était remplie de roseaux et de mousse et recouverte d'une étoffe qui retombait de chaque côté; elle était placée un peu au-dessus de l'auge, à droite de l'entrée de la grotte et à l'endroit où elle formait au sud un coude assez considérable. Cette partie de la grotte était plus basse que l'endroit où le Sauveur était né, et on y arrivait par plusieurs degrés grossièrement pratiqués. Quand ils l'eurent déposé dans la crèche, ils restèrent l'un et l'autre quelque temps sur le côté, louant Dieu et répandant des larmes de joie. Cependant Joseph établit à côté de la crèche la couche et le siége de la Vierge. Avant et après la naissance de son divin Fils, je la vis habillée de blanc et tout enveloppée. Durant ces premiers jours je la vis en cet endroit assise, debout, à genoux, enfin couchée sur le côté et dormant, mais jamais souffrante ou épuisée. Quand on venait la voir, elle s'enveloppait encore davantage dans ses vêtements et se tenait assise sur le tapis qui avait reçu le Sauveur à sa naissance.

CHAPITRE DIXIÈME.

LA NAISSANCE DU SAUVEUR ANNONCÉE EN DIFFÉRENTS LIEUX.

I.

ELLE EST ANNONCÉE AUX BERGERS. — GLORIA IN EXCELSIS.

Dans ces tableaux de la naissance du Sauveur, qui sont destinés à me montrer le mystère avec ses circonstances et non la joie de sa célébration dans l'Eglise, je n'ai pas vu dans la nature le mouvement animé et pour ainsi dire l'ivresse qui me frappent dans ceux de la nuit de Noël, lesquels ont une signification différente ; cependant j'ai vu aujourd'hui même une allégresse inaccoutumée, un mouvement extraordinaire se manifester vers minuit en un grand nombre de lieux, et même dans les contrées les plus lointaines. J'ai vu les cœurs de plusieurs gens de bien remplis d'une délicieuse attente et ceux des méchants déchirés par l'angoisse. J'ai vu des animaux bondir d'allégresse, des fleurs relever leur tige flétrie, des plantes, des arbustes, des arbres se ranimer et exhaler les plus doux parfums. J'ai vu plusieurs fontaines jaillir et donner de l'eau en abondance ; ainsi, dans la grotte située sur la colline au nord de celle de la crèche, jaillit à l'heure même où naquit le Sauveur une source que saint Joseph remarqua le lendemain, et à laquelle il donna une issue. Au-dessus de Bethléem, le ciel ne présentait à l'œil que des nuages d'un rouge blafard ; au con-

traire, au-dessus de la grotte, de la vallée qui comprenait le tombeau de Maraha, la nourrice d'Abraham, et de la vallée des Bergers, on voyait se balancer des nuages lumineux et qui semblaient chargés d'une rosée rafraîchissante.

On remarquait dans la vallée des Bergers, à une lieue de la grotte de la Nativité, une colline au point de naissance des vignobles qui se développaient dans la direction de Gaza; contre cette colline étaient bâties les cabanes de trois bergers qui exerçaient sur les familles de bergers des environs une autorité analogue à celle que les rois mages exerçaient sur leurs tribus. On trouvait à une distance double de la grotte un bâtiment singulier qui s'appelait la tour des Bergers. Cette tour était une sorte de grand échafaudage pyramidal, reposant sur une base de pierres énormes, à peine dégrossies, qui s'élevait entre de beaux arbres verts, sur une colline isolée au milieu des champs. Des escaliers et des galeries y avaient été ménagés; on y voyait à différentes places de petites cellules couvertes, semblables à nos guérites, et le tout était recouvert de nattes. Cette tour ressemblait à celle qui servait pendant la nuit à l'observation des astres dans le pays des Mages et faisait à distance un effet analogue à celui d'un vaisseau garni de ses mâts et de ses voiles. De là on pouvait observer tout le pays d'alentour; on voyait Jérusalem et même la montagne de la Tentation, dans le désert de Jéricho. Les bergers entretenaient des gardes dans cette tour, afin de surveiller la marche de leurs troupeaux et de s'appeler les uns les autres à son de trompe quand ils étaient menacés de quelque danger, comme d'une attaque de brigands ou d'une invasion de peuplade étrangère. Les familles de bergers habitaient dans un rayon de cinq ou six lieues, et chacune avait sa métairie avec des champs et des

jardins. La tour était le point de réunion; c'était là que demeuraient les gardiens qui conservaient ici les objets les plus précieux, et recevaient d'ici ce qui était nécessaire pour leur entretien. Il y avait le long de la colline de la tour un certain nombre de cabanes, et, à quelque distance, un grand bâtiment à plusieurs compartiments; c'était là que demeuraient les femmes des bergers occupés dans les champs, c'était là aussi qu'on leur préparait à manger. La nuit dernière, auprès de la tour, les troupeaux étaient encore, en partie du moins, en plein air; au contraire, ceux d'auprès de la colline des trois chefs étaient à l'abri sous un vaste hangar.

Au moment où le Sauveur vint au monde, j'ai vu les trois principaux bergers, étonnés de ce que le ciel présentait d'étrange, sortir de leurs cabanes, porter les yeux au ciel en différentes directions et considérer avec étonnement l'éclat extraordinaire des nuages qui se balançaient au-dessus de la grotte de la Nativité. Les bergers voisins de la tour ne furent pas moins surpris; ainsi j'en vis plusieurs monter à leur observatoire et considérer la lueur extraordinaire qui régnait au-dessus de la grotte.

Tandis que les trois bergers avaient ainsi les yeux levés au ciel, je vis un nuage lumineux descendre vers eux. Tandis qu'il se rapprochait, j'y remarquai des mouvements, des changements de formes et de figures, et mes oreilles furent frappées d'un chant doux, joyeux et de plus en plus éclatant. D'abord les bergers furent effrayés, mais bientôt un ange, se présentant à eux, leur dit : « Ne craignez pas; je vous apporte la bonne nouvelle qui sera le sujet d'une grande joie pour tout le peuple; c'est que dans la ville de David vous est né aujourd'hui le Sauveur du monde, le Christ, le Seigneur. Et voici le signe que je vous en donne; vous trouverez un enfant, enve-

loppé de langes et couché dans une crèche. » Tandis que l'ange parlait ainsi, la lumière qui l'enveloppait devint plus vive, et je vis devant les bergers cinq ou sept grandes figures angéliques, d'une beauté ravissante; ces anges avaient dans les mains une longue banderole (1) sur laquelle je vis un certain nombre de lettres hautes comme la main; et je les entendis louer Dieu et chanter: « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! »

Les bergers de la tour eurent aussi la même apparition, mais seulement un peu plus tard. Ces anges apparurent encore à un troisième groupe de bergers qui se trouvaient auprès d'un puits, à l'est de la tour des Bergers et à trois lieues de Bethléem. Je n'ai pas vu les bergers se rendre immédiatement à la grotte de la Nativité, de laquelle ils étaient d'ailleurs éloignés les uns d'une lieue et demie, et ceux de la tour de trois lieues; mais je les ai vus délibérer sur les présents qu'ils porteraient au nouveau-né et se mettre aussitôt en devoir de les réunir. Ils n'arrivèrent que le lendemain matin à la crèche.

(1) La mention d'une banderole dans les mains des anges pourrait faire croire que la narratrice aurait vu quelque part une représentation de ce mystère ou d'un autre mystère analogue, et qu'elle aurait ensuite confondu ses souvenirs avec ses visions; mais n'a-t-on pas le droit de demander d'où vient l'usage de mettre de ces banderoles entre les mains des anges, et qui le premier a placé dans la bouche ou dans les mains de tel ou de tel personnage d'un tableau de ces banderoles avec des inscriptions en rapport avec son caractère ou son rôle? Pour nous, nous inclinons à voir dans cet usage, non une invention des peintres, mais une tradition remontant à l'antiquité, à des représentations que des contemplatifs ont fait faire de leurs visions; ainsi il n'est pas impossible que les bergers aient réellement vu de ces banderoles dans les mains des anges.

II.

NAISSANCE DU SAUVEUR ANNONCÉE A JÉRUSALEM.

Au moment de la naissance du Sauveur, mon esprit a fait un nombre considérable de voyages dans toutes les directions, dans toutes les parties du monde, pour y voir la naissance du Sauveur annoncée d'une façon surnaturelle. Comme j'étais très-souffrante et très fatiguée, il m'a semblé souvent que les tableaux venaient à moi. J'ai vu un grand nombre de choses extraordinaires, mais les dérangements et mes souffrauces ont fait que j'ai presque tout oublié. Voici cependant le peu que je me rappelle encore.

J'ai vu la nuit dernière comment Noémi, la maîtresse de la Vierge, Anne la prophétesse et le vieillard Siméon au temple, sainte Anne à Nazareth et Elisabeth à Jota, ont eu des visions et des lumières extraordinaires sur la naissance du Sauveur; j'ai vu aussi le jeune Jean-Baptiste s'agiter sur les bras de sa mère et manifester une joie extraordinaire. Tous virent et reconnurent Marie dans ces visions, mais sans savoir en quel lieu s'opérait le prodige. Elisabeth elle-même n'en savait rien, Anne seule savait que Bethléem était la localité favorisée qui avait reçu le salut.

Cette même nuit, j'ai vu au Temple un incident tout à fait extraordinaire; les rouleaux, les écritures des Sadducéens furent à plusieurs reprises emportées des armoires où elles se trouvaient et dispersées au hasard; il en résulta un grand effroi, les Sadducéens attribuèrent l'événement au hasard et distribuèrent de grandes sommes d'argent pour qu'on gardât sur tout cela le silence le plus absolu (1).

(1) Elle donna ensuite quelques détails assez confus sur deux fils

III.

PRODIGES A ROME.

J'ai vu aussi bien des choses qui se sont passées à Rome, et j'en ai également oublié la partie la plus considérable.

Au moment même où le Sauveur naquit, une fontaine, non pas d'eau, mais d'huile, jaillit subitement à Rome, au delà du fleuve, en un quartier où demeuraient un grand nombre de Juifs (1), et cette merveille excita l'admiration de tous ceux qui en furent les témoins. En même temps, une magnifique statue de Jupiter se brisa dans un temple, dont la toiture s'était écroulée sur elle; les prêtres effrayés offrirent un sacrifice et demandèrent à une autre idole (une statue de Vénus, si je ne me trompe), ce que cela voulait dire ; et le démon, renfermé dans l'idole, fut obligé de dire que cela arrivait parce qu'une Vierge avait conçu sans l'homme et qu'elle venait d'enfanter. L'oracle parla aussi de la fontaine qui avait jailli ; il y a maintenant, à l'endroit même où le prodige a eu lieu, une église consacrée à la sainte mère de Dieu. Cependant, les prêtres troublés délibéraient entre eux. Soixante-dix ans auparavant, alors que l'on chargeait magnifiquement l'idole d'or et de pierreries et qu'on lui offrait un sacrifice avec grand appareil, vivait à Rome une femme excellente et pieuse, je ne saurais plus dire précisément si elle était juive

illégitimes d'Hérode qui étaient sadducéens, et qu'il avait établis au Temple pour servir ses desseins; il était toujours en lutte avec les pharisiens et cherchait à s'immiscer de plus en plus dans les affaires du temple.

(1) Elle décrivit assez vaguement ce quartier comme une colline entourée d'eau et qui formait une sorte de presqu'île.

ou non, elle s'appelait Séréna ou Cyréna. Elle vivait de son bien, elle avait des visions et devait prophétiser; je l'ai vue souvent indiquer à des mères la cause de leur stérilité, mais j'ai oublié beaucoup de ce qui la concernait. Elle avait dit bien haut qu'on ne devait pas tant et de si coûteux hommages à une idole, qui devait un jour se briser misérablement. Les prêtres la poursuivirent à cause de ce propos et voulurent l'obliger à dire comme cela se ferait; comme elle n'était pas en état de le faire, on la jeta en prison et on l'y tourmenta jusqu'à ce que, à force de prières, il lui fut révélé que l'idole se briserait quand une vierge chaste et pure enfanterait un fils. On rit beaucoup de sa réponse, et on la laissa aller comme une insensée. Maintenant que le temple, en tombant, avait écrasé l'idole, on reconnut qu'elle avait dit la vérité: mais on s'était seulement étonné de ce que l'accident était arrivé au temps marqué, parce qu'on ne savait encore rien à Rome de la naissance du Christ, fils de la Vierge.

Je vis aussi que les consuls de Rome se firent donner des renseignements sur cet incident et l'apparition de la fontaine miraculeuse; l'un d'eux s'appelait Lentulus et fut l'un des ancêtres de saint Moïse, prêtre et martyr; c'était ce même Lentulus avec lequel saint Pierre se lia à Rome.

Je vis aussi quelque chose de l'empereur Auguste, seulement je ne me rappelle pas exactement les détails. Je vis l'empereur, avec un certain nombre de grands personnages, dans un édifice situé sur la même colline que le temple dont l'idole avait été brisée, mais du côté opposé; on arrivait au sommet de la colline par un certain nombre de gradins, et on y trouvait une porte d'or; on se réunissait dans cet édifice pour parler des affaires publiques. En descendant, l'empereur aperçut une apparition au ciel, au-dessus

de la partie moyenne de la colline : c'était l'image d'une jeune fille, assise sur un arc-en-ciel, et du sein duquel un enfant semblait sortir (1), Je crois que personne ne la vit, sinon lui. Il interrogea à ce sujet un oracle qui depuis quelque temps était réduit au silence, il répondit en lui parlant d'un enfant nouveau-né devant lequel tous devraient trembler. Là-dessus, il fit élever un autel à l'endroit de la colline au dessus duquel l'apparition s'était montrée à lui, et il le fit consacrer, en immolant de nombreuses victimes, au premier-né de Dieu. Mais j'ai beaucoup oublié de tout cela.

IV.

PRODIGES EN ÉGYPTE ET AU PAYS DES MAGES.

J'ai vu aussi en Egypte des présages de la naissance du Sauveur. Bien au delà de Matarée, d'Héliopolis et de Memphis, une idole énorme qui avait longtemps rendu des oracles, fut subitement réduite au silence. Le prince ordonna dans tous le pays de nombreux sacrifices, afin que le Dieu pût du moins indiquer les raisons de son silence. Dieu l'obligea bientôt à déclarer qu'il se taisait et devait fuir, parce que le fils de la Vierge était né, et qu'on lui élèverait un temple en cet endroit même. Le prince conçut alors la pensée de lui en élever un à côté de celui de l'idole. Je ne me rappelle pas exactement la suite ; je sais seulement que l'idole disparut, qu'on éleva en cet endroit un temple à la Vierge et à l'enfant qu'il avait annoncé et qu'on les honora suivant les rites païens.

Je vis encore, à l'heure même de la naissance du

(1) Il s'agit sans doute de l'apparition que les Mages virent au moment de la naissance du Sauveur et dont on parlera plus loin.

Sauveur, un fait extraordinaire que virent les rois mages. Ils observaient les astres et avaient sur une montagne une tour pyramidale à degrés, faite en partie de bois ; plusieurs de leurs prêtres s'y trouvaient toujours, occupés à observer les astres. Ils annotaient leurs observations et se les communiquaient entre eux. Je crois avoir vu la nuit dernière deux des trois mages sur la tour ; le troisième qui demeurait à l'est de la mer Caspienne, n'était pas avec eux. Ils considéraient toujours une même constellation dans laquelle ils observèrent plusieurs modifications et à l'occasion de laquelle ils eurent des visions du ciel. J'ai vu la nuit dernière l'image qu'ils reconnurent et qui présenta successivement plusieurs aspects différents. Ils la virent, non dans une étoile, mais dans une réunion d'étoiles, qui semblait être en mouvement. Voici une idée de cette image : ils aperçurent un bel arc-en-ciel au dessus de la lune, laquelle était dans l'un de ses quartiers ; l'arc-en-ciel soutenait une vierge, une jeune fille ; la jambe gauche était pliée comme celle d'une personne assise ; l'autre, plus étendue, reposait sur la lune. A gauche de la Vierge, sur l'arc-en-ciel, était un cep de vigne, et à droite une petite gerbe. Je vis ensuite un calice, assez semblable à celui dont on se servit pour la sainte cène, apparaître devant la vierge, monter jusqu'à elle, ou sortir brillant de la masse de lumière qui l'entourait. Bientôt un jeune enfant sortit du fond du calice, et au-dessus de l'enfant s'éleva un orbe brillant, semblable à une remontrance vide et duquel se détachèrent des rayons ou plutôt des épis. Je songeai alors au Très-Saint-Sacrement. Du flanc droit de l'enfant lequel sortait lui-même du calice, jaillissait une tige terminée par une sorte de large fleur, sur laquelle s'épanouissait une église octogone, avec une grande porte d'or et deux portes latérales. De sa main

droite, la Vierge fit entrer le calice, l'enfant et l'hostie dans l'église, où mon regard pénétra alors, et qui me parut être extraordinairement grande. Je vis dans la partie la plus reculée une apparition de la sainte Trinité ; la tour de l'église sembla se placer sur elle, enfin elle finit par se changer en une cité lumineuse, telle qu'on représente d'ordinaire la céleste Jérusalem. Tandis que je considérais l'église, je vis s'opérer dans le tableau des transformations aussi variées que nombreuses; je ne m'en rappelle pas la suite, je ne sais pas davantage comment les rois apprirent que l'enfant était né en Judée. Le troisième roi, qui demeurait beaucoup plus loin, vit le même tableau, à la même heure dans sa patrie.

Cette vision les remplit d'une joie extraordinaire; ils réunirent aussitôt leurs trésors et leurs présents et se mirent en route. Au bout de quelques jours, ils se trouvèrent réunis. Déjà, plusieurs jours avant la naissance du Sauveur, j'avais été frappée de leurs longues observations et des visions qu'ils avaient. De quelle miséricorde Dieu n'a-t-il pas usé à l'égard des païens? Savez-vous comment cette prophétie est arrivée aux mages? Je vais seulement vous en donner une petite idée, car le tout ne m'est plus actuellement très-présent à l'esprit J'ai vu cinq cents ans et plus, avant notre Seigneur (pour Elie, il vivait environ huit cents ans avant lui), les ancêtres des rois mages, desquels ils descendaient en ligne directe, de père en fils. Les chefs de ces races illustres étaient plus riches et plus puissants que leurs descendants, car les propriétés étaient plus compactes et les héritages beaucoup moins divisés. Dès cette époque, ils habitaient exclusivement dans des villes de tentes, excepté le père de celui qui demeure actuellement à l'est de la mer Caspienne et dont je vois maintenant la ville ; elle a des fondations en pierre, et les tentes

sont fixées au-dessus, parce que la mer sur laquelle elle est située, déborde fréquemment. Elle est là sur la montagne à une hauteur extraordinaire; je vois une mer à ma droitre et une autre à ma gauche; le regard pénètre dedans, comme si c'était un trou noir.

Ces chefs de tribus étaient dès lors observateurs des astres; mais ils pratiquaient encore un culte abominable; ils offraient en sacrifice des vieillards, des hommes contrefaits et immolaient même des enfants. Mais ce qui était encore plus affreux, ils plaçaient dans des chaudières des enfants habillés de blanches robes et les faisaient rôtir tout vivants. Cependant ils modifièrent ces pratiques; et Dieu daigna faire à ces pauvres païens la grâce de leur annoncer si longtemps à l'avance la naissance du Messie. Ces rois, chefs des trois tribus, avaient trois filles versées dans la connaissance des astres; elles reçurent toutes ensemble un esprit prophétique et virent en même temps, par une vision, qu'une étoile sortirait de Jacob et qu'une Vierge enfanterait le Sauveur, sans l'avoir conçu de l'homme. Vêtues de longs manteaux, elles allaient à travers le pays, prêchant l'amendement des mœurs et annonçant aux peuples qu'un jour les envoyés de Dieu arriveraient jusqu'à eux et leur apporteraient la religion véritable. Elles prédirent encore bien des choses, plusieurs, entre autres, qui se rapportaient à notre époque et à d'autres époques plus reculées. Quelque temps après, les pères des trois jeunes filles élevèrent à la future mère de Dieu un temple au sud de la mer, à l'endroit où les trois territoires se touchaient, et y offrirent des sacrifices, non sans mélange des rites abominables dont j'ai parlé. La prophétie des trois jeunes filles renfermait quelque chose sur une image vue dans une étoile et les différents aspects qu'elle devait pré-

senter ; ils commencèrent donc dès lors à observer cette étoile sur une colline voisine du temple de la future mère de Dieu, notèrent leurs différentes observations et exécutèrent en conséquence un certain nombre de changements dans la disposition et la décoration du temple, ainsi que dans leur culte. Les tentes qui recouvraient le temple furent tour-à-tour bleues, rouges, jaunâtres ou encore d'autre couleur. Une chose qui me frappa, fut qu'ils transportèrent au sabbat leur solennité hebdomadaire, attachée auparavant à un autre jour, au jeudi, je sais encore son nom.

Elle prononça alors, d'une façon un peu confuse, le nom de Tanna, ou de Tannada qu'il ne fut pas possible de saisir exactement (1).

(1) En ce moment, elle s'interrompit elle-même dans ses communications par suite d'un incident subit, dont nous devons dire un mot parce qu'il caractérise très-bien son état. C'était le 27 novembre 1821, sur les six heures du soir, elle avait dit ce qui précède, étant endormie. Qu'on se rappelle que depuis plusieurs années elle avait perdu l'usage de ses pieds, qu'elle ne pouvait plus marcher et que même il lui était très-difficile de se tenir sur son séant; elle était donc, comme d'ordinaire, étendue sur sa couche; sa chambre était ouverte du côté d'une première pièce, où son confesseur était assis, disant son bréviaire auprès de la lampe. Elle avait dit ce que nous avons relaté plus haut avec un tel accent de vérité qu'il était impossible de ne pas croire qu'elle avait sous les yeux les objets dont elle parlait. A peine avait-elle balbutié le mot de *Tannada* que la malade, ou pour mieux dire la mourante, naguère encore paralysée et endormie, s'élança de son lit avec la rapidité de l'éclair, se précipita dans l'autre chambre en agitant violemment les mains et en se débattant et courut à la fenêtre, d'où, se tournant du côté de son confesseur, elle lui dit : « C'était un fameux coquin, un terrible ; mais je l'ai chassé à coups de pied. » Alors elle s'affaissa sur elle-même, comme si elle tombait en faiblesse, et s'étendit en travers de la fenêtre de la manière la plus grave et la plus modeste. Le prêtre, non moins étonné que le Pèlerin, de cet incident extraordinaire, ne perdit pas un instant et lui dit : « Sœur Emmerich, au nom de la sainte obéissance, retournez à votre lit ; » aussitôt elle se releva, retourna à sa chambre et s'étendit de nouveau sur sa couche. Le Pèlerin lui ayant demandé ce que voulait dire une chose si inattendue, voici ce qu'elle lui dit

V.

DATE DE LA NAISSANCE DU SAUVEUR.

La narratrice a vu dans la nuit de Noël bien des indications précieuses touchant la date exacte de la naissance du Sauveur, mais

---

dans l'état de veille et en parfaite connaissance, elle semblait épuisée par ses efforts, mais surtout elle avait l'air de satisfaction d'une personne qui a remporté une victoire : « Oh, c'est vraiment extraordinaire; j'étais loin, bien loin d'ici, au pays des mages, sur une haute montagne entre deux mers, et je m'amusais à regarder leurs villes comme de la fenêtre on peut regarder la basse-cour voisine; tout à coup je me sentis rappelée ici par mon ange gardien; je me retournai et je vis ici à Dulmen passer devant la porte de la maisonnette une pauvre vieille femme que je connaissais et qui sortait d'une boutique. Elle était méchante et mal disposée, et prononçait les malédictions et les blasphèmes les plus épouvantables; je vis alors que son ange gardien s'enfuit bien loin, et qu'un démon, grand et affreux, vint, à la faveur de l'obscurité, se mettre en travers sur le chemin, afin de la renverser, de lui briser le cou et de faire ainsi qu'elle mourût en état de péché. En voyant cela, je laissai aussitôt les mages, j'implorai ardemment le secours de Dieu en faveur de la pauvre femme, et je me retrouvai dans ma chambre. Je vis alors que le diable était dans une fureur épouvantable, qu'il se précipitait du côté de la fenêtre et voulait entrer dans la chambre; je vis qu'il avait dans les griffes toute une poignée de lacets et de grosses cordes. Il voulait avec tout cela nouer ici de vilaines intrigues et faire un tapage des plus extraordinaires, alors je m'élançai sur lui, et je lui donnai avec le pied un coup qui le fit chanceler et dont il conservera longtemps le souvenir; je me suis mise en travers devant la fenêtre pour l'empêcher d'entrer. »

Chose vraiment extraordinaire : tandis que du sommet du Caucase elle voit des choses qui ont eu lieu cinq cents ans et plus avant la naissance du Sauveur, et qu'elle les raconte comme si elles se passaient devant ses yeux, elle voit en même temps le danger qu'une pauvre vieille court chez elle à deux pas de sa maison, et elle se hâte de venir à son secours. On ne put s'empêcher d'être effrayé en voyant ce squelette ambulant se précipiter dans la chambre et s'y débattre d'une façon des plus violentes, alors que, depuis le 8 septembre, elle pouvait à peine, dans l'état de veille, faire, en s'appuyant sur des béquilles, deux ou trois pas sans tomber en défaillance.

elle en a oublié la plus grande partie, à cause de son état de souffrance et des visites assez nombreuses qu'elle reçut le lendemain, à l'occasion de la fête de sainte Catherine, sa patronne. Dans la soirée cependant, étant dans l'état extatique, elle communiqua quelque chose de ce qu'elle avait vu ; il est bon de faire observer à cet égard que les dates lui étaient toujours montrées en chiffres romains c'est-à-dire avec des lettres ; bien que souvent elle les lût péniblement, elle parvenait à en rendre compte soit en indiquant une lettre à la fois, soit encore en figurant avec les doigts ce qu'elle voyait, mais aujourd'hui elle put énoncer les chiffres sans difficulté ; elle dit donc :

Vous pouvez le voir, regardez donc, c'est là : quand le Sauveur est né, l'année 3997 du monde n'était pas encore complétement écoulée. On a ensuite oublié les quatre années qui manquaient pour compléter les quatre mille, et on a fait commencer l'ère vulgaire encore quatre ans plus tard. Le Sauveur est donc né près de huit ans plus tôt que notre ère ne le ferait supposer. L'un des consuls de Rome, à cette époque, s'appelait Lentulus ; il fut au nombre des ancêtres de saint Moïse, prêtre et martyr, dont j'ai près de moi une relique et qui vécut au temps de saint Cyprien. De lui descendait aussi ce Lentulus de Rome, qui fut au nombre des amis de saint Pierre. Le Sauveur naquit la quarante-cinquième année du règne de l'empereur Auguste. Hérode a régné quarante ans environ. Pendant sept ans, il avait été dépendant, mais il avait déjà tourmenté extrêmement ses peuples et exercé de grandes cruautés. Le Sauveur avait environ six ans quand ce prince mourut ; je crois que sa mort fut pendant quelque temps tenue cachée (1). Il mourut misérablement, et je l'ai vu jusque dans les derniers jours de sa vie ordonner des massacres et commettre d'autres attentats du même genre. Je l'ai vu errer dans une vaste salle

(1) Peut-être s'agit-il du second Hérode dont elle dit absolument la même chose, et qu'elle semble parfois confondre avec celui-ci.

toute tapissée de matelas; il avait avec lui une lance dont il voulait percer quiconque l'approchait. Il régnait depuis trente-quatre ans environ à l'époque de la naissance du Sauveur. Ce prince fit travailler au Temple deux ans avant l'arrivée de la Vierge, dix-sept ans environ avant la naissance du Sauveur. On ne construisit pas un temple complétement nouveau; il ne s'agissait que de modifications et d'embellissements. Le Sauveur avait neuf mois à l'époque de la fuite en Egypte, il était dans sa deuxième année lors du massacre des saints Innocents.

Elle ajouta à cela d'autres particularités relatives au règne d'Hérode, traits de caractère, voyages, guerres, etc., qui prouvent l'exactitude et la précision de ses visions, mais ces fragments isolés ne permettent pas d'en reconstituer l'ensemble.

Le Sauveur vint au monde en une année dans laquelle les Juifs comptaient treize mois; c'était quelque chose d'analogue à nos années bissextiles. J'ai vu aussi, et j'ai oublié, comment les Juifs avaient deux fois l'an des mois de vingt et un et de vingt-deux jours; j'ai entendu parler d'une fête à cette occasion, mais je ne me rappelle pas bien ce qui en est. J'ai vu aussi qu'ils retouchèrent plusieurs fois à leur calendrier; aussi une fois au retour d'une captivité, et alors que l'on travaillait au Temple, j'ai vu celui qui opéra cette correction et j'ai même su son nom.

Alors elle se mit à réfléchir, puis elle dit en bas-allemand avec un mouvement d'impatience fort comique : « Je ne sais plus comment il s'appelle, le drôle. »

Je crois que le Sauveur naquit dans le mois de Casleu et que sa naissance eut lieu un mois avant notre fête de Noël; cette différence provient de ce que, une fois, lors d'une correction du calendrier, on négligea un certain nombre de jours. J'ai très-

bien vu tout cela, mais actuellement je ne pourrais plus en rendre compte.

VI.

ADORATION DES BERGERS.

DIMANCHE 25 NOVEMBRE, AU MATIN. — Ce matin, à l'aurore, les trois chefs des bergers de la colline se sont rendus à la crèche avec les présents qu'ils avaient réunis à l'avance ; c'étaient de petits animaux, qui ressemblaient assez à des chevreuils. Si c'étaient des chevreaux, ils étaient bien différents des nôtres. J'admirai leur long cou, leurs yeux brillants, la délicatesse de leurs membres et leur vitesse à la course. Les bergers les menaient à côté d'eux ou derrière, attachés à des liens délicats et longs. En outre ils avaient sur les épaules une certaine quantité d'oiseaux qu'ils avaient tués à l'avance et sous le bras d'autres plus gros, qui vivaient encore. Ils frappèrent timidement à la porte de la grotte, et Joseph vint gracieusement leur ouvrir. Ils lui dirent ce que l'ange leur avait annoncé la nuit précédente et comment ils venaient offrir à l'enfant de la promesse leurs hommages et leurs présents. Joseph reçut leurs dons avec une humble reconnaissance et leur fit porter les animaux au cellier dont l'entrée est contiguë à la porte méridionale de la grotte. Alors il conduisit les trois bergers à la Vierge; assise à terre sur le tapis auprès de la crèche, elle avait dans les bras l'enfant Jésus. Les bergers, conservant leur bâton à la main, s'agenouillèrent humblement devant le divin Enfant, versant des larmes de joie et ne pouvant dans leur bonheur prononcer une seule parole ; enfin ils chantèrent le can-

tique que l'ange leur avait appris la nuit précédente et un psaume que j'ai maintenant oublié. Au moment où ils se disposèrent à partir, la Vierge leur mit tour à tour le petit Jésus dans les bras, ils le lui rendirent en pleurant et s'éloignèrent enfin de la grotte.

DIMANCHE, 25 NOVEMBRE AU SOIR.

La narratrice éprouva aujourd'hui, durant toute la journée, de grandes souffrances et de grandes peines d'esprit; le soir, à peine endormie, elle se trouva ravie en Terre-Sainte. Comme, cette année-là, elle contemplait la première année de la vie publique du Sauveur, — elle se trouvait alors au jeûne de Notre-Seigneur dans le désert. — elle dit avec une naïve expression de surprise : « Combien cela est touchant! D'un côté, je vois le Sauveur, sous les traits d'un homme de trente ans, jeûnant et tenté dans une caverne du désert, et de l'autre je le vois, enfant nouveau-né, recevant à la grotte de la crèche les hommages des bergers de la tour! »

Alors l'extatique se leva de sa couche avec une rapidité extraordinaire, elle courut à la porte de sa chambre qui était ouverte, et appelant plusieurs de ses amis, assis dans l'autre chambre, elle leur dit : « Venez, venez vite adorer le divin enfant, il est auprès de moi. » Elle revint à son lit avec la même rapidité, et d'une voix claire et avec une onction inexprimable, elle chanta dans une sorte de transport d'inspiration, le *Magnificat*, le *Gloria in excelsis* et plusieurs cantiques inconnus, aussi profonds que simples et dont plusieurs étaient rimés; elle fit la quinte de l'un de ces cantiques. Tout son extérieur exprimait la joie et portait à Dieu; elle dit le lendemain matin :

Hier soir des bergers de la tour, située à quatre lieues environ de la crèche, sont venus avec des enfants et des femmes, chargés de présents. Ainsi ils ont apporté des oiseaux, des œufs, du miel, des tissus de différentes couleurs, des paquets qui me parurent être de la soie rouge, enfin des bottes d'une plante assez semblable aux roseaux et chargée de larges feuilles : elle a des épis avec des grains fort gros. Ayant offert leurs dons à saint Joseph, ils s'approchèrent humblement de la crèche au pied de laquelle la Vierge était assise. Ils la saluèrent avec l'enfant et chantèrent, à genoux devant lui, de fort beaux cantiques, le *Gloria* et des morceaux très-courts en

vers. Je les accompagnai, et comme ils chantaient à plusieurs voix, j'ai fait la cinquième partie de l'un de ces cantiques. Je me rappelle encore à peu près les paroles ; « Cher petit enfant, ton éclat efface celui de la rose ; tu viens à nous comme le messager du bonheur. » Au moment du départ, ils avancèrent la tête au-dessus de la crèche, comme pour baiser le divin Enfant.

LUNDI 26 NOVEMBRE. — J'ai vu aujourd'hui les trois bergers aider successivement saint Joseph à faire différents aménagements utiles soit dans la grotte même, soit à l'extérieur et dans les grottes accessoires. J'ai vu aussi auprès de la sainte Vierge plusieurs femmes pieuses qui vinrent lui rendre service, c'étaient des esséniennes, elles demeuraient non loin de la grotte de la Nativité ; en faisant le tour de la colline à l'est, on trouvait dans une petite vallée et contre l'escarpement de l'éminence, leurs modestes cellules, creusées dans le rocher, elles avaient alentour de petits jardins et s'occupaient de l'éducation des enfants de la secte. Saint Joseph les avait fait venir, il connaissait depuis longtemps leur communauté ; car, dans sa jeunesse. alors qu'il était obligé, pour fuir ses frères, de se retirer dans la grotte de la crèche, il avait souvent visité ces pieuses femmes dans leurs cellules. Elles se rendirent tour à tour auprès de la Vierge, lui portèrent du bois et d'autres objets dont elle pouvait avoir besoin ; enfin elles firent la cuisine et lavèrent le linge de la sainte famille.

MARDI 27 NOVEMBRE. — J'ai vu aujourd'hui, dans la grotte de la crèche, un tableau qui m'a singulièrement émue. Joseph et la Vierge, debout auprès de la crèche, considéraient le divin enfant avec un recueillement inexprimable ; tout à coup l'âne s'agenouilla et appuya la tête contre le sol. Marie et Jo-

seph ne purent retenir leurs larmes. Le soir on reçut des nouvelles de sainte Anne. Un homme âgé et la servante de sainte Anne, sa parente éloignée, arrivèrent de Bethléem, apportant à la Vierge différentes choses qui devaient lui être utiles. Ils furent l'un et l'autre extrêmement émus en voyant le petit enfant, le bon vieillard en particulier répandit des larmes de bonheur. Il repartit presque aussitôt pour informer sainte Anne de ce qu'il avait vu; la servante demeura auprès de la Vierge.

VII.

LA SAINTE FAMILLE OBLIGÉE DE SE CACHER. — VIOLENCES D'HÉRODE.

Mercredi 28 novembre. — Aujourd'hui j'ai vu la Vierge quitter pour quelque heures la grotte de la crèche avec l'Enfant Jésus et la servante de sainte Anne (1). Je vis qu'en sortant de la crèche, elle se tourna à droite sous la galerie avancée et arriva, après avoir fait quelques pas, à la grotte latérale où avait jailli, au moment même de la naissance du Sauveur, la source dont Joseph avait conduit les eaux. Aujourd'hui elle n'a passé que quatre heures dans cette grotte où elle devait un peu plus tard se cacher un jour entier. Ce matin de bonne heure saint

(1) Ceci concorde très-bien avec les communications de la Sœur en date du 29 et du 30 décembre 1820 (Voir 28 novembre 1821). Aujourd'hui j'ai vu Marie, avec l'enfant Jésus, dans une autre grotte que je n'avais pas remarquée d'abord; la porte de cette grotte était à l'entrée, à gauche, non loin de l'endroit où Joseph avait allumé du feu. On y descendait péniblement au moyen d'une étroite ouverture. La lumière descendait du sommet par quelques ouvertures. Marie y était assise à côté de l'enfant Jésus, couché devant elle sur un tapis. Elle s'était réfugiée en cet endroit pour échapper aux visites J'ai vu aujourd'hui beaucoup de personnes à la crèche, Joseph leur a parlé.

Joseph avait pris différentes dispositions afin de pouvoir l'y cacher. Elle obéit, en s'y rendant, à une inspiration divine; car il s'est présenté aujourd'hui à la crèche plusieurs personnages de Bethléem, je crois que c'étaient des émissaires d'Hérode; le bruit s'était répandu, grâce à ce qu'avaient dit les bergers, que des prodiges avaient signalé la naissance de l'enfant. Je les ai vus échanger quelques paroles avec saint Joseph qu'ils avaient rencontré en la compagnie des bergers au moment où ils sortaient, et que, voyant sa pauvreté et sa simplicité, ils le laissèrent en souriant de pitié. La Vierge est revenue à la crèche, après avoir passé environ quatre heures dans la grotte avec l'Enfant Jésus.

La grotte de la crèche est très-agréable et très-solitaire. Il n'y vient personne de Bethléem, les bergers seuls y vont de temps à autre. En général on ne s'occupe guère maintenant à la ville de ce qui se fait au dehors, à cause du grand nombre d'étrangers. On vend et on tue une quantité d'animaux, parce que beaucoup de personnes paient leur impôt avec du bétail; il y a là un grand nombre de païens, employés comme serviteurs.

Ce soir la narratrice dit tout à coup au milieu de son sommeil :

Hérode a fait mourir un excellent homme qui occupait au temple un poste considérable; il l'a invité amicalement à aller le visiter à Jéricho et l'a fait assassiner sur le chemin, il s'était opposé aux prétentions d'Hérode sur les choses saintes. Hérode est accusé par suite de cela, mais l'unique chose qui doit en résulter pour lui c'est une augmentation d'influence (1).

(1) Elle revint alors sur ce qu'elle a dit antérieurement qu'Hérode avait fait donner à deux de ses bâtards des places importantes au temple; ils étaient sadducéens, et c'est grâce à leur concours perfide qu'il a pu réussir dans tous ses abus de pouvoir.

VIII.

VISITES NOMBREUSES A LA CRÈCHE.

JEUDI 29 NOVEMBRE. — Ce matin de bonne heure l'excellent hôte de la dernière hôtellerie, chez lequel Marie et Joseph ont passé la nuit du 22 au 23 novembre, a envoyé à la crèche un serviteur avec des présents; quelque temps après il est venu en personne rendre ses hommages à l'enfant. Grâce à l'apparition de l'ange aux bergers au moment de la naissance du Sauveur, toutes les personnes pieuses des vallées voisines ont déjà entendu parler de l'enfant de la promesse, elles viennent donc maintenant rendre leurs hommages à celui qu'elles ont reçu chez elles sans le savoir.

VENDREDI 30 NOVEMBRE. — Aujourd'hui plusieurs bergers et d'autres gens de bien sont venus à la crèche et ont rendu avec beaucoup d'émotion leurs hommages à l'enfant; ils portaient des habits de fête et se rendaient à Bethléem pour le sabbat. J'ai remarqué parmi eux l'excellente femme qui, malgré la rudesse de son mari avait, le 20 novembre donné l'hospitalité aux voyageurs. Il lui eût été plus commode d'aller à Jérusalem pour le sabbat; mais malgré un détour assez considérable, elle aima mieux se rendre à Bethléem afin de pouvoir honorer l'enfant et ses bons parents. L'excellente femme se sentit tout heureuse d'avoir pu leur témoigner son affection. — Aujourd'hui, dans l'après-midi, j'ai vu les parents de saint Joseph, dans le voisinage desquels la sainte famille avait logé le 22 novembre, venir à la crèche saluer l'enfant. C'était le père de Jonadab, lequel, lors du crucifiement, offrit au Sauveur un linge pour

couvrir sa nudité (1). Ayant appris par l'hôte de Joseph que celui-ci avait traversé le pays et entendu parler du prodige qui avait signalé la naissance de l'enfant, il avait voulu passer par ici en se rendant à Bethléem pour le sabbat et lui offrit des présents. Il salua Marie et rendit ses hommages à l'enfant. Joseph le reçut avec beaucoup d'amitié, mais il refusa ses présents; seulement il lui laissa, en gage d'une somme d'argent qu'il lui emprunta, la jeune ânesse (2) qui courait en liberté, sous la condition qu'il pourrait la recouvrer en restituant la somme. Joseph avait

(1) Voir la *Douloureuse Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, chap. XXI, p. 318. Paris et Tournai, 1859.

(2) Comme je songeais à la jeune ânesse mise en gage pour préparer le repas de la circoncision et que je me rappelais qu'on devait lire le jour auquel devait se faire la cérémonie, l'évangile du dimanche des Rameaux qui nous montre l'entrée triomphale du Sauveur à Jérusalem, je vis le tableau suivant, mais je ne saurais plus dire où je l'ai vu, ni en comprendre la signification. Je vis sous un palmier deux tableaux tenus par des anges : je remarquai sur l'un différents instruments de martyre et au milieu une colonne avec un mortier à deux anses, et sur l'autre des lettres, je crois que c'étaient des chiffres, se rapportant aux années, à la chronologie de l'histoire de l'Eglise. Sur le palmier était assise une vierge, une jeune fille qui semblait en sortir. Son vêtement flottait autour d'elle, c'était une sorte de manteau, sans voile, qui formait sur sa tête une espèce de diadème. Elle avait dans les mains et contre la poitrine un vase, ayant la forme du calice de la sainte Cène, duquel je vis s'épanouir la forme d'un petit enfant lumineux. Bientôt le Père éternel, descendant des nuées sous la forme que je vois d'ordinaire, s'approcha du palmier, en détacha une grosse branche qui formait la croix et la donna à l'enfant. Quelques instants après je vis l'enfant attaché à la croix; la Vierge présenta à Dieu le Père la même branche avec l'enfant crucifié, elle tenait dans l'autre main le calice vide et qui me parut être son cœur saint et aimable. Comme je voulais lire l'inscription du tableau sous le palmier, je fus réveillée par une visite. Je ne saurais plus dire si j'ai vu cette image dans la grotte de la crèche ou dans quelque autre endroit. — *Observation.* — Pour bien comprendre cette vision, il sera utile de se reporter à l'image que les mages virent dans les étoiles à l'heure de la naissance du Sauveur et aux apparitions relatives à la Présentation de la Vierge au Temple.

alors besoin d'argent à cause des présents et du repas qui devaient accompagner la circoncision.

Quand il eut terminé cette affaire et que les étrangers se furent rendus à Bethléem pour le sabbat, il disposa dans la crèche la lampe aux sept branches, l'alluma et plaça dessous une petite table avec une couverture rouge et blanche, sur laquelle il mit les rouleaux des prières. Il récita ainsi les prières du sabbat sous la lampe avec la Vierge et la servante de sainte Anne. Deux bergers étaient un peu plus loin à l'entrée de la grotte. Les esséniennes y assistèrent également. Ensuite on disposa le repas. Déjà, avant le sabbat, les esséniennes et la servante avaient préparé plusieurs espèces d'aliments. J'ai vu que les oiseaux, plumés et préparés, furent attachés à une broche au-dessus du foyer. On les fit successivement passer sous le feu dans une espèce de farine faite avec les grains de cette plante qui offre tant d'analogies avec nos roseaux. Elle ne vient à l'état sauvage que dans les marais et les autres lieux humides, et exposés au soleil, on la cultive aussi en d'autres endroits. On la trouve à l'état sauvage auprès de Bethléem et d'Hébron, mais non auprès de Nazareth, les bergers de la tour en avaient apporté à saint Joseph. Je les ai vus cuire une bouillie épaisse et brillante faite de la farine de la plante; on en faisait aussi des gâteaux. J'ai remarqué encore sous le foyer des trous fort bien disposés dans lesquels on plaçait les gâteaux et même les oiseaux. De tant de provisions que les bergers avaient apportées à saint Joseph, une fort petite quantité servit à la sainte famille. Presque tout fut offert aux hôtes que l'on recevait ou aux pauvres. Demain soir surtout on doit faire d'abondantes distributions à cause du repas de la circoncision.

IX.

PRÉPARATIFS DE LA CIRCONCISION.

SAMEDI 1er DÉCEMBRE. — Dans la matinée plusieurs personnes ont fait à la crèche la promenade du sabbat; le soir, après la clôture des exercices, j'ai vu les esséniennes et la servante préparer un repas sous un berceau, à l'entrée de la grotte; Joseph avait commencé plusieurs jours auparavant à le dresser avec les bergers; de plus il avait débarrassé sa petite chambre à l'entrée, étendu des tapis sur le sol et décoré le tout aussi parfaitement que le lui permettait sa pauvreté. Toutes ces dispositions avaient été prises avant le commencement du sabbat, car c'est ce soir à minuit que commence le huitième jour après la naissance du Sauveur, et que par conséquent l'enfant doit être circoncis, conformément aux prescriptions divines. Vers le soir, Joseph alla à Bethléem et en revint avec trois prêtres, un homme âgé et une femme qui semblait devoir jouer à peu près dans la cérémonie le rôle de garde. Elle apporta à la crèche un siége dont on se servait en pareille occasion, et une plaque de métal octogone et assez épaisse, qui renfermait tout ce qui était nécessaire. Ces objets furent déposés sur une natte à l'endroit où l'opération devait se faire, c'est-à-dire à l'entrée de la grotte, non loin de la crèche, entre la petite chambre actuellement enlevée de saint Joseph et le foyer. Le siége était une sorte d'armoire, laquelle étant déployée, formait une espèce de lit de repos avec un appui d'un côté, il était couvert d'un surtout rouge; quand on se servait de ce siége, on y était plus étendu qu'on ne l'est sur les nôtres. La pierre

octogone avait au moins deux pieds de diamètre; on y voyait au milieu un enfoncement habituellement recouvert d'une plaque de métal et qui renfermait, dans autant de compartiments distincts, trois petites boites et un couteau de pierre. La pierre fut placée à côté du siége sur un petit escabeau à trois pieds que j'avais toujours vu jusqu'ici, sous une couverture, à l'endroit même où le Sauveur était né. Ces préparatifs faits, les prêtres saluèrent la Vierge et l'enfant Jésus; ils s'entretinrent amicalement avec elle et prirent avec émotion l'enfant dans les bras. Ensuite le repas se fit sous le berceau dressé en avant de la grotte, et un certain nombre de pauvres gens qui avaient suivi les prêtres, comme il arrive toujours en pareille occasion, entourèrent la table et reçurent pendant le repas des provisions de saint Joseph et des prêtres, de telle façon que tout fut bientôt épuisé. J'ai vu le soleil se coucher; son disque est plus large qu'il ne paraît l'être ici, je l'ai vu s'abaisser tout à fait à l'horizon et faire pénétrer ses derniers rayons dans la crèche entr'ouverte.

X.

LA CIRCONCISION.

2 DÉCEMBRE.

Elle n'a point dit si les prêtres, le repas terminé, étaient retournés à la ville pour revenir le lendemain; si, dans le cas contraire, ils avaient couché à la crèche ou dans le voisinage. Voici tout ce qu'elle s'est bornée à dire :

Il y avait dans la grotte des lampes allumées et j'ai vu les saints personnages prier encore et chanter longtemps. La circoncision se fit à l'aurore, huit jours après la naissance du Sauveur. La sainte Vierge était troublée et inquiète : elle avait préparé elle-même, et

elle cachait dans un pli de son manteau, les linges destinés à recevoir le sang et à bander l'enfant. Les prêtres couvrirent la pierre de deux étoffes, l'une blanche et l'autre rouge avec différentes prières et des cérémonies; puis quand l'un d'eux se fut placé sur le siége, moins assis qu'appuyé, la Vierge qui, couverte d'un long voile, tenait le petit Jésus dans ses bras au fond de la grotte, le donna à la servante avec les linges destinés au pansement. Saint Joseph le reçut de la servante et le donna à la garde, venue avec les prêtres. Celle-ci plaça sur la couverture de la pierre l'enfant protégé d'un long voile.

On récita encore quelque prières, puis la garde découvrit l'enfant et le déposa entre les bras du prêtre assis. Saint Joseph se baissa au-dessus des épaules du prêtre et tint ainsi le petit Jésus par la partie supérieure du corps. Deux prêtres s'agenouillèrent à droite et à gauche, tenant chacun l'un de ses petits pieds, alors celui qui devait faire l'opération s'agenouilla à son tour. On enleva de la pierre la plaque de métal, et on eut ainsi sous la main les trois petites boîtes avec différents vulnéraires. Le manche et la lame du couteau étaient de pierre; le manche, uni et brunâtre, avait une rainure dans laquelle on pouvait faire glisser la lame; celle-ci, de couleur jaune ou rouge, me parut n'être pas très-aiguë. La plaie fut faite avec la pointe recourbée du couteau, lequel, étant ouvert, avait bien une palme de longueur; le prêtre enfonça encore dans la chair de l'enfant l'ongle aigu de son doigt, exprima le sang, et prit dans les boîtes un peu de vulnéraire et d'objets analogues. La peau qu'il avait enlevée fut placée entre deux petites plaques d'un métal rouge et brillant, ayant un petit enfoncement en leur milieu : c'était une sorte de petite boîte plate, de matière précieuse, on la remit à la Vierge.

Alors la garde reçut l'enfant, le banda et l'enveloppa de nouveau dans ses langes. Deux linges, l'un blanc et l'autre rouge, servirent à l'emmaillotter jusque sous ses petits bras; on les enferma aussi, et on roula autour de sa tête le voile dont on l'avait d'abord couverte. Quand cela fut fait, on le déposa de nouveau sur la pierre octogone, recouverte d'un double tapis, et on récita différentes prières. Bien que je n'ignore pas que l'ange avait dit à Joseph que l'enfant devait recevoir le nom de Jésus, je me rappelle cependant que le prêtre ne voulait pas d'abord l'agréer et qu'il se mit pour cela en prière. Je vis alors un ange lumineux paraître devant lui et lui montrer le nom de Jésus écrit sur un morceau de bois, assez semblable à l'inscription de la croix. Je ne saurais dire si ce prêtre ou l'un des autres vit cet ange, ainsi que je le vis moi-même; mais j'ai vu qu'il ressentit un grand trouble, et que, cédant à une inspiration divine, il écrivit ce nom saint sur un morceau de parchemin. L'enfant pleura beaucoup après la cérémonie; je vis que saint Joseph le reprit et le remit entre les bras de la Vierge qui se tenait avec deux autres femmes au fond de la crèche. Elle pleura en le recevant, se retira encore plus au fond, s'assit, baissa son voile et apaisa les pleurs de l'enfant en lui donnant le sein. Joseph lui donna le linge ensanglanté; la garde conserva quelques filaments rougis par le sang divin. On pria encore, on chanta; la lampe était encore allumée, cependant le jour venait de paraître. Au bout de quelques instants, la Vierge revint avec le petit Jésus, et le déposa de nouveau sur la pierre octogone; les prêtres lui croisèrent les mains au-dessus de l'enfant, et lui dirent qu'elle pouvait se retirer.

Avant de retourner à Bethléem avec les objets qu'ils avaient apportés, les prêtres prirent encore un

léger repas sous le berceau avec saint Joseph et deux bergers qui, pendant la cérémonie, étaient restés à l'entrée de la grotte. Il m'a été dit que tous ceux qui y prirent part étaient gens de bien, et que les prêtres en particulier furent éclairés dans la suite et parvinrent au salut. Pendant toute la matinée, des pauvres se présentèrent à la porte, et on leur fit l'aumône avec une grande libéralité. Pendant toute la cérémonie, l'âne est resté attaché à l'écart. — Il est venu aussi de la vallée des Bergers un certain nombre de mendiants en guenilles et chargés de paquets; je crois qu'ils se rendaient à Jérusalem à l'occasion d'une fête. Ils demandèrent avec insolence et répondirent par des injures et des malédictions, n'étant point contents de ce que Joseph leur avait donné; je ne saurais trop dire ce qu'étaient ces gens-là, mais ils m'ont paru bien méchants. Dans la journée, il est encore venu une garde-malade qui a bandé l'enfant. La nuit suivante, la douleur l'empêcha de reposer; il pleurait très-fort. Marie et Joseph le prirent tour à tour dans leurs bras, et le promenèrent de côté et d'autre pour le calmer.

XI.

ÉLISABETH A LA CRÈCHE.

LUNDI 3 DÉCEMBRE. — Ce soir, Elisabeth est arrivée de Jota à la crèche sur un âne que menait un vieux serviteur. Joseph la reçut avec beaucoup d'affection, et la joie des deux parentes fut très-grande quand elles s'embrassèrent. Elisabeth pressa en pleurant l'enfant Jésus contre son sein. On prépara sa couche à l'endroit même où il était venu au monde. — J'ai déjà remarqué plusieurs fois, en avant de ce même endroit, un

chevalet assez élevé et semblable à un tréteau de scieur; il était surmonté d'un petit coffre dans lequel on mettait l'enfant; pendant qu'il y était, on restait à ses côtés, priant ou le caressant. Il faut que ce genre de berceau ait été généralement en usage chez les Juifs; je l'ai déjà vu chez sainte Anne après la naissance de la Vierge. Elisabeth et Marie eurent ensemble des entretiens prolongés et pleins de confiance.

MARDI 4 DÉCEMBRE. — Hier soir et aujourd'hui, durant plusieurs heures, j'ai vu Marie et Elisabeth assises à côté l'une de l'autre, et se livrant à de bien doux entretiens; j'ai senti que j'étais auprès d'elles, et j'ai entendu toute leur conversation avec une joie pieuse. La sainte Vierge lui raconta tout ce qui lui était arrivé: quand elle en vint à l'embarras qu'elle avait eu à se procurer un logement, Elisabeth pleura beaucoup. Marie parla encore des circonstances de la naissance du Sauveur; voici ce que je me rappelle encore de ces détails. Au moment de l'annonciation, elle avait été, durant dix minutes, étrangère à ce qui se passait autour d'elle; il lui avait semblé que son cœur devenait double, et elle avait été surabondamment remplie du salut. A l'heure de la naissance, elle avait été ravie avec un sentiment d'attente inexprimable; elle s'était sentie enlevée par les anges, il lui avait semblé que son cœur se partageait, et que l'une de ces parties se séparait de l'autre. Pendant dix minutes, elle avait ainsi été étrangère au monde extérieur, mais avec le sentiment d'un vide inexprimable et d'une aspiration ardente vers un bien infini qu'elle avait conçu et qu'elle ne sentait plus en elle; elle avait eu devant les yeux une lueur éclatante, il lui avait semblé que son enfant grandissait devant elle. Enfin elle avait vu ses mouvements, elle avait entendu ses pleurs, et, revenant à elle, elle l'avait

pris sur le tapis où il était et l'avait pressé contre son sein; car d'abord, dans cette sorte d'égarement où elle se trouvait, elle n'aurait point osé le prendre au sein de la lumière où il était plongé. Elle ajouta qu'elle ne savait point que son enfant se fût séparé d'elle. Elisabeth lui dit alors : « Votre fécondité a été plus privilégiée que celle des autres femmes ; la naissance de Jean-Baptiste a été assurément bien douce, mais les choses se sont passées tout autrement. » Voilà tout ce que je me rappelle de leur entretien. Bien des personnes sont encore venues aujourd'hui visiter la Vierge et l'enfant. J'ai encore vu passer plusieurs fois de ces mendiants insolents qui se retiraient l'outrage à la bouche. Joseph ne leur a plus rien donné. Vers le soir, Marie se cacha encore, avec l'enfant et Elisabeth, dans la grotte voisine de la crèche, et je crois qu'ils y ont passé toute la nuit. Elle a pris cette précaution parce que des gens riches de Bethléem se pressaient en foule à la crèche, attirés par la curiosité.

J'ai vu aujourd'hui la Vierge sortir de la crèche avec l'enfant Jésus et se retirer dans une autre grotte, un peu plus à droite. L'entrée était étroite, quatorze degrés en pente conduisaient à un petit cellier et de là à un souterrain plus spacieux que ne l'était la crèche. Joseph isola par un rideau le demi-rond à côté de l'entrée, de façon qu'il resta un espace carré. La lumière n'arrivait pas par le haut, mais par des ouvertures latérales creusées dans l'épaisseur de la roche. J'ai vu déjà, ces jours derniers, un vieillard enlever de cette grotte du foin, des roseaux, enfin de petits fagots semblables à ceux dont Joseph se servait pour faire du feu; c'était, sans doute, un berger qui lui rendait ce service. Cette grotte était plus éclairée et plus spacieuse que celle de la crèche. L'âne n'y fut pas conduit. Je vis l'enfant Jésus

couché par terre dans une sorte d'auge profonde. J'ai souvent vu ces jours derniers la Vierge montrer aux visiteurs son cher enfant enveloppé d'un voile et n'ayant sous ce voile d'autre vêtement qu'un linge qui lui entourait les reins; d'autres fois, je l'ai encore vu complétement emmaillotté. La garde est souvent venue visiter l'enfant; Marie remettait à cette femme une grande partie de ce que lui offraient ses visiteurs, et elle distribuait ces aumônes aux pauvres de Bethléem.

CHAPITRE ONZIÈME.

LES MAGES. — LEUR HISTOIRE ET LEUR VOYAGE.

Déjà, en 1819 et en 1820, la sœur Emmerich avait communiqué des fragments de ses visions relatives au voyage des Rois mages et à leur arrivée à Bethléem; mais à cette époque elle suivait l'ordre du calendrier, et les treize jours compris entre la Noël et l'Epiphanie semblaient n'être pas suffisants pour un si long voyage, aussi s'était-elle bornée à indiquer quelques-unes de leurs stations. Mais en 1821 elle crut pouvoir fixer au 25 novembre le jour réel de la naissance du Sauveur, et elle vit les mages se mettre ce jour-là même en route pour la Judée, elle eut ainsi tout un mois pour leur voyage, car elle indiqua de la manière la plus précise la durée de leur voyage : « Je les vois toujours, dit-elle, arriver à Bethléem à l'époque où, au couvent, je faisais la petite crèche, c'est-à-dire, vers le 25 décembre. » Ainsi on comprend beaucoup mieux comment Hérode après le départ des mages ne trouva plus la sainte famille à Bethléem, il lui avait été très-facile d'en repartir.

I.

DÉPART DES DEUX PREMIERS MAGES.

25 NOVEMBRE. — J'ai déjà raconté, le jour de Noël, comment, la nuit précédente, j'ai vu annoncer aux

images la naissance du Sauveur. J'ai vu Menzor et Séir, au teint cuivré, observer les astres en un champ, sur le territoire du premier; déjà tout était prêt pour leur départ. Debout sur une tour pyramidale et munis de longs tuyaux, ils observaient l'étoile de Jacob. Cette étoile avait une queue; elle s'ouvrit, en quelque sorte, pour eux; j'y vis une vierge grande et lumineuse; en avant était un enfant également lumineux; de son flanc droit sortait un rameau avec une fleur, dont le calice semblait soutenir une petite tour à plusieurs entrées qui finit par prendre la forme d'une ville; mais je ne me rappelle plus très-bien le tableau. — Les deux rois partirent aussitôt; pour Théocéno, le troisième, il demeurait à deux jours de marche, à l'est. Il vit la même image à la même heure, et se mit en route sans perdre de temps, afin de pouvoir bientôt se réunir à ses deux amis.

25 NOVEMBRE. — Je me suis endormie avec un ardent désir d'être auprès de la Vierge à la grotte de la crèche, de recevoir en entrant dans mes bras le petit Jésus et de le presser contre mon cœur. J'allai, en effet, à la crèche, il était nuit. Joseph dormait appuyé sur le bras droit; il était dans la petite chambre à droite de l'entrée. Marie veillait; elle était assise à sa place ordinaire auprès de la crèche, elle avait sous son voile l'enfant pressé contre son sein. Quand elle s'asseyait durant le jour, une partie de ses couvertures, roulée en forme d'oreiller, lui servait d'appui; maintenant son chevet était plus bas. Je me mis à genoux et priai avec un grand désir d'avoir un instant l'enfant dans les bras. Ah! elle le savait bien, car elle sait tout, et elle reçoit toutes nos prières avec tant de bonté, avec une compassion si touchante, quand elles sont faites avec foi et simplicité! Mais aujourd'hui elle était grave, recueillie, elle

adorait son fils avec respect, mais aussi avec un sentiment profond d'amour maternel. Elle ne m'a pas donné le divin Enfant, sans doute parce qu'il prenait le sein ; à sa place, j'en aurais fait tout autant.

Cependant mon désir allait toujours croissant, et je m'unis à toutes les âmes qui soupiraient après l'Enfant Jésus. Or, cette attente n'était nulle part si pure, si naïve et si candide que dans le cœur de ces bons rois de l'Orient qui, depuis tant de siècles, dans la personne de leurs ancêtres, semblaient hâter sa venue par la foi, l'espérance et l'amour. Mes désirs s'unirent donc aux leurs, et quand j'eus fini mon adoration, je me glissai hors de la crèche respectueusement et sans bruit, afin de ne pas déranger, et je rejoignis, après un bien long voyage, le cortége des rois mages.

J'ai vu dans ce voyage un nombre très-considérable de particularités relatives au pays, aux habitations, aux caractères des différentes tribus, à leur façon de s'habiller, à leurs mœurs, à leurs usages, enfin, à leur culte ; mais j'ai presque tout oublié. Je vais reproduire, autant que je le pourrai, ce qui m'est demeuré clairement dans la mémoire. J'ai été conduite à l'orient, en un pays où je ne suis jamais allée. Je n'ai vu presque partout que des sables et des terres presque stériles ; çà et là, sur des collines, demeuraient, dans des cabanes de bois léger, des familles formées de cinq à huit membres. Le toit, fait de bois, s'appuyait contre la colline, dans laquelle les habitations étaient creusées. Y ayant pénétré, j'ai vu à droite et à gauche de la porte un certain nombre de divisions qui allaient jusqu'à la partie la plus reculée du logis ; les chambres de devant et celles de derrière étaient plus spacieuses, celles du milieu l'étaient moins. Je n'ai guère vu dans ce pays d'autre végétation que des arbustes rabougris, et çà et là, un

petit arbre avec des boutons, desquels on retirait une sorte de coton blanchâtre. J'ai vu cependant quelques grands arbres sous lesquels ils établissaient leurs idoles. Les habitants étaient encore presque complétement sauvages ; ils me parurent se nourrir de chair crue et surtout d'oiseaux, et vivre du moins en partie de brigandage. Ils étaient presque cuivrés et avaient les cheveux roux ; ils étaient petits, assez gros, et cependant vifs, agiles, toujours en mouvement ; je ne vis chez eux ni troupeaux ni animaux domestiques.

J'ai vu que ces peuples étaient à moitié nus. Les hommes avaient la partie inférieure du corps, aussi bien par devant que par derrière, couverte, au-dessous de la ceinture, d'une sorte de tablier court et à plis ; du milieu de la poitrine jusqu'à la ceinture, ils avaient un scapulaire, avec des lignes dans le sens de la largeur, qui fermait sur les épaules. Ce scapulaire me parut être élastique, car il pouvait s'allonger, sauf la bande étroite qui le fixait; le dos était complétement nu jusqu'à la ceinture. Ils portaient sur la tête une sorte de turban, orné sur le front d'une rose ou d'un nœud. Quant aux femmes, elles avaient un jupon à plis qui ne leur descendait qu'à mi-jambe. L'étoffe qui leur couvrait la poitrine semblait être la partie antérieure d'un corsage dont la pointe inférieure serait venue se réunir à la ceinture. Ce vêtement était maintenu autour du cou par une large bande comme une étole, tailladée sur les épaules et unie sur la poitrine. Leur tête était couverte d'une sorte de coiffe terminée dans sa partie supérieure par une pointe en forme de coupe ; elle finissait en pointe sur le front et retombait sur les joues en avant des oreilles. Derrière les oreilles et derrière la tête se détachaient de la coiffure des bandes d'étoffes flottantes, entre lesquelles les cheveux se réunis-

saient pour former un chignon. Le corsage des femmes était de différentes couleurs, couvert d'un grand nombre d'ornements jaunes et verts, piqués ou brodés; j'y ai remarqué encore des boutons au milieu des découpures sur les épaules. La broderie était en rouge, comme dans les chasubles d'autrefois. Elles avaient des bracelets à la partie supérieure du corps.

Ces gens-là fabriquaient des couvertures et des tapis avec le coton blanchâtre qu'ils trouvaient dans le bouton d'un arbuste. Pour les fabriquer, ils se mettaient à deux ensemble à l'ouvrage; ils attachaient à leur ceinture une certaine quantité de ce coton, et, marchant l'un et l'autre à reculons, ils en fabriquaient, en le tournant, de longues cordes grosses à peu près comme le doigt; puis, les tressant ensemble, ils en faisaient des tapis d'une grande largeur; quand ils en avaient fabriqué une certaine quantité, ils allaient en troupes à la ville où ils les vendaient, portant sur la tête d'énormes rouleaux de marchandises. J'ai vu, çà et là dans la campagne, sous de grands arbres, leurs idoles, avec une tête de bœuf garnie de cornes, une large gueule ouverte, des trous ronds dans le corps, et plus bas une ouverture fort large dans laquelle on faisait du feu, pour brûler les différents objets qu'on y faisait tomber par les trous supérieurs. J'ai remarqué autour de chacun de ces arbres d'autres petites images d'animaux dressées sur des colonnettes en pierre, ainsi des dragons, des oiseaux, des monstres avec une triple tête et une queue de serpent roulée sur elle-même.

Il m'a semblé, au commencement de mon voyage, qu'il y avait sur ma droite une grande masse d'eau, dont je me suis ensuite éloignée de plus en plus. Quand j'eus quitté le pays habité par les gens dont je viens de parler, je fus obligée de monter, et je

gravis une terrasse élevée, de sable blanc, au milieu duquel je remarquai une quantité énorme de petites pierres noires, qu'on aurait pu prendre pour des fragments de verres et de pots. Au delà de la terrasse, je descendis dans un pays couvert d'un grand nombre d'arbres, disposés à peu près régulièrement. Il s'y trouvait des arbres au tronc couvert d'écailles et aux feuilles énormes ; puis d'autres, de forme pyramidale, chargés de fleurs aussi belles que grandes ; cette dernière espèce avait des feuilles d'un jaune verdâtre et des rameaux avec des boutons. Je remarquai encore des arbres avec des feuilles unies, en forme de cœur.

De là j'arrivai en une contrée formée de larges bandes de terrain séparées par des éminences ; là abondaient des troupeaux de toute nature. La vigne se développait sur les coteaux, ou plutôt elle y était cultivée, car les vignobles étaient disposés régulièrement sur les coteaux et protégés par des haies en clayonnage. Les possesseurs de troupeaux habitaient sous des tentes, au toit plat, fermées par des portes d'osier entrelacé ; elles étaient faites avec l'étoffe grossière que l'on fabriquait dans le pays à peu près sauvage que j'avais traversé auparavant. Elles étaient ornées dans leur partie supérieure de plaques brunâtres à écailles, qui se terminaient par des franges ; elles étaient faites de mousse ou de peaux de bête. Il y avait là une grande tente centrale, entourée d'un nombre considérable d'autres beaucoup plus petites. Les troupeaux, divisés par espèces, occupaient les larges espaces séparés entre eux par de petits bois assez étendus, qu'on aurait pu prendre pour des forêts, ils en avaient eu la hauteur. J'ai distingué là des troupeaux d'espèces différentes : ainsi j'ai vu des brebis avec des touffes de laine frisée sur le dos et de longues queues chargées de laine, puis des ani-

maux légers et munis de cornes comme nos boucs, ils avaient la taille de nos veaux; d'autres étaient aussi grands que les chevaux qui errent ici en liberté dans les pâturages. J'ai encore observé des troupes de chameaux et des animaux de la même espèce avec deux bosses. En un certain endroit, j'ai vu dans une enceinte des éléphants blancs et tachetés, ils étaient tout à fait privés et servaient pour les usages domestiques.

Dans le cours de cette vision, j'ai été à trois reprises différentes transportée en d'autres lieux, et toujours je suis revenue à une autre heure du jour à ces pâturages. Ils m'ont semblé appartenir, aussi bien que les troupeaux, à l'un des rois mages, à Menzor et sa famille. Les troupeaux étaient surveillés par des serviteurs, couverts d'un vêtement qui leur descendait seulement jusqu'aux genoux; il ressemblait assez à la jaquette de nos paysans, seulement il se resserrait autour du corps. Je crois qu'aussitôt après le départ du chef et à cause de la durée de son absence, tous les troupeaux ont été passés en revue et les têtes de bétail comptées par des surveillants; les gardiens ont été obligés de rendre compte de ce qui leur avait été confié, du moins j'ai vu venir ici de temps en temps des personnages distingués, vêtus de manteaux longs, qui se livraient à un examen sévère. Ils se rendaient à la grande tente centrale, puis les animaux étaient conduits entre cette tente et les petites, comptés et examinés avec soin; les inspecteurs avaient dans les mains des feuilles, de je ne sais quelle nature, sur lesquelles ils écrivaient des notes. Je me suis dit alors : « Oh! si tous nos évêques examinaient avec le même soin les troupeaux confiés aux pasteurs inférieurs! »

Quand, après la dernière interruption, je revins aux pâturages, il faisait nuit. Le silence le plus profond

régnait sur toute la contrée. La plupart des bergers reposaient dans leurs modestes tentes; quelques-uns seulement étaient sur pied et parcouraient les troupeaux endormis, plus ou moins entassés dans les enclos attribués aux différentes espèces. Pour moi, une chose qui me toucha profondément, ce fut de voir, au-dessus de ces immenses pâturages tout couverts de paisibles troupeaux endormis, dociles aux ordres de l'homme, l'immense étendue du ciel, cet autre pâturage plus admirable encore, où se pressent ces milliers d'étoiles qui ont apparu à la voix du Créateur et qui obéissent plus docilement à ses ordres que nos brebis à ceux de leur pasteur. Et comme je voyais les bergers, dans leurs promenades nocturnes, fixer plus souvent les yeux sur les étoiles du ciel que sur les troupeaux confiés à leurs soins, je me dis à moi-même : Ils ont bien raison de considérer avec étonnement et admiration ce ciel que, depuis des siècles, leurs ancêtres implorent avec une sainte impatience. Ce que fait le bon pasteur qui se met à la recherche de la brebis perdue et qui ne prend point de repos qu'il ne l'ait ramenée au bercail, notre Père qui est au ciel, le pasteur fidèle de ces immenses troupeaux d'étoiles dispersés dans l'espace, le fait également ; l'homme auquel il a donné l'empire de la terre a péché et l'a forcé de la maudire pour le punir lui-même cependant il s'est mis à la recherche de ces autres brebis perdues, de l'homme déchu et de la terre, qui est le lieu de son séjour ; il a envoyé son Fils unique sur la terre afin qu'il se fît homme, qu'il lui ramenât la pauvre brebis, qu'il se chargeât de ses péchés et mourût sur la croix pour les expier. Et l'heure à laquelle doit paraître le Libérateur promis, a sonné : leurs rois, conduits par une étoile, sont partis la nuit dernière pour rendre leurs hommages au Messie nouveau-né ; aussi les gardiens des troupeaux, dans

l'étonnement et l'adoration, lèvent les yeux vers les célestes pâturages, car le Pasteur des pasteurs en est descendu, et c'est à des pasteurs, à de pauvres bergers, qu'il a voulu être tout d'abord annoncé.

II.

LE TROISIÈME MAGE SE RÉUNIT AUX DEUX AUTRES.

Tandis que mes yeux étaient ainsi fixés sur les immenses pâturages, le silence de la nuit fut tout à coup nterrompu par l'arrivée d'une caravane à la marche rapide, une troupe d'hommes montés sur des chameaux. Elle passa rapidement devant les troupeaux plongés dans le sommeil et se dirigea vers la tente centrale. Çà et là des chameaux, réveillés par le bruit, se soulevèrent sur leur litière et tournèrent leur long cou du côté du convoi ; on entendit le bêlement des brebis arrachées subitement à leur repos, plusieurs des étrangers descendirent de leurs montures, et éveillèrent dans les tentes les bergers endormis, enfin les surveillants les moins éloignés allèrent au-devant des cavaliers. Bientôt tout fut en mouvement, on se réunit autour des étrangers, on s'entretint ensemble; on examina les astres et on donna en conséquence différentes indications. On parla d'une étoile ou d'une image dans une étoile, qui avait apparu quelque temps auparavant, pour moi je ne la vis pas en ce moment.

Cette caravane était celle de Théocéno, le troisième et le plus éloigné des rois mages ; il avait vu la même image dans sa patrie et s'était mis en route sans retard. Il s'informe de la distance à laquelle peuvent se trouver ses deux amis, et demande si on peut encore voir l'étoile dont ils ont suivi la direction.

Après avoir reçu les renseignements dont elle avait besoin, la caravane se remit en route, sans perdre de temps. C'était en ce pays que les trois amis, éloignés l'un de l'autre, se réunissaient pour observer les astres, et la tour pyramidale de laquelle ils le faisaient, armés de longs tuyaux, n'était pas éloignée. Théocéno demeurait plus loin que les autres, et même au delà du pays dans lequel Abraham avait vécu d'abord ; au reste, ils demeuraient tous dans les parages de ce pays.

Dans les intervalles durant lesquels j'ai été, à différentes reprises, transportée loin des pâturages où s'est passée cette scène, j'ai vu bien des particularités relatives aux différents pays dans lesquels Abraham a demeuré, seulement j'ai presque tout oublié. Une fois j'ai vu la montagne sur laquelle le patriarche devait immoler Isaac, assez loin sur le côté. Une autre fois j'ai vu, avec tous ses détails, la scène d'Agar et d'Ismaël au désert, bien qu'elle se soit passée fort loin d'ici; je ne me rappelle plus l'occasion de ces visions. Le pays où Abraham demeura d'abord était plus élevé, et les terres occupées par les mages étaient à l'entour, mais beaucoup plus basses. Je vais rendre compte maintenant du tableau d'Agar et d'Ismaël.

Sur le côté de la montagne d'Abraham, un peu plus dans la direction de la vallée, j'ai vu Agar errer avec son enfant au milieu des bois, elle me sembla être complétement hors d'elle-même. L'enfant était âgé de quelques années, il avait une tunique longue. Pour elle, elle était enveloppée dans un long manteau qui lui couvrait la tête; elle avait au-dessous une sorte de tunique assez courte; le corsage était étroit, enfin ses bras étaient entourés de bandelettes qui les serraient très-fort. Elle déposa l'enfant contre une éminence sous un arbre, et lui fit des signes sur le

front, vers le haut du bras droit, de la poitrine, enfin du bras gauche. Au moment où elle partit, je ne vis plus le signe imprimé sur le front; quant aux autres qui avaient été faits sur les vêtements, ils restèrent visibles, leur teinte était un rouge foncé. Elle fit ces signes en forme de croix, sans que ce fût cependant une croix ordinaire; c'était plutôt une croix de Malte, quatre triangles disposés en croix et dont le sommet venait aboutir à une circonférence centrale. Au milieu des quatre triangles, elle figura des signes ou des lettres, en forme de coins, mais je n'en connais plus exactement la signification; j'ai distingué surtout deux ou trois lettres au milieu de la circonférence. Elle dessina tout cela très-rapidement avec de la couleur rouge qu'elle avait à la main (peut-être même était-ce du sang); elle avait dans cette opération le pouce rapproché de l'index. Là-dessus elle se détourna de son fils, porta les yeux vers le ciel et cessa d'être inquiète, ainsi qu'elle l'était d'abord. Etant allée à une portée d'arc de cet endroit, elle s'assit sous un arbre; mais bientôt, ayant entendu une voix du ciel, elle se leva et alla un peu plus loin : là elle entendit encore la même voix, elle aperçut une source sous un berceau de verdure, elle remplit son outre, et, retournant auprès de son fils, elle lui donna à boire et le conduisit lui-même à la source; là elle lui passa un autre vêtement au-dessus de celui auquel elle avait imprimé des croix. Voilà tout ce que je me rappelle de cette vision. Je crois avoir déjà vu deux fois auparavant Agar dans le désert; une fois avant la naissance de son fils, et une autre fois, comme maintenant, avec le jeune Ismaël.

Quand la pieuse fille communiqua ces visions sur le voyage des mages (1821), elle avait déjà raconté presque toute la vie publique

du Sauveur; ainsi elle l'avait vu, après la résurrection de Lazare (7 septembre de la troisième année), passer le Jourdain, et dans un grand voyage de seize semaines environ, visiter les mages qui, à leur retour de Bethléem, s'étaient établis avec leurs tribus dans une contrée moins éloignée de la Judée. Menzor et Théocéno vivaient encore à cette époque; quant au brun Séir, il reposait depuis plusieurs années dans le tombeau, où le Sauveur le visita (1). Il a fallu rappeler au lecteur ces faits postérieurs de trente-trois ans, bien que racontés antérieurement par la Sœur, pour lui donner l'intelligence de ce qui suit.

Dans la nuit du 27 au 28 novembre, comme le jour commençait à poindre, j'ai vu la caravane de Théocéno atteindre enfin, après une marche rapide, celle de Menzor et de Séir dans une ville presque entièrement ruinée. J'y ai aperçu de longues rangées de colonnes hautes et isolées; il s'y trouvait, aux portes formées de tours carrées, renversées en partie, et en beaucoup d'autres lieux, des statues colossales et fort bien travaillées; elles étaient moins massives que celles de l'Egypte et avaient des poses très-naturelles. Le pays était sablonneux et renfermait plusieurs carrières de pierres. Ces ruines étaient habitées par des gens qui me parurent vivre de brigandages. Leur aspect avait quelque chose d'effrayant, ils avaient pour tout vêtement des peaux de bêtes et étaient armés de javelots. Ils avaient le teint brunâtre, ils étaient courts, massifs et cependant ne manquaient pas d'agilité. Je crois être déjà passée par ici, peut-être dans les voyages que j'ai faits à la montagne des Prophètes et sur les bords du Gange. Les trois caravanes s'étant réunies quittèrent la ville au point du jour et poursuivirent leur route avec une rapidité extrême. Plusieurs des pauvres gens qui habitaient les ruines, s'attachèrent aux voyageurs à cause de la générosité dont ils avaient usé à leur égard. Ils devaient encore marcher un demi-

(1) *Vie de Notre-Seigneur*, tom. V, chap. XXVII, p. 445.

jour sans s'arrêter, puis faire une halte d'un jour entier. — Après la mort du Sauveur, l'apôtre saint Jean envoya les deux disciples, Saturnin (1) et Jonadab, le dernier frère de Pierre, annoncer l'Evangile dans cette même ville ruinée.

J'ai donc enfin vu les trois mages réunis. Le dernier venu, Théocéno, était le plus éloigné de la Judée ; son teint était jaunâtre ; j'ai reconnu en lui le mage que le Sauveur trouva malade dans sa tente, quand, trente-trois ans plus tard, il visita les mages dans leur nouvel établissement voisin de la Palestine (2). Chacun d'eux a avec lui quatre parents ou amis de sa famille, de façon que la caravane se compose de quinze hommes de naissance distinguée, qu'accompagnent un grand nombre de serviteurs et de chameliers. Entre autres jeunes gens de la suite qui sont nus jusqu'à la ceinture et qui me paraissent très-agiles à la course et dans tous les exercices du corps, j'ai reconnu cet Eléazar qui fut martyrisé plus tard et dont je possède une relique.

III.

NOMS DES MAGES. — LEUR COSTUME. — ORGANISATION DE LA CARAVANE.

Dans l'après-midi, le confesseur de la sœur Emmerich lui ayant demandé les noms des mages, elle répondit : « Menzor, qui est brunâtre, reçut le nom de Léandre au baptême qui lui fut administré

(1) La Sœur vit le jour de la fête de saint Saturnin, duquel elle possède une relique, le cortége des mages traverser cette ville, c'est pour cela qu'elle fit remarquer les liens qui l'unissaient à elle. Plus tard l'écrivain vit dans la légende de ce saint (*Ribadéneira*, *Fleurs des vies des saints*) que Saturnin porta l'Evangile en Asie et jusque dans la Médie. Voir *Vie de Notre-Seigneur*, tom. VI, chap. XXXI, p. 395.

(2) *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. V, chap. XVII, p. 444.

par saint Thomas; Théocéno, le aune, que le Sauveur trouva malade dans le camp de Menzor, en Arabie, fut baptisé sous le nom de Léon; quant à Séir ou Saïr, il était déjà mort lors de la visite de Notre-Seigneur. » Son confesseur lui demandant comment ce dernier avait pu être baptisé, elle ne se laissa pas dérouter par cette question et répondit en souriant : « Il était mort, il reçut le baptême de désir. » Le confesseur ajouta : « Je n'ai jamais entendu parler de ces noms; ceux qu'on leur donne ordinairement, sont : Gaspard, Melchior et Balthazar. » Elle répondit : « On leur a donné ces noms parce qu'ils s'accordent avec leur caractère; le premier signifie : Il va avec amour; le second : Il s'insinue, il pénètre doucement; le troisième : Sa volonté a la rapidité de la flèche, sa volonté s'unit promptement à celle de Dieu. » Elle sembla prendre un plaisir particulier à ces indications et traduisit les idées qu'elle attachait à ces trois noms par une pantomime singulièrement expressive (1).

28 NOVEMBRE. — Ce fut à une demi-journée de marche de la ville en ruines où j'avais remarqué ce grand nombre de colonnes et de statues, que je rencontrai d'abord la caravane complète; le pays était singulièrement fertile. On apercevait çà et là des habitations de bergers, entourées de murailles de pierres blanches ou noires. Le cortége se dirigeait vers un puits, situé dans la plaine et dans le voisinage duquel se trouvaient un grand nombre de vastes hangars, ouverts sur le côté; il y en avait trois au milieu et un nombre considérable à l'entour. Il me sembla que c'était un lieu de station pour les caravanes. Le cortége formait trois groupes distincts; chacun de ces groupes comprenait cinq personnages distingués; le chef, le roi, en était comme le père de famille, il veillait à tout, il donnait des ordres, il distribuait les provisions. Chaque subdivision avait son teint particulier; les hommes de Menzor étaient d'une belle couleur brunâtre, ceux de Séir étaient d'un brun plus foncé; enfin, ceux de Théocéno étaient olivâtres. Je n'ai vu personne d'un noir bril-

(1) Nous laissons aux linguistes le soin de décider jusqu'à quel point ces explications peuvent être admises.

lant, excepté quelques esclaves dans chacun des groupes. Les personnages distingués étaient assis sur des chameaux, entre les énormes paquets recouverts de tapis, dont ils étaient chargés; ils avaient de petits bâtons à la main. Derrière eux venaient d'autres animaux, de la taille de nos chevaux; ils portaient, outre des bagages, des serviteurs et des esclaves. Arrivés à la station, ils descendirent de leurs montures, les déchargèrent et les abreuvèrent à la fontaine. La fontaine était entourée d'un petit ouvrage en terre, surmonté d'une muraille avec trois ouvertures. Dans cette enceinte était le réservoir, lequel était placé un peu plus bas et consistait en une sorte de pompe avec trois tuyaux fermés par des manivelles. Le réservoir était fermé au moyen d'un couvercle. Un homme de la ville ruinée les avait accompagnés et leur ouvrit le réservoir pour de l'argent. Ils avaient des outres qui pouvaient s'aplatir complétement et qui se divisaient en quatre compartiments; quand on les avait remplies d'eau, quatre chameaux y buvaient simultanément. Ils étaient tellement économes relativement à l'eau, qu'ils n'en laissaient pas perdre une seule goutte. Ensuite on fit entrer les animaux dans de petites loges séparées et découvertes qui se trouvaient dans le voisinage du puits; il y avait là devant chaque animal une auge en pierre, dans laquelle on mit du fourrage dont ils étaient chargés; c'étaient des grains gros à peu près comme des glands (peut-être des fèves). Je remarquai, parmi les objets dont on les déchargea, de grandes cages oblongues, hautes et étroites, suspendues aux flancs des bêtes de somme, au-dessous des énormes paquets qui les chargeaient; chacune d'elles renfermait, suivant la grosseur, un ou deux oiseaux, assez semblables à nos pigeons ou à nos coqs; chacun de ces oiseaux était isolé. Ils servaient à l'ali-

mentation des voyageurs. Ils avaient encore dans des sacs de cuir des pains de même dimension, entassés les uns sur les autres comme des morceaux de bois, et qu'ils détachaient seulement au moment de s'en servir. Ils avaient encore de beaux vases d'un métal jaunâtre, ornés de pierres précieuses et ayant à peu près la forme de nos vases d'église, calices, bassins, plats; ils s'en servaient soit pour boire, soit pour faire passer les objets servant à leur alimentation. Les bords de la plupart de ces objets précieux étaient ornés de pierres rouges d'un grand prix.

Le costume des voyageurs variait suivant la tribu a laquelle ils appartenaient. Théocéno l'olivâtre et ses gens, ainsi que Menzor le brunâtre, portaient une calotte élevée, aux couleurs bariolées, avec une bande blanche serrée autour de la tête. Leur tunique, qui descendait jusqu'aux jarrets, était fort simple et n'avait pas d'autre ornementation que des boutons et quelques broderies sur la poitrine; ils avaient aussi des manteaux légers, larges et longs, qui pendaient par derrière. La coiffure de Séir le brun et des siens consistait en une sorte de bourrelet blanc, surmonté d'une coiffe aux couleurs variées et d'un appendice d'une teinte différente. Leurs manteaux, plus courts, étaient plus longs par derrière que par devant; leurs tuniques, qui ne leur descendaient pas au-dessous des genoux, étaient fermées par un grand nombre de boutons saillants et garnies sur la poitrine de rubans et de broderies aux couleurs resplendissantes; ils portaient sur la poitrine une sorte d'écusson, ayant à peu près la forme d'une étoile. Leurs jambes nues étaient ornées de bandelettes auxquelles se rattachaient des sandales. Les chefs avaient à la ceinture des sabres courts ou grands couteaux, ainsi que des bourses et de petits coffrets. Il y avait parmi les rois

et leurs parents des hommes de cinquante, quarante, trente et vingt ans; plusieurs avaient la barbe longue, d'autres la portaient extrêmement courte. Les serviteurs et les chameliers étaient vêtus beaucoup plus simplement, plusieurs même n'avaient sur eux qu'un morceau d'étoffe ou une vieille couverture.

Après avoir enfermé les animaux, leur avoir donné à manger et s'être eux-mêmes abreuvés, les voyageurs allumèrent du feu au milieu du hangar sous lequel ils s'étaient établis. Ils se servirent pour cela de beaux fagots, formés de morceaux de bois ayant environ deux pieds et demi de longueur, qui leur furent vendus par les gens du pays; ils semblaient en avoir des provisions considérables à l'usage des voyageurs qui parcouraïent leur pays. Pour cela les mages eux-mêmes firent un bûcher triangulaire, couronné par un certain nombre de morceaux placés régulièrement avec une ouverture pour le passage de l'air; le tout était disposé avec beaucoup d'art. Pour faire du feu je ne sais comment ils s'y prenaient, mais je les ai vus placer un morceau de bois dans un autre, le faire tourner quelque temps et le retirer ensuite tout allumé. Quand ils eurent ainsi disposé leur feu, ils tuèrent un certain nombre d'oiseaux qu'ils rôtirent.

Les mages et les anciens faisaient dans chaque groupe l'office du père de famille; ainsi ils dépeçaient les aliments et les présentaient aux leurs; je les vis mettre des petits pains et les portions d'oiseaux sur des plats ou assiettes reposant sur des pieds peu élevés, et les faire circuler alentour; ils remplirent aussi les coupes et donnèrent à boire à tous leurs gens. Les serviteurs du rang le plus bas, parmi lesquels se trouvaient des nègres, étaient assis par terre sur un tapis, de l'un des côtés de la table; ils atten-

daient patiemment qu'on songeât à eux, et reçurent leur portion à leur tour. Il m'a semblé que c'étaient des esclaves.

Combien est touchante la bonté et la simplicité naïve de ces bons rois ! Ils donnent à ces gens qui les ont suivis absolument de tout ce qu'ils ont ; ils portent à leur bouche les vases précieux dont ils se servent eux-mêmes, et leur permettent d'y boire comme on ferait avec des enfants.

IV.

ORIGINE DES MAGES.

J'ai appris aujourd'hui beaucoup de détails touchant les mages, ainsi que les villes et les pays qu'ils habitent ; mais tant de dérangements et l'isolement auquel je suis réduite, m'ont fait oublier presque tout. Je vais redire cependant ce que je sais. Menzor, le brunâtre, était Chaldéen ; le nom de sa ville était à peu près Acajaïa (1), elle était entourée d'un fleuve et semblait former une île ; il était toujours dans les champs, au milieu de ses troupeaux. Séir, le brun, était prêt pour son voyage dès avant le jour de la naissance du Sauveur. Je me rappelle que, quand il s'est agi de son pays, j'ai entendu le nom de Partherme (2). Il y avait une mer un peu plus haut. Sa tribu et lui étaient bruns, avec les lèvres très-rouges ; mais tous ses voisins étaient blancs. Son territoire

(1) En 1839, et par conséquent dix ans après avoir transcrit ce nom d'Acajaïa, l'écrivain trouva l'indication suivante dans le Dictionnaire de Funke : Achajacula, château dans une île de l'Euphrate, en Mésopotamie (*Ammien Marcellin*, XXIV, 2). — Nous désirons qu'on puisse démontrer l'identité des deux localités.

(2) Peut-être faut-il substituer à ce nom celui de Parthiène ou de Parthomaspe.

n'était pas plus vaste que celui de Munster. Théocéno, le blanc, était d'un pays situé plus haut, de la Médie; c'était une bande de terre entre deux mers; il demeurait habituellement dans sa ville, dont j'ai oublié le nom; elle était formée de tentes reposant sur des fondations en pierre. Je pense toujours à Théocéno, qui sacrifia beaucoup plus que les deux autres; il était beaucoup plus riche : il aurait pu se rendre à Bethléem par une route plus courte, mais il avait fait un détour assez notable pour se réunir à ses amis; je crois qu'il a même dû passer auprès de Babylone.

Séir demeurait à trois jours de marche du camp de Menzor, en les comptant de douze lieues chaque, et Théocéno à cinq. Menzor et Séir se trouvaient ensemble dans le camp du premier, quand ils aperçurent l'étoile qui leur annonçait la naissance du Sauveur; ils partirent le lendemain avec toute leur suite. Théocéno, le plus blanc des trois, vit chez lui absolument la même image; il partit en toute hâte dans la même direction, et se réunit à eux dans la ville en ruines. J'ai su exactement la distance qui les séparait de Bethléem, j'ai oublié une partie de ce qui m'avait été dit; voici pourtant ce que je me rappelle encore. La distance qu'ils avaient à parcourir était de sept cents lieues, non compris une quantité que j'ai oubliée et dans laquelle entrait le nombre six. Ils avaient environ soixante jours de marche, en comptant douze lieues par jour; mais ils les ont faits en trente-trois, à cause de la vitesse extraordinaire de leurs montures; au reste, ils voyageaient souvent la nuit comme le jour.

L'étoile qui les conduisit semblait être un globe parfaitement rond; il en sortait des flots de lumière comme d'une bouche (1). Il me semblait toujours que

(1) L'idée de cette comparaison a pu lui venir de ce qu'elle voit

ce globe, qui paraissait suspendu à un fil lumineux, était dirigé par la main d'un personnage mystérieux. Durant le jour, je voyais marcher devant eux un corps plus brillant que le jour lui-même. Quand je considère la distance qu'ils avaient à parcourir, la rapidité de leur marche me paraît extraordinaire; mais leurs montures ont le pas si léger et si égal qu'en suivant des yeux la caravane, on croirait voir une troupe d'oiseaux voyageurs qui fendent les airs. Les pays des trois rois formaient entre eux un triangle. Menzor, le brunâtre, et Séir, dont le teint était encore plus foncé, étaient les plus rapprochés; quant à Théocéno, le plus blanc des trois, il demeurait plus loin. Je crois qu'ils ont déjà traversé Chaldar, où j'ai vu une fois dans un temple le jardin fermé. Les maisons dont se compose la ville lointaine de Théocéno n'ont en pierre que les fondations; le reste est une simple tente. Elle est entourée d'eau, et me paraît être aussi grande que Munster.

Les voyageurs se reposèrent à cette station jusque vers le soir; au moment du départ, les gens qui s'étaient attachés à eux les aidèrent à recharger leurs animaux, et emportèrent chez eux un certain nombre d'objets qui avaient été laissés. Il était presque soir quand ils se mirent en route. L'étoile était très-apparente et avait une teinte rougeâtre; sa queue de lumière était pâle et allongée. Ils marchèrent quelque temps à pied, à côté de leurs montures, priant la tête découverte. Le chemin était si montant qu'on avait grand'peine à marcher; bientôt il devint plus facile, et ils remontèrent sur leurs animaux, dont j'admirai la vitesse extraordinaire. A plusieurs reprises ils ralentirent la marche et exécutèrent, au milieu du si-

souvent de la lumière sortie de la bouche de Notre-Seigneur et des saints.

lence de la nuit, des chants singulièrement touchants dans leur simplicité.

DU 29 NOVEMBRE AU 2 DÉCEMBRE. — Dans la nuit du 29 au 30 novembre (c'était la nuit du jeudi au vendredi), j'ai rencontré de nouveau la caravane des mages ; je ne saurais assez dire combien je suis édifiée de l'ordre, de la piété, de la joie simple qui se révèlent dans tous les voyageurs. Nous voyageons pendant la nuit, en suivant l'étoile, laquelle semble presque toucher la terre de sa longue queue. Les excellents hommes la contemplent toujours avec une joie contenue, et s'entretiennent du haut de leurs montures. Parfois ils chantent, en se répondant, des morceaux extrêmement courts ; leur chant, toujours lent et expressif, est tantôt très-bas et tantôt très-haut. On les entend sans peine, grâce au silence de la nuit, et je comprends toutes les paroles. Avec quel bel ordre s'avance la caravane! La marche s'ouvre toujours par un chameau gigantesque avec des caisses de chaque côté de sa bosse ; au-dessus est étendu un beau tapis qui reçoit l'un des chefs, assis sur l'animal un javelot à la main et un sac à ses côtés. Viennent ensuite des animaux plus petits, des chevaux ou des ânes de haute taille ; sur ces animaux sont assis, entre les paquets, les hommes qui relèvent de ce chef. Puis vient un autre groupe également formé d'un chameau pour le chef et d'un nombre plus ou moins considérable d'autres animaux. Ces animaux, malgré leurs longs pas, marchent si légèrement qu'on pourrait croire qu'ils ne touchent absolument à rien. Leur corps ne remue pas, si bien qu'on croirait voir des cadavres mis en mouvement, et leur tête, au bout de leur long cou, semble ne changer jamais de position. Les hommes vont aussi tout droit devant eux, comme s'ils ne songeaient absolument à rien. En un mot, tout

était parfaitement calme et charmant; on dirait un songe délicieux. En ce moment je me suis laissée aller à une réflexion qui m'a frappée : ces excellentes gens qui ne connaissent pas Notre-Seigneur vont à lui avec tant d'ordre, de gravité, de piété; et nous qu'il a relevés, nous qu'il a comblés de tant de grâces, comment nous conduisons-nous dans nos processions? nous marchons sans ordre, nous sommes sans respect, sans convenance.

Il m'a semblé que la contrée qu'ils ont traversée la nuit dernière pourrait bien être le pays compris entre Atom, localité habitée par Azarias, et le château de cet idolâtre, où j'ai vu le Sauveur vers la fin de la troisième année de sa vie publique dans son voyage d'Arabie en Egypte (1). Le vendredi 30 novembre, j'ai vu la caravane s'arrêter pendant la nuit dans un champ auprès d'un puits. Un homme qui habitait l'une des cabanes voisines vint en ouvrir la porte aux voyageurs. Ils abreuvèrent leurs animaux, sans les décharger, et se contentèrent de prendre eux-mêmes quelques instants de repos. Le samedi 1er décembre, j'ai vu sur une espèce de plateau la caravane que j'avais aperçue la veille dans des chemins montueux. Ils avaient des montagnes sur leur droite; il me sembla qu'en descendant la terrasse, ils se rapprochèrent d'un pays où ils trouvèrent fréquemment sur leur chemin des maisons, des arbres et des puits; c'était, si je ne me trompe, le pays de ces gens que j'ai vus, l'année dernière et celle-ci, occupés à filer et à tisser du coton; ils avaient le coton étendu entre les arbres et en faisaient des étoffes d'une largeur remarquable. Ils adoraient des images de bœufs; je les vis offrir généreusement des provisions à un grand

(1) *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. VI, chap. XVIII, p. 8.

nombre d'individus qui s'étaient attachés à la caravane, mais ils ne se servirent plus des objets dans lesquels les étrangers avaient mangé, ce qui m'étonna beaucoup.

Le dimanche 2 décembre, je vis les mages à proximité d'une ville dont le nom me paraît avoir de l'analogie avec celui de Causour, et dont les maisons consistaient en des tentes reposant sur des fondements solides; ils s'arrêtèrent chez un prince auquel la ville appartenait et qui avait son château de tentes à une petite distance de là. Depuis qu'ils se sont réunis dans la ville en ruine, ils ont fait cinquante-trois ou soixante-trois lieues. Ils ont raconté au roi de Causour tout ce qu'ils avaient vu dans l'étoile. Vivement frappé de leur récit, il observa avec un long tuyau l'étoile qui les dirigeait, et y aperçut un jeune enfant avec une croix. Là-dessus il les pria de lui rendre compte de ce qu'ils auraient vu, car il voulait élever des autels en l'honneur de cet enfant et lui offrir des sacrifices. Je suis curieuse de voir s'il tiendra parole à leur retour. Je les ai entendus s'entretenir ensemble de l'origine de l'observation des astres, voici ce que je me rappelle encore à cette occasion.

V.

LEURS ANCÊTRES.

Les ancêtres des rois mages descendaient de Job, lequel, à une certaine époque de sa vie, demeurait sur le Caucase, mais il possédait encore des terres en d'autres pays. Quinze cents ans environ avant la naissance du Sauveur, ils ne formaient encore qu'une seule et même branche. Le prophète Balaam était originaire de leur pays, et un de ses disciples répandit parmi eux la prophétie, qu'une étoile sortirait de

Jacob, prophétie qu'il leur développa longuement. Ses enseignements furent très-bien reçus; ils élevèrent même sur une montagne une haute tour, dans laquelle habitaient tour à tour en assez grand nombre des sages et des astrologues : j'ai vu cette tour, elle était comme une montagne large par le bas et se terminant en pointe; j'y ai remarqué aussi de petites cellules dans lesquelles ils demeuraient. Tout ce que l'on observait dans les astres était consigné par écrit et transmis de bouche en bouche. Différents incidents firent cesser ces pratiques, plus tard ils tombèrent en d'affreuses superstitions et sacrifièrent des enfants sous prétexte de hâter l'avénement de l'enfant promis. Cinq cents ans environ avant cette époque-ci, c'est-à-dire avant la naissance du Sauveur, ils avaient complétement interrompu leurs observations. Le peuple était alors partagé en trois branches représentées par trois frères; ils demeuraient à part avec leurs tribus, et chacun d'eux avait une fille; Dieu donna en même temps aux trois jeunes filles un esprit prophétique, et on les vit bientôt parcourir le pays avec de longs manteaux, rappelant les prophéties de l'étoile et du fils de Jacob et en faisant la base de leurs enseignements. Grâce à elles, le peuple, longtemps infidèle, recommença à observer les astres et à soupirer après l'enfant. Les mages descendaient en ligne directe des trois frères, dont ils étaient séparés par quinze générations et cinq cents ans environ; les nuances si différentes que l'on observe maintenant dans leur teint proviennent de leurs unions avec d'autres races.

Depuis l'apparition des prophétesses jusqu'au Sauveur, il y avait toujours eu plusieurs des ancêtres des mages réunis dans un grand bâtiment pour l'observation des astres; des modifications importantes avaient été introduites, à la suite des communications di-

vines, dans leur culte et la disposition de leur temple; malheureusement ils furent encore longtemps fidèles à la pratique d'immoler des hommes et des enfants. Toutes les époques remarquables, celles surtout qui se rattachaient à l'avénement du Messie, leur furent indiquées par des visions merveilleuses et l'observation des astres. J'ai vu pendant leur entretien, un grand nombre de ces visions; mais je ne saurais pas les reproduire avec quelque netteté. Depuis la conception de la Vierge, c'est-à-dire depuis quinze ans environ, des images de plus en plus nettes leur avaient montré l'avénement prochain de l'enfant; enfin ils avaient même eu des lumières touchant la passion du Sauveur. Il leur était facile de déterminer l'époque à laquelle apparaîtrait l'étoile de Jacob, prophétisée par Balaam (1), car ils avaient vu l'échelle de Jacob, et, en comptant le nombre des degrés et la suite des images qui s'y produisaient, ils pouvaient comme avec un calendrier fixer l'époque de l'avénement du Libérateur; car l'extrémité de l'échelle conduisait à l'étoile, ou plutôt l'étoile était la dernière image que présentât l'échelle. L'échelle de Jacob, telle qu'ils la virent, était un tronc d'arbre, avec trois rangées circulaires d'échelons, lesquels supportaient une suite d'images qu'ils voyaient apparaître dans l'étoile, lorsqu'elles se réalisaient. Ainsi ils savaient toujours ce qui devait arriver et pouvaient même supputer le temps qui devait s'écouler entre l'accomplissement d'un signe et le suivant. Au temps de la conception de la Vierge, ils virent une vierge tenant d'une main un sceptre et de l'autre une balance dont les plateaux, se faisant équilibre, étaient chargés l'un d'épis de blé et l'autre de raisin. Un peu plus bas ils aperçurent la Vierge avec l'en-

(1) Nombres, XXIV, 17.

fant, Bethléem leur apparut sous la forme d'un beau château, d'une ville où d'abondantes bénédictions étaient concentrées et distribuées. Ils y virent la Vierge avec l'enfant, environnés d'une lumière céleste; à leurs pieds se prosternaient des rois qui leur offraient des présents. Ils virent aussi la Jérusalem céleste, et, entre les deux villes, une voie ténébreuse, toute couverte d'épines, de luttes et de sang.

Les mages prirent ces images au pied de la lettre; ils supposaient que le nouveau roi était né au milieu de la magnificence, et que tous les peuples se prosternaient devant lui; ce fut pour cela qu'ils allèrent le visiter chargés de présents. Ils crurent que la Jérusalem céleste qu'ils avaient vue était son royaume sur la terre, et que c'était là qu'ils devaient aller. La voie ténébreuse qu'ils avaient observée était, suivant eux, la route qu'ils avaient à faire, ou bien encore le jeune roi était menacé d'une guerre; ils ne savaient pas qu'elle désignait la passion du Sauveur. Plus bas sur l'échelle, ils virent, et je vis avec eux, une tour fort bien travaillée et assez semblable à celles que je vois sur la montagne des Prophètes; au milieu d'une tempête furieuse, l'auvent de la tour, laquelle avait plusieurs entrées, servait de refuge à une Vierge, mais j'ai oublié ce que figurait ce symbole (1). Il y avait, sur cette échelle de Jacob, un nombre considérable d'images, et surtout des symboles de la Vierge, des emblèmes que l'on retrouve dans ses litanies, la fontaine scellée, le jardin fermé, puis aussi des rois qui lui présentaient un sceptre ou un rameau. Ils virent ces différentes images entrer dans les étoiles au fur et à mesure qu'elles se réalisaient. Durant les trois dernières nuits, ils les virent dans un mouvement continuel. Là-dessus le plus digne

(1) Peut-être la fuite en Egypte.

des trois envoya des messagers aux autres, et voyant sur l'échelle les rois offrir leurs présents à l'enfant nouveau-né, ils se mirent aussitôt en route avec leurs riches présents, ne voulant pas, disaient-ils, arriver les derniers. Toutes les tribus, vouées au culte des astres, aperçurent l'étoile; mais celles-ci seulement la suivirent : l'étoile qui les dirigeait n'était pas une comète, c'était un disque lumineux porté par un ange. Durant le jour c'était l'ange lui-même qu'ils suivaient. Grâce à tant de prodiges, ils s'étaient mis en route avec une immense attente, plus tard ils furent extrêmement surpris de ne rien voir de ce qu'ils espéraient. Combien ne furent-ils pas attristés de l'accueil d'Hérode et de l'ignorance absolue de tous ceux auxquels ils parlaient! Enfin, quand, arrivés à Bethléem, ils trouvèrent, au lieu du magnifique château qui leur avait été montré, un souterrain informe, ils furent agités d'un grand doute; cependant ils persévérèrent dans la foi et virent dans le Dieu-Enfant la réalisation de ce que l'étoile leur avait promis.

Ces observations étaient accompagnées de prières, de différents autres actes de religion, de mortifications, de purifications; ils ne se bornaient pas à observer un seul astre, mais les mouvements combinés de plusieurs. Ces pratiques exerçaient une influence fâcheuse sur des gens dont les intentions étaient mauvaises; ils tombaient, en s'y adonnant, dans des convulsions affreuses, et c'était alors que se faisaient ces affreux sacrifices d'enfants. D'autres au contraire, comme les mages, se livraient, dans un recueillement parfait, au milieu du calme le plus profond, à ces observations qui les rendaient de plus en plus charitables et pieux.

VI.

DÉTAILS SUR LEUR VOYAGE.

DU LUNDI 3 AU MERCREDI 5 DÉCEMBRE. — Au moment où les mages venaient de quitter Causour, je vis se réunir à eux un certain nombre de voyageurs qui suivaient la même direction. —Le 3 et le 4 décembre, je les ai vus traverser de vastes plaines. Le 5, ils firent une halte auprès d'une fontaine, mais sans décharger leurs animaux. Ils les abreuvèrent, leur donnèrent à manger et prirent ensuite leur repas.

Ces jours derniers, la Sœur chanta à plusieurs reprises pendant son sommeil des morceaux très-courts sur des airs inconnus, mais singulièrement expressifs. Comme on l'interrogeait à ce sujet, elle répondit :

J'accompagne ces bons rois, ils chantent de très-jolies choses ; ainsi par exemple :

Oui, nous voulons, par delà les montagnes.
Nous prosterner aux pieds du nouveau roi.

Ils s'occupent tour à tour à composer et à chanter ces petits morceaux ; l'un commence et les autres répètent le vers qu'il a chanté ; un autre passe à un autre vers qui est également répété, et c'est ainsi que, pendant presque tout le voyage, ils chantent avec beaucoup de charme et de piété.

Au centre de l'étoile, ou pour parler plus exactement, du globe lumineux qui les dirigeait, j'ai vu l'image d'un enfant avec une croix. Au moment de la naissance du Sauveur, alors qu'ils avaient vu l'apparition de la Vierge dans l'étoile, le globe lumineux était venu se placer au-dessus de cette image et s'était mis aussitôt en mouvement.

Actuellement la pieuse fille va s'occuper tour à tour de la crèche d Bethléem et du voyage des mages.

CHAPITRE DOUZIÈME.

LES MAGES ET LA CRÈCHE.

I.

MARIE A LE PRESSENTIMENT DE L'ARRIVÉE PROCHAINE DES MAGES.

(Du mercredi 5 au mardi 11 décembre.)

MERCREDI 5 DÉCEMBRE. — Marie avait eu une vision relative au voyage des mages, tandis qu'ils faisaient visite au roi de Causour; elle vit aussi que ce dernier songeait à élever un autel au Sauveur. Elle parla de sa vision à Elisabeth et à Joseph, et pria ce dernier de débarrasser la grotte et de faire tous les préparatifs nécessaires pour recevoir convenablement les bons rois. Les visiteurs que Marie a fuis hier en se retirant dans une grotte voisine, sont des curieux, comme il s'en est présenté beaucoup ces jours derniers. Aujourd'hui Elisabeth est repartie pour Jota, accompagnée d'un serviteur.

DU JEUDI 6 AU SAMEDI 8. — Aujourd'hui on a été beaucoup plus tranquille à la grotte de la crèche; la sainte famille a été seule presque toute la journée. Marie n'avait avec elle que la servante de sainte Anne : c'était une femme active, grave et humble. Elle avait une trentaine d'années; elle était veuve sans enfants, et parente de la sainte qui lui avait offert chez elle un asile. Son mari, mort à cette époque, la traitait rudement à cause de ses rapports avec les esséniens; car elle était pieuse et attendait le salut

d'Israël. Il s'emportait contre elle à cette occasion, de même que l'on voit maintenant des hommes se fâcher parce que leurs femmes passent trop de temps à l'église. Il était mort peu de temps après l'avoir abandonnée.

On n'a plus revu depuis quelques jours à la crèche ces gens malhonnêtes qui demandaient avec tant d'audace et ne faisaient qu'insulter et blasphémer; c'étaient des mendiants qui allaient à Bethléem pour la fête de la Dédicace du temple des Machabées. Cette fête est fixée au 25 du mois de casleu (1); mais, comme, l'année de la naissance du Sauveur, elle coïncidait avec le sabbat, elle fut reculée d'un jour, et ne commença que le jour du sabbat, au soir, le 26 du mois de casleu. Cette fête durait huit jours.

Joseph célébra le sabbat à la crèche, sous la lampe, en la compagnie de Marie et de la servante. Le samedi soir commençaient les fêtes de la Dédicace du temple. Joseph établit en trois endroits différents des candélabres, sur chacun desquels il alluma sept petites lampes. On est maintenant fort tranquille, parce que la plupart des visiteurs étaient des voyageurs qui se rendaient à la fête. Jusqu'ici la garde est venue tous les jours pour l'enfant. Anne envoie souvent des messagers chargés de présents et qui lui reportent des nouvelles. Les femmes juives ne se contentent pas de donner le sein aux plus jeunes enfants; aussi au bout de quelques jours on a donné à l'enfant Jésus une bouillie faite de la moelle d'une plante marécageuse, laquelle est légère, agréable au goût et nutritive. — Durant le jour, l'âne est ordinairement dans les pâturages voisins, on ne le rentre que pour la nuit.

(1) Le 25 du mois de casleu arriva donc le sixième jour après la circoncision; par conséquent la circoncision eut lieu le 19 casleu, et la naissance du Sauveur le 12 du même mois.

DIMANCHE 9 ET LUNDI 10 DÉCEMBRE. — Hier dimanche je n'ai plus vu la garde revenir à la crèche. Chaque jour, soir et matin, Joseph se livre aux pratiques commandées par la fête. Depuis qu'elle est commencée à Jérusalem, on est ici parfaitement tranquille. Le lundi arriva un messager de sainte Anne. Il apportait à la Vierge, entre autres objets, de l'étoffe pour faire une ceinture de femme et une charmante corbeille de fruits, fermée en haut par des roses naturelles placées sur les fruits et parfaitement fraîches; la corbeille était haute et étroite; les roses n'avaient pas la couleur des nôtres, elles étaient plus pâles et presque couleur de chair; il y en avait aussi de jaunâtres et de blanches, elles étaient grosses et bien pleines; enfin il s'y trouvait aussi des boutons. Marie me sembla très-heureuse de cet envoi, et plaça la corbeille à côté d'elle.

Ces jours derniers, j'ai souvent vu les mages dans leur voyage, ils étaient dans un pays de montagnes; ainsi ils ont franchi celles où l'on trouve en si grande quantité de ces morceaux de pierre qui ressemblent à des fragments de pots cassés; je suis toujours très-désireuse d'en avoir, tellement ils me paraissent beaux : il y a là aussi des montagnes où l'on trouve en abondance des pierres blanches transparentes, semblables à des œufs d'oiseau, ainsi que du sable blanc. — Je viens de les voir dans le pays qu'ils habitaient à l'époque où le Sauveur les visita; je ne les ai pas vus à la ville de tentes, car elle n'existait pas encore à cette époque.

II.

VISITES A LA VIERGE.—LA CARAVANE DES MAGES.

DU MARDI 11 AU JEUDI 13 DÉCEMBRE. — Il me semble que Joseph a l'intention de s'établir à Bethléem

après la purification de la Vierge ; je crois qu'il a même cherché un emplacement convenable. Il y a trois jours, des gens riches de Bethléem sont venus à la crèche, maintenant ils voudraient bien recevoir chez eux la sainte famille. C'est pour cela que Marie s'est tenue cachée dans la grotte voisine. Joseph les a remerciés de leur proposition. Sainte Anne viendra prochainement visiter la Vierge; je l'ai vue ces jours-ci extrêmement occupée, elle partageait ses troupeaux avec les pauvres et avec le temple ; la sainte famille était toujours fidèle à faire ainsi trois parts de ce qu'elle avait. On faisait encore chaque jour, soir et matin, les exercices de la fête de la Dédicace. Je crois qu'il y a eu le 13 une fête différente. J'ai vu faire à Jérusalem les préparatifs d'une fête ; dans la plupart des maisons, on ferma les fenêtres et on suspendit des tentures. J'ai vu aussi dans la grotte, auprès de Joseph, un prêtre ayant des rouleaux à la main ; ils prièrent ensemble auprès d'une petite table recouverte de rouge et de blanc; il m'a semblé qu'il voulait voir si Joseph célébrait la fête, ou qu'il lui annonçait une fête nouvelle (1). Depuis quelques jours, on était tranquille à la crèche, il ne s'y présentait plus de visiteurs.

DU VENDREDI 14 AU MARDI 18 DÉCEMBRE. — La fête de la Dédicace du temple finit avec le sabbat, Joseph n'alluma plus les petites lampes. Le 16 et le 17, il vint encore à la crèche un assez grand nombre de personnes du voisinage. Les mendiants insolents reparurent de nouveau. J'attribuai leur présence à ce que maintenant on revenait de la fête. — Le 17, je vis arriver des serviteurs de sainte Anne avec des présents et différents ustensiles. Marie est bien plus

(1) Il s'agissait d'un jour de fête, cependant il lui semblait que le jour de la nouvelle lune était déjà passé; elle ne savait pas bien ce que cette fête pouvait être.

habile que moi à faire la charité aux pauvres; tout a disparu en un moment. Je vois aussi que Joseph commence à faire des préparatifs dans la grotte de la crèche, dans les grottes voisines, enfin dans celle de Mahraa ; il a déposé des provisions dans cette dernière. On attendait prochainement la visite de sainte Anne, et, d'après les indications de la Vierge, l'arrivée des mages.

Aujourd'hui 17 décembre, j'ai vu les mages arriver à une heure assez avancée de la soirée à une petite localité fort peu agglomérée; la plupart des maisons m'ont paru entourées de clôtures élevées et parfaitement fermées; il m'a semblé que c'était la première ville juive de ce côté. Les voyageurs étaient ici en ligne droite avec Bethléem ; cependant ils tournèrent à droite, sans doute à cause d'un détour que faisait la route. En arrivant à cette localité, ils chantèrent avec entrain de fort jolis airs ; ils étaient extrêmement heureux, parce que l'étoile brillait d'une façon exceptionnelle : on eût dit le disque de la lune, on pouvait même distinguer parfaitement les ombres. Cependant les gens du pays semblaient ne pas voir l'étoile, ou du moins ne pas s'en occuper. Ils étaient d'ailleurs bons et empressés à rendre service. Plusieurs des voyageurs étant descendus, ils les aidèrent à abreuver leurs montures. Je pensai alors au temps des Patriarches, alors que les hommes étaient si bons et si hospitaliers. Plusieurs habitants, des rameaux à la main, conduisirent le cortége à travers la ville, et même un peu au delà. L'étoile qui les dirigeait n'était pas toujours également lumineuse, elle s'obscurcissait parfois; elle brillait davantage dans les pays où les gens de bien étaient en plus grand nombre; quand les voyageurs la voyaient plus brillante, ils se sentaient particulièrement touchés, espérant trouver le Messie dans cet endroit.

MARDI 18 DÉCEMBRE. — Ce matin, ils ont traversé, sans s'y arrêter, une ville tout enveloppée de nuages; à quelque distance de là, ils ont passé un cours d'eau qui se jette dans la mer Morte (*l'Arnon?*). Un certain nombre de ceux qui les accompagnaient sont restés dans les deux dernières localités; j'ai vu de la façon la plus positive que quelqu'un a cherché un refuge dans l'une d'elles, à l'occasion d'une querelle qui eut lieu avant l'avénement de Salomon au trône. Ils ont traversé le cours d'eau ce matin et sont enfin arrivés à une route excellente.

III.

LES MAGES A MANATHÉE. — LEURS ANCÊTRES EN ÉGYPTE.

(Du 19 au 21 décembre.)

MERCREDI 19 DÉCEMBRE. — Ce soir, j'ai vu la caravane des mages, forte de deux cents hommes environ (leur libéralité avait engagé un grand nombre d'étrangers à les suivre), au delà du cours d'eau qu'ils venaient de passer et à l'est d'une ville, de l'autre côté de laquelle j'ai vu le Sauveur passer, sans y entrer, le 31 juillet de la troisième année de sa vie publique (1); le nom de cette ville m'a semblé être Manathéa, Métanéa, Médana ou Madian (2). Elle était habitée par des idolâtres et des Juifs mêlés ensemble. Ils étaient très-méchants, et bien que la route principale traversât leur ville, ils ne voulurent pas permettre aux mages d'y passer. Quittant donc la route à l'est de la ville, ils se dirigèrent vers une enceinte qui renfermait des hangars et des écuries; ils dres-

(1) *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* t. V, chap. XII, p. 325.

(2) Saint Jérôme mentionne une ville de Méthané auprès de l'Arnon; de là les Méthanites, dont parle la sainte Ecriture (*I Paralip.* XI, 43).

sèrent leurs tentes, firent abreuver leurs animaux, leur donnèrent à manger et prirent ensuite leur repas. Je les ai vus camper en ce même lieu les deux jours suivants; mais ils étaient extrêmement tristes, parce que, pas plus que dans la première ville, on ne voulait entendre parler du roi nouveau-né; cependant j'entendis qu'ils parlèrent avec beaucoup de bonté aux habitants des motifs de leur long voyage, de la longueur de la route et de plusieurs autres circonstances intéressantes; voici ce que je me rappelle encore à ce sujet.

Ils avaient reçu depuis longtemps l'annonce de la naissance du nouveau roi. Je crois que ce fut peu de temps après Job et avant le voyage d'Abraham en Egypte, alors qu'environ trois mille Mèdes du pays de Job (ils demeurèrent aussi en d'autres contrées) s'étaient dirigés vers l'Egypte pour une expédition militaire et s'étaient avancés jusque dans le pays d'Héliopolis. Je ne sais plus bien quel motif les avait entraînés si loin de leur pays; c'était une guerre, je crois qu'ils allaient secourir quelqu'un; seulement leur but n'était pas saint, ils devaient combattre quelque chose de saint, de saints personnages, un mystère religieux qui se rattachait à la réalisation de la promesse, mais je ne sais plus bien de quoi il s'agissait. A leur arrivée dans le pays d'Héliopolis, plusieurs de leurs chefs eurent en même temps une révélation au moyen de l'apparition d'un ange qui leur défendit d'aller plus loin. Il leur annonça un Sauveur qui devait naître d'une vierge et recevoir les hommages de leurs descendants : je ne sais plus bien le motif pour lequel il leur fut dit de ne pas aller plus loin, mais de retourner chez eux et de se livrer à l'observation des astres. Je les vis ensuite célébrer en Egypte de grandes fêtes dans lesquelles ils élevèrent des arcs de triomphe et des autels qu'ils ornèrent

de fleurs; ce ne fut qu'après ces fêtes qu'ils reprirent la route de leur pays. Ils étaient Mèdes de naissance et observaient les astres; ils étaient très-grands, leur taille était presque celle des géants; il y avait dans toute leur personne quelque chose de noble; leur teint, très-agréable à l'œil, était une nuance intermédiaire entre le brun et l'olivâtre. Ils étaient nomades et domptaient, quand ils le voulaient, les autres tribus, grâce à leur force extraordinaire. J'ai oublié le nom de leur prophète le plus célèbre. Ils avaient un grand nombre de prophéties et des présages par le moyen des animaux. Souvent, tandis qu'ils étaient en marche, des animaux venaient se placer sur leur chemin, écartant les jambes et disposés à se laisser tuer plutôt que de les laisser passer; ils voyaient en cela un présage divin et changeaient de direction. Les mages ajoutèrent que ces Mèdes, à leur retour de l'Egypte, rapportèrent chez eux la prophétie, et que l'on commença dès lors à observer les astres; ces pratiques, tombées en désuétude, furent rappelées par un disciple de Balaam, puis, mille ans après celui-ci, par les prophétesses, filles des trois frères; enfin, au bout de cinq cents ans, l'étoile qu'ils suivaient était venue leur annoncer le nouveau roi qu'ils devaient adorer. Ils firent connaître tous ces détails avec beaucoup de simplicité et d'animation à leurs auditeurs, curieux de les entendre; mais ils furent bien tristes en voyant que ceux-ci croyaient à peine à ce que, pendant deux mille ans, leurs ancêtres avaient attendu avec une telle impatience.

Le soir, l'étoile fut enveloppée de nuages; pendant la nuit, elle reparut brillante au milieu des nuages: elle semblait plus grande que d'ordinaire, comme si elle avait été plus proche de la terre; aussitôt les voyageurs sortirent de leurs tentes, et, allant éveiller

les habitants qui reposaient non loin de là, ils leur montrèrent l'étoile. Ils ouvrirent de grands yeux et les portèrent vers le ciel avec étonnement; quelques-uns furent touchés, d'autres se scandalisèrent au sujet des mages, enfin la plupart ne cherchèrent qu'à tirer bon parti de leur libéralité.

Je les entendis calculer la distance qu'ils avaient parcourue depuis leur point de réunion, ils comptaient par journées de pied, qu'ils supposaient être de douze lieues; mais grâce à leurs montures (c'étaient des dromadaires qui sont bien plus rapides que les chevaux), ils faisaient en moyenne trente-six lieues par jour, compris la nuit et les haltes. Ainsi, le plus éloigné des trois avait pu parcourir en deux jours la distance de cinq fois douze lieues qui le séparait de ses amis, et les deux autres avaient fait en un jour et une nuit les trente-six lieues qui les séparaient du rendez-vous commun. De ce point jusqu'ici ils avaient fait six cent soixante-douze lieues; enfin, depuis la naissance du Sauveur, ils avaient employé à leur voyage vingt-cinq jours et autant de nuits, les jours de repos compris.

JEUDI 20 ET VENDREDI 21 DÉCEMBRE. — La caravane s'est reposée ici durant ces deux jours, et j'ai entendu leurs entretiens. Le vendredi soir, l'heure du sabbat arrivée, comme les Juifs de la localité passaient sur un pont un cours d'eau à l'ouest pour se rendre à la synagogue d'une localité voisine, ils se disposèrent au départ et prirent congé des habitants. Ceux-ci ont observé plusieurs fois l'étoile qui dirigeait les mages et témoigné à cette occasion une extrême surprise, mais ils n'en ont pas été plus respectueux. Les impudents, se jetant sur les voyageurs comme des essaims de guêpes, les accablèrent de demandes importunes, et ceux-ci ne cessèrent de leur distribuer des pièces triangulaires jaunâtres, sem-

blables à des plaques d'or et des grains d'une couleur plus foncée : il faut qu'ils aient été bien riches. Enfin, les habitants leur firent faire le tour de leurs remparts à l'extérieur de la ville, où j'aperçus des idoles qui dominaient les temples; ils passèrent le pont et traversèrent la petite localité juive. De là ils continuèrent rapidement leur route dans la direction du Jourdain par un chemin excellent. Ils avaient encore vingt-quatre lieues à faire pour arriver à Jérusalem.

IV.

LA SAINTE FAMILLE A LA CRÈCHE.

(Du mercredi 19 au samedi 22 décembre.)

Le 19, au soir, j'ai vu aux environs de Béthanie sainte Anne avec son second époux, Marie d'Héli, une suivante et un serviteur qui conduisait deux ânes; ils étaient en route pour Bethléem, ils passèrent la nuit à l'endroit où je les ai rencontrés. Joseph a déjà terminé les travaux qu'il avait dû exécuter à la crèche et dans les grottes latérales pour loger ses hôtes de Nazareth et pour recevoir les mages, dont Marie lui avait annoncé la visite prochaine alors qu'ils se trouvaient à Causour. Joseph et Marie s'étaient retirés avec l'enfant dans une autre grotte, celle de la crèche ayant été complétement débarrassée. On n'y avait laissé que l'âne; le foyer même avait été enlevé, ainsi que tout ce qui servait à la préparation des aliments. Autant que je puis le dire, Joseph a payé, il y a quelques jours, la seconde partie de l'impôt. Depuis quelque temps, des gens de Bethléem, poussés par la curiosité, venaient de nouveau en grand nombre pour voir l'enfant. Il se laissait prendre facilement par plusieurs, tandis qu'il se détournait des autres en pleurant.

J'ai vu la sainte Vierge parfaitement établie dans son nouveau logis qu'on venait de disposer d'une façon convenable. Son lit était adossé à la paroi : l'Enfant Jésus était couché à ses côtés dans une sorte de longue corbeille faite d'un jonc épais, laquelle se relevait au-dessus de la tête et reposait sur des morceaux de bois croisés. Le lit de la Vierge et le berceau de l'enfant étaient séparés du reste du souterrain par une cloison en osier. Le jour, quand elle ne tenait pas à être seule, elle s'asseyait en avant de la cloison, ayant l'enfant à ses côtés. Le lit de Joseph, qui se trouvait à l'autre extrémité du souterrain, était également isolé par une cloison. Un morceau de bois, se détachant de la paroi, soutenait un vase en terre dans lequel brûlait une lampe ; elle était placée assez haut pour que la lumière se répandît au delà des deux cloisons. J'ai vu Joseph qui apportait à Marie un peu de nourriture dans un plat, ainsi qu'une petite cruche avec de l'eau.

JEUDI 20 DÉCEMBRE. — Ce soir commençait un jour de jeûne ; on prépara tout ce qui devait être mangé le lendemain, on couvrit le feu, on ferma les fenêtres avec des rideaux ; enfin, on éloigna tous les ustensiles servant aux travaux manuels (1). Anne est arrivée à la crèche avec son second époux, la sœur aînée de la Vierge et une servante. Je les avais vus en route ces jours derniers. Ils devaient être logés dans la grotte de la crèche, c'est pour cela que la sainte famille s'est établie dans un autre souterrain, l'âne cependant est resté. J'ai vu aujourd'hui Marie déposer l'enfant dans les bras de sa mère, celle-ci fut extrêmement émue. Anne avait apporté des couvertures, des langes, enfin des provisions de bouche. La

(1) Le 8 et le 16 du mois de Thébet étaient des jours de jeûne dans le calendrier juif.

servante de sainte Anne était singulièrement habillée. Ses cheveux tressés formaient une sorte de réseau qui, par derrière, lui descendait jusqu'à la ceinture; sa tunique était courte et ne dépassait pas les genoux; le corsage, serré autour des reins et se terminant en pointe, formait, dans sa partie inférieure, une espèce de poche, destinée à recevoir différents objets; elle avait une corbeille qu'elle portait au bras. Le vieux serviteur était humble et respectueux. La couche qu'Elisabeth avait occupée, le fut aussi par sainte Anne. Marie parla à sa mère avec beaucoup de confiance et d'abandon, ainsi qu'elle l'avait fait pour sa cousine. Anne mêla ses pleurs à ceux de la Vierge, et tout cela fut interrompu par les caresses de l'enfant Jésus.

VENDREDI 21 DÉCEMBRE. — Aujourd'hui, j'ai vu de nouveau la Vierge dans la grotte de la crèche et l'enfant dans la crèche. Quand Joseph et Marie sont seuls avec le divin enfant, je les vois souvent lui rendre leurs hommages; de même j'ai vu aujourd'hui Anne et la Vierge, pieusement penchées au-dessus de la crèche, contempler le petit Jésus avec beaucoup de ferveur et de dévotion. Je ne saurais plus dire maintenant si ceux qui avaient accompagné sainte Anne ont logé dans l'autre grotte, ou s'ils sont allés plus loin; je crois plutôt qu'ils ont continué leur route (1). J'ai vu aujourd'hui qu'Anne avait apporté à la mère et à l'enfant un grand nombre d'objets, comme des langes et des couvertures. Marie a reçu, depuis qu'elle est à Bethléem, un nombre considérable d'objets de toute nature; malgré cela, elle est toujours dans un dé-

(1) Ces imperfections du récit et cette crainte de se tromper sont des garants de la réalité objective de ces visions, on voit par là que la narratrice se trouve dans ces tableaux en présence d'objets qui lui sont proposés par une volonté autre que la sienne, sans qu'elle puisse à son gré les voir, ne pas les voir ou les rappeler devant elle.

nûment presque complet, parce qu'elle donne aussitôt ce qu'elle a reçu, même ce qui lui est le plus nécessaire. Je lui ai entendu dire que les mages de l'Orient doivent venir prochainement et lui apporter de grands présents, elle ajouta qu'il en résulterait peut-être beaucoup d'éclat. Je crois que, pendant le séjour des mages, sainte Anne se rendra à trois lieues d'ici, chez l'une de ses sœurs, pour revenir ensuite.

SAMEDI 22 DÉCEMBRE. — Ce soir, après la clôture du sabbat, j'ai vu sainte Anne et ceux qui l'avaient accompagnée, prendre pour quelque temps congé de la sainte Vierge. Elle s'est rendue à trois lieues d'ici, dans la tribu de Benjamin, pour visiter une sœur cadette qui s'est mariée dans cette localité : je ne sais plus maintenant le nom de ce village, qui se compose seulement de quelques maisons et d'un champ; il se trouve à une demi-lieue de la dernière station de la sainte famille dans son voyage à Bethléem, auprès de l'endroit où demeuraient les parents de saint Joseph. Ils y ont passé la nuit du 22 au 23 novembre.

V.

LES MAGES PASSENT LE JOURDAIN. — ILS ARRIVENT A JÉRUSALEM.

SAMEDI 22 DÉCEMBRE. — A partir de Mathanée, la caravane poursuivit rapidement et facilement son voyage pendant la nuit. Ils ne traversèrent plus de ville, ils longèrent les petites localités dans lesquelles le Sauveur, vers la fin de juillet de sa troisième année, a guéri, prêché et béni les enfants, ainsi à Béthabara (1); ils sont arrivés le matin de bonne

(1) *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. V, chap. XII, p. 308.

heure à l'endroit même où l'on devait passer le Jourdain. Comme on était au jour du sabbat, ils n'ont rencontré sur leur route qu'un petit nombre de voyageurs. Il était environ sept heures quand ils passèrent le fleuve. D'ordinaire on le traversait sur un simple radeau fait de quelques planches, mais pour les caravanes considérables on dressait une sorte de pont. Ce pont était fait pour de l'argent par un certain nombre de bateliers qui demeuraient sur la rive; mais à cause du jour du sabbat, les voyageurs eurent à s'occuper eux-mêmes de ces préparatifs et ne furent aidés que par un petit nombre de païens, esclaves des bateliers, dont ils rétribuèrent les services. Le Jourdain n'était pas très-large en cet endroit, encore s'y trouvait-il des bancs de sable. On disposa des planches sur les poutres dont se composait le radeau ordinaire, afin de faire passer les chameaux. Je vis encore que quand la caravane fut arrivée à l'un des premiers bancs de sable, on enleva le pont mobile et on le reporta plus loin, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à l'autre rive. Il fallut un certain temps pour que toute la caravane pût passer heureusement.

Le soir, vers onze heures et demie, elle dit encore :

Ils laissent Jéricho sur la droite, ils sont précisément dans la direction de Bethléem, mais ils tournent un peu plus à droite, du côté de Jérusalem. Il y a bien avec eux une centaine d'étrangers. J'aperçois à distance une petite ville qui ne m'est pas inconnue, sur un cours d'eau qui de Jérusalem va de l'ouest à l'est. Ils traverseront certainement la petite ville ; ils ont pendant quelque temps le cours d'eau à main gauche. Je vois Jérusalem tantôt paraître et tantôt disparaître, suivant les sinuosités de la route.

Plus tard elle dit encore :

Ils ont pourtant négligé la petite ville, ils ne l'ont pas traversée, ils ont tourné plus à droite du côté de Jérusalem.

Aujourd'hui 22 décembre au soir, après la clôture du sabbat, j'ai vu la caravane des mages arriver en avant de Jérusalem ; j'ai vu ses hautes tours qui s'élevaient dans les airs. L'étoile qui les guidait avait presque entièrement disparu, elle ne brillait plus qu'un peu derrière la ville. Plus ils s'étaient approchés de Jérusalem, plus les voyageurs avaient senti leur courage faiblir ; car l'étoile n'était plus à beaucoup près aussi brillante qu'auparavant, et depuis qu'ils étaient en Judée ils ne l'avaient vue que fort rarement. Ils s'étaient imaginé trouver partout de l'allégresse et des réjouissances au sujet du Sauveur nouveau-né qu'ils étaient venus chercher de si loin, et cependant ils ne voyaient nulle part la moindre trace de mouvement ; ils étaient donc inquiets et incertains, croyant que peut-être ils s'étaient trompés.

La caravane, forte de plus de deux cents hommes, se développait sur environ un quart de lieue. Déjà à Causour un groupe formé de personnages distingués s'était joint à eux, d'autres en avaient fait autant un peu plus loin. Les trois mages étaient assis sur des dromadaires, ou chameaux à deux bosses, entre les paquets dont ces animaux étaient chargés ; venaient ensuite trois autres dromadaires, chargés de paquets et montés par des guides. Chacun des mages avait avec lui quatre jeunes chefs de sa tribu ; ce fut parmi eux que je vis le mari de Cuppès et Azarias d'Atom, assez jeunes à cette époque et que je retrouvai trente ans plus tard mariés et pères de famille lors du voyage que le Sauveur fit en Arabie (1). La plupart des au-

(1) *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. VI, chap. XVIII, p. 3 et 8.

tres compagnons des mages montaient des animaux rapides, au pelage gris et dont la tête était singulièrement gracieuse; je ne saurais dire si c'étaient des ânes ou des chevaux, mais ils étaient tout différents de nos chevaux. Les montures des chefs étaient richement caparaçonnées et chargées d'étoiles et de chaînettes d'or. Plusieurs des gens de la troupe s'étant avancés jusqu'à la porte revinrent avec des soldats et des surveillants. On s'étonnait de voir arriver à une époque que ne marquait aucune fête, par une route peu fréquentée, une caravane si considérable qui n'était point attirée par le commerce. On les interrogea, et ils firent connaître le motif qui les amenait : ils parlèrent de l'étoile et du nouveau-né, mais personne ne savait ce qu'ils voulaient dire. Ils furent alors tout à fait ébranlés, il était certain qu'ils s'étaient trompés; car ils ne trouvaient personne qui comprît ce qu'ils disaient; on les regardait avec surprise, sans pouvoir deviner le motif qui les amenait.

Les gardes de la porte voyant la facilité avec laquelle ils avaient fait des aumônes considérables à des mendiants réunis autour d'eux et comprenant qu'ils voulaient se loger, qu'ils étaient disposés à payer largement et enfin qu'ils tenaient beaucoup à s'entretenir avec le roi Hérode, quelques-uns d'entre eux se rendirent à la ville; cette première démarche fut suivie d'allées et de venues, de pourparlers, de messages, d'explications qui prirent assez de temps. Cependant les mages adressèrent la parole à des gens de toute condition qui s'étaient arrêtés autour d'eux. Plusieurs avaient entendu parler d'un enfant qui devait être né à Bethléem, mais ce n'était pas celui qu'ils cherchaient, car ses parents étaient pauvres et vulgaires; d'autres se contentèrent de rire; voyant donc, par ce qu'on leur laissait entendre, qu'Hérode ne savait rien d'un enfant nouveau-né, comme d'ailleurs

ils ne comptaient guère sur ce prince, ils perdirent ce qui leur restait de courage, se demandant avec inquiétude quel langage ils devaient tenir au prince. Au milieu de leurs angoisses ils restèrent silencieux et se mirent en prières : aussitôt le courage leur revint, et ils se dirent l'un à l'autre : Celui qui nous a conduits si rapidement par le moyen de son étoile, saura bien nous ramener heureusement chez nous.

Enfin les gardiens étant revenus, on conduisit la caravane à une certaine distance autour des murs, et on les fit entrer par une porte assez rapprochée de la montagne du Calvaire. Non loin du marché aux Poissons, on les fit entrer avec leurs bêtes de charge dans une vaste cour ronde, entourée d'écuries et d'habitations, avec des soldats armés aux portes; les animaux furent menés dans les écuries; pour eux, ils s'abritèrent sous un hangar, voisin d'un puits, au milieu de la cour; c'est là même que leurs animaux avaient été abreuvés. D'un côté cette cour ronde était adossée à une éminence, de deux autres côtés elle était isolée, des arbres s'élevaient à l'entrée. Bientôt des employés, le flambeau à la main, vinrent deux à deux examiner ce que les mages avaient dans leurs paquets; je crois que c'étaient des douaniers.

VI.

HÉRODE ET LES MAGES.

Le château d'Hérode, édifice fort élevé, n'était guère éloigné de ce bâtiment; je vis que toute la route était éclairée avec des flambeaux et des lanternes suspendues à des bâtons. Le prince, ayant fait descendre l'un de ses officiers, fit introduire secrètement dans le palais le vieux roi Théocéno; il était alors

plus de dix heures du soir. Il fut reçu dans l'une des salles par un des courtisans d'Hérode qui l'interrogea sur les motifs de son voyage. Il répondit simplement à toutes les questions qui lui furent faites et le pria de demander à Hérode où se trouvait le nouveau-roi des Juifs, dont ils avaient suivi l'étoile et auquel ils voulaient rendre leurs hommages. Le courtisan ayant porté ce message au prince, celui-ci fut extrêmement troublé ; cependant il dissimula son embarras et fit répondre qu'il prendrait des informations à ce sujet : en attendant, ils pouvaient se reposer tranquillement, le lendemain matin il les recevrait tous et leur ferait part des résultats de ses recherches. Théocéno rejoignit donc ses amis sans pouvoir leur apporter de bonnes nouvelles. Rien n'avait été disposé pour la nuit, ils rechargèrent même en partie leurs montures. Ils ne dormirent point de toute la nuit ; je les vis parcourir la ville en différents sens avec des guides et contempler le ciel, comme s'ils cherchaient leur étoile. La ville était tranquille, mais les gardes de la cour où s'étaient établis les mages étaient en mouvement et s'interrogeaient. Les mages penchaient à croire qu'Hérode était parfaitement au courant de ce qu'ils demandaient, mais qu'il voulait le leur cacher.

Au moment où Théoceno fut introduit chez Hérode, on y célébrait une fête ; les salles étaient éclairées, il s'y trouvait un grand nombre d'hommes du monde et de femmes richement parées. Les questions faites par Théocéno sur le compte d'un roi nouvellement né l'inquiètèrent beaucoup, et il fit convoquer immédiatement les princes des prêtres et les docteurs de la loi ; je les vis arriver chez lui un peu avant minuit, des rouleaux sous le bras ; ils avaient leurs vêtements sacerdotaux, leurs pectoraux et des ceintures ornées de lettres, j'en vis autour de lui au moins une vingtaine.

Il leur demanda en quel lieu le Christ devait naître. Alors, déployant leurs rouleaux, ils lui en montrèrent un passage, en disant : « C'est à Bethléem de Juda, car il est écrit dans le prophète Michée : Et toi Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre des villes principales de Juda. Car c'est de toi que sortira le Dominateur, qui doit conduire Israël, mon peuple. » Bientôt Hérode alla se promener avec plusieurs d'entre eux sur la plate-forme du palais et chercha en vain à voir l'étoile dont Théocéno lui avait parlé. Il était dans une grande agitation, les doctes prêtres s'efforcèrent de le tranquilliser par tous les moyens possibles, lui disant qu'il ne fallait pas tenir le moindre compte de tous les dires de ces orientaux : c'étaient des aventuriers qui s'abandonnaient avec leurs étoiles à toutes sortes de fables ; s'il était arrivé quelque chose de ce genre, on l'aurait su depuis longtemps à Jérusalem, au temple aussi bien qu'à la cour.

DIMANCHE 23 DÉCEMBRE. — Ce matin, de bonne heure, j'ai vu Hérode faire appeler mystérieusement les mages au palais. On les reçut sous une arcade, et on les conduisit dans une salle où l'on avait disposé pour les recevoir des rameaux et des bouquets dans des vases, ainsi que des rafraîchissements. Au bout de quelque temps, le prince ayant paru, ils s'inclinèrent devant lui, et l'interrogèrent touchant le roi des Juifs dont ils avaient appris la récente naissance. Hérode cacha autant que possible le trouble qui l'agitait, et simula même une grande joie. Il y avait encore avec lui quelques docteurs de la loi. Il interrogea les étrangers sur ce qu'ils avaient vu, et Menzor lui décrivit la dernière image qu'ils avaient aperçue dans l'étoile, immédiatement avant leur départ. C'était une Vierge et devant elle un enfant, du flanc droit duquel sortait un rameau lumineux, destiné à

soutenir une tour avec plusieurs portes. Cette tour s'était transformée ensuite en une grande cité; ils avaient vu au-dessus l'enfant avec un appareil royal, la couronne, l'épée, le sceptre; alors les rois de la terre étaient venus avec eux se prosterner devant l'enfant et l'adorer, car il possédait un royaume qui devait dominer sur tous les royaumes du monde. Hérode leur répondit qu'il y avait une prophétie de ce genre touchant Bethléem d'Ephrata; il leur conseillait donc d'y aller en secret et de faire toutes les recherches nécessaires; quand ils auraient trouvé et adoré l'enfant, ils reviendraient le trouver; ainsi il pourrait aller lui-même lui offrir ses hommages. Les mages se retirèrent bientôt, sans avoir rien accepté des rafraîchissements qu'on avait disposés pour eux; le jour commençait à peine à poindre, car les flambeaux étaient encore allumés à l'entrée du château. Hérode les a reçus en secret, à cause des bruits qui circulaient dans la ville. Cependant, le jour étant venu, ils firent les préparatifs du départ. Les étrangers, qui s'étaient réunis à eux sur la route, s'étaient dès la veille répandus dans la ville.

VII.

NOUVEAUX DÉTAILS SUR HÉRODE.

Depuis quelque temps Hérode était sombre et triste. Vers l'époque de la naissance du Sauveur, il était encore à son château de Jéricho, et avait tramé de là un crime abominable. Il avait fait donner les places les plus importantes du temple à des gens de son parti, qui lui révélèrent ce qui s'y passait et trahirent ceux qui étaient opposés à ses desseins; il y avait surtout parmi ces derniers un des officiers su-

périeurs du temple, homme juste et craignant Dieu. Hérode, l'ayant fait inviter amicalement à se rendre à son château de Jéricho, le fit attaquer dans le désert et tuer par ses émissaires; on répandit le bruit qu'il avait été assassiné par des brigands. Quelque temps après, étant revenu à Jérusalem pour la fête de la Dédicace du temple, qui se célébrait le 25 casleu, il se rendit coupable d'une autre action aussi détestable. Il voulut honorer les Juifs et piquer leur curiosité à sa manière. Ayant fait fabriquer en or l'image d'un agneau ou plutôt d'un chevreau, car j'y ai vu des cornes, il songea à le faire placer pour la fête au-dessus de la porte qui conduisait du parvis des femmes à celui des sacrifices. C'était une idée qu'il avait conçue depuis longtemps et à laquelle il tenait beaucoup. Les prêtres ayant fait de l'opposition, il les menaça de les frapper d'une amende; ils offrirent de la payer, ajoutant que jamais ils ne toléreraient une image défendue par la loi. Le prince, extrêmement irrité, voulut la faire placer secrètement à l'endroit qu'il lui avait assigné, mais son projet fut découvert; un officier, plein de zèle, s'emparant de l'image, la lança contre le sol et la brisa. Il en résulta du tumulte, et il fit emprisonner l'officier. Cet incident mécontenta tellement le prince qu'il regretta d'être venu à la fête; mais ses courtisans, pour le distraire, lui offrirent toutes sortes de divertissements.

Telles étaient ses dispositions lorsque commencèrent à se répandre les bruits relatifs à la naissance du Sauveur. Depuis longtemps, en Judée, un certain nombre de personnes pieuses considéraient comme prochain l'avénement du Messie. Les bergers avaient parlé des choses extraordinaires qui avaient signalé la naissance de l'enfant; cependant les grands, les riches ne voyaient dans tout cela que des fables et des commérages. Hérode en avait aussi su quelque

chose, et par suite de cela il avait fait prendre en secret des informations à Bethléem. Ses espions s'étaient rendus à la crèche trois jours après la naissance du Sauveur, et, après s'être un instant entretenus avec le pauvre Joseph, ils étaient venus dire, dans un langage inspiré par l'orgueil, qu'il n'y avait absolument rien au fond de tout cela ; ils avaient trouvé une famille pauvre dans une misérable caverne; le reste ne valait pas la peine qu'on en parlât. Leur orgueil même les avait empêchés dès le commencement d'interroger sérieusement saint Joseph, d'autant plus qu'ils avaient reçu l'ordre d'éviter toute espèce d'éclat. Tout à coup l'apparition subite des mages et de leur immense caravane vint le jeter dans un grand trouble; ils venaient de loin, évidemment il y avait en tout cela autre chose qu'un vain bruit. Comme ils lui avaient parlé nettement d'un nouveau roi, il feignit avoir lui-même le désir de lui rendre ses hommages, et cette assurance du prince les réjouit. — L'aveuglement intéressé des docteurs n'avait pu le tranquilliser, et l'intérêt qu'il avait à tenir la chose aussi secrète que possible fut la règle de sa conduite. Il ne se hâta point de contredire les affirmations des mages et de mettre la main sur le Sauveur, de peur que le peuple, déjà indisposé contre lui, n'attachât trop d'importance aux dires des étrangers et ne lui suscitât des embarras à cette occasion; ce fut ainsi qu'il se décida à les charger de prendre des informations, se réservant d'agir lui-même en conséquence. Plus tard les mages, conformément à l'ordre de Dieu, étant repartis sans passer par Jérusalem, il profita de leur prétendue fuite pour répandre le bruit qu'ils avaient été trompés ou avaient voulu le tromper. Ils étaient sans doute honteux et humiliés d'avoir donné eux-mêmes et fait tomber les autres dans un piége si grossier, car quel

autre motif pouvaient-ils avoir de fuir ainsi mystérieusement, après avoir été si bien reçus par lui? Il essaya donc d'assoupir l'affaire; seulement il fit savoir aux habitants de Bethléem qu'ils devaient s'interdire tous rapports avec cette famille et ne pas accepter sans contrôle les bruits les plus vains, les fables les plus ridicules. Au bout de quinze jours, la sainte famille ayant quitté Bethléem, le peuple cessa de s'occuper de ces affaires sur lesquelles il n'avait cependant pas eu son apaisement, et les bons n'osèrent pas manifester les espérances qu'ils avaient conçues. Quand tout fut rentré dans le silence, Hérode songea à se débarrasser du Sauveur; mais il lui fut dit que la famille suspecte avait quitté Nazareth avec l'enfant. Il ne négligea rien pour retrouver ses traces; mais ses démarches ayant été infructueuses et ses inquiétudes croissant de jour en jour, il eut recours à un moyen désespéré, celui de faire égorger en masse les petits enfants; il avait eu à l'avance la précaution de réunir des troupes pour prévenir toute espèce de soulèvement. — Je crois que les saints innocents ont été martyrisés en sept endroits différents.

VIII.

LES MAGES VONT DE JÉRUSALEM A BETHLÉEM.

Je vis les mages sortir de Jérusalem par l'une des portes du sud. Une troupe d'hommes les suivit jusqu'à un ruisseau en avant de la ville et revint ensuite : quand ils l'eurent passé, ils s'arrêtèrent un moment pour chercher leur étoile; l'ayant aperçue, ils poussèrent des cris d'allégresse et continuèrent leur route en faisant entendre des chants joyeux.

L'étoile ne les conduisit pas à Bethléem par la route la plus directe, elle leur fit faire un détour du côté de l'ouest. Ils passèrent à côté d'une petite ville que je connais fort bien ; quelque temps après, vers midi, je les vis s'arrêter auprès d'un bourg, dans une très-jolie position, et se mettre à prier. En ce moment, une source jaillit sous leurs yeux ; transportés de joie, ils descendirent, creusèrent un réservoir à la source et en garnirent les abords d'un sable fin, de pierres et de gazon. Ils passèrent plusieurs heures en cet endroit, abreuvèrent leurs montures, leur donnèrent du fourrage et prirent eux-mêmes leur repas ; car, à Jérusalem, l'inquiétude et des dérangements de toute nature les avaient empêchés de penser à leurs besoins. Dans la suite, j'ai vu le Sauveur et ses disciples s'arrêter à différentes reprises auprès de cette source. L'étoile, qui pendant la nuit brillait comme un globe de feu, avait maintenant à peu près l'aspect de la lune en plein jour ; elle n'était pas tout à fait ronde, mais comme tailladée sur les bords ; je l'ai vue plusieurs fois couverte par des nuages. La route directe de Bethléem à Jérusalem était obstruée de voyageurs chargés de bagages et accompagnés d'ânes ; sans doute ils revenaient de Bethléem où ils avaient payé l'impôt, ou encore ils allaient au temple ou au marché de Jérusalem. Au contraire, le chemin que les mages suivirent était parfaitement tranquille, Dieu le leur avait certainement indiqué pour qu'ils pussent arriver ce soir-là à Bethléem, sans trop attirer sur eux l'attention. Le jour était déjà assez avancé quand ils se remirent en route ; ils observaient encore l'ordre dans lequel ils étaient venus. C'était d'abord Menzor, le plus jeune, lequel avait le teint brunâtre ; puis Séir, qui était brun ; enfin Théocéno, le plus âgé et le plus blanc des trois.

CHAPITRE TREIZIÈME.

LES MAGES ET LA CRÈCHE (suite).

I.

LES MAGES ARRIVENT A BETHLÉEM.

Le dimanche 23 décembre, dans la soirée, j'ai vu le cortége des mages arriver en avant de Bethléem, auprès de l'édifice dans lequel Marie et Joseph s'étaient fait inscrire. Il était situé sur l'emplacement de la maison du père de David, dont quelques murailles subsistaient encore, et les parents de saint Joseph l'avaient possédé. C'était un grand bâtiment, entouré de plusieurs autres plus petits ; il était précédé d'une cour renfermée, en avant de laquelle était une place ornée d'une fontaine et plantée de beaux arbres. J'ai vu, sur cette place, des soldats romains à cause du recensement qui se faisait en cet endroit. Quand la caravane approcha, un grand nombre de curieux se pressèrent autour d'elle. L'étoile avait disparu, ils éprouvaient quelque inquiétude. Plusieurs hommes s'approchèrent d'eux et les interrogèrent. Ils descendirent ; des officiers, sortis du château, vinrent audevant d'eux, des rameaux à la main, et leur offrirent une petite réfection de fruits, de petits pains et de rafraîchissements ; c'était ainsi qu'on souhaitait d'ordinaire la bienvenue aux étrangers de l'Orient. Pendant ce temps-là, je vis qu'on conduisit leurs montures auprès de la fontaine, sous les arbres, pour les

abreuver. Je me dis alors : On est bien plus aimable à leur égard qu'on ne l'a été à l'égard du pauvre Joseph ; c'est sans doute à cause des petites pièces d'or qu'ils distribuent si généreusement. On leur indiqua la vallée des Bergers comme étant très-convenable pour un campement. Ils restèrent quelque temps indécis ; je ne les entendis plus prendre d'informations sur le nouveau-né ; ils savaient que Bethléem était l'endroit marqué par les prophéties, et les paroles d'Hérode leur faisaient craindre quelque piége. Bientôt, cependant, ayant vu briller sur le côté de la ville une lueur assez semblable à l'aspect de la lune au moment où elle commence à se lever, ils remontèrent sur leurs chameaux, longèrent du sud à l'est des fossés et des murailles ruinées, et arrivèrent ainsi à peu de distance de la grotte de la crèche, du côté du champ sur lequel les anges avaient apparu aux bergers. Quand la caravane fut arrivée derrière la grotte, auprès du tombeau de Maraha, les mages descendirent, leurs gens déchargèrent les bêtes de charge, dressèrent une grande tente qu'ils avaient avec eux et prirent différentes dispositions pour le campement, avec le secours de quelques bergers qui leur avaient indiqué cet emplacement. Déjà le camp était en partie établi, quand les mages virent l'étoile briller au dessus de la grotte avec un éclat extraordinaire et une gerbe de feu s'en détacher, comme pour descendre en ligne droite sur la maison. Elle leur parut grossir en s'approchant, pour former bientôt une masse de lumière qui me sembla très-considérable. D'abord ils regardèrent l'étoile avec étonnement, il faisait sombre, ils n'aperçurent pas de maison, mais seulement la forme d'une colline ou plutôt d'un terrassement. Tout à coup, ils furent transportés d'une grande joie, ils avaient reconnu dans la gerbe de feu la figure lumineuse d'un enfant,

tel que celui qu'ils avaient vu jusqu'alors dans l'étoile ; tous aussitôt se découvrirent et témoignèrent de leur respect ; les trois rois se dirigèrent vers la colline et trouvèrent la porte de la grotte. Menzor, l'ayant ouverte, vit la grotte remplie d'une lumière céleste et dans le fond la Vierge assise avec l'enfant, ainsi qu'ils l'avaient toujours vue dans leurs tableaux.

Aussitôt il revint et fit part de sa découverte à ses compagnons : sur ces entrefaites, Joseph étant sorti de la grotte avec un vieux berger, ils lui dirent simplement qu'ils venaient adorer le roi nouveau-né des Juifs, dont ils avaient vu l'étoile, et lui offrir leurs présents. Joseph leur souhaita amicalement la bienvenue ; quant au vieux berger, il les accompagna jusqu'à l'endroit où la caravane s'était arrêtée et les aida à prendre différentes dispositions.

II.

ILS RENDENT LEURS HOMMAGES A L'ENFANT JÉSUS.

Cependant les mages se préparèrent à la grande solennité par laquelle ils voulaient honorer le Sauveur. Je leur vis mettre de grands manteaux blancs à longue queue ; ils étaient d'un jaune brillant (je crus y voir de la soie brute), extrêmement fins, et flottaient au gré du vent. Ils portaient toujours ce genre de manteaux dans les cérémonies religieuses. Ils avaient tous les trois différents objets, et en particulier de petites boîtes d'or, assez semblables à des bonbonnières surmontées d'un bouton, attachées par des chaînettes à la ceinture et qui faisaient bouffer leurs manteaux. Chacun des mages était accompagné des quatre jeunes chefs appartenant à sa famille ; en

outre, Menzor avait avec lui plusieurs serviteurs qui portaient une petite table, un tapis avec des franges et plusieurs rouleaux d'étoffe légère. Le cortége, précédé de saint Joseph, étant arrivé dans un fort bel ordre, sous la galerie en avant de la porte de la crèche, on mit sur la table le tapis garni de franges, et les trois mages y déposèrent successivement les boîtes d'or et les différents objets qu'ils avaient à la ceinture, c'étaient les présents qu'ils voulaient offrir collectivement. Cependant Menzor et les autres ôtèrent leurs sandales et Joseph lui ouvrit la porte de la grotte. Deux jeunes hommes de sa suite marchèrent en avant, étendant devant lui par terre une pièce d'étoffe, après quoi ils se retirèrent; deux venaient après lui tenant dans les mains la table chargée de présents. Quand ils furent arrivés auprès de la Vierge, Menzor les prit dans les mains, et, se prosternant devant elle, il les déposa respectueusement sur un petit escabeau; les porteurs se retirèrent. Derrière Menzor, venaient les quatre chefs de sa famille, humblement inclinés. Cependant Théocéno et Séir, accompagnés de leurs parents, étaient restés en arrière de la porte, sous la galerie qui la précédait. Au moment où ils entrèrent, ils furent comme enivrés d'une émotion pieuse et pénétrés de la lumière qui remplissait la grotte, cependant il ne s'y trouvait pas d'autre lumière que la lumière du monde. Avant leur arrivée, Marie, appuyée sur un bras, était étendue plutôt qu'assise sur un tapis, à gauche de l'enfant Jésus, lequel était couché, en face de la porte et à l'endroit même où il était venu au monde, dans une auge couverte d'un tapis et reposant sur une petite estrade. Au moment où elle les aperçut, elle se releva, se mit sur son séant, s'enveloppa dans son voile et prit sur elle l'enfant à moitié caché dans les plis de ce même voile. Quand Menzor, la tête découverte et humble-

ment prosterné, offrit ses présents, et que, les bras croisés sur la poitrine, il prononça avec une vive émotion quelques paroles empreintes du plus profond respect, Marie découvrit la partie supérieure du corps de l'enfant, lequel était enveloppé de langes rouges et blancs, et on le vit ainsi paraître de dessous son voile, brillant d'une douce clarté; elle tenait une main appuyée sur sa petite tête et l'autre passée autour de son corps. Il avait ses petites mains croisées sur la poitrine, comme s'il eût prié; la joie se reflétait sur tout son visage, et plusieurs fois il porta les bras en avant de la façon la plus aimable.

Oh! comme ils prièrent alors avec bonheur et recueillement, ces chers rois de l'Orient! En les voyant, je me suis dit à moi-même : « Leurs cœurs sont purs, limpides, pleins de bonté et d'innocence, comme des cœurs d'enfants pieux. Il n'y a en eux rien de violent, et cependant ils sont tout feu et tout amour. Je suis morte, j'ai été séparée de mon corps, sans cela je ne pourrais voir ce que je vois maintenant, car tout cela n'est pas maintenant, et cependant c'est bien maintenant. Mais non, cela n'est pas dans le temps, il n'y a pas de temps en Dieu; en Dieu tout est présent, je suis morte, je suis séparée de mon corps. » Tandis que je m'abandonnais à ces pensées, j'entendis cette parole qui m'était adressée : « Pourquoi te tourmenter ainsi? Vois et loue Dieu qui est éternel et associe qui il veut à son éternité. »

Ensuite Menzor prit dans une bourse attachée à sa ceinture une poignée de petits bâtons d'un métal qui avait le brillant de l'or; ils étaient longs comme le doigt, gros, lourds, bombés dans leur partie supérieure et se terminaient en pointe; il les présenta humblement à la Vierge et les déposa sur son sein, à côté de l'enfant. Elle reçut ces présents avec amour et reconnaissance et les recouvrit de l'extrémité de

son manteau. Menzor offrit à l'enfant ces bâtons d'or vierge, parce qu'il était plein de fidélité et d'amour et qu'il recherchait la sainte vérité avec une ardeur, un empressement que rien ne pouvait arrêter. Quand il se fut retiré avec ses quatre compagnons, Séir, le brun, parut avec les siens; il se mit à genoux avec une humilité touchante et accompagna son offrande de quelques mots expressifs; c'était un encensoir d'or avec de petits grains verdâtres qu'il déposa sur la table, devant l'enfant Jésus. Son offrande avait aussi une signification symbolique; il présenta l'encens parce que c'était un homme qui cherchait avec empressement la volonté de Dieu, et a suivait amoureusement; avant de se retirer, il resta longtemps à genoux dans un pieux recueillement. Ce fut ensuite le tour de Théocéno, le plus blanc et le plus âgé des trois; son âge et sa corpulence ne lui permirent pas de s'agenouiller, mais il s'inclina profondément. Il déposa ensuite sur la petite table un vase d'or avec une belle plante verdâtre; c'était un joli petit arbuste vert et parfaitement droit, avec des feuilles crépues et de charmantes fleurs blanches, j'y reconnus la myrrhe. Il l'avait choisie parce qu'elle représente la mortification et la victoire remportée sur ses passions; car cet excellent homme avait eu de grandes luttes à soutenir pour triompher de l'idolâtrie, de la volupté et de la colère. Longtemps il demeura avec ses compagnons profondément recueilli devant l'enfant Jésus, si bien que j'eus compassion des serviteurs qui durent attendre si longtemps en dehors avant de voir le Sauveur.

III.

LES MAGES ET LA VIERGE DURANT L'ADORATION.

Dans cette présentation, le langage des rois et de leurs compagnons fut extraordinairement simple et touchant; ils se bornèrent à dire, en se prosternant et en offrant leurs dons : « Nous avons vu son étoile, nous savons qu'il doit régner sur tous les rois et nous venons l'adorer et lui offrir nos présents. » Ravis pour ainsi dire hors d'eux-mêmes, ils offrirent à l'enfant Jésus, dans une prière ardente et naïve, leurs personnes, leurs parents, leurs terres, leurs gens, leurs biens, leurs trésors, en un mot tout ce qu'ils possédaient sur la terre : le nouveau roi pouvait donc disposer de leurs cœurs, de leurs âmes, de leurs pensées, de tous les mouvements de leur être; ils le priaient de les éclairer, de leur donner la vertu et à la terre le bonheur, la paix et l'amour. L'humilité et l'amour transformaient leur nature, et des larmes de bonheur sillonnaient leurs joues et mouillaient leur barbe. Ils étaient parfaitement heureux en songeant qu'ils contemplaient enfin Celui que, depuis tant de siècles, leurs ancêtres appelaient avec une attente si empressée et si fidèle; ils ressentaient tout entière la joie de la réalisation de la promesse.

La Vierge reçut les présents avec humilité et reconnaissance, d'abord elle ne parla pas, et un simple mouvement sous son voile servit à exprimer sa joie touchante et pieuse. Le petit corps nu de l'enfant qu'elle avait en partie recouvert de son voile paraissait lumineux de dessous le manteau. A la fin cependant elle exprimait à chacun sa reconnaissance par quelques bonnes paroles bien humbles, et retirait un

peu son voile. — Oh! que de leçons m'ont été données en cette circonstance! je me suis dit à moi-même : « Avec quelle douceur, quelle reconnaissance elle reçoit tout ce qu'on lui donne! elle n'a besoin de rien puisqu'elle a Jésus, et cependant elle reçoit humblement ce qui lui est présenté par l'amour. Ah! combien je dois apprendre à son école la manière de recevoir les présents de la charité! désormais je recevrai avec humilité et reconnaissance tout ce qui me sera offert. Combien encore Marie et Joseph sont charitables, ils ne conservent presque rien pour eux, ils distribuent aux pauvres tout ce qu'ils ont. »

Quand les rois eurent quitté la crèche avec leurs compagnons et qu'ils se furent dirigés vers leur tente, leurs serviteurs entrèrent, enfin ils avaient monté la tente, déchargé les animaux, mis tout en ordre et attendu humblement et patiemment leur tour devant la porte. Ils étaient au moins une trentaine, il y avait aussi parmi eux une troupe de jeunes garçons, qui avaient pour tout vêtement une ceinture autour des reins et un court manteau. Les serviteurs entrèrent cinq par cinq, conduits par l'un des chefs auxquels ils appartenaient, ils s'agenouillèrent auprès de l'enfant et l'adorèrent en silence. Enfin tous les enfants vinrent ensemble; ils se mirent à genoux alentour et prièrent le petit Jésus avec une joie et une simplicité enfantines. Les serviteurs ne furent pas longtemps à la crèche; car les rois revinrent bientôt pour une autre cérémonie. Ils portaient alors des manteaux larges et flottants, qui se soulevaient au gré du vent, et avaient dans les mains des encensoirs, avec lesquels ils encensèrent respectueusement l'enfant, la Vierge, Joseph, la crèche entière; enfin ils se retirèrent après s'être profondément inclinés : telle était chez eux la forme de l'adoration.

Au milieu de tout cela, Marie et Joseph éprou-

vaient une douce joie, que je ne leur ai jamais vue; souvent même des larmes de joie leur coulèrent le long des joues. Ces hommages solennels rendus au divin enfant qu'ils avaient reçu d'une façon si indigne de lui et dont les grandeurs mystérieuses devaient rester cachées dans l'humilité de leur cœur, leur firent un très-grand bien. Ainsi, malgré l'aveuglement des hommes, la providence divine avait longtemps à l'avance préparé à l'enfant de la promesse, et lui envoyait maintenant du fond de l'Orient ce qu'eux-mêmes ne pouvaient lui offrir, c'est-à-dire les hommages et les présents magnifiques des puissants. Aussi comme ils s'unissent aux rois pour adorer l'enfant, heureux eux-mêmes des honneurs qui lui sont rendus.

Le camp avait été dressé dans la vallée derrière la grotte de la crèche jusqu'au sépulcre de Maraha, et les bêtes de somme étaient attachées à de longues lignes de poteaux et séparées par des cordes. Auprès de la grande tente, laquelle était contre la colline de la crèche, il y avait un emplacement recouvert de nattes où l'on avait déposé une partie du bagage; mais la partie la plus considérable avait été cachée dans la grotte de Mahara. Au moment où tous étaient sortis de la crèche, ils virent les étoiles paraître; ils se réunirent alors, en formant un cercle autour du vieux térébinthe qui dominait la grotte, et rendirent par des chants solennels leurs hommages ordinaires aux étoiles. Il est impossible de dire avec quelle douceur leurs chants se répercutaient dans la silencieuse vallée. Depuis tant de siècles leurs pères avaient contemplé, appelé, chanté l'étoile mystérieuse, maintenant tous leurs désirs étaient satisfaits, ils étaient pour ainsi dire ivres de joie et de reconnaissance.

IV.

REPAS OFFERT AUX MAGES PAR SAINT JOSEPH.

Cependant Joseph, avec l'aide de deux vieux bergers, avait disposé un modeste repas dans la tente des rois. Je les vis apporter des plats avec du pain, des fruits, des rayons de miel, des herbes, et des flacons de baume, et ranger le tout sur une table basse, recouverte d'un tapis. Dès le matin il avait réuni ces différents objets à l'intention des mages dont la Vierge lui avait annoncé la prochaine visite. Après la prière du soir, les rois étant revenus à la tente avec leurs compagnons, je vis que Joseph les reçut fort amicalement et les invita à partager son modeste repas : il s'assit donc avec eux autour de la table, et ils se mirent à manger. Loin d'être intimidé, il était tellement heureux que des larmes de joie lui coulaient des yeux. Cette scène me rappela feu mon père, le pauvre paysan, qui, au jour de ma prise d'habit, fut obligé de se mettre à table avec tant de gens distingués; d'abord, dans sa simplicité et son humilité, il avait été très-ému, mais bientôt il se sentit tellement heureux qu'il ne put retenir ses larmes; sans le vouloir, il fut le héros de la fête. Le repas terminé, Joseph prit congé de ses hôtes. Plusieurs des personnages les plus distingués de la caravane logèrent dans une hôtellerie de Bethléem, tandis que les autres prirent place sur les couches qui leur avaient été préparées dans la grande tente. De retour à la grotte, Joseph réunit toutes les offrandes à droite de la crèche, dans un coin, qu'il ferma par des nattes, de façon à cacher les objets qui y avaient été déposés. La servante d'Anne, qui était restée pour assister la Vierge, s'était tenue pendant toute la cé-

rémonie dans un petit souterrain latéral, dont la porte touchait à celle de la grotte principale; elle n'était rentrée qu'au moment où ils venaient de sortir. Elle était grave et modeste; je n'ai vu ni elle ni la sainte famille considérer les présents des mages avec une curiosité mondaine. Tout fut reçu avec une humble reconnaissance pour être bientôt distribué avec une inépuisable libéralité.

Ce soir, à Bethléem, lors de l'arrivée de la caravane, je vis un peu de tumulte à la maison du recensement; puis il y eut dans la ville un certain nombre d'allées et de venues. Les gens qui avaient suivi la caravane jusqu'à la vallée des Bergers, n'avaient pas tardé à revenir. Plus tard, tandis que les mages offraient avec tant de recueillement et de joie pieuse leurs présents et leurs adorations à la crèche, j'ai vu dans les environs plusieurs individus qui, après avoir observé à distance ce qui se passait, revinrent en murmurant à Bethléem et firent ensuite des rapports fort peu conformes à la réalité. Je ne pus m'empêcher de pleurer amèrement sur ces infortunés. Combien je souffris en songeant à ces méchants qui maintenant, aussi bien qu'alors, quand le saint se met en communication avec l'homme, vont, viennent, observent, murmurent et répandent ensuite les sottes inventions de la haine! Oh! combien j'ai pleuré sur ces malheureux; ils ont le salut si près d'eux, et ils le rejettent, tandis que ces bons rois, pleins de foi dans la réalisation de la promesse, ont fait ce long voyage et trouvé enfin le salut. Oh! combien je déplore la dureté et l'aveuglement des pauvres mortels. — Aujourd'hui, pendant toute la journée, j'ai vu Hérode parcourir les Ecritures avec un grand nombre de docteurs et discuter les affirmations des mages. Bientôt cependant on rentra dans le silence comme si l'on avait pris le parti de laisser tomber la chose.

V.

NOUVELLE VISITE DES MAGES A LA CRÈCHE.

LUNDI 24 DÉCEMBRE. — Ce matin, de bonne heure, j'ai vu les mages et plusieurs des gens de leur suite, visiter isolément le petit Jésus et la sainte Vierge. Pendant toute la journée je les ai vus, auprès de leurs tentes et de leurs bêtes de somme, occupés à faire des libéralités; ivres de joie et de bonheur, ils donnaient sans mesure ainsi que je leur ai vu faire dans toutes les circonstances analogues. Les bergers qui avaient rendu toute sorte de services à la suite des mages furent généreusemeni récompensés, on fit aussi l'aumône à un grand nombre de pauvres. Je les ai vus jeter des couvertures sur les épaules de pauvres vieilles femmes courbées par les années et qui pouvaient à peine se traîner. Cependant plusieurs des gens de l'escorte, enchantés de ce qu'ils avaient vu dans la vallée des Bergers, se décidèrent à s'y fixer et à contracter mariage avec les familles qui l'habitaient: ils firent part de leur projet aux mages, qui joignirent à l'autorisation de grandes marques de leur libéralité; ils reçurent ainsi des couvertures, des vases, des lingots d'or, ainsi que les ânes sur lesquels ils étaient venus. Comme je voyais les mages faire aussi de grandes distributions de pain, je me suis demandé d'abord où ils pouvaient en trouver une telle quantité, mais ensuite je me suis rappelé les avoir vus de temps à autre, dans les haltes qu'ils faisaient, pétrir la farine qu'ils avaient avec eux et faire, au moyen de formes en fer, des petits pains plats, des biscuits, qu'ils empaquetaient dans des sacs de cuir fort légers, pour en charger ensuite leurs

montures. Aujourd'hui des gens de Bethléem sont venus trouver les mages et les ont obligés à leur faire des libéralités; plusieurs ont même visité leurs bagages et ont eu recours à de faux prétextes pour leur faire payer de fortes sommes d'argent.

Ici et à Jérusalem les mages ont eu beaucoup à souffrir à cause de l'appareil de leur caravane et de l'attention qu'elle provoquait; de même donc qu'ils étaient venus dans ce grand appareil, parce qu'ils s'étaient imaginé trouver tout le monde dans la joie à cause de la naissance du nouveau roi, après toutes les contrariétés qu'ils avaient éprouvées ils se décidèrent à repartir avec une escorte moins nombreuse et à voyager plus simplement et plus rapidement; ils résolurent donc de se séparer d'un certain nombre des gens de leur escorte; plusieurs, comme on l'a vu, les quittèrent pour se fixer dans la vallée des Bergers, et d'autres prirent les devants pour les retrouver ensuite en des lieux déterminés. Je fus étonnée de trouver, dès ce soir-là, leur escorte si considérablement diminuée. Ils s'étaient décidés à retourner le lendemain à Jérusalem, afin de dire à Hérode ce qu'ils avaient trouvé relativement à l'enfant; mais, voulant y aller sans grand appareil, ils avaient envoyé en avant un certain nombre de leurs gens qui pourraient ainsi voyager plus commodément. Grâce à leurs dromadaires, il leur serait facile de les rejoindre.

Le soir, ils allèrent à la crèche prendre congé de la sainte famille. D'abord Menzor y alla seul; Marie lui ayant mis le divin enfant dans les bras, il pleura de bonheur, et son visage fut comme transfiguré par la joie. Puis vinrent les deux autres, qui firent également leurs adieux en pleurant. Ils apportèrent encore divers objets, des étoffes de différente nature, des tissus de soie brute ou d'autres de couleur rouge ou

à fleurs, puis des couvertures d'une extrême délicatesse; ils laissèrent encore leurs larges manteaux; ils étaient d'un jaune pâle et semblaient faits d'une soie extrêmement fine, ils s'agitaient au moindre souffle du vent. Ils offrirent encore à la sainte famille des coupes superposées, des boîtes remplies de grains et, dans une corbeille, des vases contenant de jolis bouquets verdâtres avec de belles fleurs blanches; il y en avait trois dans chaque, et les vases étaient disposés de telle façon qu'ils entraient l'un dans l'autre; c'était ainsi qu'ils étaient placés dans la corbeille : je reconnus sans peine des bouquets de myrrhe. Ils offrirent encore à saint Joseph des corbeilles longues et étroites avec des oiseaux bons à manger; un certain nombre de ces corbeilles étaient attachées au cou de leurs dromadaires.

Ils pleurèrent beaucoup en quittant Marie et l'enfant. J'ai vu la Vierge, debout à côté d'eux, au moment où elle reçut leurs adieux; elle avait le divin enfant sur le bras, enveloppé dans son propre voile. Elle fit quelques pas avec eux du côté de la porte; puis elle s'arrêta, et, voulant laisser un souvenir à ces bons rois, elle détacha de sa tête le long voile d'un tissu léger et jaunâtre qui enveloppait le petit Jésus, et le donna à Menzor. Ils s'inclinèrent profondément pour recevoir ce présent, et leurs cœurs battirent de reconnaissance et d'une crainte religieuse, quand ils virent devant eux la Vierge et son enfant cachés jusque là par le voile. Oh! comme ils versèrent de douces larmes au moment où ils sortirent de la grotte! Ils conservèrent dès lors ce voile comme l'objet le plus précieux qu'ils possédassent.

Je remarquai la manière dont la Vierge reçut les présents des mages; elle ne s'arrêtait pas à la valeur des objets, et cependant tout en elle exprimait alors une humilité touchante et une véritable reconnais-

sance à l'égard du donateur. Je n'ai jamais remarqué en elle, à l'occasion de cette visite, le moindre calcul d'intérêt ; seulement, au commencement, par amour pour le divin enfant et par compassion pour saint Joseph, elle se laissa simplement aller à l'espérance que peut-être ils trouveraient maintenant plus de protection à Bethléem et qu'ils n'y seraient plus traités avec mépris, ainsi qu'ils l'avaient été à leur arrivée ; car le trouble et la confusion que Joseph avait éprouvés en cette circonstancé lui avaient été fort à cœur. Au moment où ils prirent congé de la sainte famille, la lampe était déjà allumée dans la grotte, il faisait assez sombre ; ils se dirigèrent donc aussitôt avec les leurs vers le grand térébinthe qui dominait la grotte de Maraha, afin de faire, comme la veille, leurs pieux exercices. Une lampe brûlait sous l'arbre ; l'étoile étant venue à paraître, ils se mirent à prier et à exécuter des chants extrêmement gracieux ; les voix des enfants se faisaient entendre très-agréablement dans le chœur. De là ils retournèrent à la tente où Joseph leur avait encore préparé un petit repas ; quand il fut terminé, les uns retournèrent à l'hôtellerie de Bethléem, tandis que les autres prirent leur repos dans la tente.

VI.

UN ANGE LEUR DONNE L'ORDRE DE PARTIR.

Vers minuit j'eus tout à coup un tableau sous les yeux, je vis les voyageurs étendus sur des tapis tout le tour de la tente et au milieu l'apparition d'un jeune homme étincelant de lumière ; leur lampe était allumée, ils se levèrent au milieu de leur sommeil : c'était un ange qui les avait réveillés au milieu de la nuit

pour leur dire de se mettre en route sans plus tarder et de prendre leur chemin, non par Jérusalem, mais par le désert voisin de la mer Morte. Bientôt tous eurent quitté leur couche; plusieurs se dirigèrent vers l'escorte, et un autre se rendit à la crèche, afin de réveiller saint Joseph, qui se dirigea aussitôt vers Bethléem pour avertir ceux qui logeaient à l'hôtellerie. Mais il les rencontra au bout de quelques instants, car ils avaient reçu également la visite de l'ange. La tente fut enlevée avec une rapidité merveilleuse et chargée sur les animaux, le reste du bagage le fut également. Tandis que les chefs faisaient à Joseph, auprès de la crèche, les adieux les plus touchants, les gens de l'escorte se mirent en route par plusieurs petites bandes séparées, afin de gagner du temps; ils se dirigèrent au sud vers le désert d'Engaddi, ils devaient longer la mer Morte. Les mages engagèrent la sainte famille à partir avec eux à cause des dangers qui la menaçaient certainement; Marie du moins devait se cacher avec l'enfant, afin de n'être pas inquiétée à leur occasion. Ils pleurèrent comme des enfants, embrassèrent Joseph et lui parlèrent avec une effusion touchante; puis, s'élançant sur leurs chameaux débarrassés d'une grande partie de leur fardeau, ils disparurent rapidement à travers le désert. Je vis dans la plaine l'ange qui les dirigeait et leur montrait tous les chemins qu'ils devaient suivre; aussi furent-ils bientôt hors de vue. Ils partirent par des chemins différents, à un quart de lieue environ l'un de l'autre; d'abord ils se portèrent vers l'orient, puis, au bout d'une lieue environ, à leur entrée dans le désert, ils suivirent la direction du sud; ils parcoururent ainsi le pays que le Sauveur devait traverser peu de temps avant sa mort, à son retour de l'Egypte.

VII.

MESURES PRISES A BETHLÉEM CONTRE LES MAGES ET LA SAINTE FAMILLE.

MARDI 25 DÉCEMBRE. — Il était grandement temps que les mages fussent avertis par l'ange; car, soit en vertu d'un ordre secret d'Hérode, soit, ce que je crois être plutôt la réalité, par zèle intéressé, le premier magistrat de Bethléem avait pris la résolution d'arrêter les étrangers logés à l'hôtellerie de la petite ville, de les enfermer dans les souterrains profonds qui régnaient sous la synagogue et de les accuser devant Hérode d'avoir troublé le repos public. Mais le matin, de bonne heure, quand on apprit leur départ à Bethléem, ils étaient déjà arrivés au désert d'Engaddi, et la vallée dans laquelle ils avaient campé ne présentait plus d'autres traces de leur passage que quelques pieux encore debout et le gazon foulé aux pieds par le pas des hommes et des animaux; tous les alentours étaient tranquilles et silencieux. L'arrivée de la caravane à Bethléem avait généralement occupé les esprits; plusieurs se repentaient de n'avoir pas accordé à Joseph l'hospitalité qu'il avait demandée; tandis que les uns parlaient des mages comme d'aventuriers singuliers et de fanatiques, d'autres rattachaient leur arrivée aux bruits répandus touchant les apparitions qu'avaient eues les bergers; ce fut à cause de cela que les magistrats, excités peut-être par des instructions secrètes d'Hérode, crurent devoir prendre des mesures de précaution. Je les vis donc se réunir auprès de la synagogue dans un grand édifice situé au centre de la ville et donnant sur une belle place, qu'ornait une

fontaine entourée d'arbres; les habitants ayant été convoqués sur la place, on leur lut du haut de l'escalier extérieur de l'édifice une proclamation, par laquelle on les engageait à se tenir en garde contre les nouvelles fausses et superstitieuses et on leur défendait de se porter dorénavant au lieu où se trouvaient les étrangers, à l'occasion desquels ces nouvelles avaient été répandues.

Au moment même où le peuple assemblé se dispersait, je vis saint Joseph amené par deux hommes à cette même maison et obligé de comparaître devant un certain nombre de Juifs assez âgés. Bientôt il retourna à la crèche, puis il revint à la maison commune. La seconde fois, il avait avec lui de l'or provenant des présents des mages, il le leur donna, et là-dessus ils le laissèrent aller sans l'inquiéter davantage. C'était, d'ailleurs, le but auquel les magistrats voulaient arriver. Je vis encore qu'on ferma, en jetant un arbre en travers, un chemin qui, sans aboutir à la porte, conduisait, par une colline ou d'anciennes fortifications, des environs de la crèche à l'endroit où la Vierge, à son arrivée à Bethléem, s'était reposée quelque temps sous un arbre. Dans l'après-midi, je vis une petite troupe de quinze à seize soldats d'Hérode auprès de Joseph, avec lequel ils s'entretinrent; ils avaient sans doute été envoyés à l'occasion des mages que l'on accusait d'avoir troublé la tranquillité publique; mais voyant que tout était tranquille et silencieux et ne trouvant dans la grotte que la pauvre famille, comme d'ailleurs ils avaient reçu l'ordre de ne pas faire d'éclat à son occasion, ils revinrent tranquillement et firent leur rapport sur ce qu'ils avaient trouvé. Joseph avait caché les présents des mages et tout ce qu'ils avaient laissé, soit dans la grotte de Maraha, soit en d'autres souterrains reculés de la grotte de la crèche, qu'il connaissait pour s'y être

dérobé dans sa jeunesse aux persécutions de ses frères. Plusieurs de ces souterrains se rattachaient à l'histoire du patriarche Jacob; une fois, à une époque où il n'y avait encore que quelques cabanes sur l'emplacement de Bethléem, il campa assez longtemps sur la colline de la crèche.

Ce soir, j'ai vu Zacharie d'Hébron venir pour la première fois visiter la sainte famille. Marie était encore dans la grotte. Il pleura de bonheur, tint l'enfant dans ses bras et répéta, en l'abrégeant ou en le modifiant, le cantique qui lui avait été inspiré lors de la circoncision de Jean-Baptiste.

VIII.

NOUVEAUX DÉTAILS SUR SAINTE ANNE.

MERCREDI 26 DÉCEMBRE. — Zacharie est reparti aujourd'hui, mais Anne est revenue avec sa fille aînée, son second époux et la servante. La fille aînée de la sainte est plus grande et paraît presque plus âgée qu'elle; son second époux est plus grand et plus âgé que Joachim; il s'appelle Eliud, et exerce des fonctions au temple; il est chargé de l'inspection des victimes. Anne eut de lui une fille qui reçut également le nom de Marie; à la naissance du Sauveur elle pouvait avoir de six à huit ans. Cet Eliud ne tarda pas à mourir, et Anne dut, conformément à la volonté de Dieu, contracter une troisième union, de laquelle naquit un fils qui fut aussi appelé le frère du Seigneur. La servante qu'Anne avait amenée de Nazareth huit jours auparavant est encore auprès de la Vierge. Lorsque Marie habitait encore la grotte de la crèche, elle occupait le petit souterrain latéral; mais

maintenant qu'elle s'est réfugiée dans la grotte voisine de celle de la crèche, la servante loge sous un abri que Joseph lui a ménagé en avant de la grotte. Anne et sa famille logèrent dans la grotte de la crèche. La sainte famille est maintenant dans la joie. Anne est au comble du bonheur : Marie lui met souvent le petit Jésus dans les bras, et lui permet de lui donner des soins maternels; je ne les vois pas recevoir d'autres visites. J'ai vu, ce qui m'a singulièrement touchée, que les petits cheveux de l'enfant, lesquels sont blonds et frisés, se terminent par de jolis rayons lumineux dont les reflets se jouent entre eux. Je crois qu'on lui frise les cheveux; je vois qu'on frotte sa petite tête quand on le lave, et que pour cela on lui met sur les épaules un petit manteau. Je vois toujours dans la sainte famille un respect pieux et touchant pour l'enfant Jésus; cependant tout cela est empreint de simplicité, et ne dépasse guère ce que des parents témoignent à un enfant de bénédiction. L'enfant a pour sa mère un amour, une affection que je n'ai jamais vue à cet âge.

Marie raconta à sa mère tous les détails de la visite des mages, et Anne fut extrêmement touchée de voir que Dieu les avait appelés de si loin à venir rendre leurs hommages à l'enfant de la promesse. Elle considéra avec beaucoup d'humilité et d'émotion leurs présents renfermés dans une grande corbeille et déposés dans un enfoncement secret de la grotte, et aida à en distribuer une partie et à ranger et empaqueter le reste.

Tout est maintenant parfaitement tranquille aux environs. Les chemins qui aboutissent ici, autres que ceux qui passent par la porte, ont été fermés par ordre des magistrats. Joseph ne tirait plus ses provisions de la ville; les bergers lui procuraient tout ce dont il avait besoin. La parente de la tribu de Ben-

jamin que sainte Anne est allée visiter est Mara (1), fille de Rhodé, sœur d'Elisabeth; elle était pauvre, et eut plus tard des fils qui furent au nombre des disciples; l'un d'eux, Nathanaël, devait être le jeune époux des noces de Cana (2); cette même Mara se trouva à Ephèse lors de la mort de la sainte Vierge. Sainte Anne a fait partir aujourd'hui même Eliud, son mari, avec un âne chargé, et la servante, sa parente, avec du bagage; elle avait un paquet sur le dos et un autre par devant. Ce bagage comprenait une bonne partie des présents des mages, différents tissus et des vases d'or dont les chrétiens se servirent ensuite dans les premières solennités du culte. On emporta le tout secrètement, parce qu'on avait encore à craindre l'espionnage des magistrats de Beth-

(1) Elle a souvent, dans ses récits, confondu cette Mara avec une sœur cadette ou une nièce de sainte Anne qu'elle appelait Enué. Souvent elle donnait le nom de frères et de sœurs aux parents assez rapprochés.

(2) Ce Nathanaël n'est pas celui que, d'après l'Evangile, le Sauveur aperçutsous le figuier. Nathanaël, fils de Mara, alla, tout jeune encore, à la fête que sainte Anne donna en l'honneur de l'enfant Jésus, âgé de douze ans, à son retour du temple où il avait instruit les docteurs. Pendant le repas, le divin enfant raconta aux convives une parabole d'une noce dans laquelle l'eau devait être changée en vin et d'une autre noce où le vin devait être changé en sang. Il dit encore en riant au jeune Nathanaël qu'un jour il assisterait à son mariage. La jeune femme, originaire de Bethléem, était de la famille de saint Joseph. Après le miracle de l'eau changée en vin, il promit, ainsi que sa femme, de vivre dans la continence. Il fut mis aussitôt au nombre des disciples et reçut au baptême le nom d'Amandor. Il fut ensuite consacré évêque, et prêcha à Edesse, puis dans l'île de Crète avec Carpus. De là il se rendit en Arménie, où il fut arrêté à cause du grand nombre des conversions et exposé sur les bords de la mer Noire dans un grand dénûment. Ayant été relâché, il parcourut le pays de Menzor, où il fit sur une femme un miracle que j'ai oublié et où il baptisa un grand nombre d'habitants; il fut mis à mort dans la ville d'Acajacula, dans l'une des îles de l'Euphrate. — Voir la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* tom. I, chap. XI, p. 285-306 et tom. VI, chap. XXXI, p. 393-394.

léem. Je crois que ces différents objets doivent simplement être déposés en une autre localité, sur la route de Nazareth, où des serviteurs de sainte Anne doivent aller les chercher; car, les années précédentes, j'ai vu Eliud à Bethléem au moment du départ de sainte Anne, qui ne doit pas tarder à avoir lieu.

Anne était maintenant seule avec Marie dans la grotte latérale; je les ai vues travailler ensemble à une couverture grossière brodée ou tricotée; la grotte de la crèche est actuellement débarrassée, l'âne de saint Joseph est toujours caché derrière les parois en clayonnage. Aujourd'hui j'ai vu à plusieurs reprises à Bethléem des officiers d'Hérode qui entrèrent en plusieurs maisons et cherchèrent un enfant nouveau-né.

IX.

LA SAINTE FAMILLE A LA GROTTE DE MARAHA.

Aujourd'hui il y avait à Bethléem des soldats qui cherchèrent dans les maisons un fils de roi nouvellement né; ils inquiétèrent surtout une Juive d'un rang distingué qui avait récemment donné le jour à un enfant mâle. Ils n'allèrent pas à la crèche; comme ils n'y avaient trouvé la veille qu'une famille pauvre, ils ne supposèrent pas qu'il pût en être question. Cependant deux vieilards, c'étaient, si je ne me trompe, deux des bergers qui avaient les premiers adoré l'enfant, vinrent informer Joseph de ces perquisitions. Je vis alors la sainte famille se retirer avec Anne et l'enfant dans la grotte de Maraha. Il n'y avait plus rien dans celle de la crèche qui pût faire supposer qu'elle avait été habitée; elle paraissait tout à fait abandonnée. Je les vis traverser la vallée pendant la nuit, à peine éclairés par une lanterne

sourde. Anne avait dans les bras l'enfant Jésus; Marie et Joseph marchaient à ses côtés, enfin venaient les bergers, portant les couvertures et les autres objets destinés à former la couche des saintes femmes et de l'enfant. — J'eus alors une vision, et je ne saurais dire si la sainte famille la vit également. Je vis, autour de l'enfant sur les bras de sa mère, une gloire formée de sept anges superposés et étroitement attachés l'un à l'autre; je vis encore dans cette gloire plusieurs autres formes analogues, et, à côté d'Anne, de Joseph et de Marie, d'autres formes lumineuses qui semblaient les conduire en les prenant sous les bras. — Arrivés au vestibule, ils en fermèrent la porte et pénétrèrent dans l'intérieur de la grotte, où ils disposèrent tout ce qui était nécessaire pour le repos de la nuit.

JEUDI 27 DÉCEMBRE.

Plusieurs années de suite, la pieuse fille a mentionné les deux faits suivants en les rapportant aux jours que la Vierge avait passés dans la grotte de Maraha. Comme cette année, empêchée par la souffrance ou des dérangements d'autre nature, elle en a parlé, non le jour même où ils avaient eu lieu, mais au bout de quelque temps et pour réparer un oubli, nous les réunissons ici, en laissant au lecteur le soin de les classer comme il lui paraîtra convenable.

La sainte Vierge rappela encore à sa mère les détails de la visite des mages, et elles examinèrent ensemble les différents objets qu'ils avaient laissés dans la grotte. Tout à coup deux bergers vinrent lui dire que des gens, envoyés par les magistrats, venaient faire des recherches touchant son enfant. Cette nouvelle jeta Marie dans une grande inquiétude. Bientôt Joseph arriva, lui prit l'enfant des bras, l'enveloppa dans un manteau et l'emporta; je ne saurais plus dire en quel lieu il se retira avec lui. Pendant tout un demi-jour, je vis Marie seule dans la grotte sans l'enfant, en proie à toutes les angoisses que son amour maternel pouvait lui inspirer. L'heure appro-

chant à laquelle on devait venir la chercher pour allaiter l'enfant, elle fit ce qu'une bonne mère qui nourrit a toujours soin de faire quand elle a été effrayée ou qu'elle a subi quelque autre impression violente. Avant d'allaiter l'enfant, elle exprima de son sein le lait troublé et le laissa tomber dans un creux du banc de pierre blanche de la grotte. Elle le dit à un berger bon et pieux qui se rendit auprès d'elle (sans doute pour la conduire auprès de l'enfant), et cet homme, pleinement convaincu de la sainteté de la mère du Rédempteur, recueillit précieusement avec une sorte de cuiller le lait virginal et le porta avec une foi simple et naïve à sa femme qui allaitait alors un enfant qu'elle ne pouvait satisfaire. La bonne femme prit avec une confiance respectueuse cet aliment béni; aussitôt sa foi fut récompensée, et elle eut désormais assez de lait pour nourrir son enfant. Depuis lors la pierre blanche de la grotte a reçu la même vertu salutaire, et j'ai vu que jusqu'à nos jours, des femmes du pays, et même des musulmanes, y ont recours en pareil cas et en d'autres circonstances analogues (1). Depuis lors des gens atta-

(1) Un certain nombre d'ouvrages, tant anciens que modernes, relatifs à la Palestine, parlent avec des différences plus ou moins considérables de cette grotte et rappellent la tradition du miracle. Suivant les données ordinaires, la sainte famille, dans la fuite en Egypte, se serait réfugiée dans cette grotte en passant auprès de Bethléem, et quelques gouttes de lait, découlant du sein virginal de la mère de Dieu, auraient communiqué cette vertu extraordinaire à la pierre de la grotte. Quant à ces autres détails qu'elle servait de sépulture à la nourrice d'Abraham, qu'elle devait à cette particularité le nom de grotte de l'allaitement et que l'occasion du privilége qu'il plut à Dieu de lui conférer avait été une précaution maternelle de la Vierge, on ne les retrouve pas ailleurs que dans les visions de la Sœur. Le savant Quaresmius, gardien des Franciscains et commissaire apostolique en Terre-Sainte au XVIIe siècle, dans son *Historica Terræ Sanctæ elucidatio*, Antuerpiæ, 1632, tom. III, p. 678, dit, entre autres choses, au sujet de cette grotte : « Non loin (suivant des

chés aux lieux saints,[1] ont lavé cette terre et l'ont mise dans de petits moules et répandue ainsi dans les différentes parties de la chrétienté ; telle est l'ori-

indications plus précises, à deux cents pieds) de la grotte de la Nativité et de l'église de la Vierge, à l'est de Bethléem, on trouve un souterrain, formé de trois grottes creusées dans la pierre ; on offre souvent le saint sacrifice dans celle du milieu à cause du prodige qui s'y est opéré. On l'appelle d'ordinaire la grotte, la caverne de la Vierge, ou encore l'église Saint-Nicolas. Une bulle du pape Grégoire XI, lequel mourut en 1378, fait mention de cette chapelle de Saint-Nicolas, près Bethléem, et permet aux franciscains d'y fonder un établissement avec un clocher et un cimetière. » On lit dans un vieux manuscrit latin sur les localités de la Terre-Sainte : « *Item* l'église de Saint-Nicolas, bâtie sur l'emplacement de la grotte dans laquelle, suivant la tradition, la Vierge s'est cachée avec l'enfant Jésus. » — Après avoir rappelé la tradition vulgaire, Quaresmius ajoute que la terre de la grotte est naturellement rouge, mais que pulvérisée, lavée et séchée au soleil, elle devient blanche comme la neige, et que mélangée à l'eau elle ressemble parfaitement au lait. La terre ainsi préparée sous le nom de *Lait de la Vierge* et mêlée à la boisson ordinaire est employée avec succès par les femmes qui ne peuvent allaiter leurs nourrissons, et dans d'autres cas analogues. Des femmes turques et arabes emportent de cette terre pour le même usage, et cela en si grande quantité qu'il y a maintenant trois grottes au lieu d'une seule que l'on voyait autrefois. Les reliques que l'on voit en différents lieux de pèlerinage avec cette dénomination de *lait de la Vierge*, et qui sont pour les uns un sujet d'admiration et pour les autres un thème de sarcasmes, ne sont pas autre chose que de la terre de cette grotte de Bethléem, dont parle la narratrice.

Après avoir rappelé ce que le cardinal Baronius, sur l'année 158, dit de l'île de Malte, que depuis que saint Paul a saisi avec la main la vipère qui avait failli lui devenir funeste, il n'y avait plus dans cette île d'animaux venimeux et que la terre même pouvait servir de contre-poison, le même Quaresmius ajoute : « Si un tel privilége a été communiqué à l'île de Malte à l'occasion de saint Paul, comment ne pas croire que Dieu a pu, pour honorer la Vierge, communiquer un privilége semblable ou même supérieur à l'humble grotte, honorée de la présence de Jésus et de Marie, et sur laquelle sont tombées quelques gouttes du lait virginal de celle-ci ? » — Castro, dans sa Vie de la Vierge, et Grotonus, dans l'Histoire de saint Joseph, mentionnent la même tradition d'après un vieux manuscrit arménien.

gine des reliques vénérées sous le nom de Lait de la sainte Vierge, *de Lacte sanctissimæ Virginis Mariæ.*

X.

ANNIVERSAIRE DU MARIAGE DE LA VIERGE.

Saint Joseph ne resta pas caché dans la grotte de Maraha. Je l'ai vu faire avec deux vieux bergers différents préparatifs à la grotte de la crèche. J'ai vu les deux vieux bergers y apporter du feuillage et des guirlandes de fleurs : d'abord je ne savais pas dans quel but, mais ensuite je reconnus qu'on se préparait à une fête singulièrement touchante. Je revis encore Eliud, le second mari de sainte Anne, ainsi que la servante; deux ânes les avaient accompagnés. Il est probable qu'ils n'avaient été qu'à une distance peu considérable au-devant des serviteurs qui venaient de Nazareth avec ces animaux; les serviteurs étaient repartis pour Nazareth avec les objets précieux qu'on leur avait confiés, et les deux ânes avaient été dirigés sur Bethléem. En voyant arriver ici les voyageurs, j'ai cru d'abord que c'étaient les gens d'une hôtellerie en avant de Jérusalem où plus tard j'ai vu loger la sainte famille. Joseph avait profité du séjour de la sainte Vierge dans la grotte de Maraha pour orner, conjointement avec les bergers, la grotte de la crèche où il voulait célébrer l'anniversaire de son mariage.

Quand tout fut disposé, il alla chercher la Vierge avec l'enfant Jésus et sainte Anne, et les conduisit à la grotte parfaitement décorée, où se trouvaient déjà Eliud, la servante et les trois vieux bergers.

Combien touchante ne fut pas leur allégresse à tous quand ils virent la Vierge entrer dans la grotte

avec l'enfant Jésus! Des guirlandes avaient été suspendues au sommet et aux parois, au milieu une table avait été dressée pour le repas. De beaux tapis des rois mages avaient été étendus sur le sol, contre les parois et sur la table : de la table partait une pyramide de feuillage et de fleurs qui s'élevait jusqu'à l'une des ouvertures pratiquées dans le toit et du sommet de laquelle se détachait un rameau avec une colombe qui me sembla être artificielle. J'ai vu la vaste grotte toute remplie de flambeaux et d'un éclat céleste. On avait placé l'enfant dans le berceau, couché ou plutôt assis sur un petit siége; Marie et Joseph, des couronnes de fleurs sur la tête, se placèrent à droite et à gauche du berceau et burent dans une même coupe. Outre les parents, les vieux bergers étaient aussi là; on chanta des cantiques, et on prit joyeusement un petit repas. J'ai vu apparaître dans la grotte des chœurs d'anges et d'autres influences célestes. Tous les assistants me parurent recueillis et touchés. Quand la fête fut terminée, la sainte Vierge retourna à la grotte de Maraha avec l'enfant Jésus et sainte Anne.

XI.

PRÉPARATIFS DU DÉPART.

DU VENDREDI 28 AU DIMANCHE 30 DÉCEMBRE. — Ces jours derniers et aujourd'hui encore, j'ai vu saint Joseph faire différents préparatifs qui se rattachaient au prochain départ de la sainte famille. Il diminuait chaque jour son mobilier ; ainsi il donna aux bergers les cloisons de clayonnage léger, les paravents et les autres objets dont il s'était servi pour rendre moins incommode l'aménagement intérieur, et ils les em-

portèrent aussitôt. —Aujourd'hui, dans l'après-midi, bien des personnes, en se rendant à Bethléem pour le sabbat, allèrent à la grotte; mais, la trouvant abandonnée, elles reprirent bientôt leur route. Anne doit retourner à Nazareth pour le sabbat prochain; on continue encore à mettre tout en ordre et à faire les paquets. Elle emporte sur ses deux ânes une grande partie des présents des mages, et en particulier des tapis, des couvertures et des étoffes de différente nature. Ce soir, on célèbre le sabbat à la grotte de Maraha. Le lendemain 29, on continua la célébration du sabbat; tout était parfaitement tranquille dans le pays. Les exercices religieux terminés, on continua les préparatifs nécessaires pour le départ d'Anne, d'Eliud et de leurs gens.

Une fois déjà auparavant et encore la nuit dernière, j'ai vu la Vierge porter, à la faveur des étoiles, l'enfant Jésus de la grotte de Maraha à celle de la Nativité. Elle le déposa sur un tapis, à l'endroit même où il était né, et pria agenouillée à ses côtés. Je vis alors la grotte entière remplie d'une lumière céleste comme à l'heure de la naissance du Sauveur. Je crois que la sainte Vierge l'a vue tout aussi bien que moi.

XII.

DÉTAILS PERSONNELS A LA NARRATRICE.

Le dimanche 30 décembre, à la première heure, j'ai vu sainte Anne, son époux et ses gens prendre affectueusement congé de la sainte famille et des trois vieux bergers et se dirigér vers Nazareth; la servante de sainte Anne était aussi avec eux, je remarquai particulièrement son chapeau à cause de sa forme extraordinaire, qui me rappela nos corbeilles

de coucou ; c'est ainsi que les jeunes villageoises appellent chez nous des chapeaux élancés qu'elles tressent avec du jonc.

J'ai cru longtemps que les personnes attachées à sainte Anne et venues à Bethléem avec les deux ânes, étaient les gens de l'hôtellerie voisine de Nazareth, mais cela provient sans doute de ce que je les ai vus passer la nuit dans cette hôtellerie et s'entretenir avec les hôtes. Ils mirent sur leurs animaux tout ce qu'il y avait encore de superflu, tout ce qui restait des présents des mages ; tandis qu'ils faisaient leurs paquets, je fus fort étonnée de voir qu'ils emportaient un paquet qui m'appartenait ; je sentais que cet objet était là, et je ne comprenais pas comment sainte Anne venait ainsi emporter ce qui m'appartenait.

Elle ne devait pas tarder à expliquer ce fait si étrange, au premier aspect, que sainte Anne avait semblé emporter un objet lui appartenant, à elle, la sœur Emmerich ; elle se trouvait dans un état de clairvoyance tout à fait extraordinaire, quand elle fit à l'écrivain les communications suivantes. Nous la laissons parler.

Anne a emporté avec elle, lors de son départ, une grande partie des présents des mages et en particulier des étoffes ; plusieurs de ces objets ont été employés dans la primitive Eglise, et il s'en est conservé quelque chose jusque dans notre époque. Ainsi, j'ai parmi mes reliques (1) un petit morceau

(1) Ce mot *mes reliques* a besoin de quelques explications. On trouve à toutes les époques de l'histoire de l'Eglise de saints personnages merveilleusement sensibles à l'action des reliques et de tout ce qui est saint ou consacré, mais on peut croire que jamais personne au monde n'a possédé ce don dans la même mesure et d'une façon aussi constante que la sœur Emmerich. Une lumière invisible pour tout autre et dans cette lumière des nuances particulières lui permettaient de distinguer, au milieu d'autres objets extérieurement identiques, non-seulement le Saint-Sacrement, mais tout ce que l'Eglise avait bénit dans ses sacrements ou ses sacramentaux, et

de l'étoffe dont les mages se servirent pour couvrir la table sur laquelle ils déposèrent leurs présents, ainsi que de l'un de leurs manteaux.

Comme une partie de ces reliques se trouvait dans une armoire auprès de la couche de la malade et l'autre au domicile de l'écrivain, celui-ci demanda à la Sœur si l'étoffe précieuse se trouvait là, à proximité. Elle répondit : « Non, elle est là, à la maison. » L'écrivain : « Chez moi? » — « Oui, chez cet homme, chez le Pèlerin (c'était le nom qu'elle donnait ordinairement à l'écrivain), elle fait partie d'un petit paquet, le fragment du manteau est jaune pâle. On refusera de le croire, et pourtant c'est vrai, et je l'ai sous les yeux.

---

principalement les ossements des saints et en général tout ce qui est compris sous le nom de reliques. A la vue des ossements des saints et des vêtements qu'ils avaient portés, elle nommait le personnage auquel ils avaient appartenu ; souvent même elle pouvait raconter leur histoire jusque dans ses moindres détails ; un grand nombre de faits, des expériences pour ainsi dire quotidiennes avaient rendu ce privilége si familier à son entourage qu'un de ses amis lui donnait assez justement le nom de *sacromètre*. L'écrivain se propose de relater, dans l'histoire développée de la sœur Emmerich, un certain nombre de ces expériences. Nous ne connaissons pas les motifs qui ont empêché les supérieurs ecclésiastiques de la Sœur de soumettre à une enquête officielle et décisive ces faits d'une si grande importance pour l'etude de la vie mystique, mais nous sommes persuadé qu'entre tous les priviléges qui lui furent accordés dans l'ordre de la grâce, il n'y en eut pas de plus remarquable et de plus important. Pour mettre à l'épreuve cette faculté de distinguer les reliques et les autres objets saints et consacrés que possédait l'excellente Sœur, plusieurs de ses amis et en particulier l'écrivain lui avaient procuré une quantité considérable de ces objets précieux. La chose n'était point difficile; car, malheureusement, par suite de la destruction de tant d'églises et de couvents dont notre siècle a été témoin, par suite aussi de la diminution ou même de l'extinction totale du sens chrétien relativement aux choses saintes et transmises comme sacrées et respectables par une tradition authentique, des trésors sur lesquels peut-être la piété avait élevé de magnifiques basiliques avaient été profanés d'une façon non-seulement indigne, mais même effrayante pour celui qui considère les choses à un point de vue un peu élevé; beaucoup étaient tombés entre les mains des particuliers et jusque dans celles de marchands de bric-à-brac. Ce fut ainsi qu'elle dut à la bienveillance du vénérable Overberg, son confesseur extraordinaire, deux caisses pleines de reliques remontant aux premiers siècles et qui avaient été trouvées dans une vieille église démolie.

Une personne attachée au Pèlerin ne le croira certainement pas, car elle voudrait pouvoir anéantir tout ce qu'il écrit; mais son beau-frère A., qui m'a visitée, c'est tout autre chose : il a un cœur comme celui de Séir, le mage le plus bronzé des trois; il est si doux, si complaisant, si fidèle; c'est un vrai cœur chrétien : si cet homme était dans l'Eglise, il aurait le ciel sur la terre. »

L'écrivain lui ayant apporté celle des reliques gardées chez lui auxquelles semblait pouvoir convenir cette dénomination de petit paquet, elle l'ouvrit aussitôt et reconnut comme venant des mages, mais sans entrer dans aucune explication à ce sujet, un petit morceau de laine jaunâtre et un autre de soie rouge foncé. — Elle ajouta :

Je dois avoir encore un autre morceau d'étoffe des rois mages. Ils avaient plusieurs manteaux, un manteau lourd et d'un tissu serré pour le mauvais temps, un autre jaune et un rouge, de belle laine extrêmement fine; quand ils marchaient, leur manteau voltigeait au gré du vent. Dans les cérémonies, ils avaient des manteaux de soie non teinte, ils brillaient, avaient des fleurs en or à la bordure et se terminaient par une queue pendante, que l'on portait derrière eux. Je crois qu'il y a maintenant non loin de moi quelque chose de ce manteau : c'est ce qui fait que j'ai eu la nuit dernière, comme j'en avais eu auparavant, des tableaux relatifs à la culture de la soie et au tissage chez les mages, tableaux dont je me rappelle encore quelque chose. Dans une contrée située à l'est, entre le pays de Théocéno et celui de Séir, il y avait des arbres tout chargés de vers ; chaque arbre était entouré d'un petit fossé, de façon qu'ils ne pouvaient s'éloigner. J'ai vu souvent jeter des feuilles sous les arbres et suspendre de petites boîtes aux arbres, et comment on retirait de petits objets arrondis et longs au moins comme le doigt; j'ai supposé d'abord que c'étaient des œufs d'oiseaux extraordinaires ; mais j'ai vu bientôt que c'étaient les coques des vers à soie qui se déroulaient quand on tirait un fil. Après avoir attaché un paquet de ces fils à la poitrine, on en faisait un fil délicat, que l'on

roulait sur quelque chose que l'on avait à la main. J'ai encore vu tisser entre les arbres; le métier était blanc et très-simple; l'étoffe avait bien la largeur de mon bras (1).

Elle dit encore quelques jours après :

Mon médecin m'a souvent interrogée au sujet d'un petit morceau de soie d'un tissu singulier. J'en ai vu dernièrement un morceau chez moi, et j'ignore maintenant ce qu'il est devenu. J'y ai songé et je me suis rappelé que j'ai eu à cette occasion le tableau du tissage de la soie ; c'était plus à l'est que le pays des mages, dans une contrée qui fut visitée par saint Thomas. J'ai dit à tort que ce morceau n'appartient pas aux étoffes des mages, c'est une erreur que le Pèlerin doit effacer. On me l'a donné pour faire une expérience déraisonnable, sans s'inquiéter de l'objet qui m'occupait alors intérieurement. Il résulte de cela des confusions et tout alors devient obscur. J'ai revu les étoffes précieuses et je sais maintenant où elles sont. Il y a quelques années, j'ai donné à ma belle-sœur qui habite Flamske (c'était peu de temps avant ses dernières couches) un petit paquet dont les bouts sont cousus ensemble, comme l'étoffe qui recouvre un bouton. Elle m'avait priée de lui prêter quelque chose qui lui donnât du courage ; je lui ai donné ce petit paquet qui m'apparaissait lumineux et que je savais avoir été autrefois en contact avec la sainte Vierge. Je ne me rappelle pas actuellement, si, à cette époque, j'en ai considéré exactement le contenu, mais l'excellente femme en a retiré d'abondantes consolations. Je l'ai revu la nuit dernière; elle l'a encore, il est solidement cousu. Il renferme un petit morceau de tapis d'un rouge foncé, deux petits frag-

(1) Elle commença alors à décrire le métier, mais le temps ne lui permit pas de le faire d'une manière complète.

ments d'une étoffe légère, comme de la gaze, de la couleur de la soie brute, quelque chose comme de l'indienne verte, un petit morceau de bois et quelques petits éclats de pierre blanchâtre. J'ai fait prier ma belle-sœur de me les renvoyer.

Quelques jours après, sa belle-sœur, étant venue lui faire visite, lui rapporta le précieux paquet. Rentré chez lui, l'écrivain ouvrit avec beaucoup de précautions le petit sachet, gros à peu près comme une noix, détacha l'un de l'autre les morceaux d'étoffe qui y étaient roulés, les mouilla et les étendit dans un livre. Il y avait trouvé un morceau d'étoffe de laine assez épais, d'environ deux pouces carrés, d'un rouge brun sur la plus grande partie de sa surface et violet foncé en certains endroits, deux bandes carrées de deux doigts environ de côté, d'un tissu léger assez semblable à de la mousseline et ayant à peu près la couleur de la soie brute, de plus un morceau de bois et quelques petits éclats de pierre. Le soir venu, il présenta à la pieuse fille les morceaux d'étoffe enveloppés dans quelques feuilles de papier. Ne sachant pas ce que c'était, elle dit d'abord : « Que voulez-vous que je fasse de ces lettres ? » Mais bientôt, elle prit en main le papier, et, sans même l'avoir ouvert, elle dit à son ami :

Il faut conserver le tout avec soin, sans en perdre un seul fil. Le tissu épais qui a maintenant un aspect brunâtre était autrefois parfaitement rouge; c'est un fragment d'un tapis à peu près aussi grand que ma chambre. Les serviteurs des mages l'étendirent sur le sol de la grotte, et Marie s'assit dessus avec l'enfant Jésus, lorsque les rois lui offrirent de l'encens; elle l'a conservé dans la grotte et porté sur l'âne à Jérusalem, quand elle s'y rendit pour sa purification. Le tissu léger comme de la gaze provient d'un manteau court, formé de trois bandes séparées et réunies par un collet, et qui flottaient sur les épaules au gré du vent; c'était une sorte d'étole qu'ils ne portaient que dans les cérémonies ; l'extrémité était garnie de franges et d'autres ornements. Les petits fragments de bois et de pierre ont été apportés de la Terre-Sainte, à une époque relativement assez récente.

Elle en était alors, dans ses visions continues sur la vie du Sauveur, au 27 janvier de la dernière année. Elle le vit sur la route de Béthanie avec dix-sept disciples, dans une hôtellerie voisine de Béthoron. Il les instruisit sur le mystère de leur vocation, et célébra le sabbat avec eux, la lampe brûla tout le jour. Parmi ses disciples il y en avait un récemment venu de Sichar. Elle dit alors :

Je l'ai vu si distinctement, il faut que j'aie dans mes reliques quelque chose de lui. Il est maigre et pâle. Son nom ressemble assez à Silan ou à Vilan, il renferme certainement quelques-unes de ces lettres.

Enfin elle s'en tint au nom de Silvanus. Elle s'arrêta quelque temps, puis elle reprit :

J'ai revu les petits morceaux d'étoffe qui proviennent des mages. Il faut qu'il y ait là un autre petit paquet qui renferme entre autres choses un fragment d'un manteau du roi Menzor, un petit morceau d'une couverture de soie rouge qui fut autrefois placée auprès du Saint-Sépulcre, un petit morceau d'une étoffe rouge et blanc qui a appartenu à un saint. J'y aperçois aussi un éclat d'os du disciple Silvanus.

Après quelques instants de préoccupation ou d'absence, elle ajouta :

Je vois maintenant où est ce petit paquet; je l'ai donné il y a un an et demi à une femme de la ville qui le porte encore au cou, je vais la prier de me le renvoyer. Je le lui ai donné pour la consoler quand on me mit en prison, elle m'avait témoigné tant d'intérêt. Je ne savais pas bien alors ce qu'il renfermait, je voyais seulement qu'il était lumineux, qu'il était saint et avait autrefois été en contact avec la très-sainte Vierge. Mais maintenant, en voyant si distinctement ce qui se rapportait aux mages, j'ai reconnu tous les objets placés non loin d'ici qui avaient été en relation avec eux, et en particulier ces fragments d'étoffe. Mais j'ai oublié où se trouvaient un grand nombre de ces objets.

Au bout de quelques jours étant rentrée en possession du sachet, comme elle était fort souffrante, elle pria l'écrivain de l'ouvrir; le sachet était solidement cousu et paraissait n'avoir pas été ouvert depuis longtemps. Il l'ouvrit dans l'antichambre et y trouvâ les objets suivants, roulés avec soin l'un autour de l'autre.

1º Une bande étroite, assez semblable à une bordure roulée, d'un tissu de laine fine et non teint. On craignit presque de l'étendre, tellement il semblait délicat et près de se rompre.

2º Deux petits morceaux d'un tissu de coton, couleur nankin, d'un tissu peu serré et cependant très-fort en apparence; ils avaient un doigt de long sur un demi-doigt de large.

3º Un pouce carré de soie cramoisie, à dessins.

4º Un quart de pouce carré d'un riche tissu de soie, jaune et blanc.

5º Un tout petit morceau de soie vert et brun.

6º Enfin, au centre du sachet, un petit morceau de papier renfermant un fragment de pierre blanche, gros comme un pois.

L'écrivain mit tous ces objets dans autant de papiers différents, à l'exception du nº 6 qu'il laissa dans son ancienne enveloppe. Au moment où il s'approcha de la malade, elle semblait n'être pas dans l'état de clairvoyance; elle était éveillée, elle toussait et se plaignait de ses souffrances excessives; cependant elle dit aussitôt : « Ce que vous avez dans ces feuilles est lumineux. Quels trésors nous possédons ! Ils valent plus qu'un empire. » Alors elle prit successivement dans la main, comme pour savoir ce qu'elles renfermaient, les différentes feuilles de papier dont elle ne pouvait connaître le contenu; elle resta quelques instants silencieuse comme pour mieux voir avec les yeux de l'esprit ce qu'ils renfermaient, et rendit compte, en les remettant, du contenu, sans commettre la moindre erreur, ainsi que l'écrivain s'en assura en ouvrant les différents papiers, lesquels étaient pliés absolument de la même façon.

Le nº 1 provient d'une tunique de Menzor; elle était faite de laine fine et n'avait que des ouvertures pour les bras sans manches. Des épaules descendait jusqu'au coude une bande d'étoffe, assez semblable à une moitié de manche non fermée.

Elle décrivit ensuite avec une exactitude parfaite la forme, la nature et la couleur de l'objet.

Le nº 2 provient d'un manteau laissé par les mages.

Elle donna également des détails minutieux sur la relique.

Le nº 3 est un fragment d'un tapis épais de soie

rouge qui recouvrait le sol du Saint-Sépulcre, à une époque où les chrétiens possédaient encore Jérusalem. Quand les Turcs s'emparèrent de la ville sainte, elle était encore comme toute neuve; comme les chevaliers se partageaient tout ce qu'il y avait de précieux, on la déchira, et chacun en reçut un morceau en souvenir.

Le nº 4 provient de l'étole d'un saint prêtre du nom d'Alexis, je crois que c'était un capucin. Il priait toujours au Saint-Sépulcre. Les Turcs le tourmentèrent de la façon la plus affreuse. Ils firent entrer des chevaux dans l'église, et placèrent une vieille femme turque en avant du saint tombeau, à l'endroit où il priait d'ordinaire, mais rien ne put le tirer de sa contemplation. On finit par l'y enfermer au moyen d'une muraille, la vieille lui faisait passer par un trou du pain et de l'eau. Voilà ce que je me rappelle encore d'un grand nombre de détails que j'ai eus sous les yeux, quand j'ai vu le sachet et son contenu, sans bien savoir en quel endroit il se trouvait.

Le nº 5 n'est pas une relique, bien que digne de respect; il provient des siéges ou bancs sur lesquels les princes et les chevaliers s'asseyaient en cercle dans l'église du Saint-Sépulcre. On s'est aussi partagé ces différents objets.

Le nº 6 est un fragment de pierre de la chapelle qui domine le Saint-Sépulcre, il s'y trouve aussi un éclat d'un os du disciple Silvanus, de Sichar.

L'écrivain lui ayant répondu qu'il n'y avait rien vu qui ressemblât à un éclat d'os, elle lui dit d'aller voir et de bien examiner. Il passa aussitôt dans l'antichambre où il y avait de la lumière, ouvrit avec précaution l'enveloppe de papier et trouva dans l'un de ses plis un éclat d'os parfaitement blanc, de forme irrégulière; il avait à peu près l'épaisseur de l'ongle et la grandeur d'un demi-kreutzer. Ainsi cette nouvelle indication se vérifiait pleinement, elle reconnut sans peine la relique dont elle avait parlé. La scène se passait le soir dans une chambre obscure, il y avait de la lumière dans l'antichambre.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

PURIFICATION DE LA VIERGE AU TEMPLE.

I.

VOYAGE DE BETHLÉEM A JÉRUSALEM.

Cependant on approchait du jour auquel Marie devait, conformément à la loi, présenter son premier-né au temple et le racheter; on avait fait tous les préparatifs nécessaires pour que la sainte famille pût aller au temple et de là retourner dans sa patrie, à Nazareth. Dès le 30 décembre, au soir, les bergers avaient pris tout ce que n'avaient pas emporté les serviteurs de sainte Anne. La grotte de la Nativité, la grotte latérale et celle de Maraha avaient été débarrassées et nettoyées, Joseph laissa le tout dans un parfait état de propreté. Dans la nuit du 30 au 31 décembre, je vis Joseph et Marie visiter encore la grotte de la Nativité avec le divin enfant et prendre congé de ce lieu à jamais consacré. D'abord, ayant étendu le tapis des mages à l'endroit où le Sauveur était né, ils y déposèrent l'enfant, et s'y mirent en prières; puis ils le portèrent au lieu où il avait été circoncis, ils s'agenouillèrent et prièrent encore. Le 31, au point du jour, je vis la Vierge se placer sur l'âne que les bergers avaient disposé et amené à l'entrée de la grotte. Joseph tint l'enfant jusqu'à ce qu'elle se fût placée commodément, alors il le déposa dans ses bras. Elle se plaça en travers sur la selle en forme de siége et avait les pieds appuyés

sur une planchette, du côté opposé à la tête de l'animal. Elle tenait l'enfant dans les bras enveloppé dans son large voile et le regardait avec amour. Les voyageurs n'avaient avec eux sur leur âne qu'une couple de couvertures et quelques paquets. Marie était assise entre les paquets. Les bergers prirent congé d'eux de la façon la plus affectueuse et les conduisirent presque sur la route. Ils passèrent par le chemin qu'ils avaient suivi en venant, mais entre la colline de la Nativité et la grotte Maraha, en tournant Bethléem au levant.

30 JANVIER. — Dans la journée, je les ai vus cheminer lentement sur la route, assez courte d'ailleurs, qui conduit de Bethléem à Jérusalem ; ils doivent s'être arrêtés à différentes reprises. Vers midi ils se sont reposés sur des bancs qui environnent une fontaine surmontée d'une toiture. J'ai vu deux femmes s'approcher de la Vierge, elles lui apportèrent de petits cruchons avec du baume et des petits pains. L'offrande que la Vierge destinait au temple était renfermée dans une corbeille que l'âne portait avec le bagage. Cette corbeille comprenait trois compartiments dont deux, revêtus d'une étoffe à l'intérieur, renfermaient des fruits. Le troisième était fermé par un simple grillage et laissait voir des tourterelles.

Vers le soir, je les ai vus en avant de Jérusalem, à un quart de lieue environ de la ville, non loin d'une grande habitation et dans une humble maison, habitée par deux vieux époux sans enfants, qui leur firent l'accueil le plus empressé et le plus charitable. Je sais maintenant comment j'ai pu prendre hier les serviteurs de sainte Anne pour les gens de cette hôtellerie ; je les ai vus sur leur route s'arrêter chez ces bons vieillards et leur annoncer l'arrivée prochaine de la Vierge. C'étaient des esséniens, parents

de Jeanne Chusa. L'homme s'occupait de jardinage, et taillait en particulier les haies ; il devait veiller au bon entretien de la route.

1er FÉVRIER. — Durant ce jour-ci, j'ai vu la sainte famille chez les vieillards de l'hôtellerie de la porte de Jérusalem. La Vierge fut presque toujours seule dans une chambre avec l'enfant, couché sur une partie avancée de la muraille qui était basse et recouverte d'un tapis ; elle était toujours en prières et semblait se préparer à la cérémonie : j'eus à cette occasion des lumières touchant la manière dont on doit se disposer à la sainte communion. Je vis dans sa chambre l'apparition de plusieurs saints anges qui vinrent adorer le divin enfant ; je ne saurais dire si elle les vit, je le crois cependant à cause de son recueillement extraordinaire. Les bons hôteliers ont témoigné tant d'amour à la Vierge que je crois qu'ils doivent avoir soupçonné quelque chose de la sainteté du cher enfant Jésus.

Le soir, vers sept heures, j'ai eu une vision relative au vieillard Siméon. Il était maigre et fort âgé et portait une barbe courte. C'était un prêtre d'un rang inférieur, il était marié, et avait trois fils déjà grands, dont le plus jeune pouvait avoir vingt ans environ. J'ai vu le pieux vieillard, qui demeurait tout contre le temple, traverser un corridor étroit et obscur et arriver à une petite cellule voûtée, pratiquée dans les épaisses murailles de l'édifice ; je n'y ai rien vu, sinon une ouverture par laquelle le regard pouvait pénétrer dans le temple. Bientôt s'étant agenouillé, il tomba en extase. Alors un ange, se présentant à lui, lui dit de bien observer le lendemain matin l'enfant qui serait le premier présenté aux prêtres : c'était le Messie après lequel il avait si longtemps soupiré ; après l'avoir vu, il ne tarderait pas à mourir. Toute cette scène était ravissante ; la chambre

était resplendissante, et le vieillard était rayonnant d'allégresse. Bientôt il retourna chez lui et raconta à sa femme avec une grande expression de joie l'heureuse nouvelle qui lui avait été annoncée. Sa femme étant allée prendre son repos, Siméon se remit en prières. — Je n'ai pas vu que les pieux Israëlites et les prêtres en particulier fissent dans leurs prières les gestes extraordinaires des Juifs modernes; mais j'ai très-bien vu qu'ils se donnaient la discipline. J'ai encore vu qu'Anne la prophétesse se mit en prières dans la cellule du temple et qu'elle eut une vision relative à la présentation de l'enfant au temple.

II.

CÉRÉMONIE DE LA PURIFICATION.

2 FÉVRIER. — Le matin, avant le point du jour, j'ai vu la sainte famille quitter l'hôtellerie avec la corbeille renfermant les dons et l'âne disposé pour le voyage, et se rendre au temple en la compagnie des hôtes. Arrivés au temple, on les fit entrer dans une cour qu'entourait une muraille. Tandis que saint Joseph et son hôte installaient l'animal dans une écurie, la Vierge avec l'enfant fut très-bien reçue par une femme âgée et conduite plus loin sous une galerie couverte. Ils avaient une lumière, car il ne faisait pas encore jour. Bientôt le pieux vieillard Siméon, ne pouvant modérer son impatience, vint dans ce même corridor au-devant de Marie. Il lui adressa quelques paroles pleines d'allégresse, prit l'enfant dans ses bras et le serra contre son cœur, puis il se dirigea vers l'autre partie du temple. L'avis que l'ange lui avait donné la veille lui avait inspiré un si vif désir de voir l'enfant de la promesse après lequel il

soupirait depuis si longtemps, qu'il attendait depuis plusieurs heures l'arrivée de Marie. Il portait de longs vêtements, ainsi que les prêtres le faisaient hors de l'exercice de leurs fonctions. Je l'ai souvent vu au temple antérieurement, sous les traits d'un prêtre âgé et d'un rang inférieur; rien ne le distinguait, sinon sa rare piété, sa simplicité et les lumières extraordinaires dont il était favorisé.

La Vierge fut conduite par son guide jusqu'au parvis du temple, où la cérémonie devait avoir lieu : là elle fut reçue par Anne la prophétesse et Noémi, son ancienne maîtresse, qui demeuraient de ce côté du temple. Siméon, venant de l'intérieur, se présenta de nouveau à la Vierge qui tenait l'enfant entre les bras et la conduisit à l'endroit où la mère devait racheter son premier-né, tandis qu'Anne, à laquelle Joseph avait remis la corbeille avec les présents, la suivit avec Noémi. Les colombes occupaient la partie inférieure de la corbeille et des fruits l'autre partie. Joseph se dirigea alors vers une autre porte, du côté où se tenaient les hommes. On savait au temple que plusieurs mères devaient racheter leurs enfants; aussi tout avait-il été préparé. La salle où se fit la cérémonie était bien aussi spacieuse que l'église paroissiale de Dulmen. Aux murailles étaient suspendues un grand nombre de lampes allumées, toujours disposées en pyramide. La flamme sortait à l'extrémité d'un tuyau recourbé par un orbe d'or dont l'éclat égalait presque celui de la lumière même. A cet orbe était attaché par un ressort un petit éteignoir, lequel, étant relevé, éteignait la lumière sans qu'il en résultât de mauvaise odeur et qu'on retirait par en bas quand on voulait allumer. Cependant plusieurs prêtres avaient apporté, en avant d'un autel des angles duquel semblaient se détacher des cornes, une armoire en forme de carré long, dont les portes,

ouvertes et maintenues, servaient de support à une table longue et large, formée d'une pièce de bois. On la recouvrit d'un tapis rouge, puis d'un tapis blanc à jours lequel retombait jusqu'à terre. On plaça aux quatre angles de la table des lampes allumées à plusieurs branches, et au milieu, autour d'une sorte de meuble allongé en forme de berceau, deux plats de forme ovale et deux corbeilles. Ces objets avaient été retirés des divers compartiments de l'armoire, ainsi que des ornements sacerdotaux, que l'on déposa sur l'autel fixe et permanent. Un grillage entourait la table destinée à recevoir les offrandes. A droite et à gauche de la salle se trouvaient des stalles; l'une, plus haute que l'autre, était remplie par des prêtres en prières.

Bientôt Siméon s'approcha de la Vierge qui tenait dans les bras le divin enfant enveloppé d'un long voile bleu de ciel, la fit venir au delà du grillage et la conduisit à la table des offrandes, où elle déposa l'enfant dans la corbeille en forme de berceau; dès lors une lumière ineffable remplit le temple entier. Je compris que Dieu y était, et, au-dessus de l'enfant, je vis le ciel ouvert jusqu'au trône de la sainte Trinité. Cependant Siméon reconduisit la Vierge en un endroit grillé où se tenaient les femmes. Elle portait un vêtement léger bleu de ciel, un voile blanc, et était pour ainsi dire enveloppée d'un long manteau jaunâtre. Pour le saint vieillard, il se dirigea vers l'autel fixe sur lequel avaient été placés les ornements sacerdotaux, et il se revêtit pour la cérémonie, ainsi que trois autres prêtres. Ils avaient au bras une sorte de petit écusson, et leur tête était couverte d'un bonnet semblable à nos mitres. L'un d'eux se plaça devant, un autre derrière la table des offrandes, les deux autres à droite et à gauche, et ils prièrent ensemble sur l'enfant.

Cependant Anne, s'étant approchée de la Vierge, lui présenta la corbeille des offrandes, formée de deux corbeilles superposées et renfermant des fruits et les colombes, et la conduisit jusqu'au grillage en avant de la table, où elles s'arrêtèrent l'une et l'autre. Siméon, qui était en avant de la table, ouvrit le grillage, fit avancer la sainte mère et déposa ses offrandes sur la table. Les deux plats de forme ovale reçurent l'un les fruits et l'autre des pièces de monnaie; quant aux colombes, on les laissa dans la corbeille (1).

Siméon resta avec Marie en avant de la table des offrandes ; le prêtre qui se trouvait derrière elle prit l'enfant de la corbeille dans ses bras, l'éleva vers le ciel, le tourna vers différentes parties du temple et resta longtemps en prières. Là-dessus il le donna à Siméon, qui le remit sur les bras de la Vierge et récita sur elle et sur l'enfant des prières renfermées dans un rouleau qui se trouvait auprès de lui sur une sorte d'appui. Cette partie de la cérémonie terminée, Siméon reconduisit la sainte Vierge au grillage où

(1) En 1823, dans ses récits relatifs à la seconde année de la vie publique du divin Sauveur, la sœur Emmerich le vit à Hébron, le 29 thébet (ou 17 janvier), c'est-à-dire dix jours environ après la mort du Précurseur, faire la lecture du passage de l'Exode relatif aux ténèbres répandues sur l'Egypte, à l'immolation de l'agneau pascal et au rachat des nouveau-nés (*Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. IV, chap. XV, p. 83); elle vit à cette occasion toute la scène du mystère de la Présentation et raconta en particulier les détails suivants, qu'elle a sans doute oubliés ici : « La présentation du Sauveur au temple n'eut lieu que le quarante-troisième jour après sa naissance, une fête ayant obligé Joseph et Marie à passer trois jours entiers dans l'humble hôtellerie de la porte de Bethléem. Outre les présents ordinaires, la Vierge offrit au temple cinq pièces d'or triangulaires provenant des rois mages et plusieurs étoffes ou broderies précieuses. Avant de quitter Bethléem, Joseph vendit à son parent l'âne qu'il lui avait laissé en gage; je crois ne pas me tromper en affirmant que l'ânon sur lequel le Sauveur était monté le jour de son entrée triomphale à Jérusalem en provenait. »

elle était attendue par Anne la prophétesse, qui la ramena à l'endroit réservé aux femmes; il s'y trouvait une vingtaine de mères avec leurs premiers-nés qui attendaient leur tour. Joseph et un certain nombre d'autres hommes étaient beaucoup plus loin, dans l'emplacement réservé aux hommes.

III.

CÉRÉMONIE DU LA PURIFICATION (suite).

Bientôt les prêtres, se rapprochant de l'autel fixe, commencèrent une cérémonie dans laquelle ils offrirent de l'encens et récitèrent des prières, tandis que ceux qui remplissaient les stalles les accompagnaient de mouvements cadencés, moins marqués toutefois que ceux des Juifs actuels. La cérémonie approchant de son terme, Siméon se dirigea vers l'endroit où la Vierge se tenait, reçut l'enfant dans ses bras, et, dans une sorte de ravissement plein d'allégresse, il parla longuement et à haute voix sur l'enfant. Il y glorifia Dieu d'avoir daigné accomplir les promesses, et dit entre autres choses : « Seigneur, vous laisserez maintenant aller en paix votre serviteur, selon votre promesse, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous avez donné, que vous avez préparé à la face de tous les peuples, pour être la lumière qui éclairera les nations et la gloire de votre peuple d'Israël. » Joseph s'était approché après l'offrande; ainsi que la Vierge il entendit avec un respect profond les paroles inspirées du vieillard, qui les bénit l'un et l'autre et dit à Marie : « Voici que cet enfant est placé au milieu d'Israël pour la chute ainsi que pour la résurrection de plusieurs, et comme un signe qui doit être contredit. Mais

votre cœur sera transpercé d'un glaive, de façon que les cœurs de plusieurs apparaîtront au grand jour. » Au moment où le vieillard finit de parler, Anne la prophétesse fut également inspirée; elle parla aussi longuement et à haute voix touchant l'enfant Jésus et proclama sa sainte mère bienheureuse. Je vis que les assistants écoutèrent tout cela avec une émotion très-vive, sans qu'il en résultât cependant le moindre trouble; les prêtres eux-mêmes me semblèrent en entendre quelque chose. Je crois que ces prières à haute voix et inspirées n'étaient pas entièrement insolites, qu'il arrivait souvent quelque chose d'analogue, et qu'il devait en être ainsi. Cependant je vis tous les assistants extrêmement émus en leur cœur. Tous témoignèrent le plus grand respect à l'enfant et à la mère. Marie était lumineuse comme une rose céleste.

En apparence, la sainte famille avait présenté l'offrande des pauvres; cependant Joseph donna secrètement au vieillard Siméon et à Anne un certain nombre de pièces jaunes triangulaires, destinées spécialement aux jeunes filles qui étaient élevées au temple et qui n'étaient pas dans l'aisance.

Bientôt je vis la sainte Vierge avec l'enfant reconduite par Anne et Noémi dans la cour où elles étaient venues la prendre, et où elles lui firent, en la quittant, les plus tendres adieux. Joseph se trouvait déjà là avec les deux personnes de l'hôtellerie; il avait amené l'âne sur lequel la Vierge monta avec le divin Enfant. En quittant le temple, ils traversèrent aussitôt Jérusalem, afin de se mettre en route pour Nazareth.

Je n'ai pas assisté à la présentation des autres nouveau-nés que j'avais aperçus; j'ai compris cependant que tous avaient reçu une grâce particulière, et que plusieurs d'entre eux étaient morts avec les

saints innocents. La cérémonie a dû se terminer vers neuf heures, car j'ai vu vers cette heure-là la sainte famille se mettre en route. Ils allèrent jusqu'à Béthoron, et passèrent la nuit dans la même maison où la Vierge avait fait sa dernière station treize ans auparavant, alors qu'on la conduisait au temple. Le maître de la maison me parut être un docteur de la loi. Ils y étaient attendus par des gens que sainte Anne avait envoyés au-devant d'eux. Ils suivirent un chemin beaucoup plus direct que dans leur voyage de Nazareth à Bethléem, dans lequel ils avaient évité toutes les localités habitées, ne s'arrêtant que dans des maisons isolées. — Joseph avait laissé en gage chez son parent la jeune ânesse qui lui avait montré la route dans son voyage à Bethléem; car il songeait toujours à revenir à Bethléem et à s'y bâtir une humble maison dans la vallée des bergers. Il s'était entretenu à ce sujet avec les bergers, et leur avait dit que son intention était de laisser seulement Marie passer quelque temps chez sa mère, afin de lui permettre de se reposer des fatigues du triste gîte de Bethléem; c'était pour cela qu'il leur avait laissé un nombre d'objets assez considérable. — Joseph avait avec lui une sorte de monnaie tout à fait extraordinaire; je crois qu'il l'avait reçue des mages. Il avait dans une poche intérieure de son vêtement un certain nombre de pièces minces, brillantes, jaunâtres, enfilées ensemble; elles étaient carrées, seulement les coins étaient arrondis. Je crois y avoir remarqué quelque chose de gravé. — Les deniers de Judas étaient plus épais et en forme de langue; les deniers avaient les deux extrémités arrondies, les demi-deniers n'en avaient qu'une qui le fût.

Ces jours-ci j'ai vu les mages se réunir au delà d'un fleuve; ils prirent un jour de repos et célébrèrent une fête. La localité où ils s'arrêtèrent compre-

nait un grand édifice et plusieurs petits. Ils retournent chez eux par une route située entre celle qu'ils ont suivie à leur arrivée et le chemin par lequel le Sauveur est revenu de l'Egypte après son grand voyage. D'abord ils voyagèrent beaucoup plus rapidement qu'ils ne l'avaient fait en venant, mais depuis le jour de halte, ils ont singulièrement ralenti leur marche. Je vois toujours leur cortége précédé d'un jeune homme lumineux qui même leur adresse souvent la parole. Ils ont laissé Ur sur leur droite.

IV.

MORT DU SAINT VIEILLARD SIMÉON.

3 FÉVRIER. — Siméon était marié et avait trois fils, dont l'aîné pouvait avoir quarante ans et le plus jeune vingt. Ils étaient attachés tous les trois au service du temple; plus tard ils ont été amis et partisans secrets du Sauveur; ils sont devenus disciples soit avant la mort, soit après l'ascension du Sauveur. Avant la dernière pâque, l'un d'eux a immolé l'agneau pascal pour Jésus et les apôtres. Je ne saurais pas dire cependant s'ils n'étaient pas tous les petits-fils et non les fils du saint vieillard. Au temps de la première persécution qui suivit l'ascension, les fils de Siméon firent beaucoup pour les amis du Sauveur. Siméon était parent de Séraphia, qui reçut le nom de Véronique, et de Zacharie par son père.

J'ai vu que hier Siméon, étant rentré chez lui après avoir prophétisé sur l'enfant Jésus, tomba aussitôt malade; cependant il entretint encore avec une grande allégresse sa femme et ses enfants de ce qui s'était passé. J'ai vu, la nuit dernière, que c'est aujourd'hui qu'il doit mourir. D'un grand nombre de

détails que j'ai aperçus à son occasion, voici ce que je me rappelle encore. Étendu sur son lit, le vieillard s'adressa à sa femme et à ses enfants ; il leur parla avec une force remarquable et une grande allégresse du salut d'Israël et de tout ce que l'ange lui avait annoncé. Puis je le vis mourir paisiblement et je remarquai les plaintes résignées de sa famille. Il y avait autour de lui plusieurs prêtres âgés et d'autres Juifs qui priaient.

Je vis ensuite que l'on transporta son corps dans une autre salle. On le mit sur une table percée d'un grand nombre de trous, on le recouvrit d'un long drap et on le lava avec des éponges sous le drap, de façon à ne blesser en rien la sainte modestie. L'eau coula par les trous de la table et retomba dans un bassin de cuivre qu'on avait placé en dessous. On mit sur le corps de grandes feuilles, on plaça à côté de jolis petits paquets d'aromates, et on l'enveloppa d'un grand drap que l'on serra au moyen de longues bandelettes : on eût dit un enfant emmaillotté. Il était alors tellement roide qu'on eût pu croire qu'il avait été solidement fixé à la table.

Le soir venu, on conduisit le cadavre au sépulcre. Six hommes, ayant à la main des flambeaux, le portèrent sur une planche qui avait à peu près la forme du corps ; seulement il y avait de chaque côté un rebord, assez élevé au milieu du côté et beaucoup plus bas aux extrémités. Le cadavre, enveloppé de bandelettes, reposait sur cette planche, sans autre drap mortuaire. Les porteurs et ceux qui suivaient marchaient d'un pas plus rapide que dans nos funérailles. Le tombeau était sur une éminence et pas très-loin du temple. La grotte renfermant le tombeau formait à l'extérieur une éminence, et la porte était placée obliquement ; à l'intérieur j'y remarquai un revêtement solide : c'était un travail moins délicat, mais analogue

à celui que j'ai vu saint Benoît exécuter dans son premier monastère (1).

Comme celles de la cellule que la Vierge occupait au temple, les parois du tombeau étaient ornées d'assemblages de pierres de différentes couleurs, figurant des fleurs et des étoiles. La petite grotte au milieu de laquelle on déposa le corps, présentait justement l'espace nécessaire pour qu'on pût circuler à l'entour. J'observai dans les funérailles juives certaines pratiques particulières : ainsi on offrait au mort des pièces de monnaie, de petites pierres, et, si je ne me trompe, aussi des aliments, mais je ne puis l'affirmer.

V.

ARRIVÉE DE LA SAINTE FAMILLE CHEZ SAINTE ANNE.

Le soir, la sainte famille arriva à la maison d'Anne, à une demi-lieue environ de Nazareth, du côté de la vallée de Zabulon. On fit une petite fête de famille

(1) Dans une contemplation sur la vie de saint Benoît, en date du 10 février 1820, elle vit, entre autres choses, que, dans son enfance, son maître lui enseigna l'art de faire sur le sable du jardin avec de petites pierres de différentes couleurs des arabesques et d'autres dessins dans le genre des mosaïques anciennes. Plus tard, alors qu'il était ermite, elle le vit représenter sur les parois de sa cellule ou de sa grotte en une mosaïque grossière une vision qu'il avait eue relativement au jugement dernier. Ensuite les disciples du saint se livrèrent au même art en le perfectionnant. Dans une autre contemplation qui lui montra l'histoire entière de l'ordre figurée jusque dans les moindres particularités de celle du fondateur, elle dit à l'écrivain : « A l'époque où l'esprit religieux chez les bénédictins avait moins de vie que l'enveloppe, j'ai vu leurs églises et leurs maisons ornées jusqu'à l'exagération. En voyant les peintures et les sculptures qui chargeaient les voûtes de leurs églises, je n'ai pu m'empêcher de dire : « C'est le développement de l'humble mosaïque de Benoît dans sa cellule. C'est une semence montée en herbe; si cette surcharge vient à tomber, l'édifice entier pourra en être écrasé. »

analogue à celle que l'on avait célébrée lors du départ de la Vierge pour le temple. La lampe était allumée au-dessus de la table. Joachim ne vivait plus, la maison était dirigée par le second époux de sainte Anne. La fille aînée de la sainte, Marie d'Héli, était présente à cette fête. L'âne fut déchargé, on avait l'intention de s'arrêter ici quelque temps. Tous étaient dans la joie à cause du petit enfant Jésus. Mais cette joie était grave et retenue; en général, j'ai vu tous ces saints personnages exercer sur eux-mêmes un empire remarquable. Plusieurs prêtres âgés étaient également présents. On fit un petit repas ; ainsi que je l'ai toujours remarqué en pareille circonstance, les femmes mangèrent dans une autre salle que les hommes.

QUELQUES JOURS APRÈS. — J'ai encore vu la sainte famille chez Anne. Il s'y trouve plusieurs femmes : la fille aînée de sainte Anne, Marie d'Héli, avec sa fille Marie Cléophas, de plus une femme de la ville où demeure Élisabeth, et la servante qui a été visiter Marie à Bethléem. Après la mort de son époux qui lui avait causé de grands chagrins, celle-ci prit la résolution de ne plus se remarier et se fixa chez Élisabeth à Jota, où Marie la trouva, lors de sa visite à sa cousine. Ce fut de Jota qu'elle se rendit auprès de sainte Anne. — J'ai vu aujourd'hui saint Joseph charger un grand nombre d'effets sur sa monture ; il prit les devants avec les ânes, il y en avait deux ou trois ; la servante l'accompagna à Nazareth.

Je ne me rappelle pas dans le détail ce que j'ai vu aujourd'hui chez sainte Anne, mais je dois y avoir été fortement impressionnée, car j'ai eu à y exercer un ministère spirituel dont peut-être je ne me rends plus maintenant un compte exact. Avant d'aller chez sainte Anne, je me suis trouvée en esprit auprès de deux jeunes époux qui pourvoient à l'entretien de

leur vieille mère; mais ils sont atteints d'une maladie mortelle, et s'ils ne guérissent pas, la pauvre femme sera réduite à la dernière misère; je connais cette malheureuse famille, mais il y a longtemps que je n'ai entendu parler d'elle. — Dans les grandes nécessités, j'ai toujours recours à l'intercession de sainte Anne; comme donc, dans la vision, je me trouvais chez elle, j'ai remarqué que, malgré la saison, les arbres de son jardin, bien que dépouillés de leurs feuilles, étaient encore chargés de poires, de prunes et d'autres fruits. J'ai pu les cueillir en repartant, et je les ai portés aux pauvres malades qui ont ainsi recouvré la santé. J'ai pu en donner aussi à un grand nombre d'âmes du purgatoire, connues ou inconnues, auxquelles ils ont procuré de grands soulagements.

Ces fruits désignent sans doute les grâces obtenues par l'invocation de sainte Anne. J'ai craint d'abord qu'ils ne m'annonçassent de grandes souffrances, de grandes épreuves, ainsi qu'il m'arrive toujours à la suite des visions dans lesquelles je cueille des fruits dans les jardins des saints ; car il faut absolument les payer. Je ne me rappelle plus bien pourquoi je les ai cueillis dans le jardin de sainte Anne plutôt que dans tout autre. Peut-être ces infortunés, aussi bien les défunts que les autres, étaient-ils confiés à la protection maternelle de sainte Anne, de telle façon que les fruits de grâces dont ils avaient besoin devaient être cueillis dans son jardin; peut-être encore était-ce parce qu'elle vient spécialement au secours de ceux qui se trouvent dans de grandes nécessités, ainsi que je l'ai souvent expérimenté.

Comme on l'interrogeait sur l'aspect que présentait la Palestine durant cette partie de l'année, elle répondit :

J'oublie toujours d'en parler, parce que tout se présente à moi si naturellement que je m'imagine toujours que chacun voit ce que je vois moi-même. Je

vois souvent de la pluie et des brouillards ; parfois même un peu de neige, mais elle fond presque aussitôt. Je vois souvent des arbres dépouillés de leurs feuilles, mais portant encore des fruits. J'ai observé que l'on fait plusieurs moissons chaque année, ainsi on en a fait une à l'époque qui correspond à notre printemps. Maintenant, en hiver, je vois les voyageurs bien enveloppés ; ainsi, ils ont la tête couverte de leur manteau.

6 JANVIER. — Aujourd'hui, vers midi, j'ai vu la Vierge, accompagnée de sainte Anne qui portait l'enfant Jésus, quitter la maison de sa mère pour retourner à Nazareth chez saint Joseph. La route qui est directe présente partout à l'œil des collines et des jardins : la distance est d'environ une demi-lieue.

Anne envoie de chez elle à Marie toutes les provisions dont elle a besoin. Oh! comme il est touchant de considérer la sainte famille ! Marie est comme une mère et en même temps la servante la plus soumise du divin enfant, elle est aussi attentive à tous les besoins de saint Joseph. Joseph est pour elle le plus fidèle de tous les amis et le plus humble de tous les serviteurs. Quand la Vierge tourne et remue son divin Fils comme un pauvre enfant dont la raison n'est pas encore développée, combien je suis touchée en pensant que cet enfant est le Dieu miséricordieux qui a créé le monde et qui par amour se laisse ainsi traiter ; oh ! combien cela contraste avec la dureté et l'égoïsme de l'homme froid, caché, toujours préoccupé de lui-même !

VI.

LA FÊTE DE LA CHANDELEUR.

La fête de la Purification de la Vierge, ou de la Chandeleur, m'a été montrée dans une grande vision

assez difficile à interpréter, et que je ne saurais même pas reproduire intégralement; voici ce que je puis encore me rappeler.

J'ai vu célébrer une fête dans cette église transparente et planant au-dessus de la terre, sous les traits de laquelle l'Eglise catholique m'est ordinairement montrée, quand je dois voir quelque chose qui se rapporte non à telle ou telle église en particulier, mais à l'Eglise en général, à l'Eglise universelle. J'ai vu cette église pleine de chœurs d'anges, qui environnaient la sainte Trinité. Lorsque je devais voir présentée au Temple et rachetée, sous les traits du petit enfant Jésus, la seconde personne de la sainte Trinité qui cependant était aussi dans la sainte Trinité, ce fut comme dernièrement, lorsque je crus que l'enfant Jésus était assis auprès de moi et me consolait, tandis que j'avais en même temps sous les yeux une image de la sainte Trinité. Je vis l'apparition du Verbe fait homme, du petit enfant Jésus à côté de moi, se réunir par une sorte de voie lumineuse au tableau de la sainte Trinité; je ne puis dire qu'il n'était point là, attendu qu'il était à côté de moi; je ne puis dire non plus qu'il n'était pas à côté de moi, parce qu'il était là; et cependant, au moment où j'ai senti avec une vivacité singulière l'enfant Jésus à mes côtés, j'ai vu la figure sous laquelle la très-sainte Trinité m'était montrée, différente de ce qu'elle est quand elle ne doit me montrer que la divinité seule sans l'union du Verbe avec la nature humaine. Bientôt je vis un autel paraître au centre de l'église; ce n'était pas un autel semblable à ceux que l'on voit dans nos églises, c'était un autel en général. — J'ai vu sur cet autel un petit arbre avec des feuilles larges et pendantes, il ressemblait à l'arbre de la science du bien et du mal, que j'ai vu dans le paradis terrestre. Bientôt je vis la Vierge avec l'enfant Jésus sur

le bras, sortir en quelque sorte de terre en avant de l'arbre ; au même instant, l'arbre s'inclina devant elle et se flétrit. En même temps, un ange, à la taille majestueuse et habillé en prêtre, ayant autour de la tête un nimbe formé d'un simple anneau, s'approcha de Marie. On lui donna l'enfant qu'il déposa sur l'autel; alors je vis l'enfant divin, offert et présenté, passer dans la représentation de la sainte Trinité que je vis dès lors sous sa forme ordinaire. Je vis encore que l'ange donna à la Mère de Dieu un petit globe singulièrement brillant, avec une figure assez semblable à celle d'un enfant emmaillotté, et que Marie s'éleva au-dessus de l'autel en tenant cet objet dans les mains. De toutes parts je vis des mains se tourner vers elle avec des flambeaux; elle présenta tous ces flambeaux à l'enfant du globe, et ils se confondirent avec lui. De tous ces flambeaux, il se forma une seule et unique lumière qui, environnant Marie et l'enfant, illumina le monde entier. La Vierge avait un large manteau qui se développait sur toute la terre. Je vis ensuite les détails d'une grande solennité.

L'arbre de la science du bien et du mal se flétrissant au moment où Marie apparut, et l'enfant, présenté sur l'autel, se perdant en quelque sorte dans le sein de l'adorable Trinité, figuraient sans doute la réconciliation de Dieu et de l'humanité; c'est pour cela que j'ai vu tous les flambeaux, d'abord séparés, présentés à la Mère de Dieu et remis par elle au divin enfant, c'est-à-dire à la vraie lumière qui éclaire tous les hommes, dans lequel toutes les lumières séparées et dispersées sont devenues une seule et même lumière qui éclaire le monde entier, figuré par le globe aussi bien que par le globe impérial.—La présentation des flambeaux faisait allusion aux cierges que l'on bénit à pareil jour.

CHAPITRE QUINZIÈME.

LA FUITE EN ÉGYPTE.

I.

PRÉLIMINAIRES.

Le samedi 10 février 1821, la malade était très-inquiète au sujet d'un logement qu'elle devait se procurer. Sur ces entrefaites elle s'endormit; mais bientôt elle se réveilla, elle était parfaitement consolée. Elle dit qu'un de ses meilleurs amis mort peu auparavant (c'était un saint prêtre fort âgé) s'était montré à elle et l'avait consolée. « O comme il est éclairé maintenant, ajouta-t-elle; maintenant il peut parler. Il m'a dit : Ne vous inquiétez pas d'un logement pour vous; songez seulement à tenir bien pur, bien net votre cœur dans lequel vous recevez le Seigneur Jésus, quand il descend chez vous. Quand Joseph arriva à Bethléem, il ne se préoccupa point d'un logement pour lui-même, mais pour Jésus, et il eut soin de purifier la grotte. » Elle indiqua encore d'autres pensées pleines d'un grand sens qui lui avaient été suggérées par son ami, et telles, en effet, qu'on pouvait les attendre d'un homme parfaitement initié aux mystères de sa vie intérieure. Elle rappela encore ce mot : « Quand l'ange ordonna à Joseph de fuir en Egypte avec Jésus et Marie, il ne s'inquiéta pas de se procurer un logement, il s'empressa d'obéir. »

Comme l'année précédente, à pareille époque, elle avait vu quelque chose de la fuite en Egypte, l'écrivain supposa qu'il avait pu en être encore de même, et lui demanda si c'était ce jour-là que Joseph était parti pour l'Egypte. Elle lui répondit très-distinctement : « Non : le jour auquel il est parti correspond maintenant au 29 février. » Malheureusement il ne fut pas possible à l'écrivain d'avoir à ce sujet des renseignements tout à fait précis, à cause de l'état de souffrance dans lequel elle se trouvait durant ces communications. Une fois elle dit : « L'enfant a déjà plus d'un an ; dans l'une des haltes du voyage, je l'ai vu jouer autour d'un baumier, et ses parents lui faisaient parfois faire à pied un bout de chemin. » Une autre fois il lui sembla qu'on lui avait dit qu'il avait alors neuf mois environ. Nous laissons au lecteur le soin de résoudre la question au

moyen de certains détails donnés dans la suite du récit, et surtout de l'âge que l'on semble attribuer à la même époque au petit saint Jean ; cependant, tout bien pesé, il semble que l'on peut s'arrêter à cet âge de neuf mois.

II.

NAZARETH. — OCCUPATIONS DE LA SAINTE FAMILLE.

DIMANCHE 25 FÉVRIER. — J'ai vu la sainte Vierge tricoter ou faire au crochet une petite tunique. Elle avait un rouleau avec de la laine attaché à sa taille à droite, et dans les mains deux objets, deux petits bâtons en ivoire, terminés par de petits crochets ; l'un était bien long d'une demi-coudée, l'autre était plus court. Au delà du crochet il y a encore un appendice auquel le fil est attaché pendant le travail et où se forme la maille. L'ouvrage terminé pend entre les deux bâtons ; elle travaille tantôt debout et tantôt assise auprès de l'enfant Jésus, couché dans un petit berceau d'osier. — J'ai vu saint Joseph tresser avec des bandes d'écorce jaunes, brunes et vertes, des paravents, des objets d'une surface considérable et des nattes dont on se servait pour les toitures ; il avait dans un magasin voisin de son habitation une quantité considérable de ces objets ; il tressait, entre autres, des figures, des étoiles et des cœurs. Je souffrais en voyant qu'il ne se doutait pas qu'il dût sitôt partir pour l'Egypte. — Presque tous les jours, sainte Anne vient les visiter de sa maison éloignée d'une lieue environ.

III.

JÉRUSALEM. — HÉRODE. — PRÉPARATIFS DU MASSACRE DES SAINTS INNOCENTS.

DIMANCHE 25 FÉVRIER. — J'ai jeté un coup d'œil

sur Jérusalem. J'ai vu qu'Hérode a convoqué un grand nombre de personnes, c'était à peu près comme chez nous quand on fait une levée de soldats. Les hommes réunis furent conduits dans une grande cour où on leur donna des armes et des vêtements ; ils portaient au bras un objet en forme de demi-lune (sans doute un bouclier); ils avaient des javelots et des sabres courts et larges, à peu près comme des couteaux de boucher. Ils portaient des casques et la plupart avaient les jambes entourées de lanières. Ces préparatifs doivent se rapporter au massacre des saints Innocents ; Hérode est singulièrement agité.

LUNDI 26 FÉVRIER. — J'ai vu Hérode en proie à des inquiétudes de plus en plus grandes. C'était absolument comme à l'époque où les mages l'interrogeaient touchant le nouveau roi des Juifs. Je l'ai vu délibérer avec plusieurs vieux docteurs ; ils lui apportèrent de longs rouleaux de parchemin fixés à des morceaux de bois, sur lesquels ils lurent. Je vis encore que les soldats qui l'avant-veille avaient été habillés à neuf furent envoyés en différentes localités non loin de Jérusalem et en particulier à Bethléem. Je crois qu'Hérode voulait garnir de troupes les endroits auxquels les mères devaient ensuite amener leurs enfants sans savoir qu'elles les conduisaient à la mort, et cela afin de rendre impossibles les soulèvements qui auraient dû être la conséquence naturelle de cette barbarie.

IV.

DÉTAILS PERSONNELS A LA NARRATRICE. — EFFETS DE SA PRIÈRE AU JOUR ANNIVERSAIRE DU MASSACRE DES SAINTS INNOCENTS.

MARDI 27 FÉVRIER. — Aujourd'hui j'ai vu les soldats d'Hérode, partis hier de Jérusalem, arriver en

trois endroits différents, à Hébron, à Bethléem et en une troisième localité, située entre les deux premières, du côté de la mer Morte, j'en ai oublié le nom. Les habitants, ne connaissant pas la raison de ces mouvements de troupes, en conçurent quelque inquiétude. Hérode était rusé; il fit chercher le Sauveur sans rien ébruiter. Les soldats furent assez longtemps dans ces différentes localités; enfin ne pouvant rien savoir de l'enfant né à Bethléem, il fit égorger tous les enfants âgés de moins de deux ans.

Le même jour, au soir, la malade s'endormit; au bout de quelques minutes, elle dit, sans aucun préambule et avec une grande expression de joie :

Dieu soit mille fois loué! Je suis arrivée bien à propos! Il est bien heureux que j'aie été là. Le pauvre enfant est sauvé. J'ai prié Dieu de permettre qu'elle le bénît et qu'elle l'embrassât; elle l'a fait, et il ne lui a plus été possible de le noyer dans le marais. »

L'écrivain lui demandant alors de qui elle parlait, elle répondit :

« D'une pauvre jeune fille qui s'est laissé séduire, elle voulait noyer l'enfant auquel elle venait de donner le jour. C'était assez près d'ici. Ces jours-ci, j'ai prié Dieu avec tant d'instances de ne pas permettre qu'un seul de ces enfants mourût sans baptême et sans bénédiction! J'ai fait cette prière parce que nous arrivons à l'anniversaire du massacre des saints Innocents. J'ai conjuré le bon Dieu par le sang de ses premiers martyrs. O comme il faut mettre ce temps à profit! Comment ne pas cueillir la rose chaque année au moment où elle fleurit dans le jardin de l'Église triomphante! Dieu m'a exaucée, et j'ai pu sauver la mère et l'enfant : peut-être les reverrai-je encore. »

Voilà ce qu'elle dit aussitôt après la vision ou, pour parler plus

exactement, aussitôt après l'œuvre de miséricorde exercée en esprit. Elle ajouta le lendemain matin.

Mon guide me conduisit en toute hâte à M. J'aperçus une jeune fille qui s'était laissé séduire; c'était, si je ne me trompe, avant d'arriver à M.; j'ai cru reconnaître un endroit à gauche de T., du côté de K. Elle avait donné le jour à son enfant derrière un petit bois, et elle se dirigeait vers un marais profond, couvert d'une certaine quantité de verdure; elle avait l'enfant dans son tablier. J'ai vu à côté d'elle un personnage grand et sombre, duquel sortait cependant une lumière sinistre; je crois que c'était le démon. Je m'approchai d'elle bien vite, je priai Dieu de tout cœur, et je vis disparaître l'affreux personnage; elle prit son enfant, le bénit et l'embrassa encore une fois. Dès lors elle ne put se résoudre à le noyer. Elle s'assit et pleura beaucoup, ne sachant que faire. Je la consolai et lui donnai la pensée d'aller trouver son confesseur et d'implorer son assistance. Elle ne me vit point, ce fut son ange gardien qui lui parla pour moi. Je crois qu'elle n'a point ses parents en cet endroit, elle me paraît être de condition moyenne.

V.

NOUVEAUX DÉTAILS SUR LA VIE DE LA SAINTE FAMILLE A NAZARETH.

27 FÉVRIER. — J'ai vu aujourd'hui sainte Anne venir de chez elle à Nazareth, en la compagnie de cette veuve de sa parente qu'elle avait laissée à Bethléem auprès de la Vierge après la naissance du Sauveur. La servante avait un paquet sur l'épaule, une corbeille sur la tête et une autre à là main. Ces corbeilles étaient rondes, et l'une d'elles était à jours;

des oiseaux y étaient renfermés. Elles apportaient des provisions à la Vierge ; car elle ne tenait point maison, et c'était sainte Anne qui pourvoyait à tout.

MERCREDI 28 FÉVRIER. — Aujourd'hui, vers le soir, j'ai vu sainte Anne chez la Vierge avec sa sœur aînée. Marie d'Héli avait avec elle un gros garçon de quatre à cinq ans ; c'était son petit-fils, le fils aîné de sa fille Marie Cléophas. Joseph était allé chez sainte Anne. En voyant les femmes s'entretenir amicalement ensemble, jouer avec l'enfant Jésus, le presser contre leur cœur et le mettre dans les bras du petit garçon, je me suis dit : « Les femmes sont toujours les mêmes. Il en était alors absolument comme maintenant. » Marie d'Héli habitait dans une petite localité, à trois lieues environ à l'est de Nazareth. La maison était presque aussi vaste et aussi bien tenue que celle de sa mère : j'y ai remarqué une cour entourée de murailles, avec une pompe ; il suffisait d'y poser le pied pour que l'eau jaillît et retombât ensuite dans un bassin de pierre. Son mari s'appelait Cléophas ; sa fille, Marie Cléophas, mariée à Alphée, demeurait à l'autre extrémité de la même bourgade. Le soir, je vis les femmes se livrer ensemble à la prière. Elles étaient debout contre la muraille, devant une petite table recouverte de deux étoffes, l'une rouge et l'autre blanche à jours. Sur la table était un rouleau que la Vierge ouvrit et attacha par son extrémité à la muraille. J'y remarquai une figure brodée dont les teintes étaient assez pâles ; on eût dit un mort enveloppé d'un long manteau blanc, et presque aussi serré qu'un enfant emmaillotté. Le manteau retombait sur la tête ; il semblait plus large à la hauteur des bras, le personnage avait quelque chose à la main. J'ai déjà remarqué cette même figure chez sainte Anne, lors de la fête qu'elle donna avant le départ de Marie pour le temple. Cette fois-là elle me

fit songer à Melchisédech, et je crus reconnaître un calice dans l'objet qu'elle avait à la main ; une autre fois il m'a semblé qu'elle représentait Moïse. Une lampe était allumée pour la prière. Marie était debout devant sainte Anne, sa sœur se tenait à ses côtés. Elles croisèrent les bras sur la poitrine, les joignirent et les étendirent. Marie lut dans un rouleau ouvert devant elle et qu'elle déployait de temps à autre. Leur ton dans la récitation des prières me rappela le chant de notre couvent.

VI.

UN ANGE DONNE A JOSEPH L'ORDRE DE FUIR. — COMMENCEMENTS DU VOYAGE.

NUIT DU JEUDI 1er MARS AU VENDREDI 2 MARS. — Ils ne sont plus à Nazareth, je les ai vus partir. Hier jeudi, Joseph était revenu de bonne heure de chez sainte Anne ; Anne et sa fille aînée étaient encore ici chez la Vierge. A peine venait-ou de se mettre au lit que l'ange se présenta à Joseph. Marie, avec l'enfant Jésus, avait sa chambre à coucher à droite du foyer, Anne avait la sienne à gauche; celle de Marie d'Héli était entre celle-ci et celle de saint Joseph. Les chambres n'étaient séparées que par des cloisons en clayonnage, du moins elles n'étaient pas complétement fermées par le haut. Le lit de la Vierge était de plus isolé du reste de la chambre par une sorte de paravent. L'enfant Jésus était couché à ses pieds, sur un tapis; quand elle se levait, elle pouvait le prendre sans difficulté.

J'ai vu Joseph dormant dans sa chambre, couché sur le côté et un bras sous la tête. J'ai vu un jeune homme tout brillant de lumière s'approcher de sa couche et s'entretenir avec lui. Joseph se leva, mais

il était accablé par le sommeil et il se recoucha aussitôt. Le jeune homme l'ayant pris par la main et soulevé un peu, Joseph s'éveilla pleinement et s'habilla ; le jeune homme disparut aussitôt. Le saint s'approcha de la lampe qui brûlait devant le foyer au milieu de la maison et alluma sa propre lampe. Alors frappant à la porte de la Vierge, il lui demanda humblement s'il pouvait entrer. Je le vis faire quelques pas en avant et s'entretenir avec elle à travers le paravent qui les séparait ; bientôt je le vis dans l'écurie auprès de l'âne, et de là dans une chambre où l'on conservait des objets de différente nature ; il faisait les préparatifs du voyage. Après que Joseph s'était éloigné, la Vierge s'était habillée et disposée pour le voyage. Puis, allant chez sa mère, elle lui communiqua les ordres divins : Anne se leva aussitôt, Marie d'Héli et son enfant en firent autant de leur côté. Quant à l'enfant Jésus, on le laissa encore dormir quelque temps. La volonté de Dieu était tout pour ces saints personnages : aussi, malgré la tristesse dont leurs cœurs étaient remplis, firent-ils immédiatement tous les préparatifs nécessaires au lieu de se laisser aller à la douleur de la séparation. Marie prit avec elle encore moins d'objets qu'elle n'en avait apporté de Bethléem. On se borna à disposer un peu de linge avec quelques couvertures que l'on apporta à saint Joseph, qui s'était chargé de faire les paquets. Tout se fit rapidement et sans bruit, ainsi qu'il arrive quand on veut cacher un départ brusque et mystérieux. Bientôt Marie alla chercher l'enfant Jésus, et son empressement fut tel qu'elle n'eut pas le temps de le changer de vêtements. Le moment de la séparation était donc arrivé ; je ne saurais assez dire combien je fus touchée de la douleur de sainte Anne et de Marie d'Héli. Elles pressèrent en pleurant l'enfant Jésus contre leur cœur, et le petit garçon lui-

même le couvrit de baisers. Anne embrassa la Vierge à plusieurs reprises et pleura amèrement, comme si elle ne devait plus la revoir. Marie d'Héli se jeta à terre et pleura beaucoup. Il n'était pas encore minuit quand ils quittèrent la maison. Anne et sa fille aînée accompagnèrent Marie à pied jusqu'à une certaine distance de Nazareth. Joseph arriva bientôt avec son âne. On devait passer à gauche de la maison de sainte Anne. Marie tenait dans ses bras l'enfant Jésus soigneusement emmaillotté et retenu par un grand linge noué autour du cou de sa mère. Elle avait un long manteau qui l'enveloppait ainsi que l'enfant, et un grand voile carré, ramassé par derrière autour de la tête, mais qui retombait à longs plis sur les côtés. Ils étaient déjà à quelque distance de la ville quand Joseph arriva avec son âne, qui portait sur le dos une outre avec de l'eau et une corbeille à plusieurs compartiments avec des petits pains, des oiseaux vivants et de petits cruchons. Le paquet de hardes et les quelques couvertures avaient été placés sur les côtés de la selle qui avait un double appui pour les pieds. On s'embrassa encore en pleurant beaucoup, Anne bénit la sainte Vierge, Marie monta sur l'animal que Joseph tenait par la bride, et on se mit en route.

Au moment où elle parla de la douleur de sainte Anne et de Marie d'Héli, la sœur Emmerich pleura beaucoup ellemême; elle ajouta qu'elle avait également pleuré abondamment pendant la nuit, tandis qu'elle avait eu cette vision.

VII.

NAZARETH. — ARRIVÉE DE LA SAINTE FAMILLE A NAZARETH.

VENDREDI 2 MARS. — Ce matin de bonne heure, j'ai vu Marie d'Héli aller chez sainte Anne avec son en-

fant et prier le maître de la maison de se rendre à Nazareth avec un de ses serviteurs; après quoi, elle retourna chez elle. Pour Anne, je la vis tout arranger à la maison de saint Joseph et faire un certain nombre de paquets. Dans la matinée, deux hommes arrivèrent de chez sainte Anne; l'un avait seulement sur lui une peau de brebis avec de grosses sandales attachées par des courroies autour des jambes, l'autre avait un long vêtement; celui-ci m'a paru être le mari de sainte Anne. Ils aidèrent à tout mettre en ordre dans la maison de saint Joseph, et à faire de tout le mobilier des paquets que l'on transporta ensuite chez sainte Anne.

J'ai vu la sainte famille, dans la nuit même du départ, traverser plusieurs localités et se reposer le matin sous un hangar. Vers le soir, comme ils étaient extrêmement fatigués, ils s'arrêtèrent en une petite localité du nom de Nazara, chez des gens qui demeuraient à l'écart et étaient tout à fait méprisés. Ce n'étaient pas des Juifs à proprement parler; ils avaient dans leur religion un mélange de paganisme; ils allaient au temple du mont Garizim, près Samarie, dont ils étaient éloignés de quelques milles à travers les montagnes. Ils étaient accablés de charges de toute nature; ainsi ils étaient obligés de travailler comme esclaves au temple de Jérusalem et de faire d'autres corvées analogues. Ils reçurent très-amicalement les voyageurs, qui passèrent chez eux tout le jour suivant. La sainte famille a encore visité ces bonnes gens à son retour de l'Égypte, ainsi que plus tard avant et après son voyage au temple, alors que l'enfant Jésus était âgé de douze ans (1). Plus tard cette famille a reçu le baptême de

(1) Dans ses premières communications sur la fuite en Egypte, elle avait oublié de mentionner le séjour de la sainte famille en cet en-

saint Jean et s'est réunie à l'Église naissante. — Leur bourgade n'est pas éloignée d'une ville singulière et placée à une élévation considérable, et du nom de laquelle je ne suis plus très-sûre, parce que j'ai vu et entendu nommer un très-grand nombre de villes dans les environs, ainsi Légio et Massaloth, entre lesquelles se trouve, si je ne me trompe, Nazara. Il me semble que la ville dont la situation m'a paru si extraordinaire, s'appelle Légio, mais qu'elle porte aussi un autre nom.

VIII.

LE TÉRÉBINTHE D'ABRAHAM. — HALTE DE LA SAINTE FAMILLE AUPRÈS D'UNE FONTAINE.

DIMANCHE 4 MARS. — Hier, samedi au soir, à la clôture des exercices du sabbat, la sainte famille partit de Nazara et voyagea toute la nuit; durant toute la journée du dimanche et la nuit suivante, elle se cacha auprès du vieux térébinthe, aux branches touffues, sous lequel Marie et Joseph s'étaient déjà abrités lors du voyage de Nazareth à Bethléem, le jour même où elle avait tant souffert du froid. C'était le térébinthe d'Abraham, auprès de la forêt de Moria, non loin de Sichem, de Thanath, de Silo et de Ruma.

droit; elle en parla une autre année à l'occasion du voyage de Marie enfant à Jérusalem avant sa présentation, voyage dans lequel on s'y arrêta également. Quinze ans après la mort de la pieuse fille, l'écrivain, réunissant ses notes relatives à ce sujet, ne put s'empêcher d'être étonné de ce que la sainte famille s'arrêtât tout un jour en cet endroit; sa surprise cessa quand il découvrit que le sabbat commençait le 2 mars au soir : d'où il conclut que les fugitifs célébrèrent secrètement le sabbat en cet endroit, circonstance qu'elle n'avait pas mentionnée. Cette coïncidence fait merveilleusement ressortir l'exactitude de ses communications; malheureusement elles ne sont pas toujours assez précises pour donner lieu à des observations de ce genre.

Les persécutions d'Hérode étaient connues aux environs, et les fugitifs étaient exposés à de grands dangers. C'est au pied de cet arbre que Jacob enterra les idoles de Laban. Josué rassembla le peuple auprès de ce térébinthe sous lequel il avait dressé la tente qui renfermait l'arche d'alliance, et ce fut là qu'il engagea le peuple à renoncer aux faux dieux. Ce fut en ce même endroit qu'Abimélech, fils de Gédéon, fut salué roi par les Sichémites.

DIMANCHE 4 MARS. — Ce matin, de bonne heure, j'ai vu la sainte famille se reposer auprès d'un baumier, dans un endroit charmant arrosé par un joli cours d'eau. Aux branches du baumier qui portait des baies rougeâtres, on avait fait çà et là des entailles, par lesquelles le baume coulait dans de petites cruches qu'on avait placées dessous. Je m'étonnai de voir qu'on ne venait pas les enlever. Joseph remplit de la liqueur les petites cruches qu'ils avaient avec eux. Ils mangèrent des petits pains et des baies qu'ils cueillirent sur les arbustes voisins. L'âne se rafraîchit et trouva sa pâture dans le voisinage. Je vis Jérusalem dans le lointain sur leur gauche : c'était un tableau délicieux.

IX.

JOTA. — ÉLISABETH S'ENFUIT AU DÉSERT AVEC LE PETIT SAINT JEAN-BAPTISTE.

MARDI 6 MARS. — Zacharie et Elisabeth ont été également informés des dangers qui les menaçaient; je crois que la sainte famille leur a envoyé un homme de confiance. Je vis Elisabeth porter le petit Jean-Baptiste en un endroit secret au désert, à deux lieues environ d'Hébron. Zacharie les accompagna seulement

une partie de la route, jusqu'à un endroit où ils passèrent un petit cours d'eau sur un radeau. En se séparant d'eux en cet endroit, Zacharie se dirigea vers Nazareth par la route que Marie avait suivie autrefois pour se rendre chez sa cousine. Je l'ai vu en voyage le 6, sans doute parce qu'il veut prendre des informations auprès de sainte Anne. A Nazareth, beaucoup des parents de la sainte famille sont attristés de ce départ précipité. Le petit Jean-Baptiste n'avait pour tout vêtement qu'une peau d'agneau; bien qu'il n'eût encore qu'un an et demi, il marchait et courait avec une grande agilité. Il avait dès lors à la main un petit bâton blanc avec lequel il jouait à la façon des enfants. Il faut voir dans ce désert, non pas un vaste espace uniquement couvert de sable, mais plutôt une sorte de solitude avec des rochers, des défilés, des grottes, des bosquets, des arbres sauvages, des arbustes couverts de fruits. Elisabeth mena le petit Jean-Baptiste en une grotte où Madeleine a passé quelque temps après la mort du Sauveur. Combien de temps Elisabeth a-t-elle passé en cette grotte avec le jeune enfant? C'est ce qu'il me serait impossible de dire; il est probable qu'elle y est demeurée jusqu'à ce que l'on pût être un peu tranquillisé sur les projets d'Hérode. Elle retourna alors chez elle à Jota, c'est-à-dire à environ deux lieues du désert. Ce que je sais, c'est qu'à l'époque où le prince fit comparaître devant lui les mères avec les enfants âgés de moins de deux ans, je l'ai vue fuir de nouveau au désert avec le petit Jean-Baptiste.

Après avoir jusqu'ici communiqué jour par jour les visions de la fuite en Egypte, Anne-Catherine se vit interrompue par la maladie et des dérangements d'autre nature. Au bout de quelques jours reprenant le fil de son récit, elle dit :

Il ne m'est pas facile de distinguer les jours, je vais cependant reproduire les visions de la fuite en

Egypte suivant l'ordre dans lequel je me rappelle les avoir vues.

X.

LA SAINTE FAMILLE DANS UNE GROTTE AU DÉSERT. — L'ENFANT JÉSUS ET LE PETIT JEAN-BAPTISTE.

Après que la sainte famille eut franchi quelques-uns des sommets du mont des Oliviers, je la vis au delà de Bethléem, du côté d'Hébron et à un mille environ de la forêt de Mambré, se réfugier dans une grotte spacieuse, dépendant d'une gorge sauvage d'une montagne, laquelle était couverte d'une bourgade dont le nom ressemble assez à celui d'Ephraïm. — Je crois que c'était la sixième station de leur voyage. Je les ai vus à leur arrivée tristes et épuisés. Marie était triste et pleurait. Ils manquaient de tout, car ils devaient suivre des chemins détournés, fuyant les villes et les hôtelleries fréquentées. Ils se reposèrent là un jour entier. Plusieurs prodiges vinrent leur donner un peu de soulagement. Ainsi une source jaillit dans la grotte même à la prière de la Vierge, et une chèvre sauvage s'approcha d'eux et se laissa traire. Ils eurent aussi la visite d'un ange qui les consola. — Un prophète a souvent prié dans cette même grotte; je crois que Samuel y a résidé à plusieurs reprises. David a fait paître aux environs les troupeaux de son père; il y a prié et y a reçu par l'entremise d'un ange des avertissements divins, ainsi l'ordre de combattre contre Goliath (1).

(1) Dans sa relation malheureusement trop sommaire de la fuite en Egypte, elle ne mentionna pas cette station de la Vierge, elle n'en parla que lors de ses communications quotidiennes sur la vie publique du Sauveur, lorsqu'elle le vit après son baptême visiter, avec quelques disciples, aux environs de Bethléem, toutes les localités

De cette grotte, laissant toujours la mer Morte sur leur gauche, ils firent sept lieues dans la direction du sud et trouvèrent à deux heures de marche au delà d'Hébron, le désert où était alors le petit Jean-Baptiste; le chemin qu'ils suivaient était à une portée de flèche environ de la caverne où on lui avait cherché un refuge. Je vis la sainte famille voyager seule, épuisée, haletante, à travers le sable du désert. L'outre à l'eau était vide, ainsi que les cruchons de baume; la Vierge était en proie à une vive inquiétude, elle souffrait de la soif et Jésus avec elle. — Ils s'écartèrent un peu de la route, vers un endroit où l'on voyait quelques arbustes et du gazon brûlé par le soleil. La Vierge descendit de sa monture pour

où sa mère s'était arrêtée avec lui. Elle le vit donc, après son baptême qu'elle raconta le vendredi 28 septembre 1821, s'arrêter dans cette grotte avec ses disciples le 8 octobre, et elle l'entendit parler des faveurs accordées à ce lieu et des fatigues que la sainte famille avait eu à supporter dans la fuite en Egypte. Il bénit cette grotte et annonça qu'une église devait un jour s'élever au-dessus. (Voir *la Vie de Notre-Seigneur*, tom. I, chap. VIII, pp. 188, 189.)

Elle dit à ce sujet, le 18 octobre : « Cette grotte de la sainte famille fut appelée dans la suite le *bourg de la Vierge* et visitée par les pèlerins sans que cependant on en connût exactement l'histoire. Plus tard il n'y avait plus dans ce pays que quelques personnes pauvres. » Elle donna ensuite des détails circonstanciés sur la localité. L'écrivain fut fort étonné de lire longtemps après, dans le *Voyage à Jérusalem* du frère mineur Antoine Gonzalez (Anvers, 1679, 1re partie, p. 556), qu'à un petit mille d'Hebron, du côté de Bethléem, à gauche de la route, il avait visité un bourg appelé le bourg de la Vierge, parce que Marie s'y est arrêtée lors de la fuite en Egypte; il est situé sur une hauteur, et on y trouve encore une église avec trois nefs et trois portes. Une peinture murale représente la Vierge sur l'âne avec le divin enfant, et auprès saint Joseph qui conduit l'animal. Au pied de la montagne sur laquelle se trouve la bourgade de l'église, on voit une belle fontaine appelée le *puits de la Vierge;* tous ces détails concordent parfaitement avec les indications données par la Sœur. — On lit encore dans le second volume des *Mémoires* de d'Arvieux : « Entre Hébron et Bethléem, nous avons traversé le bourg de la Vierge où, d'après la tradition, Marie s'arrêta lors de la fuite en Egypte. »

s'asseoir quelques instants; elle avait son enfant devant elle, elle était inquiète et priait. Tandis que, comme Agar au désert, elle demandait à Dieu de l'eau pour son enfant, mon attention fut attirée par une scène singulièrement touchante. La caverne dans laquelle Elisabeth avait cherché un refuge pour le petit Jean-Baptiste, se trouvait non loin de là, au milieu de rochers sauvages; je vis le petit Jean, inquiet et impatient, aller et venir aux alentours de sa caverne, parmi les rochers et les broussailles. Je ne vis point Elisabeth en cette circonstance. La vue de l'enfant, marchant ou plutôt courant d'un pas assuré dans le désert, fit sur moi une impression touchante et profonde. De même que, encore renfermé dans le sein de sa mère, il avait tressailli en sentant son Sauveur auprès de lui, ainsi maintenant il s'agitait en le sentant près de lui endurant le tourment de la soif. Je vis très-bien l'enfant; il avait une peau d'agneau jetée en travers sur ses épaules et liée autour du corps; il portait à la main son petit bâton, à l'extrémité duquel flottait une sorte de bannière d'écorce. Il sentit que Jésus passait, que Jésus avait soif; il se jeta à genoux et implora le ciel les bras étendus; puis, s'étant levé précipitamment, il alla, comme s'il obéissait à une inspiration, vers le bord du rocher et frappa le sol de son bâton; il en jaillit aussitôt une source abondante. Il se porta au même moment à l'endroit où elle se déchargeait; là il s'arrêta et vit à distance passer la sainte famille (1). En ce moment

(1) Elle entendit le Sauveur lui-même raconter cette scène touchante dans le cours de ses visions suivies sur la vie de Notre-Seigneur : ce fut le 14 janvier de la seconde année, quand elle le vit à Jota dans la maison paternelle de Jean-Baptiste, en la compagnie de la sainte Vierge, de Pierre, de Jean et de trois disciples fidèles du Précurseur. Il commença par les consoler de la mort de Jean-Baptiste qui avait eu lieu le 20 thébet à Machéronte, dans le cours des fêtes anniversaires de la naissance d'Hérode. On avait

la Vierge souleva un peu le divin Enfant, et lui dit en lui montrant son Précurseur : « Regarde, voilà le petit Jean dans le désert; » et je vis Jean, plein d'allégresse, bondir auprès du filet d'eau et agiter en jouant la banderole qui terminait son bâton, mais bientôt il rentra dans le désert.

. Cependant la source ne tardait pas à se rapprocher du chemin que suivaient les voyageurs; après l'avoir passée, ils s'arrêtèrent, pour se reposer, en un endroit assez agréable, et ombragé par quelques arbres. Marie descendit de l'âne avec le divin Enfant. Elle était profondément émue, ainsi que Joseph. Elle s'assit sur le gazon. Joseph fit à quelques pas de là un trou qui fut bientôt rempli d'eau. Quand l'eau fut devenue claire, ils en burent. Marie lava son enfant; en même temps chacun se rafraîchit les mains, les pieds et le visage. Joseph conduisit auprès du filet d'eau l'animal fidèle qui s'abreuva largement, puis il remplit son outre. Ils étaient pleins de reconnaissance pour Dieu. Le gazon desséché fut rafraîchi; bientôt on vit luire quelques rayons de soleil, on se sentit rafraîchi, consolé, heureux. Leur halte en cet endroit fut bien de deux à trois heures.

XI.

DERNIÈRE STATION SUR LE TERRITOIRE D'HÉRODE. — DÉTAILS PERSONNELS A LA NARRATRICE.

La dernière station des fugitifs sur les terres sou-

commencé par étendre sur le sol un tapis que Marie et Elisabeth avaient fait ensemble à Jota et sur lequel elles avaient brodé plusieurs sentences d'un sens profond. Entre autres choses relatives à son Précurseur, le Sauveur dit alors qu'il ne l'avait vu que deux fois avec les yeux du corps, ce jour-là, lors de la fuite en Egypte, et au jour de son baptême. (Voir pour plus de détails la *Vie de Notre-Seigneur*, tom. IV, chap. xv, p. 70 et suivantes.)

mises à la domination d'Hérode n'était pas éloignée d'une ville située sur les frontières du désert, à deux ou trois lieues de la mer Morte; cette ville s'appelait Anam, Anem ou Anim (1). Ils s'arrêtèrent dans une maison isolée; c'était une hôtellerie à l'usage des voyageurs qui visitaient le désert. On y trouvait plusieurs cabanes et hangars s'appuyant contre une éminence, et à quelque distance un certain nombre d'arbres fruitiers que la main de l'homme n'avait pas plantés. Les habitants me parurent être des chameliers, car ils avaient un certain nombre de chameaux dans des pâturages renfermés. Ces gens-là vivaient assez mal, ils s'étaient même livrés au brigandage; cependant ils reçurent bien la sainte famille et se montrèrent hospitaliers. La ville voisine était aussi habitée par des gens indisciplinés qui s'y étaient établis à la suite d'une guerre. L'un d'eux, âgé de vingt ans et nommé Ruben, se trouvait alors à l'hôtellerie (2).

JEUDI 8 MARS. — Les étoiles brillaient au ciel, la sainte famille traversait durant la nuit un endroit sablonneux où l'on ne voyait que des arbustes desséchés. Il présentait de grands dangers, à cause d'une multitude de serpents qui se tenaient sous le feuillage dans les trous. Ils s'approchèrent en effet de la route

(1) Elle hésita entre ces différents noms.

(2) Elle ne mentionna aussi cette station que dans ses récits sur la vie de Notre-Seigneur. Le 8 octobre après son baptême, le Sauveur, partant de la vallée des bergers, se rendit seul en cette localité, convertit Ruben et guérit plusieurs malades, tandis que ses disciples l'attendaient près d'Ephraïm, dans la grotte dont on a parlé plus haut. Il enseigna à l'endroit même où la sainte famille s'était reposée et avait pris son repas, et attribua ses bienfaits de ce jour-là à l'hospitalité qu'on avait autrefois pratiquée à son égard. Pour arriver à cet endroit de la grotte d'Ephraïm, il avait dû longer Hébron. Saint Jérôme et Eusèbe mentionnent une localité du nom d'Anim ou Anem, à neuf milles d'Hébron au sud, dans le district de Daruma. (Voir la *Vie de Notre-Seigneur*, tom. 1, chap. VII, p. 185.)

en sifflant, et dressèrent la tête du côté de la sainte famille; mais, sans doute à cause de la lumière divine qui entourait les fugitifs, ils les laissèrent passer sans leur faire de mal. Je vis encore d'autres animaux non moins affreux. A leur corps long et noir se rattachaient des pattes très-courtes et des espèces d'ailes comme de grandes nageoires. Ils semblaient voler au-dessus du sol, et avaient dans la forme de leur tête quelque chose qui rappelait le poisson (1). Derrière le bois, j'ai vu la sainte famille se diriger vers un enfoncement considérable, assez semblable à l'ouverture d'une tranchée ou chemin creux; ils voulaient s'y reposer quelques instants. Je m'inquiétai beaucoup au sujet de la sainte famille. L'endroit était affreux. Je voulais faire avec la haie un abri pour couvrir la partie ouverte; mais aussitôt un animal affreux, semblable à un ours, vint à moi et m'effraya extrêmement. Au même instant un de mes amis, un prêtre mort récemment à un fort grand âge, se montrant à moi sous les traits d'un beau jeune homme, prit l'animal par la gorge et le rejeta de l'abri où il avait pénétré. Je lui demandai comment il pouvait encore revenir sur la terre, alors qu'il était certainement beaucoup mieux à l'endroit où il se trouvait; il me répondit : « J'ai seulement voulu vous rendre service, je ne serai pas longtemps ici. » Il ajouta que je le reverrais encore une fois (2).

(1) Il s'agit sans doute de lézards-volants.

(2) Toute cette scène est une action parabolique en songe. Elle veut pratiquer une œuvre de miséricorde à l'égard des voyageurs. Une faute dont elle se rend coupable, un mouvement de colère ou d'impatience, ne lui permet pas de réaliser sa bonne résolution; un ours lui barre le chemin et lutte contre elle; alors un ami qu'elle a perdu et auquel elle a rendu de grands services tant pour l'âme que pour le corps, lui apparaît, et se tient à ses côtés; il repousse l'ours, c'est-à-dire qu'il la délivre des attaques de la colère.

XII.

MONTAGNES. — NUIT PASSÉE CHEZ DES BRIGANDS. — GUÉRISON D'UN PETIT LÉPREUX.

La sainte famille fit ensuite un mille à l'est, en longeant la voie principale. Le nom de la dernière localité entre la Judée et le désert où ils se sont arrêtés m'a semblé être Mora ; j'ai pensé alors au lieu de naissance de sainte Anne, mais ce n'est pas le même endroit. Les habitants étaient méchants et abandonnés, les fugitifs ne purent obtenir d'eux aucune espèce de rafraîchissements. De là ils arrivèrent à un grand désert; il n'y avait plus de route tracée, ils ignoraient même la direction à suivre et ne savaient comment se tirer d'embarras. Au bout de quelque temps, ils arrivèrent à des hauteurs obscures et sauvages. Les voyageurs furent un instant très-inquiets, ils se mirent à genoux et implorèrent le secours du Ciel. Bientôt cependant plusieurs animaux sauvages de haute taille se réunirent autour d'eux; je fus d'abord effrayée en les voyant, mais ils n'étaient pas méchants et regardaient meme les voyageurs avec amitié, absolument comme le chien de mon confesseur quand il accompagnait son maître chez moi. Je compris qu'ils avaient été envoyés pour montrer la route aux voyageurs. Ils regardèrent du côté de la montagne, coururent de ce côté, puis revinrent sur leurs pas, ainsi que fait un chien qui veut conduire quelqu'un. Enfin je vis la sainte famille suivre ces animaux, franchir une montagne (1) et arriver dans un pays sauvage et inhospitalier.

Il faisait sombre, ils longèrent un bois. A quelque

(1) De Séir (?)

distance du chemin et en avant du bois je vis une misérable cabane et non loin de la cabane une lumière attachée à un arbre, on pouvait la voir à distance, et elle semblait destinée à attirer les voyageurs. Le chemin était difficile et coupé par des fossés; il y avait aussi des trous et des fossés autour de la cabane; de plus, aux endroits les plus praticables du chemin, on avait tendu des fils en partie dissimulés. Ils correspondaient à une sonnette aboutissant à la cabane que les voyageurs mettaient en mouvement sans le savoir; ainsi avertis, les brigands (car telle était l'industrie des gens de la cabane) arrivaient et dépouillaient les voyageurs. Leur cabane était mobile et ne se trouvait pas toujours à la même place; on la portait d'un lieu à l'autre, suivant que les circonstances le demandaient.

Au moment où les voyageurs approchèrent de la lumière trompeuse, je vis auprès d'eux le chef des brigands et cinq de ses compagnons. D'abord ils étaient mal disposés, mais je vis que quand le chef eut regardé le divin enfant, un éclair traversa son cœur comme une flèche, et il ordonna à ses gens de ne faire aucun mal aux voyageurs. La Vierge vit aussi ce trait mystérieux percer le cœur du brigand, ainsi qu'elle le dit plus tard à Anne la prophétesse (1). Le brigand conduisit la sainte famille à sa cabane en la faisant passer par les endroits les plus dangereux du chemin. Il était nuit, on trouva dans la cabane la femme du chef et deux enfants. Le brigand fit part à sa femme de l'impression extraordinaire qu'il avait

(1) Nous empruntons tout cet épisode, ainsi que bien d'autres détails relatifs à la fuite en Egypte, à ce que la Sœur rappela des entretiens du Sauveur avec le vieil essénien Eliud qui l'accompagna de Nazareth à l'endroit où il devait recevoir le baptême de Jean, et lui dit qu'il avait appris ces détails d'Anne la prophétesse; elle-même les tenait de la sainte Vierge. (Voir à ce sujet la *Vie de Notre-Seigneur,* tom. I, chap. III, p. 66.)

ressentie en regardant l'enfant. Elle reçut la sainte famille non point sans bienveillance, mais avec une grande réserve. Les saints voyageurs s'assirent par terre dans un coin et commencèrent à manger des provisions qu'ils avaient avec eux. D'abord leurs hôtes furent pénétrés de crainte, ce qui ne leur était pas ordinaire ; ils restaient à distance, ils finirent cependant par se rapprocher. Je vis aussi aller et venir d'autres de ces gens qui avaient mis à l'abri l'âne de saint Joseph ; ils devinrent plus confiants, s'approchèrent des voyageurs et leur adressèrent la parole. La femme apporta à la Vierge des petits pains avec du miel et des fruits, ainsi que des coupes remplies de je ne sais quelle liqueur. Du bois brûlait dans un trou creusé à l'une des extrémités de la chambre. La femme disposa pour la Vierge une partie de l'habitation, et sur sa demande lui apporta un grand vase plein d'eau pour baigner l'enfant Jésus. Elle lava aussi ses langes et les fit sécher auprès du feu.

Cependant l'homme était tellement touché qu'il dit à sa femme : « Cet enfant n'est pas un enfant ordinaire, c'est un enfant saint : demande à sa mère de nous permettre de baigner notre petit lépreux dans l'eau avec laquelle elle l'a lavé ; cela le guérira peut-être. » Au moment où elle s'approcha de la Vierge pour lui adresser sa demande, Marie lui proposa d'elle-même, sans qu'elle eût à parler, de baigner son petit lépreux dans cette eau. Bientôt je la vis apportant dans les bras un enfant âgé d'environ trois ans. La lèpre avait produit sur lui des ravages tels qu'on ne pouvait plus distinguer les traits du visage, son corps entier n'était plus qu'une plaie. L'eau dans laquelle Jésus avait été baigné était plus nette qu'avant le bain ; à peine le jeune enfant y eut-il été déposé, que les écailles se détachant tombèrent au fond de l'eau : il était parfaitement pur.

La mère ne se possédait plus de bonheur; elle voulait embrasser Marie et l'enfant; mais Marie la repoussa doucement de la main et ne lui permit pas de la toucher non plus que l'enfant Jésus. Elle lui dit ensuite de faire creuser un puits jusqu'à la roche, et d'y jeter l'eau du bain; elle communiquerait au puits une vertu également salutaire. Elle s'entretint longuement avec elle, et je crois que cette pauvre femme finit par lui promettre de renoncer, aussitôt qu'elle le pourrait, à sa vie criminelle. Le père et la mère furent extrêmement heureux de la guérison de leur enfant; dans la nuit, plusieurs de leurs compagnons étant venus leur parler, ils leur montrèrent l'enfant et leur racontèrent le prodige dont ils avaient été favorisés; alors les nouveaux venus, au nombre desquels il y avait des enfants, entourèrent les voyageurs et les regardèrent avec étonnement.

Je fus d'autant plus étonnée de voir les brigands traiter la sainte famille avec tant de respect, que la nuit même où ils reçurent de si saints hôtes, je les vis arrêter d'autres voyageurs attirés dans le piége par la lueur trompeuse, et les conduire dans une grande caverne, plus avant dans la forêt. La caverne dont l'entrée était cachée, et qui était toute couverte d'herbes et d'arbustes, de façon à ce qu'on ne pouvait soupçonner son existence, m'a paru être leur résidence ordinaire. J'ai vu dans cette caverne plusieurs enfants de sept à neuf ans, qui avaient été ravis à leur famille, et avec eux une vieille femme chargée de les garder et de leur donner à manger. J'ai vu apporter des habillements, des tapis, de la viande, des chevreaux, des moutons, des bœufs et d'autres objets également dérobés. La caverne était très-spacieuse, et tout s'y trouvait en abondance.

Marie n'a guère dormi de toute cette nuit, je l'ai vue presque tout le temps assise sur son lit. Le ma-

tin de bonne heure, ils se remirent en route avec quelques provisions. Leurs hôtes les accompagnèrent à une certaine distance, leur firent passer avec précaution les fossés qui coupaient le chemin et les remirent dans la bonne route. Au moment où les brigands firent, non sans émotion, leurs adieux à la Vierge, le chef dit aux voyageurs d'un ton pénétré : « Pensez à moi, en quelque lieu que vous soyez. » En ce même moment, j'eus sous les yeux un tableau du crucifiement : je vis le bon larron adressant ces paroles au Sauveur : « Pensez à moi, quand vous serez dans votre royaume ; » et il me fut dit que le bon larron était l'enfant guéri de la lèpre par le Sauveur. Au bout d'un certain nombre d'années, la femme renonça à ce genre de vie et s'établit en un endroit où la sainte famille devait s'arrêter un peu après ; il s'y trouvait une source et un jardin planté de baumiers ; plusieurs bonnes familles s'y établirent avec elle.

XIII.

LE DÉSERT. — PREMIÈRE VILLE ÉGYPTIENNE.

Bientôt je vis les voyageurs cheminer de nouveau à travers un désert ; comme il n'y avait plus de voie tracée, j'aperçus encore des animaux, reptiles pour la plupart, ainsi des lézards rampants avec des ailes analogues à celles des chauves-souris et des serpents ; cependant ils n'étaient pas furieux et semblaient devoir indiquer la route aux voyageurs. Un peu plus loin, comme ils avaient perdu de nouveau toutes les traces qui auraient pu les conduire, je vis que le ciel lui-même, par un prodige singulier, se chargea de les diriger ; je vis apparaître çà et là, de chaque côté

du chemin, une jolie plante, la rose de Jéricho, avec sa tige droite, ses rameaux frisés et sa fleur au milieu. Les voyageurs se remirent en route avec joie, ils virent la plante s'élever devant eux aussi loin que leur vue pouvait porter, et il en fut de même jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'extrémité du désert. — Je vis aussi qu'il fut dit à la Vierge que plus tard les gens de ce pays cultiveraient cette fleur et la vendraient pour du pain aux voyageurs ; j'ai vu en effet cette prédiction réalisée. Le nom de ce pays m'a paru être Gasé ou Gosé (1).

De là je les ai vus arriver à une ville, et en un pays dont le nom ressemblait à celui de Lépé ou de Lopé (2). On y voyait un fleuve, des fossés, des canaux et des digues très-hautes. Ils passèrent un cours d'eau sur un radeau ; je remarquai au-dessus une sorte de grande cuve, dans laquelle on mettait les ânes pour les faire passer. Marie s'assit sur une poutre avec son enfant. Le radeau était dirigé par deux hommes affreux, au teint basané, demi-nus, avec de grosses lèvres et le nez écrasé. Ils ne firent que passer auprès d'un certain nombre de maisons isolées ; les habitants étaient si rudes et paraissaient si méchants, qu'on n'était guère tenté de leur parler. Je crois que c'était la première ville païenne (égyptienne ?). Ils ont voyagé dix jours sur le sol de la Palestine, et dix autres dans le désert.

Je vis ensuite la sainte famille sur le territoire égyptien, en un pays de plaine, où je remarquai de distance en distance des pâturages verdoyants où paissait du bétail. Je vis aussi des arbres contre lesquels étaient appuyées des idoles semblables à des enfants

(1) Peut-être Gosen, dont il est question dans Josué, x, 41 ; xi, 16 ; xv, 51.

(2) Elle a sans doute voulu dire Péluse ; comme il lui arrive souvent de transporter les lettres, elle a pu dire *Lep* au lieu de *Pel*.

emmaillottés; ils étaient attachés à ces arbres par de larges bandes d'étoffe avec des figures ou des lettres. J'ai vu aussi çà et là des hommes gros, massifs, habillés à peu près de la même façon que ceux que j'ai vus une fois travailler le coton dans le pays des mages; je les ai vus se réunir au pied des idoles et leur rendre des hommages. La sainte famille se retira sous un hangar où étaient renfermés des animaux qui firent place et sortirent. Les voyageurs manquaient complétement des objets les plus nécessaires, n'ayant ni eau ni pain, personne ne leur donnait quoi que ce fût; Marie avait une peine incroyable à nourrir son enfant, ils ont beaucoup à souffrir dans ce voyage. Enfin quelques bergers, étant venus abreuver leur bétail à un puits ordinairement fermé, leur donnèrent un peu d'eau sur les instantes prières de saint Joseph. Je vis ensuite les pauvres fugitifs, sans ressources et épuisés, parcourir un petit bois, à l'extrémité duquel ils trouvèrent un dattier très-élancé; les fruits étaient au sommet, réunis en grappes. Marie s'approcha de l'arbre avec l'enfant sur les bras; elle pria quelque temps et souleva l'enfant; aussitôt l'arbre abaissa son sommet, et les voyageurs purent cueillir tous ses fruits; il conserva la même position. Un grand nombre de gens du bourg précédent suivirent les fugitifs, et Marie donna généreusement des fruits à des enfants demi-nus qui couraient après elle. A un quart de lieue environ du premier arbre, je les ai vus arriver à un sycomore très-haut et en même temps extraordinairement gros. Il était creux; ils s'y cachèrent à cause du grand nombre de gens qui les suivaient; ceux-ci les avaient perdus de vue et passèrent devant l'arbre sans les apercevoir. Ils passèrent la nuit dans cet abri.

Le lendemain, ils eurent encore à traverser un désert. Privés d'eau depuis longtemps et tout à fait

épuisés, ils s'assirent sur un monticule de sable; la Vierge, ayant adressé à Dieu une fervente prière, vit jaillir à ses côtés une source abondante qui couvrit de ses eaux le voisinage. Joseph, ayant ouvert une petite éminence de sable, y creusa un bassin et fit un conduit pour l'écoulement de l'eau. Ils se reposèrent un peu en cet endroit; Marie lava le divin enfant, Joseph abreuva la monture et remplit d'eau l'outre suspendue à son cou. Je vis des animaux affreux, semblables à de gros lézards, et aussi des tortues s'approcher et se rafraîchir avec l'eau de la fontaine. Ils ne firent aucun mal aux fugitifs et les regardèrent même avec amitié. L'eau arrosa un espace assez considérable et vint enfin se perdre non loin de l'endroit où la source avait jailli. Cet endroit fut singulièrement privilégié ; bientôt il fut tout couvert de verdure et on y vit venir des baumiers magnifiques ; à son retour de l'Égypte, la sainte famille put se rafraîchir avec la liqueur qu'elle y recueillit. Le même lieu jouit plus tard d'une grande célébrité sous le nom de Jardin des Baumiers. Différentes personnes vinrent s'y fixer, ainsi, si je ne me trompe, la mère du petit lépreux guéri par le Sauveur. J'ai encore vu des tableaux d'une époque postérieure, se rapportant à ce même endroit. Une magnifique haie de baumiers peu élevés servait de clôture au jardin, lequel renfermait d'ailleurs de beaux arbres à fruits. Plus tard, on y creusa un autre puits plus profond et plus large que l'autre. Une roue mise en mouvement par des bœufs en retirait de l'eau que l'on mêlait à celle de la source de Marie pour arroser tout le jardin ; car, seule, l'eau du nouveau puits aurait été nuisible. Il me fut dit aussi que les bœufs qui faisaient mouvoir la roue, se reposaient du samedi à midi jusqu'au lundi matin.

CHAPITRE SEIZIÈME.

LA FUITE EN ÉGYPTE (suite).

I.

ON OU HÉLIOPOLIS. — IDOLE RENVERSÉE.

Après s'être rafraîchis dans le Jardin des Baumiers, les voyageurs se dirigèrent vers une grande ville, singulièrement bâtie et plusieurs fois détruite, Héliopolis, à laquelle on donne encore le nom d'On. C'était là que demeurait au temps des enfants d'Israël le prêtre égyptien Putiphar, chez lequel demeurait Aséneth, fille de Dina des Sichémites, qui épousa le patriarche Joseph. C'était là encore que demeurait Denys l'aréopagite, au temps de la mort du Sauveur. La ville avait été désolée et ruinée par la guerre, et des aventuriers de différents pays s'étaient établis dans les ruines. Ils passèrent un large cours d'eau (1) sur un pont long et élevé ; ce cours d'eau me parut avoir plusieurs bras en cet endroit. Ils trouvèrent en avant de la ville une place, entourée d'une sorte de promenade. On y voyait sur un piédestal plus étroit dans sa partie supérieure qu'à la base une idole colossale à tête de bœuf, laquelle avait dans les bras un objet assez semblable à un enfant emmaillotté. Il y avait autour de cette idole un certain nombre de pierres en guise de bancs ou de petites tables, sur lesquelles les gens qui, de la ville, ve-

(1) Le Nil.

naient en troupes rendre leurs hommages à l'idole, déposaient leurs dons. Non loin de l'idole se trouvait un gros arbre sous lequel la sainte famille s'assit pour prendre un peu de repos. A peine s'y trouvaient-ils depuis quelques instants que, un tremblement de terre survenant, l'idole chancela et se renversa. L'accident excita beaucoup de mouvements et de cris parmi le peuple, et un certain nombre d'ouvriers qui travaillaient à des canaux dans le voisinage s'empressèrent d'accourir. Un excellent homme, je crois que c'était aussi un ouvrier des canaux qui avait amené les voyageurs en cet endroit, s'empressa de les conduire à la ville; ils étaient déjà à l'extrémité de la place quand la multitude les remarqua, et, leur attribuant le malheur arrivé à l'idole, leur adressa les injures et les menaces les plus violentes. Cependant cela ne dura pas longtemps : la terre trembla de nouveau, l'arbre gigantesque fut ébranlé, ses racines se détachèrent du sol, et le terrain voisin, y compris l'endroit sur lequel reposait la base de la colonne, se remplit d'une mare d'eau noire et sale, dans laquelle l'idole fut plongée jusqu'aux cornes. Plusieurs des plus furieux se virent aussi engloutis dans le cloaque impur. Cependant les voyageurs entrèrent tranquillement dans la ville et se réfugièrent auprès d'un vaste temple consacré aux idoles, dans d'épaisses murailles, où on avait pratiqué un certain nombre de chambres.

II.

SÉJOUR DE LA SAINTE FAMILLE A HÉLIOPOLIS. — OCCUPATIONS DE SAINT JOSEPH ET DE LA VIERGE.

Voici les fragments que la Sœur communiqua encore sur le séjour de la sainte famille à On ou Héliopolis.

Quelque temps après je passai la mer, j'arrivai

en Egypte et trouvai la sainte famille fixée dans la vieille ville ruinée. Ses maisons sont disséminées sur les bords d'un large fleuve à plusieurs bras, on l'aperçoit de loin à cause de sa position élevée. Il y a là d'énormes maçonneries sous lesquelles passe le fleuve. On passe les différents bras sur des poutres qui sont dans l'eau pour cet usage. J'ai vu là des ruines gigantesques, des pans de maçonneries d'une épaisseur extraordinaire, des tours à moitié écroulées, enfin des temples presque entiers. J'ai vu des colonnes presque aussi considérables que des tours où l'on monte par l'extérieur. J'ai vu encore de hautes colonnes minces à l'extrémité et surmontées de figures extraordinaires, ainsi que d'énormes figures, semblables à des chiens en repos, avec des têtes humaines. La sainte famille occupait plusieurs salles d'un bâtiment en pierre qui reposait d'un côté sur de petites colonnes massives, les unes rondes et les autres carrées. Un grand nombre de personnes s'étaient logées devant ou sous ces colonnes. Un chemin passait au-dessus de l'édifice ; il servait non-seulement aux piétons, mais encore aux cavaliers et aux voitures. On voyait en face un temple spacieux avec deux cours.

En avant de cet espace lequel était fermé d'un côté par un mur et de l'autre offrait à l'œil une rangée de colonnes basses et massives, Joseph avait établi avec des planches une sorte de vestibule, partagé en plusieurs compartiments et dans lequel ils demeuraient. Je les ai vus tous ensemble. Les ânes étaient toujours là, mais isolés par des cloisons comme Joseph a coutume d'en faire en pareil cas. — Je viens de remarquer pour la première fois qu'ils avaient contre la muraille une sorte de petit autel dissimulé par une cloison de ce genre, et devant lequel ils priaient. C'était une petite table couverte d'une étoffe

rouge et au-dessus d'une étoffe blanche à jours, et une lampe au-dessus.

Plus tard j'ai vu saint Joseph tout à fait établi en cet endroit ; il travaillait tantôt au logis et tantôt hors de chez lui. Il faisait de longs bâtons avec des pommes rondes, de petits escabeaux bas, ronds, à trois supports avec une sorte de poignée par laquelle on les prenait, enfin des corbeilles d'une espèce particulière. Il fabriquait aussi des cloisons légères en clayonnage. Après les avoir couvertes de je ne sais quel enduit, les habitants en faisaient des cabanes, ou des cloisons pour se loger dans les épaisses murailles des anciens bâtiments. Il faisait encore avec des planches longues et minces de petites tourelles à six ou à huit pans, qui allaient diminuant d'épaisseur et se terminaient par une boule. Elles avaient une ouverture, de façon qu'on pouvait s'y asseoir comme dans une guérite. On y voyait à l'extérieur un certain nombre de degrés qui permettaient d'y monter. J'ai vu de ces petites tourelles en différents endroits, devant les temples des dieux ainsi que sur les plates-formes des maisons : on pouvait s'y asseoir ; c'étaient des guérites pour les gardes ou des abris contre le soleil.

J'ai vu la sainte Vierge tresser des tapis; je l'ai encore vue occupée d'une autre espèce de travail pour lequel elle avait auprès d'elle un bâton, à l'extrémité duquel était attaché un appendice; je ne saurais plus dire si c'était pour filer ou pour quelque autre ouvrage analogue. J'ai vu souvent des gens qui venaient la voir, ainsi que le petit Jésus, qui était par terre auprès d'elle dans une sorte de petit berceau. Souvent j'ai vu ce petit berceau dressé sur une machine semblable à un tréteau de scieur. L'enfant était gracieusement couché dans ce berceau, les bras lui pendaient à côté du corps. Je l'ai vu une fois assis dans

ce même berceau. Marie était à côté de lui et s'occupait à tricoter; je remarquai auprès d'elle une petite corbeille. Trois femmes lui faisaient alors compagnie.

Les hommes qui demeuraient dans cette ville en ruine, étaient habillés absolument de la même façon que les ouvriers employés à tisser le coton, que je vis le jour où j'allai au-devant des mages; seulement ils avaient autour du corps des tabliers comme des jupons fort courts. Il n'y avait là qu'un petit nombre de Juifs; je les ai vus aller de côté et d'autre avec précaution, comme s'ils n'avaient pas le droit de se fixer en cet endroit.

Au nord d'Héliopolis, entre cette ville et le Nil qui y formait plusieurs branches, se trouvait le pays de Gessen; il y avait là une bourgade où demeuraient, entre des canaux, un certain nombre de Juifs dont les principes religieux s'étaient singulièrement altérés. Plusieurs de ces Juifs furent en rapport avec la sainte famille, et Marie exécuta pour eux différents travaux manuels, c'était ainsi qu'elle se procurait du pain et pourvoyait à son entretien. Les Juifs du pays de Gessen avaient un temple, qu'ils comparaient à celui de Salomon, bien qu'il fût tout différent.

J'ai vu la sainte famille à Héliopolis. Ils demeuraient encore auprès du temple païen, sous la voûte d'une épaisse muraille. Joseph avait construit non loin de là un oratoire, où les Juifs du pays se réunissaient pour prier avec lui; auparavant ils n'avaient pas d'oratoire commun. Je remarquai dans sa partie supérieure une coupole légère que l'on pouvait ouvrir, de sorte que l'on se trouvait alors à ciel découvert. On voyait au centre de l'oratoire une table ou autel avec un double tapis, l'un rouge et l'autre blanc; elle supportait des rouleaux des saintes Ecritures. Le prêtre, ou docteur du lieu, était un vieillard respectable. Ici les hommes et les femmes

étaient moins rigoureusement séparés pour le culte qu'ils ne l'étaient en Palestine. Cependant les hommes se tenaient d'un côté et les femmes de l'autre. Je vis la Vierge le jour où elle se rendit pour la première fois à l'oratoire avec l'enfant Jésus. Elle était assise par terre, accoudée sur un bras; l'enfant avec une tunique bleu de ciel était assis devant elle, elle lui apprit à joindre ses petites mains devant sa poitrine; Joseph était debout derrière elle, ainsi qu'il le fait toujours, bien que les hommes et les femmes debout ou assis formassent des groupes distincts, les uns d'un côté de la salle et les autres de l'autre côté. On me montra spécialement l'enfant Jésus qui était déjà grand et que d'autres enfants venaient fréquemment visiter. Il parlait et courait déjà, il était très-souvent avec saint Joseph et l'accompagnait même quand il allait travailler dehors. Il avait une petite tunique, de la forme d'une chemise, faite ou tissée d'une seule pièce. Comme ils demeuraient à proximité du temple et que plusieurs idoles y avaient été renversées, comme d'ailleurs on se rappelait que c'était à leur arrivée que l'idole de la porte avait été détruite, bien des gens attribuèrent ces différents accidents à la colère du Ciel contre eux, et ils furent ainsi exposés à des vexations de différente nature.

III.

DÉTAILS SUR LE MASSACRE DES SAINTS INNOCENTS.

Le divin enfant avait environ un an et demi, et la sainte famille se trouvait encore à Héliopolis quand Marie apprit par un ange les détails du massacre des saints Innocents. Elle en fut très-attristée ainsi que saint Joseph, et l'enfant pleura toute la journée. Voici les détails que j'eus sous les yeux à

cette occasion. Les mages n'étaient pas retournés à Jérusalem ; Hérode qui avait alors sur les bras des embarras de famille ne s'en inquiéta pas d'abord ; mais bientôt il sortit de sa torpeur lorsque, quelque temps après le retour de la sainte famille à Nazareth, il entendit parler des paroles inspirées que Siméon et Anne avaient prononcées lors de la présentation de l'enfant au temple. Il se servit de différents prétextes pour faire placer des soldats en plusieurs localités voisines de Jérusalem, à Gilgal, à Bethléem et jusqu'à Hébron, et il prescrivit le dénombrement des enfants. Les soldats restèrent bien neuf à dix mois en ces différents lieux. Sur ces entrefaites, Hérode alla à Rome (1), et ce fut peu de temps après son retour que les Innocents furent mis à mort. Jean-Baptiste avait alors environ deux ans, il avait secrètement passé quelque temps chez ses parents. Avant le jour où Hérode prescrivit à toutes les mères de présenter aux magistrats leurs enfants âgés de moins de deux ans, Elisabeth, avertie par un ange, conduisit le petit Jean au désert. — A cette époque, Jésus pouvait avoir un an et demi et courait déjà seul.

Les saints Innocents furent égorgés en sept endroits différents. On avait promis des récompenses aux mères des plus beaux enfants. Elles vinrent de

(1) Elle était très-souffrante lors de ces communications; elle mentionna, mais sans beaucoup de netteté, plusieurs voyages et affaires difficiles dans la famille d'Hérode. Toutefois elle dit positivement qu'Hérode fit à cette époque le voyage de Rome. — Quinze ans après cette communication et à l'époque où il rédigeait la présente note, l'écrivain lut dans Josèphe l'histoire d'Hérode le Grand sans y trouver mentionné un voyage du prince à Rome correspondant à cette époque, il ne sait donc de quelle côté se trouve l'erreur. Peut-être voulait-elle dire qu'Antipater, fils d'Hérode, passa quelque temps à Rome et que ce fut à son retour qu'eut lieu le massacre des saints Innocents.

tous les environs présenter aux magistrats de chaque district leurs enfants, habillés aussi bien que possible. Les hommes furent renvoyés et les mères séparées de leurs enfants ; pour ceux-ci, des soldats les égorgèrent dans des cours isolées et fermées, on en fit des tas et on les jeta ensuite dans des fosses communes.

La sœur Emmerich communiqua ces détails sur le massacre des saints Innocents le 8 mars 1821, par conséquent vers l'époque de la fuite en Egypte; on peut donc supposer qu'elle eut lieu une année après le départ de Nazareth. Voici les détails qu'elle donna sur le massacre.

Aujourd'hui vers midi, j'ai vu les mères avec leurs enfants, les uns tout jeunes et les autres de différents âges jusqu'à deux ans, arriver à Jérusalem, d'Hébron, de Bethléem et des autres localités où Hérode avait envoyé des soldats et d'où récemment il les avait mandées par ses officiers. Elles arrivèrent à la ville en plusieurs groupes. Plusieurs avaient deux enfants, et firent la route sur un âne. Elles furent toutes conduites à un grand édifice, et on renvoya les hommes, dont plusieurs d'entre elles s'étaient fait accompagner. Elles étaient pleines de joie, car elles croyaient recevoir la récompense promise à leur fécondité. Le bâtiment où on les conduisit était situé un peu à l'écart, non loin du lieu où s'éleva plus tard le palais de Pilate ; il était construit de telle façon que de l'extérieur il était extrêmement difficile d'entendre ce qui se passait à l'intérieur. C'était sans doute un tribunal, car j'ai vu dans la cour de grandes masses de pierres avec des chaînes et des arbres qui servaient à écarteler; quand on en avait rapproché les extrémités, on y attachait un malheureux, on coupait les liens qui les unissaient, et l'infortuné était déchiré de la façon la plus affreuse. C'était un bâtiment solide et obscur; la cour intérieure était bien aussi grande que le ci-

metière que l'on trouve à côté de l'église paroissiale de Dulmen. Il fallait passer une porte, puis deux murailles épaisses avant d'arriver à cette cour, laquelle était fermée de trois côtés par des bâtiments. A droite et à gauche il n'y avait qu'un étage. Le bâtiment central en avait deux et ressemblait à une vieille synagogue en ruine. Ces trois bâtiments communiquaient avec la cour par des portes. Après avoir fait entrer les mères dans la cour, on les conduisit dans les bâtiments latéraux. où on les enferma; j'ai cru d'abord que c'était une espèce d'hôpital ou d'hôtellerie. Se voyant privées de la liberté, elles s'inquiétèrent et se mirent à pleurer et à se lamenter; elles passèrent toute la nuit dans cette désolation.

Le lendemain, 9 mars, elle ajouta :

Aujourd'hui, après midi, j'ai eu sous les yeux un spectacle épouvantable. J'ai vu au tribunal le massacre des saints Innocents. Le grand bâtiment central qui fermait la cour comprenait deux étages, l'étage inférieur consistait en une immense salle singulièrement lugubre, c'était une prison ou le corps-de-garde du tribunal; au second étage se trouvait une salle dont les fenêtres donnaient sur la cour. J'ai vu là plusieurs hommes réunis comme en un tribunal; ils avaient devant eux des rouleaux sur une table. Je crois qu'Hérode était aussi présent; du moins j'ai vu quelqu'un avec un manteau rouge garni d'hermine ; il avait une couronne sur la tête; je l'ai vu, au milieu d'un groupe, regarder dans la cour par la fenêtre. Les mères furent appelées une à une des bâtiments latéraux où on les avait enfermées, dans la grande salle du bâtiment central. A l'entrée, des soldats leur prenaient leurs enfants, les portaient dans la cour, où une vingtaine de bourreaux, armés de lances et de sabres, les perçaient à la gorge ou au cœur.

De ces enfants, les uns étaient emmaillottés et leurs mères les allaitaient encore, d'autres avaient de jolies petites robes. On ne se donnait pas la peine de les dépouiller, on les frappait au cœur ou à la gorge, on les prenait par un bras ou par une jambe, et on les entassait avec les autres. C'était un spectacle épouvantable. Les mères furent entassées par les soldats dans la grande salle; voyant le sort de leurs pauvres enfants, elles poussèrent de grands cris, se déchirèrent les cheveux et se cramponnèrent les unes aux autres. Enfin elles furent tellement pressées qu'elles pouvaient à peine faire le moindre mouvement. Je crois que le massacre se prolongea jusqu'au soir. Les enfants furent ensuite jetés dans une fosse creusée dans cette même cour. Leur nombre me fut indiqué, mais je ne me le rappelle pas exactement, je crois cependant que c'était 700 et encore un autre nombre, 7 ou 17. Ce chiffre me fut rendu intelligible par un mot qui renfermait un son assez semblable à *ducen*; je crois avoir dû, pour former ce chiffre, employer plusieurs fois la lettre *c* (1).

J'ai été extrêmement épouvantée de ce spectacle. D'abord je ne savais pas où se passait la scène, je croyais même que c'était ici. Lorsque je me réveillai, j'eus beaucoup de peine à me remettre. La nuit suivante, je vis les mères enchaînées ramenées par les soldats dans leur patrie respective. Le massacre des saints Innocents eut lieu dans la cour de l'édifice qui servait alors de tribunal et qui n'était pas fort éloigné de celui qui fut ensuite le prétoire de Pilate; au temps de la passion, il avait reçu des modifications. Lors de la mort du Sauveur, la fosse qui avait reçu les corps des saints Innocents s'ouvrit; leurs âmes apparurent et sortirent de cet endroit.

(1) Ce mot était peut-être le mot latin *ducenti*.

IV.

SAINT JEAN ENVOYÉ POUR LA SECONDE FOIS AU DÉSERT.

Avant le massacre des saints Innocents dont elle avait été informée par l'entremise d'un ange, Elisabeth cacha de nouveau le petit Jean-Baptiste au désert, je vis à cette occasion le tableau suivant.

Elisabeth chercha longtemps avant de trouver une caverne qui lui parût suffisamment secrète, elle demeura environ quarante jours avec l'enfant. Lorsqu'elle retourna chez elle, un essénien de la communauté du mont Horeb vint trouver l'enfant au désert, lui donna à manger et pourvut à son entretien. Cet essénien, dont j'ai maintenant oublié le nom, était parent d'Anne la prophétesse. Il visita l'enfant d'abord tous les huit jours, puis tous les quinze, jusqu'à ce qu'il fût en état de se passer de ses soins. Cela ne tarda guère, car bientôt il fut plus à son aise au désert qu'il ne l'aurait été au milieu des hommes. Dieu le destinait à grandir innocent au désert, loin des hommes et du péché. Comme Jésus, il n'a jamais été à l'école des hommes ; le Saint-Esprit l'a instruit au désert. J'ai souvent vu avec lui une lumière divine ou des formes lumineuses, comme celles des anges. Le désert où il était n'était ni affreux à la vue ni stérile ; on y voyait entre les rochers des plantes et des arbustes avec des baies et des fraises que Jean cueillait et mangeait en se promenant. Il était extrêmement familier avec les animaux, surtout avec les oiseaux ; ils venaient à lui et se perchaient sur ses épaules ; il leur parlait, ils semblaient le comprendre et lui servaient de messagers. Il se promenait le long des cours d'eau et s'entendait aussi fort bien avec les

poissons; ils venaient à lui quand il les appelait, et l'accompagnaient tandis qu'il suivait le cours d'eau.

Je viens de le voir s'éloigner davantage de sa patrie, sans doute à cause d'un danger qui le menaçait. Il était extrêmement familier avec les animaux du bon Dieu qui le servaient et lui donnaient des avis utiles; il les conduisait à leurs nids, à leur demeure, et quand quelque homme arrivait, il se réfugiait avec eux dans leur tanière. Il se nourrissait de fruits sauvages, de baies, d'herbes et de racines. Il n'avait pas à chercher longtemps, il savait où les trouver, ou bien les animaux les lui indiquaient. Il avait toujours sa peau de mouton et son bâton et s'enfonçait de plus en plus dans le désert; quelquefois cependant il se rapprochait de sa patrie. Il rencontra une couple de fois ses parents qui avaient toujours un vif désir de le revoir. Sans doute ils communiquaient ensemble par révélation; car quand Elisabeth ou Zacharie voulait le voir, il ne manquait pas de venir bientôt à leur rencontre.

V.

VOYAGE DE LA SAINTE FAMILLE A MATARÉE.

Après un séjour de dix-huit mois environ et comme l'enfant Jésus avait environ deux ans, la sainte famille quitta Héliopolis, faute d'ouvrage et à cause des tracasseries dont elle avait à se plaindre; on se dirigea vers le sud, du côté de Memphis. Non loin d'Héliopolis, comme ils traversaient une petite ville et qu'ils s'étaient assis pour se reposer sous le portique d'un temple païen qui était ouvert, l'idole tomba et se brisa. Elle avait une tête de bœuf, trois cornes et dans le corps plusieurs trous dans lesquels

on déposait et on brûlait les victimes. Cet événement excita un grand émoi parmi les prêtres idolâtres qui arrêtèrent et menacèrent les voyageurs. Mais l'un de ces prêtres dit aux autres qu'il valait mieux qu'on se recommandât à leur Dieu ; ils devaient se rappeler ce que leurs ancêtres avaient eu à souffrir pour avoir persécuté ce même peuple, et comment, la nuit qui précéda leur départ de l'Egypte, tous les premiers-nés avaient été frappés de mort dans les maisons. Grâce à cet avis, on renvoya la sainte famille sans l'inquiéter davantage.

Ils allèrent alors jusqu'à Troïa, localité située à l'est du Nil, en face de Memphis. C'était une ville importante, mais très-boueuse ; ils songeaient à s'y fixer, mais on ne les y reçut pas ; ils ne purent même pas obtenir quelques dattes et un peu d'eau qu'ils avaient demandés. Memphis était à l'ouest du Nil, en cet endroit le fleuve était très-large et formait plusieurs îles. Un quartier de la ville était bâti en deçà du fleuve, il y avait aussi de ce même côté, au temps de Pharaon, un palais magnifique avec des jardins et une haute tour, de laquelle la fille de Pharaon aimait à examiner ce qui se passait aux environs. J'ai vu aussi l'endroit où Moise enfant fut trouvé au milieu des roseaux. Memphis semblait formée de trois villes agglomérées et bâties soit en deçà, soit au delà du fleuve ; Babylone qui se trouvait à l'est du fleuve en descendant semblait aussi s'y rattacher. Pour mieux dire, au temps de Pharaon, la région qui avoisinait le Nil entre Héliopolis, Memphis et Babylone était tellement reliée par des digues énormes, des édifices et des canaux que le tout semblait ne former qu'une seule et même ville. Au temps de la fuite en Egypte ces mêmes villes étaient isolées et même séparées par des ruines immenses. De Troie ils reprirent la direction du nord en descendant le fleuve du côté de

Babylone, ville ruinée, mal bâtie et boueuse. En contournant cette ville, ils revinrent un peu sur leurs pas et revirent des lieux qu'ils avaient déjà parcourus. Ensuite ifs cotoyèrent le fleuve en suivant la digue que le Sauveur, dans le voyage qu'il fit en Arabie et en Egypte après la résurrection de Lazare, devait passer quelque temps avant de se réunir à ses disciples au puits de Jacob, près de Sichem. Ils descendirent le fleuve pendant deux heures environ. Le chemin était cà et là couvert de ruines qui les arrêtaient. Ils durent aussi passer un petit bras du fleuve ou un canal et arrivèrent ensuite à une localité qui s'appela plus tard Matarée, je ne me rappelle pas le nom qu'elle portait à cette époque; elle n'était pas éloignée d'Héliopolis. Cette localité, bâtie sur une langue de terre, de telle façon que l'eau la baignait de part et d'autre, était tout à fait ruinée; la plupart des habitations qu'on y voyait de loin en loin étaient faites de bois de dattier et d'argile pétrie et couverte de roseaux, de sorte que Joseph put trouver à s'employer. Il bâtit des cabanes de clayonnage solide avec des galeries sur lesquelles on pouvait se promener. Là ils occupèrent une voûte obscure dans un endroit isolé, du côté de la terre et non loin de la porte par laquelle ils étaient entrés. Il s'y bâtit aussi un vestibule léger en avant de la voûte. Je remarquai que l'idole d'un petit temple voisin tomba encore à leur arrivée, plus tard il en fut de même de toutes les idoles de la localité. Là aussi un prêtre calma le peuple en lui rappelant les plaies d'Egypte. Plus tard, quand un petit nombre de Juifs et de paiens convertis se furent réunis autour d'eux, les prêtres leur abandonnèrent le petit temple dont l'idole s'était renversée lors de leur entrée, et Joseph en fit une synagogue. Il était comme le père de la petite colonie; il obtint que l'on se re-

mît à chanter les psaumes suivant l'usage, car le culte avait singulièrement dégeneré. Il n'y avait là qu'un petit nombre de Juifs pauvres qui demeuraient dans de misérables trous et dans des fossés. Au contraire, la ville juive entre On et le Nil renfermait un grand nombre d'habitants, il s'y trouvait même un temple régulièrement bâti; mais ces infortunés s'étaient abandonnés à d'affreuses superstitions, ils avaient un veau d'or, un personnage avec une tête de bœuf, et alentour un certain nombre de petits animaux semblables à des putois, avec un dais au-dessus de chacun; c'étaient de ces animaux qui défendaient l'homme contre le crocodile (1). Ils avaient aussi une représentation de l'arche d'alliance, mais elle renfermait des objets affreux. Leur culte était épouvantable; ils se livraient dans un étroit souterrain aux débauches les plus honteuses, s'imaginant travailler par là à l'avénement du Messie; ils étaient singulièrement attachés à leurs idées et ne voulaient pas entendre parler d'amendement. Il venait à Matarée un certain nombre de ces malheureux; leur localité n'en était guère éloignée que de deux lieues; seulement les canaux et les digues qui coupaient le chemin ne leur permettaient pas de suivre la route directe, ils faisaient un détour et passaient par On.

Les Juifs du pays de Gessen avaient fait à On la connaissance de la sainte famille, et Marie continua ici à travailler pour eux, cousant, brodant, tricotant. Elle refusait toujours de travailler à des objets frivoles ou par lesquels on se proposait de plaire, ne confectionnant que des objets décents ou destinés au culte. Souvent je voyais des femmes la prier de leur faire des colifichets à la mode ou propres à flatter leur vanité; elle s'y refusait toujours, quelque grands

(1) L'ichneumon.

que fussent ses besoins; je vis aussi qu'à ce propos ces femmes parlaient d'elle en fort mauvaise part.

VI.

DÉTAILS SUR MATARÉE. — ORATOIRE DE LA SAINTE FAMILLE.

D'abord les fugitifs eurent beaucoup à souffrir à Matarée. On y manquait d'eau potable et de bois. Les habitants préparaient leurs aliments avec des roseaux ou de la boue séchée au soleil. Pour la sainte famille, elle se contentait le plus souvent d'aliments froids. Joseph trouva ici beaucoup d'occupation; il rendit les maisons moins incommodes. Seulement les habitants le traitaient presque en esclave, et lui donnaient pour son travail ce qu'il leur plaisait; quelquefois, après toute une journée de travail, il ne rapportait rien chez lui. Les habitants s'entendaient très-peu à bâtir leurs chaumières. On manquait de bois, et quand on trouvait le bois convenable, on n'avait pas les instruments nécessaires. La plupart avaient pour tout instrument un couteau de pierre ou de bois; ils gagnaient leur vie à extraire la tourbe. Joseph avait apporté avec lui les instruments nécessaires.

Au bout de quelque temps, la sainte famille fut un peu mieux établie. Joseph partagea commodément la grande salle au moyen de cloisons légères; il fit un foyer comme on en faisait alors, et fabriqua des escabeaux et de petites tables basses. Ici tout le monde mangeait assis par terre. Ils passèrent plusieurs années à Matarée, et j'ai vu à cette occasion des tableaux se rapportant à différentes époques de la vie du divin Enfant. J'ai vu l'endroit où il passait la nuit. Dans la muraille épaisse de la chambre dans

laquelle Marie avait son lit, Joseph avait pratiqué un enfoncement dans lequel on plaça son petit lit. Marie dormait à côté de lui; j'ai souvent vu qu'elle se levait pendant la nuit et priait Dieu devant la couchette de son fils. Pour Joseph, il avait son lit dans une autre chambre.

J'ai encore remarqué un oratoire que Joseph avait établi dans la maison, dans un corridor éloigné. Joseph et la sainte Vierge y avaient leurs places spéciales; le petit Jésus y avait aussi sa place où je le voyais prier, debout, assis ou à genoux. La Vierge avait une espèce d'autel devant lequel elle priait. C'était une sorte de table recouverte de deux étoffes, l'une rouge et l'autre blanche; d'ordinaire elle était relevée et fermait une niche pratiquée dans la muraille; quand on devait s'en servir, on l'abattait et on la soutenait avec un appui. La niche renfermait une sorte de relique. J'ai remarqué de petits bouquets dans des vases en forme de calice. J'y ai vu l'extrémité du bâton de saint Joseph avec la fleur qui s'y était montrée au temple, le jour où il fut appelé à devenir l'époux de la Vierge; l'extrémité de ce bâton s'enfonçait dans une boîte ayant un pouce et demi d'épaisseur. Outre cela, j'ai encore vu un autre objet précieux dont il me serait bien difficile de déterminer exactement la nature. J'ai vu dans un vase transparent cinq petits bâtons blancs, ayant à peu près l'épaisseur d'un gros tuyau de paille. Ils étaient croisés, attachés ensemble par le milieu, plus larges dans leur partie supérieure et s'épanouissant à peu près comme des gerbes (1).

(1) Elle croisa les doigts pour se faire mieux comprendre et parla aussi de pain. Peut-être cela se rapportait-il aux épis et aux grappes de raisin qu'elle a vus naguère dans le tableau de l'Egypte, à l'occasion de la naissance de Marie annoncée aux anges, peut-être aussi étaient-ce des os, des reliques de saints personnages.

VII.

ÉLISABETH CACHE POUR LA TROISIÈME FOIS JEAN-BAPTISTE AU DÉSERT.

Pendant le séjour de la sainte famille en Egypte, le petit Jean a encore une fois visité secrètement ses parents à Jota; car à l'âge de quatre à cinq ans, je l'ai vu ramené au désert par Elisabeth. Quand ils quittèrent la maison, Zacharie ne s'y trouvait pas; je crois qu'il était parti à l'avance pour échapper à la scène des adieux, car il aimait extrêmement son cher enfant. Cependant il lui avait donné sa bénédiction, car chaque fois qu'il partait, il bénissait Elisabeth et Jean.

Le petit Jean-Baptiste portait une peau de mouton jetée sur l'épaule gauche et attachée sous la droite; elle lui couvrait ainsi le dos et la poitrine. Plus tard, dans le désert, je vis qu'il avait cette peau sur les deux épaules, sur la poitrine ou autour de la ceinture, selon sa plus grande commodité. Il avait les cheveux bruns et plus foncés que Notre-Seigneur; il avait encore à la main le petit bâton blanc que je lui ai vu emporter de la maison paternelle et que je lui ai toujours vu au désert. C'est ainsi que je l'ai vu entrer au désert, tenant la main de sa mère. Elisabeth était âgée, elle me parut grande et agile; sa figure était petite et gracieuse, elle était enveloppée dans un long manteau. Souvent l'enfant devançait sa mère; il était gai et toujours en mouvement, sans être cependant léger. D'abord ils se dirigèrent au nord, et trouvèrent un cours d'eau à main droite. Ils arrivèrent ensuite à une petite rivière; comme il n'y avait pas de pont, ils la passèrent sur des poutres

qui se trouvaient là, et Elisabeth, qui est décidée et hardie, se dirigea au moyen d'une branche d'arbre qui lui servit de rame. La rivière passée, ils se dirigèrent plus à l'est; ils entrèrent alors dans une gorge hérissée de rochers et désolée dans sa partie la plus élevée; mais la vallée voisine présentait aux yeux des voyageurs des bosquets avec des arbres à fruits et des baies; l'enfant en cueillit même à plusieurs reprises.

Quand ils furent arrivés à une certaine distance de leur point de départ, Elisabeth se sépara de son enfant. Elle le bénit, le pressa contre son cœur, le baisa sur les deux joueset au front et reprit le chemin de sa maison. Plusieurs fois je la vis se retourner et regarder son enfant en pleurant. Pour lui, tout entier à sa vocation, il continuait à marcher et s'enfonçait de plus en plus dans le désert.

Comme, pendant ces contemplations, j'étais extrêmement souffrante, Dieu m'accorda la grâce de prendre part, comme enfant, à tout ce qui se passait sous mes yeux. Il me semblait que j'avais l'âge de Jean-Baptiste et que je cheminais avec lui; j'étais inquiète en le voyant si loin de sa mère, je craignais qu'il ne pût retrouver sa maison; mais bientôt j'entendis une voix qui me dit : « Sois tranquille, l'enfant sait bien ce qu'il fait. » Alors il me sembla que j'étais avec lui comme avec un compagnon de mon enfance et que je l'accompagnais au désert, et je vis plusieurs incidents qui lui arrivèrent à lui-même. Même il me parla longuement, en cette circonstance, de son séjour au désert; il me dit comment il s'était mortifié en toutes choses et avait exercé sur ses sens un empire absolu, comment il était devenu de plus en plus éclairé, enfin, comment il avait été instruit d'une façon inexprimable de tout ce qui l'entourait.

Tout cela ne m'étonnait pas, parce que, durant les

années de mon enfance, quand je gardais nos vaches, j'avais toujours eu des rapports très-familiers avec le petit saint Jean au désert; souvent, quand j'avais le désir de le voir et que je criais dans les bois: « Petit saint Jean, venez me voir avec votre bâton et votre peau de mouton sur l'épaule, » le petit saint Jean venait à moi avec son petit bâton et sa peau de mouton sur l'épaule, et nous jouions comme des enfants, et il me racontait et m'apprenait beaucoup de bonnes choses. Je ne m'étonnais pas davantage de voir qu'il ait appris au désert tant de choses des plantes et des animaux; parce que, dans mon enfance, quand j'étais dans les bois, dans la prairie ou dans les champs, gardant les troupeaux, ramassant les épis, coupant de l'herbe ou cueillant des simples, chaque fleur, chaque feuille était pour moi comme un livre; chaque oiseau, chaque animal qui passait, en un mot tout ce qui m'entourait me donnait des leçons salutaires. La forme, la couleur de ces différents objets, la moindre côte d'une feuille me suggérait des pensées profondes. Quand j'en parlais, les uns m'écoutaient avec admiration, tandis que d'autres riaient de moi, ce qui m'a fait prendre l'habitude de me taire sur tout cela; auparavant je croyais, et parfois je crois encore maintenant que ces idées sont familières à tous les hommes et que la nature est le meilleur de tous les livres, parce qu'il a été écrit de la main de Dieu lui-même.

Suivant de nouveau dans mes contemplations saint Jean dans le désert, j'ai eu encore sous les yeux tout le détail de sa vie. Je l'ai vu jouer avec des fleurs et des animaux. Les oiseaux surtout étaient très-familiers avec lui, ils se perchaient sur sa tête quand il se promenait ou qu'il priait à genoux. Parfois il mettait son bâton en travers sur les branches; des oiseaux au riche plumage répondaient aussitôt à

son appel et venaient se placer sur le bâton. Il les considérait et s'entretenait familièrement avec eux, comme s'il faisait la classe. Je l'ai vu suivre d'autres animaux dans leurs trous, leur donner à manger et les considérer avec attention.

VIII.

MORT DE ZACHARIE. — ÉLISABETH SE RETIRE AU DÉSERT. — ELLE Y MEURT.

Jean-Baptiste avait atteint sa sixième année. Un jour Zacharie se rendant au temple avec des animaux qui devaient être immolés, Elisabeth profita de son absence pour aller visiter son fils au désert. Zacharie n'est jamais allé voir saint Jean au désert, afin que si Hérode l'interrogeait et qu'il lui demandât où était son fils, il pût répondre, conformément à la vérité, qu'il n'en savait rien. Cependant comme il avait un désir extrême de le voir, il arriva plusieurs fois que l'enfant vint secrètement et pendant la nuit du désert à la maison paternelle et qu'il y passa un temps plus ou moins long. Il est probable que son ange gardien le conduisait lui-même quand son père désirait le voir et qu'il pouvait faire le voyage sans danger. Je l'ai toujours vu conduit et protégé par des puissances supérieures; des personnages lumineux, des anges, marchaient souvent à ses côtés.

Jean-Baptiste devait, loin du monde et des voies ordinaires, être élevé et instruit au désert par l'Esprit de Dieu; aussi la Providence se servit-elle des circonstances extérieures pour le conduire au désert, vers lequel le dirigeait d'ailleurs un penchant naturel, irrésistible; car, dès sa plus tendre enfance, je l'ai toujours vu solitaire et pensif. De même que, sur

un ordre du Ciel, Jésus enfant dut chercher un refuge en Egypte, ainsi Jean, son précurseur, dut se cacher au desert. On avait besoin de prendre pour lui des précautions toutes particulières ; car des bruits de toute nature s'étaient répandus sur Jean dès les premiers jours de son existence, on connaissait les merveilles de sa naissance, on savait aussi qu'il paraissait souvent entouré d'une auréole céleste; aussi Hérode le poursuivait-il avec un acharnement tout particulier.

Plusieurs fois déjà, Hérode avait fait interroger Zacharie au sujet de l'absence de son fils, mais il n'avait jamais mis la main sur lui. Ce jour-là, comme il se rendait au temple, arrivé à un chemin creux en avant de la porte de Bethléem à Jérusalem, en un endroit où on ne peut apercevoir la ville, il fut arrêté par des soldats d'Hérode qui le guettaient et le traitèrent fort mal. On le jeta dans une prison à côté de la montagne du temple, là où j'ai vu souvent dans la suite les disciples passer pour se rendre au temple. On le tourmenta beaucoup et on le mit à la torture, afin qu'il eût à révéler l'endroit où son fils était caché ; enfin, n'obtenant rien de lui, on le fit mourir sur l'ordre d'Hérode. Quelque temps après, ses amis enterrèrent son corps non loin de Sion. Le père de Jean-Baptiste n'est point le Zacharie qui fut tué entre le temple et l'autel, et que, au jour de la mort du Sauveur, alors que les morts sortirent de leurs tombeaux, j'ai vu ressusciter des murailles du temple, d'auprès de l'ancien oratoire du vieillard Siméon ; car son tombeau, pratiqué dans la muraille même, s'était entr'ouvert. D'autres tombeaux cachés dans les murailles du temple s'ouvrirent en même temps. Le jour où ce Zacharie fut ainsi tué entre le temple et l'autel, plusieurs discutaient au temple sur la généalogie du Messie, sur les droits, les priviléges, les places d'hon-

neur, que certaines familles avaient au temple, ainsi toutes les familles n'avaient pas le droit d'y faire élever leurs enfants. Je me rappelle, à cette occasion, avoir vu une fois un enfant dont j'ai oublié le nom (je crois que c'était un fils de roi), élevé au temple par les soins d'Anne la prophétesse. Zacharie seul fut tué entre ceux qui prirent part à la discussion; son père s'appelait Barachias (1). Je vis encore qu'on retrouva plus tard les restes de ce Zacharie, mais je ne me rappelle pas bien les circonstances.

Au temps où il lui sembla que son mari devait revenir de Jérusalem, Elisabeth revint elle-même à Jota. Jean l'accompagna une partie de la route; puis elle le bénit et le baisa au front : alors il se hâta de regagner le désert avec la plus grande résolution. Arrivée chez elle, Elisabeth y trouva la triste nouvelle de la mort de son mari. Elle pleura beaucoup et fut si affligée qu'elle était incapable de trouver le moindre repos; elle alla se fixer au désert auprès de son fils et y mourut peu de temps après, et avant que la sainte famille fût revenue de l'Egypte. L'essénien du mont Horeb, qui prenait toujours soin de Jean-Baptiste, l'enterra au désert.

Jean-Baptiste s'enfonça davantage dans le désert; il quitta la solitude rocailleuse qu'il avait quelque temps habitée pour un pays plus ouvert, je l'ai vu s'avancer dans le désert jusqu'à un petit lac. Le sable voisin était blanc, et la rive basse et égale; il pénétra assez avant dans l'eau et les poissons s'approchèrent hardiment de lui : il était très-familier avec eux. Il vécut assez longtemps en cet endroit, et je vis qu'il s'y fit dans le bois un abri pour la nuit

(1) Au moment où elle parla de ce Zacharie tué entre le temple et l'autel et des circonstances qui avaient amené sa mort, elle avait à lutter contre le sommeil extatique, de là le peu de netteté de ces communications.

avec quelques branches d'arbre ; cet abri était bas et étroit, il n'avait que ce qu'il lui fallaît de place pour s'y coucher. Alors et plus tard, j'ai vu très-fréquemment autour de lui des formes lumineuses ou des anges avec lesquels il conversait humblement, mais aussi avec la franchise naïve d'un enfant pieux. Il avait alors une petite traverse attachée à son bâton, de manière à figurer une croix; il y fixa aussi, en guise d'étendard, un morceau d'étoffe ou d'écorce qu'il se plaisait à faire flotter au gré du vent. — La maison de Zacharie à Jota, près d'Hébron, était alors occupée par une nièce d'Élisabeth. Elle était bien bâtie et bien tenue. Jean, devenu plus grand, y revint encore en secret; puis il s'enfonça de plus en plus au désert, jusqu'au temps où il apparut au milieu des hommes, ainsi que je le dirai plus tard.

IX.

NOUVEAUX DÉTAILS SUR LE SÉJOUR DE LA SAINTE FAMILLE A MATARÉE.

A Matarée, où les habitants devaient se contenter de l'eau à peine potable du Nil, Marie découvrit encore une source, grâce à ses prières. Longtemps ils y subirent de grandes prfvations et durent se contenter de fruits et de mauvaise eau. Comme il n'avait pas eu d'eau convenable depuis longtemps, Joseph s'était décidé à prendre son âne et à aller remplir son outre à la Fontaine des Baumiers au désert, quand la Vierge, s'étant mise en prières, reçut la visite d'un ange qui lui annonça qu'elle trouverait une source derrière sa maison. Je la vis franchir une terrasse sur laquelle sa maison était bâtie, passer à travers des murailles ruinées et descendre en un endroit bas et découvert, où l'on voyait un arbre gros et antique.

Elle avait à la main un bâton terminé par une petite pelle, comme en portent les voyageurs dans ce pays; elle en frappa la terre au pied de l'arbre, et il en sortit aussitôt un filet d'eau limpide. Pleine de joie, elle appela aussitôt saint Joseph qui, creusant la terre à cet endroit, découvrit la source qui avait autrefois été maçonnée, mais qui depuis avait été obstruée et oubliée. Joseph la rétablit et mit des pierres à l'issue; il y avait là, à l'endroit même par lequel vint la Vierge, une grosse pierre, assez semblable à un autel, je crois même qu'elle avait autrefois servi d'autel, mais je ne me rappelle plus les détails.

Souvent, par la suite, j'ai vu la Vierge faire sécher au soleil en cet endroit, après les avoir lavés, les vêtements de son divin Fils. L'existence de cette fontaine demeura inconnue et elle resta à l'usage exclusif de la sainte famille jusqu'à ce que le Sauveur fût assez grand pour faire différentes commissions, ainsi pour aller chercher de l'eau pour sa mère. A cet âge, je l'ai vu une fois conduire de jeunes enfants à la fontaine et leur donner à boire, au moyen d'une feuille dont il avait fait une sorte de vase. Les enfants en ayant parlé à leurs parents, d'autres personnes vinrent aussi chercher de l'eau à la fontaine; cependant elle fut toujours réservée presque exclusivement aux familles juives.

J'ai vu aussi l'enfant Jésus allant pour la première fois chercher de l'eau pour sa mère. Marie priait à genoux dans la salle voûtée; il la quitta secrètement avec l'outre, se dirigea vers la fontaine et revint avec de l'eau; c'était la première fois. Marie fut très-émue au moment où elle le vit rentrer, et elle le conjura toujours à genoux de ne plus le faire désormais, de peur de tomber à l'eau. Il lui promit d'y faire bien attention; cependant il avait toujours soin d'aller lui chercher de l'eau quand elle en avait besoin. Il rendait à ses

parents avec beaucoup d'attention et d'intelligence de petits services de ce genre. Ainsi quand Joseph travaillait dehors et qu'il avait oublié un outil, il allait aussitôt le chercher ; il faisait attention à tout. Je me suis dit souvent que le bonheur qu'il leur procurait compensait surabondamment toutes leurs privations. J'ai vu souvent le divin enfant aller à la bourgade juive, située à un mille au moins de Matarée, porter l'ouvrage de sa mère et rapporter du pain. Les vilains animaux si nombreux dans ce pays ne lui faisaient pas le moindre mal, ils semblaient même lui témoigner de l'amitié. Je l'ai même vu jouer avec des serpents.

La première fois qu'il alla seul à la bourgade juive, — je ne saurais dire s'il avait alors cinq ou sept ans, — il portait pour la première fois une petite robe brunâtre, avec une rangée de fleurs jaunes, que la Vierge lui avait faite. Je vis que sur le chemin il s'agenouilla pour prier et que deux anges, se montrant à lui, lui annoncèrent la mort d'Hérode le Grand. Il n'en dit rien à ses parents : je ne sais plus pourquoi, si ce fut par humilité, parce que les anges lui avaient recommandé de n'en rien dire, ou parce qu'il savait qu'ils ne devaient pas encore quitter l'Égypte. Une autre fois, je l'ai vu se rendre en la même bourgade avec quelques enfants juifs; à son retour, il pleura amèrement sur les égarements de ces pauvres gens.

X.

LA FONTAINE DE MATARÉE. — DÉTAILS SUR JOB.

La fontaine de Matarée existait avant la sainte Vierge, elle l'a seulement retrouvée; elle avait été obstruée, mais la maçonnerie ancienne existait encore. — J'ai vu que Job vint en Égypte longtemps

avant Abraham et qu'il habita précisément en ce lieu ; il a découvert la source et a offert un sacrifice sur la grosse pierre qui se trouvait là.

Job était le plus jeune de treize frères. Son père était un puissant chef de tribu au temps de la tour de Babel. Il avait un frère, duquel Abraham descendait en ligne directe. La descendance des deux frères s'unit très-fréquemment par le mariage. La première femme de Job était de la race de Phaleg ; après avoir éprouvé déjà de nombreuses vicissitudes et s'être fixé dans son troisième établissement, il épousa encore trois femmes de la même famille. L'une d'entre elles lui donna un fils dont la fille se maria dans la famille de Phaleg et enfanta la mère d'Abraham. Le père de Job s'appelait Joctan, il était fils d'Héber ; il demeurait au nord de la mer Caspienne, non loin d'une montagne dont l'un des versants est très-chaud, tandis que l'autre est froid et couvert de neige ; il y avait des éléphants dans ce pays. L'endroit où Job s'établit d'abord et où sa famille commença, ne convenait pas aux éléphants ; c'était un pays marécageux. Ce pays était au nord d'une montagne, laquelle est entre deux mers, dont l'une, celle de l'ouest, était avant le déluge une haute montagne (1), habitée par des esprits mauvais qui s'emparèrent des hommes. C'était une contrée pauvre et marécageuse ; je crois qu'elle est habitée actuellement par une peuplade aux yeux petits, au nez plat, aux pommettes saillantes. Ce fut là que Job eut à endurer ses premières épreuves ; il s'établit ensuite au

(1) Il est à remarquer qu'elle a dit, en une autre circonstance, que la mer Noire était, avant le déluge, une haute montagne habitée par de mauvais anges. Il faut en conclure que, dans la montagne où eut lieu le premier établissement du saint homme Job, il faut voir le Caucase, situé, comme on le sait, entre la mer Noire et la mer Caspienne.

sud sur le Caucase, où il commença pour ainsi dire une existence nouvelle.

De ce pays, Job fit un grand voyage en Égypte, où régnaient à cette époque des rois étrangers, des rois-pasteurs du pays même où il avait reçu le jour. L'un de ces princes était de la même localité que Job et un autre de l'extrémité du pays des rois-mages. Ils n'occupaient qu'une partie de l'Égypte et furent ensuite chassés par un roi, Égyptien d'origine. Une fois une quantité considérable de ces pasteurs se renferma dans une ville, où ils s'établirent.

Le roi-pasteur du pays de Job désira avoir pour son fils une femme de la région du Caucase qui l'avait vu naître lui-même, et Job mena en Égypte avec un cortége considérable la jeune femme, laquelle était sa parente ; il avait avec lui trente chameaux, de riches présents et de nombreux serviteurs. Il était encore jeune à cette époque; c'était un homme d'une taille élancèe, ayant le teint d'un brun jaunâtre assez agréable et les cheveux légèrement roux. Les Egyptiens étaient d'un brun sale. Ce pays était encore peu habité, il n'y avait d'agglomération considérable qu'en quelques endroits. On ne voyait pas encore dans ce pays les pyramides colossales qu'on y vit plus tard, elles ne furent bâties qu'à l'époque du séjour des Hébreux dans ce pays.

Le roi traita fort bien Job et ne voulut pas le laisser partir; il désirait même qu'il se fixât chez lui avec toute sa famille. Il lui indiqua, pour y séjourner, la ville où demeura plus tard la sainte famille; elle était alors toute différente de ce qu'elle fut plus tard. Job demeura cinq ans en Egypte. Je vis qu'il demeura précisément au même endroit que la sainte famille, et que la source lui fut indiquée par Dieu lui-même; il a offert sur la grosse pierre un sacrifice suivant les rites de son culte. Job était gentil, mais

juste; il connaissait le vrai Dieu et l'adorait, en tant que créateur, dans la contemplation de la nature, des astres et des vicissitudes de la lumière. Il aimait à s'entretenir avec Dieu des merveilles des œuvres de ses mains. Il n'adorait pas d'affreuses représentations d'animaux, comme les tribus idolâtres qui vivaient à la même époque. Il s'était fait une image du vrai Dieu; c'était une petite figure humaine avec des rayons autour de la tête, et, si je ne me trompe, avec des ailes. Elle avait les mains jointes contre la poitrine, et dans les mains un globe surmonté d'une barque sur les flots; c'était peut-être un souvenir du déluge. Il lui rendait ses hommages et lui offrait des grains de froment qu'il brûlait en son honneur. Ces figures furent plus tard introduites en Egypte. Elles étaient assises dans une chaire surmontée d'un dais. Job trouva dans cette ville des pratiques épouvantables, se rattachant encore aux superstitions magiques de la tour de Babel. Les habitants avaient une idole avec une tête de bœuf grosse, proéminente et se terminant en pointe, la gueule ouverte et des cornes courbées en arrière. Elle était creuse, on y faisait du feu et on plaçait des enfants vivants entre ses bras enflammés. J'ai vu qu'on retirait quelque chose des trous de son corps. Les habitants étaient extrêmement sauvages, et le pays était rempli de bêtes affreuses. De grosses bêtes noires, à la gueule couleur de feu, volaient de côté et d'autre en grandes troupes. Des gerbes de feu semblaient sortir de leur corps alors qu'elles volaient; elles empoisonnaient tout ce qu'elles rencontraient, et les arbres sur lesquels elles se posaient se flétrissaient aussitôt. J'ai encore vu des animaux avec les pieds de derrière longs et ceux de devant fort courts, comme les taupes; ils sautaient facilement d'un toit sur l'autre. Il y avait encore des animaux horribles à voir, qui, se

mettant à l'affût entre les rochers et les cavernes, se jetaient sur les hommes et les étouffaient. Je vis aussi dans le Nil un monstre gros et lourd avec de vilaines dents et de grosses pattes noires; il avait la taille du cheval et présentait quelque analogie avec le porc. J'ai encore vu ici beaucoup d'autres bêtes affreuses. Cependant les hommes étaient encore beaucoup plus repoussants que les animaux, et Job, que je vis par le secours de la prière délivrer de ces monstres les environs de son habitation, avait tellement ces impies en horreur que souvent il éclatait en plaintes en présence de ceux qui l'avaient accompagné; il aurait mieux aimé, disait-il, vivre avec ces bêtes affreuses qu'avec ces hommes dégénérés et pervertis. Souvent je l'ai vu, au lever du soleil, tourner les yeux avec regret vers la terre de sa patrie, qui était plus au sud que la partie la plus reculée du pays des mages. Il eut des visions prophétiques sur l'arrivée des enfants d'Israël en ce pays, sur le salut de l'humanité en général, enfin sur les épreuves qui lui étaient réservées à lui-même. Rien ne put le déterminer à demeurer en ce pays, et, après un séjour de cinq ans, il quitta l'Egypte avec ceux qui l'y avaient accompagné.

Entre les différentes épreuves qui vinrent le frapper, il eut la première fois neuf années de félicité, la seconde fois sept et la troisième douze. Ces mots du livre de Job, au moment où ses serviteurs viennent successivement lui annoncer de nouveaux malheurs : « Tandis qu'il parlait encore, » veulent dire : « Tandis que l'épreuve précédente occupait encore la pensée des hommes; on n'avait pas encore oublié ses derniers malheurs, lorsque... » Il a subi ses épreuves en trois pays différents. Il habitait une plaine à l'est de Jéricho quand eut lieu sa dernière épreuve, qui devait être suivie d'une nouvelle ère de prospérité. On y recueillait l'encens et la myrrhe; on y exploi-

tait même une mine d'or, dont le métal était mis en œuvre par les orfèvres.

Dans une autre occasion, j'ai su sur son histoire bien d'autres détails que je raconterai en une autre circonstance. Pour aujourd'hui, je me bornerai à ce qui suit. L'histoire de Job et ses entretiens avec Dieu furent recueillis, d'après ses propres récits, par deux serviteurs fidèles qu'il employait en qualité d'intendants ; ils s'appelaient l'un Haï, et l'autre Uis ou Ois (1). Leur livre fut conservé pieusement dans sa postérité et parvint, de génération en génération, à Abraham et à ses enfants ; on s'en servait pour instruire la jeunesse. Il fut porté en Egypte par les enfants d'Israël ; Moïse le resserra en l'accommodant aux besoins particuliers des Israélites durant la servitude d'Egypte et les épreuves qu'ils eurent à subir dans le désert. Antérieurement cette histoire était beaucoup plus développée, et il s'y trouvait un grand nombre de détails qu'ils n'auraient pas bien compris. Plus tard Salomon le retoucha encore, et ce fut ainsi que le récit d'une histoire vraie au fond, devint un livre d'édification, rempli de la sagesse de Job, de Moïse et de Salomon. Sous cette forme il était difficile d'y retrouver la pure vérité historique, car les noms anciens avaient été remplacés par d'autres appartenant à des localités plus rapprochées de la terre de Chanaan, et comme le pays où Job demeura en dernier lieu avait été, longtemps après sa mort, habité par les Iduméens, descendants d'Esaü, on avait fini par croire qu'il avait lui-même été Iduméen. — Peut-être Job vivait-il encore lors de la naissance d'Abraham.

(1) L'écrivain a lu en 1835 que ce nom était celui du père de la race Arménienne.

XI.

NOUVEAUX DÉTAILS SUR L'HISTOIRE DE CETTE FONTAINE. — ABRAHAM.

Abraham, lors de son séjour en Egypte, a eu sa tente auprès de cette même fontaine, et j'ai vu qu'il a instruit le peuple à peu de distance (1). Il a passé ici plusieurs années avec Sara et des enfants, filles et garçons, dont les mères étaient demeurées en Chaldée. Son frère Loth était aussi là avec sa famille; je ne saurais plus dire quelle localité lui avait été attribuée. Abraham vint en Egypte sur l'ordre exprès de Dieu; d'abord il devait fuir la famine qui désolait le pays de Chanaan, puis il devait y aller chercher un trésor de famille qu'y avait porté une nièce de la mère de Sara. — Cette femme était de la tribu des peuples pasteurs, alliée à celle de Job, qui avait occupé pendant quelque temps une partie de l'Egypte. Elle s'était rendue en Egypte comme domestique ou esclave, et avait épousé un homme du pays; d'elle sortit une tribu dont j'ai oublié le nom. Agar, la mère d'Ismaël (2), descendait de cette femme, par conséquent elle était de la même race que Sara.

(1) On lit dans l'historien Josèphe (*lib 1 Antiquitat. Jud.*, cap. 8) et dans plusieurs autres écrivains, qu'Abraham enseigna aux Egyptiens l'arithmétique et l'astrologie.

(2) Voici ce qu'elle dit d'Agar dans une autre circonstance : « Elle était de la même famille que Sara; celle-ci, voyant qu'elle était stérile, donna Agar pour femme à Abraham, en lui disant qu'elle voulait revivre en elle, qu'elle voulait donner par elle des enfants à son mari. Elle se voyait comme ne formant en quelque sorte qu'un tout avec les femmes de sa tribu : c'était une seule et même souche avec plusieurs rejetons; Agar était une fleur de l'arbre auquel elle appartenait elle-même, elle espérait donc porter en elle des fruits de son arbre. Tout était alors comme une seule tige, comprenant les fruits de plusieurs rejetons distincts.

Cette femme avait dérobé ce trésor de famille, comme autrefois Rachel les dieux de Laban, et l'avait vendu en Egypte pour une grosse somme d'argent; il était ainsi tombé entre les mains du roi et des prêtres. Cet objet singulier, comprenant un nombre considérable de petites pièces d'or triangulaires, représentait les généalogies des enfants de Noé et surtout de la descendance de Sem jusqu'au temps d'Abraham. On eût dit l'un des côtés d'une balance avec ses chaînes et un double plateau, l'un en haut et l'autre en bas. Les chaînes étaient formées de petits triangles en or ajoutés l'un à l'autre, chacun étant consacré à l'un des membres de la famille dont il portait le nom; les différentes chaînes, partant toutes du centre du couvercle ou plateau supérieur, s'engageaient dans le plateau inférieur, quand on les laissait retomber avec le couvercle : les deux parties entrant l'une dans l'autre, on avait ainsi une espèce de boîte. Les triangles étaient épais et jaunâtres, les membres intermédiaires minces et blanchâtres, comme de l'argent; ils étaient très-brillants. Plusieurs pièces d'argent se rattachaient souvent à une même pièce d'or. J'ai su, mais j'ai oublié, à combien de sicles, c'était une manière de compter, le tout correspondait. Les prêtres égyptiens avaient essayé de calculer les généalogies au moyen de ces indications; mais ils avaient eu beau recommencer toujours, ils n'avaient pu arriver à un résultat satisfaisant.

Quand Abraham arriva dans ce pays, les Egyptiens, grâce à leurs astrologues et à leurs prophétesses magiques, savaient bien des choses qui le concernaient; ainsi on savait qu'il était, comme sa femme, d'une race illustre et qu'il devait être le père d'un peuple choisi. Dans leurs études magiques, ils recherchaient toujours les races les plus nobles, et ils

s'efforçaient de contracter des alliances avec elles ; Satan lui-même les portait à des actes de violence et d'immoralité, afin de déshonorer ces races saintes.

Abraham, craignant d'être mis à mort par les Egyptiens à cause de la beauté de Sara sa femme, l'avait donnée comme sa sœur ; et cela était vrai, car elle était sa demi-sœur, étant née du mariage de Tharé, son père, avec une autre femme (1). Le roi d'Egypte fit amener Sara en son palais et voulut la prendre pour sa femme. Abraham et Sara furent alors très-tristes et implorèrent la protection divine ; et Dieu punit le roi qui fut frappé par la maladie, ainsi que toutes ses femmes et la plupart des femmes de la ville. Le prince, effrayé, prit des informations et sut que Sara était sa femme ; alors il la lui rendit, en les priant de quitter l'Egypte aussitôt, car il avait reconnu que leurs dieux les protégeaient.

Les Egyptiens formaient un peuple singulier. D'un côté ils étaient très-vaniteux et se considéraient comme les plus grands et les plus sages de tous les hommes; mais d'autre part ils étaient lâches et timides; ainsi ils faiblissaient dès lors qu'ils croyaient que quelque génie supérieur leur était contraire. Cela provenait de ce qu'ils n'étaient pas sûrs de leur science, qu'ils devaient en grande partie à des conjectures fortuites et hasardées, qui conduisaient souvent à des résultats faux et contradictoires. Comme ils croyaient sans peine à tout ce qui était prodigieux!, ils s'intimidaient facilement en présence d'un résultat contraire.

Abraham avait demandé humblement du froment au roi et lui avait parlé comme à un père des peuples, ce qui lui gagna ses bonnes grâces, aussi le prince l'avait-il comblé de présents. Quand il lui

(1) Geness. XX, 12.

rendit Sara et qu'il le pria de quitter l'Egypte, Abraham lui répondit qu'il ne pouvait le faire sans emporter l'indicateur généalogique qui lui appartenait, et il lui apprit comment cet objet précieux était passé en Egypte. Le prince ayant réuni les prêtres, ils lui rendirent, sans se faire prier, l'objet qui lui appartenait, seulement ils le supplièrent de leur permettre de le copier, ce qu'il fit. — Bientôt Abraham retourna avec sa suite dans la terre de Chanaan.

J'ai encore vu de nombreux détails sur l'histoire du puits de Matarée, jusqu'à ces derniers temps; voici tout ce que je m'en rappelle encore. Dès le temps de la sainte famille, il fut utilement employé contre la lèpre. Beaucoup plus tard, et après que l'on eut bâti une petite église sur l'emplacement de l'habitation de la Vierge (un escalier, placé auprès du grand autel, conduisait à la caverne où elle se logea jusqu'à ce que Joseph eût fini la petite habitation), j'ai vu un certain nombre de personnes établies autour de ce puits dont l'eau guérissait des différentes espèces de lèpre. J'ai vu également des hommes qui s'y baignaient pour être délivrés d'autres maladies analogues; cela se faisait encore après que les Musulmans se furent établis dans le pays. J'ai encore vu que les Turcs entretenaient constamment une lampe dans l'église où la Vierge avait demeuré; ils craignaient toujours un malheur si elle venait à s'éteindre. A une époque plus rapprochée de nous, j'ai vu le puits isolé, à une certaine distance des habitations. Il n'y avait plus de ville dans le voisinage, et on n'y voyait plus que des arbres à fruits sauvages.

XII.

RETOUR DE L'ÉGYPTE. — SÉJOUR DE TROIS MOIS A GAZA.

Enfin j'ai vu aussi la sainte famille quitter l'Egypte. Hérode était mort depuis quelque temps, cependant ils ne pouvaient revenir parce qu'il y avait toujours du danger. Le séjour de l'Egypte devenait de plus en plus pénible à saint Joseph. Les gens du pays avaient un culte abominable, ils offraient à leurs dieux même des enfants mal conformés, et ceux qui en sacrifiaient d'autres croyaient accomplir en cela un acte de religion. En outre ils avaient des pratiques secrètes extrêmement immorales. Les Juifs de la bourgade juive n'étaient pas restés purs de ces excès. Ils avaient un temple qu'ils disaient être comme celui de Salomon, mais c'était une prétention ridicule, attendu qu'il ne lui ressemblait guère ; il renfermait une copie de l'arche d'alliance et des images infâmes, ils s'y livraient aussi à des pratiques obscènes ; ils avaient cessé de chanter les psaumes. A l'école de Matarée Joseph avait tout rétabli dans le bon ordre, et le prêtre idolâtre qui, dans la petite ville voisine d'Héliopolis, avait pris la défense de la sainte famille, alors que les idoles avaient été renversées, était venu s'établir là avec plusieurs familles et s'était réuni à la petite communauté juive.

Je vis saint Joseph occupé des travaux de son état ; le soir approchait, il était extrêmement triste, on ne lui payait pas son salaire, il n'avait absolument rien à reporter chez lui où cependant on manquait de tout. Dans sa douleur, il s'agenouilla en un coin, en plein air, confia à Dieu ses angoisses et implora son secours. La nuit suivante, un ange se présenta à lui pendant son sommeil, et lui dit que ceux qui

avaient poursuivi l'enfant étaient morts; il devait se lever et se préparer à retourner en Palestine par la route ordinaire; il n'avait rien à craindre, car le Seigneur serait avec lui. Je vis que saint Joseph communiqua l'ordre de Dieu à la Vierge et à l'enfant Jésus, et que, dans leur obéissance parfaite, ils se préparèrent au départ aussi rapidement qu'ils l'avaient fait quand ils avaient reçu l'ordre de se rendre en Egypte.

Le lendemain matin, leur résolution étant connue, un grand nombre de personnes vinrent tristement leur faire leurs adieux, et leur apportèrent des présents dans de petits vases d'osier. Ces bonnes gens étaient extrêmement affligés. Plusieurs étaient juifs, mais le plus grand nombre se composait de païens convertis; la plupart des Juifs de ce pays étaient tellement plongés dans l'idolâtrie qu'ils n'étaient plus à reconnaître. Il y eut cependant des gens qui se réjouirent du départ de la sainte famille, ils voyaient en eux des magiciens qui pouvaient tout, grâce aux plus puissants des mauvais esprits.

Parmi les gens excellents qui vinrent leur apporter des souvenirs, je remarquai des mères avec leurs enfants et en particulier une femme distinguée de la ville avec un petit garçon de quelques années, qu'elle appelait l'enfant de Marie; car elle l'avait demandé durant un grand nombre d'années, et Dieu le lui avait donné à la prière de la sainte Vierge; cette femme s'appelait Mira, et son fils Déodatus (1). J'ai vu qu'elle donna à l'enfant Jésus des pièces de monnaie triangulaires, jaunes, blanches et brunâtres; Jésus, en les recevant, regarda sa mère.

(1) Quand elle vit le Sauveur, au retour de son grand voyage, traverser une partie de l'Egypte pour rejoindre ses disciples au puits de Jacob, elle dit qu'il prit comme disciple ce jeune Déodatus. Voir la *Vie de Notre-Seigneur*, tom. VI, chap. XIX, p. 37.

Quand Joseph eut mis sur son âne les objets les plus précieux, ils se mirent en route accompagnés de tous leurs amis. L'âne était encore celui qui avait fait le voyage de Bethléem : dans la fuite en Egypte, ils avaient encore avec eux une ânesse que Joseph dut vendre dans une nécessité pressante. Ils passèrent entre On et la bourgade juive, et se portèrent au sud d'On, vers la source qui avait jailli, à la demande de Marie, avant leur arrivée à On ou Héliopolis ; tout, aux environs, était couvert d'une charmante verdure. L'eau de la source arrosait un jardin carré entouré de baumiers en guise de haie. Ce jardin, dont je remarquai l'entrée, était bien aussi spacieux que le manége du duc (1) ; j'ai vu au milieu de jeunes arbres à fruits ainsi que des dattiers et des sycomores ; les baumiers étaient déjà presque aussi grands que des vignes ordinaires. Joseph avait fait de petits vases d'écorce, enduits de poix à certaines places, mais unis et charmants. Souvent, quand ils s'arrêtaient dans leurs voyages, il faisait de ces vases qui servaient à différents usages. Il arracha aux branches rougeâtres des baumiers leurs feuilles qui ont la forme du trèfle, et y suspendit de ces petits vases, afin de recueillir la liqueur rafraîchissante, qui devait leur servir dans le voyage. Ils passèrent encore plusieurs heures en cet endroit, après que leurs amis leur eurent fait leurs adieux avec beaucoup de témoignages d'amitié. La Vierge lava et fit sécher un peu de linge ; ils burent de l'eau rafraîchissante de la source et en remplirent leur outre. Je les vis bientôt après arriver à la grande route.

J'ai vu différentes scènes de ce voyage, sans que jamais je les aie vus exposés au moindre danger. L'enfant Jésus, Marie et Joseph avaient sur la tête

(1) Le manége du duc de Croï, à Dulmen.

un léger chapeau d'écorce d'arbre, avec un mouchoir attaché sous le menton pour se préserver des ardeurs du soleil. Jésus avait sa tunique brunâtre et portait des souliers entiers d'écorce que Joseph lui avait faits ; ils étaient attachés à mi-jambe. Pour Marie, elle n'avait que des sandales. Souvent elle s'inquiétait en voyant combien le divin Enfant avait à souffrir de cette marche dans un désert brûlant; souvent ils devaient s'arrêter et le débarrasser du sable qui remplissait ses souliers; parfois aussi il était obligé de monter sur l'âne, afin de se reposer un peu. Je les ai vus traverser certaines villes et en côtoyer d'autres. Les noms de ces villes me sont échappés, cependant je me rappelle encore celui de Ramsès; ils passèrent aussi un cours d'eau qu'ils avaient dû franchir en arrivant; il va de la mer Rouge au Nil.

Joseph ne désirait pas retourner à Nazareth, il aurait mieux aimé se fixer à Bethléem, sa patrie. Cependant il hésitait encore, parce qu'il avait appris en terre sainte que la Judée avait pour roi Archélaüs, lequel était très méchant. Je vis la sainte famille s'arrêter trois mois entiers à Gaza, où se trouvaient alors un grand nombre de païens. Cependant un ange apparut de nouveau à Joseph pendant son sommeil et lui prescrivit de retourner à Nazareth, ce qu'il fit aussitôt. — Anne vivait encore ; ainsi que plusieurs personnes de la famille, elle avait eu des nouvelles de Marie et de Joseph depuis leur départ. Le retour de l'Egypte eut lieu en septembre. L'enfant Jésus avait alors huit ans moins trois semaines.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

MARIE A ÉPHÈSE.

On réunit ici, en les classant d'après leur ordre naturel, un certain nombre de visions que la pieuse fille a communiquées à différentes époques, mais en général au commencement du mois d'août, avant la fête de l'Assomption.

I.

MARIE S'ÉTABLIT A ÉPHÈSE.

La Sœur dit, le 13 août 1822, au matin :

J'ai eu la nuit dernière une grande vision de la mort de la sainte Vierge, mais j'ai déjà presque tout oublié.

Comme on lui demandait à quel âge elle était morte, tandis qu'on parlait alentour de choses étrangères et indifférentes, elle regarda à côté d'elle et dit :

Elle est arrivée à l'âge de soixante-quatre ans moins vingt-trois jours ; j'ai vu à mes côtés six fois le signe X, puis un L, un I et un V, cela ne fait-il pas soixante-quatre (1)? Après l'ascension de son divin fils, Marie a passé trois ans sur la montagne de Sion, trois ans à Béthanie et neuf ans à Ephèse, où saint Jean l'avait conduite, après que les Juifs avaient exposé à la merci des flots Lazare et ses sœurs (2).

(1) Il est à remarquer que, dans ses visions, les dates ne lui étaient jamais présentées avec nos chiffres arabes, les seuls cependant qui lui fussent familiers; les chiffres de toutes ses visions, intéressant en quelque chose l'Eglise romaine, lui étaient figurés par des caractères romains, par des lettres.

(2) En juillet 1822, à l'occasion de l'apôtre saint Jacques, lequel

Marie demeurait non à Ephèse même, mais aux environs, en un endroit où plusieurs de ses amies s'étaient déjà établies avant elle. En arrivant de Jérusalem, on le trouvait à environ trois lieues et demie d'Ephèse, sur une montagne à gauche. Cette montagne est à pic du côté d'Ephèse; en arrivant par le sud-est, on voit la ville comme agglomérée au pied d'une montagne, mais à mesure qu'on s'avance, elle semble s'étendre tout à l'entour. J'ai parcouru les environs de la ville : on trouve à ses abords des allées d'arbres magnifiques, au pied desquels on aperçoit sur le gazon des fruits dorés; on rencontre au sud d'étroits sentiers conduisant à une montagne à l'aspect sauvage; vers le sommet de la montagne on remarque une terrasse haute et bien plantée, ayant environ une demi-lieue de circonférence; c'est là que se trouve la petite colonie chrétienne. Cet endroit, extrêmement solitaire, offrait à l'œil du voyageur des collines parfaitement plantées et de jolies grottes, séparées l'une de l'autre par des espaces sablonneux; il avait un aspect sauvage ou plutôt agreste; on y trouvait un grand nombre d'arbres jetés au hasard; ils avaient le tronc uni, affectaient la forme pyramidale et étalaient au loin leurs branches inférieures.

Quand Jean amena la Vierge en ce pays, après avoir eu soin de lui faire bâtir une maison à l'avance, il s'y trouvait déjà un certain nombre de familles chrétiennes, et de saintes femmes, établies dans des grottes ou des cavernes qu'on avait rendues habita-

visita la sainte Vierge à Ephèse avant de partir pour l'Espagne, elle dit se rappeler que Jean avait conduit la Vierge dans cette ville au commencement de la quatrième année après l'ascension du Sauveur. Aujourd'hui (13 août 1822) elle a dit, non plus la quatrième, mais la sixième année. Ces différences proviennent souvent de ce qu'elle confond le 4 et le 6 en chiffres romains (IV et VI); nous laissons au lecteur le soin de choisir entre les deux dates

bles par quelques travaux légers ou dans des cabanes mobiles; une violente persécution les avait contraintes à fuir leur patrie. Comme on avait pris, suivant qu'ils se présentaient, les abris disposés par la main de la nature, les habitations étaient isolées et souvent à un quart de lieue l'une de l'autre, et la colonie tout entière faisait à peu près l'effet d'une bourgade non agglomérée. Seule la maison de la Vierge était bâtie en pierres. Derrière cette maison, à une distance peu considérable, des rochers élevés formaient le sommet de la montagne, duquel on apercevait, par delà les collines et les arbres, la ville d'Ephèse et la mer avec ses îles innombrables. Cet endroit est moins éloigné de la mer qu'Ephèse même, qui peut en être à quelques lieues. Le pays est solitaire et rarement visité par les voyageurs. On trouve dans le voisinage un château habité par un roi, un prince détrôné. Jean lui a souvent fait visite et l'a même converti à la foi chrétienne; plus tard cette localité est devenue la résidence d'un évêque. J'ai remarqué entre la petite colonie et la ville d'Ephèse un cours d'eau singulièrement sinueux.

II.

MAISON DE LA VIERGE A ÉPHÈSE.

La maison de la Vierge était faite de pierres et carrée; seulement par derrière elle était ronde ou octogone; les fenêtres étaient placées à une élévation considérable, elle se terminait par une plateforme. Elle était divisée en deux quartiers par un foyer placé au centre. J'ai vu le feu par terre, en face de la porte, dans un enfoncement et contre une muraille, laquelle s'élevait jusqu'au toit de la maison en

présentant de part et d'autre un certain nombre de petits degrés. Au milieu de cette muraille allait, du foyer proprement dit jusqu'à la toiture, un enfoncement semblable à la moitié d'un tuyau de cheminée, il recevait la fumée, laquelle sortait par un trou pratiqué dans la toiture. Au dessus de cette ouverture, j'ai remarqué un tuyau de cuivre oblique, lequel dominait toute la maison.

La partie antérieure de la maison était séparée de l'autre par des cloisons légères en clayonnage, placées à droite et à gauche du foyer. Dans cette même partie, dont les parois m'ont semblé assez grossières et noircies par la fumée, j'ai vu, à droite et à gauche, un certain nombre de cellules formées par des clôtures en osier. Quand toute cette partie du logis devait être transformée en une pièce unique, ces cloisons qui n'atteignaient pas à beaucoup près la hauteur du toit, étaient détachées et enlevées. On y logeait d'ordinaire la servante de la Vierge et les autres femmes qui la visitaient.

A droite et à gauche et contre le foyer, des portes légères conduisaient dans l'autre partie de la maison; elle était plus obscure que la première et se terminait par une demi-circonférence ou un angle; au reste, elle était très-bien disposée et parfaitement ornée. Toutes les murailles étaient revêtues de morceaux de bois symétriquement disposés, et le haut formait une voûte. Les poutres, reliées par des solives et des lattes croisées, recouvertes de feuillage, constituaient une ornementation très-simple et en même temps charmante. Le fond de ce quartier, isolé du reste par un rideau, formait l'oratoire de la sainte Vierge. Au milieu de la muraille, on avait pratiqué dans une niche une sorte d'armoire qu'on pouvait ouvrir et fermer, en la tournant, comme un tabernacle, au moyen d'un cordon. On y voyait une croix, longue à peu près

comme le bras, avec des traverses saillantes enfoncées dans la partie principale ; elle avait la forme d'un Y, c'est la forme que j'ai toujours vu donner à la croix. Elle n'était aucunement ornée, et était travaillée aussi simplement que celles que l'on reçoit maintenant de Palestine ; je crois qu'elle avait été façonnée par Jean et Marie. Elle était formée de plusieurs sortes de bois. Il m'a été dit que la partie principale, qui était blanche, était faite de cyprès ; l'un des bras, de couleur brunâtre, était du cèdre ; l'autre, jaune, du palmier ; enfin la partie supérieure, avec la pièce de bois de l'inscription, du bois d'olivier jaune et poli. Elle était enfoncée dans un support de terre ou de pierre, comme la croix même de Notre-Seigneur au Calvaire. Au bas de la croix se trouvait un morceau de parchemin sur lequel quelque chose était écrit, je crois que c'étaient des paroles de Notre-Seigneur. La figure du Sauveur était gravée sur la croix même très-simplement et sans ornement ; et pour la faire ressortir davantage, on avait mis dans les lignes principales un peu de couleur très-foncée. J'ai su quelque chose des pensées sublimes qu'inspiraient à la Vierge les différentes sortes de bois dont la croix était formée ; malheureusement j'ai oublié ces belles communications. Je ne saurais plus dire maintenant si ces différentes sortes de bois entraient aussi dans la croix du Calvaire, ou si elles étaient seulement destinées à faciliter les méditations de la Vierge. La croix était placée entre deux vases remplis de fleurs naturelles. J'ai vu aussi un linge auprès de la croix, et il m'a semblé que c'était celui dont la Vierge s'était servie, après la descente de la croix, pour enlever le sang des plaies du Sauveur. J'ai eu cette pensée, parce que cet acte d'amour maternel m'a été montré dans un tableau au moment où je voyais ce linge à Ephèse. Enfin j'ai senti que c'était encore le linge

dont le prêtre se sert, après avoir bu le précieux sang du Rédempteur, pour essuyer le calice; et Marie, en étanchant le sang des plaies du Sauveur, m'a semblé faire absolument la même chose ; elle tenait le linge de la même façon que le prêtre. Telles sont les pensées que j'ai eues en voyant ce linge auprès de la croix.

A droite de cet oratoire, s'appuyant contre une niche formée par la muraille, était la chambre à coucher de la Vierge; en face et à gauche de l'oratoire, on trouvait une autre chambre, dans laquelle elle déposait son linge et son petit mobilier. Un large rideau allait de l'une de ces chambres à l'autre et fermait l'oratoire situé entre l'une et l'autre. Pour travailler ou pour lire, Marie s'asseyait d'ordinaire au milieu, en avant de ce rideau. Le fond de la chambre à coucher de la Vierge était formé par la muraille recouverte d'une tapisserie; la partie de droite et celle de gauche étaient revêtues d'un ouvrage en marqueterie, fait d'osier ou de bois de différentes couleurs; enfin la partie antérieure, recouverte d'un tapis, présentait en son milieu une porte légère, avec deux battants s'ouvrant à l'intérieur. Le plafond de la chambre était aussi de clayonnage et formé de quatre pièces qui se rejoignaient en faisant une voûte, du centre de laquelle descendait une lampe à plusieurs branches. La couchette de la Vierge, appuyée contre le mur, était une sorte de boîte creuse, haute d'un pied et demi, et n'ayant qu'une longueur et une largeur fort ordinaires. Une couverture étendue au dessus était attachée par quatre boutons à ses quatre côtés. Les côtés de la couchette étaient également revêtus de tapis qui retombaient jusqu'à terre, ornés de franges et d'autres garnitures. L'oreiller consistait en un coussin parfaitement rond; enfin la couverture était brune et à

carreaux. L'humble maison était située dans le voisinage d'un petit bois, entre des arbres de forme pyramidale, au tronc parfaitement uni. On y jouissait d'une solitude complète. Les maisons des autres femmes étaient isolées et à une certaine distance de la Vierge. La petite colonie formait une sorte de bourgade disséminée.

III.

MARIE A ÉPHÈSE. — LE CHEMIN DE LA CROIX.

La sainte Vierge demeurait seule ici avec une jeune personne, qui la servait et lui procurait le peu dont elle avait besoin pour soutenir sa vie. Elles vivaient fort solitaires et dans une paix parfaite. Il n'y avait pas d'homme dans la maison. Parfois elle recevait la visite d'un apôtre ou d'un disciple en voyage. J'ai très-souvent vu entrer chez elle et en sortir un homme que j'ai toujours pris pour saint Jean; mais ni ici, ni à Jérusalem, il n'était avec elle d'une manière continue. Il allait et venait presque toujours Il était habillé autrement que pendant la vie du Sauveur. Son vêtement, long et à larges plis, était fait d'une étoffe grisâtre et légère. Il était élancé et vif; son visage était long, maigre et délicat; sa tête était nue, ses cheveux longs et blonds étaient divisés derrière les oreilles. Elancé et délicat, il contrastait singulièrement avec les autres apôtres; il y avait en lui quelque chose de féminin et de virginal.

Dans les derniers temps de sa vie, j'ai vu Marie de plus en plus grave et recueillie; elle ne prenait presque plus d'aliments. On eût dit presque qu'elle semblait seulement être encore sur la terre et que son esprit était déjà dans l'autre monde; il y avait en

elle quelque chose d'extatique. Je l'ai vue quelques semaines seulement avant sa mort; elle semblait cassée et épuisée par les ans; sa servante la conduisait dans la maison.

Une fois j'ai vu saint Jean arriver chez elle; il me parut aussi considérablement vieilli. Il était maigre et élancé; au moment où il entra, il avait rattaché à la ceinture son long manteau blanc à larges plis. Il ôta sa ceinture et en mit une autre avec des lettres brodées qu'il tira de dessous sa robe; il s'attacha au bras une sorte de manipule et une étole. Bientôt la sainte Vierge, tout habillée de blanc, sortit de sa chambre à coucher, en s'appuyant sur le bras de sa servante. Son visage, blanc comme la neige, était presque translucide. Elle semblait pleine d'inspirations célestes. Depuis l'ascension de son divin Fils, tout, pour ainsi dire, dans sa personne, aspirait de plus en plus vers lui. Elle se rendit avec l'apôtre à l'oratoire; elle tira un cordon ou une courroie, le tabernacle de la muraille tourna sur lui-même, et on aperçut la croix qu'il renfermait. Après qu'ils eurent, l'un et l'autre, prié quelque temps au pied du crucifix, Jean se leva, tira de son sein une boîte de métal, l'ouvrit par l'un des côtés, et en retira une bourse de laine fine; un linge blanc plié qui s'y trouvait renfermait la sainte Eucharistie sous la forme d'un petit morceau de pain blanc carré; alors il prononça quelques paroles avec une gravité solennelle, et présenta la sainte communion à la Vierge. Il ne lui donna pas le précieux sang.

Derrière la maison, à quelques pas du chemin et plus haut sur la montagne, la Vierge avait établi une espèce de chemin de la croix. Pendant tout le temps qu'elle avait passé à Jérusalem après la mort du Sauveur, elle n'avait pas cessé de suivre avec larmes et compassion la voie douloureuse. Elle avait mesuré la

distance de tous les points importants de la voie où Jésus avait souffert, et son amour ne pouvait vivre sans la contemplation de cette voie de douleur.

Dès son arrivée dans le pays, elle se fit un devoir de parcourir chaque jour, en méditant les mystères de la passion, une partie de la montagne voisine. D'abord elle y alla seule, et mesura un certain nombre d'endroits destinés à lui rappeler ceux dans lesquels s'étaient passées les scènes principales de la passion. A chacun de ces endroits elle dressa une pierre, ou quand elle y trouvait un arbre, elle le marquait d'un signe particulier. Cette nouvelle voie douloureuse s'étendait jusqu'au petit bois; une colline voisine figura le Calvaire, et une petite grotte, creusée dans une autre colline, le saint sépulcre. Quand elle eut ainsi mesuré son chemin de la croix et déterminé les douze stations, elle commença à le suivre avec sa servante, en se livrant à de pieuses méditations; à chaque station elles s'asseyaient, elles considéraient le mystère et louaient Dieu de son amour, en versant des larmes de compassion. Bientôt la Vierge fit au chemin de la croix quelques modifications utiles, je la vis elle-même, un poinçon à la main, graver sur chaque pierre l'indication du mystère qu'elle représentait, le nombre de pas qui séparait cette station de la précédente et autres choses semblables. Je vis encore qu'on nettoya la grotte représentant le saint sépulcre et qu'on le disposa pour la prière. Les stations du chemin de la croix n'étaient alors indiquées ni par des groupes sculptés, ni par des croix fixes; mais seulement par des pierres avec des inscriptions, on y travaillait sans cesse, et avec le temps le sentier devint moins raboteux et plus agréable à l'œil. Après la mort de la Vierge, j'ai encore vu cette voie douloureuse suivie par des chrétiens qui se prosternaient et baisaient le sol.

IV.

VOYAGE ET MALADIE DE LA VIERGE A JÉRUSALEM — ON RÉPAND LE BRUIT DE SA MORT.

Au bout de trois ans passés à Ephèse, Marie sentit un vif désir de revoir Jérusalem ; elle y fut conduite par Jean et par Pierre. Je crois que plusieurs apôtres s'y trouvèrent réunis ; ainsi j'ai vu Thomas, il me semble qu'on y tint un concile et que Marie les aida de ses conseils (1).

A son arrivée et avant son entrée à Jérusalem, je la vis visiter le soir, au crépuscule, le mont des Oliviers, le Calvaire, le Saint-Sépulcre et les autres lieux saints, voisins de la ville. Elle était si affligée et émue de compassion qu'elle pouvait à peine se tenir debout, et que Pierre et Jean durent la soutenir sous les bras et l'emmener.

Une autre fois, c'était un an et demi avant sa mort, elle alla encore d'Ephèse à Jérusalem ; je l'ai vue, vers le soir, enveloppée d'un grand manteau, visiter les lieux saints avec les apôtres. Elle était extrêmement triste et ne cessait de dire en soupirant : « Mon fils, mon fils ! » Arrivée à la porte du palais près de laquelle elle avait aperçu Jésus tombant sous le poids de la croix, elle tomba elle-même à terre, sans mouvement, à ce douloureux souvenir, et ceux qui l'accompagnaient crurent qu'elle était morte. On la reconduisit sur la montagne de Sion, au Cénacle dont elle habitait alors la partie antérieure. Là, pendant plusieurs jours, elle fut si faible et si souffrante, elle

(1) Comme elle a dit antérieurement que Marie est allée deux fois d'Ephèse à Jérusalem, elle a pu confondre ces deux voyages, du moins en ce qui concerne le concile.

eut un si grand nombre d'évanouissements qu'on s'attendit souvent à la voir mourir et qu'on songea même à lui préparer un tombeau. — Elle choisit elle-même pour cela une grotte du mont des Oliviers, et les apôtres chargèrent un sculpteur chrétien d'y préparer un beau sépulcre (1).

Pendant ce temps-là, on dit plusieurs fois qu'elle était morte, et la nouvelle de sa mort, de sa sépulture à Jérusalem se répandit en d'autres lieux. Au moment où le tombeau s'achevait, elle se trouva guérie et assez forte pour retourner chez elle à Ephèse, où elle mourut réellement au bout de dix-huit mois. On eut en grande vénération le tombeau qu'on lui avait préparé sur le mont des Oliviers, plus tard on éleva une église au-dessus, et Jean-Damascène—c'est ainsi que je l'ai entendu nommer, quel est donc ce Jean Damascène?—écrivit, d'après la tradition, qu'elle était morte à Jérusalem et qu'elle y avait été mise dans le tombeau.

Dieu a voulu confier à la tradition, et à une tradition contestée, ces faits si importants cependant de la mort de la Vierge, de sa sépulture et de son assomption, afin d'empêcher l'esprit païen, encore si puissant à cette époque, de faire invasion dans le christianisme ; sans cela on en serait peut-être venu à faire de Marie une déesse.

V.

COLONIE CHRÉTIENNE A ÉPHÈSE.

Parmi les saintes femmes qui faisaient partie de la petite colonie chrétienne et qui se trouvaient le plus

(1) Nous nous rappelons lui avoir entendu dire une fois que saint André avait aussi travaillé à ce tombeau.

souvent avec la Vierge, il y avait une nièce d'Anne la prophétesse. Je l'ai vue aller une fois à Nazareth avec Séraphia, ou Véronique, avant le baptême du Sauveur. Elle était alliée à la sainte famille par Anne la prophétesse, laquelle était parente de sainte Anne, et, à un degré plus rapproché, d'Elisabeth, nièce de sainte Anne.

Une autre de ces femmes pieuses, amie de la Vierge, que j'ai également vue aller à Nazareth avant le baptême du Sauveur, était nièce d'Elisabeth et s'appelait Mara. Voici comment elle était alliée à la sainte famille. Ismérie, mère de sainte Anne, avait une sœur du nom d'Emérentia ; elles demeuraient l'une et l'autre à Mara, pays de pâturages entre le mont Horeb et la mer Rouge. Sur l'avis du supérieur des esséniens du mont Horeb, lequel lui avait dit qu'il naîtrait de sa postérité des amis du Messie, elle avait épousé Aphras, de la famille sacerdotale qui avait porté l'arche d'alliance. Emérentia eut trois filles, Elisabeth, mère de Jean-Baptiste ; Enué, que j'ai vue chez Anne, lors de la naissance de la Vierge et qui était veuve à cette époque ; enfin Rhodé, mère de cette Mara dont je parle. Rhodé s'était mariée bien loin de son pays natal ; elle demeura d'abord aux environs de Sichem, puis à Nazareth et enfin à Chéseleth sur le Thabor (1). Outre cette Mara, elle eut encore deux autres filles; l'une d'elles eut des fils au nombre des disciples. De plus, l'un des deux fils de Rhodé épousa Maroni, laquelle, après sa mort, n'ayant pas d'enfants, épousa Eliud, neveu de sainte Anne et se fixa à Naïm. Maroni eut de cet Eliud un fils que le Sauveur ressuscita à Naïm, après la mort de cet

(1) Le 7 novembre 1822, dans ses communications sur la vie publique, elle dit qu'il lui semblait qu'Emérentia s'était mariée à Chéseleth.

Eliud. C'est le jeune homme de Naïm, de l'Evangile, le disciple saint Martial. Mara, fille de Rhodé, qui assista à la mort de la Vierge, s'était mariée non loin de Bethléem. Elle était avec sainte Anne au jour où elle repartit après avoir visité l'enfant Jésus à la la crèche. Mara n'était pas riche, car sa mère n'avait laissé à ses enfants que le tiers de sa fortune, attribuant les deux autres tiers aux pauvres et au temple. Nathanaël, le fiancé de Cana, était, si je ne me trompe, le fils de cette Mara; il reçut au baptême le nom d'Amator. Elle avait encore d'autres fils qui furent également au nombre des disciples.

VI.

DERNIÈRE VISITE DE LA VIERGE AU CHEMIN DE LA CROIX.

(7 août 1821 au matin.)

Hier et la nuit dernière j'ai eu beaucoup à faire à Ephèse avec la Mère de Dieu. J'ai fait le chemin de la croix avec elle et cinq autres des saintes femmes; il y avait parmi elles la nièce d'Anne la prophétesse et la veuve Mara, nièce d'Elisabeth. La sainte Vierge marchait en avant. Elle m'a semblé très-âgée et fort affaiblie, elle était blanche comme la neige et presque transparente: sa vue m'a extrêmement touchée. Il m'a semblé que tandis qu'elle faisait ces pieux exercices, Jean, Pierre et Thaddée étaient déjà chez elle.

Je vis la sainte Vierge arrivée à un grand âge; cependant la seule chose qui, dans son extérieur, annonçât l'affaiblissement, c'était une aspiration de plus en plus pressante d'arriver à l'heure de sa transfiguration complète. Elle était extraordinairement grave; je ne l'ai jamais vue rire, mais seulement

sourire avec une expression touchante. Plus elle avançait en âge, plus aussi son visage devenait blanc et comme transparent. Elle était amaigrie, mais je n'ai vu en elle ni rides, ni traces d'aucune flétrissure; on eût dit presque un pur esprit.

Si j'ai vu aujourd'hui la Vierge, dans ce tableau, avec une netteté de détails si extraordinaire, cela provient sans doute d'un petit morceau d'un vêtement qu'elle portait en cette circonstance et que je possède. Je vais essayer de décrire aussi exactement que je le pourrai le vêtement dont ma relique faisait partie, c'était un vêtement de dessus. Il couvrait seulement le dos, formant quelques plis et tombant jusqu'à terre; une autre partie qui s'y rattachait couvrait le cou, le haut de la poitrine et les deux épaules, sur l'une desquelles elle était rattachée par un bouton: c'était une sorte de mouchoir de cou. Serré par la ceinture au milieu du corps, il l'enveloppait des aiselles jusqu'aux pieds, de chaque côté d'un vêtement de dessus qui était de couleur brunâtre; il enveloppait le corps par derrière à partir de la ceinture; il était rayé de lignes jaunes et rouges, les unes transversales et les autres dans le sens de la longueur. C'était un vêtement de cérémonie, comme on en portait autrefois chez les Juifs; sainte Anne en avait un semblable. Il ne couvrait que le dos de la robe brunâtre, laissant à découvert la pièce de la poitrine, ainsi que tout le devant et les manches qui étaient collantes, excepté au coude et en avant de la main, où elles bouffaient un peu. Elle avait les cheveux cachés par un bonnet jaunâtre qui avançait en pointe sur le front et retombait derrière la tête en formant des plis; elle portait encore au-dessus un voile noir d'une étoffe délicate, lequel descendait à peu près jusqu'à la ceinture. Je l'ai vue une fois ainsi habillée aux noces de Cana. Dans le

cours de la troisième année de la vie publique, alors que le Sauveur guérissait et instruisait au delà du Jourdain, à Béthabara qu'on appelle encore Béthanie, j'ai vu la Vierge, avec ce costume de fête, à Jérusalem, où elle se trouvait dans une belle maison voisine de celle de Nicodême, auquel je crois même qu'elle appartenait. Elle l'avait aussi, lors du crucifiement du Sauveur, sous son grand manteau de prière ou deuil. — Il est probable qu'elle l'avait mis pour les exercices du chemin de la croix à Ephèse, en mémoire de ce qu'elle l'avait autrefois lorsqu'elle avait réellement suivi la voie douloureuse avec le Sauveur.

VII.

LA SAINTE VIERGE AU LIT DE LA MORT.

(Le 9 août 1821 au matin.)

Je suis arrivée chez la Vierge, à trois lieues d'Ephèse environ. Je l'ai vue reposant sur une couchette basse et étroite, dans une chambre toute tapissée de blanc; c'était la petite chambre à droite derrière le foyer. Sa tête reposait sur un oreiller de forme ronde. Elle était affaiblie et pâlie et semblait épuisée par l'ardeur de ses désirs. Sa tête et tout son corps étaient enveloppés dans un grand voile, une couverture de laine brunâtre était étendue sur elle. J'ai vu cinq pieuses femmes entrer successivement chez elle et en sortir comme pour lui faire leurs adieux: elles faisaient, en sortant, des gestes singulièrement expressifs de douleur ou d'édification. J'ai revu en cette circonstance la nièce d'Anne la prophétesse et Mara, nièce d'Elisabeth, que j'avais vues faire le chemin de la croix avec la Vierge. Cinq apôtres

sont déjà rassemblés ici ; ce sont Pierre, André, Jean, Thaddée, Barthélemi et Mathias, ainsi que l'un des sept diacres, Nicanor, que j'ai toujours vu si empressé à rendre service. Je les ai vus priant ensemble dans la partie antérieure de la maison, à droite, où ils s'étaient ménagé un petit oratoire.

VIII.

LES APÔTRES COMMENCENT A ARRIVER.

(10 août 1821.)

C'est précisément aujourd'hui l'anniversaire du jour de la mort de la Vierge; cet anniversaire ne tombe pas tous les ans le même jour. J'ai encore vu deux apôtres arriver, les vêtements relevés, comme on le fait en voyage; c'étaient saint Jacques le mineur, et Matthieu son demi-frère, car Alphée avait épousé Marie, fille de Cléophas, après avoir perdu sa première femme de laquelle il avait eu Matthieu.

Hier soir et ce matin j'ai vu les apôtres réunis célébrer l'office dans la partie antérieure de la maison dont ils avaient enlevé pour cela les cloisons mobiles de clayonnage qui formaient la séparation des chambres, ou du moins ils leur avaient donné une disposition différente. L'autel consistait en une table avec une double nappe, l'une rouge et l'autre blanche. On la dressait chaque fois contre la muraille, à droite du foyer qui servait encore pour faire le ménage, et on l'enlevait la cérémonie terminée. J'ai remarqué en avant de l'autel une console recouverte avec des rouleaux d'écritures; des lampes étaient allumées au dessus de l'autel. On avait mis sur la table de l'autel, dressé ou couché, un objet en forme de croix, d'une matière brillante assez sem-

blable à la mère-perle. Il avait à peine une palme en long et en large et renfermait cinq petites boîtes fermées avec des couvercles d'argent. Celle du milieu renfermait la sainte Eucharistie, et les autres du chrême, de l'huile, du sel, des filaments de lin ou peut-être du coton, et des objets précieux d'autre nature. Ces boîtes étaient disposées et fermées de telle façon que rien ne pouvait s'en échapper. Les apôtres, dans leurs voyages, portaient tous une boîte de cette forme suspendue sous leur manteau et devant leur poitrine. Alors ils étaient bien plus favorisés que le grand-prêtre alors même qu'il portait sur la poitrine le trésor trois fois saint de l'anciennne alliance. Je ne me rappelle pas bien s'il y avait ou non des ossements saints dans l'une ou l'autre de ces boîtes. Je sais seulement que, quand ils offraient le sacrifice de la loi nouvelle, ils avaient toujours auprès d'eux des ossements des prophètes et ensuite des martyrs; de même que les patriarches, dans leurs sacrifices, avaient toujours sur l'autel des reliques d'Adam ou d'autres patriarches sur lesquels reposaient les promesses. Le Sauveur, lors de la dernière cène, leur avait recommandé cette pratique. Pierre, avec ses ornements sacerdotaux, était debout devant l'autel, les autres étaient en chœur derrière lui. Les pieues femmes suivirent la cérémonie du fond de la salle.

IX.

PIERRE DONNE LA SAINTE COMMUNION A LA VIERGE.

(11 août 1821.)

Aujourd'hui j'ai vu arriver encore un neuvième apôtre, c'était Simon; il ne manquait plus que Jacques le Majeur, Philippe et Thomas. J'ai vu aussi arri-

ver plusieurs disciples, parmi lesquels je me rappelle Jean-Marc et ce fils ou petit-fils du vieillard Siméon, qui immola l'agneau pascal à la dernière cène et qui était chargé de recevoir les victimes au temple de Jérusalem. Actuellement il y avait au moins dix hommes réunis à la maison.

On célébra encore l'office à l'autel; plusieurs des nouveaux venus avaient leurs vêtements relevés de telle façon qu'il me sembla qu'ils devaient repartir aussitôt. On avait placé devant le lit de la Vierge un petit escabeau bas et triangulaire, semblable à celui sur lequel on avait déposé à la crèche les présents des mages : il s'y trouvait une soucoupe avec une cuiller brunâtre et transparente. Aujourd'hui je n'ai vu qu'une seule femme dans la chambre de la Vierge.

L'office terminé, Pierre donna de nouveau la sainte communion à la sainte Vierge ; il la lui apporta dans l'objet en forme de croix dont il a été question. Les apôtres, placés sur deux rangs, de l'autel au lit de la Vierge, s'inclinèrent profondément quand saint Pierre passa devant eux avec la sainte Eucharistie. Les cloisons qui entouraient le lit de la Vierge étaient ouvertes sur tous les côtés.

Après avoir contemplé cette scène à Ephèse, je désirai voir quel était alors l'aspect de Jérusalem, mais j'étais effrayée de la distance considérable qui séparait ces deux villes. Alors sainte Susanne, dont on célèbre aujourd'hui la fête (j'avais une de ses reliques et elle avait passé toute la nuit avec moi) s'approcha et me dit de prendre courage, s'offrant même à m'accompagner. Je partis avec elle, je traversai la terre et la mer, nous fûmes bientôt à Jérusalem. Elle était toute différente de moi, elle était singulièrement légère, et quand je voulais la saisir, je ne pouvais y arriver. Lorsque j'entrais dans un

tableau affectant un endroit particulier comme tout à l'heure Jérusalem, elle disparaissait ; mais, dans le passage d'un tableau à un autre, elle m'accompagnait et me consolait.

J'arrivai au jardin des Oliviers, et je vis que tout était modifié et désolé; cependant je pouvais encore reconnaître tous les endroits mémorables. La maison voisine du jardin de Gethsémani, où les disciples avaient demeuré quelque temps, avait été renversée; on y avait creusé des fossés et élevé des murailles, afin d'en rendre les abords inaccessibles. J'allai de là au saint sépulcre ; il était couvert de terre et fermé par une muraille; sur le haut du rocher on avait même commencé un bâtiment, semblable à un petit temple ; on n'en voyait encore que les murs. Comme j'errais aux alentours, attristée de ces profanations, mon fiancé céleste se présenta à moi tel qu'il était quand il apparut à Madeleine à cet endroit, et il me consola. Je trouvai la montagne du Calvaire également profanée et en partie couverte de bâtiments. La petite éminence supérieure, où la croix avait été dressée, avait disparu ; de plus on avait creusé alentour des fossés et amassé de la terre, de façon qu'il était difficile d'arriver au sommet. J'y montai cependant et j'y priai quelque temps; Notre-Seigneur s'approcha de nouveau et me donna ses consolations et ses encouragements. En ce moment, Susanne avait disparu.

Un tableau que j'aperçus alors me montra Notre-Seigneur opérant des prodiges et guérissant aux alentours de Jérusalem, et je revis un grand nombre de ses guérisons. A ce propos, comme je songeais au privilége de guérir au nom du Sauveur, privilége qui est accordé spécialement aux prêtres, et surtout à la manière dont le prince de Hohenlohe s'en sert actuellement, je vis ce saint prêtre dans le

cours de ses opérations. Je vis un grand nombre de malades guéris par ses prières, en particulier des infortunés qui portaient depuis longtemps des ulcères infects couverts de hideux haillons; mais je ne saurais dire si c'étaient réellement des ulcères, si ce n'étaient pas plutôt une figure du mauvais état de leur conscience. J'ai vu aussi non loin de nous d'autres prêtres qui possédaient le même privilége, mais qui le perdaient par respect humain, par dissipation d'esprit, par préoccupation des affaires de ce monde, ou encore faute de fixité dans les idées. J'en vis un en particulier très-distinctement : il donnait ses secours à plusieurs dont j'ai vu le cœur rongé par des bêtes affreuses, qui désignaient assurément des péchés ; mais il y en avait d'autres çà et là qui souffraient cruellement en leur corps et que cependant il aurait pu soulager ; sa dissipation d'esprit était telle qu'il négligeait de le faire. Il y avait en lui plusieurs obstacles sérieux.

X.

OFFICE CÉLÉBRÉ PAR LES APÔTRES. — LE CHEMIN DE LA CROIX DE LA VIERGE.

(12 août 1821.)

En tout il y a maintenant douze hommes au plus réunis chez la sainte Vierge. J'ai vu qu'on a célébré aujourd'hui l'office dans son humble oratoire, on y a dit la sainte messe. Sa petite chambre était ouverte de tous les côtés. Une femme était à genoux à côté du lit de la Vierge, laquelle se soulevait de temps à autre. Je l'ai vue aussi plusieurs fois dans la journée ; cette femme lui présentait aussi avec la cuiller un peu de la liqueur que contenait la soucoupe. Marie a sur son lit une croix longue de deux

pieds environ et ayant la forme que je vois toujours à la croix du Sauveur, c'est-à-dire celle d'un Y, dont la partie inférieure serait prolongée jusqu'à la hauteur des côtés ; le tronc est plus large que les bras ; elle est faite de plusieurs espèces de bois, les contours du corps du Sauveur y sont tracés en blanc. La Vierge a reçu le saint Sacrement. — Elle a vécu quatorze ans et deux mois après l'ascension de son divin Fils.

Ce soir, en s'endormant, la pieuse fille chanta d'une voix faible, mais singulièrement douce et touchante, des cantiques en l'honneur de la sainte Vierge Quand elle s'éveilla, l'écrivain lui demanda ce qu'elle chantait ; elle répondit, étant encore à moitié endormie :

Je suis allée en procession, là, avec la Vierge ; maintenant elle est partie.

Le lendemain, elle dit au sujet de ce chant :

Ce soir j'ai suivi deux amies de la Vierge sur le chemin de la croix, derrière la maison ; elles le font alternativement tous les jours, le matin et le soir, et souvent je me glisse avec elles sans que l'on me voie. Hier cela m'a animée, et je me suis mise à chanter, mais bientôt tout a cessé.

Le chemin de la croix de Marie comprend douze stations. Elle les a mesurées elle-même en marchant, et c'est saint Jean qui a fait établir les pierres destinées à les marquer. D'abord c'étaient des pierres à peine dégrossies qui rappelaient les différents endroits mémorables, mais ensuite on les a remplacées par d'autres plus ornées. Maintenant ce sont des pierres basses, blanches, unies, octogones, si je ne me trompe, et présentant à leur partie supérieure un petit enfoncement. Chacune de ces pierres reposait sur une base de la même espèce, dont on ne pouvait pas bien voir l'épaisseur à cause des touffes de gazon et des belles fleurs qui croissaient à l'entour. Des inscriptions en lettres hébraïques étaient gravées et

sur les baies et sur les pierres qui marquaient les stations. Elles occupaient toutes le centre d'un enfoncement semblable à un petit bassin arrondi et assez profond. Un petit chemin, suffisant pour une ou deux personnes, régnait autour des pierres et permettait de lire les inscriptions. Les espaces, couverts de gazon et de fleurs, étaient plus ou moins larges aux différentes stations. Ces pierres n'étaient pas toujours découvertes; quand on ne faisait pas le chemin de la croix, elles étaient couvertes d'une natte ou paillasson, fixe d'un côté et attaché de l'autre au moyen de deux petites chevilles.

Les douze pierres des stations étaient toutes semblables et également chargées d'inscriptions hébraïques, mais elles n'occupaient pas toutes des emplacements analogues. La station rappelant le mont des Oliviers se trouvait dans une petite vallée, auprès d'une grotte dans laquelle plusieurs personnes pouvaient se tenir à genoux. Celle du Calvaire seule n'était pas dans un enfoncement, mais sur une colline. Quant à la station du Saint-Sépulcre, d'abord on franchissait la colline, on arrivait à un enfoncement où se trouvait la pierre indicative, enfin, au pied de la colline, on apercevait, en une grotte taillée dans le roc, un tombeau dans lequel la Vierge devait être déposée. Je crois que ce tombeau existe encore maintenant sous terre et qu'il doit reparaître un jour. J'ai vu que quand les apôtres, les saintes femmes et les autres chrétiens arrivaient à ces stations, avant de s'agenouiller ou de se prosterner pour prier la face contre terre, ils retiraient de dessous leur vêtement une croix de forme ordinaire et d'environ un pied de long et qu'ils la plaçaient, au moyen d'un appui mobile, sur l'enfoncement de la pierre indicative de la station.

XI.

LES APÔTRES AUPRÈS DU LIT DE MORT DE MARIE.

(13 août 1821.)

J'ai vu aujourd'hui l'office se célébrer comme les autres jours; j'ai vu la sainte Vierge se lever plusieurs fois dans la journée; on lui donna alors de la liqueur contenue dans la soucoupe.

Le soir, vers sept heures, elle dit sans s'éveiller :

Jacques le Majeur vient d'arriver d'Espagne, en passant par Rome, avec trois compagnons, Timon, Erémenzéar et un autre. Quelque temps après, Philippe est aussi arrivé d'Egypte avec un compagnon. J'ai remarqué que les apôtres et les disciples étaient généralement fatigués quand ils arrivèrent. Ils avaient à la main de longs bâtons avec des crochets et des pommes de différente nature, correspondant à leur rang. Leurs manteaux de laine blanche étaient en partie relevés au-dessus de la tête, en guise de capuchon. Ils avaient dessous de longues tuniques de laine blanche; elles étaient ouvertes de haut en bas, mais les deux côtés étaient rapprochés par des bandes d'étoffe avec de gros boutons. J'ai toujours vu ce détail, mais j'avais oublié de le rappeler. Quand ils étaient en voyage, leur tunique était relevée et rattachée à la ceinture; plusieurs avaient aussi une bourse suspendue à la ceinture. En entrant, les nouveaux venus embrassaient tendrement ceux qui étaient arrivés plus tôt; j'en ai vu plusieurs pleurer de joie de se revoir et de douleur de se revoir au milieu de milieu de circonstances si tristes. Ils déposaient leur bâton, leur manteau, leur ceinture et

leur bourse, et laissaient retomber jusque sur les pieds leur blanche tunique. Ils avaient une large ceinture garnie de lettres qu'ils portaient avec eux. Quand on leur avait lavé les pieds, ils s'approchaient du lit de la Vierge et la saluaient respectueusement; elle ne pouvait leur dire que quelques mots, à cause de sa faiblesse. En fait d'aliments, je ne leur ai vu manger que des petits pains; ils buvaient de la liqueur renfermée dans les petits flacons qu'ils portaient suspendus à la ceinture.

XII.

TRAVAUX DES APÔTRES. — COMMENT ILS SE TROUVÈRENT RÉUNIS A ÉPHÈSE.

Quelque temps avant sa mort, la sainte Vierge, sentant que le moment arrivait auquel elle devait se réunir à son Dieu, son Fils et son Rédempteur, pria le Ciel de réaliser en elle ce que Jésus lui avait promis chez Lazare la veille de son ascension. Il me fut alors montré en esprit comment ce jour-là, au moment où elle lui demandait de ne plus rester longtemps dans cette vallée de larmes après son ascension, il lui révéla en quelques mots les travaux qu'elle devait encore accomplir sur la terre avant de mourir; ainsi il lui dit que, sur sa prière, les apôtres et un certain nombre de disciples devaient assister à sa mort, enfin ce qu'elle devait leur dire et de quelle façon elle devait les bénir. Je vis aussi comment, dans les mêmes circonstances, il dit à Madeleine, qui était inconsolable, de se cacher au désert, et à Marthe, sa sœur, de former une communauté de femmes; il leur promit d'être toujours avec elles. Ce jour-là la Vierge ayant demandé à son Fils de rassembler les

apôtres auprès d'elle, je vis qu'ils furent avertis simultanément dans les différentes parties du monde; voici ce que je me rappelle encore.

Les apôtres avaient déjà bâti de petites églises dans un grand nombre de lieux où ils avaient prêché. Bien que plusieurs de ces églises fussent non de pierre, mais d'argile et de roseaux, cependant toutes celles que j'ai vues se terminaient par un demi-cercle ou un triangle, comme la maison de la Vierge à Ephèse. Ils y avaient établi des autels et y offraient le saint sacrifice.

Je les ai vus tous, même les plus éloignés, appelés par des apparitions célestes auprès de la couche funèbre de la Vierge, Notre-Seigneur intervenait directement dans les voyages incessants et lointains des apôtres; je crois même que souvent, sans bien le savoir eux-mêmes, ils voyageaient d'une façon surnaturelle, car souvent je les ai vus passer à travers des multitudes pressées, sans que personne semblât les voir. J'ai vu que les miracles que les apôtres firent chez les différents peuples sauvages et idolâtres étaient tout autres que ceux dont nous parle la sainte Ecriture; partout ils opéraient des prodiges, conformément aux besoins des hommes. J'ai encore vu que, dans tous leurs voyages, ils portaient avec eux des ossements des prophètes ou des martyrs qui avaient succombé dans les premières persécutions, ils les avaient près d'eux quand ils priaient ou qu'ils disaient la messe.

Quand les apôtres reçurent ainsi de Notre-Seigneur l'ordre de se rendre à Ephèse, Pierre, et, si je ne me trompe, Mathias, se trouvaient aux environs d'Antioche. André, venant de Jérusalem où il avait trouvé la persécution, n'était guère éloigné de lui. J'ai vu André et Pierre, dans leur voyage, passer la nuit en des lieux différents, mais peu éloignés l'un de l'autre.

Ils se trouvaient non dans une ville, mais dans deux de ces hôtelleries ouvertes, comme on en trouve sur les grandes routes dans les pays chauds. Pierre était appuyé contre un mur. Je vis s'approcher de lui un jeune homme lumineux qui, le prenant par la main, l'éveilla et lui dit de se lever et d'aller trouver la Vierge; il rencontrerait André, son frère, sur le chemin. Je vis que Pierre, cassé par l'âge et ses grands travaux, se leva et s'agenouilla en se soutenant avec les mains, pour entendre ce que l'ange lui disait. A peine le messager céleste avait-il disparu qu'il se leva, prit son manteau, rattacha le bas de sa robe à sa ceinture, et se mit en route. Bientôt il rencontra son frère qui avait eu la même apparition; un peu plus loin, ils se réunirent à Thaddée qui avait reçu des avertissements analogues. Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent chez la Vierge, où Jean se trouvait déjà.

Jacques le Majeur, dont je remarquai le visage allongé et pâle ainsi que les cheveux noirs, arriva d'Espagne à Jérusalem avec plusieurs disciples, et passa quelque temps à Saron, près Joppé, où il reçut le même avis que les autres (1). Après la mort de la Vierge, il retourna à Jérusalem avec six autres et y trouva le martyre. Celui qui l'avait accusé se convertit, fut baptisé par lui et décapité en même temps. Judas, Thaddée et Simon étaient en Perse quand ils reçurent l'ordre de venir à Ephèse.

(1) La sœur Emmerich a dit d'une manière si positive, à plusieurs reprises différentes, que saint Jacques le Majeur mourut avant la Vierge et que par conséquent, il ne put être auprès d'elle à Ephèse au moment de sa mort, qu'il faut nécessairement faire une observation au sujet de la présente vision sur la mort de la Vierge. Si saint Jacques le Majeur fut auprès d'elle en ce moment, ce ne fut que par une présence spirituelle, ou par Joseph Barsabé qui semble, en quelque sorte, avoir recueilli sa succession et lui avoir été substitué. — Voir à ce sujet la note de l'Editeur de la *Vie de Notre-Seigneur*, tom. VI, chap. XIV, p. 332.

Thomas avait la taille peu élevée ; ses cheveux étaient bruns; il était le plus éloigné de tous les apôtres, il n'arriva qu'après la mort de la Vierge. J'ai vu comment l'ange se présenta à lui. C'était dans un pays très-lointain. Il n'était pas alors dans une ville, mais dans une cabane faite de roseaux; il était en prière quand l'ange lui donna l'ordre d'aller à Ephèse. Je l'ai vu passer un fleuve très-large, seul, sur un frêle esquif, avec un serviteur dont j'admirai la simplicité ; ensuite il traversa les terres, sans toucher à aucune ville. Un autre disciple se joignit encore à lui. Il était dans les Indes quand il reçut l'avertissement céleste ; quelque temps auparavant, il avait formé le projet d'aller plus au nord dans la Tartarie, et il ne pouvait se déterminer à renoncer à ce dessein ; il était toujours très-affairé; aussi arriva-t-il souvent trop tard là où on l'attendait. Il s'avança au nord, du côté de la Chine, là où est maintenant la Russie; y étant arrivé, il reçut du ciel un second avertissement et dut se diriger sur Ephèse. Le serviteur qu'il avait avec lui était un Tartare qu'il avait baptisé; plus tard, il lui arriva quelque chose de remarquable que j'ai oublié. — Il ne retourna pas en Tartarie après la mort de la Vierge. Il fut percé d'une lance dans les Indes. J'ai vu aussi qu'il avait dressé dans ce pays une pierre sur laquelle il s'agenouilla et pria, que les traces de ses genoux s'y imprimèrent et qu'il prédit que quand les flots de la mer la baigneraient, un envoyé du ciel viendrait en ce même pays prêcher Jésus-Christ.

Jean s'était trouvé peu auparavant à Jéricho ; il voyageait très-souvent en Terre-Sainte. Il était fréquemment à Ephèse et aux environs; ce fut là que l'ange lui apparut. Barthélemi était en Asie, à l'est de la mer Rouge. Je remarquai qu'il était bien fait et d'une beauté remarquable. Son teint était

blanc, il avait le front haut, de grands yeux, les cheveux noirs et légèrement frisés, la barbe courte, noire et également frisée. Il avait converti un roi et sa famille ; j'ai vu tout cela, et je le raconterai en son temps. A son retour, il fut mis à mort par le frère de ce roi. J'ai oublié où se trouvait Jacques-le-Mineur, quand il reçut l'avertissement céleste : il était bien fait et présentait une grande ressemblance avec Notre-Seigneur, aussi l'appelait-on le frère du Seigneur plus encore que ses frères. J'ai vu également à cette occasion que Matthieu était fils d'Alphée, qui l'avait eu d'un premier mariage, avant d'épouser Marie, fille de Cléophas. — J'ai oublié ce qui concerne André. Paul ne fut pas appelé ; l'ange n'avait averti que les disciples parents de la Vierge ou qui l'avaient connue plus particulièrement.

Pendant ces visions j'avais à mes côtés, entre autres reliques que je possède, des reliques d'André, de Barthélemi, de Jacques le Majeur, de Jacques le Mineur, de Thaddée, de Simon le Cananéen, de Thomas, enfin de plusieurs disciples et saintes femmes ; ils se présentèrent à moi avec une netteté extrême dans l'ordre suivant lequel ils étaient arrivés chez la Vierge, et prirent aussitôt après leur place dans le tableau. Je vis aussi Thomas arriver, mais il ne figura pas dans le tableau de la mort de la Vierge ; il resta à distance, car il arriva trop tard. Je vis aussi qu'il était celui qui manquait pour compléter le nombre de douze ; je l'ai vu très-loin sur la route.

Je vis encore cinq disciples figurer dans cette scène ; je me rappelle surtout Siméon le Juste et Barnabé (ou peut-être Barsabé), dont je possède quelques reliques. Parmi les trois autres se trouvait l'un de ces fils de bergers qui accompagnèrent le Sauveur dans le grand voyage qu'il fit après la résurrection de Lazare (*Erémenzéar*) ; les deux autres étaient de Jérusalem.

Je vis de plus arriver auprès de la Vierge (1) Marie d'Héli, sa sœur aînée, et sa demi-sœur, née du second mariage de sainte Anne. Marie d'Héli, femme de Cléophas, mère de Marie Cléophas, aïeule des apôtres Jacques le Mineur, Thaddée et Simon, était alors très-âgée; elle avait vingt ans de plus que la Vierge. Toutes ces saintes femmes demeuraient dans le voisinage; elles avaient fui Jérusalem bien auparavant, à cause de la persécution. Plusieurs demeuraient dans des cavernes rendues habitables par quelques ouvrages en clayonnage.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

MORT ET ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

I.

LA SAINTE VIERGE REÇOIT LES DERNIERS SACREMENTS. — ELLE MEURT.

(14 août 1821.)

Le 14 août 1821, dans l'après-midi, elle dit à l'écrivain : « Je vais maintenant vous raconter la mort de la sainte Vierge, pourvu que je ne sois pas tant dérangée; veuillez dire à ma petite nièce de ne pas m'interrompre, il faut qu'elle reste quelques instants encore

(1) Il est dit ici que Marie d'Héli et Marie Cléophas se trouvaient à Ephèse auprès de Marie, à l'époque de sa mort; mais il ne peut être question, comme pour saint Jacques le Majeur, que d'une présence spirituelle et non d'une présence physique. La sœur Emmerich, en effet, a dit à plusieurs reprises et de la façon la plus positive qu'elles moururent l'une et l'autre longtemps avant la sainte Vierge. — Voir, à ce sujet, une note de l'Editeur de la *Vie de Notre-Seigneur*, tom. VI, chap. XXIX, p. 304.

dans la première chambre. » L'écrivain revint après avoir fait la commission et lui dit : « Commencez maintenant. » Mais elle répondit, en regardant à côté d'elle d'un air étonné : « Où suis-je donc maintenant ?..... Sommes-nous le matin, ou le soir ? » L'écrivain : « Vous alliez raconter la mort de la sainte Vierge. » — « Ils sont là, les apôtres ; vous êtes plus instruit que moi, vous saurez mieux les interroger ; ils font le chemin de la croix et travaillent au tombeau de la mère de Dieu. » Elle avait déjà vu alors la scène de la mort de la Vierge. Au bout de quelques instants, elle continua, en figurant avec les doigts les chiffres qui se présentaient à ses yeux :

Voyez donc, quel nombre cela forme-t-il ! Une barre et un V ensemble, n'est-ce pas quatre ? Puis un V et trois barres, cela ne fait-il pas huit ? Ce n'est pas ainsi que cela devrait être écrit ; cela est écrit à la façon des chiffres, parce que je ne sais pas lire les nombres si élevés quand ils sont écrits régulièrement en lettres. Cela veut dire que Marie est morte quarante-huit ans après la naissance du Sauveur. Je vois ensuite un X et trois barres, puis deux pleines lunes telles qu'elles sont figurées dans les almanachs ; ainsi la Vierge est morte treize ans et deux mois après l'ascension du Sauveur. On n'est pas maintenant au mois de sa mort. Je crois qu'il y a bien une couple de mois que j'en ai vu le tableau. Ah ! sa mort a été tout ensemble pleine de douleur et de joie.

Elle ajouta alors ce qui suit, en conservant la même animation et le même recueillement :

Dès hier à midi, j'ai observé beaucoup de tristesse et d'inquiétude dans la maison de la Vierge. Sa servante était extrêmement agitée, elle se jetait à genoux tantôt dans l'un des coins de la maison, tantôt en dehors, et elle pleurait en priant les bras étendus. La sainte Vierge était dans sa chambre parfaitement calme et semblait sur le point de rendre le dernier soupir. Elle avait tout le corps, les bras compris, enveloppé dans une grande pièce d'étoffe, que j'ai déjà décrite quand je l'ai vue prendre son repos

chez Elisabeth, lors de la visitation. Le voile qui couvrait sa tête était attaché en travers sur son front; quand elle conversait avec des hommes, elle le rabattait entièrement sur son visage; ses mains mêmes n'étaient à découvert que quand elle se trouvait seule. Dans ces derniers temps je ne lui ai vu prendre que de temps à autre, quelques cuillerées d'une liqueur que je voyais la servante exprimer d'un fruit jaunâtre, disposé en grappes, dans la soucoupe placée sur l'escabeau à côté du lit. Vers le soir, la sainte Vierge, sentant que sa fin approchait, voulut, conformément à la volonté de son Fils, bénir les apôtres, les saintes femmes et les disciples qui étaient présents, et leur faire ses adieux. Sa chambre à coucher était ouverte de tous les côtés; assise sur son lit, la Vierge semblait en quelque sorte toute transparente. Elle pria, puis elle bénit chacun séparément, en lui touchant le front de ses mains croisées. Puis elle lui parla collectivement et fit absolument tout ce que le Sauveur à Béthanie lui avait recommandé de faire.

Quand Pierre s'approcha d'elle, je vis qu'il avait un rouleau à la main. Elle dit à Jean ce qu'il devait faire de son corps et lui recommanda de partager ses vêtements entre sa servante et une jeune fille pauvre du voisinage qui venait souvent lui rendre service. Alors elle montra la petite chambre qui renfermait ses vêtements, et je vis que la servante y alla, ouvrit la petite chambre et la referma; je vis en cette circonstance toute la garde-robe de la Vierge, je me propose d'en parler plus tard. Après les apôtres, les disciples présents s'approchèrent du lit de Marie et reçurent comme eux sa bénédiction. Quand cela fut fait, les hommes retournèrent à la partie antérieure de la maison et s'y disposèrent pour l'office, tandis que les femmes qui se trouvaient à la maison s'appro-

chèrent du lit de la Vierge, se mirent à genoux et reçurent ainsi sa bénédiction. Je remarquai qu'elle embrassa l'une de ces femmes, laquelle s'était avancée au dessus de son lit.

Cependant on dressa l'autel, et les apôtres mirent pour le service leurs longues tuniques blanches et leurs larges ceintures garnies de lettres. Cinq d'entre eux qui devaient être employés dans les cérémonies de la messe solennelle, telle que je l'avais vue célébrée après l'Ascension à la nouvelle église de la piscine de Béthesda, mirent les grands et magnifiques ornements sacerdotaux. Le manteau de Pierre, lequel officia, était long par derrière, sans cependant traîner; il est probable qu'il renfermait une sorte de cercle dans sa partie inférieure, car je l'ai vu se développer et s'élargir.

Ils étaient encore occupés à se revêtir quand Jacques le Majeur arriva avec trois compagnons. Il venait de l'Espagne par Rome avec Timon, son diacre, et avait rencontré au delà de cette ville, d'abord Erémenzéar, puis un troisième disciple. Les apôtres, qui étaient sur le point de s'approcher de l'autel, le saluèrent avec une gravité solennelle, et on l'engagea brièvement à se rendre auprès de la Vierge. On leur lava les pieds, ils arrangèrent leurs vêtements, se rendirent, sans en avoir changé, auprès de la Vierge, et reçurent comme les autres sa bénédiction, d'abord l'apôtre seul, puis les trois disciples ensemble, après quoi il retourna immédiatement à l'office. Le service divin était déjà assez avancé quand Philippe arriva de l'Egypte avec un compagnon de voyage. Il se rendit aussitôt auprès de la mère de Dieu, reçut sa bénédiction et versa des larmes abondantes.

Cependant Pierre avait achevé le saint sacrifice, il avait consacré, reçu le corps du Sauveur et communié les apôtres et les disciples présents. La Vierge

ne pouvait voir à l'autel; mais, pendant tout le temps de l'office, elle se tint assise sur son lit et plongée dans le recueillement le plus profond. Après avoir communié, Pierre donna aussi la sainte communion à tous les apôtres, puis il alla porter à la Vierge le saint-sacrement et lui donner l'extrême-onction.

Tous les apôtres l'accompagnèrent dans un fort bel ordre. Thaddée marchait en avant, ayant à la main un encensoir qu'il agitait; Pierre avait contre son cœur le saint-sacrement renfermé dans la boîte en forme de croix que j'ai décrite antérieurement; puis venait Jean, ayant à la main un petit plat sur lequel étaient le calice avec le précieux sang et plusieurs boîtes. Le calice était bas, blanc et massif, il semblait avoir été fondu; le pied était si peu élevé qu'on pouvait à peine le prendre avec deux doigts; il avait un couvercle: au reste, il ressemblait au calice de l'institution de la sainte Eucharistie. Par les soins des apôtres, un petit autel avait été dressé dans l'oratoire voisin de la couche de la Vierge, en avant de la croix; la servante avait apporté pour cela une table qu'on avait recouverte de deux nappes, l'une rouge et l'autre blanche. Des luminaires étaient allumés au dessus, des cierges et des lampes, si je ne me trompe. La Vierge, singulièrement pâle, était étendue sur son lit, presque sans mouvement. Elle avait les yeux fixés vers le ciel, ne parlait à personne et semblait être dans un ravissement non-interrompu. Elle était comme transfigurée par ses aspirations célestes; je sentis même en quelque sorte les désirs qui la soulevaient: oh! combien j'aurais voulu que mon cœur se portât vers Dieu avec le sien!

Pierre, s'approchant, lui donna l'extrême-onction presque de la même façon qu'on le fait encore aujourd'hui. Il lui fit avec l'huile sainte de la boîte que tenait saint Jean des onctions au visage, aux mains,

aux pieds et au côté ; une petite ouverture avait été faite à son vêtement, de façon qu'elle ne se découvrit aucunement. Cependant les apôtres, placés en chœur, récitaient des prières. Ensuite Pierre lui donna la sainte communion. Pour la recevoir, elle se souleva un peu sans s'appuyer, puis elle se laissa retomber sur sa couche. Les apôtres dirent encore quelques prières; elle se releva et reçut de Jean le sang précieux de son divin Fils. Au moment où elle communion, je vis une lumière divine pénétrer en elle ; elle retomba dans une sorte de ravissement, et ne parla plus. Les apôtres, tenant dans les mains les vases sacrés, retournèrent dans le même ordre à l'oratoire de la partie antérieure de la maison, où ils continuèrent l'office. Ce fut alors que Philippe reçut la sainte communion. Deux femmes seulement étaient restées à côté de la Vierge.

II.

VISION SUR L'ENTRÉE DE L'AME DE LA VIERGE DANS LE CIEL.

Quelque temps après je revis encore les apôtres et les disciples priant debout autour de la couche de la Vierge. Le visage de Marie avait retrouvé les couleurs et le doux sourire de ses jeunes années. Elle avait les yeux levés vers le ciel avec une expression de joie singulière. J'eus alors sous les yeux un tableau extraordinairement touchant. La toiture de la chambre de la Vierge avait disparu, la lampe était suspendue en plein air, le ciel s'entr'ouvrit, et mon regard pénétra jusque dans la céleste Jérusalem. Deux masses de lumière, semblables à deux nuages lumineux, se rapprochèrent de la terre, et j'y reconnus un grand nombre de petits anges. Entre ces

deux nuages, une voie lumineuse vint s'abaisser sur la Vierge; de Marie mon regard plongea au delà d'une montagne lumineuse jusque dans la Jérusalem céleste. Elle étendit les bras avec une ardeur inexprimable, et je vis son corps, dans son ravissement, tellement élevé au-dessus de la couche que l'œil plongeait entre l'un et l'autre. Son âme, semblable à une petite forme lumineuse infininiment pure, aux bras étendus, sortit de son corps et suivit, en planant au-dessus, la voie lumineuse qui semblait se dérouler le long d'une montagne toute inondée de lumière. Les deux chœurs qui remplissaient les nuées se replièrent derrière son âme et la séparèrent de son saint corps, lequel, en ce moment solennel, laissa retomber sur la couche ses bras croisés sur la poitrine. Mon regard, suivant son âme bénie, la vit, à travers la voie lumineuse, pénétrer dans la Jérusalem céleste jusqu'au trône de la très-sainte Trinité. Un grand nombre d'âmes, parmi lesquelles je reconnus, outre un certain nombre de patriarches, Joachim, Anne, Joseph, Elisabeth, Zacharie et Jean-Baptiste, s'avancèrent au devant d'elle avec un respect mêlé d'allégresse. Mais, traversant rapidement leurs rangs, elle se dirigea vers le trône de Dieu et de son Fils, qui effaçait encore par la vive lumière de ses plaies celle qui l'environnait elle-même; il la reçut avec un amour tout divin, lui mit à la main quelque chose comme un sceptre, et sembla lui montrer le monde entier, comme pour lui indiquer une autorité à exercer sur lui. Ce fut ainsi que je la vis entrer dans la gloire céleste; j'avais oublié la terre et le tableau qui d'abord avait frappé mes yeux. Plusieurs apôtres, comme Pierre et Jean, virent sans doute aussi cette scène, car ils avaient les yeux levés vers le ciel. Quant aux autres, ils étaient pour la plupart à genoux, la tête inclinée vers la terre. Tous les alentours

étaient remplis de la lumière la plus vive; c'était comme au jour de l'ascension du Sauveur.

Je vis que, à ma grande satisfaction, au moment où l'âme de la Vierge pénétra dans le ciel, elle fut suivie d'un grand nombre d'âmes sorties du purgatoire; et aujourd'hui, au jour anniversaire de sa mort, j'ai encore vu de pauvres âmes arriver au ciel, entre autres plusieurs que je connaissais. Je reçus aussi en même temps cette communication consolante, que chaque année, au jour de sa mort, un grand nombre de ses serviteurs dévoués participent à la même grâce.

Lorsque j'abaissai de nouveau mes regards vers la terre, je vis le corps de la sainte Vierge étendu sur le lit; il était lumineux, le visage était enflammé, les yeux fermés, les bras croisés sur la poitrine. Les apôtres, les disciples, les saintes femmes priaient à genoux autour du lit funèbre. Pendant que je voyais tout cela, il y avait dans toute la nature un mouvement, une harmonie délicieuse, analogue à celle que j'avais observée durant la nuit de Noël. Il me fut dit que Marie était morte à l'heure de None, c'est-à-dire précisément à l'heure de la mort de son divin Fils.

III.

PRÉPARATIFS DE LA SÉPULTURE DE LA VIERGE.

Bientôt les saintes femmes couvrirent le corps saint de la Vierge, tandis que les apôtres avec les disciples s'étaient retirés dans la partie antérieure de la maison. Le feu fut couvert, et les différents meubles de la maison furent mis de côté et recouverts. Les femmes, enveloppées dans de longs vêtements et couvertes de grands voiles, se rassemblèrent dans la

chambre antérieure, et, tantôt à genoux, tantôt assises par terre, se livrèrent à tous les témoignages de la douleur. Les hommes s'enveloppèrent la tête de la pièce d'étoffe qu'ils portaient autour du cou, et chantèrent des prières analogues à la circonstance. Il en resta toujours deux dans la chambre de la Vierge, l'un au chevet, l'autre aux pieds, qui priaient à genoux. Matthieu et André suivirent le chemin de la croix de la Vierge jusqu'à la dernière station, c'est-à-dire jusqu'à la grotte qui représentait le sépulcre du Sauveur. Ils avaient pris avec eux des instruments pour achever les travaux nécessaires, car c'était là que devait reposer le corps de la Vierge. La grotte était moins spacieuse que celle du Saint-Sépulcre et à peine assez élevée pour qu'un homme pût s'y tenir debout. Le sol s'abaissait d'abord à l'entrée; il se relevait ensuite devant la tombe proprement dite, espèce d'autel étroit au-dessus duquel la grotte formait une voûte naturelle. Les deux apôtres travaillèrent assez longtemps et disposèrent une porte qu'on mit devant la tombe pour la fermer. La pierre qui devait recevoir le précieux dépôt avait été creusée de façon à présenter un enfoncement correspondant aux formes du corps humain; la tête était sensiblement plus élevée. Devant la grotte, comme devant le sépulcre du Sauveur, on trouvait un petit jardin avec une enceinte. Non loin de là était sur une colline la station de la montagne du Calvaire; on n'y avait pas dressé de croix, mais on en voyait l'empreinte figurée sur une pierre. Ces dernières stations se trouvaient à une demi-lieue environ de la maison de la Vierge.

Quatre fois j'ai vu se rechanger les apôtres qui veillaient et priaient auprès du corps saint. Aujourd'hui j'ai vu plusieurs femmes, entre autres une fille de Véronique et la mère de Jean-Marc, venir prépa-

rer le corps pour la sépulture; elles avaient pris avec elles des linges et des aromates, afin de l'embaumer à la façon des Juifs; elles avaient aussi de petits pots, aves des plantes non flétries. La porte de la maison fut fermée, on alluma des flambeaux pour la cérémonie, et les apôtres récitèrent des prières en chœur dans la partie antérieure de la maison. Enlevant de la couche funèbre le corps avec les objets qui le recouvraient, elles le déposérent sur une longue corbeille remplie de couvertures grossières et de nattes, de façon qu'il était réellement sur la corbeille et non dedans. Ensuite deux femmes étendirent au-dessus du corps un drap très-large, et deux autres enlevèrent sous le drap le voile de la tête et l'étoffe qui l'enveloppait, ne lui laissant que la longue tunique de laine. Elles coupèrent les belles boucles des cheveux de la Vierge pour les garder comme un souvenir précieux. Ensuite ces deux mêmes femmes lavèrent le corps virginal de Marie; elles avaient à la main quelque chose que j'ai pris pour une éponge, on enleva la longue tunique qui recouvrait le corps. Elles firent tout cela avec une modestie, un respect qui m'édifia beaucoup; elles lavèrent le corps avec les mains sous la couverture qu'elles avaient eu le soin d'étendre, et sans y fixer leurs regards. La partie du corps que l'éponge avait touchée, était couverte aussitôt, et il n'y eut pas en tout cela la plus légère immodestie. Une cinquième plongeait les éponges dans un bassin et les en retirait lavées et humides, trois fois j'ai vu vider le bassin dans une fosse voisine de la maison et rapporter de l'eau propre. Le corps vénérable de la Vierge fut recouvert d'une nouvelle enveloppe et déposé respectueusement, au moyen d'étoffes passées dessous, sur úne table où l'on avait déjà mis dans l'ordre convenable des bandelettes et d'autres linges. On l'enveloppa alors des

pieds à la poitrine au moyen de ces linges et de ces bandelettes, en se bornant à laisser à découvert la tête, la poitrine, les pieds et les mains.

IV.

CÉRÉMONIES DES FUNÉRAILLES. — L'ASSOMPTION.

Cependant les apôtres avaient assisté au saint sacrifice célébré par Pierre, et reçu de lui la sainte communion ; bientôt je vis Pierre et Jean, encore revêtus de leurs ornements sacerdotaux, venir de l'appartement antérieur en celui où était le corps de la Vierge. Jean avait à la main un vase avec de l'huile consacrée, Pierre y trempa le pouce de la main droite et en oignit, en récitant des prières, le front, le milieu de la poitrine, les mains et les pieds de Marie. Ce n'était pas l'Extrême-Onction, car elle l'avait reçue avant sa mort. Il fit de simples onctions sur les mains et les pieds, et des onctions en forme de croix sur le front et la poitrine. Je crois que c'était un hommage solennel qu'on avait voulu rendre à ce corps virginal, ainsi qu'on l'avait fait lors de la sépulture du Sauveur. Quand les apôtres se furent retirés, les femmes passèrent à l'embaumement. On mit des bouquets de myrrhe sous les bras, aux aisselles, et dans le creux de l'estomac ; on en remplit également les vides formés par les épaules, le cou, le menton et les joues ; les pieds en furent aussi complétement environnés.

Cela fait, on croisa les bras sur la poitrine, on enveloppa le corps dans le grand suaire, et on l'emmaillotta en quelque sorte au moyen d'une longue pièce d'étoffe fixée sous l'un des bras. On fit retomber sur la face un suaire transparent, sous lequel on l'apercevait, au milieu des bouquets de myrrhe, pâle et

lumineuse. On plaça alors le corps vénérable dans le cercueil ou plutôt le petit lit qu'on avait disposé à côté; c'était un morceau de bois avec des bords peu élevés et un couvercle bombé, assez léger; on eût dit une corbeille de forme allongée. On plaça en même temps sur la poitrine une couronne de fleurs blanches, rouges et bleues, symbole de sa perpétuelle virginité. Les apôtres, les disciples, toutes les personnes présentes vinrent en ce moment contempler encore une fois ces traits chéris, avant qu'on les dérobât à la lumière. Ils s'agenouillèrent autour de la Vierge en pleurant beaucoup, mais en contenant leur douleur, et pressèrent leurs mains contre ces mains saintes serrées par les bandelettes contre la poitrine; ce furent leurs derniers adieux, et ils se retirèrent aussitôt. Vint alors le tour des femmes : quand elles eurent mis un voile sur la face sainte, elles déposèrent sur le cercueil le couvercle qu'elles fixèrent aux extrémités et au milieu par des bandelettes grisâtres. Le cercueil fut mis sur une civière, et je le vis porté d'abord, au moment où on sortit de la maison, par Pierre et par Jean. Il le fut ensuite par d'autres : je vis bientôt six apôtres employés comme porteurs; c'étaient en avant Jacques le Majeur et Jacques le Mineur, au milieu Barthélemi et André, par derrière Thaddée et Matthieu. Les bâtons dont ils s'aidèrent pour le porter passaient sans doute dans une natte ou un fourreau de cuir; car le cercueil se balançait entre eux, comme s'il eût été dans un berceau. Une partie des apôtres et des disciples marchaient en avant, par derrière venaient les autres avec les saintes femmes. Le soir arrivait déjà, et on portait autour du cercueil quatre flambeaux suspendus à autant de bâtons. Le cortége s'avança ainsi sur la voie douloureuse jusqu'à la dernière station, franchit la colline, et passa à côté de la pierre de la station, à

droite de l'entrée du tombeau. Arrivés là, ils déposèrent le corps, et quatre d'entre eux l'introduisirent dans la grotte et le placèrent sur la pierre qui avait été disposée pour le recevoir. Toutes les personnes présentes y entrèrent successivement, jetèrent à l'entour des aromates et des fleurs, et, se mettant à genoux, offrirent à Dieu le sacrifice de leurs larmes et de leurs prières. Ils étaient nombreux, la douleur et l'amour les empêchaient de sortir aussitôt, aussi était-il nuit quand les apôtres fermèrent l'entrée du sépulcre. Ils creusèrent un fossé devant l'étroite entrée de la grotte, et plantèrent devant une haie composée d'arbustes différents, chargés les uns de fleurs et les autres de baies que l'on venait de déplanter: ainsi il fut impossible d'apercevoir la moindre trace de l'entrée, d'autant plus qu'on fit passer au pied de cette même haie un petit cours d'eau voisin. Le seul moyen d'entrer dans la grotte était d'y pénétrer par derrière la haie. Ils retournèrent isolément à la maison de la Vierge et s'arrêtèrent à différentes stations de la voie douloureuse, pour y prier encore; plusieurs veillèrent même en priant auprès du tombeau. En retournant, les disciples aperçurent une lumière extraordinaire au-dessus du tombeau de la Vierge et ils en furent frappés sans savoir ce que c'était. De tout ce que j'ai vu en cette circonstance, voici le peu que je me rappelle: Il me sembla qu'une voie lumineuse s'abaissait du ciel vers le tombeau, et qu'il y avait dans cette voie une belle figure, semblable à l'âme de la Vierge, accompagnée de celle de Notre-Seigneur : le corps de la Vierge, tout pénétré de lumière, se souleva du tombeau, s'unit à l'âme également lumineuse et s'éleva vers le ciel avec l'apparition de Notre-Seigneur. Voilà ce que j'ai compris, et aussi, en partie du moins, ce que je me rappelle avoir vu.

Pendant la nuit, j'ai vu plusieurs des apôtres et des saintes femmes prier et chanter dans le petit jardin en avant du tombeau. Cependant une large voie lumineuse descendit du ciel sur le rocher, et j'y vis une gloire formée de trois cercles d'anges et d'esprits qui environnaient l'apparition de Notre-Seigneur et de l'âme lumineuse de la Vierge. L'apparition du Sauveur avec ses plaies tout étincelantes de clarté planait en avant. Autour de l'âme de Marie je ne vis dans le cercle intérieur de la gloire que des figures de petits enfants ; pour le second, j'y vis des enfants d'environ six ans, et dans le cercle extérieur des jeunes hommes déjà faits. Je ne reconnus distinctement que les visages ; pour le reste du corps je ne voyais que des traits lumineux un peu confus. Au moment où cette apparition, devenant de plus en plus nette, vint en quelque sorte couvrir le rocher, j'aperçus une voie lumineuse qui allait du rocher même jusqu'à la céleste Jérusalem. Bientôt je vis l'âme de la sainte Vierge, qui suivait l'apparition du Sauveur, passer à côté d'elle, pénétrer à travers le rocher, descendre dans le tombeau, s'unir à son corps glorifié, sortir du sépulcre plus pure et plus étincelante de clarté, et remonter dans la Jérusalem céleste avec Notre-Seigneur et toute la gloire. Alors les choses reprirent leur ancien aspect, et je ne vis plus au dessus du tombeau que la voûte céleste avec ses étoiles.

Je ne saurais dire si les apôtres et les saintes femmes qui priaient devant le tombeau virent tous ces détails, mais je remarquai qu'ils portèrent les yeux au ciel dans l'attitude de la prière et de l'admiration, ou qu'ils se prosternèrent la face contre terre dans un étonnement muet. Plusieurs autres qui, chargés de la civière, priaient et chantaient sur la voie douloureuse et s'arrêtaient aux diverses stations, se tournaient avec beaucoup d'émotion et de piété

vers la lumière extraordinaire qui régnait au dessus du sépulcre. Ainsi je n'ai pas vu la Vierge mourir d'une mort ordinaire et être aussitôt enlevée au ciel ; j'ai vu son âme d'abord, puis son corps enlevés à la terre.

De retour à la maison, les apôtres et les disciples prirent un peu de nourriture et allèrent se reposer ; ils passèrent la nuit sous des hangars voisins de la maison. La servante de Marie, qui était demeurée au logis pour prendre différentes dispositions, et d'autres femmes qui lui étaient venues en aide, occupèrent la chambre derrière le foyer où la servante avait mis tout le mobilier pendant la sépulture. Une partie de cette chambre fut disposée de façon à figurer une petite chapelle, dans laquelle les apôtres continuèrent à faire des prières et à offrir le saint sacrifice.

V.

ARRIVÉE DE SAINT THOMAS.—VISITE AU TOMBEAU DE LA VIERGE, QUE L'ON TROUVE VIDE.

Ce soir j'ai vu les apôtres, dans la salle antérieure, occupés à prier et à pleurer ; les femmes s'étaient déjà retirées pour prendre leur repos. En ce moment, l'apôtre saint Thomas, avec deux compagnons de route, les habits relevés, arriva à la grille en avant de la maison et y frappa, pour qu'on vînt lui ouvrir. Il avait avec lui un disciple du nom de Jonathan, et allié à la sainte famille (1). Son autre compagnon était un

(1) Elle reconnut ce disciple grâce à une de ses reliques, qu'elle avait chez elle et qui ne portait pas de nom. Elle dit à son sujet le 25 et le 26 juillet 1821 : « Jonathan ou Jonadab, appelé Eliezer avant son baptême, de la tribu de Benjamin et des environs de Samarie, accompagna Pierre, puis Paul, qui ne le trouvait pas suffisamment actif. Il fut aussi avec Jean et revint avec Thomas pour la mort de

homme extrêmement simple, du pays habité par le plus éloigné des mages, pays que j'appelle toujours Partherme, parce que j'ai beaucoup de peine à retenir comme il faut les noms étrangers. Thomas l'amenait de ce pays ; il portait son manteau et le servait avec une admirable simplicité. Un disciple vint ouvrir ; Thomas entra dans la chambre des apôtres avec Jonathan, et dit à son serviteur de l'attendre assis sur le seuil de la porte. L'excellent homme obéit à l'instant, et s'assit tranquillement sur le seuil. Oh ! combien ils furent tristes d'apprendre qu'ils arrivaient trop tard. Thomas pleura comme un enfant, en entendant raconter la mort de la Vierge ; les disciples lui lavèrent les pieds et lui offrirent des rafraîchissements. Cependant les femmes s'étaient réveillées et levées, et quand elles se furent retirées, on fit entrer l'apôtre et le disciple dans la chambre où Marie était morte. Ils se jetèrent la face contre la terre et l'arrosèrent de leurs larmes. Thomas pria encore longtemps à genoux auprès du petit autel de Marie. Sa douleur était extraordinairement touchante ; je dois encore pleurer, rien qu'en y pensant. Quand les apôtres eurent terminé leurs prières qu'ils n'avaient pas interrompues, ils allèrent tous souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivés. Ils prirent sous les bras Thomas et Jonathan encore à genoux, les soulevèrent, les embrassèrent, les conduisirent dans la partie antérieure de la maison, leur présentèrent des petits pains avec du miel, et mirent devant eux de petits cruchons avec des coupes. Ils prièrent encore ensemble et se tinrent embrassés.

la Vierge d'un pays très-lointain. Je l'ai encore vu ici à Ephèse trois ans après la mort de la Vierge. Plus tard on le lapida aux environs et on le laissa à demi mort ; cependant il fut reporté à la ville où il mourut. Dans la suite ses reliques furent portées à Rome ; on ignorait son nom. »

Cependant Thomas et Jonathan ayant témoigné le désir de voir le tombeau de la Vierge, les apôtres allumèrent des flambeaux qu'ils suspendirent à des bâtons, et les accompagnèrent tous au sépulcre, en suivant la voie douloureuse. Sur la route ils ne parlèrent guère, et s'arrêtèrent quelques instants aux diverses stations, méditant la passion du Sauveur et l'amour plein de compassion qui avait porté Marie à consacrer ces souvenirs qu'elle avait si souvent arrosés de ses larmes. Arrivés au rocher dans lequel le sépulcre était creusé, Thomas et Jonathan prirent les devants, et Jean les suivit vers l'entrée de la grotte. Deux disciples écartèrent les arbustes, ils entrèrent sans trop de peine et s'agenouillèrent avec un saint respect devant la pierre qui avait reçu le corps de la Vierge. Jean s'approcha de la corbeille légère qui la surmontait, enleva la triple bandelette grisâtre qui retenait le couvercle, et la rejeta sur le côté; alors, ayant fait pénétrer la lumière dans le cercueil, ils virent, avec un étonnement mêlé de terreur, les linges qui avaient enveloppé le corps entièrement vides, bien qu'ils occupassent encore la même place. Les linges qui recouvraient la face et la poitrine étaient séparés, les bandelettes des bras étaient déliées, tout en conservant encore la même position; mais le corps glorifié de Marie n'était plus sur la terre. Profondément étonnés, ils élevèrent en même temps les bras et les yeux vers le ciel, comme si le corps de la Vierge venait seulement d'être enlevé à la terre, et Jean, sortant de la grotte, dit à ses amis : « Venez donc et voyez, elle n'est plus ici. » Alors ils entrèrent deux à deux dans l'étroite grotte et virent avec étonnement les linges et les bandelettes qui ne renfermaient plus rien. Sortis de la grotte, ils se prosternaient à terre, élevaient vers le ciel les bras et les yeux, pleuraient, priaient, louaient Notre-Seigneur, et, comme

de pieux enfants, ils glorifiaient avec d'aimables paroles que le Saint-Esprit leur mettait alors même sur les lèvres, cette chère et glorieuse mère, dont ils connaissaient le tendre amour. Ils se rappelèrent alors le nuage lumineux qu'ils avaient vu, en revenant des funérailles, s'abaisser sur la colline du sépulcre et remonter ensuite. Cependant Jean prit respectueusement dans la tombe les linges qui avaient enveloppé la Vierge, les plia, les roula avec soin afin de les emporter; puis il remit le couvercle sur le cercueil et le fixa avec les bandelettes. Ils laissèrent la grotte, dont l'entrée fut fermée au moyen des arbustes, ainsi qu'elle l'était auparavant. Pour revenir ils suivirent la voie douloureuse, en priant et en chantant des psaumes. Ils se dirigèrent tous vers la maison habitée par la Vierge. Jean disposa respectueusement les linges sur la table, devant l'oratoire de Marie. Thomas et les autres prièrent encore à l'endroit même où elle était morte. Pour Pierre, il se tint à l'écart, comme s'il avait à faire quelque méditation, peut-être voulait-il se préparer à la grande action qui devait suivre; car bientôt je vis dresser l'autel en avant de l'oratoire de la Vierge et de sa croix, et Pierre célébra un office solennel; les autres se tinrent derrière lui sur deux rangs, priant et chantant tour à tour. Les saintes femmes restèrent un peu à l'écart, auprès de la porte et derrière le foyer.

Le serviteur de Thomas, dont j'admire toujours la simplicité, l'avait suivi des pays lointains qu'il avait visités. Il avait un extérieur tout à fait singulier, de petits yeux, le front et le nez déprimés et les pommettes extrêmement saillantes. Son teint était plus foncé que celui des habitants de la Palestine. Il était baptisé, il se conduisait en toutes choses comme un enfant docile et sans expérience. Il faisait tout ce qu'on lui disait, s'arrêtait où on le lui prescrivait,

levait les yeux quand on le lui commandait, et était toujours gai et riant. Quand Thomas lui avait dit de s'arrêter quelque part, il y restait assis jusqu'à nouvelle ordre; quand il voyait son maître pleurer, il pleurait aussi beaucoup lui-même. Cet homme est toujours demeuré avec saint Thomas; il portait des fardeaux énormes; je lui ai quelquefois vu sur le dos d'énormes blocs de pierre quand Thomas construisait quelque chapelle.

Après la mort de la Vierge j'ai souvent vu les apôtres et les disciples, rangés en cercle, se raconter les uns aux autres où ils étaient allés et ce qui leur était arrivé. J'ai tout entendu, et je le reverrai encore, s'il plaît à Dieu.

20 AOUT 1820 ET 1821. — Après divers offices religieux, les disciples présents ont presque tous pris congé des apôtres, pour continuer les travaux de leur vocation. Il n'y a plus à la maison que les apôtres, Jonathan, lequel était arrivé avec Thomas et l'esclave de celui-ci; eux-mêmes vont repartir aussitôt qu'ils auront achevé ce qu'ils ont à faire ici. Ils s'occupent tous à enlever du chemin de la croix de la Vierge les pierres et les mauvaises herbes qu'ils doivent remplacer par des fleurs, de jolies plantes et des arbustes. Ils font tout cela en priant et en chantant, il est vraiment impossible de dire combien il y a de charme à contempler ces scènes; on dirait un acte religieux inspiré par l'amour affligé.

Comme des fils pieux, ils ornaient les lieux marqués par les traces des pas de leur mère, de la mère de leur Dieu, de ces pas qu'elle avait faits afin de mesurer, dans sa charité compatissante, la voie douloureuse de son divin Fils, celle qui l'avait conduit à la mort de la croix.

On ferma complétement l'entrée de la grotte en enfonçant plus profondément en terre les arbustes

plantés en avant, et en élargissant le fossé. On nettoya et on embellit le petit jardin voisin, on fit une allée de l'extrémité de la colline à la paroi extérieure de la grotte, et on pratiqua dans le rocher une ouverture par laquelle le regard pouvait se reposer sur la pierre où avait un instant été déposé le corps de cette mère sainte que le Sauveur, en mourant sur la croix, leur avait donnée à eux tous et avait donnée à l'Eglise entière dans la personne de Jean. Comme des fils pieux, ils observaient le quatrième commandement, aussi ils vivront eux-mêmes et leur amour vivra longtemps sur la terre. Ils dressèrent aussi une sorte de chapelle ou tente au-dessus de la grotte du sépulcre ; pour cela, ils établirent une tente de tapis qu'ils entourèrent et couvrirent de joncs et de roseaux, ils y construisirent un petit autel ; il était formé de trois pierres : la première servait de base, la seconde s'élevait perpendiculairement sur la première, enfin la troisième, mince et large, était la table de l'autel. Derrière ce même autel, on attacha à la muraille un tapis avec une image de la Vierge, tissée ou brodée sans beaucoup d'art ; elle était représentée habillée des mêmes couleurs que sur la terre, brun, bleu et rouge. Quand les travaux furent terminés, je vis qu'on célébra dans l'humble chapelle un office dans lequel tous les assistants prièrent à genoux les mains levées vers le ciel. La maison de la Vierge fut transformée en une église. La servante de Marie y demeura cependant avec plusieurs autres femmes, et on y laissa deux disciples, ainsi l'un des bergers d'au delà du Jourdain, pour la consolation spirituelle des fidèles qui demeuraient dans le voisinage.

VI.

SÉPARATION DES APÔTRES.

Bientôt les apôtres se séparèrent : Barthélemi, Simon, Jude, Thaddée, Philippe, Matthieu, après avoir fait à leurs frères les adieux les plus tendres, retournèrent les premiers dans les pays qu'ils évangélisaient. Les autres, à l'exception de Jean qui devait passer quelque temps à Ephèse, repartirent ensemble pour la Palestine, où ils se séparèrent. Un certain nombre de disciples et plusieurs femmes les y accompagnèrent. Marie Marc y faisait alors beaucoup de bien ; elle avait établi une communauté pour vingt femmes qui y menaient pour ainsi dire la vie religieuse, du moins cinq demeuraient avec elle. Les disciples se réunissaient souvent chez elle. La communauté chrétienne possédait encore à cette époque l'église de la piscine de Béthesda.

Elle dit encore le 22 août :

Il n'y a plus que Jean à la maison, tous les autres sont déjà repartis. J'ai vu Jean, conformément à la volonté de la Vierge, partager ses vêtements entre sa servante et une fille pauvre qui lui rendait parfois service. Il y avait dans le nombre des étoffes qui provenaient des mages. J'ai remarqué deux longues robes blanches, plusieurs longs surtouts, des voiles, des couvertures et des tapis. J'ai vu aussi très-distinctement le vêtement de dessous ligné qu'elle avait à Cana et sur la voie douloureuse, et dont je possède un fragment. Plusieurs de ces objets arrivèrent à l'Eglise : ainsi, de la belle robe de noces bleue avec des fils d'or et chargée de roses, on fit un bel ornement pour l'église de la piscine de Béthesda à Jéru-

salem. Il s'en trouve encore des fragments à Rome. Je les vois, mais je ne saurais dire si on les connaît encore. Marie n'a porté cette robe qu'au jour de ses noces et jamais depuis.

En tout cela, dans ces voyages, ces cérémonies les chrétiens ne faisaient pas grand bruit et cherchaient à se cacher, cependant ils ne paraissaient pas inquiets, comme il arrive souvent maintenant. La persécution n'avait pas encore recours à l'espionnage, et la paix n'avait guère été troublée.

FIN DE LA VIE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LA *VIE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.*

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

De l'imprimerie de BEAU, a Saint-Germain-en-Laye.





